



OEUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

BENJAMIN LAROCHE.

TOME QUATRIÈME.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
Éditeur de la Bibliothèque d'Élite.
30, RUE JACOB.

MDCCCXLIII

ROMÉO ET JULIETTE,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ESCALUS, prince de Vérone.
PARIS, jeune noble, parent du prince.
MONTAIGU, } chefs de deux familles ennemies.
CAPULET, }
ROMÉO, fils de Montaigu.
MERCUTIO, parent du prince et ami de Roméo.
BENVOLIO, neveu de Montaigu et ami de Roméo.
TYBALT, neveu de donna Capulet.
FRÈRE LAURENT, } moines franciscains.
FRÈRE JEAN, }
BALTHASAR, domestique de Roméo.
SAMSON, } domestiques de Capulet.
GRÉGORIO, }
ABRAHAM, domestique de Montaigu.
PIERRE.
UN VIEILLARD, cousin de Capulet.
UN DROGUISTE.
TROIS MUSICIENS.
LE CHOEUR.
UN PAGE.
LE PAGE DE PARIS.
DONNA MONTAIGU, épouse de Montaigu.
DONNA CAPULET, épouse de Capulet.
JULIETTE, fille de Capulet.
LA NOURRICE DE JULIETTE.
Bourgeois de Vérone, plusieurs Hommes et Femmes alliés aux deux maisons rivales; Masques, Gardes, Domestiques, etc.

La scène est à Vérone dans la plus grande partie de la pièce; au commencement du cinquième acte, elle est à Mantoue.

PROLOGUE

PRONONCÉ PAR LE CHOEUR.

Dans Vérone, antique cité,
Où nous avons mis notre scène,
De deux maisons la vieille haine
Arme des citoyens le bras ensanglanté.
A ces deux familles rivales
Un couple amoureux doit le jour;
Le sort traversant leur amour,
Leur impose à tous deux des épreuves fatales;
Ils meurent, et sur leur tombeau
Vient de ces longs discords s'éteindre le flambeau.
Cet amour que la mort termine,
Et ces luttes sans fin d'une haine intestine,
Que leur trépas a pu seul apaiser,
Voilà ce qu'à vos yeux nous allons exposer.
Avec attention si vous daignez entendre
L'œuvre que vous allez juger,
Ce que vous pourrez y reprendre,
Nous verrons à le corriger.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une place publique.

Arrivent SAMSON et GRÉGORIO, armés d'épées et de boucliers.

SAMSON. Grégorio, nous ne sommes pas hommes à porter patiemment le fardeau des injures.

GRÉGORIO. Non,* car alors nous serions des portefaix.

SAMSON. Je veux dire qu'une fois en colère, nous sommes gens à tirer notre lame.

GRÉGORIO. Oh ! je sais que tu es homme à tirer ton épingle du jeu.*

SAMSON. Je suis prompt de la main quand on m'échauffe.

GRÉGORIO. Oui ; mais tu es lent à t'échauffer.

SAMSON. La vue d'un chien de la maison des Montaigus me met aux champs.

GRÉGORIO. C'est-à-dire te fait décamper. L'homme brave attend de pied ferme ; mais, toi, tu prends le large.

SAMSON. La vue d'un chien de cette maison-là suffit pour que je me mette sur le qui-vive. Je prendrai toujours le haut du pavé sur les Montaigus, hommes ou femmes.

GRÉGORIO. Cela prouve que tu n'es qu'un coquin sans vigueur ; les faibles cherchent toujours à s'appuyer au mur.

SAMSON. C'est vrai, et comme les femmes sont les plus faibles, c'est pour cela qu'on les met au pied du mur. — Tant qu'il m'arrivera de me trouver face à face des Montaigus, j'obligerai les hommes à prendre le bas du pavé, et mettrai les femmes au pied du mur.

GRÉGORIO. La véritable querelle est entre nos maîtres, et entre nous autres qui les servons.

SAMSON. N'importe ; je veux me conduire en tyran : après m'être battu en enragé contre les hommes, je serai cruel avec les femmes ; je ferai main-basse sur elles.

GRÉGORIO. Eh quoi ! sur leur vie ?

SAMSON. Ou sur leur vertu. Prends-le dans le sens qu'il te plaira.

GRÉGORIO. Cela tombe sous le sens.

SAMSON. Tant qu'il me restera un souffle, je leur ferai sentir ce que je vaux : et on sait que je suis fait de chair et d'os.

GRÉGORIO. Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson ; tu aurais été un bien pauvre merlan. Dégaîne; voici venir deux Montaigus.

Arrivent ABRAHAM et BALTHASAR.

SAMSON. Ma lame est tirée du fourreau; entame une querelle; je te soutiendrai.

GRÉGORIO. En tournant le dos, n'est-ce pas?

SAMSON. Ne crains rien.

GRÉGORIO. Oh! je ne te crains pas.

SAMSON. Mettons la loi de notre côté, et laissons-les commencer.

GRÉGORIO. Je les regarderai de travers en passant devant eux; qu'ils le prennent comme ils le voudront.

SAMSON. Comme ils l'oseront. Je mordrai mon pouce pour les narguer; ce sont des lâches s'ils le souffrent.

ABRAHAM. Est-ce pour nous narguer que vous mordez votre pouce, monsieur?

SAMSON. Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM. Mordez-vous votre pouce pour nous narguer, monsieur?

SAMSON, *à Grégorio.* Aurons-nous la loi pour nous si je dis — oui? (*A Abraham.*) Non, monsieur, je ne mords pas mon pouce pour vous narguer, monsieur; mais je mords mon pouce.

GRÉGORIO, *à Abraham.* Cherchez-vous querelle, monsieur?

ABRAHAM. Querelle, monsieur? Non, monsieur.

SAMSON. C'est que, voyez-vous, dans ce cas, je serais votre homme; je sers un maître qui vaut le vôtre.

ABRAHAM. Il ne vaut pas mieux.

SAMSON. Soit, monsieur.

On aperçoit à quelque distance BENVOLIO qui s'approche.

GRÉGORIO. Dis donc — mieux. Voici un parent de notre maître qui vient de ce côté.

SAMSON. Il vaut mieux que le vôtre.

ABRAHAM. Tu mens.

SAMSON. Dégaînez, si vous êtes des hommes. — Grégorio, montre-nous ta grande estocade.

Les quatre domestiques se battent.

BENVOLIO, *se jetant au milieu d'eux, l'épée à la main.* Séparez-vous, marauds ; vite, qu'on rengaîne ; vous ne savez pas ce que vous faites.

Il fait tomber à terre leurs épées.

Arrive TYBALT.

TYBALT, *à Benvolio.* Quoi ! l'épée à la main au milieu de ces manants sans cœur ? Tourne la tête, Benvolio, et regarde la mort en face.

BENVOLIO. Je cherche à rétablir ici la paix. Remettez votre épée dans le fourreau, ou employez-la à m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT. Quoi ! tu as l'épée à la main, et tu parles de paix ? C'est un mot que je déteste à l'égal de l'enfer, de tous les Montaigus et de toi : à toi, lâche !

Ils se battent : un certain nombre de partisans des deux maisons arrivent successivement, et prennent part au combat ; puis accourent des bourgeois armés de bâtons.

UN CITOYEN. Vos bâtons, vos hallebardes, vos pertuisanes ! frappons, assommons-les ! tombons sur les Capulets ! tombons sur les Montaigus.

Arrivent CAPULET, en robe de chambre, et DONNA CAPULET.

CAPULET. Quel est ce bruit ? — Qu'on me donne ma longue épée.

DONNA CAPULET. Une béquille plutôt. — Que voulez-vous faire d'une épée ?

CAPULET. Mon épée, vous dis-je ! — J'aperçois le vieux Montaigu ; il brandit son épée pour me braver.

Arrivent MONTAIGU et DONNA MONTAIGU.

MONTAIGU. Te voilà, Capulet ! te voilà, scélérat ! — Ne me retenez pas, lâchez-moi.

DONNA MONTAIGU. Vous ne ferez point un pas vers votre ennemi.

Arrive LE PRINCE avec sa Suite.

LE PRINCE. Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces glaives teints du sang fraternel. —Est-ce que vous ne m'en-

tendez pas? — Êtes-vous des hommes ou des bêtes féroces, — vous qui étanchez la fatale rage dont vous êtes dévorés dans les flots pourprés échappés de vos veines? jetez à terre vos armes criminelles, et écoutez l'arrêt que prononce votre prince irrité. — C'est par toi, vieux Capulet, ainsi que par toi, Montaigu, que ces querelles intestines, nées d'une parole en l'air, ont trois fois troublé le repos de nos rues; trois fois il a fallu que les antiques bourgeois de Vérone dépouillassent les graves vêtements appropriés à leur âge, que leurs vieilles mains s'armassent de vieilles pertuisanes rouillées par la paix, pour s'interposer entre vos haines invétérées. Si jamais il vous arrive encore de jeter le trouble dans nos rues, vous payerez de votre vie les atteintes portées à la paix publique. Pour cette fois, que tous se retirent : — vous, Capulet, suivez-moi. — Vous, Montaigu, venez me trouver cet après-midi, à la maison de ville, où siége notre tribunal ; vous y apprendrez nos volontés ultérieures au sujet de ce qui vient d'avoir lieu. Encore une fois, sous peine de mort, que chacun se retire.

Le Prince s'éloigne avec sa suite, suivi de Capulet, de donna Capulet, de Tybalt, des Bourgeois et des Domestiques.

MONTAIGU. Qui a donc ravivé cette vieille querelle? — Parlez, mon neveu ; étiez-vous là quand l'affaire a commencé?

BENVOLIO. En arrivant ici, j'ai trouvé les domestiques de votre adversaire et les vôtres qui se battaient avec acharnement: j'ai mis l'épée à la main pour les séparer ; au même instant est survenu le farouche Tybalt, la menace à bouche, brandissant son épée, la faisant tournoyer autour de sa tête, et de sa lame impuissante frappant l'air, qui ne lui répondait que par un sifflement de mépris. Pendant que nous échangions des coups d'estoc et de taille, de nouveaux combattants sont venus renforcer l'un et l'autre parti, jusqu'à l'arrivée du prince, qui les a séparés.

DONNA MONTAIGU. Où est Roméo? — l'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien aise qu'il ne se soit pas trouvé à cette échauffourée.

BENVOLIO. Ce matin, madame, une heure avant que le soleil se montrât aux fenêtres d'or de l'orient, me sentant l'esprit agité, je suis sorti pour faire un tour de promenade ; arrivé au bois de sycomores situé à l'ouest de la ville, j'y ai vu votre fils matinal, qui s'y promenait déjà ; je suis allé droit à lui ; mais soupçonnant mon intention, il s'est enfoncé dans l'é-

paisseur du bois; moi, dont la pensée n'est jamais plus occupée que lorsque je suis seul, jugeant de ses goûts par les miens, je l'ai laissé à son caprice, en continuant de me livrer au mien, et j'ai mis autant d'empressement que lui à éviter qui m'évitait.

MONTAIGU. Combien de fois l'aube naissante l'a vu, dans ce même lieu, augmenter par ses larmes la fraîche rosée du matin, et par ses profonds soupirs ajouter aux nuages des nuages nouveaux! mais à peine le soleil, père de la vie, a-t-il, aux confins de l'orient, commencé à tirer les sombres rideaux du lit de l'aurore, mon fils fuit la lumière, rentre, s'isole dans sa chambre, ferme ses fenêtres, exile la douce clarté du jour et se crée une nuit artificielle. Ah! cette humeur aura de tristes et funestes résultats, si de salutaires conseils n'en écartent la cause.

BENVOLIO. Cette cause, la connaissez-vous, mon oncle?

MONTAIGU. Je l'ignore, et n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO. Avez-vous cherché à obtenir cette confidence?

MONTAIGU. Je l'ai tenté en vain; nombre de mes amis y ont échoué; il n'a de confident de ses pensées que lui-même, — conseiller dangereux peut-être, — mais muet, impénétrable et se dérobant à tous les regards, comme le jeune bouton qu'un ver jaloux dévore avant qu'il ait déployé ses feuilles dans les airs, avant que sa beauté se soit épanouie aux baisers du soleil. Si nous pouvions découvrir la source de ses chagrins, ils seraient aussitôt guéris que connus.

ROMÉO paraît dans l'éloignement.

BENVOLIO. Le voici qui vient; veuillez me laisser seul avec lui; ou je connaîtrai ses peines, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAIGU. Restez donc, et puissiez-vous obtenir une confession complète! — Venez, madame, partons.

Il s'éloigne avec donna Montaigu.

BENVOLIO. Bonjour, mon cousin.

ROMÉO. Est-il donc encore si matin?

BENVOLIO. Neuf heures seulement viennent de sonner.

ROMÉO. Hélas! que les heures de tristesse semblent longues! — N'est-ce pas mon père qui vient de s'éloigner si brusquement?

BENVOLIO. C'est lui-même. — Quelle tristesse allonge les heures de Roméo?

ROMÉO. Il me manque ce quelque chose dont la possession les rend courtes.

BENVOLIO. Es-tu amoureux?

ROMÉO. Je suis hors...

BENVOLIO. Des atteintes de l'amour?

ROMÉO. Des bonnes grâces de ce que j'aime.

BENVOLIO. Hélas! cet amour dont l'aspect est si gracieux, pourquoi faut-il qu'on le trouve, à l'épreuve, si tyrannique et si cruel!

ROMÉO. Hélas! cet amour dont les yeux sont couverts d'un bandeau, comment se fait-il que ses traits portent? Où dînerons-nous? — O mon Dieu! que s'est-il donc passé ici? ne me le dis pas; je sais tout. Il y a ici largement place pour la haine, mais plus encore pour l'amour: — Eh bien, donc, ô amour hostile! ô haine aimante! ô tout créé de rien! ô grave frivolité! vanité sérieuse! chaos informe d'illusions charmantes! plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade! sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est! — Voilà l'amour que je sens, moi qui dans tout ceci cherche en vain de l'amour. Tu ris?

BENVOLIO. Dis plutôt que je pleure.

ROMÉO. Bonne âme! et de quoi?

BENVOLIO. De voir ta bonne âme si oppressée.

ROMÉO. C'est la faute de l'amitié. — Ma propre douleur est pesamment concentrée dans mon sein; elle s'étend sous la pression de la tienne; l'amitié que tu me témoignes ajoute ta tristesse à la mienne, qui n'est déjà que trop grande. L'amour est une fumée qu'exhalent les soupirs: heureux, c'est une flamme qui flamboie aux yeux des amants; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs larmes: qu'est-ce encore? une folie on ne peut plus raisonnable, une intolérable amertume et une inneffable douceur. Adieu, mon cousin.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

BENVOLIO. Un moment; je veux t'accompagner: c'est me faire injure que de me quitter ainsi.

ROMÉO. Bah! je me cherche et ne me trouve plus; je ne suis pas ici; ce n'est pas Roméo que tu vois; il est ailleurs.

BENVOLIO. Dis-moi sérieusement qui tu aimes.

ROMÉO. Sérieusement? veux-tu que je pleure?

BENVOLIO. Non, non, mais parle-moi sérieusement.

ROMÉO. Dis donc à un malade de faire sérieusement son testament : — ah ! mot mal à propos jeté à qui est si malade ! — Sérieusement, mon cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO. Je m'en suis douté quand j'ai su que tu aimais.

ROMÉO. Je vois que tu es sorcier. — J'ajoute qu'elle est belle.

BENVOLIO. Quand le prix est beau, raison de plus pour frapper au but.

ROMÉO. Tu frappes à côté ; les flèches de Cupidon ne sauraient l'atteindre : elle a le jugement de Diane ; défendue par l'impénétrable armure de sa chasteté, elle est invulnérable aux traits impuissants de l'amour. Les doux propos ne sauraient la battre en brèche ; elle évite l'assaut des regards amoureux ; l'or, qui séduit jusqu'aux saints, ne peut rien sur elle : oh ! elle est riche en beauté. Quel dommage qu'il faille que sa beauté meure avec elle !

BENVOLIO. A-t-elle donc juré de rester vierge ?

ROMÉO. Elle l'a juré ; et quelle perte va causer son avare vertu ! car sa rigueur, en laissant sa beauté s'éteindre, nous prive des rejetons qu'elle aurait produits. Elle est trop belle, trop sage ; sa vertu, qui lui mérite le ciel, fait mon désespoir. Elle a juré de n'aimer jamais, serment fatal qui me fait mourir vivant, moi qui vis pour le redire.

BENVOLIO. Suis mes conseils ; ne pense plus à elle.

ROMÉO. Apprends-moi donc à ne plus penser.

BENVOLIO. Rends à tes yeux leur liberté ; examine d'autres beautés.

ROMÉO. C'est le moyen assuré de rappeler plus vivement encore ses charmes à mon esprit. Ces masques fortunés qui baisent le front de nos belles, leur velours noir nous rappelle la peau blanche qu'ils recouvrent. L'homme privé de la vue ne peut oublier le précieux trésor qu'il a perdu. Qu'on me montre une femme aux attraits incomparables, que sera pour moi sa beauté, sinon un livre où je lirai le nom d'une beauté plus ravissante encore ? Adieu ; tu ne saurais m'apprendre le secret d'oublier.

BENVOLIO. J'achèterai ce secret-là, ou je mourrai insolvable.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une rue.

Arrivent CAPULET, PARIS et un Domestique.

CAPULET. Montaigu a dû fournir caution tout aussi bien que moi, et pour la même somme : il semble que pour des barbes grises comme nous, ce ne devrait pas être chose si difficile que de rester paisibles.

PARIS. Vous êtes tous deux des hommes honorables, et c'est pitié que vous ayez été si longtemps ennemis. Mais maintenant, seigneur, quelle est votre réponse à ma demande?

CAPULET. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : ma fille n'a point encore paru dans le monde ; quatorze années n'ont point passé sur sa tête ; laissons encore deux étés brillants éclore et se flétrir avant de la juger mûre pour l'hyménée.

PARIS. De plus jeunes qu'elle sont déjà d'heureuses mères.

CAPULET. Ce sont des fleurs précoces qui ne tarderont pas à se flétrir. La terre a englouti toutes mes espérances ; Juliette me reste ; elle est mon dernier espoir, l'unique héritière de mes biens. Mais présentez-lui vos hommages, mon cher Pâris ; obtenez son cœur ; mon consentement est subordonné au sien ; que son choix se fixe sur vous, et ma voix vous est acquise. Ce soir je donne une fête consacrée par un antique usage ; j'y ai invité un grand nombre de mes amis ; veuillez en être ; vous serez le bienvenu. Ce soir, dans ma modeste demeure, attendez-vous à voir briller plus d'une terrestre étoile capable d'éclipser les astres du firmament. Ce délicieux bonheur qu'on savoure à vingt ans, quand avril, revêtu de ses habits de fête, arrive sur les pas tardifs de l'hiver indolent, vous l'éprouverez chez moi, au milieu de tous ces frais boutons. Ecoutez-les toutes, voyez-les toutes, et donnez la préférence à la plus accomplie. Parmi elles vous verrez ma fille ; si elle ne compte pas par le mérite, du moins elle fera nombre. Allons, venez avec moi. (*Au Domestique.*) Toi, tu vas parcourir Vérone ; tu iras trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste, (*il lui remet un papier*) et tu leur diras qu'un bon accueil les attend chez moi.

Capulet et Pâris s'éloignent.

LE DOMESTIQUE, *seul*. Trouver les personnes dont les

noms sont écrits sur cette liste? Il est écrit, — que le cordonnier doit s'occuper de son aune, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets; j'ai l'ordre d'aller trouver les personnes dont les noms sont écrits sur ce papier; mais comment faire pour déchiffrer ces noms-là? il faut que je m'adresse aux savants. Parbleu! voilà qui est à propos.

Arrivent BENVOLIO et ROMÉO.

BENVOLIO. Allons donc, mon cher, une brûlure en guérit une autre, une souffrance allége une autre souffrance; si la tête te tourne, tourne dans le sens opposé, et tu seras rétabli, Il n'y a pas de douleur désespérée que ne guérisse une autre douleur : que tes yeux puisent ailleurs un nouveau poison, et la douleur cuisante de l'ancien cessera.

ROMÉO. La feuille de plantin est excellente pour ce mal-là.

BENVOLIO. Pour quel mal?

ROMÉO. Pour une jambe cassée.

BENVOLIO. Ah ça, Roméo, es-tu fou?

ROMÉO. Pas précisément; et pourtant je suis ici comme un fou furieux, emprisonné, mis à la diète, fouetté, torturé et... (*Au Domestique.*) — Bonjour, mon ami.

LE DOMESTIQUE. Dieu vous garde, messieurs. — Dites-moi, je vous prie, savez-vous lire?

ROMÉO. Oui, ma destinée dans mon malheur.

LE DOMESTIQUE. Probablement vous l'avez appris sans livre; mais, dites-moi, pouvez-vous lire dans la première écriture venue?

ROMÉO. Oui, pourvu que j'en connaisse les lettres et la langue.

LE DOMESTIQUE. C'est répondre avec franchise. Dieu vous conserve en joie.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ROMÉO. Donne, je sais lire. (*Il prend le papier et lit.*) « Le signor Martino, sa femme et ses filles; le comte Anselme » et ses charmantes sœurs; la veuve du signor Vitruvio; le » signor Placentio et ses aimables nièces; Mercutio et son » père Valentin; mon cousin Capulet, sa femme et ses filles; » ma charmante nièce Rosaline; Livia; le signor Valentio et » son cousin Tybalt; Lucio et la sémillante Hélène. » (*Rendant le papier.*) Voilà une brillante assemblée; où tout ce monde doit-il se rendre?

LE DOMESTIQUE. Dans la salle d'en-haut.

ROMÉO. Où cela ?

LE DOMESTIQUE. Chez nous. On soupera.

ROMÉO. Mais chez qui ?

LE DOMESTIQUE. Chez mon maître.

ROMÉO. J'aurais dû commencer par cette question.

LE DOMESTIQUE. Je vais vous dire tout sans que vous le demandiez : mon maître est le noble et riche Capulet ; si vous n'êtes pas un Montaigu, venez chez nous sabler une coupe de vin. Dieu vous garde en joie.

Il s'éloigne.

BENVOLIO. A cette antique fête des Capulets doit se trouver Rosaline ta bien-aimée, ainsi que toutes les beautés de Vérone les plus admirées ; vas-y, que ton œil impartial la compare à certaines femmes que je te montrerai, et tu seras contraint d'avouer que ton cygne n'est qu'un corbeau.

ROMÉO. Avant qu'infidèles à l'objet de leur culte, mes yeux proclament un tel mensonge, que mes pleurs soient changés en feux dévorants, et qu'eux-mêmes, ces transparents hérétiques, après avoir survécu aux flots de larmes qui les ont si souvent inondés, soient brûlés vifs comme imposteurs. Une femme plus belle que ma bien-aimée ! Depuis la naissance du monde, le soleil, qui voit tout, n'a point vu son égale.

BENVOLIO. Bah ! tu l'as trouvée belle parce que tes yeux n'avaient là personne à lui comparer : elle occupait à elle seule les deux plateaux de la balance ; mais je te réponds que lorsque tu auras pesé ses attraits en concurrence avec ceux de telle autre beauté que je te ferai voir parmi celles qui doivent briller à cette fête, cet objet accompli ne soutiendra pas la comparaison.

ROMÉO. J'irai, non pour voir ce que tu m'annonces, mais pour jouir du triomphe de celle que j'adore.

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent DONNA CUPULET et LA NOURRICE.

DONNA CAPULET. Nourrice, où est ma fille ? appelle-la.

LA NOURRICE. Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit de venir. — (*Elle appelle.*) Juliette ! mon agneau, mon oiseau

du bon Dieu ! — Dieu me pardonne ! — où est-elle cette petite fille ? — Juliette !

Entre JULIETTE.

JULIETTE. Qu'y a-t-il ? qui m'appelle ?

LA NOURRICE. Votre mère.

JULIETTE. Madame, me voici. Que désirez-vous de moi ?

DONNA CAPULET. Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules un instant ; nous avons à causer ensemble. — Nourrice, reviens ; je me ravise ; tu peux nous entendre ; tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge.

LA NOURRICE. Je puis vous dire son âge à une heure près.

DONNA CAPULET. Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE. Je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre ?

DONNA CAPULET. Une quainzaine de jours.

LA NOURRICE. Eh bien ! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, — Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes ! — étaient du même âge. — Ma Suzanne, le bon Dieu me l'a reprise ; c'était trop de bonheur pour moi. — Donc, comme je le disais, dans la soirée de la Saint-Pierre elle aura quatorze ans ; vous pouvez m'en croire, et je me le rappelle fort bien. Il y a maintenant onze ans depuis le tremblement de terre ; c'est ce jour-là même, — je ne l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sevrée. J'avais frotté d'absinthe le bout de mes seins, et j'étais assise au soleil contre le mur du colombier ; monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue. — J'espère que j'ai une bonne ménroire ! — Donc, comme je vous le disais, à peine l'enfant eut-elle goûté l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'amertume, il fallait voir la grimace que fit la petite folle, et comme sa bouche quitta vite la mamelle. Dans ce moment, voilà le colombier qui tremble ; oh ! on n'eut pas besoin, je vous assure, de me dire de décamper. Il y a de cela onze ans ; elle se tenait déjà debout ; que dis-je ? elle trottait toute seule ; à telles enseignes que la veille même elle avait fait une chute et s'était blessée au front. Ce fut alors que feu mon homme, — Dieu veuille avoir son âme ! — mon homme donc qui aimait à rire, — prit l'enfant dans ses bras : *Ah ! ah !* lui dit-il, *c'est*

donc comme cela que tu tombes sur le front? quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas, Juliette? Et, par Notre-Dame, la petite drôlesse cessa de pleurer et répondit : *Oui!* Et dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Oui, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas. *N'est-ce pas, Juliette?* lui dit-il; sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : *Oui!*

DONNA CAPULET. Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE. Oui, madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre : *Oui!* Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. *Ah! ah!* lui dit mon homme, *tu tombes sur le front? quand tu seras plus grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette?* Et voilà Julliette qui cesse de pleurer et répond : *Oui!*

JULIETTE. Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras.

LA NOURRICE. Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! Vous étiez bien la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie; que je vive assez pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage.

DONNA CAPULET. C'est justement de mariage que j'ai à l'entretenir. — Juliette, ma fille, dis-moi, en quelles dispositions te sens-tu pour le mariage?

JULIETTE. C'est un honneur auquel je n'ai point encore songé.

LA NOURRICE. Un honneur! Si je ne vous avais pas nourrie, je dirais que vous avez sucé la sagesse avec le lait de votre nourrice.

DONNA CAPULET. Eh bien, il faut maintenant, ma fille, songer au mariage : à Vérone, de plus jeunes que toi, dames considérées, sont déjà mères; si je ne me trompe, à l'âge où tu es encore fille, j'étais déjà mère. En deux mots, voici de quoi il s'agit : — Le vaillant Pâris recherche ta main.

LA NOURRICE. En voilà un homme, ma jeune maîtresse! un homme tel que le monde entier, —il est fait comme de cire.

DONNA CAPULET. Il est la fleur des cavaliers de Vérone.

LA NOURRICE. Oui, la fleur; il en est véritablement la fleur.

DONNA CAPULET. Qu'en dis-tu ? ce gentilhomme te convient-il ? Tu le verras ce soir à notre fête, ce jeune Pâris ; cherche à lire sur son visage, dans ce volume dont la beauté a tracé les caractères ; examine ses traits harmonieux, et vois comme chacun d'eux reflète sur tous les autres la félicité que lui-même exprime ; ce que ce charmant volume présenterait d'obscur, tu le trouveras éclairci dans la marge de ses yeux. A ce précieux livre d'amour, dont nul lieu encore ne réunit les pages, pour achever de l'embellir, il ne manque qu'une reliure. Le poisson vit dans la mer ; la beauté extérieure s'honore quand elle sert d'enveloppe à la beauté intérieure ; et aux yeux de bien des gens, la gloire de l'écrivain rejaillit sur l'artiste qui décoré le livre et lui donne son fermoir d'or ; c'est ainsi qu'en l'épousant tu entreras en partage de son mérite, sans que le tien en soit diminué.

LA NOURRICE. Je vous réponds qu'elle ne diminuera pas ; au contraire, elle grossira ; c'est ce qui arrive toujours aux femmes mariées.

DONNA CAPULET. Voyons, Juliette, crois-tu pouvoir aimer Pâris ?

JULIETTE. Je tâcherai de l'aimer, s'il suffit pour cela de tâcher ; mais l'effort n'ira pas au delà des limites que vous aurez posées.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, les convives sont arrivés ; le souper est servi ; on vous attend ; on demande mademoiselle ; dans l'office, on maudit la nourrice ; enfin tout est prêt. Je vous quitte pour aller faire mon service ; veuillez, je vous prie, ne pas tarder à me suivre.

DONNA CAPULET. Nous te suivons. — Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE. Allez, ma fille, ajouter d'heureuses nuits à vos heureux jours.

Tout le monde sort.

SCÈNE IV.

Une rue.

Arrivent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, avec cinq ou six Masques, des Porte-flambeaux, etc.

ROMÉO. Eh bien ! ferons-nous cette petite allocution par

manière d'apologie, ou entrerons-nous tout bonnement dans le bal sans rien dire ?

BENVOLIO. Ces discours prolixes ne sont plus de saison. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant un arc à la tartare, en bois peint, véritable épouvantail à faire fuir les dames ; pour nous servir d'introduction, pas de prologue appris pas cœur et bégayé de mémoire, grâce à un souffleur officieux ; ils nous mesureront à l'aune qu'il leur plaira : nous leur battrons en mesure un entrechat ; et puis bonsoir !

ROMÉO. Donnez-moi une torche. — Je ne suis pas en train de danser ; sombre comme je suis, c'est moi qui porterai la lumière.

MERCUTIO. Il faut absolument que tu danses, mon cher Roméo.

ROMÉO. Non, vraiment ; l'esprit et la chaussure, chez vous tout est léger : moi, j'ai une âme de plomb, et je suis cloué au sol.

MERCUTIO. Tu es amoureux ; emprunte à Cupidon ses ailes ; tu t'en serviras pour bondir plus haut que le commun des mortels.

ROMÉO. Ses flèches m'ont fait de trop graves blessures pour que ses ailes légères me soient d'aucune utilité ; je suis enchaîné à tel point que je ne puis m'élever au-dessus du niveau d'une douleur monotone : je succombe sous le poids de l'amour.

MERCUTIO. Surcharge d'un poids additionnel cet amour si pesant. Le faible enfant n'y résistera pas.

ROMÉO. L'amour, un faible enfant ! Tout en lui est rudesse, âpreté, violence : c'est un aiguillon qui transperce.

MERCUTIO. Si l'amour est violent avec toi, sois violent avec lui ; rends-lui piqûre pour piqûre, et tu le vaincras. (*Aux Domestiques.*) Allons, donnez-moi un masque pour y emboîter ma figure. (*Il met son masque.*) Un masque sur un masque ! — Que m'importe maintenant qu'un œil curieux s'amuse à détailler mes laideurs ? Voilà un front postiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO. Venez ; frappons et entrons. Aussitôt entrés, que chacun joue des jambes.

ROMÉO. Qu'on me donne une torche, à moi ! Étourdis au

cœur léger, foulez d'un pied joyeux le jonc insensible [1]. Quant à moi, pour me servir des phrases de mon grand-père, je tiendrai la chandelle et resterai spectateur ; jamais la partie ne fut si belle! aussi, je me retire [2].

MERCUTIO. Bah! nous saurons bien te retirer de ce bourbier d'amour (pardonne-moi l'expression), où tu es enfoncé jusqu'aux oreilles. — Venez! Nous brûlons nos bougies en plein jour.

ROMÉO. Comment cela?

MERCUTIO. Je veux dire que nous perdons le temps en d'inutiles délais, et que nous consumons nos torches en pure perte. Chez moi, c'est l'intention, non les paroles, qu'il faut juger ; car tous tant que nous sommes, c'est dans l'intention que résident les trois quarts de notre mérite ; à peine si un quart peut être mis sur le compte de notre esprit.

ROMÉO. En nous rendant à ce bal notre intention est bonne ; mais je crois que nous ferions preuve d'esprit en n'y allant pas.

MERCUTIO. Peut-on te demander pourquoi?

ROMÉO. J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO. Et moi aussi.

ROMÉO. Voyons, qu'as-tu rêvé?

MERCUTIO. Que fort souvent les rêves mentent.

ROMÉO. Quelquefois ils disent la vérité.

MERCUTIO. Oh! je vois que la reine Mab t'a visité cette nuit. C'est la fée qui préside aux songes; elle n'est pas plus grosse que l'agate qui brille au doigt d'un alderman. Dans son équipage, attelé de petits atomes, elle passe sous le nez des dormeurs. Les rayons de ses roues sont faits des longues pattes du faucheur ; la capote, de l'aile transparente de la sauterelle ; les rênes, du fil d'araignée le plus fin ; les harnais, des rayons argentés du clair de lune ; un os de grillon forme le manche de son fouet, dont la mèche est un filament subtil. Elle a pour cocher un moucheron en livrée grisâtre, beaucoup moins gros que la puce qu'a saisi le doigt de la jeune fille à moitié endormie ; son char est une noisette vide, ouvrage du menuisier l'Écureuil ou de Ver-de-Terre le charron,

[1] Avant l'introduction des tapis, le parquet des appartements était recouvert de nattes de jonc ; et des tiges de jonc éparpillées en tenaient souvent lieu.

[2] Allusion à un vieux proverbe qui dit que *c'est au plus beau de la partie qu'il faut se retirer du jeu.*

qui de temps immémorial sont les carrossiers de mesdames les fées. Toutes les nuits, elle galope dans cet équipage à travers la cervelle des amants, qui soudain rêvent d'amour; sur les genoux du courtisan, qui soudain rêve de courbettes; sur les doigts de l'avocat, qui soudain rêve d'honoraires; sur les lèvres des femmes, qui soudain rêvent de baisers. Il est vrai aussi que souvent Mab courroucée les gerce impitoyablement pour punir ces dames d'avoir mangé des friandises dont leur haleine est encore imprégnée. Parfois elle galope sur le nez d'un chambellan de cour, et le voilà qui rêve qu'il a flairé une faveur à solliciter; parfois, avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un prébendaire endormi, et le voilà qui rêve d'un nouveau bénéfice. D'autres fois, elle passe sur la nuque d'un soldat, qui soudain rêve ennemis égorgés, villes prises d'assaut, embuscades, bonnes lames de Tolède, larges rasades; il croit entendre les roulements du tambour; il tressaille, se réveille effrayé, marmotte en jurant une prière ou deux, et se rendort. C'est la même fée qui emmêle pendant la nuit la crinière des chevaux dans un désordre inextricable, présage de malheur; c'est-elle encore qui visite la jeune vierge dans son sommeil, et lui donne le cauchemar de l'hyménée; c'est elle qui —

ROMÉO. Assez, assez, Mercutio! tu nous débites des riens.

MERCUTIO. C'est vrai, car je parle de rêves, ces fils d'un cerveau inoccupé, ces futiles enfants de l'imagination, l'imagination, aussi insubstantielle que l'air, plus inconstante que le vent qui tantôt caresse de son haleine le sein glacé du nord, et tantôt, s'éloignant avec colère, va porter ses hommages au midi qu'humecte une douce rosée.

BENVOLIO. Le souffle de ce vent dont tu me parles nous enlève à nous-mêmes; le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO. Nous n'arriverons encore que trop tôt, je le crains. Un secret pressentiment me dit que cette fête nocturne sera la date funeste de je ne sais quel malheur suspendu encore dans l'atmosphère de la destinée, et marquera par une mort tragique et prématurée le terme de la vie importune renfermée dans mon sein; mais je laisse manœuvrer ma barque à celui qui dirige et règle mon voyage.—En avant, mes braves!

BENVOLIO. Battez, tambours!

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Une salle dans la maison de Capulet; on a disposé un orchestre; les musiciens ont pris place.

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE. Où est Larissolle? Pourquoi ne nous aide-t-il pas à desservir? Lui, porter un plat! lui, essuyer une assiette! fi donc!

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Quand le bien faire est concentré dans les mains d'un ou deux hommes, et que ces mains encore ne sont pas lavées, c'est une sale chose.

PREMIER DOMESTIQUE. Enlevez les tabourets et le buffet; ayez l'œil sur l'argenterie. — Dis donc, toi, mon garçon, mets de côté pour moi un morceau de *marchpane* [1]; si tu es aimable, tu diras au concierge de laisser entrer Suzanne Lameule et Richard. — Antoine! Larissolle!

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Nous voilà! nous voilà!

PREMIER DOMESTIQUE. On vous cherche, on vous demande, on vous appelle dans le grand salon.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Nous ne pouvons être partout à la fois. — Alerte, mes enfants! vivement, vivement! et bonne chance à qui vivra le dernier.

Ils se retirent dans le fond de la salle.

Entre CAPULET, suivi des Convives et des Masques.

CAPULET. Messieurs, soyez les bienvenus! Celles de ces dames qui n'ont pas de cors aux pieds vont en découdre avec vous. — Ah! ah! mes belles dames, quelle est parmi vous celle qui refusera de danser? celle qui fera la sucrée, je proteste que celle-là a des cors! Voilà, j'espère, le moyen de vous piquer d'honneur! — (*A de nouveaux arrivants.*) Soyez les bienvenus, messieurs! J'ai vu un temps où moi aussi je portais un masque, où je savais murmurer de douces paroles à l'oreille des jolies femmes! — Il est passé, il est passé ce temps-là! — Vous êtes les bienvenus, messieurs. — Musiciens, commencez! Qu'on se range! Place aux danseurs! A l'œuvre, jeune filles!

La musique joue, et le bal s'ouvre.

CAPULET, *continuant, aux Domestiques.* Apportez encore

[1] Gâteau fait de noisettes, d'amandes, de pistaches, d'ananas et de sucre de roses, le tout mêlé à une petite quantité de farine.

des bougies, vous autres; rangez ces tables, et éteignez le feu; la chaleur est étouffante. — (*A un vieillard qui s'approche.*) Eh bien, mon cousin Capulet, voilà un divertissement sur lequel vous ne comptiez pas, et qui vient fort à propos. Asseyez-vous, je vous prie! (*Ils prennent des siéges.*) Car vous et moi, nous avons passé l'âge de la danse. Combien y a-t-il que nous nous sommes trouvés ensemble à un bal masqué?

DEUXIÈME CAPULET. Il y a bien une trentaine d'années, par Notre-Dame!

PREMIER CAPULET. Pas tant que cela, pas tant que cela, mon cher; c'était à la noce de Lucentio; il y aura de cela vingt-cinq ans au plus, vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra; et nous étions masqués ce jour-là.

DEUXIÈME CAPULET. Il y a davantage, davantage; son fils a plus de vingt-cinq ans: il en a trente.

PREMIER CAPULET. Comment pouvez-vous dire cela? Il y a deux ans que son fils était encore mineur.

ROMÉO, *en costume de pèlerin, s'approche d'un domestique, et lui dit en montrant Juliette:* Quelle est cette dame dont la main décore la main de ce gentilhomme?

LE DOMESTIQUE. Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO. Oh! son éclat éclipse celui des flambeaux! Sa beauté rayonne au front de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une femme d'Éthiopie! Beauté trop précieuse pour l'homme, trop exquise pour la terre! Elle brille dans cette assemblée comme une blanche colombe au milieu de lugubres corbeaux! Cette danse achevée, j'observerai la place où elle ira s'asseoir, et ma main, âpre et rude, frémira de bonheur en touchant la sienne. Ai-je aimé jusqu'ici? mes yeux me disent que non. C'est pour la première fois que je vois la beauté véritable.

TYBALT, *les yeux fixés sur Roméo.* Ce doit être un Montaigu; je le reconnais à la voix. — (*A son Page.*) Page, va me chercher mon épée. — Eh quoi! le misérable ose s'introduire ici, et à la faveur d'un masque, il viendra insulter à notre fête! Par l'honneur de ma race, ce ne saurait être un péché que de l'étendre mort.

CAPULET. Qu'as-tu donc, mon neveu? Pourquoi cette colère?

TYBALT. Mon oncle, voyez cet homme: c'est un Montaigu! c'est notre ennemi! un misérable qui vient ici nous braver et insulter à notre fête!

CAPULET. N'est-ce pas le jeune Roméo?

TYBALT. C'est lui, cet infâme!

CAPULET. Calme-toi, mon neveu ; ne lui dis rien ; ses manières sont d'un gentilhomme accompli, et, à dire vrai, tout Vérone parle de lui comme d'un jeune seigneur plein de mérite et d'une conduite irréprochable. Je ne voudrais pas pour toutes les richesses de cette ville qu'il lui fût fait chez moi la moindre insulte. Modère-toi donc et ne fais pas attention à lui ; c'est ma volonté : si tu la respectes, prends un visage gracieux et quitte cet air maussade qui convient mal à une fête.

TYBALT. C'est le seul qui conviénne quand on a pour hôte un infâme tel que lui : je ne le souffrirai pas.

CAPULET. Tu le souffriras, jeune homme ; qu'est-ce à dire? — Tu le souffriras, te dis-je. — Comment donc? qui est le maître ici, toi ou moi? Ah! tu ne le souffriras pas! — Dieu me pardonne! — Ah! tu veux faire une scène dans mon bal! tu veux te donner des airs de rodomont, toi!

TYBALT. En vérité, mon oncle, c'est une honte.

CAPULET. Va, va, tu es une mauvaise tête. — Ah! vraiment! — Tu pourrais bien te repentir de ce tour-là ; — je sais ce que je ferai. Ah! tu prétends me contrarier! tu prends bien ton temps! (*Se tournant vers un groupe où l'on cause.*) Voilà qui est bien dit, mes amis. — (*A Tybalt.*) Va, tu n'es qu'un brouillon! tiens-toi tranquille, sinon... — (*Aux Domestiques.*) Encore des bougies, encore! — (*A Tybalt.*) Fi donc! je te forcerai bien à rester tranquille, va. (*Aux Danseurs.*) De la gaieté, mes enfants.

TYBALT. Ma patience est aux prises avec ma colère ; j'en tremble de rage ; sortons! Roméo me payera son audace ; si pour lui ce moment est doux, les suites en seront amères.

Il sort.

ROMÉO, *s'approchant de Juliette et lui prenant la main.* Si mon indigne main profane, en le touchant, cet autel sacré, voilà la douce pénitence qu'il faut m'imposer : permettez que mes lèvres, ces deux pèlerins d'amour, effacent en rougissant, par un doux baiser, ce contact sacrilége.

JULIETTE. Bon pèlerin, votre main n'est pas coupable ; elle n'a fait qu'accomplir le devoir d'une dévotion légitime ; car les saintes ont des mains qu'il est permis aux pénitents de toucher, et l'étreinte de deux mains amies est le baiser du pèlerin.

ROMÉO. Les saintes n'ont-elles pas des lèvres et les pieux pèlerins aussi?

JULIETTE. Oui, pèlerin, elles ont des lèvres, mais pour prier seulement.

ROMÉO. Ah! sainte charmante, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles prient; exaucez-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE. Les saintes restent impassibles, tout en accordant ce qu'on leur demande.

ROMÉO. Eh bien, restez impassible pendant que je prendrai ce que vous m'accordez. Ainsi le péché de mes lèvres est effacé par les vôtres.

Il l'embrasse.

JULIETTE. Le péché est à moi maintenant; ma bouche vous l'a pris.

ROMÉO. Vous me l'avez pris? ô charmante faute! Rendez-moi mon péché.

JULIETTE. Vous réglez le compte de vos baisers par *Doit* et *Avoir*.

LA NOURRICE, *s'approchant de Juliette.* Madame, votre mère a un mot à vous dire.

ROMÉO, *à la Nourrice.* Qui est sa mère?

LA NOURRICE. Bachelier, sa mère est la maîtresse de la maison; une dame excellente, sage et vertueuse, ma foi: j'ai nourri sa fille, celle à qui vous venez de parler; je vous dirai entre nous que celui qui l'épousera fera une bonne affaire.

ROMÉO. Quoi! c'est la fille des Capulets! O transaction ruineuse! ma vie est une dette, et j'ai pour créancier mon ennemie.

BENVOLIO. Voilà le moment de se retirer; la partie est à son plus beau.

ROMÉO. Oui, malheureusement, et le trouble de mon âme à son comble.

CAPULET. Messieurs, ne vous en allez pas encore: nous avons un modeste banquet qui vous attend. — Décidément, vous partez? eh bien! recevez tous mes remercîments: je vous rends grâce, messieurs; bonne nuit: — Des torches par ici! — (*A son cousin Capulet.*) Allons nous coucher; par ma foi, il se fait tard; je vais me mettre au lit.

Tout le monde sort, à l'exception de Juliette et de la Nourrice.

JULIETTE. Viens ici, nourrice; quel est ce gentilhomme?

LA NOURRICE. C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE. Quel est celui qui sort en ce moment?

LA NOURRICE. C'est, je pense, le jeune Pétruchio.

JULIETTE. Et cet autre qui le suit et qui n'a pas voulu danser?

LA NOURRICE. Je ne le connais pas.

JULIETTE. Va t'informer de son nom: — s'il est marié, j'aurai le cercueil pour lit nuptial.

LA NOURRICE. Il se nomme Roméo; c'est un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE. Mon unique amour est né de mon unique haine! Ah! je l'ai vu trop tôt sans le connaître, ou je l'ai connu trop tard. Amour monstrueux, qui me condamne à aimer un ennemi abhorré.

LA NOURRICE. Que dites-vous, que dites-vous?

JULIETTE. Les paroles d'une ballade qu'un de mes danseurs m'a apprise.

On entend appeler Juliette.

LA NOURRICE. On y va, on y va; allons-nous-en; tout le monde est parti.

Elles sortent.

Entre LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Le vieil amour est au cercueil:
Un amour jeune et frais à sa place s'installe.
Celle qui, dans ton cœur, n'avait point de rivale,
Roméo, la beauté qui faisait ton orgueil,
Qu'est-elle maintenant, qu'est-elle comparée
A la beaute nouvelle en ton âme adorée?
Il aime, il est aimé. Son cœur ambitieux
Est esclave de deux beaux yeux;
Mais comment obtenir la présence chérie
De la divinité qu'il croit son ennemie?
Elle-même, comment de son amour naissant
Écarter le péril sans cesse menaçant?
Comment lui fera-t-il entendre
L'hommage de sa flamme et ses serments d'amour?
Comment fera-t-elle à son tour
Pour voir l'aimable objet d'un intérêt si tendre?
Mais de la passion l'énergique pouvoir
Leur fournira les moyens de se voir,
Et du plus amer des calices,
Elle leur versera d'ineffables délices.

Il sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un espace ouvert à côté du jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO. Comment m'éloigner, quand mon cœur est ici? retourne-toi, Roméo, et retrouve ton centre.

Il escalade le mur, et saute dans le jardin.

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

BENVOLIO. Roméo! mon cousin!

MERCUTIO. Il a fait sagement, par ma foi! il est retourné chez lui pour se coucher.

BENVOLIO. Il s'est enfui de ce côté, et a escaladé le mur de ce jardin : appelle-le, Mercutio.

MERCUTIO. Je ferai plus; je vais l'évoquer. — Roméo! caprice! folie! passion! amour! de quelque nom que tu t'appelles, apparais-nous sous la forme d'un soupir! dis-nous seulement un vers élégiaque, et cela me suffira; rien qu'un hélas! fais rimer seulement *amour* avec *jour;* un mot seulement en faveur de ma commère Vénus; rien qu'une épithète à son fils unique, au jeune Adam Cupidon [1], à cet aveugle archer qui visa si juste le jour où le roi *Cophétua* s'éprit d'une mendiante [2]. — Il ne m'entend pas, ne remue pas, ne bouge pas : le pauvre garçon est mort. Évoquons son ombre. Roméo, je t'évoque par les yeux brillants de Rosaline, par son front élevé, sa lèvre vermeille, son pied mignon, sa jambe faite au tour, son genou tremblant et les domaines qui l'avoisinent; parais, montre-toi à nous sous ta forme naturelle.

BENVOLIO. S'il t'entend, il se fâchera.

MERCUTIO. Cela ne saurait le fâcher: à la bonne heure, si j'évoquais en présence de sa maîtresse un esprit étranger, le

[1] Adam était un célèbre archer de l'époque; on a déjà vu son nom cité dans *Beaucoup de bruit pour rien.*

[2] Allusion à une vieille légende rapportée dans le premier volume des *Reliques de l'ancienne poésie anglaise,* par le docteur Percy.

laissant là jusqu'à ce qu'il plût à la belle de le chasser par se conjurations. Ce serait mal de ma part ; mais j'agis en sorcie honnête homme, et, au nom de sa maîtresse, c'est lui seu que j'évoque.

BENVOLIO. Partons ; il se sera enfoncé sous ces arbres pou demander à la nuit une société conforme à ses goûts : l'amou est aveugle et se plaît surtout dans l'ombre.

MERCUTIO. Si l'amour est aveugle, sa flèche ne saurait atteindre le but. Il va s'asseoir sous un pommier, et là il va rêve qu'il adjuge la pomme à sa maîtresse [1]. — Bonsoir, Roméo. — Je vais gagner mon lit ; il fait trop froid pour dormir à l belle étoile. Eh bien, partons-nous ?

BENVOLIO. Partons ; car c'est perdre son temps que d chercher un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO. Il se rit des blessures, celui qui n'en a jamais reçu [2].

JULIETTE paraît à un balcon.

ROMÉO, *continuant.* Silence ! Quelle clarté resplendit à cette fenêtre ! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil d ma vie ! — Lève-toi, astre charmant, et qu'à ton aspect, l lune meure de jalousie ; elle est déjà malade et pâle de douleur, en voyant combien sa prêtresse la surpasse en beauté. Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse ; quitte s robe de vestale ; les couleurs en sont lugubres et livides, i n'y a que des insensées qui les portent. — Oh ! c'est la dam de mon cœur ! c'est ma bien-aimé ! oh ! si elle le savait ! — Elle parle, que dit-elle ? Rien. N'importe ! son regard parle je vais lui répondre. — Ma présomption m'égare ; ce n'es pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel, obligées de s'absenter quelque temps, prient ses yeux d vouloir bien briller dans leur sphère jusqu'à leur retour. S les étoiles étaient substituées à ses yeux, et si ses yeux pre naient la place des étoiles, l'éclat de ses joues ferait pâlir ce

[1] Il y a ici un jeu de mots que nous avons rendu par un autre.

[2] Il fait allusion à la conversation de Benvolio et de Mercutio, dont il a p entendre une partie.

astres comme la lumière du jour efface la clarté de la lampe; ses yeux rayonneraient d'une telle splendeur dans les plaines de l'air, que les oiseaux, pensant qu'il fait jour, se mettraient à chanter. Voilà que sa joue s'appuie sur sa main? Oh! que ne suis-je le gant dont cette main est couverte! je toucherais cette joue.

JULIETTE. Hélas!

ROMÉO. Elle parle! — Oh! parle encore, ange radieux; car tu resplendis dans la nuit, au-dessus de ma tête, comme un messager céleste, les ailes éployées, apparaît aux regards étonnés des mortels, qui, la tête rejetée en arrière et les yeux levés, contemplent son vol majestueux, alors qu'il devance la marche paresseuse des nuages et vogue sur l'océan éthéré.

JULIETTE. O Roméo! Roméo! pourquoi es-tu Roméo? renie ton père et abjure ton nom; ou, si cela te répugne, jure de m'aimer toujours et je renie le sang des Capulets.

ROMÉO. Faut-il en entendre davantage, ou dois-je lui parler maintenant?

JULIETTE. Ton nom seul est mon ennemi; — Tu n'es pas un Montaigu, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montaigu? ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui appartienne à un homme. Oh! adopte un autre nom! Qu'y a-t-il dans un nom? ce que nous appelons rose, sous tout autre nom, n'en exhalerait pas moins son doux parfum : de même Roméo, s'il ne se nommait pas Roméo, n'en garderait pas moins ses charmantes perfections. — Roméo, abdique ton nom, et en échange de ce nom qui ne fait point partie de toi, prends-moi tout entière.

ROMÉO. Je te prends au mot : appelle-moi ton bien-aimé; ce sera pour moi un nouveau baptême; désormais je ne veux plus être Roméo.

JULIETTE. Qui es-tu, toi qui, à la faveur des ombres de la nuit, viens surprendre ainsi mes secrets?

ROMÉO. Je n'ose, en me nommant, te dire qui je suis. Mon nom, cher ange, je l'abhore, parce qu'il est ton ennemi; s'il était écrit là, je le déchirerais.

JULIETTE. Mon oreille n'a point bu encore cent paroles de cette voix, et cependant j'en reconnais les sons. N'es-tu pas Roméo et un Montaigu?

ROMÉO. Ni l'un ni l'autre, bel ange, si tu les hais tous deux.

JULIETTE. Comment et pourquoi es-tu venu ici? Les murs du jardin sont élevés et difficiles à escalader. Considérant qui tu es, ta mort ici est certaine, si l'un de mes parents t'y trouve.

ROMÉO. L'amour m'a prêté ses ailes pour franchir ces murailles; car des limites de pierres ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut, il l'ose : tes parents ne sont donc pas un obstacle pour moi.

JULIETTE. S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO. Hélas! pour moi il y a plus de péril dans tes yeux que dans vingt de leurs épées; accorde-moi seulement un bienveillant regard, et je suis à l'épreuve de leur haine.

JULIETTE. Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent ici.

ROMÉO. J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue; mais si je ne dois pas être aimé de toi, qu'ils me trouvent ici, que leur haine mette fin à mes jours; ma vie, sans ton amour, ne serait qu'une longue mort.

JULIETTE. Qui a guidé tes pas jusqu'en ce lieu?

ROMÉO. L'Amour, qui le premier m'inspira la pensée d'y venir : il m'a prêté son intelligence, et je lui ai prêté mes yeux. Je ne suis point pilote; néanmoins, quand tu serais aussi loin que les plages baignées par les mers les plus lointaines, je mettrais à la voile pour t'aller conquérir.

JULIETTE. Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage; sans cela tu verrais ma joue se couvrir d'une rougeur virginale, à cause des paroles que ce soir tu m'as entendue prononcer. Je voudrais me tenir dans les limites de la réserve. Je voudrais pouvoir nier les paroles que j'ai dites; mais adieu les subterfuges! M'aimes-tu? je sais que tu vas me dire : — Oui; et je t'en croirai sur parole. Ne me fais point de serments; tu pourrais les violer un jour, et Jupiter, dit-on, rit des parjures des amants. Cher Roméo, si tu m'aimes, dis-le-moi loyalement; ou, si tu penses que tu as trop promptement triomphé de moi, je m'armerai d'un front sévère, je serai intraitable, et je te dirai : Non; mais uniquement pour t'engager à me prier d'amour; autrement, j'en serais incapable : je le sens, beau Montaigu, j'aime trop, et ma conduite peut te sembler légère; mais fie-toi à moi, gentilhomme, tu me trouveras plus sincère que celles qui ont l'habileté d'affecter la réserve. J'aurais été plus réservée, je l'avoue, si à mon insu tu n'avais pas surpris le secret de ma loyale tendresse; veuille donc me par-

donner, et ne point imputer mon peu de résistance à la légèreté de mon amour, mais à la nuit qui a trahi le mystère.

ROMÉO. Noble dame, je jure par cette lune charmante dont la lumière argente la cime de ces arbres...

JULIETTE. Oh! ne jure point par la lune, la lune inconstante, dont le disque change chaque mois; je craindrais que ton amour ne se montrât aussi changeant qu'elle.

ROMÉO. Par quoi veux-tu que je jure?

JULIETTE. Ne jure point du tout, ou, si tu le veux absolument, jure par toi-même, dieu charmant de mon idolâtrie, et je te croirai.

ROMÉO. Si l'amour d'un cœur sincère...

JULIETTE. C'est bien, ne jure pas : quoique je sois heureuse de ta présence, je ne goûte qu'imparfaitement le bonheur de cette nuit : il est trop brusque, trop peu préparé, trop subit; il ressemble trop à l'éclair qui a cessé de briller avant qu'on ait eu le temps de dire : — Il brille. — Doux ami, adieu! Ce bouton d'amour, mûri par le souffle de l'été, pourra s'épanouir en fleur brillante à notre prochaine entrevue. Adieu, adieu! que le calme délicieux qui est dans mon cœur descende dans le tien!

ROMÉO. Veux-tu donc me laisser dans l'incertitude?

JULIETTE. Quelle assurance te faut-il encore?

ROMÉO. L'échange de ton cœur contre le mien.

JULIETTE. Je t'ai donné le mien avant que tu me l'aies demandé, et je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO. Pour me le refuser? Est-ce pour cela, mon amour?

JULIETTE. Non, pour être franche avec toi et te le donner de nouveau; mais je désire ce que j'ai déjà; ma bienveillance pour toi est immense comme la mer, et mon amour en a la profondeur : plus je t'en donne, plus il m'en reste; car l'un et l'autre sont sans limites. (*On entend la voix de la Nourrice qui appelle.*) Mais j'entends du bruit; mon doux ami, adieu! — J'y vais, nourrice. — Cher Montaigu, sois-moi fidèle; attends un moment; je vais revenir.

Elle quitte le balcon.

ROMÉO. O nuit fortunée! nuit divine! comme il fait nuit, j'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve; je n'ose croire à la réalité de tant de bonheur.

JULIETTE, *reparaissant au balcon.* Trois mots encore, cher Roméo; et puis adieu pour tout de bon. Si ton amour est honorable, si tes vœux ont le mariage pour but, fais-moi savoir demain, par la personne que je t'enverrai, en quel endroit, quel jour et à quelle heure tu veux que la cérémonie nuptiale ait lieu; alors je mettrai à tes pieds toute ma destinée et je te suivrai, ô mon seigneur! aux extrémités du monde.

LA NOURRICE, *de l'intérieur.* Mademoiselle!

JULIETTE. Je viens à l'instant. — Mais si tes intentions ne sont point pures, je te supplie...

LA NOURRICE, *de l'intérieur.* Mademoiselle!

JULIETTE. Je vais venir... — De cesser les démarches et de me laisser à ma douleur : demain j'enverrai.

ROMÉO. Par le salut de mon âme, —

JULIETTE. Adieu mille fois.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.* Mille fois malheureux d'être privé de ta présence. — L'amour vole vers l'objet aimé comme l'écolier fuit la classe; il s'en éloigne le cœur gros, le visage triste, comme l'écolier qui retourne à ses livres.

Il fait quelques pas pour partir.

JULIETTE, *reparaissant au balcon.* Pstt! pstt! — Roméo! — Oh! que n'ai-je la voix du fauconnier pour rappeler à moi ce faucon chéri! L'esclavage a la voix éteinte et enrouée, sans quoi j'éveillerais l'écho dans sa grotte obscure et fatiguerais sa voix aérienne à répéter le nom de mon Roméo.

ROMÉO, *écoutant et revenant.* C'est mon nom que j'entends; c'est la voix de ma bien-aimée! Voix de l'amour dans le silence de la nuit, tes sons argentins arrivent à l'âme comme la plus suave musique à l'oreille attentive.

JULIETTE. Roméo!

ROMÉO, *s'approchant.* Douce amie!

JULIETTE. A quelle heure, demain, enverrai-je vers toi?

ROMÉO. A neuf heures.

JULIETTE. Je n'y manquerai pas: il me semble qu'il y a vingt ans d'ici là. J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO. Laisse-moi rester ici jusqu'à ce qu'il t'en souvienne.

JULIETTE. Ta présence me le ferait oublier, tant je suis heureuse quand je te vois.

ROMÉO. Je veux rester pour que tu continues d'oublier; pour moi, c'est ici ma demeure, je n'en veux point d'autre.

JULIETTE. Il est presque jour, je te voudrais parti; mais pas trop loin cependant, comme l'oiseau captif qu'un enfant espiègle tient attaché à une chaîne de soie, et qu'il ne laisse un instant s'éloigner que pour le ramener presque aussitôt à lui, tant sa jalouse tendresse lui plaint la liberté[1].

ROMÉO. Que ne suis-je en effet ton oiseau!

JULIETTE. Ami, je le voudrais : mais non, à force de t'aimer je te ferais mourir. Bonne nuit, bonne nuit! de cet adieu si douce est la tristesse, que, si je m'écoutais, je te dirais bonne nuit jusqu'au soir.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.* Que le sommeil repose sur tes paupières et la paix dans ton cœur! Que ne suis-je la paix et le sommeil, pour reposer aussi délicieusement! Allons trouver dans sa cellule le religieux, mon guide spirituel; allons implorer son aide, et lui conter mon bonheur.

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

La cellule de frère Laurent.

Entre FRÈRE LAURENT, portant une corbeille.

FRÈRE LAURENT. L'aube aux yeux gris sourit à la nuit sombre, et les jets de sa lumière commencent à blanchir les nuages d'Orient; l'ombre incertaine chancelle comme un homme ivre, et se retire devant le char de l'aurore, précurseur du jour; avant que le soleil, de son regard de flamme, vienne rendre la joie à la terre, et qu'il ait bu l'humide rosée, il faut que j'emplisse cette corbeille de plantes aux vertus fatales et de fleurs aux sucs précieux. La terre, ce berceau de tous les êtres, est aussi leur tombe; ils ont pour sépulture les entrailles qui les ont portés, et sa féconde mamelle nourrit tous ses enfants indistinctement. Aucune de ses productions n'est inutile; beaucoup possèdent de nombreuses vertus; et néanmoins toutes diffèrent entre elles : ô grande et puissante est la vertu

[1] Dans ce passage, ainsi que dans quelques autres, j'ai emprunté sans scrupule plusieurs expressions heureuses aux belles imitations qu'a faites de Shakspeare Mme Amable Tastu, qui a souvent traduit plus fidèlement en vers que le Tourneur en prose.

que recèlent les simples, les plantes et les pierres, et qui réside dans leurs propriétés réelles; parmi les productions terrestres, il n'en est pas de si vile qu'on n'en puisse retirer quelque utilité, ni de si excellente qui ne dégénère de sa nature primitive, et dont on ne puisse abuser quand on la détourne de son légitime usage. La vertu elle-même mal appliquée devient vice, et il est des actes par lesquels le vice s'ennoblit. (*Prenant une fleur dans sa corbeille.*) Cette petite fleur renferme dans sa jeune tige et un poison délétère et une vertu médicale; si vous la respirez, son parfum réjouit tout votre être; si vous la goûtez, elle frappe de mort et les sens et le cœur. Deux ennemis sont en présence dans l'homme comme dans la plante, la grâce et la volonté rebelle; et quand c'est l'élément mauvais qui prédomine, le cancer de la mort a bientôt dévoré la plante et l'homme.

Entre ROMÉO.

ROMÉO. Bonjour, mon père!

FRÈRE LAURENT. *Benedicite!* Quelle est la voix douce et matinale qui me salue? — Mon fils, quand on dit adieu de si bonne heure à son lit, c'est signe que la tête est malade: le souci tient ouverts les yeux du vieillard, et là où est le souci, le sommeil ne vient pas; mais sur la couche où la jeunesse repose un corps intact et une tête libre, le sommeil étend son sceptre d'or: je conclus donc, en te voyant si matinal, que l'inquiétude t'a fait lever; ou il faut donc que notre Roméo ne se soit pas couché cette nuit; n'est-ce pas que j'ai deviné juste?

ROMÉO. Cette dernière supposition est la vraie; mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENT. Que Dieu pardonne au pécheur! Tu étais donc avec Rosaline?

ROMÉO. Avec Rosaline, mon père? non, j'ai oublié ce nom et les chagrins qu'il m'a donnés.

FRÈRE LAURENT. C'est très-bien mon fils; mais où as-tu donc été?

ROMÉO. Je vais vous le dire et vous éviter la peine de me le demander deux fois: je me suis trouvé à un banquet avec mon ennemie; tout à coup nous nous sommes blessés mutuellement; les moyens de nous guérir tous deux résident dans votre ministère; vous le voyez, mon père, je n'ai point de fiel; j'intercède pour mon ennemie aussi bien que pour moi.

FRÈRE LAURENT. Explique-toi simplement, mon fils; une confession par énigmes amène une absolution embrouillée.

ROMÉO. Eh bien, pour parler clairement, sachez que mon cœur a placé ses plus chères affections sur la fille charmante du riche Capulet, qui a placé les siennes sur moi; tout est arrangé entre nous; il ne nous reste plus qu'à être unis par vous dans le sacrement du mariage : pour ce qui est de savoir quand, où et comment nous nous sommes vus, nos cœurs se sont parlé, et nous avons échangé notre foi, je vous le raconterai chemin faisant; mais avant tout, consentez, je vous prie, à nous marier aujourd'hui même.

FRÈRE LAURENT. Bienheureux saint François! quel changement est-ce là? Quoi! cette Rosaline tant aimée, l'as-tu donc sitôt oubliée? O jeunes gens! ce n'est pas dans le cœur, c'est dans les yeux qu'est votre amour. *Jesus Maria!* que de larmes pour Rosaline ont inondé tes joues! quelle quantité d'onde amère prodiguée en pure perte pour complaire à l'amour, qui n'y a pas même goûté! L'air est encore chargé de tes soupirs; tes gémissements résonnent encore aux oreilles du vieillard. Oui, je vois encore là, sur ta joue, la trace d'une larme non encore essuyée. Si alors tu étais vraiment toi, si ces douleurs étaient les tiennes, toi et tes douleurs, tout était pour Rosaline; et sitôt changé! conviens-en avec moi, — il est permis à la femme de faillir, quand il y a si peu de force dans l'homme.

ROMÉO. Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENT. L'extravagance de ton amour, mon fils, non ton amour lui-même.

ROMÉO. Vous m'avez dit de l'étouffer.

FRÈRE LAURENT. Je ne t'ai pas dit de mettre un amour au cercueil pour en faire naître un autre.

ROMÉO. Ne me grondez pas, je vous prie; celle que j'aime maintenant me rend faveur pour faveur, amour pour amour; il n'en était pas de même de l'autre.

FRÈRE LAURENT. Oh! elle savait bien que tu ne lisais pas couramment dans le livre d'amour, et que ta leçon était apprise par cœur. Mais viens, jeune volage, viens avec moi; je te prêterai mon aide; un motif m'y engage; cette union peut avoir d'heureux résultats; elle peut changer en affection la haine qui divise vos deux familles.

ROMÉO. Oh! partons; je suis si pressé!

FRÈRE LAURENT. Qui va lentement va sûrement; qui court trop vite s'expose à choir.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une rue.

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO. Où diable peut être Roméo? — Aurait-il découché?

BENVOLIO. On ne l'a pas vu chez son père; j'ai parlé à son domestique.

MERCUTIO. Cette Rosaline, au visage pâle et au cœur de marbre, le tourmente à tel point qu'il en deviendra fou.

BENVOLIO. Tybalt, le neveu du vieux Capulet, a fait remettre chez son père une lettre pour lui.

MERCUTIO. Un cartel, j'en suis sûr?

BENVOLIO. Roméo y répondra.

MERCUTIO. Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO. C'est à l'écrivain qu'il répondra; il lui fera voir qu'on ne le provoque pas impunément.

MERCUTIO. Pauvre Roméo, il est déjà mort; il n'a fallu pour le tuer que l'œil noir d'une blanche beauté, que le refrain d'une ballade amoureuse; les flèches de l'archer aveugle ont porté au beau milieu de son cœur : comment serait-il homme à tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO. Qu'est-ce donc, après tout, que ce Tybalt?

MERCUTIO. Oh! c'est un rude jouteur, et qui vous tue son homme le plus poliment du monde; c'est un gaillard qui se bat en mesure; scrupuleux observateur des proportions et des distances, il vous expédie en un temps et trois mouvements : une, deux, trois, et au troisième vous avez trois pouces de sa lame dans la poitrine; c'est un homme qui vous vise un bouton sans jamais manquer son coup; c'est un duelliste, un ferrailleur de la première volée, toujours prêt à dégaîner, soit comme principal, soit comme second. (*Il se met en garde et se fend en imitant le geste et la voix d'un maître d'armes.*) Parez-moi cette botte-là; voilà un coup de tierce sublime : quarte! ah! ah!

BENVOLIO. Que veux-tu dire avec ton ah! ah!

MERCUTIO. Que le diable emporte ces originaux avec leurs rimaces, et leur affectation, et leur jargon prétentieux. (*Il hange le ton de sa voix.*) *Vive Dieu! voilà une admirable ame! — un cavalier incomparable! — une délicieuse fille!* — Avouez-le, mon vieux grand-père, n'est-il pas déplorable ue nous soyons affligés de ces mouches exotiques, de ces entrepreneurs de modes nouvelles, de ces *pardonnez-moi* [1], tellement à cheval sur la nouvelle étiquette, qu'ils se sentent à aise sur nos vieilles selles?

Arrive ROMÉO.

BENVOLIO. Voici Roméo! voici Roméo!

MERCUTIO. Il est sec comme un hareng. — Comme te voilà hangé! — Voyons, débite-nous ces vers qui coulaient à flots le la rime de Pétrarque; comparée à la dame de tes pensées, aure n'était qu'une cuisinière, bien qu'elle eût un meilleur oëte que toi pour la chanter; Didon une dondon, Cléopâtre ine bohémienne, Hélène une catin, Héro une coureuse, hisbé pouvait avoir d'assez beaux yeux gris, mais voilà tout. — Seigneur Roméo, salut à votre brayette française, nous vous ouhaitons le *bonjour* en français. Tu nous as joué un joli tour ier soir.

ROMÉO. Salut à tous deux. Quel tour vous ai-je donc joué?

MERCUTIO. Mais tu nous as fait faux bond; me comprends-tu?

ROMÉO. Excuse-moi, mon cher Mercutio; j'avais des affaires pressées, et dans ce cas il est permis de brûler la politesse.

MERCUTIO. C'est comme si tu disais que dans ce cas il est permis de s'incliner devant la nécessité.

ROMÉO. Ou pour tirer sa révérence.

MERCUTIO. Tu es on ne peut plus révérentieux.

ROMÉO. Je ne suis que poli.

MERCUTIO. Oh! tu as à ton service les fleurs de la politesse, les roses de la courtoisie.

[1] Dans ce texte ces mots sont en français. Shakspeare se moque ici de ceux qui de son temps croyaient du bon ton de larder leurs phrases de mots français.

ROMÉO. En fait de roses, je n'ai que des rosettes, et je les mets à mes escarpins [1].

MERCUTIO. Allons, morbleu, suis-moi de pied ferme ce jeu de mots jusqu'à ce que la semelle de tes escarpins soit usée.

ROMÉO. C'est selon l'usage.

MERCUTIO. A moi, Benvolio, à moi! je commence à faiblir, l'esprit me fait faute.

ROMÉO. Donne-lui de la cravache et de l'éperon, sans quoi j'arriverai avant toi.

MERCUTIO. Si ton esprit fait la course à l'oie [2], je n'en suis plus; car il y a de l'oie dans ton petit doigt plus que dans toute ma personne : est-ce que tu me prends pour une oie?

ROMÉO. Je ne t'ai jamais pris pour autre chose.

MERCUTIO. Je te mordrai le bout de l'oreille pour cette plaisanterie-là.

ROMÉO. Tu es trop mordant.

MERCUTIO. Ton esprit aujourd'hui est à la sauce piquante.

ROMÉO. C'est pour accommoder ton oie.

MERCUTIO. Je vois que ton esprit se prête comme un gant de peau ; d'un pouce on en fait une aune.

ROMÉO. J'aime à lui donner carrière [3].

MERCUTIO. A la bonne heure. Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de gémir en amoureux transi? Maintenant tu es vraiment Roméo, un Roméo qui sait vivre, un Roméo tel que l'ont fait l'art et la nature ; ce stupide Amour est un grand niais qui s'en va deçà delà, cherchant un trou pour y cacher sa marotte.

BENVOLIO. Restes-en là, restes-en là.

MERCUTIO. Tu veux que je bouche le flacon de mon esprit pour empêcher qu'il ne s'évapore?

[1] On portait alors au soulier un nœud de rubans, auquel on donnait la forme d'une rose ou de toute autre fleur ; de là le nom de rosette.

[2] La course à l'oie avait quelque rapport avec ce que nous nommons la course au clocher. Elle avait cela de particulier que le cavalier qui prenait les devants obligeait son compétiteur à le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller, comme les oies suivent celle qui marche en tête.

[3] On comprend que l'assaut d'esprit qui précède se composant en grande partie de jeux de mots et d'équivoques, il a fallu, pour conserver au dialogue son caractère, substituer des équivoques à des équivoques, des jeux de mots à des jeux de mots : mais le fond de la pensée n'a pas été altéré; souvent même les mots sont identiques.

BENVOLIO. Je craignais que tu n'allongeasses un peu trop on histoire.

MERCUTIO. Au contraire; j'allais la terminer; je suis arrivé au fond de mon sac, j'allais céder la place à d'autres.

ROMÉO. Voilà qui est excellent!

Arrivent LA NOURRICE et PIERRE.

MERCUTIO. Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO. Il y en a deux, une brayette et un cotillon.

LA NOURRICE. Pierre!

PIERRE. Plaît-il?

LA NOURRICE. Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO. Donne-le-lui, Pierre; il cachera son visage; 'éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE. Bonjour, messieurs.

MERCUTIO. Bonsoir, belle dame.

LA NOURRICE. Est-il donc déjà si tard?

MERCUTIO. Oui, certes; le baiser du cadran est déjà posé ur la bouche de midi.

LA NOURRICE. Fi donc! quel homme êtes-vous?

ROMÉO. Un mortel que Dieu créa dans un moment de dépit contre lui-même.

LA NOURRICE. Fort bien dit, par ma foi.—Dans un moment le dépit contre lui-même. — Quel est celui de vous, messieurs, qui pourrait me dire où je trouverai le jeune Roméo?

ROMÉO. Je puis vous le dire; le jeune Roméo, quand vous l'aurez trouvé, sera plus vieux que lorsque vous vous êtes mise à le chercher : je suis le plus jeune de ce nom-là, faute d'un pire.

LA NOURRICE. Fort bien.

MERCUTIO. Eh quoi! le pire est fort bien? la réponse est bonne.

LA NOURRICE. Seigneur, si vous êtes Roméo, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

BENVOLIO. Elle a quelque partie fine à lui proposer.

MERCUTIO. C'est une entremetteuse.

ROMÉO, *à Mercutio*. Quel est le gibier que tu poursuis maintenant?

MERCUTIO. Ce n'est pas un lièvre, à moins que ce ne soit un lièvre rance.

Il chante :

Un lièvre, fût-il vieux, est un fort bon régal
Dans le carême,
Et même
Dans le carnaval.
Mais pour un lièvre vieux et rance,
Exhalant déjà quelque odeur,
S'il en faut faire ma pitance,
Je suis votre humble serviteur.

Roméo, dînes-tu aujourd'hui chez ton père? nous y allons.

ROMÉO. Je vous suis.

MERCUTIO *chante.*

Adieu, vénérable matrone ;
Vénérable matrone, adieu.

Mercutio et Benvolio s'éloignent.

LA NOURRICE. Adieu. — Dites-moi, je vous prie, seigneur, quel est ce grossier personnage si plein d'impertinence.

ROMÉO. C'est un original qui aime à s'entendre, et qui en dira plus en une minute qu'il n'en écoutera en un mois.

LA NOURRICE. S'il s'avise de dire la moindre chose contre moi, je lui apprendrai à vivre, à lui et à vingt insolents de son espèce; et si je ne suis pas de force à le faire, j'en trouverai qui se chargeront de ce soin. L'impudent! me prend-il pour une de ses pareilles, pour une grisette? — (*A Pierre.*) Et toi, tu restes là comme un terme, et tu laisses de pareils drôles faire de moi ce qu'ils veulent!

PIERRE. Je n'ai vu personne faire de vous ce qu'il voulait : si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous assure : je suis aussi prompt qu'un autre à dégaîner quand une bonne querelle se présente et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE. Mort de ma vie! je suis si agitée que j'en tremble de tous mes membres. L'insolent! (*A Roméo.*) J'ai un mot à vous dire, seigneur. Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher; elle m'a chargée de vous dire... mais cela je le garde pour moi; mais d'abord, permettez-moi de vous faire observer que, s'il vous arrivait de la conduire, comme on dit, dans le paradis des fous, ce serait fort mal à vous, comme on dit; car la petite est si jeune! si donc vous deviez lui causer du chagrin, ce serait bien mal

agir envers une demoiselle de bonne maison ; ce serait une conduite répréhensible.

ROMÉO. Nourrice, rappelez-moi au souvenir de votre maîtresse ; je vous jure...

LA NOURRICE. L'aimable homme ! oh ! je le lui dirai, soyez-en sûr ; oh ! qu'elle va être contente !

ROMÉO. Que lui direz-vous, nourrice ? vous ne me comprenez pas.

LA NOURRICE. Je lui dirai, seigneur, — que vous avez juré ; ce qui est tout à fait d'un gentilhomme.

ROMÉO. Dites-lui de faire en sorte de venir se confesser cette après-midi. Là, dans la cellule de frère Laurent, elle sera tout à la fois confessée et mariée. Voici pour vous.

Il lui présente une bourse.

LA NOURRICE. Non, bien certainement, seigneur, je n'accepterai rien.

ROMÉO. Vous accepterez ; il le faut.

LA NOURRICE, *prenant la bourse.* Cette après-midi, dites-vous ? Fort bien, elle s'y trouvera.

ROMÉO. Pour vous, bonne nourrice, allez attendre derrière le mur de l'abbaye ; mon domestique ira dans une heure vous y rejoindre ; il vous apportera une échelle de cordes qui, dans le mystère de la nuit, doit m'aider à gravir au faîte de la félicité. Adieu ! — Soyez discrète, et je vous récompenserai. Adieu. — Mes compliments à votre maîtresse.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LA NOURRICE. Que Dieu dans le ciel vous bénisse ! — Un mot encore, s'il vous plaît.

ROMÉO, *revenant sur ses pas.* Que me voulez-vous, bonne nourrice ?

LA NOURRICE. Votre domestique est-il un homme sûr ? Vous connaissez le proverbe : Deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait.

ROMÉO. Croyez-moi, c'est un homme éprouvé comme l'acier.

LA NOURRICE. C'est que, voyez-vous, seigneur, ma maîtresse est bien la plus charmante créature, — ô mon Dieu ! — voyez-vous, — quand elle était toute petite, — oh ! oui, il y a dans Vérone, un gentilhomme, un certain Pâris, qui n'aurait pas été fâché de jeter le grappin sur elle ; mais, hélas ! la pauvre enfant ne peut le souffrir ; elle aimerait mieux, je crois, voir

le diable que sa personne. Quelquefois, pour la taquiner, je m'amuse à lui dire que Pâris est un bien bel homme; aussitôt elle pâlit et devient blanche comme un linge. Est-ce que Romarin et Roméo ne commencent pas par la même lettre?

ROMÉO. Oui, nourrice, par un *R* : eh bien! après?

LA NOURRICE. Oh! vous voulez vous moquer de moi. Je sais fort bien qu'ils commencent par une autre lettre; c'est le mot chien qui commence par un *R*. Oh! si vous saviez toutes les jolies choses qu'elle dit sur le romarin et vous, cela vous ferait du bien de les entendre.

ROMÉO. Recommandez-moi à son souvenir.

Il s'éloigne.

LA NOURRICE. Oui, mille et mille fois. — Pierre!

PIERRE. Plaît-il?

LA NOURRICE. Pierre, prenez mon éventail, et marchez devant moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

Arrive JULIETTE.

JULIETTE. Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle m'avait promis de revenir dans une demi-heure. Peut-être ne l'a-t-elle pas trouvé. — Non, ce n'est pas cela. — Elle est boiteuse, et les messagers d'amour devraient être agiles comme la pensée, qui va dix fois plus vite que les rayons du soleil quand ils chassent l'ombre devant eux au penchant de la montagne; c'est pour cela que le char de Vénus est tiré par des colombes, et que Cupidon a des ailes. Maintenant le soleil est parvenu au plus haut point de sa course; de neuf heures à midi il y a trois mortelles heures, — et pourtant elle ne vient point. Si elle avait les affections et le sang chaud de la jeunesse, ses mouvements seraient autrement rapides; elle irait de Roméo à moi, de moi à Roméo, comme la paume que deux joueurs se renvoient. Mais elle est vieille, et la vieillesse tient beaucoup de la mort; la vieillesse est lourde, pesante, inerte comme le plomb, dont elle a la couleur terne et pâle.

Arrivent LA NOURRICE et PIERRE.

JULIETTE, *continuant*. O ciel! la voici! — O nourrice bien aimée! quelles nouvelles? l'as-tu trouvé? Renvoie ton laquais.

LA NOURRICE. Pierre, attendez-moi à la porte du jardin.

Pierre s'éloigne.

JULIETTE. Eh bien, chère nourrice, parle. — Mon Dieu ! que tu as l'air triste ! si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, dis-moi-les gaiement ; si elles sont bonnes, tu en gâtes la musique en me la jouant avec une mine si renfrognée.

LA NOURRICE. Ouf ! je n'en puis plus ; laissez-moi un moment respirer. — Ah ! mes pauvres os ! quelle course j'ai faite !

JULIETTE. Je voudrais que tu eusses mes os, et moi tes nouvelles. Voyons, parle, je t'en prie ; parle, ma bonne petite nourrice.

LA NOURRICE. Mon Dieu ! que vous êtes pressée ! ne pouvez-vous attendre un moment ? ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine ?

JULIETTE. Comment veux-tu que je le croie quand tu trouves de l'haleine pour me dire que tu es hors d'haleine ? Tu mets plus de temps à t'excuser de ce délai que tu n'en mettrais à me conter ce que tu as à me dire. Les nouvelles que tu apportes sont-elles bonnes ou mauvaises ? réponds ; réponds-moi par un mot seulement ; quant aux détails, j'attendrai. Voyons, sont-elles mauvaises ou bonnes ?

LA NOURRICE. Le joli choix, ma foi, que vous avez fait ! certes, vous ne vous y entendez guère : Roméo ! non, ce n'est pas de lui que je parle ; bien qu'il ait une figure incomparable, cela n'empêche pas qu'il n'ait une jambe au-dessus de tout éloge ; et une main ! et un pied ! et une taille ! Bien qu'on n'en puisse pas dire grand chose, néanmoins cela surpasse tout ce qu'on a jamais vu de mieux ! Ce n'est pas précisément la fleur de la courtoisie ; — mais je vous le garantis aussi doux qu'un agneau. Allez, allez, ma petite ; continuez à servir Dieu : — Dites-moi, a-t-on dîné à la maison ?

JULIETTE. Non, non ; mais tout cela, je le savais déjà. Que dit-il de notre mariage ? que t'en a-t-il dit ?

LA NOURRICE. Dieu ! que la tête me fait mal ! Ma pauvre tête ! elle bat comme si elle allait se briser en vingt morceaux ; et puis mes reins, — ô mes reins ! mes reins ! Dieu vous bénisse de m'envoyer faire de pareilles courses ! il y a vraiment de quoi me tuer.

JULIETTE. Va, je suis bien fâchée de te voir souffrir ainsi ; mais, ma bonne petite nourrice, je t'en prie, que t'a dit mon ami ?

LA NOURRICE. Il m'a dit, — il m'a parlé en loyal gentil-

homme, en homme courtois, bon, sincère et, j'ose le dire, vertueux. — Où est votre mère?

JULIETTE. Où est ma mère? — Mais elle est à la maison; où voudrais-tu qu'elle fût? Quelles singulières réponses tu me fais: *Votre ami m'a parlé en loyal gentilhomme. — Où est votre mère?*

LA NOURRICE. Ma chère enfant, comme vous êtes impatiente! voilà du joli, ma foi! Est-ce là le cataplasme que vous appliquez sur mes douleurs? Désormais vous pourrez faire vos commissions vous-même.

JULIETTE. Eh bien! vas-tu te fâcher? — Voyons; que dit Roméo?

LA NOURRICE. Avez-vous obtenu la permission d'aller aujourd'hui à confesse?

JULIETTE. Oui.

LA NOURRICE. En ce cas, rendez-vous à la cellule de frère Laurent. Un mari vous y attend pour vous épouser. Bon! voilà la rougeur qui vous monte au visage; il faut bien peu de chose pour donner à vos joues la couleur écarlate. Allez à l'église; moi, je vais dans une autre direction chercher l'échelle avec laquelle, dès qu'il fera nuit, votre amant doit dénicher un nid d'oiseau. C'est pour vous que je travaille; à moi la peine, à vous le plaisir; je vais dîner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE. Je vais y trouver le bonheur! — Chère nourrice, adieu.

La Nourrice s'en va d'un côté, Juliette de l'autre.

SCÈNE VI.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et ROMÉO.

FRÈRE LAURENT. Daigne le ciel sourire à cette union sainte; et puissions-nous ne pas avoir plus tard à nous en repentir!

ROMÉO. Ainsi soit-il! Mais viennent toutes les douleurs du monde, elles ne sauraient contrebalancer l'immense bonheur que me donne chaque minute passée en sa présence: réunissez seulement nos mains par les paroles consacrées; la mort qui dévore l'amour peut faire ensuite de moi ce qu'il lui plaira; que Juliette soit mienne, je n'en veux pas davantage.

FRÈRE LAURENT. Ces bonheurs violents ont une fin violente, et meurent au sein de leur triomphe, pareils au feu et à la poudre, qui consument ce qu'ils touchent: le miel, si doux,

finit par rebuter par sa douceur même, et le palais blasé le rejette avec dégoût : aime donc modérément, mon fils ; c'est le moyen d'aimer longtemps ; pour arriver à point, il ne faut aller ni trop vite ni trop lentement.

Entre JULIETTE.

FRÈRE LAURENT, *continuant*. Voici la jeune épouse. — Oh ! un pied aussi léger n'usera jamais le roc éternel de cette grotte ; un amant peut, sans craindre de tomber, marcher sur le fil de la vierge qui voltige dans l'air par un soleil d'été ; tant cette vanité qu'on nomme l'amour est chose légère !

JULIETTE. Salut à mon saint directeur.

FRÈRE LAURENT. Roméo vous remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE. Je lui en dis autant ; sans quoi ses remercîments seraient superflus.

ROMÉO. Ah ! Juliette, si la mesure de ta félicité est comblée comme la mienne, et si tu as plus de talent que moi pour la peindre, oh ! alors parfume de ton haleine l'air qui nous entoure, et que la musique de ta voix exprime le bonheur ineffable d'une entrevue si chère.

JULIETTE. Le sentiment vrai, plus riche en effets qu'en paroles, s'attache plus à la réalité qu'aux vains ornements : ceux-là sont indigents qui peuvent faire le calcul de leurs richesses ; mon sincère amour est parvenu à un excès si grand, que je ne saurais compter la moitié de mes trésors.

FRÈRE LAURENT. Venez, suivez-moi ; nous aurons bientôt fait ; sauf votre bon plaisir, je ne vous laisserai pas seuls que la sainte église ne vous ait incorporés l'un à l'autre.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une place publique.

Arrivent MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE et plusieurs Domestiques.

BENVOLIO. Je t'en prie, mon cher Mercutio, retirons-nous ; la journée est chaude ; les Capulets sont sortis, et si nous les

rencontrons, nous ne pourrons éviter une querelle ; car, par cette chaleur, le sang bout dans les veines.

MERCUTIO. Tu ressembles à ces gens qui, entrant dans une hôtellerie, posent leur dague sur la table en s'écriant : *Dieu veuille que je n'en aie pas besoin!* et qui à la seconde rasade dégaînent sans motif contre le garçon de taverne.

BENVOLIO. Est-ce que je ressemble à ces gens-là ?

MERCUTIO. Allons, tu n'es pas plus endurant qu'un autre ; il ne te faut pas grand'chose pour t'échauffer la bile.

BENVOLIO. Où en veux-tu venir ?

MERCUTIO. S'il existait deux gaillards comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul; car l'un tuerait l'autre. Toi! mais tu es homme à te prendre de querelle avec le premier venu dont la barbe aura un poil de plus ou de moins que la tienne ; tu te battras avec tel autre, parce qu'il casse des noisettes, par l'unique motif que tu as les yeux couleur noisette ; voilà, j'espère, des yeux clairvoyants et un motif bien choisi ! Ta tête est pleine comme un œuf de sujets de querelles ; mais en revanche, elle est vide de cervelle ; car elle a perdu sous les coups nombreux qu'elle a reçus le peu qu'elle en avait. Je t'ai vu chercher dispute à un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait éveillé ton chien, qui dormait au soleil. N'as-tu pas entrepris un tailleur parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques? et un autre quidam, parce qu'il attachait ses souliers neufs avec de vieux rubans? et c'est toi qui t'avises de me faire la leçon sur mon humeur turbulente.

BENVOLIO. Si j'étais aussi querelleur que toi, j'affermerais ma vie à bail à qui voudrait m'assurer cinq quarts d'heure d'existence.

MERCUTIO. Tu me fais bâiller avec ton bail.

Arrive TYBALT, accompagné de quelques partisans des Capulets.

BENVOLIO. Sur ma vie, voici les Capulets.

MERCUTIO. Par la mort, cela m'est égal.

TYBALT, *aux siens.* Tenez-vous près de moi ; je vais leur parler. — Bonjour, messieurs : j'ai un mot à dire à l'un de vous.

MERCUTIO. Un mot seulement à l'un de nous! donnez-lui un accompagnement ; joignez-y un coup d'épée.

TYBALT. Vous m'y trouverez fort disposé, pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO. Ne pourriez-vous la prendre sans qu'on vous la donnât ?

TYBALT. Mercutio, toi et Roméo, vous agissez d'un commun accord. —

MERCUTIO. Que parles-tu d'accord ? Nous prends-tu pour des ménétriers ? En ce cas, prends garde que la mesure ne se brouille ; (*portant la main sur la garde de son épée*) voici mon archet ; il te fera danser. Ah ! tu parles d'accord !

BENVOLIO. Nous sommes ici en public : ou retirons-nous dans quelque endroit écarté, ou discutons froidement nos griefs ; sinon séparons-nous ; ici tous les yeux nous regardent.

MERCUTIO. Les yeux des hommes peuvent nous regarder ; ils sont faits pour cela ; je reste ici, moi ; peu m'importe à qui cela déplaît.

Arrive ROMÉO.

TYBALT. Allez en paix, messire ; j'aperçois mon homme.

MERCUTIO. Je veux être pendu si celui-là porte votre livrée. Rendez-vous sur le terrain, il vous y suivra ; c'est sous ce rapport seulement qu'il sera votre homme.

TYBALT. Roméo, la haine que je te porte ne me fournit pas d'expression plus nette que celle-ci : — Tu es un lâche.

ROMÉO. Tybalt, j'ai des raisons pour t'aimer ; elles me font excuser la fureur avec laquelle tu m'accueilles : — Je ne suis point un lâche ; adieu donc ; je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT. Jeune homme, cela ne saurait excuser les outrages que j'ai reçus de toi ; ainsi volte-face, et dégaîne.

ROMÉO. Je proteste que je ne t'ai offensé de ma vie ; loin de là, tu ne comprendras toute l'affection que je te porte que le jour où tu en connaîtras les motifs ; ainsi, mon cher Capulet, — et c'est un nom que j'estime à l'égal du mien, — calme-toi.

MERCUTIO. O soumission froide, déshonorante et vile ! Allons, flamberge au vent ! — (*Il met l'épée à la main.*) Misérable Tybalt, veux-tu me suivre ?

TYBALT. Que me veux-tu ?

MERCUTIO. Roi des estafiers, je ne veux qu'une de tes neuf vies ; celle-là, je prendrai la liberté de l'expédier ; quant aux autres, peut être en ferai-je des poires tapées ; cela dépendra de ta conduite ultérieure à mon égard. Ton épée se fait bien

tirer l'oreille pour sortir du fourreau! Dépêche-toi, si tu ne veux, avant d'avoir dégaîné, sentir la mienne siffler à tes oreilles.

TYBALT, *tirant son épée.* Je suis à toi!

ROMÉO. Mon cher Mercutio, remets ton épée dans le fourreau.

MERCUTIO, *à Tybalt.* Voyons, montre-nous cette fameuse botte.

Ils se battent.

ROMÉO. Dégaîne, Benvolio; rabats la pointe de leurs épées. — Quelle honte, messieurs! arrêtez! — Tybalt, — Mercutio, — le prince a expressément défendu ces violences dans les rues de Vérone. — Arrêtez, Tybalt; — mon cher Mercutio.

Mercutio est blessé, Tybalt s'éloigne avec ses partisans.

MERCUTIO. Je suis blessé! — Au diable les deux maisons rivales! — Je suis expédié. — Est-il parti sans avoir aucun mal?

BENVOLIO. Quoi donc? Es-tu blessé?

MERCUTIO. Oui, oui; une égratignure, une égratigure; parbleu, c'est bien assez. — Où est mon page? — Va, manant, va me chercher un chirurgien.

Le Page s'éloigne.

ROMÉO. Du courage, mon ami; la blessure n'est pas grave.

MERCUTIO. Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est suffisante comme cela: viens chercher demain de mes nouvelles, tu me trouveras emménagé dans mon dernier gîte. J'ai mon affaire; adieu à ce monde! — Au diable vos deux maisons! — Comment! égratigné à mort par un drôle, un maraud, un bélître; tué par un rodomont, un cuistre, un animal qui se bat par la règle de trois! — (*A Roméo.*) Pourquoi diable es-tu venu te mettre entre nous? c'est par dessous ton bras que le coup a passé pour m'atteindre.

ROMÉO. J'ai cru bien faire.

MERCUTIO. Aide-moi à gagner une maison voisine. Roméo, je sens que je vais perdre connaissance. — Au diable vos deux familles! elles sont cause que je vais régaler les vers; j'ai mon affaire, et bien conditionnée. — Maudites familles!

Mercutio s'éloigne à pas lents, soutenu par Benvolio.

ROMÉO, *seul.* Un gentilhomme, proche parent du prince, et mon ami intime, a été blessé à mort en prenant fait et cause

pour moi ; et moi-même je vois une tache déshonorante imprimée à ma réputation par Tybalt, Tybalt, mon parent depuis une heure !—Ah ! Juliette bien-aimée, ta beauté m'a efféminé ; tu as amolli la trempe de mon courage.

Revient BENVOLIO.

BENVOLIO. O Roméo ! Roméo ! le brave Mercutio est mort ! loin de la terre qu'elle dédaignait, cette âme intrépide a pris trop tôt son vol vers les cieux.

ROMÉO. La noire destinée de ce jour marquera de son sceau lugubre les jours qui le suivront ; celui-ci voit commencer de grands malheurs ; d'autres les verront finir.

Revient TYBALT.

BENVOLIO. Voilà Tybalt, ce furieux, qui revient.

ROMÉO. Il vit ! il triomphe ! et Mercutio est mort ! Remonte au ciel, prudente modération ; et toi, fureur à l'œil de flamme, sois maintenant mon guide ! — (*S'approchant de Tybalt.*) Tybalt, je te renvoie l'épithète de lâche que tu m'as donnée tout à l'heure. L'âme de Mercutio n'est pas encore bien loin ; elle plane au-dessus de nos têtes, attendant que la tienne vienne lui tenir compagnie ; il faut que l'un de nous ou tous deux aillent le rejoindre.

TYBALT. Jeune présomptueux, qui fus ici-bas son ami, je vais te réunir à lui.

ROMÉO, *mettant l'épée à la main.* Voilà qui va en décider.

Ils se battent ; Tybalt tombe.

BENVOLIO. Fuis, Roméo ; éloigne-toi ! les bourgeois arrivent, et Tybalt est tué. — Ne reste point là, immobile et interdit : — Si tu es pris, le prince va te condamner à mort. — Allons, pars ! — Sauve-toi !

ROMÉO. Oh ! je suis le jouet du sort !

BENVOLIO. Qu'attends-tu ?

Roméo s'éloigne.

Arrive un grand nombre de Bourgeois.

PREMIER BOURGEOIS. De quel côté s'est enfui celui qui a tué Mercutio ? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé ?

BENVOLIO. Tybalt est ici gisant.

PREMIER CITOYEN. Vous, messire, suivez-moi ; au nom du prince, obéissez.

Arrivent **LE PRINCE** et sa Suite; **CAPULET, MONTAIGU, DONNA CAPULET, DONNA MONTAIGU**, et une foule de peuple.

LE PRINCE. Où sont les misérables qui ont commencé cette scène de violence?

BENVOLIO. O noble prince! je puis vous dire comment s'est passée cette fatale querelle; vous voyez le cadavre de l'homme tué par le jeune Roméo, de celui qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

DONNA CAPULET, *s'approchant du corps de Tybalt.* Tybalt, mon neveu! ô fils de mon frère! Spectacle douloureux! c'est le sang de mon cher Tybalt qui a coulé! — Prince, si vous êtes juste, en échange de notre sang versé, donnez-nous celui des Montaigu. — O mon neveu! mon neveu! —

LE PRINCE. Benvolio, qui a commencé ces actes sanglants?

BENVOLIO. Tybalt, étendu mort, tué par la main de Roméo. Roméo, lui parlant le langage de la modération, l'avait prié de considérer la futilité de la querelle, et de ne pas s'exposer au déplaisir de votre altesse. Tout cela dit avec douceur, d'un air calme, et dans l'attitude la plus humble, n'a pu prévaloir sur la haine indomptable de Tybalt. Sourd à ces paroles de paix, il s'élance l'épée à la main et en dirige la pointe contre la poitrine du vaillant Mercutio, qui aussitôt croise le fer avec lui; plein d'un belliqueux dédain, d'une main il détourne la froide mort qui le menace, de l'autre la renvoie à Tybalt, qui pare ses coups avec dextérité. « Arrêtez, mes amis! » s'écrie Roméo; en même temps son bras, plus agile que sa langue, abaisse la pointe fatale des deux glaives, et il se précipite entre les combattants; en ce moment un coup furieux porté par Tybalt, passant par dessous le bras de Roméo, est venu frapper mortellement Mercutio. Tybalt s'est enfui, puis il est revenu sur Roméo, dont le calme venait tout à coup de faire place à la vengeance. Rapide comme l'éclair, ils se sont élancés l'un sur l'autre, et avant que j'eusse mis l'épée à la main pour les séparer, Tybalt est tombé mort, et Roméo a pris la fuite. Que j'en meure à l'instant, si ce n'est pas la vérité pure.

DONNA CAPULET. C'est un parent des Montaigus, il ne dit pas la vérité; ses affections l'en empêchent[1]. Dans cette lutte

[1] On remarquera avec quel art le poëte a conduit ce récit; Benvolio est un honnête homme qui croit dire la vérité, et néanmoins ses affections la lui font altérer sur un point essentiel; selon lui, c'est Tybalt qui le premier a attaqué Mercutio: c'est le contraire qu'il aurait dû dire. Le poëte a voulu montrer que

criminelle, ils se sont mis vingt contre un, et les vingt réunis n'ont pu trancher qu'une seule vie : prince, je demande justice ; votre devoir est de me l'accorder ; Roméo a tué Tybalt ; Roméo doit cesser de vivre.

LE PRINCE. Roméo a tué celui qui avait tué Mercutio ; maintenant qui me payera le prix d'une si chère vie ?

BENVOLIO. Prince, que ce ne soit pas Roméo ; il était l'ami de Mercutio : en ôtant la vie à son meurtrier, il n'a fait que ce qu'aurait fait la loi.

LE PRINCE. Il a eu tort, et pour le punir, je le condamne immédiatement à l'exil. Je suis moi-même compromis dans vos haines ; vos cruelles discordes ont fait couler mon sang ; mais je vous infligerai de si rigoureux châtiments, que vous déplorerez tous que ce sang ait été versé ; je serai sourd aux justifications et aux excuses ; ni larmes ni prières ne rachèteront les torts ; n'y ayez donc point recours : que Roméo se hâte de partir ; si on le trouve, ce sera sa dernière heure. Emportez ce corps, et gardez-vous d'enfreindre notre volonté ; c'est une clémence meurtrière que celle qui pardonne le meurtre.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une chambre de la maison des Capulets.

Entre JULIETTE.

JULIETTE. Redoublez de vitesse, coursiers aux pieds de flamme ; hâtez-vous d'arriver au palais du soleil ; un conducteur comme Phaéton vous ferait bientôt toucher les portes d'occident, et sur-le-champ viendrait la nuit obscure. Ferme tes épais rideaux, ô nuit, reine des amoureux mystères ; dérobe-les aux yeux indiscrets, et que Roméo s'élance dans mes bras, inaperçu, invisible ! — Le bonheur des amants n'a besoin d'être éclairé que par la présence radieuse de l'objet aimé : l'amour est aveugle, et c'est la nuit qui lui convient le mieux. — Viens donc, nuit solennelle, matrone au maintien grave, au noir vêtement, guide mes pas dans la lice où je dois trouver mon vainqueur, où deux âmes pures et sans tache doivent accomplir leur premier sacrifice ; couvre de ton noir manteau ma pudique rougeur, jusqu'à ce que l'amour enhardi

dans les discordes civiles, le plus honnête homme se passionne, et devie partial.

ne voie plus dans ces mystères que l'accomplissement d'un chaste devoir ! — Viens, Roméo, viens ; tu seras le jour de ma nuit ; car sur les ailes de la nuit ton image se détachera plus blanche que la neige nouvelle sur le noir plumage du corbeau. — Viens, nuit propice ; viens, nuit aimable et sombre ; donne-moi mon Roméo ; quand il aura cessé de vivre, prends-le et découpe-le en petites étoiles ; elles feront resplendir d'un tel éclat la face du ciel, que tout l'univers s'éprenant d'amour pour la nuit, cessera d'adorer le soleil et sa magnificence. — Oh ! j'ai acheté un domaine d'amour, mais je n'en ai point encore pris possession ; je suis vendue, l'acquéreur n'est point encore entré en jouissance. Oh ! quelle est lente cette journée ! lente comme la nuit qui précède un jour de fête, pour l'enfant qu'attendent de nouvelles parures et qui est impatient de les porter. Ah ! voici ma nourrice. —

Entre **LA NOURRICE**, tenant à la main une échelle de cordes.

JULIETTE, *continuant.* Elle va me donner des nouvelles ; et tout ce qui me parle de Roméo a pour moi une éloquence céleste. — Eh bien, nourrice, quoi de nouveau ? Que tiens-tu donc là ? l'échelle de cordes que Roméo t'a chargée d'aller prendre ?

LA NOURRICE. Oui, oui, l'échelle de cordes.

Elle jette par terre l'échelle de cordes.

JULIETTE. O mon Dieu ! qu'as-tu donc ? pourquoi joins-tu ainsi les mains ?

LA NOURRICE. Ah ! miséricorde ! il est mort ! il est mort ! il est mort ! nous sommes perdues, mademoiselle, nous sommes perdues ! — O malheur ! — il n'est plus ! il est tué ! il est mort !

JULIETTE. Le ciel a-t-il pu être si cruel !

LA NOURRICE. Roméo l'a pu, sinon le ciel. — O Roméo, Roméo ! — qui jamais l'aurait pensé ? — Roméo !

JULIETTE. Quel démon es-tu donc de me mettre ainsi à la torture ? C'est un supplice à faire rugir les damnés. Roméo s'est-il donné la mort ? Dis-moi seulement oui, et dans ce seul mot prononcé il y aura pour moi un poison plus redoutable que le regard mortel du basilic : si Roméo n'est plus, je ne suis plus rien moi-même. Est-il mort ? réponds-moi oui ou non ; et qu'un mot décide de mon malheur ou de ma félicité.

LA NOURRICE. J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes propres yeux, — que Dieu me pardonne ! — là, sur sa mâle poitrine : ce n'est plus qu'un cadavre sanglant, horrible à voir ; pâle, pâle comme la cendre ; tout souillé d'un sang noir ; — à cette vue j'ai perdu connaissance.

JULIETTE. Oh ! brise-toi, mon cœur, brise-toi à l'instant ! Fermez-vous, mes yeux, et cessez pour jamais de vous ouvrir au jour ! Terrestre enveloppe, retourne à la terre ; que la vie cesse de t'animer, et qu'une même tombe me réunisse à Roméo.

LA NOURRICE. O Tybalt, Tybalt ! le meilleur ami que j'avais ! si poli avec moi, si plein d'attentions ! faut-il que j'aie vécu pour te voir mourir !

JULIETTE. Quel est cet ouragan qui souffle dans des directions si opposées? Roméo est-il tué, et Tybalt est-il mort? Ai-je perdu à la fois un cousin bien cher et un époux plus cher encore ? Alors, sonne la trompette du jugement dernier ! car qui vivra encore, si ces deux-là sont morts ?

LA NOURRICE. Tybalt est mort, et Roméo est banni ; Roméo qui l'a tué est banni !

JULIETTE. Grand Dieu ! — la main de Roméo a versé le sang de Tybalt ?

LA NOURRICE. Hélas ! oui, malheureusement, oui.

JULIETTE. O cœur cruel, sous des traits si doux ! ô serpent caché sous les fleurs ! jamais dragon habita-t-il une caverne si belle ! O tyran plein de charmes ! angélique démon ! vautour au plumage de colombe ! loup dévorant sous la toison de l'agneau ! vile substance, brillante d'un céleste éclat ! L'opposé de ce que tu sembles ! ange réprouvé ! scélérat sous des dehors honorables ! — O nature ! qu'allais-tu faire en enfer, lorsque tu plaças l'âme d'un damné dans ce corps charmant, ce paradis mortel ? Jamais reliure plus riche couvrit-elle un livre plus impur ? faut-il que l'imposture habite un palais si splendide ?

LA NOURRICE. Il n'y a plus à se fier aux hommes ; tous sont sans foi, sans honneur ; ce sont tous des parjures, des imposteurs, des misérables, des trompeurs. — Ah ! mon Dieu, où est Pierre ? — Pierre, de l'eau-de-vie ! Ces chagrins, ces malheurs, ces tourments me font vieillir. Opprobre sur Roméo !

JULIETTE. Que maudite soit ta langue pour un pareil souhait ! il n'est pas né pour l'opprobre, lui ; l'opprobre n'ose-

rait imprimer son sceau sur ce noble front ; c'est le trône de l'honneur ; c'est un front digne de porter la couronne de la terre. Que j'étais insensée de le traiter comme j'ai fait !

LA NOURRICE. Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin ?

JULIETTE. Dois-je mal parler de celui qui est mon mari ? Cher et malheureux époux, qui épargnera ton nom, alors que moi, ta femme depuis trois heures seulement, je lui prodigue l'outrage ? Mais, pourquoi, cruel, as-tu tué mon cousin ! Ah ! le cruel Tybalt aurait tué mon Roméo ! Arrière, larmes folles ; retournez à votre source ; votre tribut appartient à la douleur ; et c'est par méprise que vous l'offrez à la joie. Il vit, mon époux, que Tybalt voulait tuer ; et il est mort, Tybalt, lui qui voulait tuer mon époux ; il n'y a là que des sujets de joie ; pourquoi donc est-ce que je pleure ? un mot plus douloureux pour moi que la mort de Tybalt m'a percé le cœur : vainement je voudrais l'oublier : il pèse sur ma mémoire comme un crime sur l'âme du coupable : *Tybalt est mort*, m'a-t-elle dit, et *Roméo est banni*. Dans ce seul mot *banni*, il y a la mort de dix mille Tybalt. C'était bien assez que la mort de Tybalt ; là aurait dû s'arrêter mon malheur ; ou si une douleur ne va jamais sans l'autre, si elle se plaît dans la compagnie d'autres douleurs ; si après m'avoir dit : *Tybalt est mort*, on m'avait pareillement annoncé le trépas de mon père, ou de ma mère, ou même de tous deux, ah ! c'eût été pour moi une lamentable nouvelle ; mais à la suite de ces mots : *Tybalt est mort*, ajouter *Roméo est banni*, c'est tuer à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette : *Roméo est banni*, il n'y a ni fin, ni terme, ni borne, ni limites aux indicibles douleurs contenues dans ces paroles de mort. — Nourrice, mon père et ma mère, où sont-ils ?

LA NOURRICE. Ils pleurent et gémissent sur le corps inanimé de Tybalt ; voulez-vous venir les voir ? je vais vous conduire auprès d'eux.

JULIETTE. Ils arrosent ses blessures de leurs larmes ? les miennes, quand les leurs seront séchées, couleront pour le bannissement de Roméo. Ramasse ces cordes ; pauvres instruments, vous êtes comme moi trompés dans votre attente ; car Roméo est exilé. Vous deviez l'amener dans mes bras ! Vain espoir ! je suis condamnée à mourir vierge et veuve. Venez ; et toi, nourrice, viens aussi ; je vais m'étendre sur ma couche nuptiale ; au lieu de Roméo, ce sera le mort qui m'épousera.

LA NOURRICE. Retirez-vous dans votre chambre ; je vais voir Roméo, et il viendra vous consoler ; — je sais où il est. Entendez-vous, votre Roméo sera ici cette nuit ; je vais le trouver; il est caché dans la cellule de frère Laurent.

JULIETTE. Oh ! vas-y ! remets cette bague à mon loyal chevalier, et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux.

Elles sortent.

SCÈNE III.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et ROMÉO.

FRÈRE LAURENT. Sors de ta retraite, Roméo ; viens, mortel infortuné ; l'affliction s'est éprise de toi et la douleur est ta fiancée.

ROMÉO. Quoi de nouveau, mon père ? quel est l'arrêt du prince ? quelle nouvelle infortune dois-je éprouver encore ?

FRÈRE LAURENT. Tu n'es que trop familiarisé avec le malheur, ô mon fils ! je viens t'apprendre l'arrêt qu'à rendu le prince.

ROMÉO. La mort, sans doute ?

FRÈRE LAURENT. Sa bouche a prononcé un jugment moins rigoureux ; ce n'est pas la mort, mais l'exil.

ROMÉO. L'exil, grand Dieu ! oh ! par pitié, dis la mort ! l'exil est bien plus terrible que la mort ! ah ! ne parle pas d'exil.

FRÈRE LAURENT. Tu es banni de Vérone ; résigne-toi, le monde est vaste.

ROMÉO. Hors des murs de Vérone il n'y a point de monde pour moi ; il n'y a que purgatoire, tortures et enfer ; m'exiler d'ici, c'est m'exiler du monde, et cet exil-là, c'est la mort, c'est la mort sous le nom menteur d'exil. En appelant la mort exil, tu me tranches la tête avec une hache d'or, et tu souris au coup qui me tue.

FRÈRE LAURENT. O péché mortel ! ô comble de l'ingratitude ! selon nos lois, ton crime a mérité la mort ; mais le prince, dans sa bonté, prenant un parti, a fait taire la loi, et au mot redoutable de mort a substitué celui d'exil : c'est un acte d'insigne démence, tu ne le vois pas.

ROMÉO. C'est cruauté, et non clémence. Le ciel est ici où respire Juliette ; le plus chétif animal, le chat, le chien, la

souris, vivent sous ce ciel et peuvent la contempler ; mais Roméo ne le peut pas. — La mouche elle-même jouit de plus de droits, de priviléges, de faveurs, que Roméo ; elle peut se poser sur la main de Juliette, sur ce ravissant albâtre, et savourer sur ses lèvres d'immortelles délices, ses lèvres dont la pudeur virginale rougit, comme d'un péché, du mutuel baiser qu'elles se donnent. Mais Roméo ne le peut pas : il est exilé, lui ; une mouche a ce bonheur, on le refuse à Roméo ; une mouche est libre, et moi, je suis banni. Et tu me dis que l'exil n'est point la mort ? N'avais-tu donc sous la main ni poison subtil, ni lame tranchante, nul instrument de mort immédiate, n'importe lequel ? N'avais-tu absolument, pour me tuer, que le mot d'exil ? Ce mot, mon père, les damnés le hurlent en enfer ; et tu as le cœur, toi ecclésiastique, toi mon guide sacré, mon confesseur, toi qui te dis mon ami, tu as le cœur de m'assassiner avec ce mot d'exil !

FRÈRE LAURENT. L'amour te rend injuste ; laisse-moi te dire un mot,

ROMÉO. Oh ! tu vas encore me parler d'exil.

FRÈRE LAURENT. Je te donnerai une armure pour te défendre contre ce mot redoutable ; la philosophie, ce lait si doux de l'adversité, te consolera dans ton exil.

ROMÉO. Encore l'exil ? — Arrière la philosophie ! à moins que la philosophie ne puisse créer une Juliette, déplacer une ville, annuler l'arrêt d'un prince, elle est inutile et sans vertu ; cesse de me parler.

FRÈRE LAURENT. Allons, je vois que les fous n'ont pas d'oreilles.

ROMÉO. Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux ?

FRÈRE LAURENT. Laisse-moi raisonner avec toi sur ta situation.

ROMÉO. Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas : si tu étais jeune comme moi, aimé de Juliette, marié depuis une heure seulement, couvert du sang de Tybalt, passionné comme moi, et comme moi exilé, alors tu pourrais parler, alors on te verrait t'arrachant les cheveux, tomber par terre comme je fais, et y prendre d'avance la mesure de ta fosse.

On entend frapper.

FRÈRE LAURENT. Lève-toi ; on frappe ; mon cher Roméo, cache-toi.

ROMÉO. Non, non! à moins que le souffle de mes gémissements n'élève autour de moi un nuage qui me dérobe à tous les yeux.

On frappe.

FRÈRE LAURENT. Entends comme l'on frappe! — Qui est là? — Lève-toi, Roméo, ou tu seras pris. — Attendez. — Lève-toi, va dans mon oratoire. (*On frappe.*) — Tout à l'heure. — Mon Dieu, quelle obstination! — J'y vais, j'y vais. (*On frappe.*) Qui frappe donc si fort? De quelle part venez-vous? que voulez-vous?

LA NOURRICE, *du dehors.* Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de ma visite; je viens de la part de mademoiselle Juliette.

FRÈRE LAURENT. En ce cas, soyez la bien venue.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. O mon père! mon père! dites-moi, je vous prie, où est le mari de ma maîtresse? où est Roméo?

FRÈRE LAURENT. Le voilà par terre, ivre de ses propres larmes.

LA NOURRICE. Oh! il est tout à fait dans le même état que ma maîtresse.

FRÈRE LAURENT. O douloureuse sympathie! déplorable situation!

LA NOURRICE. Oui, voilà comme elle est couchée : ce ne sont que des pleurs et des sanglots, des sanglots et des pleurs. — (*A Roméo.*) Allons, levez-vous, levez-vous, si vous êtes homme; au nom de Juliette, debout, levez-vous; pourquoi vous laisser aller à un si profond désespoir?

ROMÉO. Nourrice!

LA NOURRICE. Allons, seigneur, allons. — Au bout du compte, la mort termine tout.

ROMÉO. Tu as prononcé le nom de Juliette! En quel état est-elle? N'est-ce pas qu'elle me regarde comme un vil assassin maintenant que j'ai souillé l'aurore de notre bonheur d'un sang qui touche de si près au sien? Où est-elle? Comment est-elle? Que dit de nos amours détruits la mystérieuse épouse de mon cœur?

LA NOURRICE. Oh! elle ne dit rien, seigneur; mais elle pleure, et pleure encore. Elle se jette sur son lit; puis tout à coup elle se soulève, appelle Tybalt; puis elle retombe en appelant Roméo.

ROMÉO. Pareil à la balle partie d'un mousquet homicide, c'est mon nom qui la tue, comme cette main maudite a tué son parent. — Oh ! dis-moi, mon père, dis-moi dans quelle partie de mon corps ce nom détesté réside ; ce fer va détruire l'asile qui le recèle.

Il tire son épée.

FRÈRE LAURENT. Retiens ta main désespérée ! Es-tu un homme ? Ton extérieur l'annonce ; mais tes larmes sont d'une femme, ton action insensée indique la stupide fureur de la brute ; toi qui n'as de l'homme que l'extérieur, femme ou bête féroce, qui que tu sois, tu me surprends : par mon saint ministère, j'avais une plus haute opinion de ton caractère. Eh quoi ! après avoir tué Tybalt, veux-tu donc attenter à tes propres jours, et, consommant sur toi-même l'acte d'une haine infernale, tuer du même coup la femme dont toute la vie est concentrée en toi ? Pourquoi accuser ta naissance, le ciel et la terre ? Tout cela, c'est toi, tu ne peux t'en dépouiller qu'en t'abdiquant toi-même. Fi donc ! fi ! tu déshonores ta personne, ton amour, ton intelligence : tu es merveilleusement partagé sous ces trois rapports ; mais, pareil à l'usurier, tu ne fais point de tes richesses l'usage convenable. En l'absence de toute mâle énergie, ta personne n'est qu'une image de cire ; en causant la mort de la femme que tu avais fait vœu de chérir, ton amour n'est qu'un parjure; ton intelligence, commise à la conduite de ta personne et de ton amour, dont elle est l'ornement, n'est qu'un guide insensé qui les égare : c'est la poudre que porte un soldat maladroit, et qui fait explosion, grâce à son ignorance[1], et tu trouves la mort dans ce qui devait assurer ta défense. Réveille-toi, mon fils. Elle vit ta Juliette, cette Juliette adorée, pour laquelle tu mourais il n'y a qu'un moment : en cela tu es heureux. Tybalt a voulu te tuer, et tu as tué Tybalt ; en cela encore tu es heureux. La loi qui te menaçait de la mort devient ton amie et ne prononce que l'exil ; en cela encore tu es mille fois heureux. Tous les bonheurs t'arrivent à la fois ; la fortune te sourit sous ses plus beaux atours ; mais toi, semblable à la jeune fille que ses parents ont gâtée, tu boudes contre la fortune et l'amour. Prends-y garde, prends-y garde ; quand on est ainsi fait, on

[1] Pour comprendre la justesse de cette comparaison, il est bon de se rappeler que du temps de notre auteur, les soldats, se servant de fusils à mèche au lieu de fusils à pierre, étaient obligés de porter une mèche allumée suspenduo au ceinturon, à proximité de la poire à poudre, laquelle était en bois.

meurt misérable. Allons, va rejoindre ta bien-aimée, comme vous en êtes convenus ; monte dans son appartement; pars et va la consoler; mais n'oublie pas de la quitter avant l'heure où l'on pose les sentinelles ; car alors tu ne pourrais plus te rendre à Mantoue. C'est là que tu résideras jusqu'à ce que le moment vienne où nous pourrons déclarer ton mariage, réconcilier ta famille avec celle de Juliette, obtenir ta grâce du prince, et te rappeler à Vérone avec une joie mille fois plus grande que n'aura été ton affliction en la quittant. — Précédez-le, nourrice ; saluez de ma part votre maîtresse ; dites-lui de faire coucher de bonne heure toute la famille, qui a besoin de repos, fatiguée qu'elle est par la douleur ; Roméo va vous suivre.

LA NOURRICE. O mon Dieu ! je pourrais rester là toute la nuit à vous entendre, tant vous parlez bien ! Ce que c'est que d'avoir étudié ! — (*A Roméo.*) Seigneur, je vais annoncer votre visite à ma maîtresse.

ROMÉO. Allez, et dites à ma bien-aimée de se préparer à me bien gronder.

LA NOURRICE, *lui donnant une bague.* Seigneur, voici une bague qu'elle m'a dit de vous remettre : dépêchez-vous, car il se fait tard.

La Nourrice sort.

ROMÉO, *regardant la bague.* Voici qui me rend tout mon courage !

FRÈRE LAURENT. Pars, bonne nuit. — Quitte Vérone ce soir avant la pose des sentinelles, ou demain, à la pointe du jour, éloigne-toi à la faveur d'un déguisement : ta destinée toute entière en dépend. Fixe ta résidence à Mantoue ; je m'entendrai avec ton domestique, qui, de temps à autre, te tiendra au courant de tout ce qui pourra survenir ici de favorable à tes intérêts. Donne-moi ta main ; il est tard ; adieu, bonne nuit.

ROMÉO, *lui serrant la main.* Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'attendait en ce moment, je ne pourrais sans douleur me séparer si brusquement de vous. Adieu.

Ils sortent, le frère Laurent d'un côté, Roméo de l'autre.

SCÈNE IV.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET et PARIS.

DONNA CAPULET. Ces malheureux événements nous ont tellement préoccupés, seigneur, que nous n'avons pas eu le temps de faire part à notre fille de vos intentions. C'est que, voyez-vous, elle était tendrement attachée à son cousin Tybalt, et moi aussi; — mais quoi! nous sommes nés pour mourir. — Il est bien tard, et il n'est pas probable qu'elle descende ce soir. Je vous proteste que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS. Ce n'est guère le moment de faire sa cour; bonne nuit, madame; veuillez présenter mes hommages à votre fille.

DONNA CAPULET. Je n'y manquerai pas, et demain de bonne heure je saurai ses intentions; ce soir elle est absorbée par sa douleur.

CAPULET. Seigneur Pâris, je crois pouvoir vous assurer d'avance de l'amour de ma fille : je pense qu'en toute chose elle se laissera guider par moi; je dirai plus, j'en ai la certitude. — Ma femme, avant de vous coucher, allez la voir; faites-lui connaître l'amour de mon gendre Pâris, et dites-lui, souvenez-vous-en bien, que mercredi prochain, — mais doucement; quel jour sommes-nous?

PARIS. Lundi, seigneur.

CAPULET. Lundi! ah! ah! Oui, mercredi, ce serait trop tôt; que ce soit donc jeudi. — Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. — (*A Pâris.*) Serez-vous prêt pour ce jour-là? un terme si rapproché vous convient-il? Nous ne ferons pas grande cérémonie; — un ou deux amis; car vous concevez que Tybalt étant notre proche parent et sa mort étant si récente, nous aurions l'air d'en être peu affectés si nous faisions grand étalage : nous aurons donc une demi-douzaine d'amis, et ce sera tout; mais que dites-vous de jeudi?

PARIS. Seigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET. Fort bien; vous pouvez maintenant vous retirer. — C'est donc pour jeudi. — Ma femme, allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit. Dites-lui de se préparer à ce mariage. — Adieu, seigneur. — Holà! qu'on porte des lumières dans ma chambre! Sur ma parole, il est si tard qu'il sera bientôt de bonne heure. — Adieu.

Ils sortent.

SCÈNE V.

La chambre à coucher de Juliette.

ROMÉO et JULIETTE.

JULIETTE. Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs; crois-moi, mon ami, c'était le rossignol.

ROMÉO. C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, et non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient le bord de ces nuages? les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le riant matin est debout sur la cime vaporeuse des montagnes... Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE. Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine; c'est quelque météore que le soleil exhale, pour te servir cette nuit de porte-flambeau et pour éclairer ta route vers Mantoue. Oh! ne pars point; tu peux rester encore.

ROMÉO. Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort; tu le veux, j'y consens. Tu as raison, cette lueur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore, c'est le pâle reflet du front de Cinthie; ce n'est pas l'alouette, qui, là-haut, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel : je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. — Vienne la mort! je l'accueillerai avec joie! ainsi le veut Juliette. — Qu'en dis-tu, ma bien-aimée? Causons; il n'est pas encore jour.

JULIETTE. Il est jour, il est jour; va-t'en, hâte-toi de fuir; c'est l'alouette dont la voix perçante fait entendre ces sons discordants. Oh! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie! Quelle harmonie, grand Dieu, que celle qui nous sépare! Ils disent aussi que l'alouette et le crapaud échangent leurs yeux [1]. Que n'ont-ils également échangé leur voix, puisque cette voix détache nos bras enlacés, et que son charivari importun te chasse d'auprès de moi! Va-t'en, va-t'en! La lumière croît de plus en plus.

ROMÉO. Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. Mademoiselle?

JULIETTE. Nourrice?

[1] Allusion à une superstition populaire de l'époque.

LA NOURRICE. Madame votre mère va venir ici ; le jour paraît ; soyez prudente ; prenez vos précautions.

La Nourrice sort.

JULIETTE, *ouvrant la fenêtre du balcon.* Fenêtre, ouvre-toi ; laisse entrer la lumière du jour et partir ma vie.

ROMÉO. Adieu, adieu ; un baiser, et je pars.

Il l'embrasse, franchit le balcon et descend.

JULIETTE, *se penchant sur le balcon.* Te voilà donc parti, mon amour, mon seigneur, mon ami ? il faut que j'aie de tes nouvelles chaque jour, et chaque minute pour moi contiendra plusieurs jours. A ce compte, je serai bien vieille quand je reverrai mon Roméo.

ROMÉO. Adieu, mon amour ; je profiterai de toutes les occasions pour te donner de mes nouvelles.

JULIETTE. Ah ! crois-tu que nous nous reverrons encore ?

ROMÉO. Je n'en doute pas ; et un jour, le souvenir de ce que nous souffrons maintenant fera le charme de nos doux entretiens.

JULIETTE. O mon Dieu ! j'ai dans l'âme un sinistre pressentiment ; maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme si tu étais étendu mort, au fond d'une tombe : je ne sais si mes yeux me trompent, mais tu me sembles pâle.

ROMÉO. Crois-moi, mon amour, tu parais de même à mes yeux. La douleur desséchante boit notre sang ; adieu ! adieu !

Roméo s'éloigne.

JULIETTE. O fortune ! fortune ! on t'appelle volage ; si tu es volage, qu'as-tu à faire avec mon Roméo, qui est la constance même [1] ? Sois volage, ô fortune ! car alors j'espère que tu ne le garderas pas longtemps, et que tu me le renverras.

DONNA CAPULET, *du dehors.* Juliette, ma fille ! Es-tu levée ?

JULIETTE. Qui m'appelle ? c'est ma mère. Quoi ! couchée si tard, ou levée sitôt ! quel puissant motif l'amène ?

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Eh bien ! comment vas-tu, Juliette ?

JULIETTE. Ma mère, je suis souffrante.

DONNA CAPULET. Tu pleures toujours la mort de ton cousin ?

[1] Cet homme si constant a passé en un jour d'une affection à une autre : Juliette lui a fait oublier Rosaline ; mais l'amour voit dans l'objet aimé le type de toutes les perfections. Tout amant adoré est un modèle de constance.

Espères-tu que le torrent de tes larmes l'entraîne hors de sa tombe? Quand cela serait, tu ne le ressusciterais pas; cesse donc de te désoler : une certaine dose d'affliction est un témoignage d'attachement; une dose trop forte est une marque de peu d'esprit.

JULIETTE. Laissez-moi pleurer une perte si douloureuse.

DONNA CAPULET. La douleur ne fera que la raviver, sans te rendre l'ami que tu pleures.

JULIETTE. Comment ne pas le pleurer toujours, quand je sens si vivement sa perte?

DONNA CAPULET. Va, ma fille, ce qui t'arrache des pleurs, c'est moins la mort de ton cousin que le chagrin de voir vivre l'infâme qui l'a tué.

JULIETTE. Quel infâme, ma mère?

DONNA CAPULET. L'infâme Roméo.

JULIETTE. Entre l'infamie et lui il y a mille lieues de distance. Dieu lui pardonne! pour moi, je lui pardonne de grand cœur; et pourtant nul homme ne me causa jamais un plus profond chagrin.

DONNA CAPULET. Ce qui t'afflige et t'irrite, c'est que ce traître, ce meurtrier respire.

JULIETTE. Oui, ma mère; c'est qu'il respire loin de moi, sans que mes mains puissent l'atteindre. Oh! que ne suis-je seule chargée du soin de venger la mort de mon cousin!

DONNA CAPULET. Sois tranquille, nous en obtiendrons vengeance : va, ne pleure plus. J'ai un homme à moi, à Mantoue, où s'est réfugié le banni; cet homme se chargera de lui administrer une potion efficace, qui ne tardera pas à l'envoyer tenir compagnie à Tybalt; alors, je l'espère, tu seras contente.

JULIETTE. Je ne serai contente que lorsque je verrai Roméo, — sans vie; tant la mort de mon cousin m'a infligé un coup douloureux! — Ma mère, trouvez quelqu'un qui porte le poison; je me charge de le composer. Dès que Roméo l'aura pris, il dormira d'un profond sommeil. — Oh! si vous saviez ce que je souffre quand j'entends prononcer son nom, et que je songe que je ne puis arriver jusqu'à lui et assouvir ma tendresse pour Tybalt, sur le corps de son meurtrier!

DONNA CAPULET. Trouve les moyens de vengeance, moi, je trouverai l'homme qu'il te faut. Mais, ma fille, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

JULIETTE. La joie ne saurait venir plus à propos; nous en avons grand besoin. Quelles sont, je vous prie, ces nouvelles ?

DONNA CAPULET. Va, ma fille, tu as un père soigneux de ton bonheur ! Pour dissiper la douleur qui t'oppresse, il te prépare une joie imprévue, un jour de fête auquel toi et moi nous étions loin de nous attendre.

JULIETTE. De quelle fête est-il question, ma mère ?

DONNA CAPULET. Ma fille, jeudi prochain, de bonne heure, le brave, le jeune, le noble comte Pâris doit te conduire à l'église de Saint-Pierre, et là te prendre pour son heureuse épouse.

JULIETTE. Par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, il ne me prendra pas pour son heureuse épouse. Tant de précipitation m'étonne; on veut me marier avant que celui qui doit être mon époux m'ait présenté ses hommages ! Ma mère, veuillez, je vous prie, rapporter ma réponse à mon seigneur et père. Je ne veux pas me marier encore, et quand je prendrai un époux, ce ne sera point Pâris. Je préférerais épouser ce Roméo pour qui vous connaissez ma haine. — Voilà, par ma foi, de jolies nouvelles !

DONNA CAPULET. Voici ton père; transmets-lui toi-même ta réponse : nous verrons comment il la prendra.

Entrent CAPULET et LA NOURRICE.

CAPULET. Au coucher du soleil l'air distille la rosée ; l'astre du fils de mon frère s'est couché, et voilà qu'il pleut à torrents. — Eh bien, ma fille ! toujours dans les larmes ! c'est une averse qui ne finira pas ! Une nef, la mer et les vents se trouvent figurés dans ta petite personne ; tes yeux sont une mer de larmes, qui a son flux et son reflux ; ton corps, c'est la nef qui vogue sur cet océan d'onde amère ; tes soupirs, ce sont les vents, qui livrant à tes pleurs une guerre acharnée, si un calme subit ne survient, feront chavirer ta barque battue des flots. — Eh bien ! ma femme, lui avez-vous signifié nos volontés ?

DONNA CAPULET. Oui, seigneur ; mais elle ne veut point d'époux ; elle vous remercie. L'insensée ! plût à Dieu qu'elle fût mariée à son tombeau !

CAPULET. Doucement, ma femme ; je suis de moitié dans ce souhait-là. Comment ! elle refuse ? elle n'est pas fière, elle ne s'estime pas heureuse que nous lui ayons procuré, toute indigne qu'elle est, un si digne gentilhomme pour époux ?

JULIETTE. Je n'en suis pas fière, mais reconnaissante; je ne puis être fière de ce que je hais; mais si ce choix m'est odieux, je suis reconnaissante de l'intention qui l'a dicté.

CAPULET. Comment! comment! qu'est-ce que c'est que cette logique-là? Je suis fière et je ne le suis pas! — Je vous remercie, et je ne vous remercie pas! — Petite péronnelle, laissez là, s'il vous plaît, vos fiertés et vos remercîments, et arrangez-vous pour vous rendre jeudi prochain à l'église avec Pâris, ou je vous y traînerai sur une claie. Ah! mijaurée! Ah! péronnelle! ah! face de cire!

DONNA CAPULET. Fi donc! fi donc! Perdez-vous la raison?

JULIETTE. Mon père, je vous en supplie à deux genoux! daignez m'entendre; un mot seulement!

CAPULET. Arrière, enfant rebelle! fille désobéissante! Écoute-moi bien : rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Tais-toi! point de réplique; les doigts me démangent. — Ma femme, nous nous plaignions que Dieu n'eût pas suffisamment béni notre mariage en ne nous accordant que cette enfant; je vois que c'était trop encore, et que nous avons reçu là une malédiction. — Arrière, misérable!

LA NOURRICE. Que le Dieu du ciel la bénisse, la chère enfant! vous avez tort, monseigneur, de lui donner de tels noms.

CAPULET. Et pourquoi cela, sage personne? Retenez votre langue, madame l'entendue; allez babiller avec vos pareilles; allez!

LA NOURRICE. Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET. Bien le bonsoir.

LA NOURRICE. Ne puis-je donc pas placer mon mot?

CAPULET. Taisez-vous, vieille folle! Réservez votre éloquence pour le cercle de vos commères; ici nous n'en avons que faire.

DONNA CAPULET. Allons, vous êtes trop vif.

CAPULET. Têtebleu! c'est à me rendre fou! Eh quoi! nuit et jour, matin et soir, chez moi ou dehors, seul ou en société, éveillé ou endormi, mon unique souci a été de la voir convenablement mariée; aujourd'hui je lui trouve un gentilhomme de royale lignée, riche, jeune, d'une éducation distinguée, doué des qualités les plus honorables, réunissant dans sa personne tous les avantages qu'on peut souhaiter dans un homme, et voilà qu'une petite sotte, une pleurnicheuse, quand une

pareille occasion s'offre à elle, me répond d'une voix larmoyante : *Je ne veux pas me marier, — je ne saurais aimer, — je suis trop jeune, — je vous prie de m'excuser.* — Va, va, je t'excuserai ! Si tu refuses le mari que je te destine, va paître où tu voudras ; tu n'habiteras pas sous le même toit que moi ; prends-y garde? songes-y bien ! je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi n'est pas loin ; mets la main sur ton cœur, et prends un parti. Si tu te montres ma fille, je te donnerai pour femme à mon ami : sinon, va au diable ! mendie ton pain, meurs de faim dans la rue ! J'en fais serment, je te renierai pour ma fille, et tu n'auras jamais rien de ce qui m'appartient ; tu peux compter là-dessus ; réfléchis bien ; je tiendrai ma parole.

(Il sort.

JULIETTE. N'est-il dans le ciel aucun ange tutélaire qui jette un regard de pitié au fond de ma douleur ? O ma mère bien-aimée ! ne repoussez pas votre fille ! différez ce mariage d'un mois, d'une semaine ! sinon, dressez mon lit nuptial dans le caveau sombre où Tybalt repose.

DONNA CAPULET. Ne me parlez pas ; je n'ai rien à vous répondre ; faites ce qu'il vous plaira ; entre vous et moi tout est fini.

Elle sort.

JULIETTE. O mon Dieu ! — Nourrice, que faire ? comment empêcher ce mariage ? Je porte mon époux dans mon cœur ; le ciel a reçu ma foi ; comment peut-elle redescendre sur la terre, à moins que mon époux ne quitte la terre pour le ciel, et ne me la renvoie ? — Conseille-moi, conseille-moi ! — Hélas ! hélas ! le ciel peut-il bien se jouer ainsi d'une faible créature telle que moi ? — Que dis-tu ? quoi ! pas un mot de consolation ? Oh ! je t'en prie, nourrice, viens à mon aide !

LA NOURRICE. Écoutez, voici le fait : Roméo est banni, et je gage le monde entier contre ce qu'on voudra, qu'il n'osera jamais venir revendiquer votre foi ; ou s'il le fait, ce ne pourra être que secrètement. Les choses étant donc comme elles sont, je pense que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'épouser le comte. Oh ! c'est un charmant cavalier, je vous assure, et toute autre chose que votre Roméo ! Un aigle, madame, a les yeux moins vifs, moins pénétrants, moins beaux que Pâris. Vive Dieu ! je vous trouve favorisée du ciel dans cette seconde union ; car elle surpasse de beaucoup la première. D'ailleurs votre premier mari est mort ; ou autant

vaudrait qu'il le fût que de vivre et de ne vous être bon à rien.

JULIETTE. Est-ce sérieusement que tu parles?

LA NOURRICE. Très-sérieusement, ou que Dieu me punisse!

JULIETTE. Ainsi soit-il!

LA NOURRICE. Comment cela?

JULIETTE. Allons! tu m'as merveilleusement consolée. Va-t'en; dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je me suis rendue à la cellule de frère Laurent, pour me confesser et recevoir l'absolution.

LA NOURRICE. J'y vais; vous faites sagement.

Elle sort.

JULIETTE. O vieille réprouvée! monstre de perversité! Je ne sais ce que je lui pardonne le moins, de vouloir me rendre parjure, ou de déprécier mon époux de cette même bouche qui l'a tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison! — Va, infâme conseillère; entre toi et ma confiance il y aura désormais un abîme. — Je vais trouver mon confesseur, et lui demander ce que je dois faire; à défaut de toute autre, une ressource me reste, la mort.

Elle sort.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et PARIS.

FRÈRE LAURENT. Jeudi, seigneur? le terme est bien court.

PARIS. Ainsi le veut mon beau-père, le seigneur Capulet; et ma lenteur ne mettra point obstacle à son empressement.

FRÈRE LAURENT. Vous ignorez encore, dites-vous, les dispositions de la jeune personne; c'est là une manière de procéder peu régulière; je n'en augure rien de bon.

PARIS. La mort de Tybalt l'a jetée dans une affliction immodérée; c'est ce qui fait que je lui ai peu parlé d'amour; car Vénus ne sourit guère dans une maison plongée dans les

larmes. Or son père pense qu'il est dangereux de la laisser ainsi s'abandonner à sa douleur; et, dans sa sagesse, il hâte notre mariage pour arrêter le débordement de ses larmes, espérant que son chagrin, nourri par la solitude, se dissipera dans la société d'un époux. Vous connaissez maintenant nos motifs pour accélérer ce mariage.

FRÈRE LAURENT, *à part.* Je voudrais ignorer ceux qui doivent le faire ajourner. (*Haut.*) Seigneur, voici votre fiancée qui se dirige vers ma cellule.

Entre JULIETTE.

PARIS. Je suis heureux de vous rencontrer, madame, qui serez bientôt mon épouse.

JULIETTE. Cela peut être, si jamais je me marie.

PARIS. Cela peut être, et cela sera jeudi prochain, ma bien-aimée.

JULIETTE. Ce qui doit être sera.

FRÈRE LAURENT. Rien de plus vrai.

PARIS. Venez-vous vous confesser auprès de ce bon père?

JULIETTE. Ce serait me confesser à vous que de vous répondre.

PARIS. N'oubliez pas de lui dire que vous m'aimez.

JULIETTE. Je confesse que je l'aime.

PARIS. Vous confesserez aussi, je n'en doute pas, que vous m'aimez.

JULIETTE. Si je fais cet aveu, il aura plus de prix exprimé en votre absence que devant vous.

PARIS. Pauvre Juliette! les pleurs ont altéré la beauté de votre visage.

JULIETTE. Ils n'ont pas remporté là une grande victoire; cette beauté, avant leurs ravages, n'avait rien de bien merveilleux.

PARIS. Vos paroles lui sont plus cruelles que vos larmes.

JULIETTE. Il n'y a rien de répréhensible à dire la vérité; et ce que j'ai dit, je l'ai dit à ma face.

PARIS. Votre beauté est à moi, et vous la calomniez.

JULIETTE. C'est possible; car elle ne m'appartient pas. — (*A frère Laurent.*) Mon père, avez-vous le temps de m'entendre maintenant, ou voulez-vous que je revienne ce soir après vêpres?

FRÈRE LAURENT. Vous pouvez disposer de moi en ce moment, ma fille. — (*A Pâris.*) Seigneur, nous aurions besoin d'être seuls.

PARIS. A Dieu ne plaise que je la dérange dans ses dévotions! — Juliette, jeudi, de bonne heure, j'irai vous prendre; adieu jusque-là, et gardez ce chaste baiser.

Il l'embrasse et sort.

JULIETTE. Oh! fermez la porte; et cela fait, venez pleurer avec moi; plus d'espoir, plus de remède, tout est perdu.

FRÈRE LAURENT. Ah! Juliette, je suis déjà instruit du motif de votre douleur, et l'anxiété que j'en éprouve est extrême; j'apprends que jeudi prochain, sans faute, on doit vous marier au comte.

JULIETTE. Ne me dites pas, mon père, que vous le savez, à moins qu'en même temps vous ne me disiez comment je puis empêcher ce malheur. Si votre sagesse ne peut rien pour moi, approuvez seulement ma résolution, et ce poignard (*elle tire un poignard de son sein*) me sera en aide. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo; vous avez joint nos mains; et avant que cette main, engagée par vous à Roméo, signe un autre engagement, avant que ce cœur loyal, devenu rebelle et parjure, consente à faire un autre choix, ce fer mettra fin à mes jours. Trouvez donc dans votre longue expérience un expédient immédiat; sinon ce poignard, s'interposant entre ma situation critique et moi, tranchera une question que votre âge et votre sagesse n'auront pu amener à un dénouement honorable. Ne différez pas tant à me répondre; il me tarde de mourir, si dans ce que vous allez me dire je ne trouve aucun remède à mes maux.

FRÈRE LAURENT. Écoutez-moi, ma fille; j'entrevois une sorte d'espoir; un moyen se présente; mais l'exécution exige une résolution aussi désespérée que la situation à laquelle il faut remédier. Si, plutôt que d'épouser Pâris, vous êtes douée d'une force de volonté assez énergique pour vous tuer, il est probable que, pour vous soustraire à ce malheur, vous ne reculerez pas devant l'image de la mort, vous qui êtes prête à entrer en lutte avec la mort elle-même; si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE. Ah! plutôt que d'épouser Pâris, ordonnez-moi de m'élancer des créneaux de cette tour que j'aperçois là-bas, de voyager sur une route infestée de voleurs, de m'enfoncer dans un bois rempli de serpents; enchaînez-moi avec des ours

rugissants; enfermez-moi la nuit dans un charnier funèbre, ensevelie sous des ossements qui s'entrechoquent avec un bruit lugûbre, sous des débris infects, des crânes jaunis et décharnés; ou dites-moi de descendre dans une fosse récente en compagnie du mort et sous le même linceul. Ces choses, dont le seul récit me faisait frissonner, je les subirai sans hésiter, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et pure de mon bien-aimé.

FRÈRE LAURENT. C'est bien : retournez chez votre père, montrez un front joyeux; consentez à épouser Pâris. C'est demain mercredi; faites en sorte demain de coucher seule; que votre nourrice ne couche point dans votre chambre; prenez cette fiole, et quand vous serez au lit, buvez la liqueur distillée qu'elle renferme : aussitôt vous sentirez couler dans vos veines une froide et soporifique langueur; tous vos esprits vitaux seront assoupis; le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre; ni chaleur, ni respiration n'attestera que vous vivez; les roses de vos lèvres et de vos joues se faneront pour faire place à une pâleur livide; les fenêtres de vos yeux seront closes, comme dans la mort, alors qu'elle a fermé tout accès à la lumière de la vie; vos membres, privés de souplesse et incapables de se mouvoir, seront froids, inertes et rigides comme la mort. Dans cet état de mort apparente vous resterez quarante-deux heures, puis vous vous réveillerez comme après un doux sommeil. Quand votre fiancé viendra le matin vous chercher, il vous trouvera morte : alors, selon la coutume du pays, parée de vos plus beaux vêtements, vous serez déposée dans un cercueil, la face découverte, et l'on vous portera dans le caveau antique où repose toute la race des Capulets. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, informé de tout par mes lettres, arrivera ici; lui et moi nous épierons votre réveil, et cette nuit-là même vous partirez avec lui pour Mantoue. Ainsi sera écarté le malheur qui vous menace, si nulle indécision, nulle crainte pusillanime, ne vient, dans l'exécution, ébranler votre courage.

JULIETTE, *prenant la fiole.* Oh! donnez! donnez! ne me parlez pas de crainte.

FRÈRE LAURENT. Maintenant, partez; de la résolution, et tout ira bien; un religieux, chargé de porter mon message à votre époux, va se rendre en toute hâte à Mantoue.

JULIETTE. Amour! donne-moi la force, et cette force fera mon salut. Adieu, mon père!

Elle sort.

SCÈNE II.

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET, LA NOURRICE, et plusieurs DOMESTIQUES.

CAPULET, *remettant un papier à un Domestique.* Tu inviteras les personnes dont les noms sont portés sur cette liste.

Le Domestique sort.

CAPULET, *continuant, à un autre.* Toi, va me louer vingt ons cuisiniers.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Vous n'en aurez que de bons, seineur; je ne prendrai que de ceux qui lèchent leurs doigts.

CAPULET. Et c'est à cela que tu reconnaîtras leur savoir-iire?

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Oui, seigneur; c'est un mauvais uisinier que celui qui ne lèche pas ses doigts; à mes yeux, 'est une condition indispensable.

CAPULET. Allons, décampe.

Le Domestique sort.

CAPULET, *continuant.* Cette fois-ci, nous serons un peu au épourvu. — (*A la Nourrice.*) Ma fille est donc allée trouver ère Laurent?

LA NOURRICE. Oui, ma foi.

CAPULET. Tant mieux; ses conseils pourront produire un n effet sur elle. C'est une petite effrontée bien opiniâtre.

Entre JULIETTE.

LA NOURRICE. Tenez, la voilà qui revient, le visage riant.

CAPULET. Eh bien, petite entêtée, d'où viens-tu comme la?

JULIETTE. D'un lieu où j'ai appris à me repentir de mon soumission et de ma résistance à vos volontés; le vénérable ère Laurent m'a enjoint de me jeter à vos pieds et d'implorer tre pardon. — Pardonnez-moi, je vous en conjure! désor-uis je me laisserai entièrement guider par vous.

CAPULET. Qu'on aille chercher le comte; qu'on lui fasse rt de ceci. Je veux que dès demain matin cette union soit nclue.

JULIETTE. J'ai rencontré le jeune comte dans la cellule de re Laurent, et je lui ai fait un accueil aussi affectueux que le pouvais, sans franchir les bornes de la modestie.

CAPULET. Ma foi, j'en suis charmé ; voilà qui est bien ; — relève-toi ; les choses sont comme elles doivent être. — Il faut que je voie le comte ; qu'on aille le chercher, vous dis-je. — Sur ma parole, c'est un saint et digne homme que ce religieux, et toute notre ville lui a les plus grandes obligations.

JULIETTE. Nourrice, suis-moi dans ma chambre ; tu m'aideras à choisir les parures qui me seront nécessaires demain.

DONNA CAPULET. Attends à jeudi ; nous avons du temps de reste.

CAPULET. Allez avec elle, nourrice. — Demain nous irons à l'église.

Juliette et la Nourrice sortent.

DONNA CAPULET. Nous n'aurons pas le temps de faire nos préparatifs ; voilà déjà la nuit qui approche.

CAPULET. Bah ! je m'en mêlerai, ma femme, et je vous réponds que tout ira bien : allez rejoindre Juliette, aidez-la à se parer ; je resterai debout toute la nuit ; — laissez-moi faire ; je me charge pour cette fois du rôle de ménagère. — (*Appelant.*) Holà, vous autres ! — Ils sont tous sortis ; c'est égal, je vais moi-même trouver le comte Pâris et lui dire de se tenir prêt pour demain. J'ai le cœur singulièrement léger, depuis que cette petite folle est revenue à la raison.

Ils sortent.

SCÈNE III.

La chambre à coucher de Juliette.

Entrent JULIETTE et LA NOURRICE.

JULIETTE. Oui, c'est l'ajustement qui me conviendra l[e] mieux. — Mais, je t'en prie, ma bonne nourrice, laisse-m[oi] seule cette nuit ; j'ai grand besoin de prier, pour que le ci[el] daigne jeter sur moi un regard bienveillant ; car tu sais dan[s] quel état de trouble et de péché je me trouve.

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Vous êtes bien occupées, n'est-ce pas[?] Avez-vous besoin de mon aide ?

JULIETTE. Non, ma mère ; nous avons choisi et mis de cô[té] tout ce qui nous sera nécessaire demain : ayez la bonté mainte[-]nant de me laisser seule, et que la nourrice veille cette nu[it] avec vous ; car je ne doute pas que dans un moment aussi pres[sé] que celui-ci, vous n'ayez bien de l'occupation sur les bras.

DONNA CAPULET, *lui donnant un baiser.* Bonne nuit! couche-toi et dors; car tu en as besoin.

Donna Capulet et la Nourrice sortent.

JULIETTE, *seule.* Adieu, ma mère! — Dieu sait quand nous nous reverrons. Un secret frisson court dans mes veines et y glace presque la chaleur vitale. Le courage me manque; je vais les rappeler. — (*Elle appelle.*) Nourrice! — Qu'a-t-elle à faire ici? Je dois jouer seule mon lugubre rôle. —(*Elle prend la fiole.*) Viens, liqueur mystérieuse. — (*Après un moment de silence.*) Si ce breuvage était sans puissance! Me verrai-je donc mariée de force au comte? — (*Tirant de son sein un poignard.*) Non, non, voilà qui y mettra bon ordre. — (*Elle replace le poignard dans son sein.*) Reste là, toi! — Et si c'était du poison! Si le moine me l'avait remis pour me donner la mort, dans la crainte du déshonneur qu'attirerait sur lui ce mariage, parce qu'il m'a déjà mariée à Roméo? J'ai peur! Mais non, cela ne saurait être; c'est un homme d'une sainteté éprouvée: rejetons loin de moi cette odieuse pensée. — Et si une fois enfermée dans la tombe, je m'éveille avant que Roméo ne vienne me délivrer? Oh! ce serait horrible! nul air pur ne pénètre dans ce redoutable caveau, et j'y serais infailliblement suffoquée avant l'arrivée de mon Roméo. Ou, si je vis, que deviendrai-je dans les ténèbres de la nuit et de la mort, au milieu des terreurs de ce funèbre séjour, antique réceptacle qui a reçu depuis tant de siècles les ossements de mes ancêtres; où Tybalt, saignant encore, fraîchement inhumé, pourrit dans son linceul; où, à certaines heures de la nuit, on prétend que des esprits reviennent? Hélas! hélas! si je me réveille avant l'heure au milieu d'exhalaisons infectes, de gémissements comme ceux de la mandragore qu'on déracine [1], voix étranges qu'un mortel ne peut entendre sans être frappé de démence! O mon Dieu! entourée de ces épouvantables terreurs, j'en deviendrai folle; mes mains insensées joueront avec les squelettes de mes ancêtres! j'arracherai de son linceul le cadavre sanglant de Tybalt, et dans mon aveugle frénésie, transformant en massue l'un des ossements de mes pères, je m'en servirai pour me briser le crâne. — Oh! il me semble voir l'ombre de Tybalt; il cherche Roméo, dont la fatale épée a percé sa poitrine. — Arrête, Tybalt, arrête! Je viens, Roméo! je bois à toi.

Elle boit le contenu de la fiole et se jette sur le lit.

[1] Superstition populaire de l'époque.

SCÈNE IV.

Une salle dans la maison de Capulet.

Entrent DONNA CAPULET et LA NOURRICE.

DONNA CAPULET. Prends les clefs, nourrice, et va encore chercher des épices.

LA NOURRICE. On demande à l'office des dattes et des coings.

Entre CAPULET.

CAPULET. Vivement, vivement; qu'on se dépêche! le coq a chanté pour la seconde fois; le couvre-feu a sonné: il est trois heures. — (*A la Nourrice.*) Ma bonne Angélique, jetez un coup d'œil sur les viandes cuites au four; n'épargnez pas la dépense.

LA NOURRICE. Allez vous coucher, notre maître, qui faites la femme de ménage; demain, vous serez malade d'avoir veillé cette nuit.

CAPULET. Pas du tout. Comment donc! il m'est arrivé de passer des nuits pour des motifs moins graves, et cela ne m'a jamais incommodé.

DONNA CAPULET. Oui, vous étiez dans votre temps un véritable oiseau de nuit; mais je veillerai à ce que ces veilles-là ne se reproduisent plus.

Donna Capulet et la Nourrice sortent.

CAPULET. De la jalousie! de la jalousie! — Que portez-vous là, vous autres?

Entrent des DOMESTIQUES, portant des broches, des bûches, des paniers.

PREMIER DOMESTIQUE. C'est pour le cuisinier; je ne sais trop ce que c'est.

CAPULET. Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

Le premier Domestique sort.

CAPULET, *continuant.* — Drôle, va quérir des bûches plus sèches; appelle Pierre; il te montrera où elles sont.

DEUXIÈME DOMESTIQUE. Je les trouverai bien sans déranger Pierre; je suis moins bûche qu'on ne croit.

Il sort.

CAPULET. Bien répondu, ma foi; c'est un joyeux compère; je lui donnerai le département des bûches, car c'est une vraie caboche de bois. — Par ma foi, voilà le jour: le comte ne tardera pas à venir avec ses musiciens: il me l'a promis. (*On en-*

nd le son lointain des instruments.) Voilà que je les entends. — Allons, nourrice! — Ma femme! — Eh bien! nource!

Entre LA NOURRICE.

CAPULET, *continuant.* Allez éveiller Juliette, et habillez-la; oi, je vais causer avec Pâris. — Vite, vite, dépêchez-vous! oilà déjà le fiancé qui arrive; allons, vivement, vous dis-je!

SCÈNE V.

La chambre à coucher de Juliette; Juliette est étendue sur son lit.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE. Mademoiselle! mademoiselle! — Juliette! — lle dort profondément, c'est sûr. — Mon agneau! — Madeoiselle! — Allons donc, petite paresseuse! — Mon amour! - Mon ange! — Ma belle fiancée! — Quoi! pas un mot! — ous vous en donnez à cœur joie; dormez pour toute une seaine: car je vous promets que la nuit prochaine le comte âris est bien décidé à ne pas vous laisser dormir. — Dieu me ardonne, comme son sommeil est profond! il faut que je l'éeille. — Mademoiselle! mademoiselle! mademoiselle! le comte a vous surprendre au lit; sa présence vous aura bien vite réeillée, n'est-il pas vrai? Eh quoi! toute vêtue! Elle s'est haillée et recouchée! Eveillons-la. — Mademoiselle! mademoielle! mademoiselle! Hélas! hélas! — Au secours! au secours! a maîtresse est morte! oh! quel malheur! pourquoi suis-je ée? — Donnez-moi de l'eau-de-vie! — Holà! monseigneur! adame!

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET. Que veut dire ce bruit?

LA NOURRICE. O jour lamentable!

DONNA CAPULET. Qu'y a-t-il?

LA NOURRICE. Regardez, regardez! ô malheureux jour!

DONNA CAPULET. Grand Dieu! mon enfant, ma vie! renais, ouvre les yeux, ou je meurs avec toi. — Au secours! au secours! — Appelez au secours.

Entre CAPULET.

CAPULET. Il est honteux d'être ainsi en retard; amenez Juliette; son fiancé est arrivé.

LA NOURRICE. Elle est morte, elle est morte! ô funeste jour!

DONNA CAPULET. Mon Dieu! mon Dieu! elle est morte! elle est morte!

CAPULET. Ah! — Que je la voie! — Hélas! elle est froide; le sang est arrêté, les membres sont roides; il y a longtemps que la vie a quitté ces lèvres; la mort est sur elle comme une gelée précoce sur la plus belle fleur du vallon. Jour maudit! Infortuné vieillard!

LA NOURRICE. O jour lamentable!

DONNA CAPULET. Affreux moment!

CAPULET. La mort qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue et m'ôte la parole.

Entrent FRÈRE LAURENT et PARIS avec des musiciens.

FRÈRE LAURENT. Venez! la fiancée est-elle prête à se rendre à l'église?

CAPULET. Elle est prête à s'y rendre pour n'en revenir jamais. (*A Pâris.*) O mon fils! la nuit même qui précédait tes noces, le trépas est entré dans la couche de ta fiancée. — Fleur qu'elle était, la voilà ici gisante, déflorée par lui. Le trépas est mon gendre; le trépas est mon héritier; il a épousé ma fille; moi, je vais mourir et tout lui laisser. Quand la vie est partie, tout appartient à la mort.

PARIS. Moi qui depuis si longtemps appelais de mes vœux cette aurore, devais-je m'attendre qu'elle offrirait à mes regards un tel spectacle?

DONNA CAPULET. Jour malheureux, jour fatal, jour que j'abhorre! heure maudite, la plus maudite que le Temps ait jamais vue dans le cours laborieux de son long pèlerinage! N'avoir qu'une enfant, qu'une pauvre et unique enfant, qu'une fille adorée pour toute joie, pour toute consolation sur la terre; et voir la mort impitoyable l'arracher de mes bras!

LA NOURRICE. O malheur! ô fatal et malheureux jour! jour lementable! le plus douloureux que j'aie encore vu! ô jour exécrable! il n'en fut jamais de plus funeste! malheureux jour! malheureux jour!

PARIS. O mort destestable! tu m'as trompé, trahi, assassiné! mort cruelle, tu as brisé mon mariage, consommé ma ruine. O ma bien-aimée! ma vie! — Hélas! tu n'es plus ma vie mais tu es encore ma bien-aimée dans la mort.

CAPULET. Pauvre enfant, abreuvée de rigueurs, tu es morte martyre, morte dans la douleur et le désespoir. Pourquoi

faut-il qu'un tel malheur soit venu anéantir les solennités de ce jour, et tuer notre bonheur? O ma fille! ma fille! âme de ma vie! — quoi! tu es morte! morte! Hélas! ma fille est morte, et mon bonheur avec elle!

FRÈRE LAURENT. Silence! n'avez-vous pas de honte de vous abandonner à cet excès de douleur? Est-ce là le moyen de remédier au mal? Le ciel et vous, vous aviez chacun une part dans cette belle enfant; maintenant elle appartient toute entière au ciel, et c'est un bonheur pour elle: la part que vous possédiez en elle ne pouvait être mise par vous à l'abri de la mort; mais le ciel conserve la sienne dans une éternelle vie. Ce que vous recherchiez avant tout pour elle, c'était l'éclat d'une haute fortune; c'était là le terme de tous vos vœux: et vous pleurez maintenant qu'abandonnant la terre, elle plane au-dessus des nuages, au plus haut des cieux! Oh! combien était insensée la tendresse que vous portiez à votre enfant, si vous vous affligez de la voir si bien partagée! La mieux mariée n'est pas celle qui l'est le plus longtemps; heureuse l'épouse qui meurt jeune! Que vos larmes tarissent; déposez sur ce beau corps privé de vie le bouquet de romarin; et que, selon la coutume, elle soit portée à l'église, parée de ses plus beaux vêtements. A la voix de la faible nature nos larmes peuvent couler, mais elles n'excitent que le sourire de la raison.

CAPULET. Tous nos préparatifs pour la solennité de ce jour vont se changer en pompe funèbre; au lieu de musique joyeuse, nous aurons le tintement mélancolique des cloches; au lieu du festin des noces, un banquet funèbre; nos hymnes solennels feront place aux chants funéraires; les fleurs du bouquet nuptial orneront un cercueil, et la destination de toute chose sera intervertie.

FRÈRE LAURENT. Veuillez vous retirer, seigneur; — madame, veuillez le suivre; — et vous aussi, comte Pâris; — que chacun se prépare à suivre le convoi de cette jeune fille: le ciel, pour quelque offense que j'ignore, s'assombrit sur vous; ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême.

Capulet, donna Capulet, Pâris et frère Laurent sortent.

PREMIER MUSICIEN. Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE. Partez, bonnes gens, partez; nous sommes, vous le voyez, dans des circonstances bien tristes.

Elle sort.

PREMIER MUSICIEN. Il faut avouer qu'elles pourraient être plus gaies.

Entre PIERRE.

PIERRE. Musiciens, mes chers musiciens, jouez-nous *Félicité du cœur* [1]; si vous tenez à ce que je vive, jouez-moi cet air-là, je vous prie.

PREMIER MUSICIEN. Pourquoi *Félicité du cœur?*

PIERRE. Parce que mon cœur joue de lui-même l'air :

Mon cœur gémit et soupire... [2].

Oh ! donnez-nous quelque air de complainte bien gai.

DEUXIÈME MUSICIEN. Nous n'en ferons rien ; dans ce moment, la musique n'est pas de mise.

PIERRE. Vous ne voulez donc pas?

DEUXIÈME MUSICIEN. Non.

PIERRE. En ce cas, je vais vous abattre.

PREMIER MUSICIEN. Quoi? — Qu'allez-vous nous abattre ?

PIERRE. Ce ne seront pas des pistoles ; mais le roi de pique.

PREMIER MUSICIEN. Et moi, le valet de cœur.

PIERRE. Gare à la rapière du valet ; je vous en donnerai sur la nuque. Je ne suis pas homme à endurer vos croches et vos anicroches ; je vous donnerai du *ré* et du *fa* sur les omoplates ; notez bien ce que je vous dis.

PREMIER MUSICIEN. En nous donnant du *ré* et du *fa*, c'est vous qui nous noterez.

DEUXIÈME MUSICIEN. Veuillez, je vous prie, rengaîner votre rapière et dégaîner votre esprit.

PIERRE. En garde donc ; mon esprit va vous porter une botte ; tout en rengaînant l'acier de ma dague, je vous ferai sentir la lame de mon esprit : voyons répondez à ceci :

Quand la douleur
Blesse
Le cœur,
Et que le chagrin nous oppresse,
La voix de la musique et ses sons argentins,

Pourquoi *argentins?* Hein ? pourquoi la musique a-t-elle des sons argentins ? Peux-tu me dire cela, toi, Simon Crincrin ?

[1] C'est sans doute le commencement d'une chanson de l'époque.
[2] Autre chant populaire du temps.

PREMIER MUSICIEN. C'est parce que le son le plus doux est celui de l'argent.

PIERRE. Pas mal ! et toi, Hugues Chanterelle ?

DEUXIÈME MUSICIEN. La musique a des *sons argentins* parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

PIERRE. Pas mal encore ! Et toi, Jacques Colophane, que dis-tu ?

TROISIÈME MUSICIEN. Ma foi, je ne saurais rien dire.

PIERRE. Tu ne sais rien dire ? Ah ! c'est juste ! tu es le chanteur de la troupe : eh bien, je vais répondre pour toi. On dit que la musique a des *sons argentins*, parce qu'il est rare qu'on donne de l'or à des gens de votre espèce, en retour de leur musique. —

La voix de la musique et ses sons argentins
Chassent bien loin de nous et douleurs et chagrins.

Il sort en chantant.

PREMIER MUSICIEN. Voilà un bien mauvais drôle !

DEUXIÈME MUSICIEN. Qu'il aille se faire pendre ! Descendons ; attendons le convoi ; nous souperons.

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Mantoue. — Une rue.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO. Si j'en crois mes songes et les flatteuses illusions du sommeil, je vais bientôt recevoir d'heureuses nouvelles : mon âme, cette souveraine de mon être, siége libre et légère sur son trône ; de riantes pensées donnent à mes esprits une élasticité inaccoutumée, et depuis ce matin il me semble que je ne touche pas à la terre. J'ai rêvé que ma bien-aimée m'avait trouvé mort ! (rêve étrange que celui qui laisse à un mort l'exercice de la pensée !) Ranimé par ses baisers de flamme, il me semblait que je renaissais à la vie, et que j'étais empereur. Hélas ! combien douce doit être la possession de l'amour lui-même, si son ombre seule peut donner d'aussi ravissantes joies !

Arrive BALTHASAR.

ROMÉO, *continuant.* Des nouvelles de Vérone ! — Eh bien ! Balthasar ! m'apportes-tu des lettres de frère Laurent ? Comment se porte ma bien-aimée ? mon père est-il en bonne santé ? en quel état est Juliette ? je te fais de nouveau cette demande ; car si Juliette va bien, rien ne saurait aller mal.

BALTHASAR. En ce cas, tout va bien, car elle est désormais à l'abri de tout mal ; son corps repose dans la tombe des Capulets ; et la portion immortelle de son être habite avec les anges ; je l'ai vue déposer dans le caveau de ses ancêtres, et sur-le-champ je suis parti pour venir vous en informer : pardonnez-moi, seigneur, de vous apporter ces tristes nouvelles ; je ne fais en cela qu'exécuter vos ordres.

ROMÉO. Est-il bien vrai, grand Dieu ? Maintenant, destin, je te défie ! — Tu sais où je loge ; procure-moi du papier et de l'encre, et loue-moi des chevaux ; je pars ce soir.

BALTHASAR. Excusez-moi, seigneur ; je ne saurais vous laisser en cet état : vous êtes pâle, agité ; je crains quelque malheur.

ROMÉO. Bah ! tu es dans l'erreur ; laisse-moi, et fais ce que je te dis ; frère Laurent ne t'a point donné de lettres pour moi ?

BALTHASAR. Aucune, seigneur.

ROMÉO. N'importe ; pars, et va me louer des chevaux ; je vais te rejoindre à l'instant.

Balthasar s'éloigne.

ROMÉO, *continuant.* Oui, Juliette, je dormirai cette nuit auprès de toi. Trouvons pour cela un moyen. — (*Après une pause.*) O pensée de destruction ! que tu es prompte à t'offrir aux regards du malheureux sans espoir ! Je me souviens d'un certain droguiste, — il doit demeurer dans ces environs ; — je l'ai fréquemment rencontré, couvert de haillons, le front soucieux, qui cueillait des simples ; j'ai remarqué sa maigreur ; la misère ne lui avait laissé que les os. On voyait suspendu dans sa boutique indigente une écaille de tortue, un alligator empaillé, quelques peaux de poissons à forme hideuse ; sur des rayons une chétive rangée de boîtes vides, de petits pots de terre cuite, des vessies, des graines pourries, deux ou trois paquets de vieille ficelle et quelques pains de roses, tous objets clairsemés, et qu'il essayait de faire valoir de son mieux. En voyant tant d'indigence, je me suis dit : La vente des poi-

sons est interdite à Mantoue sous peine de mort ; si pourtant quelqu'un en avait besoin, voilà un misérable qui lui en vendrait! C'était comme un pressentiment du besoin que j'en aurais moi-même; il faut que ce pauvre diable m'en vende. (*Il parcourt des yeux les maisons voisines.*) C'est ici qu'il demeure, si je ne me trompe; comme c'est aujourd'hui fête, sa boutique est fermée. — (*Il appelle.*) Holà, droguiste!

Une porte s'ouvre, LE DROGUISTE paraît.

LE DROGUISTE. Qui m'appelle d'une voix si haute?

ROMÉO. Approche. — Je vois que tu es pauvre; tiens, voilà quarante ducats, donne-moi une dose de poison, mais d'un poison si violent, qu'à peine infiltré dans les veines, l'homme las de vivre qui l'aura pris tombe mort à l'instant; d'un poison qui tue aussi promptement son homme que le boulet lancé par la gueule fatale du canon.

LE DROGUISTE. J'ai de tels poisons; mais à Mantoue, la loi punit de mort quiconque ose les vendre.

ROMÉO. Indigent comme tu es, plongé dans la détresse, tu as peur de mourir! La famine est peinte sur ton visage, la pauvreté et l'oppression se lisent dans tes yeux; tu es couvert des haillons de la misère; tu ne saurais voir des amis dans le monde et ses lois; le monde n'a point de lois qui puissent t'enrichir; viole-les donc, prends ceci, et cesse d'être pauvre.

LE DROGUISTE. Ma pauvreté consent, non ma volonté.

ROMÉO. C'est ta pauvreté que je paye et non ta volonté.

Le Droguiste rentre chez lui, et ressort aussitôt avec un petit paquet qu'il présente à Roméo.

LE DROGUISTE. Mettez ceci dans un liquide quelconque; buvez, et eussiez-vous la vigueur de vingt hommes, vous serez bientôt expédié.

ROMÉO. Voilà ton or; c'est un poison plus fatal à l'âme, et qui consomme dans ce monde pervers mille fois plus de meurtres que les chétives substances qu'il t'est interdit de vendre : je te vends du poison, tu ne m'en as point vendu; adieu; achète du pain, et tâche d'engraisser. — Viens, cordial salutaire, qui es loin d'être un poison, viens avec moi au tombeau de Juliette; c'est là que tu dois me servir.

Le Droguiste rentre; Roméo s'éloigne.

SCÈNE II.

La cellule de frère Laurent.

Entre FRÈRE JEAN.

FRÈRE JEAN. Vénérable franciscain, mon frère, où êtes-vous?

Entre FRÈRE LAURENT.

FRÈRE LAURENT. Ce doit être la voix de frère Jean. — Vous venez de Mantoue; soyez le bienvenu. Que dit Roméo? ou, s'il m'a écrit, remettez-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN. J'étais sorti pour aller chercher un frère déchaussé de notre ordre, et le prier de m'accompagner[1]; je le trouvai occupé à visiter des malades dans une maison que les inspecteurs de la santé publique soupçonnaient d'être infectée de la maladie contagieuse qui règne en ce moment; ils en ont fait fermer les portes, et n'ont point voulu nous permettre de quitter la ville : cette circonstance m'a empêché de me rendre à Mantoue.

FRÈRE LAURENT. Qui donc a porté ma lettre à Roméo?

FRÈRE JEAN. La voici; je n'ai pu la faire partir, et personne n'a voulu se charger de vous la rapporter, tant on redoutait la contagion.

FRÈRE LAURENT. Malheureux contre-temps! Par la sainteté de mon ordre, cette lettre était d'une haute importance, et ce retard peut entraîner les conséquences les plus graves. Frère Jean, allez vite me chercher un levier de fer, et apportez-le dans ma cellule.

FRÈRE JEAN. J'y vais sur-le-champ.

Il sort.

FRÈRE LAURENT, *seul.* Je vais me rendre seul au tombeau des Capulets : dans trois heures la belle Juliette s'éveillera; elle va bien m'en vouloir de n'avoir pas instruit Roméo de tout ce qui est arrivé : mais je vais de nouveau écrire à Mantoue, et jusqu'à l'arrivée de Roméo, je la garderai dans ma cellule. Pauvre enfant, enfermée vivante dans la tombe d'un mort!

Il sort.

[1] Les moines franciscains ne sortaient jamais qu'à deux, afin que l'un pût surveiller l'autre.

SCÈNE III.

Un cimetière dans lequel on découvre un grand nombre de tombes. Sur le premier plan, le monument consacré à la sépulture des Capulets. Il fait nuit.

Arrive **PARIS**, suivi de son Page, qui porte une torche et une corbeille de fleurs.

PARIS. Page, donne-moi cette torche, éloigne-toi, et tiens-toi à l'écart. — Mais non, éteins le flambeau ; je ne veux pas être vu ; couche-toi sous ces ifs, l'oreille appuyée contre la terre, de manière à entendre le moindre bruit de pas sur ce sol mou tant de fois remué par la bêche du fossoyeur : dès que tu entendras quelqu'un approcher, tu siffleras pour m'avertir. Donne-moi ces fleurs ; fais ce que je t'ai dit ; va.

LE PAGE. Rester seul dans ce cimetière, ce n'est pas très-rassurant ; néanmoins je vais m'y aventurer.

Il se retire à quelque distance.

PARIS, *s'approchant du monument, se prosterne sur le seuil et y sème des fleurs.* Fleur charmante, je sème de fleurs ton lit nuptial ! Tombe adorée, tu renfermes ce qu'il y eut, ce qu'il y aura jamais de plus parfait sous le ciel. O belle Juliette, qui habites avec les anges ! accepte ce dernier hommage d'un homme qui, vivante, t'honora, et, morte, vient payer à ta tombe son pieux et funèbre tribut ! (*Un sifflement se fait entendre.*) Mon page m'avertit que quelqu'un approche. (*Il se relève.*) Quel pied sacrilége erre cette nuit dans cette enceinte ? qui vient troubler mes pieux devoirs, les rites de mon fidèle amour ? Eh quoi ! un flambeau ! — Nuit, couvre-moi un moment de ton ombre.

Il se retire à quelque distance.

Arrive **ROMÉO**, suivi de **BALTHASAR**, qui porte une torche, une pioche et un levier.

ROMÉO. Donne-moi cette pioche et ce levier ; tiens, prends cette lettre ; demain matin de bonne heure tu la remettras à mon père. Donne-moi le flambeau : maintenant, retire-toi ; quoi que tu voies ou entendres, garde-toi d'approcher et de m'interrompre ; il y va de ta vie. Si je descends dans cet asile de la mort, c'est pour contempler les traits de ma bien-aimée, et surtout pour détacher de son doigt inanimé une bague précieuse, une bague dont j'ai besoin pour un objet important. Va-t'en donc, et pars : si tu t'avises de revenir sur tes pas pour épier ce que je vais faire, malheur à toi ! par le ciel, je te déchirerai en lambeaux, et sèmerai de tes membres épars ce ci-

metière affamé : le moment est terrible, mes projets sont empreints d'un caractère farouche et sombre; je sens que je serais plus cruel, plus impitoyable que le tigre qui a faim, ou la mer mugissante.

BALTHASAR. Je vais me retirer, seigneur, et ne vous dérangerai pas.

ROMÉO. C'est ainsi que tu me témoigneras ton attachement. — Tiens, prends ceci (*il lui donne une bourse*); vis et sois heureux : adieu, mon enfant.

BALTHASAR, *à part.* Malgré cela, je vais me cacher ici près ; son air m'inquiète, et quant à ses projets, je n'en augure rien de bon.

Il se retire.

ROMÉO, *s'approchant du monument.* Détestable gouffre, abîme de la mort, qui as englouti ce que la terre possédait de plus précieux, ouvre sous mes efforts ta hideuse caverne. (*Il fait usage du levier, et la porte du monument cède à ses efforts.*) Bientôt je te donnerai une nouvelle proie à dévorer.

PARIS, *à part.* N'est-ce pas là ce banni, cet insolent Montaigu qui a tué le cousin de ma bien-aimée, morte, dit-on, du chagrin que lui a causé ce meurtre? — Viendrait-il exercer d'infâmes outrages sur les cadavres de ses victimes? Saisissons-nous de lui. (*Il s'avance vers Roméo.*) Suspends tes efforts sacriléges, infâme Montaigu! la vengeance peut-elle s'étendre au delà de la mort? Scélérat condamné, je t'arrête; obéis et suis-moi. — Il faut que tu meures.

ROMÉO. Il le faut en effet, et je suis venu ici pour cela; jeune homme, ne t'attaque point à un homme au désespoir; fuis et laisse-moi. — Songe à ces morts dont tu foules les tombes, et que cette pensée t'inspire un salutaire effroi. — Jeune homme, je t'en conjure, ne me force point, en provoquant ma fureur, à charger ma conscience d'un nouveau meurtre! — Oh! éloigne-toi! par le ciel, ta vie m'est plus chère que la mienne; car je suis venu ici armé contre moi-même; va-t'en, va-t'en; — vis, et dis un jour que tu dois la vie à la pitié d'un insensé.

PARIS. Je brave tes conjurations [1], et t'arrête comme criminel.

[1] Pâris après avoir reproché à Roméo de venir profaner les tombeaux, délit qu'on imputait alors aux sorciers, lui dit qu'il brave les conjurations et les sortiléges dont il l'accuse de vouloir faire usage.

ROMÉO. Tu me provoques? Eh bien! défends-toi, enfant.

Ils mettent l'épée à la main et se battent.

LE PAGE. O mon Dieu! ils se battent! je vais appeler la garde.

Il s'éloigne.

PARIS, *tombant percé d'un coup mortel.* Oh! je suis mort! — Montaigu, par pitié, ouvre la tombe, et dépose-moi auprès de Juliette.

Il meurt.

ROMÉO. Sur mon âme, je le ferai. — Voyons sa figure; — un parent de Mercutio, le noble comte Pâris! — Que me disait, en route, mon domestique, pendant que mon âme agitée ne faisait aucune attention à ses paroles? Il m'a dit, si je ne me trompe, que Pâris devait épouser Juliette. Me l'a-t-il dit, ou l'ai-je rêvé? ou l'entendant parler de Juliette, ma raison troublée m'a-t-elle ainsi traduit ses paroles? — Oh! donne-moi ta main, jeune homme inscrit avec moi dans le livre du malheur! je te donnerai pour sépulture un glorieux tombeau. — Un tombeau? Je devrais dire un brillant palais; car Juliette y repose, et sa beauté transforme ce caveau funèbre en un séjour rayonnant et splendide. (*Il dépose Pâris dans le caveau.*) Repose là, cadavre, par un cadavre inhumé. (*Après une pause.*) On a vu plus d'une fois des paroles de gaieté sur les lèvres des mourants; c'est un éclair qui brille dans la nuit de la mort: J'ai mon éclair aussi, moi! (*Il se penche sur le corps glacé de Juliette.*) O ma bien-aimée! ô ma femme! la mort qui aspira ton souffle embaumé n'a pu prévaloir contre ta beauté; non, tu n'es point vaincue; la beauté règne encore sur le corail de tes lèvres, sur les roses de tes joues; le drapeau noir de la mort ne s'est point avancé jusque-là. — Est-ce toi, Tybalt, que je vois là gisant dans ton sanglant linceul? Oh! que puis-je faire de plus pour apaiser ton ombre, que d'immoler ton ennemi de cette même main qui moissonna ta jeunesse? Pardonne-moi, mon cousin! — Ah! Juliette adorée, pourquoi es-tu si belle? Croirai-je que l'immatériel Trépas est amoureux de tes charmes? Croirai-je que ce spectre livide, ce monstre abhorré, reste ici près de toi dans les ténèbres, pour te posséder? J'en ai peur; aussi je veux te tenir compagnie; je ne veux plus quitter ce lugubre palais de la nuit; ici je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort; ici je veux établir ma demeure éternelle, et secouant le joug des destins ennemis, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! O mes yeux! jetez votre dernier regard; mes bras, prenez votre dernière étreinte;

mes lèvres, vous qui donnez passage au souffle de la vie, scellez d'un baiser légitime l'éternel contrat qui me lie à la mort! (*Il tire de son sein une coupe et y verse le poison.*) Viens, toi, guide fatal, amer refuge! pilote du désespoir, brise sur l'écueil mugissant ma barque battue des flots! Juliette, je bois à toi! (*Il boit.*) O droguiste! tu as dit vrai; il est actif ton poison. — Un dernier baiser!

Il meurt en embrassant Juliette.

De l'autre côté du cimetière arrive FRÈRE LAURENT, portant une lanterne, un levier et une bêche.

FRÈRE LAURENT. Que saint François me protége! Combien de fois, cette nuit, mes pieds affaiblis par l'âge ont heurté des tombes! — Qui est là? quel est celui qui reste si tard dans la compagnie des morts?

BALTHASAR. C'est un ami, quelqu'un qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENT. Dieu te bénisse! Dis-moi, mon ami, quelle est cette torche qui prête inutilement sa lumière aux vers de la tombe, et à des têtes de mort aux yeux vides? Si je ne me trompe, elle brûle dans le monument des Capulets.

BALTHASAR. Il est vrai, mon père. Mon maître, votre ami, est dans cette tombe.

FRÈRE LAURENT. Qui?

BALTHASAR. Roméo.

FRÈRE LAURENT. Depuis combien de temps est-il là?

BALTHASAR. Depuis plus d'une demi-heure.

FRÈRE LAURENT. J'y vais; accompagne-moi.

BALTHASAR. Je n'ose pas : mon maître me croit parti; il m'a, d'une voix terrible, menacé de la mort, si je restais pour épier ses actes.

FRÈRE LAURENT. Reste donc; j'irai seul. — La crainte commence à s'emparer de moi; je tremble qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

BALTHASAR. Pendant que je dormais sous ces ifs, j'ai rêvé que mon maître et un étranger se battaient, et que l'étranger avait été tué [1].

[1] Ceci est conforme à la nature; il arrive souvent que les actes qui se passent sous nos yeux, pendant que nous sommes sous l'impression d'une terreur profonde, ne nous apparaissent que comme des rêves. Dans l'Iliade, chant huitième, Rhésus, tué dans son sommeil, rêve qu'il voit son ennemi lui plonger son épée dans la poitrine.

FRÈRE LAURENT, *continuant à s'avancer*. Roméo! — Hélas! hélas! quel est le sang qui arrose le seuil de ce sépulcre? Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes dans ce séjour de paix? (*Il entre dans le monument.*) Roméo! — Comme il est pâle! — Quel est cet autre? eh quoi! Pâris aussi, baigné dans son sang! — Ah! quelle heure coupable et cruelle a vu consommer ces actes lamentables? Juliette remue!

Juliette s'éveille et se soulève lentement.

JULIETTE. O prêtre secourable! où est mon époux? je me rappelle bien en quel lieu je dois être, et j'y suis: — Où est mon Roméo?

On entend du bruit à l'extérieur.

FRÈRE LAURENT, *tout effrayé*. J'entends du bruit. — Ma fille, quittez cet antre de mort, de contagion, de léthargie; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; venez, sortez; votre époux est ici gisant dans vos bras; il est mort, ainsi que Pâris; venez; je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère: ne perdez pas de temps à me questionner; car j'entends la garde qui arrive; venez, suivez-moi, chère Juliette. (*Le bruit redouble.*) Je n'ose rester plus longtemps.

Il s'éloigne.

JULIETTE. Va, tu peux partir; moi, je reste ici. — Que vois-je? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? C'est le poison, je le vois, qui a mis à ses jours une fin prématurée. Méchant, tu as donc tout bu? tu n'as pas laissé à ta Juliette une seule goutte amie? Je veux presser tes lèvres de mes baisers; peut-être y reste-t-il encore assez de poison pour me donner la mort, seul remède à mes maux. (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes.

PREMIER GARDE, *de l'extérieur*. Page, conduis-nous. — De quel côté?

JULIETTE. Du bruit! on vient! Hâtons-nous. (*Elle saisit le poignard de Roméo.*) O fortuné poignard! prends ma poitrine pour fourreau; (*elle se frappe*) restes-y plongé, et que je meure!

Elle retombe sur le corps de Roméo et meurt.

Arrivent LES GARDES avec LE PAGE de Pâris.

LE PAGE. Voici l'endroit, là où brûle cette torche.

PREMIER GARDE. Le sol est taché de sang: qu'on fasse des perquisitions dans le cimetière; que deux ou trois hommes

se chargent de ce soin; tout individu que vous rencontrerez, arrêtez-le.

Quelques Gardes s'éloignent.

PREMIER GARDE, *continuant.* Affreux spectacle! Ici le comte Pâris assassiné; — là Juliette dont le sang coule encore; son cadavre est encore chaud, et sa mort est récente, elle, ensevelie dans ce caveau depuis deux jours. — Vous, allez avertir le prince; — vous, courez chez les Capulet; — vous, allez éveiller les Montaigu; vous autres, continuez les recherches.

Plusieurs Gardes s'éloignent.

PREMIER GARDE, *continuant.* Voilà bien le lieu où se sont passés ces lamentables événements; mais nous en ignorons les causes et les circonstances.

Arrivent QUELQUES GARDES qui amènent BALTHASAR.

DEUXIÈME GARDE. Voici le domestique de Roméo, que nous avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER GARDE. Gardez-le avec soin jusqu'à ce que le prince soit arrivé.

Arrive UN AUTRE GARDE avec FRÈRE LAURENT.

TROISIÈME GARDE. Voici un moine qui tremble, gémit et pleure. Nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière; il tenait la bêche et le levier que voici.

PREMIER GARDE. Tout cela est fort suspect; qu'on le garde aussi.

Arrivent LE PRINCE et sa suite.

LE PRINCE. Quel malheur, devançant le jour, vient troubler notre repos matinal?

Arrivent CAPULET, DONNA CAPULET et une Foule de Peuple.

CAPULET. Que signifient ces clameurs qu'on entend de toutes parts?

DONNA CAPULET. La foule remplit les rues; les uns crient — Roméo! d'autres — Juliette! d'autres — Pâris! tous se précipitent vers notre monument.

LE PRINCE. Pourquoi cet effroi, et ces cris qui résonnent à notre oreille?

PREMIER GARDE. Prince, vous voyez ici les corps du comte Pâris assassiné, de Roméo sans vie, de Juliette, morte depuis deux jours, et cependant chaude encore, et récemment tuée.

LE PRINCE. Qu'on fasse des recherches, et qu'on sache d'où proviennent ces meurtres horribles.

PREMIER GARDE. Voici un moine et le domestique de Roméo, que nous avons arrêtés porteurs des instruments qui ont dû servir à forcer l'entrée de ce tombeau.

CAPULET. Juste ciel! voyez, ma femme, voyez comme le sang coule du corps de notre fille! ce poignard s'est mépris, — le fourreau de Roméo est vide, — et le fer s'est égaré dans la poitrine de ma fille.

DONNA CAPULET. Hélas! ce spectacle de mort est comme un glas funèbre qui sonne à ma vieillesse l'heure du sépulcre.

Arrive MONTAIGU, suivi de Plusieurs de ses Gens.

LE PRINCE. Approche, Montaigu; tu t'es levé avant l'aube pour voir mourir ton fils à son aurore.

MONTAIGU. Hélas! monseigneur, ma femme est morte cette nuit; la douleur que lui a causée l'exil de son fils a mis fin à ses jours; quels nouveaux malheurs sont réservés encore à ma vieillesse?

LE PRINCE. Approche, et tu verras.

MONTAIGU. O cruel enfant! quelle barbarie à toi de devancer ton père dans le cercueil!

LE PRINCE. Suspendez vos gémissements jusqu'à ce que ces mystères soient éclaircis et que nous en connaissions l'origine et l'enchaînement : alors je me mettrai à votre tête; ma douleur précédera les vôtres, et les conduira, s'il le faut, jusqu'à la tombe : en attendant, contenez-vous, et que l'affliction cède le pas à la patience. — Qu'on amène devant moi les individus suspects.

FRÈRE LAURENT. Je suis le plus soupçonné, bien que le plus chétif; l'heure et le lieu déposent contre moi : c'est à moi qu'on impute ces meurtres horribles; je suis prêt à parler pour m'accuser et me défendre, pour me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE. Parle donc; dis-nous ce que tu sais.

FRÈRE LAURENT. Je serai bref, car j'ai l'haleine trop courte pour un long récit. Roméo, que vous voyez étendu mort, était l'époux de Juliette; Juliette, ici gisante, était la fidèle épouse de Roméo; je les avais mariés; le jour même de leur hyménée vit la mort prématurée de Tybalt et le bannissement du nouvel époux, son meurtrier; cet exil, et non la mort de Tybalt, avait plongé Juliette dans la douleur. — (*A Capulet.*) Vous, dans l'intention de la distraire de cette affliction, vous

avez voulu la contraindre à épouser le comte Pâris ; — alors elle est venue me trouver, et, le désespoir peint dans tous ses traits, elle m'a conjuré de lui indiquer quelque moyen pour empêcher ce mariage, sinon qu'elle allait se tuer dans ma cellule et en ma présence. Alors je lui ai donné une liqueur soporifique dont je connaissais la vertu, et qui a produit sur elle l'effet que j'en attendais ; car elle ne tarda pas à être plongée dans un sommeil qui avait toutes les apparences de la mort : en même temps j'écrivis à Roméo de venir à Vérone dans cette nuit funeste, pour m'aider à arracher Juliette à sa tombe empruntée, au moment où l'effet de la potion devait cesser. Mais frère Jean, le porteur de ma lettre, fut retenu à Vérone accidentellement, et il m'a rendu ma lettre hier soir : alors, à l'heure où je savais que Juliette devait s'éveiller, je me suis rendu seul au caveau des Capulets; mon intention était de la cacher dans ma cellule, jusqu'au moment où il me serait possible de faire venir Roméo. Mais à mon arrivée, quelques minutes avant son réveil, j'ai trouvé ici les cadavres du noble Pâris et de Roméo. Juliette s'est éveillée ; je l'ai conjurée de m'accompagner, et de supporter avec résignation ce malheur, ouvrage du ciel; un bruit soudain m'a forcé à m'éloigner de la tombe; livrée à son désespoir, elle a refusé de me suivre, et c'est sans doute en ce moment qu'elle s'est donné la mort. J'ai une connaissance personnelle de toutes les circonstances que je viens de rapporter ; la nourrice de Juliette a été dans le secret de son mariage : si quelqu'un des malheurs survenus est arrivé par ma faute, qu'on me livre à toute la rigueur des lois, et, devançant de quelques heures l'arrêt de la nature, qu'on m'arrache ce reste de vieux jours [1].

LE PRINCE. Nous t'avons toujours connu pour un homme estimable et pieux. — Où est le domestique de Roméo? Qu'a-t-il à nous apprendre ?

BALTHASAR. J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette ; il est parti aussitôt, s'est rendu à Vérone, s'est dirigé vers le cimetière, et est entré dans ce monument. Il m'a remis pour son père la lettre que voici ; avant de pénétrer dans le sépulcre, il m'a ordonné, sous peine de mort, de m'éloigner et de le laisser seul.

[1] Il est à regretter que dans ce drame, et dans quelques autres, Shakspeare ait cru devoir allonger le dénouement par un récit inutile que, du reste, on supprime toujours à la représentation.

LE PRINCE. Donnez-moi cette lettre, je vais en prendre lecture. — Où est le page du comte, qui a été chercher la garde? Jeune homme, que faisait ton maître en ce lieu?

LE PAGE. Il était venu semer des fleurs sur la tombe de sa fiancée; il m'avait ordonné de me tenir à l'écart, ce que j'ai fait; bientôt j'ai vu quelqu'un portant un flambeau s'approcher du monument, et s'efforcer de l'ouvrir; tout à coup j'ai vu mon maître s'avancer contre lui, l'épée à la main, alors j'ai couru appeler la garde.

LE PRINCE. Cette lettre confirme le récit du moine: Roméo y parle de son amour pour Juliette, de la nouvelle qu'il a reçue de sa mort; il ajoute qu'il a acheté du poison d'un droguiste indigent, et qu'il s'est rendu dans ce monument pour y mourir et y reposer auprès de Juliette. (*Jetant les yeux autour de lui.*) — Où sont-ils maintenant, ces ennemis? — Capulet, Montaigu! voyez le fruit amer de vos divisions; le ciel vous frappe dans ce qui faisait votre joie, il se sert de l'amour pour châtier vos haines; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos discords, j'ai perdu deux parents. — Nous sommes tous punis.

CAPULET. O Montaigu! ô mon frère! donne-moi ta main; ce sera le douaire de ma fille; je n'ai rien de plus à te demander.

MONTAIGU. Je te donnerai davantage; je veux lui élever une statue d'or pur; tant que Vérone conservera son nom, on montrera avec orgueil l'image de Juliette comme celle de l'amour fidèle et sincère.

CAPULET. Les mêmes honneurs seront décernés à Roméo; chétive expiation de nos inimitiés.

LE PRINCE. L'aube de ce jour éclaire une paix lugubre et sombre; le soleil se cache de douleur. Partez, et allez deviser sur ces cruels événements; il en est qui seront punis et d'autres pardonnés [1]; car il n'y eut jamais plus tragique aventure que celle de Juliette et de son Roméo.

Ils s'éloignent.

[1] Ceci se réfère à la nouvelle où l'auteur avait puisé le sujet de son drame. On y lit que la nourrice de Juliette fut bannie pour n'avoir pas révélé le mariage de sa maîtresse; que le domestique de Roméo fut mis en liberté, comme n'ayant fait qu'exécuter les ordres de son maître; que le droguiste fut condamné, mis à la torture et pendu, et qu'on permit à frère Laurent d'achever paisiblement ses jours dans la pénitence et la retraite.

FIN DE ROMÉO ET JULIETTE.

TROÏLE ET CRESSIDA,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

PRIAM, roi de Troie.
HECTOR, TROILE, PARIS, DÉIPHOBE, ses fils.
ÉNÉE, ANTÉNOR, chefs troyens.
CALCHAS, prêtre troyen, ayant pris parti pour les Grecs.
PANDARUS, oncle de Cressida.
MARGARÈLON, fils naturel de Priam.
AGAMEMNON, généralissime des Grecs.
MÉNÉLAS, son frère.
ACHILLE, AJAX, chefs grecs.
ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE, chefs grecs.
THERSITE, Grec difforme et grossier.
ALEXANDRE, domestique de Cressida.
LE PAGE de Troile.
LE PAGE de Pâris.
LE PAGE de Diomède.
HÉLÈNE, femme de Ménélas.
ANDROMAQUE, femme d'Hector.
CASSANDRE, fille de Priam, prophétesse.
CRESSIDA, fille de Calchas.
Soldats grecs et troyens.

La scène est dans Troie et dans le camp des Grecs.

PROLOGUE.

La scène est à Troie. Des îles de la Grèce les princes orgueilleux et irrités ont, dans le port d'Athènes, envoyé leurs vaisseaux chargés des ministres et des instruments de la guerre cruelle. Soixante-neuf héros, portant sur leur front le bandeau royal, ont quitté le port d'Athènes, faisant voile pour la Phrygie, et ils ont juré de renverser Troie. Dans les solides remparts de cette cité, dort avec Pâris, son ravisseur, Hélène, épouse de Ménélas; et c'est là le motif de cette guerre. Ils arrivent à Ténédos, et les vastes navires vomissent leur belliqueuse cargaison. Bientôt, dans les champs dardaniens, les troupes fraîches et intactes encore de la Grèce plantent leurs valeureux pavillons. Les Troyens se renferment dans la ville de Priam aux six portes massives et garnies de fer, désignées sous les noms de Dardanus, de Tymbria, d'Ilion, de Chétas, de Troie et d'Anténor. Des deux côtés, l'espérance tient les esprits en suspens: Troyens et Grecs attendent de la fortune l'issue des événements. — Et moi, prologue armé, dans un costume conforme à la pièce, je viens, non pour défendre par avance la plume de l'auteur, ou la voix des acteurs, mais pour

vous dire, spectateurs indulgents, que notre pièce, sautant pardessus les préliminaires de cette grande querelle, commence par le milieu, pour de là procéder à ce qui peut entrer dans une pièce de théâtre. Trouvez-la ou ne la trouvez pas de votre goût, comme il vous plaira : bonne ou mauvaise chance, c'est la fortune de la guerre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La ville de Troie; devant le palais de Priam.

Arrivent TROILE armé, et PANDARUS.

TROÏLE. Qu'on appelle mon écuyer, pour qu'il me désarme. Pourquoi ferais-je la guerre hors des murs de Troie, lorsque dans son enceinte il me faut livrer d'aussi cruels combats ? Qu'il aille au champ de bataille, le Troyen qui est maître de son cœur; le mien, hélas ! n'est plus à moi.

PANDARUS. Est-ce qu'il n'y a aucune amélioration à espérer dans notre situation ?

TROÏLE. Les Grecs sont forts, et aussi habiles que forts, aussi acharnés qu'habiles, aussi vaillants qu'acharnés; mais moi, je suis plus faible que les pleurs d'une femme, plus soumis que l'agneau, plus simple que l'ignorance, plus timide que la jeune fille dans les ténèbres, plus maladroit que l'enfance inexpérimentée.

PANDARUS. Allons, je vous en ai assez dit là-dessus; pour ma part je ne veux plus m'en mêler : celui qui veut avec du froment avoir un gâteau, doit attendre la mouture.

TROÏLE. N'ai-je pas attendu ?

PANDARUS. Oui, la mouture; mais il vous faut attendre le blutage.

TROÏLE. N'ai-je pas attendu ?

PANDARUS. Oui, le blutage; mais il vous faut attendre la levure.

TROÏLE. Eh bien, j'ai attendu.

PANDARUS. Oui, la levure; mais il reste encore à pétrir la pâte, à faire le gâteau, à chauffer le four, à veiller à la cuisson; puis il faut attendre que le gâteau soit refroidi; sinon, vous courez risque de vous brûler la bouche.

TROÏLE. La patience elle-même, toute déesse qu'elle est, endure la douleur avec moins de soumission que moi : quand je suis assis à la table de Priam, et que le souvenir de Cressida vient s'offrir à ma pensée,—que dis-tu, traître, vient s'offrir à ta pensée? quand en est-elle absente?

PANDARUS. Ma foi, elle ne m'a jamais paru plus belle qu'hier soir; je n'ai rien vu de ma vie qui en approche.

TROÏLE. Je vous disais donc qu'au moment où un soupir voulait se faire jour, et où je sentais mon cœur prêt à se briser, dans la crainte d'éveiller les soupçons d'Hector ou de mon père, il m'est souvent arrivé, comme le soleil qui luit au milieu d'un orage, de cacher ce soupir sous le voile d'un sourire; mais la douleur déguisée sous la joie apparente ressemble à la joie soudainement transformée en douleur.

PANDARUS. N'était que ses cheveux sont d'une nuance un peu plus noire que ceux d'Hélène, allez, il n'y aurait pas plus de comparaison à faire entre ces deux femmes,—mais elle est ma parente, et je ne voudrais pas, comme on dit, la prôner;—toutefois, j'aurais voulu que quelqu'un eût entendu comme moi sa conversation d'hier. Je suis loin de vouloir déprécier l'esprit de votre sœur Cassandre ; — cependant, —

TROÏLE. O Pandarus! croyez-moi, Pandarus! quand je vous dis que c'est là que sont englouties mes espérances, ne me demandez pas à quelle profondeur. Je vous dis que mon amour pour Cressida me rend insensé; vous me répondez : Elle est belle. Pour guérir la blessure encore vive de mon cœur, vous ramenez dans ma pensée ses yeux, sa chevelure, ses traits, sa démarche, sa voix, sa main, et quelle main! auprès d'elle, toute blancheur est noire; auprès de son contact, le duvet du cygne est âpre, la plus exquise sensibilité est rude comme la main calleuse du laboureur. Voilà ce que vous me répondez quand je vous dis : Je l'aime! mais, ce faisant, au lieu de verser l'huile et le baume sur les blessures que m'a infligées l'amour, vous y replongez le couteau qui les a faites.

PANDARUS. Je ne dis que la vérité.

TROÏLE. Vous restez encore bien au-dessous de la vérité.

PANDARUS. Au surplus, je ne veux plus m'en mêler : qu'elle soit ce qu'elle est; si elle est belle, tant mieux pour elle; si elle ne l'est pas, c'est à elle à s'arranger.

TROÏLE. Mon cher Pandarus! Eh bien, Pandarus!

PANDARUS. J'ai été joliment récompensé de mes peines :

mal dans son esprit, mal dans le vôtre, mon intervention officieuse ne m'a pas valu de grands remercîments.

TROÏLE. Quoi! seriez-vous fâché, Pandarus? et contre moi, encore?

PANDARUS. Parce qu'elle est ma parente, elle n'est pas aussi belle qu'Hélène! si elle n'était pas ma parente, elle serait aussi belle le vendredi qu'Hélène le dimanche [1]. Mais qu'est-ce que cela me fait? Fût-elle noire et laide comme une Éthiopienne, cela m'est égal.

TROÏLE. Est-ce que je dis qu'elle n'est pas belle?

PANDARUS. Peu m'importe que vous le disiez ou ne le disiez pas. Elle est bien sotte de ne pas aller rejoindre son père: qu'elle retourne auprès des Grecs; je le lui dirai la première fois que je la verrai: en ce qui me concerne, je ne veux plus me mêler de cette affaire-là.

TROÏLE. Pandarus, —

PANDARUS. Non, certainement.

TROÏLE. Mon cher Pandarus, —

PANDARUS. Ne m'en parlez plus, je vous prie; je laisserai les choses comme je les ai trouvées, et qu'il n'en soit plus question.

Pandarus s'éloigne. — On entend un bruit de fanfares.

TROÏLE. Cessez, odieuses clameurs! silence, bruits discordants! insensés des deux parts! Comment Hélène ne serait-elle pas belle? chaque jour votre sang sert de fard à sa beauté. Je ne puis combattre pour un pareil motif; c'est une cause trop frivole pour mon épée. Mais Pandarus! — O dieux! quel supplice vous m'imposez! je ne puis arriver jusqu'à Cressida que par l'intermédiaire de Pandarus; et l'intervention de l'oncle est aussi difficile à obtenir que la vertu de la nièce est difficile à vaincre. Apollon, je t'en conjure au nom de ta Daphné, dis-moi ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis moi-même en ce moment. Ma bien-aimée a l'Inde pour lit; elle est la perle qui y repose; entre notre Ilion et le lieu où elle réside s'étend une mer mugissante; moi je suis le marchand; Pandarus est le navire qui me transporte vers elle, et où sont embarquées mes espérances.

Une fanfare se fait entendre

[1] Notre auteur ne montre pas ici un grand respect pour les mœurs locales et la mythologie.

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE. Vous voilà, prince Troïle? Pourquoi n'êtes-vous pas dans la plaine?

TROÏLE. Parce que je n'y suis pas; cette réponse de femme est à propos; car c'est se conduire en femme que d'être ici quand les autres combattent. Énée, quelles nouvelles aujourd'hui du champ de bataille?

ÉNÉE. Pâris est rentré en ville, blessé.

TROÏLE. Par qui?

ÉNÉE. Par Ménélas.

TROÏLE. Que le sang de Pâris coule; que nous importe sa blessure? Pâris a été percé par la corne de Ménélas.

Fanfares.

ÉNÉE. Écoutez! quelle joyeuse partie a donc lieu aujourd'hui hors de la ville?

TROÏLE. Il en est une dans la ville même qui me plairait davantage, si *souhaiter* c'était *pouvoir*.—Mais allons voir ce que c'est: vous dirigez-vous de ce côté?

ÉNÉE. J'y vais sur-le-champ.

TROÏLE. Allons-y ensemble.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une rue de Troie.

Arrivent CRESSIDA et ALEXANDRE.

CRESSIDA. Qui sont ceux qui viennent de passer près de nous?

ALEXANDRE. La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA. Et où vont-elles?

ALEXANDRE. A la tour de l'orient qui domine toute la vallée, pour contempler la bataille. Hector, dont la patience est inébranlable comme la vertu, a montré de l'irritation aujourd'hui. Il a grondé Andromaque, frappé son écuyer, et, guerrier aussi matinal que pourrait l'être une ménagère, avant le lever du soleil, il s'est armé à la légère et s'est élancé dans la plaine, où chaque fleur, humide de rosée, semblait verser de prophétiques larmes sur les ravages qu'allait accomplir sa fureur.

CRESSIDA. Quel est le motif de sa colère?

ALEXANDRE. Voici le bruit qui court à cet égard. Il y a

parmi les Grecs un héros du sang troyen, un cousin d'Hector; on le nomme Ajax.

CRESSIDA. Fort bien; après?

ALEXANDRE. Ils disent que c'est un homme à part, un homme solide sur ses jambes.

CRESSIDA. Tous les hommes le sont, à moins qu'ils ne soient ivres, malades ou sans jambes.

ALEXANDRE. Madame, cet homme s'est approprié les qualités spéciales d'un grand nombre d'animaux. Il a le courage du lion, l'humeur revêche de l'ours, la lenteur de l'éléphant; la nature a tellement mêlé chez lui tous les tempéraments, que sa valeur dégénère en folie, et que sa folie est mélangée de sagesse. Il n'est pas une vertu dont il n'ait une parcelle, pas un vice dont il n'ait quelque teinte. Il est triste sans raison et gai à contre-poil. Il a un peu de tout, mais dans une telle confusion, qu'on peut dire de lui que c'est un Briarée goutteux, ayant cent bras et ne pouvant se servir d'aucun; ou un Argus aveugle, ayant cent yeux et n'y voyant goutte.

CRESSIDA. Mais cet homme dont le portrait me fait rire, en quoi peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE. On dit que dans le combat d'hier il s'est mesuré avec Hector et l'a renversé par terre; depuis ce moment, Hector, dévoré de honte et d'humiliation, est resté sans manger ni dormir.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA. Qui vient?

ALEXANDRE. Madame, c'est votre oncle Pandarus.

CRESSIDA. Hector est un brave guerrier.

ALEXANDRE. Il n'en est point qui le surpasse, madame.

PANDARUS. Bonjour, ma nièce Cressida. De quoi parliez-vous?—Bonjour, Alexandre.—Comment vous portez-vous, ma nièce? quand avez-vous été à Ilion?

CRESSIDA. Ce matin, mon oncle.

PANDARUS. De quoi parliez-vous quand je suis arrivé? Avant votre arrivée à Ilion, Hector était-il déjà armé et parti? Hélène était-elle levée?

CRESSIDA. Hector était parti; mais Hélène n'était pas levée.

PANDARUS. Hector a donc été bien matinal?

CRESSIDA. C'est de quoi nous parlions, ainsi que de sa colère.

PANDARUS. Est-ce qu'il était en colère ?

CRESSIDA. C'est ce qu'Alexandre vient de me dire.

PANDARUS. Il l'était effectivement : j'en sais le motif; il leur donnera du fil à retordre aujourd'hui, ils peuvent compter là-dessus. Et le jeune Troïle le suivra de près ; qu'ils prennent garde à Troïle; c'est moi qui le leur dis.

CRESSIDA. Quoi ! est-ce qu'il est aussi en colère ?

PANDARUS. Qui ? Troïle? Troïle est le plus brave des deux.

CRESSIDA. O Jupiter ! il n'y a pas de comparaison.

PANDARUS. Quoi? entre Hector et Troïle? le connaissez-vous?

CRESSIDA. Je l'ai vu et je le connais.

PANDARUS. Eh bien, je vous dis, moi, que Troïle est Troïle.

CRESSIDA. Vous dites ce que je dis moi-même; car assurément Troïle n'est point Hector.

PANDARUS. Sans doute ; et à certains égards, Hector n'est pas Troïle.

CRESSIDA. Cela est vrai de tous deux; Troïle est lui-même.

PANDARUS. Lui-même ? Hélas! pauvre Troïle! plût aux dieux qu'il le fût, —

CRESSIDA. Il l'est.

PANDARUS. Quand je devrais, pour cela, faire pieds nus le voyage de l'Inde.

CRESSIDA. Il n'est point Hector.

PANDARUS. Lui-même? Oh ! non, il n'est pas lui-même ! Plût au ciel qu'il fût lui-même ! N'importe, les dieux sont là-haut; le temps répare ou termine toutes choses; va, Troïle, va.—Je voudrais que Cressida eût mon cœur!—Non, Hector ne l'emporte pas sur Troïle.

CRESSIDA. Excusez-moi.

PANDARUS. Hector est plus âgé.

CRESSIDA. Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARUS. L'autre n'est point encore parvenu à son âge ; quand il y sera, vous m'en direz des nouvelles. Il s'écoulera du temps avant qu'Hector ait l'esprit de Troïle.

CRESSIDA. Le sien lui suffit. Il n'a pas besoin de celui des utres.

PANDARUS. Il n'a pas ses qualités,—

CRESSIDA. Qu'importe?

PANDARUS. Ni sa beauté.

CRESSIDA. Elle lui siérait mal; la sienne est préférable.

PANDARUS. Vous n'avez pas de jugement, ma nièce : l'autre our encore, Hélène elle-même déclarait que Troïle, pour un run, (car il l'est, je le confesse) — et néanmoins il n'est pas léjà si brun.

CRESSIDA. Il est tout simplement brun.

PANDARUS. A dire vrai, il l'est et ne l'est pas.

CRESSIDA. A dire vrai, cela est vrai et ne l'est pas.

PANDARUS. Elle a dit qu'il avait un plus beau teint que Pâris.

CRESSIDA. Pâris a certainement assez de couleurs.

PANDARUS. Sans nul doute.

CRESSIDA. Alors il faut que Troïle en ait trop : si Hélène a mis sous ce rapport au-dessus de Pâris, il faut qu'il ait lus de couleurs que Paris; or ce dernier en ayant assez, si autre en a davantage, cela ne fait pas l'éloge de son teint; utant vaudrait que la langue dorée d'Hélène eût loué Troïle 'avoir un nez de cuivre.

PANDARUS. Je vous jure que je crois qu'Hélène le préfère Pâris.

CRESSIDA. Elle est donc bien gaillarde, cette Grecque-là?

PANDARUS. Je suis sûr qu'elle l'aime; l'autre jour elle l'aorda dans l'embrasure d'une fenêtre, et — vous savez qu'il 'a pas plus de trois ou quatre poils sur le menton.

CRESSIDA. En effet, l'arithmétique d'un garçon de taverne n aurait bientôt fait le total.

PANDARUS. C'est qu'il est encore fort jeune, ce qui n'emêche pas qu'il ne soit en état de soulever un fardeau aussi ourd, à trois livres près, que pourrait le faire son frère Hector.

CRESSIDA. Quoi! si jeune encore, et déjà souleveur si abile!

PANDARUS. Mais pour vous prouver qu'Hélène a du goût our lui, comme je vous le disais, elle s'approcha de lui, et i passa sa blanche main sous la fente du menton.

CRESSIDA. Que Junon ait pitié de nous ! — Est-ce qu'il a le menton fendu ?

PANDARUS. Vous savez bien qu'il a sous le menton une fossette charmante. Je ne pense pas qu'il y ait un homme dans toute la Phrygie qui ait le sourire plus gracieux.

CRESSIDA. Oh ! il a un fier sourire !

PANDARUS. N'est-il pas vrai ?

CRESSIDA. Oui, comme un nuage d'automne.

PANDARUS. Ah ! j'espère.—Mais pour vous prouver qu'Hélène aime Troïle,—

CRESSIDA. Troïle a fait ses preuves en ce genre.

PANDARUS. Troïle ? Il ne fait pas plus cas d'elle que je ne fais cas d'un œuf sans germe.

CRESSIDA. Si vous aimez les œufs clairs autant que les têtes vides, je vous conseille de manger les poulets dans leur coque.

PANDARUS. Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe à la manière dont elle lui chatouillait le menton. — Il faut dire aussi qu'elle a une main d'une merveilleuse blancheur.

CRESSIDA. Cela ne saurait faire doute.

PANDARUS. Tout à coup, elle s'écrie qu'elle aperçoit un poil blanc sur son menton !

CRESSIDA. Il n'y en a pas plus que dans la paume de la main.

PANDARUS. Et alors, il a fallu voir les éclats de rire ! — La reine Hécube en a ri jusqu'aux larmes ; Hector et Cassandre en ont fait autant.

CRESSIDA. Et quel était le motif de toute cette gaieté ?

PANDARUS. Le poil blanc aperçu par Hélène sur le menton de Troïle.

CRESSIDA. Ah ! si c'eût été un poil vert, j'en aurais ri moi-même.

PANDARUS. Mais ce qui surtout les a fait rire, c'est la jolie réponse de Troïle.

CRESSIDA. Quelle est cette réponse ?

PANDARUS. « Comment donc, » lui a dit Hélène, « vous
» n'avez au menton que cinquante et un poils, et dans ce nom-
» bre il y en a un blanc ! »

CRESSIDA. Ce fut là sa question ?

PANDARUS. Oui, sans doute. « Il est vrai, » a-t-il répondu, » cinquante et un poils, dont un blanc. Ce poil blanc est mon » père, et les autres sont ses cinquante fils. » — « Par Jupiter ! » a-t-elle répliqué, lequel de ces poils est Pâris, mon époux? » — « Le poil frisé, » a-t-il répondu ; « arrachez-le et faites- » lui-en cadeau. » Alors les éclats de rire de redoubler, Hélène de rougir, Pâris de se fâcher, et tout le reste de la compagnie de rire à cœur-joie.

CRESSIDA. Allons, laissons cela! c'est trop longtemps parler sur ce sujet.

PANDARUS. Ah ça, ma nièce, n'oubliez pas ce que je vous ai dit hier !

CRESSIDA. Je ne l'oublie pas.

PANDARUS. Je vous jure que c'est la vérité pure! Il verse pour vous des pleurs comme un homme né en avril.

CRESSIDA. Et je fleurirai arrosée par ses larmes, comme des orties en mai.

On entend sonner la retraite.

PANDARUS. Écoutez ! les voilà de retour du champ de bataille : voulez-vous que nous restions ici pour les voir passer et défiler vers Ilion ? Le voulez-vous, ma chère nièce, mon aimable Cressida ?

CRESSIDA. Comme il vous plaira.

PANDARUS. Voici une excellente place ; nous pourrons d'ici voir à merveille. Je vous les nommerai l'un après l'autre à mesure qu'ils passeront; mais surtout je vous ferai remarquer Troïle.

On voit passer Énée.

CRESSIDA. Parlez plus bas.

PANDARUS. Voici Énée ; n'est-ce pas là un bel homme? C'est la fleur des guerriers troyens, je vous le certifie ; mais vous remarquerez Troïle ; vous allez le voir dans un instant.

CRESSIDA. Quel est celui-ci ?

On voit passer Anténor.

PANDARUS. C'est Anténor ; il a l'esprit subtil, je vous assure ; c'est un brave homme au demeurant ; c'est une des têtes les plus saines que nous ayons à Troie, et il est bien fait de sa personne. Quand donc viendra Troïle ? Je vais tout à l'heure vous le montrer ; quand il m'apercevra, vous le verrez me faire un signe de tête. (*On voit passer Hector.*) Voilà Hector, celui que voyez là ; c'est là un homme ! — Va ton

chemin, Hector; — ma nièce, voilà un brave guerrier! — O vaillant Hector! — Voyez quelle mine il a; voilà une mine! N'est-ce pas là un bel homme?

CRESSIDA. Oh! un très-bel homme!

PANDARUS. N'est-ce pas? C'est plaisir de le voir. Remarquez ces entailles sur son casque! les voyez-vous? regardez, là : je ne plaisante pas; qu'on dise ce qu'on voudra, ce sont bien là des entailles.

CRESSIDA. Sont-ce des coups d'épée?

PANDARUS. Des coups d'épée, ou de toute autre arme, que lui importe? Quand l'enfer viendrait l'attaquer, il ne s'en inquiéterait guère. (*On voit passer Pâris.*) Voici Pâris! voici Pâris! Regardez de ce côté, ma nièce. N'est-ce pas aussi un bel homme? — Qui nous disait qu'il était revenu blessé? Il n'est pas blessé : allons, cela va faire grand bien au cœur d'Hélène. Oh! je voudrais voir Troïle! Vous allez bientôt voir Troïle.

CRESSIDA. Quel est celui-ci?

On voit passer Hélénus.

PANDARUS. C'est Hélénus. — Où donc peut être Troïle? — C'est Hélénus; — je ne pense pas qu'il soit sorti de Troie aujourd'hui; — c'est Hélénus.

CRESSIDA. Mon oncle, est-ce qu'Hélénus est en état de combattre?

PANDARUS. Hélénus? Non; — oui, il est en état de combattre tant bien que mal. — Mais où donc est Troïle? — Écoutez! n'entendez-vous pas la foule qui s'écrie *Troïle!* — Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA. Quel est ce traînard qui marche là-bas?

On voit passer Troïle.

PANDARUS. Où donc? là-bas? C'est Déiphobe. Oh! c'est Troïle! A la bonne heure! voilà un homme, celui-là, ma nièce! — Hum! hum! — brave Troïle! le prince des guerriers!

CRESSIDA. Silence! de grâce, silence!

PANDARUS. Remarquez-le, observez-le! — O vaillant Troïle! — Regardez-le bien, ma nièce; voyez comme son épée est tachée de sang, et son casque plus criblé de coups que celui d'Hector! Quelle mine! quelle démarche! — O admirable jeune homme! Il n'a pas encore vingt-trois ans! Va, Troïle, va. Si j'avais pour sœur une Grâce, ou pour fille une déesse,

il pourrait la prendre. O l'homme admirable ! Pâris, Pâris n'est rien auprès de lui, je vous l'assure; Hélène troquerait volontiers son Pâris contre Troïle, et donnerait un œil par dessus le marché !

On voit passer une troupe de guerriers.

CRESSIDA. En voici d'autres.

PANDARUS. Fi donc ! un tas de niais, de butors, d'imbéciles ! C'est de la paille et du son, voilà tout. Je ne puis me lasser de la vue de Troïle; je passerais ma vie à le contempler. Ne regardez pas ces gens-là ; les aigles sont partis, laissez là les corbeaux et les buses ! J'aimerais mieux être Troïle qu'Agamemnon et tous les Grecs ensemble.

CRESSIDA. Il y a parmi les Grecs Achille, qui certes vaut mieux que Troïle.

PANDARUS. Achille ? un lourdaud, un portefaix, un vrai chameau !

CRESSIDA. Bien ! bien !

PANDARUS. Comment, bien ? — Avez-vous du jugement ? avez-vous des yeux? savez-vous ce que c'est qu'un homme ? N'est-ce pas la naissance, la beauté, la tournure, la conversation, le courage, l'instruction, la douceur, la vertu, la jeunesse, la libéralité, et autres qualités semblables qui constituent le mérite spécial d'un homme, ce qu'on pourrait appeler son assaisonnement ?

CRESSIDA. Oui, cela est vrai d'un homme doux et confit, dont le goût a besoin d'être relevé.

PANDARUS. Vous êtes véritablement une femme singulière !

Arrive LE PAGE de Troïle.

LE PAGE. Seigneur, mon maître désirerait vous parler à l'instant même.

PANDARUS. Où ?

LE PAGE. Chez vous, où il est maintenant occupé à se désarmer.

PANDARUS. Mon enfant, dis-lui que j'y vais.

Le Page s'éloigne.

PANDARUS, *continuant*. Je soupçonne qu'il est blessé. — Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDA. Adieu, mon oncle.

PANDARUS. Dans un moment, ma nièce, je viens vous rejoindre.

CRESSIDA. Pour m'apporter, mon oncle, —

PANDARUS. Un gage d'amour de la part de Troïle.

Pandarus s'éloigne.

CRESSIDA. Il fait là le métier d'entremetteur ; doux propos, serments, douleurs, sacrifices d'amour, tout cela, il me l'offre pour le compte d'autrui : mais je vois dans Troïle mille fois plus que dans le miroir des louanges de Pandarus ; cependant je m'abstiens. Tant qu'on leur fait la cour, les femmes sont des anges ; le bonheur est dans la recherche ; le triomphe obtenu, tout est fini ; la femme aimée qui ne sait pas cela ne sait rien ; les hommes prisent au-dessus de sa valeur ce qu'ils n'ont pas : l'amour n'est jamais si doux que lorsqu'il est accompagné du désir ; et c'est à lui que j'emprunte cette maxime : Les hommes avant la possession sont nos suppliants ; après ils sont nos maîtres. Aussi, bien que mon cœur porte le joug de l'amour, mes yeux n'en laisseront rien paraître.

Elle s'éloigne.

SCÈNE III.

Le camp des Grecs ; devant la tente d'Agamemnon. Les trompettes sonnent.

Arrivent **AGAMEMNON**, **NESTOR**, **ULYSSE**, **MÉNÉLAS**, et autres chefs.

AGAMEMNON. Princes, quel chagrin a donc emblêmi vos visages ? dans les desseins que nous formons ici-bas, l'événement ne réalise pas toujours les vastes promesses que faisait l'espérance. Les projets les plus élevés portent en eux-mêmes des éléments d'échecs et de désastres ; comme ces nœuds formés par les flots égarés de la sève, qui affectent la santé de l'arbre, et donnent une direction irrégulière à ses fibres errantes et tortueuses. Il est vrai, princes, que nous n'avons point encore atteint le but que nous nous proposions, et que Troie est encore debout ; mais cela n'a rien qui nous doive surprendre ; toutes les grandes entreprises que l'histoire nous raconte ont été traversées par des obstacles, et jamais les résultats n'ont répondu aux rêves brillants de l'imagination. Pourquoi donc, princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un regard consterné ? Pourquoi voir un sujet de honte dans les lenteurs que nous impose le grand Jupiter pour mettre notre persévérance à l'épreuve ? Ce n'est pas au milieu des faveurs de la fortune que l'homme montre ce qu'il vaut ; car alors, le vaillant et le lâche, le sage et l'insensé, l'artiste et l'ignorant, le fort et le faible, se ressemblent ; mais c'est dans la tempête

de la fortune que la distinction se manifeste; son souffle puissant emporte ce qui est léger; il ne reste plus que ce qui a de la consistance et du poids, que le mérite réel et pur de tout alliage.

NESTOR. Avec tout le respect dû à votre rang suprême, grand Agamemnon, permettez que Nestor fasse ressortir par des exemples la vérité de vos dernières paroles. L'adversité est la pierre de touche des hommes : quand la mer est calme, combien de barques fragiles osent s'aventurer sur ses vagues débonnaires, et lutter de vitesse avec des vaisseaux de haut bord? Mais l'audacieux Borée vient-il bouleverser les flots de Thétis? voyez les vigoureux navires se frayer un chemin à travers les montagnes liquides, et bondir, comme le cheval de Persée, entre les deux humides éléments. Qu'est devenue la nef insolente dont les débiles flancs osaient tout à l'heure rivaliser avec la force et la grandeur? ou elle a cherché un refuge dans le port, ou elle a été dévorée par Neptune. C'est ainsi que dans les orages de la fortune s'établit la distinction entre le vrai et le faux courage. Quand luit le soleil de la prospérité, le troupeau est plus exposé à l'aiguillon du taon ennemi qu'à la dent du tigre; mais quand l'ouragan fait ployer jusqu'au tronc noueux des chênes, et que l'insecte vole s'abriter sous le feuillage, c'est alors que l'animal courageux et fort mêle son courroux au courroux de la tempête et répond par ses mugissements à la voix irritée de la fortune.

ULYSSE. Agamemnon, illustre général des Grecs, vous notre force et notre espoir, vous le cœur, l'âme et l'esprit de notre armée, vous le centre auquel doivent aboutir les sentiments et les volontés de tous, écoutez parler Ulysse. J'applaudis de grand cœur aux paroles que vous avez prononcées tous deux; (*à Agamemnon*) vous que placent si haut votre rang et votre pouvoir, — (*à Nestor*) et vous dont nous vénérons le grand âge. — Le discours d'Agamemnon mérite d'être gravé sur l'airain par la main de la Grèce; celui de Nestor, vénérable par ses cheveux blancs, est digne de l'illustre vieillard qui enchaîne à sa parole expérimentée les oreilles des Grecs par des liens aussi forts que l'axe qui soutient l'univers. Néanmoins, — vous, roi puissant, — et vous, sage vieillard, — daignez écouter Ulysse.

AGAMEMNON. Parlez, prince d'Ithaque; quand vous ouvrez la bouche, nous ne craignons pas plus d'entendre des choses oiseuse set inutiles, que nous ne comptons sur l'harmonie des

paroles et la sagesse des pensées quand le grossier Thersite ouvre sa stupide mâchoire.

ULYSSE. Si Troie est encore debout, si l'épée du grand Hector n'est point encore sans maître, je vais vous dire pourquoi; c'est qu'on a porté atteinte à la règle et à l'autorité. Voyez dans cette plaine combien de tentes grecques sont vides? c'est l'ouvrage des factions. Quand le général n'est pas comme la ruche où chacun va porter le produit de ses excursions, quel miel pouvez-vous attendre? quand les rangs sont confondus, le plus indigne paraît l'égal du plus digne. Les cieux eux-mêmes, les planètes, et ce globe que nous habitons, sont soumis à une règle hiérarchique, à des conditions de prééminence, de lieu, d'espace, de mouvement, de proportions, de temps, de formes, d'attributions, d'ordre. En vertu de ces lois, le soleil, sur son trône majestueux, brille au milieu des sphères; son regard bienfaisant corrige les funestes influences des planètes ennemies; et tous les astres bons ou mauvais lui obéissent sans contestation comme à un roi : mais quand les planètes, troublées et confondues, s'égarent dans leur cours, quels fléaux, quelles calamités en résultent? quelle anarchie, quelles perturbations sur les flots, sur la terre et dans l'air? d'effroyables commotions ébranlent et déracinent l'unité et l'harmonie des états. Oh! une fois qu'on a brisé la hiérarchie, cette échelle de tous les grands desseins, toute entreprise échoue. Dès lors il n'y a plus de société, plus de degrés dans les écoles, plus de corporations dans les villes, plus de commerce paisible de peuple à peuple; alors disparaissent tout droit de naissance et de primogéniture, les couronnes, les sceptres, les lauriers. Otez la hiérarchie, dérangez cette corde, quelle dissonance va suivre! quelle hostilité entre toutes choses! la mer franchira ses rivages, et submergera le globe; la force opprimera la faiblesse, et le fils brutal donnera la mort à son père : la force tiendra lieu de droit; ou plutôt le vrai et le faux, ces deux contraires entre lesquels réside la justice, perdront leur nom, et la justice perdra également le sien. Alors tout individu s'attribuera le pouvoir, le pouvoir se formulera en volonté, la volonté en passion, et la passion, ce tigre insatiable, doublement secondé par la volonté et le pouvoir, devra nécessairement dévorer le monde, et finir par se dévorer lui-même. Grand Agamemnon, tel est le chaos qu'amène l'abandon de la hiérarchie. Voilà le désordre qui se communique de proche en proche, quand chacun veut s'élever au-dessus

de son supérieur immédiat. Le général est méprisé par l'officier qui vient après lui; ce dernier par celui qui le suit ; ainsi de degré en degré; chacun, à l'exemple du premier, ne pouvant souffrir de supérieur, est atteint d'une fièvre d'envie ; une jalouse émulation le consume et pâlit son visage. C'est à cette fièvre fatale, et non à sa propre force, qu'Ilion jusqu'aujourd'hui a dû son salut. Pour conclure ce discours déjà trop long, si Troie est debout, elle en est redevable non à sa vigueur, mais à notre faiblesse.

NESTOR. Ulysse a sagement découvert le mal dont nous sommes atteints.

AGAMEMNON. La nature du mal étant connue, Ulysse, quel en est le remède ?

ULYSSE. Le grand Achille, — que l'opinion proclame le nerf et la main droite de notre armée, — enivré de sa gloire qu'on fait sans cesse résonner à ses oreilles, est devenu chatouilleux sur son propre mérite; il reste enfermé dans sa tente, occupé à déverser le ridicule sur nos projets. Près de lui, nonchalamment couché sur un lit, Patrocle, tant que le jour dure, lance contre nous de grossiers sarcasmes; et sous prétexte de nous imiter, il nous contrefait de la manière la plus grotesque. Quelquefois, grand Agamemnon, il revêt votre dignité suprême, et pareil à un acteur qui fait consister le talent dans la force du jarret, et se plaît à faire résonner les planches sous son pied bruyant, il singe maladroitement la majesté de votre personne; lorsqu'il parle, sa voix a le son d'une cloche fêlée ; ses termes ampoulés même dans la bouche mugissante de Typhon sembleraient des hyperboles. En entendant ces farces indignes, l'énorme Achille se laisse retomber sur son lit ; un rire approbateur s'exhale avec bruit de sa profonde poitrine, et on l'entend s'écrier : « Admirable ! — c'est Agamemnon » trait pour trait. — Maintenant représente-nous Nestor ; — » tousse et passe la main sur ta barbe, comme lui, lorsqu'il se » prépare à débiter sa harangue. » Il dit : Patrocle obéit, et l'imitation ressemble à la réalité comme un extrême à l'extrême opposé, comme Vulcain à sa femme : ce qui n'empêche pas l'indulgent Achille de s'écrier : « Excellent ! c'est bien là » Nestor ! Maintenant, Patrocle, représente-nous-le s'armant à » la hâte, au milieu d'une alerte nocturne. » Alors ce sont les infirmités de l'âge qu'on parodie ; c'est le vieillard qui tousse et crache, et dont la main tremblante fait de vains efforts pour mettre son gorgerin et en attacher l'agrafe. A ce spectacle,

notre vaillant héros se pâme d'aise. « Assez, Patrocle, assez, » s'écrie-t-il, « cesse, ou donne-moi des côtes d'acier ; je rom- » prai les miennes à forces de rire. » C'est ainsi que nos qualités générales ou personnelles, nos talents, nos caractères, notre extérieur, nos entreprises, nos projets, nos ordres, nos défenses, nos discours à nos troupes en les conduisant au combat, nos paroles pur demander une suspension d'armes, nos succès ou nos pertes, ce qui est et ce qui n'est pas, tout sert de matière aux sarcasmes bouffons de ces deux hommes.

NESTOR. Et l'exemple de ces deux hommes, que l'opinion, comme l'a dit Ulysse, élève si haut, en pervertit un grand nombre d'autres : Ajax est devenu indépendant ; il porte la tête aussi haut, et témoigne autant de fierté qu'Achille ; comme lui il s'isole dans sa tente, se livre à des démonstrations factieuses, se donne des tons d'oracle, raille ouvertement nos dispositions militaires; et encore Thersite, — un misérable qui frappe monnaie de calomnie, — à déverser sur nous ses injures ordurières, à nous ravaler, à nous discréditer, quels que soient les dangers qui nous entourent.

ULYSSE. Ils taxent notre prudence de lâcheté ; selon eux la sagesse n'est point de mise à la guerre; ils méprisent la prévoyance, et ne font cas que du courage personnel ; quant aux facultés tranquilles de l'intelligence, quant au génie qui règle le moment de l'attaque, le nombre de ceux qui doivent frapper, qui, s'appuyant sur l'observation, arrive à connaître les forces de l'ennemi, — ils n'y attachent pas le moindre prix ; travail d'oisif, fatras de géographe, guerre de cabinet que tout cela ; en sorte que le bélier qui, par l'énormité de son poids et la violence de son choc, met la muraille bas, doit passer avant l'homme dont le génie créa cet instrument redoutable, ou ceux dont l'intelligence préside à son emploi.

NESTOR. A ce compte, le cheval d'Achille vaut à lui seul plusieurs fils de Thétis réunis.

On entend le son d'une trompette.

AGAMEMNON. Quelle est cette trompette ? Voyez, Ménélas.

Arrive ÉNÉE.

MÉNÉLAS. C'est un envoyé de Troie.

AGAMEMNON. Quel motif vous amène devant notre tente ?

ÉNÉE. Veuillez me dire si je suis devant la tente d'Agamemnon.

AGAMEMNON. Vous y êtes.

ÉNÉE. Un prince chargé d'un message pour lui, peut-il le ire entendre à son oreille auguste ?

AGAMEMNON. Parlez sans crainte; je vous le garantis plus ırement que ne pourrait le faire le bras d'Achille ; je vous onne cette assurance devant tous les Grecs qui reconnaissent gamemnon pour leur chef et leur général.

ÉNÉE. C'est une sécurité puissante. Mais comment un omme qui n'a jamais vu la royale personne d'Agamemnon ourra-t-il le distinguer des autres mortels?

AGAMEMNON. Comment?

ÉNÉE. Oui ; je fais cette demande afin que je puisse lui offir l'hommage de mon respect, et que mon front se colore 'une modeste rougeur, comme l'Aurore, lorsqu'elle jette sur e jeune Phébus un pudique regard. Où est ce dieu mortel, e pasteur des hommes? qui de vous est le grand, le puissant gamemnon ?

AGAMEMNON. Ce Troyen se moque de nous, ou il faut que es gens de Troie soient des courtisans bien cérémonieux.

ÉNÉE. Désarmés, ce sont des courtisans pleins de grâce et e bienveillance ; telle est leur réputation pendant la paix : nais quand ils ont saisi leurs armes, ils ont des paroles ères, un bras fort, des muscles nerveux, de bonnes épées ; et orsqu'ils ont Jupiter pour eux, rien n'égale leur courage. lais, tais-toi, Énée ; Troyen, tais-toi ; pose un doigt sur tes èvres ; le mérite perd de son lustre lorsqu'il fait lui-même on éloge. Mais la gloire sanctionne la louange que décerne à egret un ennemi ; celle-là seule est noble et pure.

AGAMEMNON. Troyen, n'est-ce pas Énée qu'on vous nomme ?

ÉNÉE. Oui, Grec, c'est là mon nom.

AGAMEMNON. Quel motif vous amène ?

ÉNÉE. Excusez-moi, seigneur ; ce que j'ai à dire ne doit être entendu que d'Agamemnon.

AGAMEMNON. Il ne donne point d'audience secrète aux envoyés de Troie.

ÉNÉE. Je ne viens pas non plus pour lui parler à voix basse ; 'ai ici une trompette qui doit résonner à son oreille, pour éveiller son attention avant que je prenne la parole.

AGAMEMNON. Que votre parole soit libre comme l'air ; ce n'est pas maintenant l'heure où Agamemnon dort ; Troyen, afin que vous sachiez bien qu'il est éveillé, il vous le dit lui-même.

ÉNÉE. Trompettes, sonnez ! que votre voix d'airain résonne parmi ces tentes oisives ; Troie veut que ses nobles propositions soient proclamées tout haut, en présence de tout ce qu'il y a d'hommes de cœur parmi les Grecs. (*Les trompettes sonnent.*) Grand Agamemnon, nous avons à Troie un prince, fils de Priam, nommé Hector, que fatigue l'inaction de cette trêve trop prolongée ; il m'a chargé d'amener avec moi un héraut d'armes, et voilà ce qu'il m'ordonne de vous dire : Rois, princes, guerriers, si parmi les plus braves il en est un qui fasse plus de cas de son honneur que de son repos ; qui cherche la gloire plus qu'il ne craint le péril ; qui aime sa maîtresse autrement qu'en paroles et par de vains serments déposés sur les lèvres de celle qu'il aime, et qui ose soutenir sa beauté et sa vertu les armes à la main, — c'est à lui que ce défi s'adresse. Hector, en présence des Troyens et des Grecs, se fait fort de prouver — du moins il y mettra tous ses efforts, — qu'il a une dame plus sage, plus belle, plus fidèle, que jamais Grec n'en pressa dans ses bras. Demain, il viendra dans l'espace qui sépare les tentes des Grecs des murs de Troie, et là, au son de la trompette, il provoquera au combat tout Grec préparé à soutenir la supériorité de sa dame : s'il s'en présente, Hector lui fera l'honneur de se mesurer avec lui ; sinon, rentré dans Troie, il y dira que les beautés grecques sont brûlées du soleil, et ne méritent pas qu'on brise une lance pour elles : j'ai dit.

AGAMEMNON. Énée, ce défi sera porté à la connaissance de nos jeunes amants ; si aucun d'eux n'a le courage de l'accepter, il faut alors que nous ayons laissé en Grèce tous nos gens de cœur. Mais nous sommes des guerriers, et ce guerrier-là n'est qu'un lâche qui n'a pas aimé, n'aime pas ou ne se propose pas d'aimer : si donc il en est un qui aime, ait aimé ou se propose d'aimer, celui-là combattra contre Hector ; à défaut de tout autre, ce sera moi.

NESTOR. Parlez à celui qui vous envoie d'un certain Nestor, qui était déjà homme quand l'aïeul d'Hector était encore à la mamelle ; il est vieux maintenant ; mais si dans l'armée grecque il ne se trouve pas un seul homme de cœur, un seul guerrier qu'anime une étincelle de courage, et qui soit prêt à soutenir l'honneur de sa dame, moi-même, je cacherai ma chevelure argentée sous un casque d'or ; je couvrirai d'une cuirasse ce corps vieux et décharné ; et marchant à la rencontre d'Hector, je lui dirai que ma dame était plus belle que son

aïeule, et aussi chaste qu'il s'en puisse trouver dans l'univers. Je me charge, avec mes trois gouttes de sang, de prouver cette vérité à sa jeunesse florissante.

ÉNÉE. Le ciel vous préserve d'une telle disette de jeunes braves!

ULYSSE. J'en dis autant.

AGAMEMNON. Noble Énée, laissez-moi toucher votre main; permettez que je vous conduise dans ma tente. Achille sera informé de votre message; cette nouvelle circulera d'une tente à l'autre, et tous les chefs de la Grèce en seront instruits: vous-même, avant votre départ, vous prendrez place à notre banquet, et vous trouverez l'accueil qu'on doit à un ennemi généreux.

Tous s'éloignent, à l'exception d'Ulysse et de Nestor.

ULYSSE. Nestor. —

NESTOR. Que dit Ulysse?

ULYSSE. Mon cerveau vient de concevoir une idée; aidez-moi à la faire éclore.

NESTOR. Quelle est-elle?

ULYSSE. La voici; les coins obtus fendent les nœuds les plus durs; les semences d'orgueil ont dans l'âme luxuriante d'Achille atteint leur maturité; il faut maintenant récolter, si nous ne voulons que la graine se répande et produise une moisson intarissable de maux dont nous serons tous accablés.

NESTOR. Sans doute; mais comment?

ULYSSE. Ce défi que nous envoie le vaillant Hector, bien qu'il semble s'adresser à tous, ne s'adresse effectivement qu'au seul Achille.

NESTOR. La chose est aussi évidente qu'une grosse somme résumée en quelques chiffres. En publiant le défi d'Hector, faites en sorte qu'Achille, son cerveau fût-il aussi aride que les déserts de la Libye, — et il l'est suffisamment, Apollon m'en est témoin, — ne puisse s'empêcher de voir sur-le-champ que c'est lui qu'Hector a en vue.

ULYSSE. Et vous croyez que cela l'excitera à répondre à son défi?

NESTOR. Oui, et il faut qu'il en soit ainsi. Quel autre qu'Achille pouvons-nous opposer à Hector, pour lui ravir l'honneur de cette lutte? Bien que ce ne soit qu'un combat inoffensif, néanmoins l'opinion publique attache à son issue une haute importance: ce sera pour les Troyens l'occa-

sion de mettre notre mérite à l'épreuve la plus délicate. Ulysse, croyez-moi, notre réputation dépend de la fortune de ce combat; le succès, bien qu'individuel, donnera la mesure de ce que vous valons tous; ce sera comme un index qui, mis en tête du volume, offre dans un cadre succinct la masse énorme des matières qui vont suivre dans tout leur développement. On doit naturellement supposer que l'adversaire donné à Hector est le champion de notre choix; et toutes nos volontés réunies ayant concouru à ce choix, on doit croire que c'est à sa supériorité qu'il a dû son élection, et qu'il est en quelque sorte l'essence de tous nos mérites réunis. S'il échoue, quel cœur n'en recevra une impression de découragement, et ne se sentira abaissé dans sa propre estime? Or notre bras n'est que l'instrument de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, comme l'arc et l'épée obéissent à la main qui les dirige.

ULYSSE. Permettez-moi de vous dire mon opinion. — Je pense qu'il n'est pas convenable que ce soit Achille qui combatte Hector. Faisons comme les marchands; montrons d'abord nos marchandises les plus communes, dans l'espoir de les vendre; dans le cas contraire, nous produirons nos meilleurs articles, et les marchandises de rebut que nous aurons fait voir d'abord en feront ressortir l'éclat. Ne consentez pas à ce qu'Hector et Achille soient opposés l'un à l'autre; car l'issue de ce combat doit amener d'étranges conséquences pour notre honneur ou notre honte.

NESTOR. Leur vue échappe à mes yeux de vieillard; quelles sont-elles?

ULYSSE. Si Achille n'était pas enflé d'une vanité démesurée, la gloire qui lui reviendrait de son combat contre Hector, nous la partagerions tous avec lui; mais il n'est déjà que trop insolent: s'il triomphe, mieux vaudrait pour nous avoir à soutenir les rayons dévorants d'un soleil d'Afrique, que les dédains insultants de son orgueil; si, au contraire, il succombe, nous aurons porté dans la personne de notre meilleur guerrier un coup fatal à notre renommée. Non, tirons au sort le nom du combattant, et faisons en sorte que ce soit Ajax qui soit désigné pour combattre Hector. Affectons entre nous de le considérer comme notre guerrier le plus redoutable; cela pourra contribuer à guérir la vanité du roi des Myrmidons, à qui l'adulation a tourné la tête; et nous abaisserons sa fierté, aujourd'hui plus rayonnante que l'arc éclatant d'Iris. Si cet

écervelé d'Ajax se tire de ce pas avec honneur, nous l'applaudirons d'une voix unanime; s'il échoue, il nous reste la ressource de dire que nous avons meilleur que lui. Mais, dans un cas comme dans l'autre, nous arrivons toujours à ce résultat, —que le choix d'Ajax est un coup porté à la fierté d'Achille.

NESTOR. Ulysse, je commence maintenant à goûter votre avis, et je vais sur-le-champ parler dans ce sens à Agamemnon ; allons de ce pas le trouver. Nous nous servirons d'un dogue pour mater l'autre. L'orgueil est l'os qu'il faut leur jeter.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie du camp des Grecs.

Arrivent AJAX et THERSITE.

AJAX. Thersite, —

THERSITE. Agamemnon, — s'il avait des ulcères, — s'il en avait par tout le corps, —

AJAX. Thersite, —

THERSITE. Et si ces ulcères venaient à couler ; — dans ce cas, le général ne serait-il pas coulé? cela ne serait-il pas un admirable ulcère?

AJAX. Chien, —

THERSITE. Nous verrions alors sortir quelque chose de lui, tandis que maintenant je n'en vois sortir absolument rien.

AJAX. Race de chien, puisque tu ne peux rien entendre, je vais te faire sentir.

Il le frappe.

THERSITE. Que la malédiction de la Grèce descende sur toi, guerrier épais et stupide!

AJAX. Parle donc, levain mal fermenté ; à force de coups, je t'apprendrai à vivre.

THERSITE. C'est comme si je voulais, à force de sarcasmes, vous donner de l'esprit et de la raison : or, je pense qu'on apprendrait plutôt à votre cheval à réciter une harangue qu'à

vous à prier sans livre. Vous savez frapper, n'est-ce pas? Que la peste vous étouffe pour votre brutalité !

AJAX. Vilain reptile, apprends-moi quel est l'objet de la proclamation.

THERSITE. Croyez-vous donc que je ne sens rien, que vous me frappez ainsi ?

AJAX. La proclamation, —

THERSITE. M'est avis que partout on vous proclame un sot.

AJAX. Prends garde à toi, porc-épic, prends garde à toi, la main me démange.

THERSITE. Je voudrais que de la tête aux pieds le corps vous démangeât, et qu'on me chargeât de vous gratter ; je ferais de vous le lépreux le plus dégoûtant de toute la Grèce. Quand vous êtes devant l'ennemi, vous êtes aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX. La proclamation, te dis-je.

THERSITE. Vous êtes toujours à murmurer contre Achille, à vous railler de lui ; et vous êtes aussi jaloux de sa grandeur que Cerbère de la beauté de Proserpine ; car vous ne cessez d'aboyer contre lui.

AJAX. Madame Thersite, —

THERSITE. Allez le battre, lui ! —

AJAX. Bélître, —

THERSITE. Il vous briserait entre l'index et le pouce, comme un matelot casse un biscuit.

AJAX. Misérable !

Il le frappe.

THERSITE. Frappez, frappez !

AJAX. Escabeau de sorcière !

THERSITE. Frappez, frappez, esprit lourd et grossier ; votre tête n'a pas plus de cervelle que je n'en ai sur la main ; un âne vous en remontrerait ! Vous n'êtes qu'un rustre vaillant qu'on emploie à étriller les Troyens ; et les plus ineptes vous mènent par le nez comme un esclave de Barbarie. Si vous vous mettez sur le pied de me battre, je vous disséquerai des pieds à la tête, et vous dirai ce que vous êtes pouce par pouce, créature sans entrailles !

AJAX. Chien !

THERSITE. Lépreux !

AJAX. Dogue !

Il le frappe.

THERSITE. Idiot sous les armes! frappe, animal féroce ! frappe, chameau ! fappe, frappe.

Arrivent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE. Qu'avez-vous, Ajax ? Pourquoi le battre ainsi ? Eh bien ! Thersite ! de quoi s'agit-il ?

THERSITE. Vous le voyez, n'est-ce pas ?

ACHILLE. Oui ; après ?

THERSITE. Regardez-le bien.

ACHILLE. Je le regarde ; ensuite ?

THERSITE. Regardez-le, vous dis-je.

ACHILLE. C'est ce que je fais.

THERSITE. Mais non, vous ne le considérez pas avec assez d'attention ; n'importe pour qui vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE. Je le sais, imbécile !

THERSITE. Oui ; mais c'est un imbécile qui ne se reconnaît pas pour tel.

AJAX. C'est pour cela que je te bats.

THERSITE. Oh ! oh ! oh ! oh ! se peut-il qu'il profère des choses aussi dépourvues d'esprit ! Comme ses discours ont de longues oreilles ! Je lui ai disloqué le cerveau plus qu'il n'a battu mes os. J'achèterais neuf moineaux pour un sou, et sa cervelle ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Achille, c'est Ajax, — qui porte son esprit dans le ventre, et ses boyaux dans la tête ; — je vais vous dire ce que je pense de lui.

ACHILLE. Eh bien ! quoi ?

THERSITE. Je dis que c'est Ajax, —

Ajax va pour le frapper ; Achille s'interpose entre eux.

ACHILLE. Ajax, de grâce !

THERSITE. N'a pas autant d'esprit, —

ACHILLE, *retenant Ajax.* Je ne permettrai pas, —

THERSITE. Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'aiguille de cette Hélène pour laquelle il est venu combattre.

ACHILLE. Fou, tais-toi.

THERSITE. Je ne demande pas mieux que de me tenir tranquille ; mais ce fou ne le veut pas : le voilà ; c'est lui-même que vous voyez.

AJAX. O chien damné! je vais, —

ACHILLE. Voulez-vous faire assaut d'esprit avec un fou?

THERSITE. Non, certainement; car l'esprit du fou ferait honte au sien.

PATROCLE. Point d'injures, Thersite.

ACHILLE. Quel est le sujet de la querelle?

AJAX. J'ai demandé à ce chat-huant de me dire la teneur de la proclamation, et il s'est mis à me goguenarder.

THERSITE. Je ne suis pas à votre service.

AJAX. Allons donc, allons donc.

THERSITE. Je sers ici volontairement.

ACHILLE. C'est un service forcé que tu as fait en dernier lieu; il n'avait rien de volontaire : c'est Ajax qui était volontaire; toi, tu étais en état de compulsion.

THERSITE. En vérité, — ou il y a des gens qui mentent, ou une grande partie de votre esprit réside aussi dans les articulations. — Hector aura bien du bonheur s'il parvient à entamer votre crâne à tous deux; c'est une coquille épaisse et dure, sans noyau dedans.

ACHILLE. Et moi aussi, Thersite?

THERSITE. Ulysse et Nestor, — dont l'esprit commençait déjà à moisir avant que vos grands-pères eussent des ongles à leurs doigts, — vous attellent comme des bœufs à une charrue, et vous font travailler au labour de cette guerre.

ACHILLE. Que dis-tu?

THERSITE. Oui, certainement; en avant, Achille! en avant, Ajax!

AJAX. Je te couperai la langue.

THERSITE. Peu m'importe; cela ne m'empêchera pas de parler tout autant que vous.

PATROCLE. En voilà assez, Thersite; tais-toi.

THERSITE. Je me tairais, parce que le roquet d'Achille me l'ordonne!

ACHILLE. Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE. Je vous verrai pendre tous avant qu'il m'arrive de remettre les pieds sous vos tentes; j'irai parmi les gens qui ont du sens commun, et je quitterai la faction des fous.

Il s'éloigne.

PATROCLE. Bon débarras.

ACHILLE. Seigneur, voici la nouvelle qu'on publie dans tout le camp. Demain matin, à la première heure du jour, Hector doit se présenter avec un héraut d'armes, dans l'intervalle qui sépare nos tentes de Troie. Là, il doit provoquer au combat celui de nos guerriers qui aura le courage de soutenir,— je ne sais quelle sottise; adieu.

AJAX. Adieu. Qui acceptera son défi?

ACHILLE. Je ne sais; le sort en décidera; autrement, il connaîtrait son homme.

AJAX. C'est-à-dire vous. — Allons en apprendre davantage.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PRIAM, HECTOR, TROILE, PARIS et HÉLÉNUS.

PRIAM. Après une si grande perte d'hommes, de temps et de paroles, voilà ce que Nestor vient nous dire de la part des Grecs : « Rendez Hélène; et tout ce qu'elle nous a coûté, — honneur, perte de temps, voyages, dépenses, blessures, amis, et tout ce qu'a dévoré cette guerre meurtrière, — seront mis en oubli. » — Hector, que dites-vous de cette proposition?

HECTOR. Auguste Priam, bien qu'en ce qui me touche personnellement, nul ne craigne moins les Grecs que moi, cependant il n'est point de femme qui ait des entrailles plus tendres qu'Hector, qui soit plus sujette à s'alarmer, plus prompte à s'écrier : *Qui peut prévoir où cela nous conduira?* Une sécurité trop absolue met notre repos en danger; une modeste défiance est le flambeau du sage, la sonde qui pénètre au fond des choses, pour s'assurer de la gravité du mal. Qu'Hélène parte; depuis que pour cette querelle la première épée a été tirée du fourreau, parmi les milliers de victimes immolées, dix sur cent étaient pour nous d'un aussi grand prix qu'Hélène; je parle de celles qui ont été moissonnées dans nos rangs. Si donc nous avons perdu un si grand nombre des nôtres, pour conserver un bien qui n'est pas à nous, qui, fût-il à nous, ne vaut pas la dixième partie des victimes sacrifiées, pour quelles raisons nous refuserions-nous à le rendre?

TROÏLE. Fi donc, mon frère! pouvez-vous bien mettre la dignité et l'honneur d'un roi aussi grand que notre auguste père, en balance avec de vulgaires considérations? Voulez-vous tarifer son mérite infini, et mesurer son immense valeur sur

une échelle aussi mesquine que des raisonnements et des craintes? Quelle honte !

HÉLÉNUS. Je ne m'étonne pas qu'étant vous-même si vide de raisonnements, vous parliez contre la raison ; si vous en manquez, est-ce un motif pour que notre père s'en passe dans la conduite des affaires de son empire ?

TROÏLE. Mon frère le pontife, je conçois que vous preniez en main la défense des visions et des rêves ; vos gants sont fourrés de raison. Je comprends vos motifs ; vous savez qu'un ennemi ne vous présage rien de bon ; vous savez qu'un coup d'épée offre des dangers, et la raison évite tout ce qui peut nuire ; dès lors, il est tout simple qu'aussitôt qu'Hélénus aperçoit un Grec et son épée, il attache à ses talons les ailes de la raison, et s'enfuie aussi vite que Mercure devant Jupiter irrité, ou qu'une étoile qui a quitté son orbite ! — Si la raison est à l'ordre du jour, nous n'avons plus qu'à fermer nos portes et à dormir ; il faudrait que le courage et l'honneur eussent des cœurs de lièvre, pour consentir à se mettre au régime de la raison : la raison et la prudence pâlissent la valeur, énervent le courage.

HECTOR. Mon frère, Hélène ne vaut pas ce que sa conservation nous coûte.

TROÏLE. Les choses ne valent que ce qu'on les estime.

HECTOR. Mais il ne dépend pas d'une volonté individuelle de fixer à une chose son prix ; indépendamment de la valeur que lui donne celui qui l'apprécie, elle doit avoir sa valeur intrinsèque ; c'est une idolâtrie insensée que de rendre le culte plus grand que n'est le dieu, et c'est folie que de créer des perfections pour les admirer ensuite.

TROÏLE. Aujourd'hui, je prends femme, et mon choix est guidé par ma volonté ; ma volonté a été influencée par mes oreilles et mes yeux, ces pilotes expérimentés, préposés à la navigation entre les parages dangereux de la volonté et du jugement. Comment puis-je refuser la femme que j'ai choisie ? Lors même que ma volonté ne serait pas d'accord avec mon choix, je ne puis, sans forfaire à l'honneur, me soustraire à cette obligation. Nous ne rendons pas au marchand les étoffes que nous avons portées et dont le lustre est parti, et parce que notre estomac est rassasié, nous ne jetons pas au rebut ce qui reste d'un festin. On a trouvé à propos que Pâris nous vengeât des Grecs ; son navire, en déployant ses voiles, a emporté

vos vœux; la mer et les vents, ces ennemis de vieille date, suspendirent leurs querelles et le favorisèrent; il toucha au port désiré, et, en retour d'une vieille tante [1] que les Grecs retenaient captive, il nous amena une reine grecque, si ravissante, qu'auprès de sa jeunesse et de sa fraîcheur, Apollon est ridé et l'Aurore est pâle : on demande pourquoi nous la gardons; les Grecs gardent notre tante, le mérite-t-elle plus qu'Hélène? Hélène est une perle précieuse : pour la conquérir, mille vaisseaux ont été lancés sur les ondes; des rois couronnés se sont transformés en marchands pour acheter ce trésor. Si vous avouez que Pâris a eu raison de partir pour ce voyage,— et vous ne pouvez faire autrement, car vous lui avez crié tous : *Allez, allez!* — si vous êtes forcés de convenir qu'il a ramené dans sa patrie une noble conquête, — et vous y êtes obligés, car tous vous avez battu des mains, et vous vous êtes écriés : *Inestimable!*— pourquoi donc maintenant blâmez-vous le résultat de vos propres conseils? pourquoi, plus inconstants que ne le fut jamais la Fortune, ravalez-vous aujourd'hui ce que naguère vous estimiez plus précieux que la mer et la terre? O vil et honteux larcin! nous avons dérobé ce que nous n'avons pas le courage de garder! lâches brigands que nous sommes, indignes du trésor que nous avons ravi; le vol commis par nous en Grèce, nous rougissons de l'avouer chez nous.

UNE VOIX, *de l'intérieur.* Pleurez, Troyens, pleurez!

PRIAM. Quel est ce bruit? quels sont ces cris?

TROÏLE. C'est notre sœur insensée, je reconnais sa voix.

LA MÊME VOIX. Pleurez, Troyens!

HECTOR. C'est Cassandre.

Entre CASSANDRE, en proie à un de ses accès de fureur prophétique.

CASSANDRE. Pleurez, Troyens, pleurez! donnez-moi des milliers d'yeux, et je les remplirai de prophétiques larmes.

HECTOR. Silence, ma sœur, silence.

CASSANDRE. Jeunes filles et jeunes hommes, adultes et vieillards, enfants qui ne pouvez que crier, joignez-vous à mes clameurs : acquittons à l'avance la moitié du tribut de douleur qui nous attend dans l'avenir. Pleurez, Troyens, pleurez! que vos yeux s'accoutument aux larmes; Troie ne peut rester de-

[1] Hésione, sœur de Priam; Hercule, irrité de la mauvaise foi de Laomédon, enleva Hésione, et la donna à Télamon, qui en eut Ajax.

bout; Illion doit tomber; Pâris est la torche[1] ardente qui doit tous nous consumer. Pleurez, Troyens, pleurez! Hélène et malheur! pleurez, pleurez! Troie est en flammes, si Hélène ne nous quitte.

Elle sort.

HECTOR. Eh bien, jeune Troïle, ces prophétiques accents de notre sœur ne touchent-ils point votre âme? La fièvre dont votre sang est dévoré est-elle si ardente, que ni les discours de la raison, ni la crainte d'un mauvais succès dans une mauvaise cause, ne puissent la tempérer?

TROÏLE. Mon frère Hector, ce n'est pas l'événement seul qui doit décider de la justice d'une entreprise; parce que la raison de Cassandre est égarée, ce n'est pas une raison pour que nous perdions courage; ses accès de folie ne sauraient affaiblir la bonté de la cause que nous nous sommes tous engagés sur l'honneur à défendre. Pour moi, je n'y suis pas plus intéressé que les autres fils de Priam; et à Jupiter ne plaise qu'on nous oblige jamais à soutenir quoi que ce soit qui puisse répugner le moins du monde à la conscience la plus timorée!

PARIS. S'il en était autrement, le monde pourrait taxer de légèreté et mon entreprise et vos résolutions; mais, j'en atteste les dieux, votre plein et entier consentement a donné des ailes à mon inclination, et m'a fait surmonter la crainte des périls que pouvait entraîner l'exécution d'un projet si grave. Que pouvait, hélas! le bras d'un seul homme? Que pouvait le courage d'un individu isolé contre le ressentiment de tous ceux que cette querelle devait soulever contre moi? Néanmoins, je le déclare, dussé-je être seul pour témoigner de tous les obstacles, si mon pouvoir égalait ma volonté, Pâris ne rétracterait pas ce qu'il a fait, et poursuivrait sans relâche son entreprise.

PRIAM. Pâris, vous parlez en homme enivré de son bonheur; vous avez le miel, et tous ces guerriers l'amertume; votre vaillance n'a donc pas un grand mérite.

PARIS. Seigneur, je n'ai pas seulement en vue les plaisirs attachés à la possession d'une telle beauté; je voudrais encore effacer la souillure de son enlèvement par l'honneur attaché à sa conservation. Quelle trahison ce serait envers cette reine ravie à son époux! quelle honte pour vous et pour moi de la

[1] Hécube, étant enceinte de Pâris, rêva qu'elle donnait le jour à une torche enflammée.

rendre aujourd'hui lâchement et par crainte ! Se peut-il qu'une pensée aussi indigne ait pu prendre racine dans vos cœurs généreux ! Il n'est pas dans notre armée de si faible courage qui ne soit prêt à braver le péril et à tirer le glaive quand il est question de défendre Hélène ; il n'est pas de guerrier entre les plus braves qui ne tienne à honneur d'affronter la mort et de donner sa vie pour elle ; j'en conclus que nous avons raison de combattre pour une beauté qui, dans tout l'univers, n'a pas son égale.

HECTOR. Pâris et Troïle, vous avez tous deux parlé on ne peut mieux, et glosé fort pertinemment, bien que superficiellement, sur la question en litige ; vous ne ressemblez pas mal à ces jeunes hommes qu'Aristote [1] jugeait incapables de goûter la philosophie morale. Les raisons que vous alléguez sont plus propres à servir les dérèglements de la passion qu'à conduire à une décision équitable entre le juste et l'injuste ; car le plaisir et la vengeance ont l'oreille plus sourde que la couleuvre à la voix d'un sage conseil. La nature veut que la propriété de chacun soit respectée : or y a-t-il dans le genre humain de lien plus étroit que celui qui unit la femme à son époux ? S'il arrive que cette loi de la nature soit violée par la passion ; si de grandes âmes, aveuglées par leurs penchants, ne craignent pas de l'enfreindre, toutes les nations régulièrement gouvernées ont des lois destinées à réprimer la rébellion et la révolte de ces appétits effrénés. Si donc Hélène est la femme du roi de Sparte, et cela est incontestable, cette loi morale de la nature et de toutes les nations demande impérieusement qu'elle soit rendue à son époux. La persistance dans un tort, au lieu de le diminuer, ne fait que l'aggraver : telle est l'opinion d'Hector sur la question d'équité ; cependant, mes frères, je comprends votre susceptibilité, et je partage votre résolution de conserver Hélène ; car c'est une cause qui engage l'honneur de tous et de chacun.

TROÏLE. C'est cela même ; vous avez mis le doigt sur le point vital de la question. Si nous n'avions pas en vue la gloire, plutôt que la satisfaction de nos ressentiments, je ne voudrais pas qu'une goutte de sang troyen de plus fût répandue pour la défense d'Hélène. Mais, digne Hector, elle est pour nous une occasion d'honneur et de gloire, un puissant aiguillon aux vaillants et magnanimes exploits ! Par elle, nous pouvons au-

[1] Voici un étrange anachronisme ; nous ne savons s'il faut le mettre sur le compte de Shakspeare ou de ses ignorants copistes.

jourd'hui triompher de nos ennemis, et conquérir dans l'avenir une immortelle gloire. Je présume qu'Hector ne voudrait pas, pour tous les trésors de l'univers, perdre sa part d'un si riche héritage, et renoncer à la gloire qui sourit à une si noble entreprise.

HECTOR. Je suis des vôtres, fils vaillant de l'illustre Priam ! J'ai lancé parmi les chefs oisifs et factieux des Grecs un audacieux défi qui va les tirer de leur léthargie. J'apprends que leur général dort, et que la jalousie s'est glissée dans son armée : cela sans doute va le réveiller.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Achille.

Arrive THERSITE.

THERSITE. Eh bien, Thersite ! quoi donc ! te voilà perdu dans le labyrinthe de ta colère? Sera-t-il dit que l'éléphant Ajax l'emportera ainsi ? Il me bat, et je le raille ! Plût au ciel qu'il en fût autrement, et que je pusse le battre, au risque d'être raillé par lui ! Parbleu ! quand je devrais apprendre à conjurer et à évoquer les démons, il faudra que je trouve quelque issue aux inspirations de ma colère. Et puis encore cet Achille, un ingénieur militaire de la première force ! Si Troie ne doit être prise que lorsque ces deux-là auront miné ses remparts, ses murs resteront debout jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-mêmes. O toi, grand Jupiter ! lance-tonnerre de l'Olympe, oublie que tu es Jupiter, le roi des dieux ; et toi, Mercure, oublie toute la ruse des serpents de ton caducée, si tous deux vous n'ôtez à ces hommes la toute petite dose d'esprit qui leur reste encore. L'ignorance impuissante elle-même sait que cette dose est si minime, que pour délivrer une mouche des pattes d'une araignée, ils ne trouveraient pas d'autre expédient que de tirer leur pesante épée et de couper la toile. Après cela, vengeance sur le camp tout entier ! ou plutôt que des douleurs cuisantes leur rongent les os ! car c'est, je crois, le fléau attaché à ceux qui font la guerre pour un cotillon. J'ai dit mes prières ; c'est au démon de l'envie à répondre ainsi soit-il ! Que vois-je ? est-ce le seigneur Achille ?

Arrive PATROCLE.

PATROCLE. Qui est là ? Thersite, mon cher Thersite, arrive et décoche tes sarcasmes.

THERSITE. Si j'avais pu me souvenir d'un mannequin doré, tu ne serais pas échappé à mes réflexions : mais n'importe : sois toi-même ton propre fléau ! Que le lot ordinaire de l'humanité, la sottise et l'ignorance, soient abondamment ton partage ! que le ciel te préserve d'un instituteur, et qu'aucune règle ne t'approche ! que tes passions te servent de guide jusqu'à ta mort ! Si alors celle qui t'ensevelira dit que tu es un beau cadavre, je suis prêt à faire tous les serments qu'on voudra qu'elle n'a jamais enseveli que des mendiants difformes. Ainsi soit-il. Où est Achille ?

PATROCLE. Eh quoi ! tu es dévot ! est-ce que tu faisais là tes prières ?

THERSITE. Oui, le ciel m'en est témoin.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Qui est là ?

PATROCLE. Thersite, seigneur.

ACHILLE. Où est-il ?—Ah ! te voilà ! toi, mon dessert, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table, depuis un si grand nombre de repas ? Voyons, réponds-moi, qu'est Agamemnon ?

THERSITE. Votre général, Achille ; — maintenant, Patrocle, dites-moi ce qu'est Achille.

PATROCLE. Ton maître, Thersite ; maintenant, dis-moi ce que tu es.

THERSITE. Quelqu'un qui vous connaît, Patrocle ; maintenant, Patrocle, dites-moi ce que vous êtes.

PATROCLE. Tu peux le dire ; car tu le sais.

ACHILLE. Oh ! dis-le, dis-le.

THERSITE. Je vais reprendre la question toute entière. Agamemnon commande Achille ; Achille est mon maître ; je suis celui qui connaît Patrocle, et Patrocle est un fou.

PATROCLE Maraud !

THERSITE. Fou, taisez-vous ; je n'ai pas fini.

ACHILLE. C'est un homme privilégié.—Continue, Thersite.

THERSITE. Agamemnon est un fou ; Achille est un fou, Thersite est un fou, et, comme je l'ai dit ci-devant, Patrocle est un fou.

ACHILLE. Voyons, prouve-nous cela.

THERSITE. Agamemnon est fou de vouloir commander Achille ; Achille est fou de se laisser commander par Agamem-

non ; Thersite est fou de servir un pareil fou ; et Patrocle est un fou pur et simple.

PATROCLE. Pourquoi suis-je un fou ?

THERSITE. Demandez cela aux gens qui aiment à prouver. Pour moi, il me suffit que vous le soyez. Voyez ; qui vient à nous ?

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE et AJAX.

ACHILLE. Patrocle, je ne veux parler à personne : — Viens avec moi, Thersite.

Il rentre dans sa tente.

THERSITE. Quel amas de sottise, de charlatanisme et de friponnerie ! La cause de tout ce tapage, c'est un cocu et une catin : beau sujet de querelle, ma foi, pour soulever toutes ces factions jalouses, et répandre des flots de sang ! La peste sur un pareil débat ! et que la guerre et la débauche les exterminent tous.

Il s'éloigne.

AGAMEMNON. Où est Achille ?

PATROCLE. Dans sa tente, seigneur ; mais il est indisposé.

AGAMEMNON. Faites-lui savoir que nous sommes ici. Il a refusé de recevoir les personnes que nous lui avons envoyées, et nous mettons à l'écart notre dignité, pour lui rendre nous-même visite ; dites-le-lui, dans la crainte qu'il ne s'imagine que nous ne savons pas maintenir notre rang, et n'avons pas la conscience de ce que nous sommes.

PATROCLE. Je le lui dirai.

Il rentre dans la tente.

ULYSSE. Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente ; il n'est pas malade.

AJAX. Oui, il a la maladie du lion, la maladie de l'orgueil : vous pouvez qualifier cela d'humeur noire, si vous voulez l'excuser ; selon moi, c'est de l'orgueil. Mais pourquoi ? pourquoi ? qu'il nous en fasse connaître le motif. — Un mot, seigneur.

Il s'entretient à part avec Agamemnon.

NESTOR. Quel motif excite Ajax à parler contre lui ?

ULYSSE. Achille lui a débauché son bouffon.

NESTOR. Qui ? Thersite ?

ULYSSE. Lui-même.

NESTOR. En ce cas, il va manquer de sujets de conversation, maintenant qu'il a perdu celui qui lui en fournissait.

ULYSSE. Non ; vous voyez qu'il a pris pour sujet Achille, qui lui a pris le sien.

NESTOR. Tant mieux; il vaut mieux pour nous les voir divisés qu'unis : mais il devait être bien faible le lien qu'un fou a pu briser.

ULYSSE. La folie noue aisément l'amitié dont la sagesse n'est pas le lien. Voici Patrocle.

Revient PATROCLE.

NESTOR. Achille n'est pas avec lui.

ULYSSE. L'éléphant a des jointures, mais elles ne sont pas à l'usage de la politesse ; il a des jambes pour marcher, non pour fléchir.

PATROCLE. Achille me charge de vous dire, — qu'il est bien fâché si la visite que lui fait votre grandeur, avec cette noble suite, a d'autres motifs que votre amusement et votre plaisir : il espère que vous n'avez eu d'autre objet en vue que de faire après dîner une promenade pour la santé et la digestion.

AGAMEMNON. Ecoutez, Patrocle : — Nous sommes dès longtemps accoutumés à ces sortes de réponses ; mais ces vaines excuses, lancées sur les ailes du mépris, ne sauraient échapper à notre pénétration. Il a beaucoup de mérite, et nous lui en reconnaissons beaucoup : néanmoins, toutes ses qualités éminentes, que lui-même il dénature, commencent à perdre de leur lustre à nos yeux ; et, semblables à des fruits exquis dans un plat souillé, il est probable qu'elles pourriront sans avoir été goûtées. Allez lui dire que nous sommes venus pour lui parler : vous ferez bien d'ajouter que nous lui croyons trop d'orgueil et pas assez de savoir-vivre, et plus de présomption que de jugement. De plus dignes que lui viennent le voir, malgré la sauvage réserve qu'il affecte, dissimulent l'élévation de leur rang, se soumettent avec une humble déférence à ses bizarres caprices, et vont jusqu'à épier le flux et le reflux de son humeur changeante, comme si le destin de cette guerre en dépendait. Allez lui dire cela, et ajoutez que s'il se met à un trop haut prix, nous nous passerons de lui ; nous le laisserons là comme une machine dont on ne peut faire usage. Un corps inerte nous est inutile à la guerre : nous préférons un nain qui agit à un éléphant qui dort. — Allez lui dire cela.

PATROCLE. J'y vais ; et je vous apporterai sur-le-champ sa réponse.

Il rentre dans la tente.

AGAMEMNON. Nous ne voulons pas emprunter la voix d'un tiers ; nous sommes venus pour lui parler en personne. — Ulysse, entrez dans sa tente.

Ulysse entre dans la tente.

AJAX. En quoi est-il plus qu'un autre ?

AGAMEMNON. Il n'est pas plus qu'il ne croit être.

AJAX. Est-il autant ? ne pensez-vous pas qu'il se croit supérieur à moi ?

AGAMEMNON. Sans nul doute.

AJAX. Pensez-vous comme lui à cet égard ?

AGAMEMNON. Non, noble Ajax : vous êtes aussi fort que lui, aussi vaillant, aussi sage; vous n'êtes pas moins noble, beaucoup plus doux, et infiniment plus traitable.

AJAX. Comment peut-on être orgueilleux ? D'où vient l'orgueil ? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil.

NESTOR. Votre intelligence est plus lucide que la sienne, Ajax, et vos qualités sont plus pures. L'orgueilleux se dévore lui-même : l'orgueil est son propre miroir, son panégyriste, son historien ; or le mérite d'une action disparaît quand celui qui l'a faite ne laisse pas son action parler pour lui.

AJAX. Je déteste un homme orgueilleux comme je déteste les reptiles.

NESTOR, *à part*. Et cependant il s'aime ; cela n'est-il pas étrange ?

Revient ULYSSE.

ULYSSE. Achille n'ira point combattre demain.

AGAMEMNON. Quelle est son excuse ?

ULYSSE. Il n'en donne aucune ; il s'abandonne au cours de ses caprices ; sans attention ni égard pour personne, il s'obstine dans sa volonté et dans son égoïsme.

AGAMEMNON. Pourquoi refuse-t-il, quand nous le lui demandons poliment, de nous montrer sa personne et de venir respirer l'air avec nous ?

ULYSSE. Les moindres choses, dès qu'elles font l'objet d'une demande, acquièrent de l'importance à ses yeux ; il est plein de sa grandeur, et ne parle de lui qu'avec l'orgueil le plus intraitable. L'opinion qu'il a de son mérite le préoccupe tellement, qu'il lui est impossible de maintenir l'équilibre entre ses facultés mentales et ses facultés actives, et qu'il est en lutte

contre lui-même. Que vous dirai-je? Il est si effroyablement orgueilleux, qu'il n'y a plus de remède; il faut désespérer de lui.

AGAMEMNON. Qu'Ajax aille le trouver. — (*A Ajax.*) Seigneur, allez le voir dans sa tente, le saluer de notre part : on dit qu'il fait cas de vous ; il est probable qu'en votre faveur il fera quelques concessions.

ULYSSE. O Agamemnon ! permettez qu'il n'en soit point ainsi ; nous baiserons la trace de tous les pas qu'Ajax fera en s'éloignant d'Achille. Eh quoi ! le chef orgueilleux qui se complaît dans son arrogance, et n'admet dans sa tête d'autres vues que celles qu'il a lui-même conçues, souffrirons-nous qu'il soit adoré de celui qui est à nos yeux une idole plus grande ? Non, ce trois fois digne et trois fois vaillant guerrier ne doit pas flétrir les palmes qu'il a glorieusement conquises ; et si l'on m'en croit, il n'humiliera pas son mérite devant Achille, quels que soient les titres de ce dernier : ce serait enfler encore son orgueil déjà trop bouffi ; ce serait ajouter des flammes au Cancer lorsqu'il embrase de ses feux le grand Hypérion. Ajax aller trouver Achille ! Que Jupiter nous en préserve ! et que plutôt il dise par la voix du tonnerre : « *Achille, va trouver Ajax !* »

NESTOR, *à part.* Oh ! voilà qui est bien ; il le prend par son faible !

DIOMÈDE, *à part.* Comme il boit en silence le nectar de la louange !

AJAX. Si je vais à lui, je lui frappe le visage de mon gantelet.

AGAMEMNON. Oh ! non ; vous n'irez pas.

AJAX. S'il fait le fier avec moi, je le mettrai à la raison.

ULYSSE. Je ne le voudrais pas pour tout le prix que nous attendons de cette guerre.

AJAX. Un insolent, un misérable, un drôle !

NESTOR, *à part.* Comme il fait lui-même son portrait !

AJAX. Ne peut-il donc être sociable ?

ULYSSE, *à part.* Le corbeau qui crie contre la couleur noire.

AJAX. Je vais lui tirer du sang pour le délivrer de cette humeur-là.

AGAMEMNON, *à part.* C'est le malade qui veut jouer le rôle de médecin.

AJAX. Si tout le monde pensait comme moi, —

ULYSSE, *à part.* L'esprit passerait de mode.

AJAX. Il n'en serait pas quitte à si bon marché ; il lui faudrait auparavant avaler nos épées. Sera-t-il dit que l'orgueil l'emportera ?

NESTOR, *à part.* Si cela était, tu en emporterais la moitié pour ta part.

ULYSSE, *à part.* Il en aurait les neuf dixièmes.

AJAX. Je veux vous le pétrir, et le rendre souple comme un gant.

NESTOR, *bas, à Ulysse.* Il n'est pas encore assez échauffé : accablez-le de nouvelles louanges ; versez, versez toujours ; son ambition a soif.

ULYSSE, *à Agamemnon.* Seigneur, vous donnez trop d'importance à cette bouderie d'Achille.

NESTOR. Il est vrai, noble général.

DIOMÈDE. Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE. Ce qui offense Agamemnon, c'est le nom d'Achille qu'on lui répète sans cesse. (*Montrant Ajax.*) Voilà un héros ! — Mais il est présent, et je me tais.

NESTOR. Pourquoi vous taire ? Il n'est pas ambitieux et jaloux comme Achille.

ULYSSE. Tout le monde sait qu'il l'égale en vaillance.

AJAX. Souffrir qu'un misérable nous traite de la sorte ! Oh ! que n'est-il Troyen !

NESTOR. Combien maintenant Ajax serait coupable, —

ULYSSE. S'il était ambitieux ?

DIOMÈDE. Ou affamé de louange ?

ULYSSE. Ou d'une humeur violente et chagrine ?

DIOMÈDE. Ou égoïste et plein de lui-même ?

ULYSSE, *à Ajax.* Remerciez le ciel, seigneur, de ce qu'il vous a donné un caractère doux et bienveillant : béni soit celui qui vous engendra, celle qui vous donna son lait ! gloire au maître qui instruisit votre jeunesse, qui développa vos facultés sans égales. Mais quant à celui qui vous forma au métier des armes, que Mars partage l'éternité en deux et lui en donne la moitié. Pour ce qui est de votre vigueur, Milon [1], qui portait un taureau sur ses épaules, n'aurait pu rivaliser

[1] Encore un anachronisme des plus singuliers.

avec le robuste Ajax ; je ne louerai pas la sagesse qui enserre dans ses limites vos spacieuses et immenses facultés. Voici Nestor ; — instruit par l'expérience d'un long âge, il est effectivement, et il est impossible qu'il ne soit pas sage ; néanmoins, permettez-moi de vous dire, vénérable Nestor, que si vous aviez la jeunesse d'Ajax, et un cerveau de la même trempe, vous pourriez le valoir, mais vous ne le surpasseriez pas.

AJAX, *à Nestor.* Vous appellerai-je mon père ?

NESTOR. Oui, mon cher fils.

DIOMÈDE. Laissez-vous guider par lui, seigneur Ajax.

ULYSSE. Il est inutile de nous arrêter ici plus longtemps ; Achille, tel qu'un cerf timide, reste blotti dans son buisson. Plaît-il à notre général de faire tous ses préparatifs militaires ? De nouveaux rois sont entrés dans Troie ; il faut demain que nous mettions toutes nos forces sur pied. — Que l'Orient et l'Occident envoient contre nous la fleur de leurs guerriers ; voici un héros qui tiendra tête au plus fier d'entre eux.

AGAMEMNON. Allons au conseil. — Laissons dormir Achille ; les gros navires ont un grand tirant d'eau, mais les bâtiments légers vont vite.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Troie. — Un appartement dans le palais de Priam.

Entrent PANDARUS et UN DOMESTIQUE.

PANDARUS. Dis donc, l'ami, un mot : n'es-tu pas de la suite du jeune seigneur Pâris ?

LE DOMESTIQUE. Oui, lorsqu'il marche devant moi.

PANDARUS. Je veux dire que tu dépends de lui.

LE DOMESTIQUE. Je dépends de mon seigneur.

PANDARUS. Tu dépends d'un noble seigneur ?

LE DOMESTIQUE. Le Seigneur en soit loué !

PANDARUS. Tu me connais, n'est-ce pas ?

LE DOMESTIQUE. Oui, mais superficiellement.

PANDARUS. Ami, connais-moi mieux ; je suis le seigneur Pandarus.

LE DOMESTIQUE. J'espère plus tard connaître mieux votre grandeur.

PANDARUS. Je le désire.

LE DOMESTIQUE. Vous êtes en état de grâce.

On entend de l'intérieur les sons de la musique.

PANDARUS. Grâce! non, ce n'est pas mon titre ; on me donne ceux de grandeur et de seigneurie. — Quelle est cette musique?

LE DOMESTIQUE. Je ne la connais qu'en partie ; c'est de la musique en *parties*.

PANDARUS. Connais-tu les musiciens?

LE DOMESTIQUE. Je les connais tous.

PANDARUS. Pour qui jouent-ils?

LE DOMESTIQUE. Pour leur auditoire.

PANDARUS. Au désir de qui?

LE DOMESTIQUE. Au mien, et à celui de quiconque aime la musique.

PANDARUS. Sur quel ordre?

LE DOMESTIQUE. J'ignore sur quel ordre et dans quel ordre ils jouent.

PANDARUS. Ami, nous ne nous entendons pas ; je suis trop poli, et toi trop malin. A la requête de qui ces hommes jouent-ils?

LE DOMESTIQUE. Ah! bien, j'y suis ; c'est à la requête de Pâris mon maître, qui est là-bas, en personne, accompagné de la Vénus mortelle, de la perle de beauté, de l'âme visible de l'Amour.

PANDARUS. Qui? ma nièce Cressida?

LE DOMESTIQUE. Non, mais Hélène ; n'avez-vu pu la deviner à ses attributs?

PANDARUS. Il me paraît, l'ami, que tu n'as pas vu la belle Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troïle : j'ai hâte de lui présenter mes compliments ; car mon affaire ne peut souffrir de retards.

LE DOMESTIQUE. Voilà une affaire bien impatiente, en effet!

Entrent PARIS et HÉLÈNE avec leur suite.

PANDARUS. Salut à vous, seigneur, et à toute cette belle

compagnie! Puissiez-vous tous voir réaliser vos désirs les plus beaux! Et vous surtout, belle reine, puissent de belles pensées vous servir d'oreiller!

HÉLÈNE. Seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARUS. Belle reine, cela vous plaît à dire. —Beau prince, voilà de bien belle musique interrompue.

PARIS. C'est vous, cousin, qui l'avez interrompue; sur ma vie, vous réparerez votre faute; vous nous donnerez un morceau de votre façon : — Hélène, il chante à ravir.

PANDARUS. Reine, n'en croyez rien.

PARIS. Oh ! seigneur, —

PANDARUS. J'ai la voix rauque, voyez-vous, on ne peut plus rauque.

PARIS. Fort bien, seigneur ; vous nous dites cela pour plaisanter.

PANDARUS. Reine, j'ai à parler au seigneur Pâris. — Seigneur, voulez-vous me permettre de vous dire un mot?

HÉLÈNE. Oh ! vous ne nous donnerez pas le change ; il faut absolument que nous vous entendions chanter.

PANDARUS. Allons, charmante reine; vous voulez badiner avec moi; — seigneur, mon estimable ami, votre frère Troïle, —

HÉLÈNE. Seigneur Pandarus, mon aimable seigneur, —

PANDARUS. Fort bien, charmante reine, fort bien; — se recommande affectueusement à votre souvenir.

HÉLÈNE. Nous ne vous tenons pas quitte de votre mélodie; si vous nous refusez, que la responsabilité de notre mélancolie pèse sur votre tête!

PANDARUS. Charmante reine, charmante reine, oh ! vous êtes véritablement une reine charmante.

HÉLÈNE. Vouloir qu'une reine charmante soit triste, c'est une offense amère.

PANDARUS. Non, vous aurez beau faire, vous ne me ferez pas prendre le change; vous n'y réussirez pas; ces propos n'y feront rien, non, non. — Seigneur, il vous prie, si le roi le demande au souper, de vouloir bien vous charger de faire ses excuses.

HÉLÈNE. Seigneur Pandarus, —

PANDARUS. Que dit ma charmante reine, ma très-charmante reine?

PARIS. Quel exploit y a-t-il sur le tapis? où soupe-t-il aujourd'hui?

HÉLÈNE. Mais, seigneur, —

PANDARUS. Que dit ma charmante reine?— Vous fâcheriez mon cousin; il ne veut pas que vous sachiez où il soupe.

PARIS. Je gage ma tête que c'est avec Cressida.

PANDARUS. Non, il n'en est rien; vous n'y êtes pas; Cressida est indisposée.

PARIS. Je devine, —

PANDARUS. Vous devinez? que devinez-vous? — Voyons, qu'on me donne un instrument. — Maintenant, charmante reine!

HÉLÈNE. Ah! voilà qui est aimable.

PANDARUS. Ma nièce est effroyablement éprise d'un objet que vous possédez, charmante reine.

HÉLÈNE. Elle l'aura, seigneur, pourvu que ce ne soit point le seigneur Pâris.

PANDARUS. Lui? non; elle ne veut point de lui : elle et lui font deux.

HÉLÈNE. Un raccommodement pourrait suivre la brouille, et des deux en faire trois.

PANDARUS. Allons, allons, n'en parlons plus; je veux vous chanter quelque chose.

HÉLÈNE. Oh! oui, je vous en prie. Sur ma parole, seigneur, vous avez un beau front.

PANDARUS. Comme il vous plaira, comme il vous plaira.

HÉLÈNE. Que l'amour soit le sujet de votre chanson; cet amour nous fait perdre la tête à tous! O Cupidon! Cupidon! Cupidon!

PANDARUS. L'amour! oui, je le veux bien.

PARIS. Oui, l'amour, l'amour, que tout adore.

PANDARUS. C'est justement ainsi que ma chanson commence.

Il chante:

Amour, amour que tout adore,
Amour, ta flèche au fond des bois
Frappe le daim et le chamois;
Le trait nous perce et nous dévore;
Mais la blessure est douce encore.
Deux amants, de son dard blessés,

Dont le cœur palpite et soupire,
Disent : *Hélas ! je meurs ! j'expire !*
Puis, bientôt, ces deux trépassés,
On les voit renaître et sourire.

Ah ! ah !

HÉLÈNE. Il faut qu'il ait de l'amour jusque par-dessus les yeux.

PARIS. Ma chère, il ne mange que des tourterelles : cela lui donne un sang chaud : le sang chaud produit les chaudes pensées, et les chaudes pensées les chaudes actions ; or, les chaudes actions, c'est l'amour.

PANDARUS. Est-ce donc là la génération de l'amour, sang chaud, chaudes pensées et chaudes actions? Eh mais, ce sont là des vipères : est-ce que l'amour est une génération de vipères? Seigneur, qui sont ceux qui combattent aujourd'hui?

PARIS. Hector, Déiphobe, Hélénus, Anténor, et tout ce que Troie a de plus brave. J'aurais bien désiré m'armer aujourd'hui ; mais mon Hélène ne l'a pas voulu. Comment se fait-il que mon frère Troïle ne se soit pas rendu au combat ?

HÉLÈNE. Il a quelque amour en tête ; — vous savez tout, Pandarus ?

PANDARUS. Non, aimable et douce reine. — Il me tarde d'apprendre des nouvelles du champ de bataille. — Vous n'oublierez pas d'excuser votre frère?

PARIS. Je m'en acquitterai ponctuellement.

PANDARUS. Adieu, charmante reine.

HÉLÈNE. Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS. Je n'y manquerai pas, charmante reine.

Il sort. — On entend sonner la retraite.

PARIS. Ils reviennent du champ de bataille. Allons au palais de Priam complimenter les guerriers. Charmante Hélène, il faut que je vous prie d'aider à désarmer notre Hector : les boucles rebelles de son armure, touchées par cette main d'albâtre, par ces doigts enchanteurs, leur céderont plus vite qu'au tranchant de l'acier, ou à la force des muscles grecs. En désarmant le grand Hector, vous ferez ce que n'ont pu faire tous les rois de la Grèce.

HÉLÈNE. Pâris, je serai fière de l'honneur de le servir ; ce que je lui rendrai en devoir et en respect rehaussera l'éclat de ma beauté.

PARIS. Charmante amie, je vous aime au delà de tout ce que l'imagination peut concevoir.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Même ville. — Les jardins de Pandarus.

Arrivent d'un côté **PANDARUS**, de l'autre **UN DOMESTIQUE**.

PANDARUS. Eh bien ! où est ton maître ? Est-il chez ma nièce Cressida ?

LE DOMESTIQUE. Non, seigneur, il vous attend pour l'y conduire.

Arrive TROÏLE.

PANDARUS. Ah ! le voici ! — Eh bien ! eh bien !

TROÏLE, *au Domestique.* Toi, laisse-nous.

Le Domestique s'éloigne.

PANDARUS. Avez-vous vu ma nièce ?

TROÏLE. Non, Pandarus, j'erre autour de sa demeure comme une ombre étrangère sur les bords du Styx, attendant la barque fatale. Oh ! soyez mon Caron, et transportez-moi promptement dans ces champs fortunés, où, mollement couché sur un lit de fleurs, je goûterai le bonheur des justes ! O mon cher Pandarus! Dérobez à Cupidon ses ailes brillantes, et volez avec moi auprès de Cressida !

PANDARUS. Promenez-vous dans le jardin ; je vais vous l'amener dans un moment.

Il s'éloigne.

TROÏLE, *seul.* La tête me tourne ; l'attente me donne des vertiges. Le bonheur que je savoure déjà par la pensée est si ravissant, qu'il enchante mes sens. Que sera-ce donc quand mes lèvres boiront en réalité l'ineffable nectar de l'amour ? J'en mourrai, je le crains ; mes sens affaissés succomberont sous le poids de mon bonheur ; ma félicité sera trop exquise, trop subtile, trop puissante, trop vive et trop intense, pour que mes sens grossiers la puissent supporter. Je crains aussi que l'excès de ma joie ne mette le désordre dans mes sensations, comme dans ces mêlées où vainqueurs et vaincus se confondent.

Revient PANDARUS.

PANDARUS. Elle s'apprête ; elle va venir à l'instant ; appelez maintenant à votre aide tout votre savoir-faire. Elle rougit

tellement, et son haleine est si entrecoupée, qu'on la dirait épouvantée par un spectre. Je vais la chercher : c'est la plus charmante friponne ! Elle a la respiration précipitée comme un passereau qu'on vient de saisir.

Il s'éloigne.

TROÏLE, *seul.* Le même trouble est dans mon sein ; mon cœur bat aussi vite qu'un pouls fébrile ; et toutes mes facultés sont anéanties, comme un esclave qui tout à coup se trouve en présence d'un maître redouté.

Arrivent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS. Allons, allons, pourquoi rougir ? La timidité est un enfantillage. — Je vous la présente : répétez-lui maintenant tous les serments que vous m'avez faits. Eh quoi ! vous n'y êtes plus ? Il faut du temps pour vous apprivoiser, n'est-ce pas? Allons, allons, si vous reculez, il faudra vous atteler au timon. Pourquoi ne lui parlez-vous pas ? — (*A Cressida.*) Voyons, levez-moi ce voile, et qu'on voie vos traits. Hélas ! on dirait que le jour vous fait peur à tous deux ; s'il faisait nuit, vous vous rapprocheriez plus facilement. Allons, donnez-vous un baiser pour arrhes du contrat ! Bâtis ici, charpentier, l'air y est doux. Oh ! vos cœurs s'épuiseront en transports avant que je vous sépare. Le tourtereau s'entendra avec la tourterelle, je gage tous les canards de la rivière. Allez, voilà qui est bien !

TROÏLE. Cressida, vous m'avez fait perdre l'usage de la parole.

PANDARUS. On ne paye point une dette avec des paroles; donnez-lui des actes : mais pour peu qu'elle mette votre savoir-faire à l'épreuve, elle vous aura bientôt mis hors de combat. Eh quoi ! nos oiseaux se baisent encore ! *En foi de quoi les deux parties contractantes ont échangé.* — Entrez, entrez ; je vais vous préparer du feu.

Il s'éloigne.

CRESSIDA. Voulez-vous entrer, seigneur ?

TROÏLE. O Cressida ! que de fois j'ai souhaité ce moment !

CRESSIDA. Vous l'avez souhaité, seigneur? — Les dieux le veuillent ! — ô seigneur !

TROÏLE. Que demandez-vous aux dieux? pourquoi cette exclamation charmante ? quel limon les beaux yeux de ma bien-aimée voient-ils dans la fontaine de notre amour?

CRESSIDA. Plus de limon que d'eau, si j'en crois mes craintes.

TROÏLE. Des démons la crainte fait des anges, elle ne voit rien sous son jour véritable.

CRESSIDA. L'aveugle crainte, que conduit la vérité clairvoyante, marche plus sûrement que la raison aveugle que n'accompagne pas la crainte et qui bronche à chaque pas : c'est souvent en craignant le pis-aller qu'on s'en préserve.

TROÏLE. Oh ! que ma bien-aimée n'ait aucune crainte ; aucun monstre ne paraît dans les drames de l'amour.

CRESSIDA. Et il ne s'y passe rien de monstrueux ?

TROÏLE. Rien, si ce n'est notre folle présomption, quand nous jurons de répandre une mer de larmes, de vivre dans le feu, de manger des rocs, d'apprivoiser des tigres ; quand nous mettons notre maîtresse au défi de nous imposer des tâches au-dessus de nos forces. Ce qu'il y a de monstrueux dans l'amour, ma Cressida, c'est que la volonté est infinie, et l'exécution bornée ; que le désir est sans limites, et que l'action en reconnaît.

CRESSIDA. On dit que tous les amants promettent plus qu'ils ne peuvent tenir ; ils font parade de facultés qu'ils n'appliquent jamais, et n'exécutent pas la dixième partie de ce qu'ils se vantent de faire. Ceux qui parlent en lions et qui agissent en lièvres ne sont-ils pas des monstres ?

TROÏLE. C'est possible ; mais ne me rangez pas dans ce nombre : prisez-moi ce que je vaudrai à vos yeux ; ne m'estimez qu'autant que vous m'aurez éprouvé ; je ne veux de louanges que celles que j'aurai méritées ; je ne demande point qu'on me tienne compte dès aujourd'hui de perfections en expectative : nous ne nommerons pas le mérite avant sa naissance ; et quand il sera né, on ne lui décernera que des titres modestes. En un mot, Troïle pour Cressida sera tel, que tout ce que la calomnie pourra inventer de pire n'ébranlera point sa fidélité, et que la vérité elle-même ne sera pas plus vraie que Troïle.

CRESSIDA. Voulez-vous entrer, seigneur ?

Revient PANDARUS.

PANDARUS. Eh quoi ! le rouge vous monte encore au visage ? n'avez-vous point encore fini de babiller ?

CRESSIDA. Mon oncle, toutes les folies que je fais, je les mets sur votre compte.

PANDARUS. Bien obligé ! si Troïle vous fait un enfant, vous

le mettrez sur mon compte. Soyez fidèle à Troïle ; s'il ne l'est pas avec vous, prenez-vous-en à moi.

TROÏLE. Vous savez maintenant que vous avez pour garants la parole de votre oncle et ma foi inébranlable.

PANDARUS. Je vous réponds d'elle ; dans notre famille, nous sommes longtemps avant de nous décider à aimer ; mais une fois que nous aimons, c'est pour toujours ; nous tenons ferme, je vous assure ; on ne peut plus se détacher de nous.

CRESSIDA. La hardiesse me vient et me donne du courage. — Prince Troïle, voilà plusieurs longs mois que je vous aime nuit et jour.

TROÏLE. Pourquoi donc ma Cressida a-t-elle été si lente à se laisser vaincre ?

CRESSIDA. J'ai été lente à paraître vaincue ; mais j'ai été vaincue, seigneur, dès le premier regard que je, — mais veuillez m'excuser ; — si je pousse trop loin mes aveux, je me donne en vous un tyran. Maintenant, je vous aime ; mais je ne vous ai pas tellement aimé jusqu'à ce jour, que je ne pusse maîtriser mon amour : — n'en croyez rien ; je mens, mes sentiments étaient comme des enfants indociles que leur mère ne peut gouverner ! Mais, insensée que je suis ! pourquoi ma langue imprudente a-t-elle parlé ? qui nous gardera sa foi, quand nous sommes si indiscrètes envers nous-mêmes ? Bien que je vous aimasse, je n'en ai rien laissé paraître ; et cependant, combien de fois j'ai regretté de ne pas être homme, ou que les femmes n'eussent pas le privilége de faire les premières avances ! Mon ami, dites-moi de me taire ; car si je ne me retiens, je dirai sûrement des choses dont j'aurai ensuite à me repentir. Je vois que votre silence, muettement astucieux, profite de ma faiblesse pour obtenir de moi l'aveu de mes pensées les plus intimes : fermez-moi la bouche.

TROÏLE. Volontiers, malgré la céleste harmonie qui en sort.

Il l'embrasse.

PANDARUS. Charmant !

CRESSIDA. Seigneur, excusez-moi, je vous prie ; mon intention n'était pas de vous demander un baiser ; je suis toute honteuse. — O ciel ! qu'ai-je fait ? Pour cette fois, seigneur, je vais vous quitter.

TROÏLE. Me quitter, charmante Cressida ?

PANDARUS. Vous quitter ! Ah ! si vous vous quittez avant demain matin, —

CRESSIDA. Calmez-vous, seigneur, je vous prie.

TROÏLE. Qui vous déplaît ici ?

CRESSIDA. Ma présence.

TROÏLE. Vous ne pouvez vous fuir vous-même.

CRESSIDA. J'essayerai. J'ai une portion de moi-même qui reste avec vous, portion insensée qui se renonce elle-même pour se mettre sottement à la discrétion d'un autre. Je veux m'éloigner : — Qu'ai-je fait de mon intelligence ? je ne sais pas ce que je dis.

TROÏLE. Ils savent parfaitement ce qu'ils disent ceux qui parlent si sensément.

CRESSIDA. Effectivement, seigneur, qui sait? Peut-être ai-je montré plus de finesse que d'amour, et ne vous ai-je fait de si grands aveux que pour vous sonder et connaître le fond de vos pensées. Mais vous êtes sage, ou vous n'aimez pas ; car réunir la sagesse et l'amour, c'est ce qui excède les forces de l'homme ; cela n'est possible qu'aux dieux seuls.

TROÏLE. Oh ! si je pouvais croire qu'il fût possible à une femme — et si cela est possible, je le veux croire de vous, — d'entretenir toujours le flambeau et la flamme de l'amour, de conserver sa foi dans un éternel état de vigueur et de jeunesse, faisant survivre à la beauté extérieure le sentiment qui rajeunit plus vite encore que les sens ne vieillissent ! Oh ! si j'avais la certitude d'obtenir, en retour de ma sincérité et de ma foi, un amour pur et sans mélange, quel serait mon orgueil ! Mais, hélas ! je suis aussi vrai que l'ingénue et simple vérité, et aussi simple que la vérité dans son enfance.

CRESSIDA. En cela je puis rivaliser avec vous.

TROÏLE. O vertueux combat, lorsque la vertu rivalise d'ardeur avec la vertu ! Un jour les amants fidèles, pour attester leur foi, invoqueront le nom de Troïle ; quand, dans leurs vers, ils auront épuisé les protestations, les serments, les comparaisons à perte de vue, qu'ils seront à bout de métaphores, et fatigués de se dire aussi purs que l'acier, aussi fidèles que le plantagenet l'est à la lune, que le soleil au jour, que le tourtereau à sa compagne, que le fer à l'aimant, que la terre à son centre, le nom du plus parfait modèle de la fidélité se présentera sous leur plume, et ces mots : *Fidèle comme Troïle,* viendront clore leur épître et sanctifier leurs vers.

CRESSIDA. Puissiez-vous être prophète ! Si je trahis ma foi, si je m'écarte d'un seul pas du sentier de la fidélité, dans l'a-

venir le plus lointain, alors que le Temps aura vieilli, et se sera oublié lui-même, quand les gouttes de pluie auront usé les pierres de Troie, que le gouffre de l'oubli aura englouti les cités, et que de puissants états seront effacés et rentrés dans la poussière du néant, puisse ma mémoire être flétrie! puissé-je être signalée comme parjure entre les parjures! Quand on aura dit, aussi inconstante que l'air, l'eau, le vent, ou le sable du désert, aussi perfide que le renard l'est à l'agneau, le loup au nourrisson de la génisse, le léopard au chevreau, ou la marâtre à son fils, qu'on ajoute, pour exprimer le comble de la perfidie, aussi perfide que Cressida.

PANDARUS. Allons, voilà un marché conclu. Scellez-le, scellez-le; je servirai de témoin. — Je tiens votre main, Troïle; — et la vôtre, ma nièce. — Après toutes les peines que j'ai prises pour vous réunir, si jamais il vous arrive d'être infidèles l'un à l'autre, que jusqu'à la fin du monde les malheureux agents d'amour soient appelés de mon nom. Que tous les hommes inconstants soient des Troïle, toutes les femmes perfides des Cressida, et tous les entremetteurs des Pandarus! Répondez : Ainsi soit-il.

TROÏLE. Ainsi soit-il!

CRESSIDA. Ainsi soit-il!

PANDARUS. Ainsi soit-il! Sur ce, je vais vous donner une chambre et un lit; et pour que ce lit ne révèle pas vos joyeux ébats, pressez-le jusqu'à ce que mort s'ensuive: allons, venez.

Aux spectateurs :

Dames qui m'entendez, que le dieu Cupidon
D'un tel valet de chambre un jour vous fasse don.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le camp des Grecs.

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS et CALCHAS.

CALCHAS. Princes, la nécessité me force à vous demander la récompense des services que je vous ai rendus. Permettez-moi de vous rappeler que par suite de ma prescience de l'avenir, j'ai abandonné Troie à Jupiter; j'ai perdu ce que je possédais et encouru le nom de traître; j'ai quitté des biens certains pour des biens douteux; j'ai renoncé à tout ce que le temps, les liaisons, l'habitude, mon état me rendaient fami-

lier ; et, pour vous être utile, je suis venu ici, où je suis étranger, privé de tous les miens. Je vous conjure de m'accorder un léger à-compte sur les nombreuses récompenses que vous m'avez promises et qui m'attendent dans l'avenir.

AGAMEMNON. Que désirez-vous, Troyen? parlez.

CALCHAS. Vous avez ici un prisonnier troyen, nommé Anténor, pris d'hier ; Troie en fait le plus grand cas. Souvent, et je vous en rends grâces, vous avez manifesté le désir qu'on échangeât ma fille Cressida contre un Troyen prisonnier ; jusqu'à présent Troie s'y est refusée! mais cet Anténor, je le sais, leur est si indispensable, que leurs affaires ne sauraient être conduites sans lui ; et pour le ravoir, ils iraient presque jusqu'à nous donner un prince du sang, un fils de Priam. Princes, rendons-le-leur en échange de ma fille, dont la présence me payera amplement de tout ce que j'ai fait pour vous.

AGAMEMNON. Que Diomède le conduise à Troie, et ramène ici Cressida ; nous accordons à Calchas sa demande. — Diomède, préparez-vous à effectuer cet échange : vous vous informerez en même temps si Hector est dans l'intention de soutenir demain son défi : Ajax est prêt.

DIOMÈDE. Je m'en charge ; c'est une mission dont je suis fier.

Diomède et Calchas s'éloignent.

ACHILLE et PATROCLE paraissent devant leur tente.

ULYSSE. Je vois Achille à l'entrée de sa tente : si vous m'en croyez, général, nous passerons devant lui d'un air indifférent, et nous ne jetterons sur lui qu'un regard dédaigneux et inattentif. — Je passerai le dernier ; il est probable qu'il me demandera la raison de cette indifférence ; et, dans ce cas, j'ai en réserve une potion salutaire que je placerai entre votre dédain et son orgueil, et je ne doute pas qu'il ne l'avale de bonne volonté ; elle pourra lui faire du bien ; l'orgueil n'a d'autre miroir que l'orgueil ; car les genoux qui fléchissent entretiennent l'arrogance, et servent de tribut à l'orgueilleux.

AGAMEMNON. Nous suivrons votre conseil, et affecterons en passant la plus profonde indifférence ; chacun imitera notre exemple ; nul ne le saluera, si ce n'est d'un air de dédain, ce qui le blessera plus vivement qu'un oubli complet. Ce sera moi qui commencerai.

ACHILLE. Venez-vous pour me parler, général? vous con-

naissez mes intentions; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON. Que dit Achille? veut-il me parler?

NESTOR. Avez-vous, seigneur, quelque chose à dire au général?

ACHILLE. Non.

NESTOR. Il n'a rien à vous dire, seigneur.

AGAMEMNON. Tant mieux.

Agamemnon et Nestor s'éloignent.

ACHILLE. Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS. Comment vous va? comment vous va?

Il s'éloigne.

ACHILLE. Est-ce que ce cocu-là me méprise?

AJAX. Comment va, Patrocle?

ACHILLE. Bonjour, Ajax.

AJAX. Hein?

ACHILLE. Bonjour.

AJAX. Oui, et bonne nuit aussi.

Il s'éloigne.

ACHILLE. Que veulent dire ces drôles? est-ce qu'ils ne reconnaissent pas Achille?

PATROCLE. Ils passent dédaigneusement devant vous; autrefois ils n'abordaient Achille que le sourire sur les lèvres; ils s'avançaient d'un air humble, comme on s'approche des autels des dieux.

ACHILLE. Eh quoi! suis-je devenu pauvre depuis peu? il est certain que lorsque la grandeur se brouille avec la fortune, force lui est aussi de se brouiller avec les hommes. L'homme déchu lira sa disgrâce dans les yeux des autres, aussi rapidement qu'il la sentira lui-même : les hommes ressemblent aux papillons, qui n'étalent leurs ailes brillantes qu'aux regards de l'été. Ce qu'on honore dans l'homme, ce n'est pas l'homme lui-même, mais les honneurs qui ne font point partie de lui, tels que le rang, les richesses, le crédit, ces biens dus au hasard aussi souvent qu'au mérite. Quand ces fragiles étais viennent à crouler, l'affection non moins fragile qui s'appuyait sur eux croule en même temps. Mais il n'en est point ainsi de moi : la fortune et moi nous sommes amis; sauf la considération de ces hommes, tout ce que je possédais, je le possède encore. Peut-être ne me jugent-ils plus digne de

ces égards empressés qu'ils m'ont si souvent prodigués. Voici Ulysse : il faut que j'interrompe sa lecture : Ulysse?

ULYSSE. Eh bien! noble fils de Thétis?

ACHILLE. Que lisez-vous là?

ULYSSE. Une lettre qu'un inconnu m'adresse. Il m'écrit que l'homme, quelque brillant que soit son partage, quels que soient ses avantages personnels ou extérieurs, n'a la conscience de posséder ces biens et ne les possède réellement que par réfraction. Les rayons de ses vertus brillent sur d'autres hommes qui, à leur tour, les reflètent sur celui dont elles émanent.

ACHILLE. Ulysse, il n'y a rien là d'étrange. La beauté du visage est ignorée de celui qui la possède; elle n'existe en réalité que pour les yeux des autres; l'œil lui-même, cet organe si exquis, ne peut se voir qu'en dehors de lui-même. Mais deux yeux placés face à face se réfléchissent l'un dans l'autre. Il faut que la pensée se détache d'elle-même, et s'incorpore à un objet dans lequel elle se réfléchisse : je trouve cela tout simple.

ULYSSE. Ce n'est pas sur la proposition elle-même que j'insiste; elle est évidente ; c'est sur la manière dont l'auteur de cette lettre la présente. Il s'attache expressément à prouver que l'homme, quelle que soit la nature des avantages qu'il possède en lui et hors de lui, ne les possède réellement qu'après les avoir communiqués à autrui; lui-même n'en a la conscience que par l'approbation qu'ils lui attirent de la part d'autrui. Cette approbation est comme la voûte qui répercute la voix, comme la porte d'acier qui, placée en face du soleil, en reflète la forme et la chaleur. Cela m'a fait beaucoup réfléchir; et j'ai songé alors à l'inconnu Ajax. Quel homme! me suis-je dit. Une vraie bête de somme qui ne sait pas ce qu'elle porte. Dans la nature, que de choses qu'on méprise et qui sont indispensables! que de choses dont on fait grand cas, et qui ne sont d'aucun usage! Nous verrons demain une chose qu'Ajax aura due au hasard ; nous verrons Ajax couvert de gloire! O ciel! faut-il que les hommes capables laissent faire à d'autres ce qu'eux-mêmes auraient dû faire! Que d'hommes parviennent en rampant dans le palais glissant de la fortune; tandis que d'autres restent là, comme des idiots, à la contempler! Combien s'engraissent de l'orgueil d'autrui, tandis que l'orgueilleux jeûne sottement! Voyez les chefs des Grecs! ils

frappent familièrement sur l'épaule d'Ajax, comme si déjà il avait mis le pied sur la poitrine du brave Hector, et que la fameuse Troie fût prête à s'écrouler.

ACHILLE. Je vous crois sans peine : car ils viennent de passer devant moi comme des avares devant un mendiant, sans daigner m'accorder ni une parole ni un regard de bienveillance. Quoi donc! a-t-on oublié mes exploits?

ULYSSE. Seigneur, le Temps porte sur son dos une besace dans laquelle il met les aumônes destinées à l'Oubli, géant énorme, type monstrueux de l'ingratitude. Ces rebuts, ce sont les exploits passés, dévorés aussitôt que faits, oubliés aussitôt qu'accomplis. La persévérance seule, seigneur, conserve à la gloire son éclat. *Avoir fait*, c'est être passé de mode, c'est ressembler à une armure rouillée, frivole objet de curiosité. Mettez-vous en marche sans perdre de temps ; car la Gloire chemine dans un étroit sentier, où l'on ne va qu'un de front. Conservez donc le pas; l'émulation a des milliers de fils qui se suivent à la file : si vous vous arrêtez, ou vous détournez tant soit peu de la route, le flot se précipite et vous laisse derrière ; semblable au coursier belliqueux qui tombe au premier rang, et sert de marche-pied à la foule abjecte de l'arrière-garde. Il en résulte que leurs actions présentes, bien qu'inférieures à vos exploits passés, leur sont naturellement préférées. Car le Temps ressemble à un hôte du bon ton qui salue négligemment de la main les convives qui partent, et reçoit à bras ouverts les nouveaux arrivants. L'Accueil a le sourire sur les lèvres; l'Adieu s'éloigne en soupirant. Oh! que le mérite ne demande jamais la récompense de ce qu'il fut; car la beauté, l'esprit, la haute naissance, la force, les services rendus, l'amour, l'amitié, la bienfaisance, tout est la proie du Temps jaloux et calomniateur. Les hommes ont cela de commun entre eux, que tous, sans exception, prisent les hochets nouveaux, bien que des objets vieillis aient servi à les composer, et accordent à la poussière fraîchement dorée plus d'estime qu'à l'or pur terni par la poussière. L'œil actuel admire l'objet présent ; ne vous étonnez donc pas, homme illustre et accompli, que l'admiration des Grecs commence à se porter sur Ajax ; car un objet en mouvement attire plutôt l'attention qu'un objet immobile. Autrefois, c'est vous qui étiez en vogue, et vous pourriez l'être encore, si vous ne vouliez pas vous ensevelir vivant, et retiré dans votre tente, y emprisonner votre renommée; vous dont les glorieux exploits ont

dans ces mêmes plaines armé les dieux les uns contre les autres, et rendu le dieu Mars rebelle.

ACHILLE. Ce n'est pas sans motif que je m'impose cette retraite.

ULYSSE. Mais contre votre retraite s'élèvent les motifs les plus puissants et les plus capables de toucher un héros. On sait, Achille, que vous aimez l'une des filles de Priam.

ACHILLE. Ah! on le sait?

ULYSSE. Faut-il s'en étonner? il est dans un gouvernement bien réglé une sagesse vigilante à laquelle rien n'échappe. Peu s'en faut qu'elle ne connaisse jusqu'au dernier grain tout l'or de Plutus; elle trouve le fond des profondeurs les plus incommensurables, vole avec la pensée, et pareille aux dieux eux-mêmes, dévoile les pensées dans leurs muets berceaux. Il est dans la conduite des États des mystères qui échappent à l'historien, dont ni la parole ni la plume ne sauraient exprimer l'opération surnaturelle. Tous les rapports que vous avez eus avec Troie nous sont connus, seigneur, aussi bien qu'à vous-même, et il siérait bien mieux à la gloire d'Achille de triompher d'Hector que de Polyxène. Mais quelle ne sera pas la douleur du jeune Pyrrhus, maintenant dans votre patrie, quand la Renommée fera résonner sa trompette dans nos îles, et que les vierges de la Grèce chanteront en dansant : « Achille a triomphé de la sœur d'Hector; mais notre grand Ajax a vaillamment terrassé Hector lui-même. » Adieu, seigneur; je vous parle en ami sincère; un fou glisse sur la glace que vous devriez rompre.

Il s'éloigne.

PATROCLE. C'est ce que je vous ai déjà dit, Achille; une femme effrontée et masculine n'est pas plus odieuse qu'un homme mou et efféminé alors qu'il faut agir. C'est sur moi que retombe le blâme de tout ceci. On dit que c'est mon peu de goût pour la guerre, et votre affection pour moi, qui vous retiennent oisif. Mon cher Achille, réveillez-vous de ce honteux sommeil; l'enfant Cupidon qui vous étreint de ses bras amoureux sera forcé de lâcher prise, et vous le rejetterez loin de vous comme le lion secoue les goutes de rosée suspendues à sa crinière.

ACHILLE. Est-ce qu'Ajax combattra Hector?

PATROCLE. Oui; et peut-être lui en reviendra-t-il une grande gloire.

ACHILLE. Je vois qu'il y va de ma réputation ; ma gloire est gravement compromise.

PATROCLE. Prenez-y garde ; les blessures les plus difficiles à guérir sont celles qu'on se fait soi-même. La négligence à faire ce qui est nécessaire est un blanc-seing donné au danger ; et le danger, comme une maladie contagieuse, nous saisit à l'improviste, au moment même où nous sommes nonchalamment assis au soleil.

ACHILLE. Va me chercher Thersite, mon cher Patrocle. J'enverrai ce bouffon auprès d'Ajax, pour le prier d'inviter de ma part le chef troyen à venir me voir après le combat et à se présenter ici désarmé. J'ai une envie indicible, un irrésistible désir de voir le grand Hector dans ses vêtements de paix, de m'entretenir avec lui, et de contempler ses traits tout à mon aise. Voilà qu'on t'évite la peine de te déranger !

Arrive THERSITE.

THERSITE. Un miracle !

ACHILLE. Quel est-il ?

THERSITE. Ajax erre çà et là dans la plaine, se cherchant lui-même.

ACHILLE. Comment cela ?

THERSITE. Il doit demain se mesurer en combat singulier avec Hector, et il est d'avance tellement fier de l'héroïque volée qu'il va recevoir, qu'il en est dans un muet délire.

ACHILLE. Est-il possible ?

THERSITE. Il se promène, vous dis-je, avec la fierté d'un paon ; il fait un pas, puis s'arrête ; il rumine comme une hôtesse qui fait sa carte, sans autre arithmétique que sa tête : il se mord la lèvre d'un air capable, comme s'il voulait dire : « Il y a de l'esprit dans cette tête-là ; il ne s'agit que de l'en faire sortir ; » et il y en a effectivement ; mais il y reste aussi froidement caché que l'étincelle dans le caillou ; pour le faire jaillir, il faut le frapper. C'est un homme perdu sans retour ; car si Hector ne lui rompt pas le cou dans le combat, il se le rompra lui-même par vaine gloire. Il ne me reconnaît pas ; je lui ai dit : *Bonjour, Ajax ;* il m'a répondu : *Merci, Agamemnon.* Que dites-vous de ce homme-là qui me prend pour le général ? c'est véritablement un poisson de terre, un animal sans nom, un vrai monstre. Foin de la réputation ! vêtement commode qu'on peut à volonté porter à l'endroit ou à l'envers, comme une casaque de cuir.

ACHILLE. Thersite, il faut que tu sois mon ambassadeur auprès de lui.

THERSITE. Qui, moi? Il ne répond à personne, vous dis-je; chez lui, c'est un parti pris; parler est bon pour la canaille; il porte sa langue dans sa poche. Je vais l'imiter devant vous; que Patrocle m'adresse quelques questions; vous allez voir le portrait d'Ajax.

ACHILLE. Parle-lui, Patrocle; dis-lui que je prie humblement le vaillant Ajax d'inviter de ma part le valeureux Hector à venir, désarmé, me voir dans ma tente, et de lui procurer un sauf-conduit du magnanime, très-illustre, six ou sept fois honorable généralissime de l'armée grecque, Agamemnon.

PATROCLE. Jupiter bénisse le grand Ajax!

THERSITE, *contrefaisant Ajax.* Hein?

PATROCLE. Je viens de la part du vaillant Achille, —

THERSITE. Ah!

PATROCLE. Qui vous prie humblement d'inviter Hector à venir le voir dans sa tente, —

THERSITE. Hein?

PATROCLE. Et d'obtenir pour lui un sauf-conduit d'Agamemnon.

THERSITE. Agamemnon?

PATROCLE. Oui, seigneur.

THERSITE. Ah!

PATROCLE. Quelle est votre réponse?

THERSITE. Les dieux soient avec vous! C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

PATROCLE. Votre réponse, seigneur?

THERSITE. S'il fait beau demain, à onze heures, le sort se décidera pour l'un ou l'autre de nous deux; toutefois, avant de m'avoir, il me payera cher.

PATROCLE. Votre réponse, seigneur?

THERSITE. Je vous souhaite le bonsoir de tout mon cœur.

ACHILLE. Il n'est pas possible qu'il soit monté sur ce ton-là.

THERSITE. Au contraire; il est tout à fait démonté, et détonne horriblement. J'ignore quelle harmonie il y aura en lui quand Hector lui aura brisé le crâne; mais j'ai la certitude qu'il n'y en aura point, à moins que le ménétrier Apollon ne prenne ses nerfs pour en faire les cordes de son violon.

ACHILLE. Allons, tu vas sur-le-champ lui porter une lettre de ma part.

THERSITE. Faites-m'en aussi porter une à son cheval; car des deux animaux, c'est le cheval qui est le plus intelligent.

ACHILLE. Mon esprit est troublé comme une source dont on a remué l'onde, et moi-même je ne puis en voir le fond.

Achille et Patrocle s'éloignent.

THERSITE. Plût à Dieu que la source de son esprit redevînt limpide; j'y mènerais boire un âne. J'aimerais mieux être le plus chétif insecte, que d'unir à tant de bravoure tant d'ignorance.

Il s'éloigne.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une rue de Troie. — Il fait nuit.

Arrivent d'un côté ÉNÉE et un Domestique portant une torche, de l'autre PARIS, DÉIPHOBE, ANTÉNOR, DIOMÈDE, et plusieurs Domestiques portant des torches.

PARIS. Voyez, quel est celui que j'aperçois?

DÉIPHOBE. C'est le seigneur Énée.

ÉNÉE, *à Pâris*. Est-ce vous, prince, que je vois? Si j'avais d'aussi bonnes raisons que vous pour rester au lit, il faudrait un ordre du ciel pour me faire quitter la société de ma compagne.

DIOMÈDE. Je pense comme vous. — Bonjour, seigneur Énée!

PARIS. C'est un vaillant Grec, Énée: prenez-lui la main: j'en atteste ce que vous nous en avez dit vous-même, le jour où vous nous avez raconté comment, pendant une semaine entière, Diomède s'était chaque jour attaché à vos pas sur le champ de bataille.

ÉNÉE. Salut et bienveillant accueil, vaillant guerrier, tant que durera cette trêve pacifique; mais quand nous nous reverrons les armes à la main, défi à outrance, le plus mortel que la pensée puisse concevoir, que le courage puisse mettre à exécution.

DIOMÈDE. Diomède accepte l'un et l'autre. Maintenant, notre sang est calme, et tant qu'il en sera ainsi, vivez en joie. Mais quand le signal des combats sera donné, et que nous aurons l'occasion de nous joindre, par Jupiter! je poursuivrai votre vie avec l'acharnement d'un chasseur, et je mettrai à cette poursuite tout ce que j'ai de vigueur, d'agilité et d'adresse.

ÉNÉE. Et vous chasserez un lion qui, en fuyant, retournera la tête. Comptez sur un gracieux accueil de ma part; soyez le bienvenu à Troie! Oui, par les jours d'Anchise, soyez le bienvenu! je le jure par la main de Vénus, nul mortel vivant ne saurait aimer d'une affection plus sincère l'homme qu'il se propose de tuer.

DIOMÈDE. Il y a sympathie complète entre nous. — O Jupiter! qu'Énée vive longtemps, qu'il voie le soleil accomplir mille fois son cours, si la gloire de son trépas n'est pas réservée à mon épée. Mais si cet honneur doit être mon fortuné partage, qu'il meure le corps criblé de mille blessures, et cela, dès demain.

ÉNÉE. Nous nous connaissons fort bien l'un l'autre.

DIOMÈDE. C'est vrai, et nous brûlons de nous connaître de plus près.

PARIS. Voilà bien l'accueil le plus haineusement bienveillant et l'affection la plus héroïquement vindicative que j'aie vue de ma vie. (*A Enée.*) Seigneur, quel motif vous a mis sur pied si matin?

ÉNÉE. Le roi m'a envoyé chercher, mais j'ignore pourquoi.

PARIS. Je vous apporte ses ordres; il désirait vous charger de conduire ce Grec à la maison de Calchas, pour y échanger la belle Cressida contre Anténor. Veuillez nous y accompagner, ou plutôt précédez-nous. Je pense, ou plutôt j'ai la certitude, que mon frère Troïle y a passé la nuit. Réveillez-le, et avertissez-le de notre approche et de l'objet de notre mission. Je crains qu'on ne nous fasse assez mauvais accueil.

ÉNÉE. Je puis vous en donner l'assurance. Troïle aimerait mieux voir Troie transportée en Grèce que Cressida quitter Troie.

PARIS. Il n'y a pas de remède. Les circonstances le veulent ainsi. Allez, seigneur; nous ne tarderons pas à vous suivre.

ÉNÉE. Salut à tous!

Il s'éloigne.

PARIS. Dites-moi, noble Diomède, dites-moi avec toute la franchise de l'amitié, lequel, selon vous, mérite le mieux Hélène, de Ménélas ou de moi.

DIOMÈDE. Tous deux également. Il mérite certes de l'avoir, lui qui, oubliant la souillure de sa moitié, cherche à la reconquérir au prix de tant d'obstacles et d'efforts ; et vous méritez de la garder, vous qui, insensible à son déshonneur, prodiguez pour la défendre tant de sang et de trésors. Lui, mari trompé et ridicule, il voudrait boire encore la lie d'un vin éventé et sans saveur; vous, libertin adultère, il vous plaît de procréer des héritiers dans des flancs profanés : les mérites respectifs dûment balancés, l'un vaut l'autre; ou si la balance incline d'un côté, c'est du sien.

PARIS. Vous êtes trop cruel envers une femme votre compatriote.

DIOMÈDE. Elle est cruelle envers son pays. Écoutez-moi, Pâris ; — pas une goutte de son sang impur qui n'ait coûté la vie à un Grec; pas un atome de sa chair déshonorée qui n'ait été payé par la mort d'un Troyen : depuis qu'elle a commencé à parler, elle a prononcé moins de paroles qu'il n'y a de Grecs et de Troyens qui sont morts pour elle.

PARIS. Noble Diomède, vous faites comme les chalands, vous dépréciez l'objet que vous voulez acheter. Pour nous, nous garderons le silence, et nous ne vanterons pas notre marchandise. Voici notre chemin.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même ville. — Une cour devant la maison de Pandarus.

Arrivent TROILE et CRESSIDA.

TROÏLE. Ma bien-aimée, ne te dérange pas; la matinée est froide.

CRESSIDA. En ce cas, mon doux ami, je vais appeler mon oncle, il ouvrira les portes.

TROÏLE. Ne trouble pas son sommeil ; va reposer, va reposer. Que Morphée ferme tes paupières et plonge tes sens dans un sommeil aussi doux que celui de l'enfance, vide de toute pensée !

CRESSIDA. Adieu donc.

TROÏLE. Je t'en prie, va te mettre au lit.

CRESSIDA. Est-ce que tu es las de moi?

TROÏLE. O Cressida! si le chant de l'alouette n'avait pas réveillé le jour et fait lever les corbeaux lascifs, si la nuit escortée des songes ne refusait pas de voiler plus longtemps nos plaisirs de son ombre, je ne te quitterais pas.

CRESSIDA. La nuit a passé trop vite.

TROÏLE. Maudite soit l'infernale déesse! auprès de la haine elle prolonge jusqu'à satiété son odieuse présence; mais elle fuit les embrassements de l'amour d'une aile plus rapide que la pensée. Tu vas t'enrhumer, et c'est moi qui en serai cause.

CRESSIDA. Reste encore, je t'en prie; mais vous autres hommes, on ne peut jamais vous retenir. — O insensée que je suis! — j'aurais dû prolonger ma résistance; tu serais resté plus longtemps. Ecoute! on vient.

PANDARUS, *de l'intérieur de la maison.* Holà! toutes les portes sont-elles donc ouvertes ici?

TROÏLE. C'est votre oncle.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA. Malédiction sur lui! il va commencer ses railleries; il ne nous laissera ni paix ni trêve. —

PANDARUS. Eh bien! où en sommes-nous? comment vont les virginités? — Vous voilà, jeune vierge! où est ma nièce Cressida?

CRESSIDA. Allez-vous-en, oncle moqueur, méchant que vous êtes. C'est vous qui me l'ordonnez, et puis vous me raillez.

PANDARUS. Que vous ai-je ordonné? voyons, dites-le.

CRESSIDA. Allez! allez! vous ne vaudrez jamais rien, et vous voulez qu'il en soit de même des autres.

PANDARUS. Ah! ah! ma pauvre petite! ma pauvre innocente! — vous n'avez pas dormi cette nuit, n'est-ce pas? Le méchant, il n'a pas voulu vous laisser dormir! que le cauchemar le saisisse!

On entend frapper.

CRESSIDA, *à Troïle.* Ne vous l'avais-je pas dit? — Je voudrais qu'on frappât sur la tête de celui qui frappe! — Qui est-ce qui est à la porte? allez voir, mon oncle. (*A Troïle.*) Mon ami, rentrez dans ma chambre; vous souriez d'un air moqueur, comme si j'avais de mauvaises intentions.

TROÏLE. Ah! ah!

CRESSIDA. Allez, vous êtes dans l'erreur ; je ne songe point à cela. — (*On frappe.*) Avec quelle force on frappe ! — Rentrez, je vous prie; je ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous trouvât ici.

Troïle et Cressida rentrent.

PANDARUS, *s'approchant de la porte.* Qui est là? qu'y a-t-il donc ? voulez-vous enfoncer la porte? Eh bien ! de quoi s'agit-il?

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE. Salut, seigneur, salut.

PANDARUS. Quoi ! c'est vous, seigneur Enée? sur ma parole, je ne vous reconnaissais pas. Qu'y a-t-il donc de nouveau si matin ?

ÉNÉE. Le prince Troïle n'est-il pas ici ?

PANDARUS. Ici? pourquoi serait-il ici?

ÉNÉE. Allons, il est ici, seigneur ; il est inutile de le nier ; j'ai besoin de lui parler pour affaire importante.

PANDARUS. Il est ici, dites-vous? Sur ma parole, c'est plus que je n'en sais :—Pour ce qui est de moi je suis rentré assez tard : — Que ferait-il ici ?

ÉNÉE. Lui ? — Je l'ignore. — Allons, allons : vous lui faites tort en croyant le servir. Par amitié pour lui, vous vous exposez à lui nuire :—Quoique vous ignoriez s'il est ici, allez toujours le chercher, allez.

Au moment où Pandarus va pour s'éloigner, arrive TROILE.

TROÏLE. Eh bien! qu'y a-t-il ?

ÉNÉE. Seigneur, c'est à peine si j'ai le temps de vous saluer, tant mon message est d'une nature pressante ; vous allez voir arriver dans un instant votre frère Pâris, Déiphobe, le Grec Diomède, et notre Anténor qui nous est rendu, et en retour duquel nous devons dans une heure, avant le premier sacrifice, remettre la jeune Cressida entre les mains de Diomède.

TROÏLE. La chose est-elle arrêté ainsi ?

ÉNÉE. Oui, par Priam et le conseil de Troie ; ils sont ici à deux pas, prêts à effectuer cet échange.

TROÏLE, *à part.* Comme le sort se joue de mes projets ! — (*A Énée.*) Je vais aller au-devant d'eux : — Seigneur Énée, c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés ; vous ne m'avez pas trouvé ici.

ÉNÉE. Fort bien, fort bien, seigneur; les secrets de la nature ne sont pas plus impénétrables que je ne le serai.

Troïle et Énée s'éloignent.

PANDARUS, *seul.* Est-il possible? A peine l'a-t-il obtenue, qu'il faut qu'il renonce à elle? Que l'enfer confonde Anténor! Le jeune prince en deviendra fou. Maudit Anténor! je voudrais que les Grecs lui eussent rompu le cou!

Arrive CRESSIDA.

CRESSIDA. Eh bien, qu'y a-t-il? qui était ici tout à l'heure?

PANDARUS. Hélas!

CRESSIDA. Pourquoi ce profond soupir? où est mon époux? Dites-moi, mon cher oncle, qu'y a-t-il?

PANDARUS. Que ne suis-je à dix pieds sous terre!

CRESSIDA. O dieux! qu'y a-t-il donc?

PANDARUS. Rentrez, je vous prie. Plût à Dieu que vous ne fussiez jamais née! je savais bien que vous seriez cause de sa mort. — Malheureux Troïle! — Maudit Anténor!

CRESSIDA. Mon cher oncle, je vous en conjure à deux genoux, dites-moi de quoi il est question.

PANDARUS. Il vous faut partir, jeune fille, il vous faut partir; vous êtes échangée contre Anténor; il vous faut retourner auprès de votre père et vous séparer de Troïle; il en mourra, c'est fait de lui; il ne pourra supporter ce malheur.

CRESSIDA. O dieux immortels! je ne partirai pas.

PANDARUS. Il le faut.

CRESSIDA. Je ne partirai pas, mon oncle: j'ai oublié mon père; les liens sacrés du sang ne sont rien pour moi. Il n'est point de parenté, d'attachement, d'affection qui me touchent d'aussi près que mon cher Troïle. — O dieux de l'Olympe! que le nom de Cressida soit synonyme d'imposture, si je consens à me séparer de Troïle. Le temps, la violence et la mort peuvent faire de ce corps ce qu'il leur plaira; mon amour est assis sur une base aussi inébranlable que le centre même de la terre; il attire tout à lui. — Je vais rentrer et pleurer.

PANDARUS. Faites, faites.

CRESSIDA. Je veux arracher ma brillante chevelure et déchirer ce visage tant vanté, briser ma voix à force de sanglots, et mon cœur à force de crier *Troïle!* Je veux rester à Troie.

Ils rentrent.

SCÈNE III.

Même ville. — Devant la maison de Pandarus.

Arrivent PARIS, TROILE, ÉNÉE, DÉIPHOBE, ANTÉNOR et DIOMÈDE.

PARIS. La matinée s'avance, et nous approchons de l'heure fixée pour la remise de Cressida entre les mains de ce Grec vaillant. — Mon cher Troïle, avertissez-la, je vous prie, et dites-lui de se tenir prête.

TROÏLE. Entrez dans la maison; je vais dans un instant l'amener à ce Grec; quand je la remettrai entre ses mains, voyez en moi un prêtre qui offre en sacrifice son propre cœur.

Il rentre.

PARIS. Je sais ce que c'est que d'aimer. — Je ne puis que le plaindre; que ne puis-je l'assister! — Veuillez entrer, seigneurs.

Ils entrent.

SCÈNE IV.

Même ville. — Un appartement dans la maison de Pandarus.

Entrent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS. Modérez-vous, modérez-vous.

CRESSIDA. Que me parlez-vous de me modérer? ma douleur est aiguë, entière, complète, aussi violente que le sentiment qui l'a produite : comment voulez-vous que je la modère? Si je pouvais tempérer mon amour, l'affaiblir ou le refroidir, je pourrais aussi alléger ma douleur; mais mon amour n'admet aucun alliage, et dans une telle perte, mon chagrin n'en admet pas non plus.

Entre TROILE.

PANDARUS. Le voici, le voici, le voici qui vient. — O chers tourtereaux!

CRESSIDA. O Troïle! Troïle!

Elle l'embrasse.

PANDARUS. Voilà, j'espère, un spectacle touchant! Que je les embrasse aussi. *O mon cœur!* — comme dit la chanson :

Pourquoi soupires-tu sans te rompre, ô mon cœur?

A quoi celui-ci répond :

Parce que rien ne peut soulager ma douleur!

Il n'y a jamais eu de vers plus vrais que ces deux-là. Il ne faut

jamais rien jeter au rebut, même des vers de ce calibre; car il peut venir un moment où l'on en ait besoin. C'est ce que nous voyons maitenant. — Eh bien ! mes agneaux ?

TROÏLE. O Cressida ! je t'aime d'un amour si pur, que les dieux immortels, — irrités de voir plus de ferveur dans mon adoration que dans le froid hommage qu'adresse à leur divinité la dévotion des mortels, — t'arrachent de mes bras.

CRESSIDA. Est-ce que les dieux sont jaloux?

PANDARUS. Oui, certes; la chose est évidente.

CRESSIDA. Est-il donc vrai qu'il me faut quitter Troie?

TROÏLE. Ce n'est que trop vrai, pour mon malheur.

CRESSIDA. Quoi ! et Troïle aussi ?

TROÏLE. Troie et Troïle.

CRESSIDA. Est-il possible ?

TROÏLE. Et tu dois partir à l'instant même : le sort cruel ne nous permet même pas de nous faire nos adieux ; il ne nous accorde aucun délai, sépare brutalement nos lèvres prêtes à se joindre, interdit à nos bras une dernière étreinte, arrête les tendres serments prêts à s'échapper de notre bouche. Nous à qui la possession l'un de l'autre a coûté tant d'innombrables soupirs, c'est à peine si en nous séparant on nous en permet un seul. Le Temps injurieux se hâte, avec la précipitation d'un voleur, d'entasser le riche butin qu'il nous dérobe. Nos tendres adieux, qui devraient être aussi nombreux que les étoiles du firmament, et scellés d'un nombre égal de baisers, il les résume en un adieu rapide et fugitif; et c'est tout au plus s'il nous accorde par grâce un avare baiser, auquel se mêle encore l'amertume d'une larme furtive.

ÉNÉE, *du dehors*. Seigneur! Cressida est-elle prête?

TROÏLE. Écoute ! on t'appelle : c'est ainsi, dit-on, que le génie crie : *Viens !* à celui qui est sur le point de mourir. — (*A Pandarus.*) Dites-leur de prendre patience ; elle va venir tout à l'heure.

PANDARUS. Où êtes-vous, mes larmes? coulez pour abattre ce vent d'orage ; sans quoi il va déraciner mon cœur.

Il sort.

CRESSIDA. Faut-il donc que je retourne auprès des Grecs ?

TROÏLE. Il n'y a pas de remède.

CRESSIDA. Au milieu des Grecs joyeux, Cressida portera sa douleur ! — Quand nous reverrons-nous ?

TROÏLE. Écoute, ma bien-aimée, sois-moi seulement fidèle —

CRESSIDA. Fidèle? quoi donc? quel est ce coupable soupçon?

TROÏLE. Épargnons-nous les reproches; car les instants nous sont chers : si je te dis, *Sois fidèle*, ce n'est pas que je doute de ta fidélité; car je soutiendrais, en présence de la Mort elle-même, qu'il n'y a dans ton cœur aucune souillure; je te dis *Sois fidèle*, comme préliminaire à ce que je veux ajouter : Sois-moi fidèle, et j'irai te voir.

CRESSIDA. O seigneur! vous vous exposerez à des dangers aussi infinis qu'imminent! mais je vous serai fidèle.

TROÏLE. Dès lors, j'embrasse le Danger comme un ami; porte cette manchette pour l'amour de moi.

CRESSIDA. Et vous, ce gant. Quand vous verrai-je?

TROÏLE. Je gagnerai les sentinelles des Grecs, pour te rendre visite toutes les nuits. Mais sois-moi fidèle.

CRESSIDA. O ciel! encore ce mot *fidèle*?

TROÏLE. Écoute pourquoi je te parle ainsi; les jeunes Grecs sont pleins de brillantes qualités; tendres, aimables, ornés de tous les dons de la nature; ils excellent dans les arts et les exercices. J'ai peur que la nouveauté et les grâces de leur personne ne fassent impression sur toi; pardonne-moi cette jalousie vertueuse; elle n'a rien qui doive t'offenser.

CRESSIDA. O ciel! vous ne m'aimez pas.

TROÏLE. Puissé-je alors mourir le plus scélérat des hommes! ce n'est pas tant de ta fidélité que de mon propre mérite que je doute : je ne sais ni chanter ni danser, ni tenir de doux propos , ni jouer à des jeux ingénieux; dans tous ces talents les Grecs se distinguent; mais, crois-moi, sous la grâce de ces dons séduisants se cache un piége adroit et muet. Oh! ne te laisse pas tenter.

CRESSIDA. M'en supposez-vous la volonté?

TROÏLE. Non, mais on peut faire bien des choses sans le vouloir; quelquefois nous nous tentons nous-mêmes quand nous présumons trop de nos forces et de leur fragile puissance.

ÉNÉE, *du dehors*. Allons, seigneur, allons!

TROÏLE, *à Cressida*. Viens; un baiser, et séparons-nous.

PARIS, *du dehors*. Mon frère Troïle, —

TROÏLE. Mon frère! entrez, et amenez Énée et le Grec avec vous.

CRESSIDA. Seigneur, serez-vous fidèle?

TROÏLE. Qui, moi? c'est par là que je pèche. Tandis que d'autres cherchent à force d'astuce, à conquérir les applaudissements et la gloire, moi, franc et sincère, l'estime des hommes me suffit; pendant que d'autres dorent avec art leur monnaie de cuivre, moi je laisse à la mienne toute sa simplicité primitive. Ne doute pas de ma fidélité : franchise et bonne foi, c'est ma devise, — c'est ma nature.

Entrent ÉNÉE, PARIS, ANTÉNOR, DÉIPHOBE et DIOMÈDE.

TROÏLE, *continuant.* Soyez le bienvenu, seigneur Diomède! Voici la jeune beauté que nous vous rendons en échange d'Anténor. A la porte de la ville, seigneur, je la remettrai entre vos mains, et, chemin faisant, je vous donnerai sur elle quelques détails. Traitez-la bien, et sur mon âme, beau Grec, si jamais il vous arrive d'être à la merci de mon épée, nommez Cressida, et votre vie sera sauve, comme Priam dans Ilion.

DIOMÈDE. Belle Cressida, veuillez m'épargner les remercîments que ce prince attend de moi. L'éclat de vos beaux yeux, la céleste beauté de vos traits, vous assurent mes respects et mes égards, et vous commanderez en souveraine à Diomède.

TROÏLE. Grec, vous n'en usez pas à mon égard avec courtoisie, en n'accordant qu'à sa beauté ce que je vous demandais. Sachez, seigneur grec, qu'elle est autant au-dessus de vos éloges que vous êtes indigne de porter le titre de son serviteur. Je vous conseille d'en bien user avec elle, ne fût-ce qu'à ma considération; car, si vous en agissiez autrement, je le jure par le redoutable Pluton, fussiez-vous gardé par le colossal Achille lui-même, je vous couperais la gorge.

DIOMÈDE. Oh! ne vous emportez pas, prince Troïle : que le caractère dont je suis revêtu autorise la liberté de mes paroles. Quand je serai parti, je ne suivrai que ma volonté : sachez-le bien, seigneur, je ne ferai rien par ordre; c'est à son mérite seul que je rendrai hommage; mais si vous me dites : « Je veux que telle chose soit, » je vous répondrai avec toute la fierté de l'honneur : « Non. »

TROÏLE. Allons, dirigeons-nous vers la porte de la ville. — Croyez moi, Diomède, cette bravade ne sera pas perdue; elle sera cause que plus d'une fois vous aurez à baisser la tête. — Belle Cressida, donnez-moi votre main; tout en marchant, nous achèverons ce que nous avions à nous dire.

Troïle, Cressida et Diomède sortent. — On entend le son d'une trompette.

PARIS. Écoutez! la trompette d'Hector.

ÉNÉE. Cette affaire nous a pris toute notre matinée. Le prince doit trouver que je tarde beaucoup, moi qui lui avais promis de le devancer dans la plaine.

PARIS. C'est la faute de Troïle : venez ; rendons-nous avec lui sur le champ de bataille.

DÉIPHOBE. Partons sur-le-champ.

ÉNÉE. Oui, allons rejoindre Hector avec la célérité joyeuse d'un fiancé. La gloire de Troie va dépendre aujourd'hui de son seul mérite et de son courage personnel.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Le camp des Grecs. — La lice est préparée.

Arrivent AJAX, armé, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR, et autres Chefs.

AGAMEMNON. Vous êtes fidèle à votre rendez-vous; frais et dispos, votre empressement a devancé l'heure. Redoutable Ajax, ordonnez que votre trompette donne l'éclatant signal, afin que ses sons belliqueux arrivent à l'oreille de l'illustre combattant et l'appellent dans la lice.

AJAX. Trompette, prends ma bourse. Maintenant, brise tes poumons, fais éclater en morceaux ton organe d'airain; souffle jusqu'à ce que ta joue enflée rivalise avec celle du joufflu Aquilon : va, force ta poitrine, et que tes yeux sortent de leur sanglant orbite ; c'est pour Hector que tu joues.

La trompette sonne.

ULYSSE. Aucune trompette ne répond.

ACHILLE. Il est encore de bonne heure.

AGAMEMNON. N'est-ce pas Diomède que je vois avec la fille de Calchas?

ULYSSE. C'est lui; je reconnais sa démarche. Il s'avance sur la pointe du pied : sa fierté daigne à peine toucher la terre.

Arrivent DIOMÈDE et CRESSIDA.

AGAMEMNON. Est-ce là la jeune Cressida?

DIOMÈDE. C'est elle.

AGAMEMNON. Soyez la bienvenue au milieu des Grecs, belle Cressida.

Il l'embrasse.

NESTOR. Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE. Ce n'est qu'une politesse isolée; il vaudrait mieux qu'elle fût générale.

NESTOR. Le conseil est galant : — Je vais commencer. — (*Il embrasse Cressida.*) Voilà pour le compte de Nestor.

ACHILLE. Belle Cressida, permettez que j'enlève à vos joues leur froid glacial. Achille vous salue.

MÉNÉLAS. J'avais autrefois à qui prodiguer mes baisers.

PATROCLE. Ce n'est pas une raison pour les prodiguer maintenant : car l'insolent Pâris s'est interposé entre vous et l'objet de vos baisers, comme je fais en ce moment.

Il embrasse Cressida.

ULYSSE. O mortelle injure, source de tous nos affronts, qui nous oblige à donner nos vies pour venger son déshonneur !

PATROCLE, *à Cressida*. C'est le baiser de Ménélas que vous venez de recevoir, — voici le mien : Patrocle vous embrasse.

Il l'embrasse de nouveau.

MÉNÉLAS. Voilà qui est vraiment joli !

PATROCLE. Pâris et moi, nous remplissons pour lui ces sortes d'offices.

MÉNÉLAS. Je veux avoir mon baiser, seigneur. — Jeune beauté, avec votre permission.

Il va pour l'embrasser.

CRESSIDA, *détournant la tête*. En embrassant, donnez-vous ou recevez-vous ?

MÉNÉLAS. Je prends et donne.

CRESSIDA. Je gagerais que le baiser que vous prenez vaut mieux que celui que vous donnez ; ainsi, point de baiser.

MÉNÉLAS. Je vous payerai la différence. Je vous en donnerai trois pour un.

CRESSIDA. Point de nombre impair ; il me faut un nombre pair, ou rien. Pâris est bien de pair avec vous ; pourquoi pas moi ?

MÉNÉLAS. Vous donnez des chiquenaudes sur mon front.

CRESSIDA. Non, je vous jure.

ULYSSE. Vos ongles contre ses cornes, la partie ne serait pas égale. Puis-je, belle Cressida, vous demander la faveur d'un baiser ?

CRESSIDA. Vous le pouvez.

ULYSSE. Eh bien ! je la demande.

CRESSIDA. Demandez toujours.

ULYSSE. Donc, pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiser quand Hélène sera redevenue vierge et la femme de Ménélas.

CRESSIDA. A ces conditions je suis votre débitrice ; réclamez votre payement quand il sera dû.

ULYSSE. Le jour de l'échéance ne viendra jamais.

DIOMÈDE. Belle Cressida, un mot ; — je vais vous conduire auprès de votre père.

Diomède s'éloigne avec Cressida.

NESTOR. C'est une femme qui est prompte à la réplique.

ULYSSE. Infamie sur elle ! ses yeux, ses joues, ses lèvres, ses pieds même ont un langage. Le libertinage se trahit dans tous ses gestes, dans tous ses mouvements. Ces femmes qui ont la langue si bien pendue, qui vous font des avances, sans attendre que vous ayez parlé, et ouvrent le livre de leurs pensées au premier regard frivole qui veut y lire, croyez-moi, ces créatures-là mettent leur chasteté au service de l'occasion ; ce sont des femmes du métier.

On entend le son d'une trompette.

TOUS, *ensemble*. C'est la trompette du Troyen !

AGAMEMNON. Le cortége s'avance.

Arrivent HECTOR, armé, ÉNÉE, TROILE et autres Troyens avec leur suite, etc.

ÉNÉE. Prince de la Grèce, salut. Quel sera le prix du vainqueur ? voulez-vous qu'un vainqueur soit proclamé ? votre intention est-elle que les champions se combattent à outrance ? ou devront-ils suspendre leurs coups au premier signal qui leur en sera donné? Je suis chargé par Hector de vous adresser ces questions.

AGAMEMNON. Comment Hector désire-t-il que les choses se passent ?

ÉNÉE. Peu lui importe; il acceptera vos conditions.

ACHILLE. Ce procédé est digne d'Hector ; mais il atteste une certaine présomption, un peu d'orgueil, et un grand dédain pour son adversaire.

ÉNÉE. Si vous n'êtes pas Achille, seigneur, qui êtes-vous?

ACHILLE. Si je ne suis pas Achille, je ne suis rien.

ÉNÉE. Vous êtes donc Achille : quoi qu'il en soit, sachez ceci. Nul n'a plus de valeur et moins d'orgueil qu'Hector. Sa valeur est infinie, son orgueil est nul. Examinez-le bien ; ce qu'en lui on pourrait prendre pour de l'orgueil, est de la

courtoisie. Cet Ajax est à moitié formé du sang d'Hector ; aussi, par affection pour lui, une moitié d'Hector est restée à Troie; l'autre moitié seulement est venue combattre ce guerrier métis, moitié Troyen, moitié Grec.

ACHILLE. Ce sera donc un combat de jeune fille? — Oh! je vous comprends.

Revient DIOMÈDE.

AGAMEMNON. Voici Diomède. — Allez, seigneur; servez de second à notre Ajax; vous et le seigneur Énée, fixez les règles du combat, soit pour une lutte à outrance, soit pour une simple joute; ce que vous aurez décidé fera loi : les deux champions étant parents, peut-être conviendrait-il que le combat cessât avant d'en venir aux grands coups.

Hector et Ajax prennent position dans la lice.

ULYSSE. Ils sont déjà en présence.

AGAMEMNON. Quel est ce Troyen sur le front duquel se peint la tristesse?

ULYSSE. C'est le plus jeune des fils de Priam; guerrier vaillant, il n'est pas mûr encore, et déjà il est sans égal. Son langage est ferme et bref; il s'exprime par des actes plus que par des paroles; il est lent à s'irriter, mais une fois irrité, il n'est pas facile à calmer; généreux, il ouvre avec une égale facilité son cœur et sa main; car ce qu'il a, il le donne, et ce qu'il pense, il le laisse voir, et toutefois il ne donne qu'avec discernement, et jamais sa bouche n'articule une pensée indigne de lui : aussi brave qu'Hector, il est plus redoutable; car Hector, au plus fort de son courroux, se laisse attendrir; mais lui, dans la chaleur du combat, il est plus implacable que l'amour jaloux; on le nomme Troïle : c'est, après Hector, la seconde espérance des Troyens. Ainsi le peint Énée, qui connaît à fond ce jeune homme, et tel est le portrait que, dans Ilion, il m'en a fait confidentiellement.

Fanfares. — Hector et Ajax combattent.

AGAMEMNON. Ils sont aux prises.

NESTOR. Maintenant, Ajax, soyez vous-même.

TROÏLE. Hector, vous dormez; réveillez-vous!

AGAMEMNON. Ses coups sont bien ajustés : — Ferme, Ajax!

DIOMÈDE. En voilà assez.

Les trompettes cessent de sonner.

ÉNÉE. Princes, veuillez cesser le combat.

AJAX. Je ne suis pas encore échauffé ; continuons à combattre.

DIOMÈDE. Comme Hector voudra.

HECTOR. En ce cas, nous en resterons là. —(*A Ajax.*) Noble guerrier, vous êtes le fils de la sœur de mon père, le cousin germain des enfants de l'illustre Priam ; les liens de parenté qui nous unissent nous défendent de verser le sang l'un de l'autre. Si les éléments grec et troyen dont vous êtes formé étaient répartis en vous de telle sorte qu'il vous fût possible de dire : « Cette main est grecque, et celle-ci est troyenne ; les muscles de cette jambe sont complétement grecs, et ceux de l'autre entièrement troyens ; j'ai le sang de ma mère dans ma joue droite, et celui de mon père dans ma joue gauche, » j'en jure par Jupiter, le dieu tout-puissant, nulle portion grecque de votre être ne quitterait ce lieu sans que mon épée y eût marqué l'empreinte de notre implacable haine. Mais me préservent les justes dieux qu'une seule goutte du sang que vous devez à votre mère, la tante sacrée[1] d'Hector, soit répandue par mon épée homicide. Embrassons-nous, Ajax. Par le dieu du tonnerre, vous avez des bras vigoureux : c'est ainsi que je préfère leur étreinte : cousin, honneur à vous !

AJAX. Je vous remercie, Hector ; vous êtes trop généreux et trop bon ! Cousin, j'étais venu pour vous tuer, et obtenir par votre mort un grand surcroît de gloire.

HECTOR. Néoptolème[2] lui-même, ce héros que l'univers admire, sur l'éclatant panache duquel la gloire plane les ailes éployées, en criant : *Le voilà!* se flatterait vainement d'ajouter à sa gloire par le trépas d'Hector.

ÉNÉE. Les deux partis attendent ce que vous allez faire.

HECTOR. Nous allons résoudre leurs doutes : l'issue du combat est un embrassement. —Ajax, adieu.

AJAX. Si j'osais vous demander une faveur, —c'est une occasion que j'ai rarement, —j'inviterais mon illustre cousin à se rendre aux tentes des Grecs.

[1] Cette épithète se trouve dans Homère, appliquée au même substantif. C'est le θεῖος des Grecs.

[2] Par Néoptolème, il est évident que Shakspeare a voulu ici désigner Achille ; se rappelant que son fils se nommait Pyrrhus Néoptolème, il a pris cette dernière désignation pour un nom patronymique qui pouvait également s'appliquer au père.

DIOMÈDE. C'est le désir d'Agamemnon, et le grand Achille aspire à voir le vaillant Hector dépouillé de ses armes.

HECTOR. Énée, faites venir mon frère Troïle, et faites connaître aux Troyens qui nous attendent le caractère amical de cette entrevue ; dites-leur de rentrer dans Troie. — Donnez-moi votre main, mon cousin, je veux partager votre banquet et voir vos guerriers.

AJAX. Le grand Agamemnon s'avance vers nous.

HECTOR. Faites-moi connaître par leurs noms les plus braves d'entre vos héros. — Pour Achille, mon regard scrutateur saura le reconnaître à sa taille haute et majestueuse.

AGAMEMNON. Vaillant héros, soyez pour moi le bienvenu, autant que peut l'être un ennemi dont je voudrais être débarrassé ; mais c'est un singulier compliment que je vous fais là : je vais me faire comprendre plus clairement. Nous jetons un voile épais sur le passé et l'avenir. Tout entiers au présent, nous vous accueillons, grand Hector, avec la franchise la plus entière, en toute sincérité de cœur.

HECTOR. Je vous rends grâce, auguste et puissant Agamemnon.

AGAMEMNON, *à Troïle.* Illustre guerrier troyen, je vous en dis autant.

MÉNÉLAS. Permettez-moi de confirmer l'accueil du roi mon frère. — Noble couple de frères belliqueux, soyez ici les bienvenus.

HECTOR. A qui devons-nous répondre[1] ?

MÉNÉLAS. Au noble Ménélas.

HECTOR. Quoi ! c'est vous, seigneur ? Par le gantelet de Mars, je vous remercie. Ne vous étonnez pas de me voir employer cette expression inusitée ; votre ci-devant femme jure par le gant de Vénus : elle est en bonne santé, mais elle ne m'a pas chargé de la rappeler à votre souvenir.

MÉNÉLAS. Ne me la nommez pas ; c'est un souvenir que j'abhorre.

HECTOR. Oh ! pardon ! je vois que je vous offense.

[1] Le siége de Troie dure depuis sept ans, ainsi que le dit Agamemnon lui-même, au commencement de la scène III de l'acte premier : on se demande comment il se fait que les héros des deux camps soient encore personnellement inconnus l'un à l'autre ; il est probable qu'au quatrième acte l'auteur avait oublié le premier. Ces oublis, ces inadvertances ne sont pas rares dans ces compositions, qui, ne s'imprimant pas, n'étaient jamais révisées.

NESTOR. Troyen valeureux, je vous ai vu souvent, accomplissant l'œuvre de la Destinée, vous frayer un chemin homicide à travers les rangs de la jeunesse grecque. Quand je vous voyais, aussi ardent que Persée, piquer de l'éperon votre coursier phrygien[1], et, dédaignant des victoires faciles, tenir votre épée redoutable suspendue en l'air, sans en laisser tomber le tranchant sur les vaincus, je disais à ceux qui m'entouraient : « Voyez ! c'est Jupiter qui distribue la vie ! » Je vous ai vu aussi, entouré d'un cercle de Grecs, faire une pause et reprendre haleine, comme un lutteur aux jeux olympiques : voilà ce que j'ai vu. Mais jusqu'à ce jour, je n'avais pu contempler vos traits emprisonnés dans l'acier[2]. J'ai connu votre aïeul, et il m'est arrivé une fois de me mesurer avec lui : c'était un brave guerrier. Mais, par le dieu Mars, le meilleur de nous tous ne vous égalait pas. Permettez, digne guerrier, qu'un vieillard vous embrasse, et soyez le bienvenu sous nos tentes.

ÉNÉE. C'est le vieux Nestor.

HECTOR. Que je vous embrasse, contemporain des vieux âges, qui avez accompli une route si longue, côte à côte avec le Temps.—Vénérable Nestor, je suis charmé de vous presser dans mes bras.

NESTOR. Plût aux dieux que mes bras pussent rivaliser avec les vôtres dans les combats comme dans cette affectueuse étreinte !

HECTOR. Je le souhaiterais aussi.

NESTOR. Ah ! par cette barbe blanche, je me mesurerais avec vous dès demain. Allons, allons, soyez le bienvenu. J'ai vu le temps où —

ULYSSE. Je m'étonne que votre ville soit encore debout, maintenant que nous avons au milieu de nous ses colonnes et ses plus fermes appuis.

HECTOR. Je vous remets parfaitement, seigneur Ulysse. Ah ! seigneur, il est mort bien des Grecs et bien des Troyens depuis le jour où je vous ai vu pour la première fois avec Diomède, dans Ilion, lors de votre ambassade.

ULYSSE. Seigneur, je vous ai prédit alors ce qui arriverait.

[1] Encore une invraisemblance; il n'y avait pas de cavalerie au siége de Troie; il y avait des guerriers montés sur des chars.

[2] On voit que l'auteur confond ici le casque découvert des anciens avec le casque à visière des chevaliers du moyen âge.

Ma prédiction n'est encore arrivée qu'à moitié chemin ; une partie reste encore à accomplir. Il faut que ces orgueilleux remparts, ces tours dont le sommet se perd dans les nuages, s'écroulent sur leur base.

HECTOR. Je ne saurais le croire ; nos remparts sont debout, et je crois pouvoir dire sans trop d'orgueil que chaque pierre phrygienne coûtera une goutte de sang grec. La fin couronne tout, et ce vieil arbitre de toute chose, le Temps, se chargera un jour de tout terminer.

ULYSSE. C'est un soin que nous lui laissons.—Digne et valeureux Hector, soyez le bienvenu : après le général, veuillez m'honorer de votre seconde visite et venir dans ma tente partager mon banquet.

ACHILLE. Je passerai avant vous, seigneur Ulysse, si vous le permettez. Maintenant, Hector, je me suis rassasié de ta vue; mes yeux t'ont parcouru de la tête aux pieds.

HECTOR. Est-ce Achille qui me parle ?

ACHILLE. Je suis Achille.

HECTOR. Relève la tête, je te prie ; que je te regarde.

ACHILLE. Examine-moi à loisir.

HECTOR. C'est fait.

ACHILLE. Tu te presses beaucoup trop ; je veux, comme si je voulais t'acheter, t'examiner une seconde fois en détail.

HECTOR. Oh ! tu me parcours comme un livre amusant ; mais je suis au-dessus de ton intelligence. Pourquoi me dévores-tu ainsi du regard ?

ACHILLE. Dis-moi, ô ciel ! dans quelle partie du corps je le tuerai ? sera-ce là, là, ou là ? Que je sache l'endroit précis où je dois frapper, et par où devra s'échapper la grande âme d'Hector : ô ciel ! aide-moi dans cette recherche !

HECTOR. Les dieux se déshonoreraient, homme orgueilleux, s'ils répondaient à ta question ; relève la tête : crois-tu donc avoir de moi si bon marché, que tu calcules froidement d'avance l'endroit où tu me frapperas?

ACHILLE. Je te réponds, oui !

HECTOR. Quand tu serais un oracle, je ne te croirais pas. A l'avenir, mets-toi bien sur tes gardes ; car pour te tuer, ce n'est pas dans telle ou telle partie du corps que je te frapperai ; mais, par la forge où fut fabriqué le casque de Mars, mes coups porteront partout indistinctement.—Sages guerriers, pardonnez-moi

ces rodomontades; son insolence m'a fait dire des sottises; mais je ferai en sorte que mes actes répondent à mes paroles, ou puissé-je ne jamais —

AJAX. Calmez-vous, cousin ; — et vous, Achille, laissez là vos menaces, jusqu'à ce que le hasard ou votre volonté vous mette face à face. Si vous voulez combattre Hector, vous avez chaque jour l'occasion de satisfaire votre envie; mais je crains bien que pour vous y engager, les sollicitations de tous les Grecs soient impuissantes.

HECTOR. Je t'en prie, qu'on te voie sur le champ de bataille; nous n'avons plus que des combats insignifiants depuis que tu refuses de servir la cause des Grecs.

ACHILLE. Tu me le demandes, Hector? demain tu me verras en face, terrible comme la Mort; ce soir, soyons tous amis.

HECTOR. Donne-moi ta main pour gage de cette promesse.

AGAMEMNON. Chefs de la Grèce, rendons-nous d'abord dans ma tente; là, livrons-nous ensemble à la joie des festins; puis, selon que le temps d'Hector le lui permettra, vous le traiterez chacun en particulier. — Que les tambourins retentissent, que les trompettes résonnent, pour célébrer la bienvenue de cet illustre guerrier.

Tous s'éloignent, à l'exception de Troïle et d'Ulysse.

TROÏLE. Seigneur Ulysse, dites-moi, je vous prie, dans quel endroit du camp habite Calchas.

ULYSSE. A la tente de Ménélas, noble Troïle; c'est là que ce soir Diomède partage son banquet, Diomède, qui ne regarde ni le ciel ni la terre, mais qui concentre toute l'attention de ses amoureux regards sur la belle Cressida.

TROÏLE. Oserais-je, seigneur, vous demander de vouloir bien m'y conduire au sortir de la tente d'Agamemnon?

ULYSSE. Je serai à vos ordres, seigneur. A votre tour, ayez la complaisance de me dire de quelle considération cette Cressida jouissait daus Troie. N'y a-t-elle point laissé un amant qui déplore son absence?

TROÏLE. O seigneur! ceux qui font parade de leurs cicatrices méritent qu'on se moque d'eux. Venez-vous, seigneur? Elle aimait, elle était aimée; elle est aimée, elle aime encore; mais l'amour est une tendre proie que brise trop souvent la dent de la Fortune.

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp des Grecs. — Devant la tente d'Achille.

Arrivent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE. Je veux ce soir lui échauffer le sang avec du vin grec, et le lui refroidir demain avec mon cimeterre. Patrocle, fêtons-le d'importance.

PATROCLE. Voici Thersite.

Arrive THERSITE.

ACHILLE. Eh bien, essence d'envie, grossière ébauche de la nature, quelles nouvelles nous apportes-tu?

THERSITE. Portrait de ce que vous semblez, idole des sots, voici une lettre pour vous.

Il lui remet une lettre.

ACHILLE. D'où vient-elle, fragment?

THERSITE. Fou complet, de Troie.

PATROCLE. C'est bien, disgracieux drôle.

THERSITE. Taisez-vous, jeune homme, je ne gagne rien à écouter vos propos; on vous regarde comme le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE. Le varlet mâle! Qu'entends-tu par là, coquin?

THERSITE. Je veux dire son mignon. Que toutes les maladies du Midi, les coliques, les hernies, les catarrhes, la pierre, la léthargie, la paralysie, la chassie des yeux, les douleurs de foie et de poumon, les apostumes, la sciatique, les démangeaisons dans la paume de la main, les rhumatismes incurables, les dartres soient à jamais le châtiment de pareilles abominations!

PATROCLE. Infernal réservoir d'envie, pourquoi me maudis-tu ainsi?

THERSITE. Est-ce que je vous maudis, vous?

PATROCLE. Eh bien, non, cuve défoncée; non, fils de prostituée, méconnaissable animal, non.

THERSITE. Non! Pourquoi donc vous emporter, méchant écheveau de fil de soie brute, taffetas vert pour un œil malade,

gland de la bourse d'un prodigue? Oh! pourquoi faut-il que le monde soit empesté de ces mouches d'eau, ces infiniment petits de la nature?

PATROCLE. Va-t'en, fiel!

THERSITE. Œuf de chardonneret!

ACHILLE. Mon cher Patrocle, je suis obligé de renoncer au projet que j'avais formé de combattre demain; voici une lettre de la reine Hécube, dans laquelle est un billet de sa fille, ma bien-aimée. Toutes deux m'adjurent de tenir le serment que j'ai fait; je ne le violerai pas. Que les Grecs succombent, que ma gloire s'éclipse, que mon honneur soit ou ne soit pas compromis, c'est de ce côté que mon vœu le plus cher incline, et c'est à lui que j'obéis. — Viens, Thersite, viens, aide à décorer ma tente; cette nuit toute entière doit se passer dans les festins. — Allons, Patrocle.

Achille et Patrocle s'éloignent.

THERSITE, *seul.* Avec trop de sang et trop peu de cervelle, ces deux gaillards pourraient fort bien devenir fous; mais si jamais ils le deviennent par excès de cervelle et par disette de sang, je consens à me faire médecin des fous. — Voici, par exemple, Agamemnon — un assez bon diable, grand amateur de cailles, mais qui n'a pas autant de cervelle dans la tête que de cire dans le tuyau de l'oreille; — et son frère donc, le vivant portrait de Jupiter lors de sa métamorphose en taureau, — statue primitive et type éternel des cocus, utile chausse-pied pendu par une chaîne à la jambe de son frère; à quoi l'esprit lardé de malice, et la malice farcie d'esprit, pourraient-ils le comparer, qu'il ne soit déjà? à un âne, ce ne serait rien, il est âne et bœuf tout ensemble; à un bœuf? ce ne serait rien, il est tout à la fois bœuf et âne. Que je sois chien, mulet, chat, putois, lézard, chat-huant, buse, ou hareng sans laite, peu m'importe; mais être Ménélas! — Je me révolterais plutôt contre la destinée. — Ne me demandez pas ce que je voudrais être si je n'étais pas Thersite; car je consens à être la vermine d'un pauvre, pourvu que je ne sois pas Ménélas. — Que vois-je? des feux follets, ou des flambeaux?

Arrivent HECTOR, TROILE, AJAX, AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, MÉNÉLAS et DIOMÈDE, portant des flambeaux.

AGAMEMNON. Nous nous trompons de chemin; nous nous trompons de chemin.

AJAX. Non; c'est là-bas, où vous voyez de la lumière.

HECTOR. Je vous donne bien de l'embarras.

AJAX. Pas le moins du monde.

ULYSSE. Le voici qui vient lui-même vous guider.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Soyez le bienvenu, brave Hector ; — et vous pareillement, nobles princes.

AGAMEMNON. Maintenant, vaillant prince de Troie, je vous souhaite le bonsoir. Ajax commande la garde qui doit vous servir d'escorte.

HECTOR. Mille remercîments, et bonne nuit au générallissime des Grecs.

MÉNÉLAS. Bonsoir, seigneur.

HECTOR. Bonsoir, mon aimable Ménélas.

THERSITE, *à part.* Aimable ! oui, autant que peut l'être un égout, une sentine.

ACHILLE. Bonne nuit à ceux qui partent ; la bienvenue à ceux qui restent.

AGAMEMNON. Bonne nuit.

Agamemnon et Ménélas s'éloignent.

ACHILLE. Le vieux Nestor reste ; restez aussi, Diomède ; tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE. Je ne le puis, seigneur ; en ce moment même, des affaires importantes réclament ma présence. — Bonne nuit, grand Hector.

NESTOR. Donnez-moi votre main.

ULYSSE, *bas, à Troïle.* Suivez sa torche ; il se rend à la tente de Calchas ; je vous accompagnerai.

TROÏLE. Noble seigneur, vous me faites beaucoup d'honneur.

HECTOR. Bonne nuit, donc.

Diomède s'éloigne ; Ulysse et Troïle le suivent à quelque distance.

ACHILLE. Allons, allons, entrons dans ma tente.

Achille, Hector, Ajax et Nestor s'éloignent.

THERSITE, *seul.* C'est un perfide coquin que ce Diomède, un scélérat sans foi ; je ne me fierais pas plus à lui quand il vous regarde de travers, qu'à un serpent quand il siffle : il fait plus de bruit et de promesses qu'un limier qui croit être sur la piste ; mais quand il tiendra sa parole, les astronomes l'annonceront longtemps à l'avance, comme un phénomène ; ce sera le présage de quelque grand changement ; quand

Diomède tiendra parole, le soleil empruntera sa lumière de la lune. J'aime mieux renoncer à voir Hector que de ne pas me mettre sur sa trace ; on dit qu'il entretient une fille troyenne, et fréquente la tente du transfuge Calchas. Je veux le suivre. — Je ne vois partout que paillardise ! ils sont tous d'impudents débauchés !

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Même lieu. — Devant la tente de Calchas.

Arrive DIOMÈDE, une torche à la main.

DIOMÈDE. Holà ! êtes-vous levé ? parlez.

CALCHAS, *de l'intérieur*. Qui appelle?

DIOMÈDE. Diomède.—Il me semble que c'est Calchas.—Où est votre fille ?

CALCHAS, *de l'intérieur*. Elle se rend auprès de vous.

TROILE et ULYSSE paraissent à quelque distance ; un peu plus loin on voit arriver THERSITE.

ULYSSE. Placez-vous de manière que la lumière de la torche ne nous fasse pas découvrir.

Arrive CRESSIDA.

TROÏLE. Cressida, qui vient au-devant de lui !

DIOMÈDE. Eh bien ! mon charmant trésor ?

CRESSIDA. Bonjour, mon aimable gardien ! — Écoutez ! un mot à l'oreille.

Elle lui parle bas.

TROÏLE. Eh quoi ! déjà si familiers !

ULYSSE. Elle vous déchiffre un homme comme un morceau de musique, et le chante à la première vue.

THERSITE, *à part*. Et tout homme peut la chanter dès qu'il a saisi sa clef ; elle est *notée*.

DIOMÈDE. Vous en souvenez-vous ?

CRESSIDA. Si je m'en souviens ? Oui, certes.

DIOMÈDE. Eh bien ! faites-le , et que vos sentiments répondent à vos paroles.

TROÏLE. De quoi se souvient-elle ?

ULYSSE. Chut !

CRESSIDA. Grec charmant, cessez de me tenter ; ne me faites plus faire des folies.

THERSITE, *à part.* Des scélératesses.

DIOMÈDE. Eh bien, donc,—

CRESSIDA. Écoutez; que je vous dise quelque chose,—

DIOMÈDE. Bah! bah! billevesées que tout cela! vous manquez à votre parole.

CRESSIDA. Vraiment, je ne le puis: que voulez-vous que je fasse?

THERSITE, *à part.* Un tour de ton métier.

DIOMÈDE. Qu'avez-vous juré de m'accorder?

CRESSIDA. Je vous en prie, n'exigez pas que je vous tienne parole. Demandez-moi toute autre chose, mon aimable Grec.

DIOMÈDE. Bonsoir.

TROÏLE. Contenons-nous!

ULYSSE. Qu'avez-vous, Troyen?

CRESSIDA. Diomède, —

DIOMÈDE. Non, non; bonsoir, je ne veux plus être votre dupe.

TROÏLE. De plus dignes que toi le sont bien!

CRESSIDA. Écoutez! que je vous dise un mot à l'oreille.

TROÏLE. O supplice! ô rage!

ULYSSE. Vous êtes aimé, prince; éloignons-nous, je vous prie, de peur que votre mécontentement ne s'exhale par des paroles de colère. Ce lieu est dangereux; la nuit est sombre; je vous en conjure, partons.

TROÏLE. Regardez, je vous prie.

ULYSSE. Partons, seigneur; vous courez à votre perte; venez, vous dis-je.

TROÏLE. Restons, je vous en supplie.

ULYSSE. La patience va vous abandonner; venez.

TROÏLE. Restons, je vous prie; je jure par l'enfer et par tous les tourments de l'enfer, de ne pas articuler un mot.

DIOMÈDE. Sur ce, bonne nuit.

CRESSIDA. Mais vous partez fâché!

TROÏLE. Cela te fait donc de la peine, femme parjure!

ULYSSE. Eh bien, seigneur,—

TROÏLE. Par Jupiter, je me contiendrai.

CRESSIDA. Cher gardien,—cher Grec,—

DIOMÈDE. Bah! bah! adieu; vous vous jouez de moi.

CRESSIDA. Je vous assure que non ; revenez.

ULYSSE. Il y a quelque chose qui vous agite, seigneur ; voulez-vous que nous partions ? vous allez éclater.

TROÏLE. Elle lui frappe de petits coups sur la joue !

ULYSSE. Venez, venez.

TROÏLE. Non, restons. Par Jupiter, je ne dirai pas une parole : il y a entre ma volonté et tous les outrages un rempart de patience. — Restons encore un moment.

THERSITE, *à part.* Comme le démon de la luxure, avec son gras embonpoint et ses mains potelées, chatouille leur concupiscence ! Fais ton œuvre, paillardise, fais ton œuvre.

DIOMÈDE. C'est convenu : vous n'y manquerez pas ?

CRESSIDA. Je vous le promets ; si j'y manque, ne me croyez plus jamais.

DIOMÈDE. Donnez-moi quelque gage pour garant de votre parole.

CRESSIDA. Je vais vous en chercher un.

Elle s'éloigne.

ULYSSE. Vous avez juré d'être patient.

TROÏLE. Soyez tranquille, seigneur ; je m'abdiquerai moi-même, je n'aurai pas la conscience de ce que je sens ; je suis tout patience.

Revient CRESSIDA.

THERSITE, *à part.* Oh ! oh ! le gage ; voyons, voyons.

CRESSIDA. Tenez, Diomède ; gardez cette manchette.

TROÏLE. O beauté ! où est ta foi ?

ULYSSE. Seigneur, —

TROÏLE. Je serai patient ; extérieurement, je le serai.

CRESSIDA. Vous regardez cette manchette : considérez-la bien. — Il m'aimait, — ô fille perfide ! — rendez-la-moi.

DIOMÈDE. De qui la tenez-vous ?

CRESSIDA, *reprenant la manchette.* Peu importe, maintenant que je l'ai reprise. Je ne vous verrai pas demain soir. Je vous en prie, Diomède, ne venez plus me voir.

THERSITE, *à part.* Voilà qu'elle aiguise ses désirs ; à merveille, pierre à repasser.

DIOMÈDE. Je veux l'avoir.

CRESSIDA. Quoi ! ce gage ?

DIOMÈDE. Oui.

CRESSIDA. O dieux immortels ! — gage charmant, ton maître est maintenant dans son lit, occupé à penser à toi et à moi ; il soupire, prend mon gant et le couvre de tendres baisers, comme ceux que je te donne ici. — Oh ! non, ne me l'arrachez pas ; celui qui me la prend doit en même temps me prendre mon cœur.

DIOMÈDE. Vous m'avez déjà donné votre cœur ; ceci doit suivre.

TROÏLE. J'ai juré de me contenir.

CRESSIDA. Vous ne l'aurez pas, Diomède ; non, décidément. Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE, *lui prenant la manchette.* C'est ce gage que je veux. De qui le tenez-vous ?

CRESSIDA. N'importe !

DIOMÈDE. Allons, dites-moi de qui vous le tenez.

CRESSIDA. De quelqu'un qui m'aimait mieux que vous ; mais maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE. A qui a-t-il appartenu ?

CRESSIDA. Par toutes ces étoiles qui forment le cortége de Diane, et par Diane elle-même, vous ne le saurez pas.

DIOMÈDE. Demain, je veux l'attacher à mon casque ; son maître le verra et n'osera pas y porter la main.

TROÏLE. Quand tu serais le diable, et que tu le porterais sur tes cornes, je saurais bien l'en arracher.

CRESSIDA. Allons, c'est fait, la chose est décidée ; — mais non, elle ne l'est pas ; je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE. En ce cas, adieu ! Vous ne vous jouerez plus de Diomède.

CRESSIDA. Vous ne partirez pas. — On ne peut pas vous dire un mot que vous ne vous emportiez.

DIOMÈDE. Je n'aime pas ces enfantillages.

THERSITE, *à part.* Ni moi non plus, par Pluton. Mais ce que tu n'aimes pas ne m'en plaît que mieux.

DIOMÈDE. Eh bien ! viendrai-je ? A quelle heure ?

CRESSIDA. Oui, venez. — O Jupiter ! — Venez. — Que je vais souffrir !

DIOMÈDE. Adieu jusque-là.

CRESSIDA. Bonsoir. Je vous en prie, venez.

Diomède s'éloigne.

CRESSIDA, *continuant*. Adieu, Troïle! Un de mes yeux se porte encore vers toi; mais l'autre accompagne mon cœur. Oh! que notre sexe est fragile! chétives créatures que nous sommes, l'erreur de nos yeux entraîne celle de notre cœur : ce que l'erreur conduit doit errer : concluons de là qu'une âme que les yeux dirigent est pleine de turpitudes.

Elle s'éloigne.

THERSITE, *à part*. Elle ne pouvait proclamer plus clairement sa faiblesse, à moins de dire : « Mon âme est une prostituée. »

ULYSSE. Tout est fini, seigneur.

TROÏLE. Oui.

ULYSSE. Pourquoi donc restons-nous ici?

TROÏLE. Pour récapituler dans mon âme chacune des paroles qui viennent d'être prononcées. Mais si je raconte l'intimité dans laquelle j'ai surpris ce couple, ne mentirai-je point, tout en disant la vérité? et cependant je conserve au fond du cœur une confiance, une espérance vive et obstinée, qui infirme le témoignage de mes oreilles et de mes yeux, comme si ces organes avaient des fonctions décevantes, créées seulement pour calomnier. Était-ce bien Cressida qui était ici?

ULYSSE. Troyen, je n'ai pas le don d'évoquer les absents.

TROÏLE. Assurément ce n'était pas elle.

ULYSSE. Très-certainement c'était elle.

TROÏLE. Cependant je ne suis pas fou.

ULYSSE. Ni moi non plus, seigneur; Cressida était ici il n'y a qu'un instant.

TROÏLE. Qu'on ne le croie pas, pour l'honneur de son sexe! songeons que nous avons eu des mères; ne donnons pas occasion à des censeurs impitoyables, qui n'y sont déjà que trop portés par leur dépravation, à juger de tout le sexe par Cressida. Croyons plutôt que ce n'est pas Cressida que nous avons vue.

ULYSSE. Prince, qu'a-t-elle donc fait qui puisse faire rejaillir son déshonneur sur nos mères?

TROÏLE. Rien, à moins que ce ne fût elle qui était là.

THERSITE, *à part*. Prétend-il donc se mentir à lui-même, en dépit du témoignage de ses yeux?

TROÏLE. Non, ce n'était pas elle; c'était la Cressida de Dio-

mède : si la beauté a une âme, ce n'était pas elle ; si l'âme dicte la foi jurée, si la foi jurée est sainte, si la sainteté fait les délices des dieux, s'il est vrai qu'il ne saurait y avoir deux personnes distinctes dans une seule, ce n'était pas elle. O langage d'un insensé qui plaide le pour et le contre ! O double hypothèse, où la raison se révolte sans se perdre, et s'abdique sans folie ! C'était et ce n'était pas Cressida. Dans mon âme commence une lutte d'une nature si étrange, qu'une chose indivisible, la foi jurée se divise par un intervalle aussi vaste que celui qui sépare le ciel de la terre. Et toutefois, dans l'orifice de cette brèche immense, il ne serait pas possible de faire entrer un fil rompu de la toile d'Arachné. J'ai la preuve, preuve plus forte que les portes de Pluton, que Cressida est à moi, liée à mon destin par un nœud éternel ; hélas ! j'ai aussi la preuve, preuve aussi forte que le ciel lui-même, que ce nœud est dénoué, relâché, dissous, et que, par un autre nœud que vient de former sa main, elle s'est unie à Diomède avec les fragments impurs de sa foi brisée et de ses serments rompus.

ULYSSE. Se peut-il que Troïle éprouve la moitié seulement des émotions violentes qu'il exprime ?

TROÏLE. Oui, Grec ; et mon courroux éclatera en traits aussi brûlants que le cœur de Mars enflammé par Vénus. Jamais jeune homme n'aima d'un amour plus éternel, d'une âme plus constante. Grec, écoute-moi. — Autant j'aime Cressida, autant j'abhore son Diomède. Elle vient de moi la manchette qu'il a promis de porter sur son casque ; quand ce serait un casque forgé par Vulcain, mon glaive l'entamera. La trombe redoutée des nautonniers, condensée en masse par le soleil puissant, et qui porte l'orage dans ses flancs, ne fait pas dans sa chute entendre à l'oreille de Neptune un fracas plus épouvantable que ne fera le sifflement de mon épée tombant sur Diomède.

THERSITE, *à part.* Il lui fera payer cher sa paillardise.

TROÏLE. O Cressida ! perfide Cressida ! perfide, perfide, perfide ! comparées à la tienne, les plus noires perfidies sont des actes méritoires.

ULYSSE. Oh ! contenez-vous ; les éclats de votre exaspération attirent ici des gens qui nous écoutent.

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE. Seigneur, voici une heure que je vous cherche. En

ce moment Hector s'arme dans Troie; Ajax, commis à votre garde, vous attend pour vous reconduire dans nos murs.

TROÏLE. Je suis à vous, prince. — (*A Ulysse.*) Courtois seigneur, adieu. — Adieu, beauté parjure! — Diomède, prends garde à toi, et qu'un rampart solide protége ta tête!

ULYSSE. Je vous reconduirai jusqu'aux portes de la ville.

TROÏLE. Acceptez les remercîments d'un homme au désespoir.

Troïle, Énée et Ulysse s'éloignent.

THERSITE, *seul.* Je voudrais rencontrer ce scélérat de Diomède! je croasserais comme un corbeau, pour lui présager malheur. Patrocle me donnera tout ce que je voudrai si je lui fais connaître cette donzelle: le perroquet ne ferait pas plus pour une amande que lui pour une fille complaisante. Paillardise, paillardise! Toujours guerre et paillardise, c'est le train du monde: que l'enfer les dévore tous!

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Troie. — Devant le palais de Priam.

Arrivent HECTOR et ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE. Quand mon époux a-t-il poussé l'humeur désobligeante au point de fermer l'oreille à mes avis? Désarmez-vous, désarmez-vous, et ne combattez pas aujourd'hui.

HECTOR. Tu me forces à te dire des choses désagréables; rentre; par les dieux immortels, je partirai.

ANDROMAQUE. Mes songes me présagent des malheurs pour aujourd'hui.

HECTOR. Assez, te dis-je.

Arrive CASSANDRE.

CASSANDRE. Où est mon frère Hector?

ANDROMAQUE. Le voici, ma sœur, tout armé et ne respirant que le carnage: réunissez-vous à mes supplications pressantes; prions-le à genoux; car j'ai rêvé de meurtres sanglants; et toute la nuit des images de mort et de carnage ont troublé mon sommeil.

CASSANDRE. Oh! c'est vrai.

HECTOR. Allons! qu'on dise à mon héraut d'armes de sonner de la trompette.

CASSANDRE. De grâce, mon cher frère, qu'on ne sonne point le signal d'une sortie !

HECTOR. Laissez-moi, vous dis-je ; les dieux ont entendu mon serment.

CASSANDRE. Les dieux sont sourds aux serments inconsidérés; c'est pour eux une offrande plus odieuse que les taches dans la chair des victimes.

ANDROMAQUE. Oh ! laisse-toi fléchir ! ne crois pas que ce soit un acte pieux de contrister nos cœurs, pour tenir ton serment; c'est comme si l'on volait pour donner, et qu'on dépouillât l'un pour être généreux envers l'antre.

CASSANDRE. C'est la pureté de l'intention qui sanctifie le serment ; tous les serments ne doivent pas être tenus indistinctement. Désarmez-vous, cher Hector.

HECTOR. Cessez, vous dis-je. C'est mon honneur qui dispose de mon destin : tous les hommes tiennent à la vie; mais l'honnête homme met l'honneur bien au-dessus de la vie.

Arrive TROILE.

HECTOR, *continuant*. Eh bien ! jeune homme, est-ce que tu te proposes de combattre aujourd'hui ?

ANDROMAQUE. Cassandre, allez chercher mon père; qu'il vienne fléchir mon époux.

Cassandre s'éloigne.

HECTOR. Non, jeune Troïle; quitte ton armure, jeune homme. Je me sens aujourd'hui en humeur de combattre : pour toi, laisse tes muscles se fortifier, et ne t'expose pas aux hasards de la guerre. Va, désarme-toi; sois sans inquiétude, brave adolescent; je combattrai aujourd'hui pour toi, pour moi et pour Pergame.

TROÏLE. Mon frère, vous avez une générosité déplacée, qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR. Voyons, Troïle, que me reproches-tu ?

TROÏLE. Quand les Grecs vaincus tombent au sifflement de notre épée, mille fois on vous a vu leur dire de se relever et de vivre.

HECTOR. Oh ! c'est loyauté.

TROÏLE. C'est folie, Hector.

HECTOR. Comment cela ?

TROÏLE. Au nom de tous les dieux, laissons la pitié à nos

mères; quand nous avons attaché notre armure, que la vengeance guide nos épées, et soyons implacables.

HECTOR. Fi! c'est de la barbarie.

TROÏLE. C'est la nécessité de la guerre.

HECTOR. Troïle, je désire que tu n'ailles pas combattre aujourd'hui.

TROÏLE. Qui m'en empêchera? ni la Destinée, ni l'obéissance, ni Mars lui-même, quand il me ferait, de son glaive, signe de me retirer; ni Priam, ni Hécube à genoux, les yeux gonflés de larmes amères: toi-même, mon frère, quand tu voudrais, ta bonne épée à la main, m'interdire le passage, tu ne m'arrêterais pas, si ce n'est en me donnant la mort.

Revient CASSANDRE avec PRIAM.

CASSANDRE. Retenez-le, Priam; retenez-le avec force: il est votre soutien; si vous le perdez, vous, qui vous appuyez sur lui, et Troie, qui s'appuie sur vous, tout va succomber à la fois.

PRIAM. Reviens sur tes pas, Hector. Ta femme a rêvé; ta mère a eu des visions; Cassandre prophétise; et moi-même, inspiré tout à coup du don divinatoire, je t'annonce que ce jour doit nous porter malheur. Reviens donc sur tes pas.

HECTOR. Énée est sur le champ de bataille, j'ai donné à plusieurs Grecs ma parole de guerrier de me présenter ce matin devant eux.

PRIAM. Tu n'iras pas.

HECTOR. Je ne puis manquer à ma parole: vous me connaissez pour un fils respectueux; ne me forcez donc pas à manquer au respect que je vous dois; mais permettez, vénérable Priam, que, de votre consentement, je suive la ligne de conduite que vous voulez m'interdire.

CASSANDRE. O Priam! ne lui cédez pas.

ANDROMAQUE. Ne lui cédez pas, mon père bien aimé.

HECTOR. Andromaque, vous m'indisposez contre vous. Par l'amour que vous me portez, rentrez.

Andromaque s'éloigne.

TROÏLE, *montrant Cassandre.* C'est cette fille insensée, visionnaire, superstitieuse, qui suscite tous ces sinistres présages.

CASSANDRE. Adieu, cher Hector! je te vois mourir! vois comme tes yeux s'éteignent! vois comme le sang coule à flots

de tes nombreuses blessures! entends les gémissements des Troyens, les clameurs d'Hécube, les cris déchirants de la malheureuse Andromaque, exhalant son désespoir; vois la destruction, la frénésie, la consternation confondre leurs clameurs et s'écrier toutes ensemble : « Hector! Hector est mort! ô Hector! »

TROÏLE. Va-t'en! — Va-t'en!

CASSANDRE. Adieu! — Mon cher Hector, je prends congé de toi. Tu t'abuses, et Troie partage ton erreur.

Elle s'éloigne.

HECTOR. Mon père, je vois que ces cris vous ont consterné; rentrez et rassurez les Troyens; nous allons combattre, et ce soir nous viendrons vous raconter nos exploits.

PRIAM. Adieu : que les dieux t'environnent et te protégent!

Priam s'éloigne dans une direction, Hector dans une autre. — On entend un bruit de fanfares.

TROÏLE, *seul.* Ils sont aux mains; je les entends! attends-moi, orgueilleux Diomède; ou je perdrai mon bras, ou je regagnerai ma manchette.

Au moment où Troïle s'éloigne d'un côté, PANDARUS arrive de l'autre.

PANDARUS. Un mot, seigneur! un mot!

TROÏLE. Qu'y a-t-il?

PANDARUS. Voici une lettre de la pauvre fille.

TROÏLE, *prenant la lettre.* Voyons.

PANDARUS. Une coquine de phthisie, une chienne de phthisie me tourmente; à quoi il faut ajouter le malheureux sort de cette pauvre fille; un contre-temps par-ci, un contre temps par-là; si bien que, tout considéré, je serai forcé un de ces jours de vous planter là. Ajoutez que j'ai un rhumatisme dans l'œil et des douleurs dans les os, qui me font souffrir tellement, qu'à moins qu'un homme ne soit maudit, il est impossible de dire ce que c'est. — Que dit-elle dans sa lettre?

TROÏLE. Des paroles, rien que des paroles; rien qui parte du cœur. — Quant à ses actes, c'est ailleurs qu'ils s'adressent. — (*Déchirant la lettre.*) Paroles en l'air, je vous jette aux vents; que leur souffle inconstant vous emporte. — Elle continue à payer mon amour de mots et d'allusions; c'est à un autre qu'elle donne des effets.

Ils s'éloignent dans des directions différentes.

SCÈNE IV.

L'espace qui sépare Troie du camp des Grecs. — Des fanfares se font entendre: le champ de bataille est traversé dans tous les sens par des troupes de guerriers.

Arrive THERSITE.

THERSITE, *seul.* Les voilà maintenant aux prises : je veux aller voir cela. Cet hypocrite et abominable drôle de Diomède a attaché à son casque la manchette de ce jeune fou, de cet amoureux Troyen. Je voudrais bien les voir face à face ; je voudrais voir ce Troyen imbécile, qui aime cette prostituée, renvoyer sans manchette à sa perfide et lascive catin ce Grec fourbe et paillard. D'un autre côté, la conduite de ces gueux hypocrites, — ce vieux fromage moisi de Nestor, et ce renard d'Ulysse, — ne vaut pas une chiquenaude. Dans leur politique matoise, ils ont lâché Ajax, ce chien mal léché, contre un dogue qui ne vaut guère mieux, Achille ; et ne voilà-t-il pas que le chien d'Ajax, devenu plus fier que le dogue d'Achille, refuse aujourd'hui de s'armer ! il en résulte que tout est dans la confusion parmi les Grecs, et qu'avec eux la raison perd ses droits. Silence ! voici l'homme à la manchette qui arrive, suivi de son adversaire.

Arrive DIOMÈDE, suivi de TROILE.

TROÏLE. Ne fuis pas ; car, fusses-tu par-delà le Styx, je le passerais à la nage pour t'atteindre.

DIOMÈDE. Tu prends une retraite pour une fuite. Je ne fuis pas ; mais j'ai cru devoir m'écarter de la foule. A toi !

THERSITE. Grec, soutiens ta prostituée ; Troyen, combats pour ta catin ! Allons, la manchette ! la manchette !

Troïle et Diomède s'éloignent en combattant.

Arrive HECTOR.

HECTOR. Qui es-tu, Grec ? Es-tu un adversaire digne d'Hector ? Es-tu un guerrier noble et vaillant ?

THERSITE. Non, non, je ne suis qu'un drôle, un misérable bouffon, un indigne coquin !

HECTOR. Je te crois : vis.

Il s'éloigne.

THERSITE. Je te suis bien obligé de m'avoir cru. Mais que la peste t'étrangle pour la peur que tu m'as faite ! Que sont devenus nos deux guerriers paillards ? Je pense qu'ils se seront avalés l'un l'autre. Ce miracle me ferait bien rire. Du reste, on

peut dire que la luxure se dévore elle-même. Mettons-nous sur leur piste.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Même lieu.

Arrivent DIOMÈDE et UN DOMESTIQUE.

DIOMÈDE. Va, prends le cheval de Troïle ; présente ce beau coursier à ma bien-aimée Cressida ; offre mes hommages à cette belle ; dis-lui que j'ai châtié l'amoureux troyen, et suis son défenseur envers et contre tous.

LE DOMESTIQUE. J'y vais, seigneur.

Il s'éloigne.

Arrive AGAMEMNON.

AGAMEMNON. A l'œuvre ! à l'œuvre ! Le farouche Polydamas a terrassé Memnon; le bâtard Margarélon a fait Dorus prisonnier, et, pareil à un colosse, il brandit sa lance debout sur les corps meurtris des rois Epistrophe et Cédius. Polyxène est tué; Amphimaque et Thoas sont grièvement blessés ; Palamède est cruellement blessé et meurtri ; le terrible Sagittaire épouvante nos soldats. Hâtons-nous, Diomède, de voler à leur secours, ou nous périrons tous.

Arrive NESTOR.

NESTOR. Allez, portez à Achille le corps de Patrocle, et dites au paresseux Ajax de s'armer, s'il ne veut mourir de honte. Il y a sur le champ de bataille un millier d'Hectors : ici il combat sur un coursier galate, et les victimes manquent à son glaive; ailleurs il est à pied, et tout fuit ou tombe devant lui, comme les poissons devant la baleine ; il reparaît plus loin, et là les Grecs tombent sous le tranchant de son épée, comme l'herbe sous la faux ; ici, là, partout, il prend et laisse, et son agilité seconde à tel point sa volonté que tout ce qu'il veut il le fait, et il en fait tant que cela tient du prodige !

Arrive ULYSSE.

ULYSSE. Courage, courage, princes ! Le grand Achille s'arme en pleurant, avec des cris de malédiction et de vengeance. Son sang assoupi s'est réveillé à la vue des blessures de Patrocle et de ses Myrmidons qui reviennent à lui, mutilés, écharpés, en faisant retentir le nom d'Hector. Ajax a perdu un ami : écumant de colère, il s'est armé ; il combat maintenant, appelant

roïle à grands cris; Troïle, qui a fait aujourd'hui dans nos
ıngs d'incroyables ravages, se jette au plus fort du péril avec
ne fougue téméraire, et le bonheur qui le suit, déconcertant
utes les mesures de l'habileté, renverse tout devant lui.

Arrive AJAX.

AJAX. Troïle! lâche Troïle!

Il s'éloigne.

DIOMÈDE. Oui, par là, par là!

NESTOR. C'est bien, c'est bien; nous nous rallions.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Où est-il, cet Hector? Viens, viens, égorgeur d'en-
nts, montre-moi ta face; tu sauras ce que c'est que d'avoir
faire à Achille irrité. Hector! où est Hector? je ne veux com-
ıttre qu'Hector!

Tous s'éloignent.

SCÈNE VI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive AJAX.

AJAX. Troïle! lâche Troïle, montre-toi!

Arrive DIOMÈDE.

DIOMÈDE. Troïle! Troïle! où est Troïle?

AJAX. Que lui veux-tu?

DIOMÈDE. Je veux le châtier.

AJAX. Si j'étais le généralissime des Grecs, je te cèderais ce
ıut poste plutôt que le châtiment de Troïle. — Troïle! Troïle!

Arrive TROILE.

TROÏLE. Te voilà, Diomède! te voilà, traître! — Tourne de
on côté ton visage perfide. Tu m'as pris mon cheval; j'aurai
vie en retour.

DIOMÈDE. Ah! te voilà donc?

AJAX. C'est moi qui combattrai contre lui. Range-toi,
iomède!

DIOMÈDE. Il m'appartient; je ne resterai pas spectateur oisif.

TROÏLE. Venez tous deux, Grecs perfides; je vous tiendrai
te à tous deux.

Ils s'éloignent en combattant.

Arrive HECTOR.

HECTOR. C'est toi, Troïle! Tu combats vaillamment, ô le plus jeune de mes frères!

Arrive ACHILLE.

ACHILLE. Enfin, je te vois!— Ah!—Défends-toi, Hector!...

HECTOR. Reprends haleine, si tu veux.

ACHILLE. Je n'accepte pas ta courtoisie, orgueilleux Troyen. Félicite-toi que le repos ait mis mes armes hors d'état de servir; tu en profites maintenant; mais nous nous reverrons; jusque-là, va, suis ta destinée.

Il s'éloigne.

HECTOR. Adieu, — tu m'aurais trouvé plus frais et plus dispos si je m'étais attendu à ta rencontre. — Eh bien! mon frère?

Revient TROILE.

TROÏLE. Ajax a fait Énée prisonnier; le souffrirons-nous? Non, par la flamme du glorieux flambeau des jours, il ne l'emmènera pas; je serai pris aussi, ou je le délivrerai; — entends-moi, ô destin! Peu m'importe de périr aujourd'hui.

Il s'éloigne.

Arrive UN GUERRIER couvert d'une magnifique armure.

HECTOR. Arrête, Grec, arrête! tu es une bonne prise. — Non, tu ne veux pas m'attendre? — Ton armure me plaît; quand je devrais la briser et en faire sauter les clous et les attaches, il faut que je l'aie.— Tu ne veux pas rester, drôle? eh bien! cours, je vais te donner la chasse pour avoir ta dépouille.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Même lieu.

Arrive ACHILLE; des Myrmidons le suivent.

ACHILLE. Faites cercle autour de moi, mes Myrmidons; écoutez ce que je vais vous dire: — Accompagnez partout mon char; ne portez pas un seul coup, mais tenez-vous prêts et dispos. Quand j'aurai trouvé le sanguinaire Hector, entourez-le de toutes parts, tournez contre lui la pointe de vos armes, et ne le ménagez pas: suivez-moi, compagnons, et voyez-moi agir. — L'arrêt en est porté. — Il faut que le grand Hector périsse.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VIII.

Même lieu.

Arrivent d'abord MÉNÉLAS et PARIS en combattant; puis THERSITE.

THERSITE. Le cocu et le cocufieur sont aux prises; allons, ureau! allons, dogue! courage, Pâris! courage, chapon! lons, Pâris, allons! le taureau a l'avantage! — gare aux ›rnes! holà!

Pâris et Ménélas s'éloignent en continuant le combat.

Arrive MARGARÉLON.

MARGARÉLON. Tourne-toi, esclave, et combats.

THERSITE. Qui es-tu?

MARGARÉLON. Un fils bâtard de Priam.

THERSITE. Et moi aussi, je suis bâtard; j'aime les bâtards; suis né bâtard; j'ai reçu une instruction bâtarde; j'ai un sprit bâtard, une valeur bâtarde; je suis illégitime en tout. es loups ne se mangent pas entre eux; pourquoi les bâtards mangeraient-ils? Prends-y garde, ce combat nous porterait ıalheur! c'est provoquer la colère du ciel, que de se battre our une catin, quand on est fils d'une catin. Adieu, bâtard.

MARGARÉLON. Que le diable t'emporte, lâche!

Ils s'éloignent.

SCÈNE IX.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrive HECTOR.

HECTOR. Cadavre pourri sous des dehors brillants, ta ma-nifique armure t'a coûté la vie. Maintenant, j'en ai assez fait our aujourd'hui; je vais reprendre haleine; repose-toi, mon pée, tu t'es suffisamment rassasiée de sang et de mort.

Il ôte son casque, et rejette son bouclier sur son épaule.

Arrivent ACHILLE et ses MYRMIDONS.

ACHILLE. Regarde, Hector, le soleil va se coucher; la sombre uit s'empresse sur ses pas; le jour et la vie d'Hector vont se lorre en même temps.

HECTOR. Je suis désarmé; Grec, ne profite pas de cet vantage.

ACHILLE. Frappez, mes amis, frappez! voilà l'homme que e cherche. (*Hector tombe percé de coups.*) Ainsi tombe

bientôt Ilion ! ainsi s'écroule Troie ! voilà ici gisant son espoir, sa force et son appui. — En avant, Myrmidons, et criez tous ensemble : « Achille a tué le redoutable Hector ! » (*On entend sonner la retraite.*) Écoutez ! les Grecs sonnent la retraite.

UN MYRMIDON. Les trompettes des Troyens la sonnent pareillement, seigneur.

ACHILLE. La nuit étend sur la terre ses ailes de dragon, et, telle qu'un arbitre, sépare les deux armées. Mon épée, qui n'est rassasiée qu'à demi, aurait voulu de nouveaux aliments; mais, satisfaite de ce friand morceau, elle va se reposer. — (*Il remet son épée dans le fourreau.*) Allons, attachez ce cadavre à la queue de mon cheval ; je veux traîner ce Troyen sur le champ de bataille.

Ils s'éloignent.

SCÈNE X.

Même lieu.

Arrivent **AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR,** et **DIOMÈDE** suivis d'une troupe de Guerriers grecs.

On entend des cris confus dans le lointain.

AGAMEMNON. Écoutez, écoutez ! Quels sont ces cris ?

NESTOR. Tambours, faites silence ?

DES VOIX, *s'écriant.* Achille ! Achille ! Hector est tué ! Achille !

DIOMÈDE. On crie qu'Hector est tué, et tué par Achille.

AJAX. Si cela est, n'en faisons point parade, Hector le valait bien.

AGAMEMNON. Marchons à pas lents. — Que quelqu'un aille inviter Achille à venir nous voir dans notre tente. — Si les dieux nous ont fait la grâce de nous accorder la mort d'Hector, Troie est à nous, et nos guerres meurtrières ont pris fin.

Ils s'éloignent au pas militaire.

SCÈNE XI.

Une autre partie du champ de bataille.

Arrivent ÉNÉE et des TROYENS.

ÉNÉE. Faisons halte ; nous sommes maîtres du champ de bataille. Ne rentrons pas à Troie ; passons ici la nuit.

Arrive TROILE.

TROÏLE. Hector est tué !

ÉNÉE. Hector ! Les dieux nous en préservent !

TROÏLE. Il est mort ; et son barbare vainqueur le traîne indignement sur le champ de bataille, attaché à la queue de son cheval [1]. — Faites éclater votre courroux, ô ciel ! hâtez votre vengeance ! Dieux, asseyez-vous sur vos trônes, et souriez à Troie ! montrez-nous votre miséricorde dans la célérité de vos coups, et ne prolongez pas notre agonie.

ÉNÉE. Seigneur, vous jetez le découragement dans l'armée.

TROÏLE. Vous, qui me parlez ainsi, vous ne me comprenez pas : je ne parle pas de fuite, de crainte ou de mort, mais je défie tous les dangers dont les dieux ou les hommes peuvent nous accabler. Hector n'est plus ! qui annoncera cette nouvelle à Priam ou à Hécube ? Que celui qui consent à voir prendre sa voix pour la voix de l'orfraie de sinistre augure, que celui-là aille à Troie, et qu'il dise : « Hector est mort ; » ce mot seul changera Priam en marbre, fera de toutes les épouses des Niobé, métamorphosera en fontaines toutes les jeunes filles, en statues tous les jeunes hommes, et plongera Troie dans la consternation. Mais allons, marchons ; Hector est mort, tout est dit. — Arrêtez encore un moment. — Tentes abominables, qui vous élevez orgueilleusement dans nos plaines phrygiennes, dès que l'aurore paraîtra, je vous traverserai dans tous les sens ! — Et toi, Diomède, ô le plus lâche des hommes, nul espace ne pourra séparer nos deux haines ; je m'attacherai à ta poursuite comme une conscience coupable qui évoque autant de spectres que la frénésie évoque de pensées. — Donnez le signal de la marche vers Troie ! — Marchons ; une consolation nous reste : l'espoir de la vengeance voilera nos blessures intérieures [2].

Énée et les Troyens s'éloignent.

Arrive PANDARUS, au moment où Troïle va partir.

PANDARUS. Écoutez donc, écoutez donc !

[1] Nouvelle méprise de l'auteur ; c'est à son char et non à la queue de son cheval qu'Achille attacha le cadavre d'Hector.

[2] Le commentateur Steevens pense que c'est là que se terminait originairement la pièce, et que ce qui suit a été intercalé après coup par quelque acteur chargé du rôle de Pandarus. Cette conjecture nous paraît peu fondée ; la moralité de la pièce ne serait pas complète ; il faut que l'infâme Pandarus soit puni : or quelle punition plus poignante pour lui que l'abandon et le mépris de celui-là même auquel il a prostitué ses services ? Shakspeare a donné ailleurs cet exemple de moralité dramatique ; on peut voir dans la deuxième partie de Henri IV la conduite qu'il fait tenir au prince de Galles devenu roi envers

TROÏLE. Loin d'ici, vil entremetteur ! Que la honte et l'ignominie accompagnent ta vie, et soient éternellement attachées à ton nom !

Troïle s'éloigne.

PANDARUS, *seul.* Voilà un excellent remède pour mes douleurs rhumatismales ! — O monde ! ô monde ! ô monde ! voilà donc comme on méprise le pauvre agent dont on s'est servi ! O fourbes et intrigants d'amour ! on vous met à l'œuvre, et voilà comme on vous récompense ! Pourquoi vos services sont-ils si recherchés et si mal payés ? On a bien raison de le dire : L'humble abeille bourdonne joyeusement, jusqu'à ce qu'elle ait perdu son miel et son dard ; mais une fois privée de son aiguillon, adieu pour elle miel et bonheur. (*Se tournant vers les spectateurs.*) Complaisants de l'amour, écrivez cela sur vos tablettes ; s'il en est dans cette enceinte, qu'ils pleurent le malheur de Pandarus ; ou s'ils ne peuvent pleurer, qu'ils accordent quelque commisération, sinon à moi, du moins à mes rhumatismes. Apprenez, sœurs et frères du métier, que dans deux mois je fais mon testament ; je le ferais maintenant, si je ne craignais d'être sifflé par quelque oison de Winchester. Jusque-là, je transpirerai à force, et chercherai mes aises ; puis, à l'époque fixée, je vous léguerai mes douleurs.

Il s'éloigne.

Falstaff, le vieux compagnon de ses orgies princières. Il est curieux de comparer l'auteur de Troïle et Cressida à l'auteur de Phèdre ; les reproches de Troïle avec ceux de l'épouse de Thésée :

Va-t'en, monstre exécrable ;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

Et le monologue de Pandarus avec celui d'OEnone :

Ah ! Dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté,
Et j'en reçois ce prix ! je l'ai bien mérité !

FIN DE TROILE ET CRESSIDA.

LE ROI LEAR,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANIE.
LE COMTE DE KENT.
LE COMTE DE GLOSTER.
EDGAR, fils du comte de Gloster.
EDMOND, fils naturel du comte de Gloster.
CURAN, courtisan.
UN VIEILLARD, vassal du comte de Gloster.
UN MÉDECIN.
UN BOUFFON.
OSWALD, intendant de Goneril.
UN OFFICIER, employé par Edmond
UN ÉCUYER, attaché à Cordélie.
UN HÉRAUT.
SERVITEURS du duc de Cornouailles.
GONERIL, RÉGANE, CORDÉLIE, } filles de Lear.
Chevaliers de la suite du roi, Officiers, Messagers, Soldats et Serviteurs.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle d'apparat dans le palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOSTER et EDMOND.

KENT. Je pensais que le roi portait plus d'affection au duc d'Albanie qu'au duc de Cornouailles.

GLOSTER. C'est ce que nous avions toujours cru ; mais aujourd'hui, dans le partage de son royaume, il serait difficile de dire celui pour lequel il a le plus d'estime ; car les parts sont tellement égales que l'examen le plus attentif ne pourrait trouver dans l'une ni dans l'autre un motif de préférence.

KENT. N'est-ce pas là votre fils, seigneur?

GLOSTER. C'est à mes frais qu'il a été élevé, et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, que maintenant j'y suis fait, et n'en rougis plus.

KENT. Je ne conçois pas.

GLOSTER. Seigneur, la mère de ce jeune homme a pu le concevoir ; il en est résulté pour sa taille une certaine roton-

dité; le fait est qu'elle a eu un fils dans son berceau, avant d'avoir un époux dans son lit. Comprenez-vous la faute?

KENT. Il serait fâcheux que cette faute n'eût pas eu lieu, puisqu'elle a produit un si beau résultat.

GLOSTER. J'ai aussi un fils légitime; il a un an à peu près de plus que celui-ci; mais il ne m'est pas plus cher. Quoique ce drôle ait eu le tort de venir au monde sans qu'on l'appelât, cependant sa mère était belle; c'est avec bonheur qu'il a été procréé, et il faut bien reconnaître le mauvais garnement. — Edmond, connais-tu ce seigneur?

EDMOND. Non, monseigneur.

GLOSTER. C'est le comte de Kent, mon honorable ami; tu voudras bien désormais le considérer comme tel.

EDMOND, *à Kent.* Je suis aux ordres de votre seigneurie.

KENT. Je vous donne mon amitié, et serai charmé de faire avec vous plus ample connaissance.

EDMOND. Seigneur, c'est un honneur que je m'efforcerai de mériter.

GLOSTER. Il a été neuf ans hors du pays, et il doit sous peu s'absenter encore. — Le roi vient.

On entend le bruit des trompettes.

Entrent LEAR, CORNOUAILLES, ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, CORDÉLIE, et la suite du Roi.

LEAR. Gloster, allez chercher le roi de France et le duc de Bourgogne.

GLOSTER. J'y vais, sire.

Gloster et Edmond sortent.

LEAR. Nous, cependant, nous allons faire connaître plus amplement nos résolutions. Qu'on me donne la carte. (*On déploie devant le roi la carte de la Grande-Bretagne.*) Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts : notre intention formelle est d'affranchir notre vieillesse du poids des affaires et de placer ce fardeau sur des épaules plus jeunes et plus fortes, pendant que, dégagé de tout souci, nous nous acheminerons vers la mort. — Cornouailles, mon fils, — et vous, duc d'Albanie, dont je n'estime pas moins la filiale affection, — nous avons décidé de faire connaître aujourd'hui publiquement la dot que nous accordons à chacune de nos filles, afin qu'à ce sujet aucun débat ne s'élève dans l'avenir. Le roi de France et le duc de Bourgogne, ces illustres

rivaux qui sollicitent la main de la plus jeune de nos filles, à notre cour, où l'amour les retient, ont fait un long séjour, et le moment est venu de leur donner une réponse définitive. Parlez, mes filles ; puisque notre volonté est de nous dépouiller de l'autorité souveraine, de tous nos territoires et des soins du gouvernement, quelle est celle de vous qui nous porte le plus d'affection? Parlez, vous dis-je, afin que la plus large part de notre bienveillance soit adjugée à celle qui l'a le plus mérité. — Goneril, notre aînée, parle la première.

GONERIL. Sire, je vous aime plus que la parole ne saurait l'exprimer ; plus que la vue, l'espace et la liberté ; plus que tout ce qu'il y a de précieux, de plus riche et de plus rare ; non moins que la vie, ayant pour cortége la vertu, la santé, la beauté, l'honneur. Jamais enfant n'aima plus que moi ; jamais père ne fut plus adoré ; mon affection pour vous, toute parole est impuissante à la peindre, et rien ne saurait lui être comparé.

CORDÉLIE, *à part.* Que pourra dire Cordélie ? elle ne peut qu'aimer et se taire.

LEAR, *posant le doigt sur la carte.* Tout le territoire compris depuis cette ligne jusqu'à celle-ci, couvert de forêts nombreuses, de riches campagnes, de rivières fécondes et d'immenses prairies, je te le donne en toute propriété ; qu'il appartienne à perpétuité aux enfants qui naîtront de toi et du duc d'Albanie. — Que dit notre seconde fille, notre bien-aimée Régane, l'épouse de Cornouailles?

RÉGANE. Je porte un cœur en tout semblable à celui de ma sœur, et je m'estime à son niveau. Je le déclare en toute sincérité, l'affection qu'elle vient de décrire, c'est la mienne ; seulement elle n'a pas été assez loin ; car moi je hais toutes les jouissances les plus douces que les sens peuvent procurer, et je mets toute ma félicité dans l'affection que je porte à votre majesté bien aimée.

CORDÉLIE, *à part.* Alors, je te plains, pauvre Cordélie ! Pauvre ! non ; car, j'en ai la certitude, j'ai plus d'affection dans le cœur que ma bouche ne saurait l'exprimer.

LEAR. Nous te donnons, à toi et à ta postérité à toujours, cet ample tiers de notre beau royaume ; il ne le cède point en étendue, en valeur, en beauté, à la portion de Goneril. — (*A Cordélie.*) A ton tour, maintenant, toi qui fais ma joie, toi, la dernière de mes filles, mais non pas la moins chère à

mes yeux ; toi dont les chefs de la France aux délicieux vignobles, et de la fertile Bourgogne, sollicitent la jeune affection, parle ; que diras-tu pour obtenir un lot plus riche que tes sœurs ?

CORDÉLIE. Rien, sire.

LEAR. Rien ?

CORDÉLIE. Rien.

LEAR. De rien il ne peut rien venir ; parle de nouveau.

CORDÉLIE. J'ai le malheur de ne pouvoir exprimer de vive voix ce que mon cœur éprouve ; j'aime votre majesté comme c'est mon devoir, ni plus ni moins.

LEAR. Que dis-tu Cordélie ? modifie un peu ta réponse, si tu ne veux nuire à ta fortune.

CORDÉLIE. Sire, vous m'avez donné l'être, vous m'avez élevée, vous m'avez aimée ; en retour, je vous ai voué les sentiments que le devoir m'impose ; je vous obéis, vous aime et vous honore. S'il est vrai que mes sœurs vous aiment autant qu'elles le disent, pourquoi ont-elles pris des maris ? Il est probable que lorsque je me marierai, l'époux dont la main recevra ma foi emportera avec lui la moitié de mes affections, de mes sollicitudes et de mes devoirs. Assurément, une fois mariée, je ne pourrai, comme mes sœurs, aimer uniquement mon père.

LEAR. Mais est-ce ton cœur qui vient de parler ?

CORDÉLIE. Oui, sire.

LEAR. Eh quoi ! si jeune et si insensible ?

CORDÉLIE. Sire, je suis jeune et sincère.

LEAR. Eh bien ! soit ; que ta sincérité soit ta dot ; car, j'en jure par la lumière sacrée du soleil, par les mystères d'Hécate et de la nuit, par cette influence des astres en vertu de laquelle nous existons et nous cessons d'être ; j'abjure ici pour toi toute ma sollicitude paternelle, tout lien du sang, toute parenté ; et à dater de ce moment, je te déclare à toujours étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare ou l'anthropophage qui dévore ses propres enfants trouveront auprès de moi autant d'affection, de pitié et de sympathie que toi, qui n'es plus ma fille.

KENT. Sire, —

LEAR. Silence, Kent ! Ne t'interpose pas entre le dragon et sa colère : c'était elle que je préférais, et j'espérais confier

mes vieux jours aux soins de sa tendresse. — (*A Cordélie.*) Arrière, et sors de ma présence. Aussi vrai que je désire dormir en paix dans ma tombe, j'abjure pour elle la tendresse d'un père ! — Appelez le roi de France ; — qu'on se dépêche. — Appelez le duc de Bourgogne. — Cornouailles et Albanie, partagez entre vous le troisième lot, et qu'il aille s'ajouter à la dot de mes deux filles : qu'elle en demande une à l'orgueil qu'elle appelle franchise ; que l'orgueil la marie. Je vous investis l'un et l'autre de ma puissance, de mon autorité souveraine, et de tous les attributs et prérogatives de la majesté royale. — Nous nous réservons une garde de cent chevaliers qui seront défrayés par vous, et devenant votre hôte à tour de rôle, nous établirons notre résidence pendant un mois, tantôt chez l'un de vous, tantôt chez l'autre. Nous ne voulons conserver que le nom de roi et les marques extérieures de notre dignité ; quant au pouvoir, aux revenus et à l'exercice de la royauté, tout cela, mes chers fils, nous vous l'abandonnons ; en confirmation de ce don que je vous octroie, partagez entre vous cette couronne.

Il ôte sa couronne et la leur donne.

KENT. Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme mon roi, chéri comme mon père, suivi comme mon maître, vous que dans mes prières j'ai toujours invoqué comme mon ange tutélaire, —

LEAR. L'arc est bandé et la corde tendue, prends garde que la flèche ne t'atteigne.

KENT. Qu'au contraire, elle me frappe, dût sa pointe pénétrer jusqu'à la région de mon cœur ; Kent peut être irrespectueux quand Lear est en démence. Que prétends-tu, vieillard ? penses-tu que le devoir, retenu par la crainte, gardera le silence, alors que la puissance s'incline devant l'adulation ? Pour l'honnête homme la franchise est un devoir, quand l'esprit de vertige s'empare du souverain. Rétracte ton arrêt, et que la réflexion te fasse revenir sur ta décision insensée : j'en réponds sur ma tête, la plus jeune de tes filles n'est pas celle qui te chérit le moins, et une voix humble et modeste n'est pas l'écho d'un cœur vide.

LEAR. Kent, si tu fais cas de ta vie, n'en dis pas davantage.

KENT. Je n'ai jamais considéré ma vie que comme un enjeu que je devais risquer contre tes ennemis, et je ne craindrai jamais de la perdre quand ta sûreté l'exigera.

LEAR. Hors de ma vue !

KENT. Sois plus clairvoyant, Lear, et continue à me voir des mêmes yeux.

LEAR. Par Apollon, —

KENT. Par Apollon, ô roi! tu prends le nom des dieux en vain.

LEAR, *portant la main sur son épée.* O vassal! mécréant!

ALBANIE *et* CORNOUAILLES. Arrêtez, sire.

KENT. Tue ton médecin et applique son salaire à la guérison de la maladie. Révoque les dons que tu viens d'octroyer; sinon, tant qu'il me restera un souffle de voix, je ne cesserai de te dire que tu fais mal.

LEAR. Ecoute-moi, mécréant! au nom de tes devoirs de sujet, écoute-moi! Puisque tu as cherché à nous faire rétracter notre parole, chose qui ne nous est jamais arrivée, puisque ton orgueilleuse obstination n'a pas craint de s'interposer entre notre arrêt et notre puissance, ce que notre fierté et notre rang ne sauraient souffrir, avec la permission de ceux à qui nous avons remis notre autorité, reçois ta récompense. Je t'accorde cinq jours pour réunir les moyens de faire face aux événements et aux besoins de cette vie; mais le sixième, je t'ordonne de délivrer notre royaume de ta présence détestée; et si le dixième, tu es rencontré dans nos domaines, d'où notre ordre te bannit, tu seras sur-le-champ mis à mort. Va-t'en! Par Jupiter, cette sentence est irrévocable.

KENT. Roi, adieu; puisque tu veux en agir ainsi, la liberté est loin de ces lieux, et c'est ici qu'est l'exil. — (*A Cordélie.*) Que les dieux te mettent sous l'abri de leur tendre sollicitude, jeune fille qui penses avec justesse, et qui as on ne peut plus sagement parlé! (*A Régane et à Goneril.*) Et vous, puissent vos actes répondre à l'emphase de vos paroles, et les faits justifier vos protestations de tendresse! (*Aux ducs de Cornouailles et d'Albanie.*) Princes, Kent vous fait ses adieux: il va traîner ses vieux jours dans des contrées nouvelles.

Il sort.

Rentre GLOSTER, suivi du ROI DE FRANCE, du DUC DE BOURGOGNE et de leur suite.

GLOSTER. Sire, voici le roi de France et le duc de Bourgogne.

LEAR. Duc de Bourgogne, c'est à vous d'abord que nous nous adressons, vous qui, en concurrence avec ce roi, avez recherché la main de notre fille; quelle dot exigez-vous avec

elle ? à quelles conditions la prendrez-vous pour épouse ?

LE DUC DE BOURGOGNE. Sire, je ne demande que ce que votre majesté a elle-même offert, et votre intention n'est pas sans doute de retrancher quelque chose de vos premières offres.

LEAR. Noble duc de Bourgogne, alors qu'elle nous était chère, nous l'estimions à un très-haut prix ; mais maintenant elle n'a plus à nos yeux la même valeur. Seigneur, la voilà devant vous ; si quelque partie de sa mince personne, revêtue d'un semblant de beauté, ou sa personne entière, ayant en partage notre déplaisir et rien de plus, peut vous convenir et vous plaire, la voilà ; elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je ne sais que répondre.

LEAR. Telle qu'elle est, avec les défauts qu'elle possède, sans un ami qui lui reste, ayant tout récemment encouru notre haine, dotée de notre malédiction, et proscrite par nous sous la foi du serment, vous convient-il de la prendre, ou de la laisser ?

LE DUC DE BOURGOGNE. Pardonnez-moi, sire ; mais à de telles conditions un choix est impossible.

LEAR. Laissez-la donc, seigneur ; car, par la puissance qui m'a donné l'être, je vous ai fait connaître toute sa fortune. — (*Au roi de France.*) Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas mériter si mal de votre amitié, que de vous unir à ce que je hais ; je vous supplie donc de reporter votre amour sur un objet qui en soit plus digne qu'une misérable que la nature rougit presque d'avouer.

LE ROI DE FRANCE. Voilà qui est étrange ! celle qui était, il n'y a qu'un moment, l'objet de votre prédilection, le sujet de vos éloges, le baume de votre vieil âge, celle que vous estimiez et chérissiez le plus, de quel crime monstrueux s'est-elle donc rendue coupable pour qu'en un clin d'œil elle ait été dépouillée d'une affection si tendre ? Il faut de deux choses l'une, ou que sa faute soit d'un caractère bien grave et bien révoltant, ou que votre première affection pour elle ait été blâmable : or c'est ce que ma raison ne saurait admettre, et pour m'y faire croire il ne faudrait pas moins qu'un miracle.

CORDÉLIE. Si l'on me fait un crime de ne pas posséder l'art insidieux de dire ce que je ne pense pas, moi qui, lorsqu'une chose est dans ma pensée, la fais avant d'en parler, du moins je supplie votre majesté de vouloir bien déclarer que si je me vois privée de vos bonnes grâces et de votre affection,

11.

ce n'est pas que je sois entachée d'aucun vice, d'aucun meurtre, d'aucune souillure, que j'aie rien commis de contraire à la chasteté et à l'honneur ; mais c'est que je ne possède pas, —et cette privation ne me rend que plus riche,—des yeux qui implorent toujours, et une langue que je me félicite de ne point avoir, quoiqu'il m'en coûte la perte de votre tendresse.

LEAR. Mieux vaudrait pour toi n'être point née que de m'avoir ainsi déplu.

LE ROI DE FRANCE. N'est-ce que cela ? un caractère avare de manifestations qui se contente de sentir sans rien exprimer? — Duc de Bourgogne, que vous semble de cette princesse ? L'amour n'est point de l'amour, lorsqu'à l'objet principal se mêlent des considérations étrangères. Voulez-vous d'elle ? elle porte avec elle sa dot.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Lear.* Sire, donnez la dot que vous aviez offerte de vous-même, et ici, devant vous, je prends la main de Cordélie et la proclame duchesse de Bourgogne.

LEAR. Je ne donne rien ; je l'ai juré ; je tiendrai mon serment.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Cordélie.* Je suis fâché qu'en perdant un père il vous faille perdre aussi un époux.

CORDÉLIE. Que le duc de Bourgogne aille en paix ; puisque des considérations de fortune forment tout son amour, je ne serai point sa femme.

LE ROI DE FRANCE. Belle Cordélie, riche dans ton indigence, précieuse dans ton abandon, adorable dans les mépris dont tu es l'objet, toi et tes vertus, soyez à moi. Je prends ici solennellement ce que les autres rejettent. Chose étrange! leurs froids dédains enflamment mon amour et le portent jusqu'à l'adoration. — (*A Lear.*) Roi, ta fille sans dot, devenue notre partage, régnera sur nous, sur les nôtres et sur notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de mes mains cette fille rare et inappréciée. — Dis-leur adieu, Cordélie, tout injustes qu'ils sont à ton égard. Tu retrouveras plus que tu n'as perdu.

LEAR. Prends-la, roi de France : elle est à toi ; car je la renie pour ma fille, et jamais mes yeux ne reverront son visage. — (*A Cordélie.*) Ainsi éloigne-toi de nous, privée de nos bonnes grâces, de notre tendresse, de notre bénédiction. — Venez, noble duc de Bourgogne.

Fanfares. Lear, les Ducs de Bourgogne, de Cornouailles et d'Albanie, Gloster et leur suite sortent.

LE ROI DE FRANCE, *à Cordélie.* Prenez congé de vos sœurs.

CORDÉLIE, *à ses sœurs.* Objets de la prédilection de mon père, Cordélie vous quitte les larmes aux yeux. Je sais ce que vous êtes; mais je suis votre sœur, et il me répugne de donner à vos défauts leurs véritables noms. Conduisez-vous bien envers notre père : je le confie à l'affection que vous avez proclamée pour lui. Mais, hélas! si j'étais dans ses bonnes grâces, à tous les séjours je préférerais une place à ses côtés.

RÉGANE. Ne nous prescris point notre devoir.

GONERIL. Fais désormais ton étude de plaire à ton époux, qui t'a prise indigente et comme on fait l'aumône. Tu as failli à l'obéissance filiale, et si tu es privée de dot, tu l'as mérité.

CORDÉLIE. Le temps lèvera le voile dont se couvre l'astuce. Les fautes qu'il a cachées d'abord, il finit par les livrer au mépris. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE. Venez, ma belle Cordélie.

Le Roi de France et Cordélie sortent.

GONERIL. Ma sœur, j'ai beaucoup à te dire sur un point qui nous touche de près toutes deux. Je pense que notre père partira d'ici ce soir.

RÉGANE. Rien de plus sûr; il doit partir avec toi; le mois prochain, ce sera mon tour.

GONERIL. Tu vois à combien de caprices sa vieillesse est sujette. Nous avons eu fréquemment occasion de l'observer; notre sœur est celle qu'il a toujours aimée le plus; et cependant tu vois comme il vient de la bannir de ses affections; l'absurdité d'une telle conduite saute aux yeux tout d'abord.

RÉGANE. C'est une infirmité de l'âge; toutefois il n'a jamais exercé sur lui-même qu'un contrôle imparfait.

GONERIL. A l'époque de sa plus grande vigueur intellectuelle, il a eu des lubies. Maintenant qu'il est vieux, nous devons nous attendre non-seulement à la manifestation de défauts depuis longtemps enracinés, mais encore aux bizarres emportements qu'une vieillesse infirme et chagrine amène avec elle.

RÉGANE. Nous aurons probablement à essuyer des boutades pareilles à celle que lui a fait prononcer le bannissement de Kent.

GONERIL. Avant de partir et de prendre définitivement congé de lui, il reste encore au roi de France quelques devoirs

d'étiquette à remplir. Agissons de concert, je te prie ; avec le caractère que nous lui connaissons, si notre père conserve encore la moindre autorité, l'abandon qu'il vient de nous faire ne sera pour nous qu'une dérision.

RÉGANE. Nous y repenserons.

GONERIL. Il nous faut prendre des mesures, et cela sans délai.

Elles sortent.

SCÈNE II.

Une salle dans le château du comte de Gloster.

Entre EDMOND, une lettre à la main.

EDMOND. Nature, tu es ma divinité ; c'est à toi que je voue mes services : pourquoi resterais-je soumis à la tyrannie de l'usage, et permettrais je aux conventions arbitraires des nations de me priver de mon héritage, parce que je suis venu douze ou quatorze lunes plus tard que mon frère ? Pourquoi ce nom de bâtard? pourquoi serais-je réputé ignoble, alors que j'ai le corps aussi bien conformé, l'esprit aussi généreux, et l'extérieur aussi avenant qu'aucun fils d'honnête matrone ? pourquoi impriment-ils sur mon front un stigmate d'ignominie, de bâtardise ? En quoi serais-je ignoble, moi qu'un acte vigoureux et clandestin de la nature a formé d'éléments plus abondants et plus forts que n'en peut fournir, sur une couche insipide, un couple épuisé, procédant sans plaisir à la création d'une race d'imbéciles, engendrés entre le sommeil et le réveil? — Quoi qu'il en soit, Edgar, il faut que j'aie ton patrimoine ; notre père ne porte pas moins d'affection au bâtard Edmond qu'au légitime Edgar. Légitime ! le beau mot ! N'importe ; si cette lettre produit son effet, et si mon plan réussit, l'ignoble Edmond primera le fils légitime ; je grandis, je prospère. — Maintenant, dieux, rangez-vous du parti des bâtards !

Entre GLOSTER.

GLOSTER. Kent banni de la sorte ! le monarque français s'éloignant courroucé ! et le roi parti ce soir même, abdiquant son pouvoir, et réduit à une provision alimentaire ! et toutes ces choses accomplies coup sur coup ! — Edmond ! eh bien, quelles nouvelles?

EDMOND, *affectant de cacher la lettre.* Aucune seigneur.

GLOSTER. Pourquoi mets-tu tant d'empressement à cacher cette lettre ?

EDMOND. Je ne sais aucune nouvelle, seigneur.

GLOSTER. Quel est le papier que tu lisais là?

EDMOND. Ce n'est rien, seigneur.

GLOSTER. Non! Pourquoi le mettre dans ta poche si précipitamment? si ce n'est rien, il est fort inutile de le cacher. Voyons, donne; s'il ne contient rien, je n'aurai pas besoin de lunettes pour le lire.

EDMOND. Je vous prie, seigneur, de vouloir bien m'excuser: c'est une lettre de mon frère; je ne l'ai pas encore lue en entier; mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

GLOSTER. Donne-moi cette lettre.

EDMOND. Que je la retienne ou vous la donne, j'ai la certitude de vous déplaire; son contenu, autant que j'en ai pu juger, est répréhensible.

GLOSTER. Voyons, voyons.

EDMOND, *lui remettant la lettre.* J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit ceci que par manière d'épreuve, et pour sonder ma vertu.

GLOSTER, *lisant.* « Ce respect des vieillards, sanctionné par » l'usage, remplit d'amertume la plus belle saison de notre vie; » il nous sèvre de notre fortune, jusqu'à ce que la vieillesse » nous mette dans l'impuissance d'en jouir. Je commence à » trouver un sot et inutile esclavage dans cette oppression » d'une vieillesse tyrannique qui gouverne, non parce qu'elle » est forte, mais parce qu'on la laisse faire. Viens me voir, » afin que nous reparlions de cela. Si notre père pouvait dormir » jusqu'à ce que je l'éveillasse, tu posséderais à toujours la » moitié de son revenu, et tu vivrais le bien-aimé de ton frère.

» EDGAR. »

Oh! oh! une conspiration!

« Dormir jusqu'à ce que je l'éveillasse, — tu jouirais de la » moitié de son revenu. » Mon fils Edgar! sa main a-t-elle bien pu écrire cela? son cœur et son cerveau le concevoir? — Quand cette lettre t'est-elle parvenue? qui te l'a remise?

EDMOND. Elle ne m'a pas été remise, seigneur; voilà justement où est l'astuce: je l'ai trouvée sur la fenêtre de ma chambre, où on l'avait jetée.

GLOSTER. Tu connais cette écriture pour être celle de ton frère?

EDMOND. S'il s'agissait d'une lettre innocente, seigneur, je jurerais que c'est son écriture ; mais dans l'état actuel des choses, je voudrais me persuader que cela n'est pas.

GLOSTER. C'est son écriture.

EDMOND. Sans aucun doute, seigneur, c'est sa main qui a tracé ces lignes ; mais j'aime à croire que son cœur n'y est pour rien.

GLOSTER. Ne t'a-t-il jamais sondé sur ce chapitre ?

EDMOND. Jamais, seigneur ; mais je lui ai souvent entendu dire que lorsque les enfants sont parvenus à l'âge d'homme, et les pères sur le déclin, le père devrait être le pupille du fils, et le fils administrer sa fortune.

GLOSTER. O scélérat ! scélérat ! — c'est justement le système dans lequel est écrite sa lettre ! — Abominable scélérat ! fils dénaturé ! homme exécrable ! bête féroce ! plus féroce que la brute ! — Va, Edmond, va le chercher ; je veux m'assurer de sa personne : — l'infâme scélérat ! — où est-il ?

EDMOND. Je ne saurais trop vous le dire, seigneur : s'il vous plaisait de suspendre votre indignation contre mon frère jusqu'au moment où vous aurez obtenu de sa bouche des preuves plus certaines de ses intentions, vous suivriez une marche plus sûre et plus régulière ; si, au contraire, vous méprenant sur ses desseins, vous procédez violemment contre lui, vous portez à votre honneur une grave atteinte, et vous brisez au cœur son obéissance. Je gagerais ma tête qu'il a écrit ceci uniquement pour éprouver mon affection à votre égard, et sans aucune intention coupable.

GLOSTER. Tu penses ?

EDMOND. Si vous le jugez à propos, je me placerai dans un lieu d'où vous pourrez entendre notre conversation sur cette matière, et vous édifier par le témoignage de vos propres oreilles ; et cela, pas plus tard que ce soir.

GLOSTER. Il est impossible qu'il soit un pareil monstre. —

EDMOND. Tout à fait impossible.

GLOSTER. A l'égard d'un père qui a pour lui une affection si tendre et si vraie ! — Ciel et terre ! — Edmond, va le chercher ; mets-moi, je te prie, à portée de l'entendre ; emploie les moyens que te suggérera ta prudence ; je donnerais tout ce que je possède pour voir mes doutes éclaircis.

EDMOND. Je vais le chercher dans un instant ; je combinerai

les choses de mon mieux, et viendrai vous instruire de tout.

GLOSTER, *absorbé par sa préoccupation.* Ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison a beau chercher à nous en donner l'explication, la nature n'en ressent pas moins les fatales conséquences : l'amour se refroidit, l'amitié se relâche, les frères se divisent : dans les villes, la rébellion ; dans les campagnes, la discorde ; dans les palais, la trahison ; et les liens qui unissent les pères aux enfants sont brisés. Ce scélérat, né de moi, réalise la prédiction ; c'est le fils contre le père : le roi oublie les sentiments de la nature, c'est le père contre l'enfant. Notre bon temps est passé pour ne plus revenir ; les complots, la déloyauté, la trahison et tous les désordres les plus funestes poursuivent d'inquiétudes nos derniers jours. — Edmond, va me chercher le scélérat ; tu n'y perdras rien, va ; mets-y de la prudence. — Et le noble et loyal Kent est banni ! sa vertu fait tout son crime ! — Cela est étrange.

Il sort.

EDMOND, *seul.* Voilà bien la sottise des hommes ! Quand nous sommes mal avec la fortune, ce qui est très-souvent la faute de notre conduite, nous nous en prenons de nos désastres au soleil, à la lune, aux étoiles, comme si nous étions scélérats par nécessité, imbéciles par compulsion céleste, fripons, voleurs et traîtres par l'action irrésistible des astres ; ivrognes, menteurs et adultères par une obéissance forcée à l'influence planétaire ; enfin, comme si tous nos vices nous étaient imposés par une puissance divine... Admirable subterfuge de l'homme libertin, de mettre ses penchants lascifs sur le compte d'une étoile ! La queue du dragon est la constellation sous laquelle mon père et ma mère se sont unis, et je suis né sous la grande Ourse : voilà pourquoi je suis paillard et mal léché. —J'aurais été ce que je suis, quand la plus virginale des étoiles du firmament aurait brillé sur ma bâtardise. Edgard. —

Entre EDGAR.

EDMOND, *continuant.* Bon ! il arrive à point nommé comme le dénoûment dans l'ancienne comédie. Mon rôle est de jouer l'affliction, avec force soupirs comme en pousse un pensionnaire de Bedlam[1]. — Oh ! ces éclipses présageaient les divisions dont nous sommes témoins. Fa, sol, la, mi.

Il affecte de fredonner sur des tons discordants.

[1] Il s'agit ici de ces pauvres lunatiques, innoffensifs, pensionnaires externes de l'hospice de Bedlam, ou Bethleem, qu'on laissait vaguer et demander l'aumône.

EDGAR. Eh bien! mon cher Edmond, dans quelles sérieuses contemplations es-tu donc plongé?

EDMOND. Mon frère, je réfléchissais à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, sur les événements qui doivent suivre les dernières éclipses.

EDGAR. Est-ce que tu t'occupes de ces choses-là?

EDMOND. Je t'assure que les effets dont il est parlé dans ce livre ne s'accomplissent, hélas! que trop fidèlement; tels que discordes et hostilités entre les enfants et les pères, morts, disettes, rupture d'anciennes amitiés, dissensions dans l'état, menaces et malédictions contre les rois et les nobles, défiances sans fondement, bannissement de nos amis les plus chers, dispersion de troupes, violation de la foi conjugale, et je ne sais quoi encore.

EDGAR. Depuis combien de temps cette fureur d'astronomie te possède-t-elle?

EDMOND. Allons, allons: y a-t-il longtemps que tu n'as vu mon père?

EDGAR. Hier au soir.

EDMOND. Avez-vous causé ensemble?

EDGAR. Oui, deux heures de suite.

EDMOND. Vous êtes-vous quittés bons amis? N'as-tu trouvé, soit dans son langage, soit dans sa physionomie, aucun signe de mécontentement?

EDGAR. Aucun.

EDMOND. Tâche de te rappeler en quoi tu peux l'avoir offensé; et, si tu m'en crois, évite sa présence jusqu'à ce que la violence de son courroux ait eu le temps de se calmer. Dans ce moment, son irritation contre toi est si grande qu'il en pourrait résulter des malheurs.

EDGAR. Quelque scélérat m'aura desservi auprès de lui.

EDMOND. Je le crains. Adopte prudemment quelques précautions, je t'en prie, jusqu'à ce que sa fureur soit un peu apaisée; retire-toi dans mon appartement, où j'irai te prendre pour te mettre à portée d'entendre parler notre père: vas-y, je te prie, voici ma clef.—Si tu sors, ne marche qu'armé.

EDGAR. Armé, mon frère!

EDMOND. Mon frère, je te donne un avis utile. Aussi vrai que je suis honnête homme, il se trame quelque chose contre toi. Ce que je t'ai dit ne peut te donner qu'une idée bien faible

de ce que j'ai vu et entendu; ce n'est rien auprès de l'effrayante vérité. De grâce, éloigne-toi !

EDGAR. Aurai-je bientôt de tes nouvelles?

EDMOND. Je te servirai de tout mon pouvoir dans cette affaire.

Edgar sort.

EDMOND, *seul.* Un père crédule et un frère généreux, dont la noble nature est si étrangère à toute pensée malveillante, qu'il n'en soupçonne point dans autrui! Sa sotte loyauté facilite singulièrement l'exécution de mon plan.—Je vois l'affaire. — Je veux devoir à mon adresse l'héritage que m'a refusé ma naissance : pour arriver à mon but, tous les moyens me sont bons.

Il sort.

SCÈNE III.

Un appartement dans le palais du duc d'Albanie.

Entrent GONERIL et son INTENDANT.

GONERIL. Est-il vrai que mon père ait frappé mon écuyer, parce qu'il réprimandait son bouffon?

L'INTENDANT. Oui, madame.

GONERIL. Il me fait de continuels affronts; chaque instant le voit commettre quelque nouvelle incartade qui jette la désunion parmi nous : je ne l'endurerai pas; ses chevaliers deviennent ingouvernables, et lui-même, il s'emporte contre nous pour la moindre bagatelle. — Quand il reviendra de la chasse, je ne veux pas lui parler; dis-lui que je suis indisposée. — Tu ferais même bien de te relâcher un peu dans ton service auprès de lui; j'en prends sur moi le blâme.

On entend un bruit de cors.

L'INTENDANT. Il vient, madame, je l'entends.

GONERIL. Toi et tes camarades, mettez dans votre service toute la négligence qu'il vous plaira; je ne serais pas fâchée qu'il en fît un sujet de plainte. Si cela ne lui convient pas, qu'il aille chez ma sœur, qui, sur ce point, je le sais, pense comme moi; notre résolution est prise; nous n'en changerons pas. Stupide vieillard, qui s'imagine pouvoir exercer encore l'autorité dont il a fait l'abandon! — Sur ma vie, ces vieux fous retombent dans l'enfance, et il faut les mener par la rigueur quand la douceur est impuissante. Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

L'INTENDANT. Bien, madame.

GONERIL. Ayez soin, parmi vous, de traiter ses chevaliers avec plus de froideur; peu importe ce qui en pourra résulter; préviens-en tes camarades : mon but est de faire naître une occasion qui me permette de parler. — Je vais sur-le-champ écrire à ma sœur de conformer sa conduite à la mienne. —Va préparer le dîner.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Une salle dans le même palais.

Entre KENT, déguisé.

KENT. Si je réussis aussi bien à déguiser ma voix que mon langage, j'atteindrai pleinement le but que ma loyauté s'est proposé dans cette métamorphose. — Maintenant, Kent, sujet exilé, si tu peux servir encore celui-là même qui t'a commandé, fasse le ciel que tu y réussisses! le maître que tu chéris trouvera en toi un serviteur diligent.

Bruit de cors.

Entre LEAR, suivi de ses Chevaliers et de ses Serviteurs.

LEAR. Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute. Toi, va voir s'il est prêt. (*Un serviteur sort.*) Qui es-tu, toi?

KENT. Un homme, seigneur.

LEAR. Quelle est ta profession? que nous veux-tu?

KENT. Je fais profession d'être ce que je suis en effet. Voici ma règle : servir fidèlement celui qui m'accorde sa confiance, aimer celui qui est honnête homme, frayer avec celui qui est sage et qui parle peu, craindre le châtiment, combattre quand je ne puis faire autrement, et ne point manger de poisson[1].

LEAR. Qui es-tu?

KENT. Un homme au cœur loyal, aussi pauvre que le roi.

LEAR. Si tu es aussi pauvre comme sujet que lui comme roi, tu es pauvre en effet. Que veux-tu?

KENT. Du service.

LEAR. Qui veux-tu servir?

KENT. Vous.

[1] Allusion à une expression proverbiale sous le règne d'Elisabeth. « *C'est un honnête homme, il ne mange pas de poisson le vendredi;* » c'est-à-dire : « *Il n'est point papiste.* »

LEAR. Me connais-tu?

KENT. Non, seigneur; mais vous avez dans la physionomie quelque chose qui me donne envie de vous avoir pour maître.

LEAR. Qu'est ce que c'est?

KENT. Le cachet de l'autorité.

LEAR. Quels services peux-tu rendre?

KENT. Je puis garder fidèlement un secret, monter à cheval, courir, gâter une bonne histoire en la racontant, et délivrer sans façon un message facile; je suis bon pour tout ce dont un homme ordinaire est capable, et ma meilleure qualité, c'est la diligence.

LEAR. Quel est ton âge?

KENT. Je ne suis ni assez jeune pour m'amouracher d'une femme à cause de son chant, ni assez vieux pour raffoler d'elle sans raison : j'ai quarante-huit années sur la tête.

LEAR. Suis-moi; je te prends à mon service; si tu ne me déplais pas plus après dîner que maintenant, nous ne nous quitterons pas de sitôt. — Le dîner! holà! le dîner! — Où est mon follet? mon bouffon? Qu'on aille chercher mon bouffon.

Entre L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Avec votre permission, —

Il sort.

LEAR. Que dit ce drôle? rappelez ce bélître. —(*Un Chevalier sort.*) Où est mon fou? holà! — Est-ce que tout le monde dort?— (*Le Chevalier rentre.*) Eh bien, où est ce butor?

LE CHEVALIER. Sire, il dit que votre fille est indisposée.

LEAR. Pourquoi le coquin n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER. Sire, il m'a déclaré tout net que cela ne lui convenait pas.

LEAR. Que cela ne lui convenait pas?

LE CHEVALIER. Sire, je ne sais ce qui se passe; mais, autant que j'en puis juger, votre majesté n'est pas traitée avec le même respect et la même affection qu'autrefois; on remarque un grand refroidissement non-seulement parmi les gens du palais, mais dans le duc lui-même et dans votre fille.

LEAR. Ah! tu crois?

LE CHEVALIER. Je prie votre majesté de vouloir bien m'excuser si je me trompe; mais mon dévouement ne saurait gar-

der le silence quand je crois m'apercevoir qu'on ne se conduit pas avec votre majesté comme on le devrait.

LEAR. Tu me remets en mémoire une observation que j'avais faite moi-même : j'ai remarqué depuis peu beaucoup d'indifférence et de froideur ; mais j'aimais mieux en accuser ma susceptibilité jalouse que d'y voir le résultat d'une malveillance préméditée ; il faut que j'examine la chose de plus près. — Mais où est mon fou ? voilà deux jours que je ne l'ai vu.

LE CHEVALIER. Depuis que notre jeune maîtresse est partie pour la France, le fou a donné des signes d'une profonde affliction.

LEAR. Ne parlons pas de cela ; je m'en étais aperçu. — (*A l'un de ses Chevaliers.*) Vous, allez dire à ma fille que je veux lui parler. — (*A un autre.*) Vous, allez me chercher mon fou.

Les deux Chevaliers sortent.

Rentre L'INTENDANT.

LEAR, *continuant.* Ah ! vous voilà, monsieur le drôle ! Approchez ! que suis-je à vos yeux ?

L'INTENDANT. Le père de ma maîtresse.

LEAR. Le père de ta maîtresse ! bélître ! butor ! animal !

L'INTENDANT. Je ne suis rien de tout cela, seigneur ; permettez-moi de vous le dire.

LEAR. Tu oses me regarder en face, insolent !

Il le frappe.

L'INTENDANT. Je ne souffrirai pas qu'on me frappe, seigneur.

KENT, *lui donnant le croc en jambe, et le faisant tomber.* Ni qu'on te donne le croc en jambe, méchant joueur de ballon.

LEAR. Ami, je te remercie ; tu me sers bien, et je t'aimerai.

KENT, *à l'Intendant.* Allons, lève-toi et décampe ; je t'apprendrai à tenir ta place ; va-t'en, va-t'en : si tu veux prendre de nouveau la mesure de ta sotte personne, tu n'as qu'à rester ; mais tu feras mieux de partir ; crois-moi, c'est le parti le plus sage.

Il le pousse dehors.

LEAR. Mon bon ami, je te suis bien obligé ; voilà pour payer ce service.

Il donne de l'argent à Kent.

Entre LE BOUFFON.

LE BOUFFON. Il faut aussi que je le récompense. — (*A Kent, en lui présentant son bonnet.*) Tiens, voilà ma crête de coq[1].

LEAR. Eh bien, mon enfant, comment te portes-tu?

LE BOUFFON, *à Kent.* Mon cher, je te conseille de prendre ma crête de coq.

LEAR. Pourquoi donc, mon enfant?

LE BOUFFON, *à Kent.* Parce que tu te mets au service d'un homme tombé dans la disgrâce; je t'avertis que si tu ne sais pas sourire selon que souffle le vent, tu auras bientôt attrapé un rhume; tiens, prends ma crête de coq. Cet homme que tu vois s'est aliéné pour jamais deux de ses filles, et a rendu malgré lui service à la troisième; si tu t'attaches à ses pas, il faut que tu portes ma crête de coq. — Comment va mon oncle? Que n'ai-je deux crêtes de coq et deux filles!

LEAR. Pourquoi, mon enfant?

LE BOUFFON. S'il m'arrivait de leur donner tout mon bien, je garderais pour moi les deux crêtes de coq; tiens, prends toujours la mienne; tu en demanderas une seconde à tes filles!

LEAR. Mon cher, gare les étrivières!

LE BOUFFON. La vérité est un chien qu'on renvoie au chenil; on vous la chasse à coups de fouet, pendant que la chienne favorite étale au coin du feu sa puante personne.

LEAR. Voilà un trait pénétrant, et qui s'adresse à moi.

LE BOUFFON. Si tu veux, je te dirai un couplet.

LEAR. Voyons.

LE BOUFFON. Écoute bien, mon oncle.

Avoir autant qu'il se pourra
Plus d'étoffe que d'apparence,
Moins de babil que de science;
Prêter moins qu'en sa bourse on n'a;
Afin de faire feu qui dure,
Savoir ménager sa monture;
Apprendre beaucoup, croire peu;
Prudemment jouer petit jeu;
Laisser sa bouteille et sa blonde;
Au lieu d'aller courir le monde,
A la maison se tenir coi;
Mes chers amis, voilà de quoi

[1] La coiffure des bouffons domestiques était ornée d'une paire d'oreilles d'âne surmontée d'une crête de coq.

Faire qu'on trouve la dizaine
Plus de deux fois dans la vingtaine.

KENT. Tout cela et rien c'est même chose, fou.

LE BOUFFON. En ce cas, c'est comme l'éloquence d'un avocat sans honoraire; tu ne m'as rien donné en retour; ne pourrais-tu, mon oncle, tirer quelque parti de rien?

LEAR. Non, mon enfant, on ne peut rien faire de rien.

LE BOUFFON, *à Kent.* Dis-lui, je te prie, que c'est justement à quoi se monte le revenu de ses terres; dis-le-lui, toi, car il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR. Tu es un fou méchant.

LE BOUFFON. Sais-tu, mon cher, quelle est la différence entre un fou méchant et un fou bon diable?

LEAR. Non, mon enfant; apprends-moi cela.

LE BOUFFON.

Celui dont l'insolence
Te conseille aujourd'hui
D'abdiquer ta puissance,
Qu'il vienne ici,
Ou prends sa place à lui.
Par un contraste aimable,
Aussitôt l'on verra,
(Se désignant du doigt.)
Ici le fou bon diable,
(Montrant Lear.)
Et le fou méchant là,—là.

LEAR. Est-ce que tu m'appelles fou, mon enfant?

LE BOUFFON. Tu as abdiqué tous les autres titres que tu tenais de ta naissance.

KENT. Voilà un gaillard qui n'est pas si fou qu'il le paraît, monseigneur.

LE BOUFFON. Non, ma foi; c'est un métier dont les seigneurs et les grands ne veulent pas me laisser le privilége. Si j'avais le monopole de la folie, ils voudraient en avoir leur part; il n'est pas jusqu'aux dames qui ne me disputent mon rôle et n'empiètent sur mes attributions.—Mon oncle, donne-moi un œuf, et je te donnerai deux couronnes[1].

LEAR. Quelles sont ces deux couronnes que tu me donneras?

LE BOUFFON. Je prendrai un œuf que je couperai par le milieu, puis je mangerai le jaune et je te donnerai le blanc, ou

[1] En Angleterre, un écu de cinq schellings s'appelle une couronne.

les deux couronnes de l'œuf. Quand tu as partagé en deux moitiés ta couronne, et que tu les as données l'une et l'autre, c'est comme si, dans un chemin plein de boue, tu avais porté ton âne sur ton dos. Il y avait bien peu de cervelle sous la couronne chauve qui recouvre ton crâne, lorsque tu as fait l'abandon de ta couronne d'or. Si ce que je dis maintenant est d'un fou, qu'on donne les étrivières au premier qui sera de cet avis.

L'année aux fous ne fut jamais plus dure;
Les sages les ont remplacés;
De leur esprit embarrassés,
Ils font, ma foi, sotte figure.

LEAR. Depuis quand es-tu si en train de chanter, mon enfant?

LE BOUFFON. Depuis que de tes filles tu as fait tes mères; car le jour où, leur mettant les verges dans la main, tu t'es humblement soumis à la correction, ce jour-là

Elles ont pleuré d'allégresse;
Et moi, le cœur gros de tristesse,
De douleur, hélas! j'ai chanté,
En voyant ce roi si vanté
Mettre sa raison en goguette,
Et jouer à cligne-musette.

Je t'en prie, mon oncle, donne à ton fou un maître qui lui enseigne à mentir; je voudrais apprendre à mentir.

LEAR. Si tu mens, mon cher, nous te ferons fouetter.

LE BOUFFON. Il existe entre toi et tes filles une conformité merveilleuse : elles veulent me faire fouetter quand je dis la vérité, toi quand je mens; et parfois aussi on me fouette quand je ne dis rien. Je préférerais toute autre destinée à celle de fou, et cependant je ne voudrais pas de la tienne, mon oncle; tu as rogné ton intelligence par les deux bouts, sans rien laisser au milieu : voici venir l'une des rognures.

Entre GONERIL.

LEAR. Eh bien, ma fille, pourquoi ce visage sombre? Je te trouve depuis quelque temps l'air singulièrement morose.

LE BOUFFON. Tu étais un heureux mortel quand il pouvait t'être indifférent qu'elle fût gaie ou triste; maintenant, tu n'es plus qu'un zéro sans valeur; je suis plus que toi : je suis un fou, tu n'es rien. — (*A Goneril.*) Oui, allons, je vais me taire. Je lis cet ordre sur votre visage, sans que vous ayez besoin de parler. Bouche close!

Celui qui, gaspillant sa vie,
N'a gardé ni croûte ni mie,
Je vous le dis, un jour viendra
Que de la faim il souffrira.

(*Montrant Lear.*) Cet homme-là n'est plus qu'une cosse vide.

GONERIL. Seigneur, non-seulement votre fou, à qui tout est permis, mais tous ceux qui font partie de votre suite insolente, ne cessent de soulever des querelles, et se livrent à de coupables et intolérables désordres; seigneur, je croyais qu'il suffirait de vous faire connaître cet état de choses pour qu'il y fût mis un terme; mais si j'en juge par votre langage et vos actes récents, j'ai tout lieu de craindre que vous n'encouragiez ces méfaits et ne les couvriez de votre protection. Si cela était, vous n'échapperiez pas à notre juste réprobation, et le remède ne se ferait pas attendre, remède dont l'application, dans l'état régulier de votre intelligence, serait injurieuse et offensante, mais qui, justifiée par la nécessité, ne serait plus qu'une mesure de prudence.

LE BOUFFON. Car vous savez, mon oncle,

Le moineau tant donna la becquée aux coucous,
Qu'à la fin sous les coups
De l'ingrate couvée
Il eut la cervelle enlevée.

Si bien que la chandelle s'est éteinte, et que nous sommes restés dans les ténèbres.

LEAR. Êtes-vous ma fille?

GONERIL. Je désirerais que vous voulussiez bien faire usage de la provision de bon sens dont je vous sais suffisamment pourvu, et vous défaire de ces bizarres humeurs, qui, depuis peu, vous rendent méconnaissable.

LE BOUFFON. Un âne ne saurait-il distinguer quand c'est la charrue qui tire les bœufs?

LEAR. Quelqu'un me reconnaît-il ici? Je ne suis pas Lear. Est-ce ainsi que Lear marche? est-ce ainsi qu'il parle? où sont ses yeux? Il faut ou que sa raison soit affaiblie, ou que ses sens soient frappés d'incapacité complète. Moi éveillé! cela n'est pas. Qui peut me dire qui je suis?

LE BOUFFON. L'ombre de Lear.

LEAR. Je voudrais le savoir, car si j'en juge par ces insignes de la souveraineté, si je m'en rapporte au témoignage

de ma raison, je crois avoir des filles; et cependant c'est une erreur.

LE BOUFFON. Tes filles feront de toi un père obéissant.

LEAR. Votre nom, belle dame!

GONERIL. Cet ébahissement, seigneur, est du même calibre que vos autres boutades récentes. Veuillez, je vous prie, me bien comprendre : vous êtes vieux et vénérable, vous devriez aussi être sage : vous conservez ici à votre suite cent chevaliers ou écuyers qui ont porté si loin leurs désordres, leurs débauches et leur impudence, que notre cour, souillée par leur présence impure, ressemble à une hôtellerie plonglée dans une immense orgie; la crapule et le libertinage en font une taverne et une maison de prostitution plutôt que la résidence d'un roi. Les choses en sont arrivées à un tel degré d'infamie, qu'une prompte réforme est urgente : je vous invite donc, si vous ne voulez que je prenne ce qu'on m'aura refusé, à réformer une partie de votre suite; et que ceux que vous conserverez à votre service soient des gens qui conviennent à votre âge, qui sachent se connaître, et vous respecter.

LEAR. Enfer et ténèbres! — Qu'on selle mes chevaux, qu'on rassemble ma suite!—Dégénérée bâtarde! je ne t'importunerai pas; il me reste une fille.

GONERIL. Vous frappez mes gens, et votre soldatesque effrénée prétend donner des ordres à ses supérieurs.

LEAR. Malheur à qui se repent trop tard!

Entre LE DUC D'ALBANIE.

LEAR, *continuant, au duc d'Albanie.* Ah! vous voilà, seigneur! est-ce votre volonté qu'il en soit ainsi? parlez, seigneur.— Qu'on prépare mes chevaux!—Ingratitude, furie au cœur de marbre, plus hideuse quand tu te montres dans un enfant que les monstres de la mer!

ALBANIE. De grâce, seigneur, modérez-vous.

LEAR, *à Goneril.* Abominable harpie! tu mens. Les gens de ma suite sont des hommes choisis et bien élevés, qui savent remplir tous leurs devoirs, et dont la conduite est irréprochable. — Oh! comment une faute légère de Cordélie a-t-elle pu me paraître impardonnable au point de déplacer mes affections de leur siége habituel, comme aurait pu faire un levier, pour exiler de mon cœur la tendresse d'un père, et lui substituer le

fiel de la haine? (*Se frappant le front.*) O Lear, Lear, Lear! frappe cette porte qui a laissé entrer ta démence et sortir ton bon sens! — (*A sa suite.*) Allez, mes gens, allez!

ALBANIE. Seigneur, j'ignore le motif de votre colère, et j'en suis totalement innocent.

LEAR. C'est possible, seigneur. — Entends-moi, nature, entends-moi; exauce mon vœu, divinité chérie! si tu te proposais de rendre cette créature féconde, suspends tes desseins! mets la stérilité dans ses flancs, neutralise en elle les organes de la maternité, et que de son corps flétri il ne naisse jamais un enfant qui l'honore! S'il lui arrive d'être mère, que le fils qu'elle mettra au jour, pétri de fiel et de perversité, devienne le tourment de sa vie! qu'il sillonne de rides son jeune front, qu'il imprime sur ses joues creusées la trace de ses pleurs incessants, qu'il rie des douleurs de sa mère, et paye en mépris ses bienfaits, afin qu'elle apprenne par sa propre expérience que la morsure d'un serpent est moins cruelle que la douleur d'avoir un enfant ingrat! — Partons! partons!

Il sort.

ALBANIE. Dieux que nous adorons, d'où provient tout ceci?

GONERIL. Ne vous tourmentez pas pour en savoir davantage, et laissez libre carrière aux boutades d'un vieillard insensé.

Rentre LEAR.

LEAR. Quoi! cinquante de mes chevaliers supprimés à la fois! au bout de quinze jours!

ALBANIE. Qu'y a-t-il, seigneur?

LEAR. Je vais vous le dire. Malédiction! je rougis de ma faiblesse. — (*A Goneril.*) Faut-il que tu aies la puissance d'émouvoir à ce point ma fermeté d'homme, et de faire couler ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi, et dont tu es indigne! — Que les brouillards infects et les vents homicides fondent sur toi! que les flèches incurables de la malédiction d'un père te percent de part en part! — O mes yeux! qu'un sot attendrissement vient mouiller, qu'il vous arrive encore de verser des larmes pour un pareil objet, et je vous arrache de mes propres mains, et vous envoie, vous et vos pleurs, humecter la terre endurcie. — Voilà donc où j'en suis réduit! Ah! n'importe! il me reste encore une fille. Celle-là, j'en suis sûr, est bonne et compatissante; quand elle apprendra ta conduite, elle déchirera de ses ongles ton visage

inhumain. Tu me verras reparaître sous mon aspect d'autrefois, toi qui t'imagines que je l'ai dépouillé pour toujours.

Lear sort avec sa suite; Kent l'accompagne.

GONERIL. L'avez-vous entendu?

ALBANIE. Malgré tout l'amour que je vous porte, Goneril, je ne saurais être injuste au point, —

GONERIL. De grâce! soyez tranquille. — Holà, Oswald! (*Au Bouffon.*) Toi, drôle, coquin plus rusé que tu n'es fou, suis ton maître.

LE BOUFFON. Mon oncle Lear, mon oncle Lear, attends-moi, emmène ton fou avec toi.

Un renard pris au piége, une fille semblable,
Auraient reçu bientôt une hart pour cadeau,
Si pour payer la corde secourable
Il ne fallait que mon chapeau.

Il sort.

GONERIL. Voilà un homme bien conseillé, ma foi! — Cent chevaliers! —Est-il politique, est-il prudent de lui laisser conserver auprès de lui cent chevaliers armés de pied en cap, afin qu'au moindre caprice, à la moindre lubie, au plus léger motif de plainte ou de mécontentement, il puisse abriter derrière eux sa vieillesse imbécile, et tenir nos vies à sa merci?—Holà, Oswald!

ALBANIE. Vous poussez, je crois, vos craintes trop loin.

GONERIL. Cela est plus prudent qu'un excès de sécurité. J'aime mieux écarter les dangers que je crains, que d'avoir à craindre toujours. Je connais le fond de sa pensée; ce qu'il vient de dire là, je l'ai déjà mandé à ma sœur; si elle lui donne asile à lui et à ses cent chevaliers, après que je lui en ai montré tous les inconvénients, —

Entre L'INTENDANT.

GONERIL, *continuant.* Eh bien, Oswald, as-tu écrit à ma sœur la lettre en question?

L'INTENDANT. Oui, madame.

GONERIL. Prends avec toi une escorte, et monte sur-le-champ à cheval : informe ma sœur dans le plus grand détail de mes motifs de crainte, et appuie-les de toutes les raisons que tu pourras trouver. Pars, et presse ton retour.

L'Intendant sort.

GONERIL, *continuant.* Non, non, seigneur, cette excessive douceur qui marque votre conduite, je ne la désapprouve pas;

cependant, permettez-moi de vous le dire, votre défaut de prudence est beaucoup plus blâmable que votre inoffensive douceur ne mérite d'éloges.

ALBANIE. Jusqu'où s'étend la portée de votre vue, c'est ce que j'ignore; souvent nous gâtons ce qui est bien en voulant l'améliorer.

GONERIL. Cependant, —

ALBANIE. Soit! attendons l'événement.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Une cour devant le même palais.

Entrent LEAR, KENT et LE BOUFFON.

LEAR, *à Kent.* Prends les devants et rends-toi à Gloster, où tu remettras cette lettre à ma fille ; ne lui fais connaître ce que tu sais qu'en te bornant à répondre aux questions qu'elle t'adressera sur la teneur de la lettre. Si tu ne fais pas la plus grande diligence, je serai là-bas avant toi.

KENT. Je ne dormirai pas, seigneur, que je n'aie remis votre lettre.

Il sort.

LE BOUFFON. Si on avait la cervelle aux talons, n'aurait-elle pas à craindre les engelures ?

LEAR. Oui, mon enfant.

LE BOUFFON. En ce cas, réjouis-toi, je te prie. Ton intelligence n'aura pas besoin de mettre ses souliers en pantoufles.

LEAR. Ha ! ha ! ha !

LE BOUFFON. Tu verras que ta fille te traitera comme sa sœur; car, bien qu'elle lui ressemble comme une pomme sauvage à une pomme douce, néanmoins je sais ce que je sais.

LEAR. Et que sais-tu, mon enfant?

LE BOUFFON. Qu'il n'y aura pas plus de différence entre elles qu'entre une pomme sauvage et une pomme sauvage. Pourrais-tu me dire pourquoi nous avons le nez au milieu du visage ?

LEAR. Non.

LE BOUFFON. C'est pour que les yeux soient placés l'un à droite et l'autre à gauche du nez, afin que ce qu'on ne peut flairer, on puisse le voir.

LEAR, *rêveur et préoccupé.* J'ai été injuste envers elle [1]: —

LE BOUFFON. Pourrais-tu me dire comment l'huître fait son écaille?

LEAR. Non.

LE BOUFFON. Ni moi non plus; mais je puis te dire pourquoi un limaçon a une maison.

LEAR. Pourquoi?

LE BOUFFON. Pour y loger sa tête, au lieu de la donner à ses filles et de laisser ses cornes sans abri.

LEAR, *toujours préoccupé.* Je veux oublier ma nature.—Un père si tendre! — Mes chevaux sont-ils prêts?

LE BOUFFON. Tes ânes sont allés y voir. La raison pour laquelle les sept étoiles ne sont pas plus de sept, est une fort jolie raison.

LEAR. Parce qu'elles ne sont pas huit.

LE BOUFFON. C'est vrai : tu ferais un excellent bouffon.

LEAR. Si je reprenais mon autorité par la force! — Monstrueuse ingratitude!

LE BOUFFON. Mon oncle, si tu étais mon bouffon, je te ferais battre pour être devenu vieux avant le temps.

LEAR. Comment cela?

LE BOUFFON. Tu n'aurais pas dû vieillir avant d'être sage.

LEAR. Oh! que je ne devienne pas fou, que je ne devienne pas fou, ciel miséricordieux! Conserve-moi la raison; je ne veux pas devenir fou!

Entre UN DE SES CHEVALIERS.

LEAR, *continuant.* Eh bien! les chevaux sont-ils prêts?

LE CHEVALIER. Ils sont prêts, seigneur.

LEAR, *au Bouffon.* Viens, mon enfant.

LE BOUFFON. Celle qui est fille maintenant, et qui rit en me voyant partir, ne sera pas fille longtemps, à moins d'événements imprévus.

Ils sortent.

[1] C'est de Cordélie qu'il parle.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une cour du château du comte de Gloster.

EDMOND et CURAN se rencontrent.

EDMOND. Dieu te garde, Curan.

CURAN. Et vous aussi, seigneur. J'ai vu votre père, et je lui ai annoncé que le duc de Cornouailles et Régane, son épouse, arriveront ici ce soir.

EDMOND. Comment cela se fait-il ?

CURAN. Ma foi, je n'en sais rien : vous avez sans doute appris les nouvelles qui circulent, ou plutôt qu'on se communique tout bas, car on ne les dit encore qu'à l'oreille.

EDMOND. Je les ignore. Dis-moi, je te prie, quelles sont ces nouvelles ?

CURAN. N'avez-vous pas entendu dire que la guerre allait probablement s'allumer entre les ducs de Cornouailles et d'Albanie ?

EDMOND. Pas le moins du monde.

CURAN. Vous ne tarderez donc pas à l'apprendre. Adieu, seigneur.

Il s'éloigne.

EDMOND, *seul.* Le duc doit venir ici ce soir ! Bon, tant mieux ! cette circonstance favorise singulièrement mes projets ! Mon père a mis du monde en campagne pour arrêter mon frère, et j'ai un rôle scabreux à jouer. — Allons, de la célérité, et que la fortune me seconde ! — (*Elevant la voix.*) Mon frère, un mot ; descendez : — mon frère, venez, vous dis-je. —

Arrive EDGAR.

EDMOND, *continuant.* Mon père te fait chercher : — fuis de ce lieu ; on lui a découvert ta retraite ; fuis à la faveur des ombres de la nuit. — N'as-tu point parlé contre le duc de Cornouailles ? Il arrive ce soir même en toute hâte, et Régane l'accompagne. N'as-tu rien dit de son hostilité contre le duc d'Albanie ? Rappelle-toi bien.

EDGAR. Pas un mot, j'en ai la certitude.

EDMOND. J'entends venir mon père, — excuse-moi ; il faut que je fasse semblant de tirer mon épée contre toi ! — Tire aussi la tienne ; fais comme si tu te défendais. — (*Ils mettent l'épée à la main et commencent un combat simulé.*) Rends-toi : suis-moi devant mon père : — holà ! de la lumière ! — (*Bas.*) Fuis, mon frère. (*Haut.*) Des torches, des torches ! — (*Bas.*) C'est bien, adieu.

Edgar s'éloigne.

EDMOND, *continuant.* Si je me tirais un peu de sang, ce serait une preuve irrécusable de mes courageux efforts ! — (*Il se fait au bras une légère blessure.*) J'ai vu des gens ivres se faire plus de mal que cela par manière de plaisanterie. — (*Elevant la voix.*) Mon père ! mon père ! arrêtez ! arrêtez ! Quoi ! point de secours !

Arrive GLOSTER, suivi de ses gens, qui portent des torches.

GLOSTER. Eh bien ! Edmond, où est le scélérat ?

EDMOND. Il était là tout à l'heure, caché dans les ténèbres, l'épée à la main, murmurant de coupables charmes et implorant la lune comme sa divinité tutélaire : —

GLOSTER. Mais où est-il ?

EDMOND. Voyez, seigneur, je saigne.

GLOSTER. Edmond, où est le scélérat ?

EDMOND. Il s'est enfui. Quand il a vu l'inutilité de ses efforts, —

GLOSTER. Qu'on le poursuive. Holà ! mettez-vous sur sa trace.

Les serviteurs s'éloignent.

GLOSTER, *continuant.* Eh bien ! quand il a vu l'inutilité de ses efforts, —

EDMOND. Pour me faire consentir au meurtre de mon père ; quand il a vu que je lui parlais des dieux vengeurs, qui tiennent en réserve tous leurs foudres pour punir les parricides ; que j'attestais les liens multipliés et saints qui unissent les enfants aux pères ; — en un mot, seigneur, quand il s'est convaincu de mon invincible répugnance pour ce projet dénaturé, soudain, dans sa fureur, il a tourné contre moi l'épée que déjà il tenait à la main ; et avant que j'eusse pu songer à me défendre, il m'a blessé ; mais lorsqu'il a vu qu'appelant à moi mon courage, je me mettais hardiment en devoir d'agir et de lui tenir tête, et peut-être aussi effrayé par le bruit que j'ai fait, il a aussitôt pris la fuite.

GLOSTER. Il a beau fuir; ce pays ne lui offrira point de retraite; et une fois pris, — qu'on fasse toute la diligence possible; — le noble duc, mon maître, mon digne chef et protecteur, arrive ce soir : avec son autorisation, je ferai proclamer à son de trompe une récompense pour celui qui découvrira et livrera au supplice ce lâche homicide, et la peine de mort contre quiconque lui aura donné asile.

EDMOND. Voyant que je ne pouvais le détourner de son dessein et qu'il y persistait irrévocablement, je lui ai adressé des paroles pleines de courroux, et l'ai menacé de tout découvrir. Il m'a répondu : « Bâtard indigent, penses-tu que ton témoignage, » opposé au mien, obtiendrait la moindre créance? Non, quand » tu produirais contre moi ma propre écriture, je la nierais, et » je rejetterais tous les torts sur tes conseils, tes complots et » tes pratiques criminelles; tu ne saurais en imposer au monde » au point de l'empêcher de voir l'intérêt puissant et décisif » que tu as à ma mort. »

GLOSTER. O l'effroyable et endurci scélérat! il irait jusqu'à nier sa lettre! il n'est pas né de moi. (*On entend le son d'une trompette.*) Ecoute, j'entends la trompette du duc! je ne sais quel motif l'amène. Je veux faire fermer tous les ports du royaume; le scélérat n'échappera pas; il faut que le duc m'accorde cela; en outre, j'enverrai son signalement dans toutes les directions, afin qu'il soit partout reconnu. Quant à toi, fils loyal et dévoué, je prendrai les mesures nécessaires pour te rendre habile à recueillir ma succession.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, et leur suite.

CORNOUAILLES. Eh bien, mon noble ami, depuis mon arrivée, — et j'arrive à l'instant même, — j'ai appris d'étranges nouvelles.

RÉGANE. Si elles sont vraies, il n'est pas de châtiment assez grand pour punir le coupable. Comment vous trouvez-vous, seigneur?

GLOSTER. O madame! mon vieux cœur est brisé! il est brisé!

RÉGANE. Comment! le filleul de mon père aurait voulu attenter à vos jours? celui que mon père a nommé? votre Edgar?

GLOSTER. O madame, madame! je rougis de le dire.

RÉGANE. N'était-il pas lié avec ces chevaliers tapageurs qui composent la suite de mon père?

GLOSTER. Je l'ignore, madame; son crime passe toute mesure. —

EDMOND. Effectivement, madame, il était de leur bande.

RÉGANE. Alors je ne m'étonne pas de ses intentions perverses! ce sont eux qui lui auront conseillé d'attenter à la vie d'un vieillard dont il leur tarde de posséder et de dissiper les revenus. Ce soir même j'ai reçu par ma sœur des nouvelles de leur conduite; et suivant ses avis, s'ils viennent pour séjourner chez moi, je suis bien décidée à ne pas m'y trouver.

CORNOUAILLES. Ni moi non plus, Régane, je vous en donne ma parole. — Edmond, j'apprends que votre conduite envers votre père a été celle d'un bon fils.

EDMOND. C'était mon devoir, seigneur.

GLOSTER. Il m'a révélé ses projets, et en cherchant à se saisir de sa personne, il a reçu la blessure que vous voyez.

CORNOUAILLES. Est-on à sa poursuite?

GLOSTER. Oui, monseigneur.

CORNOUAILLES. S'il est pris, on le traitera de manière à n'avoir plus jamais rien à craindre de lui: disposez de mon autorité, et faites-en l'usage qu'il vous plaira. — Pour vous, Edmond, dont la vertu et l'obéissance viennent à l'instant même de se manifester d'une manière si honorable, vous serez des nôtres; nous avons besoin d'hommes loyaux comme vous; nous retenons vos services.

EDMOND. Je vous servirai, seigneur, avec zèle, à défaut de toute autre qualité.

GLOSTER. Je remercie pour lui votre altesse.

CORNOUAILLES. Vous ignorez pourquoi nous sommes venus vous voir.

RÉGANE. A cette heure indue, au milieu des ténèbres de la nuit, ce sont, noble Gloster, des affaires d'une haute importance et sur lesquelles nous avons besoin de vous consulter. — Notre père et notre sœur nous ont écrit, chacun de leur côté, pour nous informer d'une mésintelligence qui s'est élevée entre eux; nous avons jugé à propos de leur répondre de notre propre résidence; les messagers sont prêts, et pour partir n'attendent plus que nos dépêches. Notre fidèle et vieil ami, que votre cœur se console; et veuillez nous aider de vos conseils dans l'affaire urgente qui nous occupe.

GLOSTER. Je suis à vos ordres, madame; vos altesses sont les très-bien venues.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Devant le château de Gloster.

KENT et L'INTENDANT se rencontrent.

L'INTENDANT. Bonjour, l'ami; es-tu de la maison?

KENT. Oui.

L'INTENDANT. Où pourrons-nous mettre nos chevaux?

KENT. Dans la bourbe.

L'INTENDANT. Si tu m'aimes, dis-le-moi, je t'en prie.

KENT. Je ne t'aime pas.

L'INTENDANT. En ce cas, je me soucie fort peu de toi.

KENT. Si je te tenais dans le parc de Lipsburg, je t'obligerais bien à prendre de moi quelque souci.

L'INTENDANT. Pourquoi me traites-tu ainsi? je ne te connais pas.

KENT. Drôle, je te connais.

L'INTENDANT. Pour qui me connais-tu?

KENT. Pour un fripon, un faquin, un mangeur de restes, un gueux, tout pétri de bassesse et d'orgueil, un mendiant sans cœur, un valet à trois livrées, un sale coquin, un poltron, un maraud qui sent la corde d'une lieue, un gredin qui fait le chien couchant pour escroquer un héritage, un cuistre ne sachant faire d'autre métier que celui d'entremetteur, un composé de tout ce qu'il y a de plus misérable, de plus vil, de plus lâche; un sot animal que je vais faire crier à tue-tête sous mes coups s'il ose désavouer une seule des syllabes de son signalement.

L'INTENDANT. Quel étrange drôle es-tu donc de venir ainsi injurier un homme qui ne te connaît pas plus que tu ne le connais?

KENT. Il faut que tu sois un coquin bien effronté pour oser dire que tu ne me connais pas; il n'y a pas plus de deux jours que je t'ai donné le croc en jambes et battu devant le roi. Dégaîne, misérable: il fait nuit, mais il y a clair de lune; il faut que je te hache comme chair à pâté, infâme poltron. Dégaîne.

Il met l'épée à la main.

L'INTENDANT. Laisse-moi; je n'ai rien à démêler avec toi.

KENT. Dégaîne, coquin : tu es venu apporter des lettres contre le roi, et servir la révolte d'une poupée orgueilleuse contre l'autorité de son père ; dégaîne, coquin, ou je vais te taillader les côtes ; — dégaîne, misérable ; allons, viens.

L'INTENDANT. Au secours! au meurtre! au secours!

KENT. En garde, misérable! défends-toi, drôle; défends-toi, scélérat ; en garde !

Il le bat.

L'INTENDANT. Au secours! au meurtre! au secours!

Arrivent EDMOND, CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOSTER, et plusieurs Serviteurs.

EDMOND. Eh bien! qu'y a-t-il? séparez-vous.

KENT. Avec vous, jeune homme, si cela vous convient; venez, je suis votre homme; venez, mon jeune maître.

GLOSTER. Des épées nues! des armes! de quoi s'agit-il ?

CORNOUAILLES. Sur votre vie, arrêtez; quiconque portera un coup de plus est un homme mort. De quoi est-il question?

RÉGANE. Ce sont les messagers de ma sœur et du roi.

CORNOUAILLES. Quel est le motif de votre querelle? parlez.

L'INTENDANT. Je puis à peine respirer, monseigneur.

KENT. Cela ne m'étonne pas; ta valeur a fait de si grandes prouesses. Misérable poltron, la nature te renie; c'est un tailleur qui t'a fait.

CORNOUAILLES. Tu es un singulier drôle; un tailleur faire un homme?

KENT. Oui, monseigneur, un tailleur, un statuaire ou un peintre n'auraient pu ébaucher un homme aussi grossièrement, lors même qu'ils n'auraient mis que deux heures à l'ouvrage.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant.* Réponds-moi : comment s'est élevée cette rixe?

L'INTENDANT. Monseigneur, ce vieux scélérat, dont j'ai bien voulu épargner la vie en considération de sa barbe grise,—

KENT. Misérable zed! lettre superflue! — Monseigneur? si vous me le permettez, je vais écraser ce grossier scélérat, le réduire en mortier et en crépir les murs d'une étable à pourceaux. — Epargner ma barbe grise, vil poltron?

CORNOUAILLES. Tais-toi, drôle! tais-toi, manant! n'as-tu donc de respect pour personne?

KENT. Si fait, monseigneur; mais la colère a ses priviléges...

CORNOUAILLES. Pourquoi es-tu en colère ?

KENT. De voir une épée aux mains d'un homme sans cœur. Ces coquins doucereux, véritables rats, coupent avec leurs dents les liens sacrés serrés trop fortement pour être dénoués; ils flattent toutes les passions coupables de leurs maîtres; jettent de l'huile sur le feu de leur colère, de la neige sur leur refroidissement; nient, affirment, et tournent à tout vent au gré du caprice de leurs maîtres! pareils aux chiens, ils ne savent que suivre. — (*A l'Intendant.*) Que la peste confonde ta face épileptique! Est-ce que tu te moques de ce que je dis, et me prends-tu pour un imbécile? Oison, si je te tenais dans la plaine de Sarum, je te chasserais devant moi toujours criant jusqu'à Camelot [1].

CORNOUAILLES. Est-ce que tu es fou, vieux drôle?

GLOSTER. Comment vous êtes-vous pris de querelle? dites-nous cela.

KENT. Il n'y a pas entre les éléments contraires plus d'antipathie qu'il n'y en a entre moi et ce misérable.

CORNOUAILLES. Pourquoi l'appelles-tu misérable? quel est sòn crime?

KENT. Son visage me déplaît.

CORNOUAILLES. Pas plus peut-être que le mien, ou celui des personnes ici présentes.

KENT. Monseigneur, j'ai l'habitude d'être franc; j'ai vu dans ma vie de meilleurs visages qu'aucun de ceux que je vois dans ce moment devant moi.

CORNOUAILLES. C'est quelque drôle qui, s'étant vu complimenter pour sa franchise, affecte une grossièreté brutale, et fait parade d'un défaut qu'il n'a pas. Il ne saurait flatter, il est franc et sincère. Il faut qu'il dise la vérité; si elle est bien reçue, tant mieux; sinon, prenez-vous-en à sa franchise. Je connais de ces marauds-là, qui sous un masque de franchise, cachent plus de duplicité et une âme plus corrompue que vingt courtisans imbéciles se consumant en efforts d'adulations.

KENT. Monseigneur, je vous l'affirme en toute sincérité, sous le bon plaisir de votre grandeur, dont l'influence, pareille à l'auréole flamboyante qui rayonne au front de Phébus, —

CORNOUAILLES. Qu'est-ce que cela veut dire?

KENT. C'est pour changer de style, puisque celui que je viens

[1] Ville du comté de Sommerset.

d'employer vous déplaît si fort ; assurément, monseigneur, je ne suis point un flatteur ; celui qui vous a trompé avec un accent de franchise n'était qu'un franc scélérat, ce que pour ma part je ne serai jamais, quand vous m'en prieriez.

CORNOUAILLES, *à l'Intendant.* En quoi l'as-tu offensé ?

L'INTENDANT. En rien, monseigneur ; il a plu dernièrement au roi mon maître de me frapper par suite d'une méprise ; cet homme, pour flatter sa colère, s'est joint à lui et m'a fait tomber ; puis, lorsque j'étais à terre, il s'est mis à m'insulter, à me railler, et s'est vu complimenter par le roi pour avoir accablé un homme sans défense ; tout à l'heure, fier encore de ce grand exploit, il vient de tirer l'épée contre moi.

KENT. A entendre ces coquins et ces poltrons-là, Ajax n'est rien auprès d'eux.

CORNOUAILLES. Qu'on aille chercher les ceps[1] : vieux scélérat obstiné, non moins qu'insolent, nous t'apprendrons, —

KENT. Monseigneur, je suis trop vieux pour apprendre ; je sers le roi ; c'est lui qui m'envoie auprès de vous ; ce serait montrer pour la personne de mon gracieux maître peu de respect et beaucoup de mauvais vouloir, que de mettre son messager dans les ceps.

CORNOUAILLES. Allez chercher les ceps.

Un Serviteur s'éloigne.

CORNOUAILLES, *continuant.* Sur ma vie et mon honneur, il y restera jusqu'à midi.

RÉGANE. Jusqu'à midi ! dites jusqu'à ce soir, et toute la nuit encore.

KENT. Mais, madame, si j'étais le chien de votre père, vous ne me traiteriez point ainsi.

RÉGANE. Non ; mais je traite ainsi son valet quand ce valet est un drôle.

On apporte les ceps.

CORNOUAILLES. Voilà un coquin de la même pâte que ceux dont nous parle votre sœur. — Allons, approchez les ceps.

GLOSTER. Je supplie votre altesse de n'en rien faire. Sa faute est grave, et le bon roi son maître saura l'en punir ; la peine avilissante que vous voulez lui infliger est la punition réservée au vol et aux délits des scélérats de la plus vile espèce ; le roi

[1] Instrument de correction alors en usage ; c'étaient des morceaux de bois qui tenaient les jambes du patient enclavées et fortement serrées.

trouvera mauvais qu'on l'ait insulté dans la personne de son messager, en le mettant dans les ceps.

CORNOUAILLES. Je le prends sur moi.

RÉGANE. Ma sœur aurait à plus juste titre le droit de s'offenser qu'on ait insulté et maltraité son envoyé dans l'accomplissement de sa mission. — Allons, emprisonnons-lui les jambes. —

On met Kent dans les ceps.

RÉGANE, *continuant.* Venez, monseigneur; retirons-nous.

Régane, Cornouailles et leur suite s'éloignent.

GLOSTER. Je suis fâché de ce qui t'arrive, mon ami; c'est la volonté du duc, et tout le monde sait qu'on ne lui en fait pas changer facilement; j'intercéderai pour toi.

KENT. N'en faites rien, seigneur; j'ai sommeil, j'ai fait une longue route; je dormirai une partie du temps; je passerai le reste à siffler; la fortune d'un honnête homme peut s'user aux talons. Je vous souhaite le bonsoir.

GLOSTER. Le duc a tort; on prendra mal la chose.

Il s'éloigne.

KENT, *seul.* Bon roi, je crains bien que tu n'aies vérifié le proverbe et que tu ne sois tombé d'un mal dans un pire [1]. Flambeau du monde, qui en ce moment éclaires une autre portion de notre globe, approche, afin qu'aux rayons de ta lumière bienfaisante je puisse prendre lecture de cette lettre. (*Il tire une lettre de son sein.*) — Ce n'est guère que pour le malheur désespéré qu'il se fait des miracles. Je sais que cette lettre me vient de Cordélie; le bonheur aura voulu qu'elle fût informée du déguisement sous lequel je me cache; qui sait si elle ne trouvera pas le moyen de me tirer de cette position fâcheuse, et d'appliquer un remède au mal? — La fatigue et le sommeil m'accablent; profitez de ce moment, ô mes yeux appesantis! fermez-vous pour ne pas voir cette ignoble demeure. — Fortune, bonne nuit; souris-moi encore; je m'endors au branle de ta roue.

Il s'endort.

[1] Littéralement : « Tu justifies le proverbe; te voilà passé de la bénédiction du ciel à la chaleur du soleil. » Tous les commentateurs se sont mépris sur la signification de ce passage; nous croyons en avoir donné le sens véritable.

SCÈNE III.

Une bruyère.

Arrive EDGAR.

EDGAR. J'ai entendu la proclamation promulguée contre moi; heureusement que j'ai pu, dans le creux d'un arbre, me dérober aux poursuites. Toutes les issues sont gardées; partout une active vigilance est sur ma trace. Tant qu'il me sera possible d'échapper, je veux dérober ma tête au danger qui la menace; dussé-je descendre, pour me déguiser, à la condition la plus abjecte, la plus rapprochée de la brute, que la misère ait imposée à l'homme. Je noircirai ma figure, je ceindrai mes reins d'une couverture; je ferai à ma chevelure une multitude de nœuds; et le corps nu, je braverai l'injure des vents et l'inclémence des saisons. Je prendrai pour modèle ces mendiants, ces échappés de Bedlam [1] qui, poussant d'horribles clameurs, enfoncent dans leurs bras nus et leurs chairs meurtries des épingles, des brochettes de bois, des clous, des tiges de romarin, et accompagnant ce spectacle hideux de malédictions insensées ou de prières, mettent à contribution la charité des habitants des villages, des moulins et des chaumières. Je suis le pauvre Turlupin! le pauvre Tom! C'est quelque chose encore; — en restant Edgar, je ne suis plus rien.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Devant le château de Gloster. Kent est encore dans les ceps.

Arrivent LEAR, LE BOUFFON et UN OFFICIER.

LEAR. Il est bien étrange qu'ils soient partis de leur château sans me renvoyer mon messager.

L'OFFICIER. J'ai entendu dire que la nuit dernière encore ils ne songeaient point à ce départ.

KENT. Je vous salue, mon noble maître.

LEAR. Ah! est-ce que tu te fais un passe-temps de ce châtiment ignominieux?

KENT. Non, seigneur.

LE BOUFFON. Ah! ah! il porte là de cruelles jarretières! On attache les chevaux par la tête, les chiens et les ours par le cou,

[1] Bedlam ou Bethléem, nom de l'hôpital des fous à Londres.

les singes par les reins, les hommes par les jambes : quand un homme a les jambes trop corpulentes, on lui met des brodequins en bois.

LEAR. Quel est celui qui t'a manqué de respect au point de te placer ici?

KENT. C'est lui et elle, votre gendre et votre fille.

LEAR. Non.

KENT. Oui.

LEAR. Non, te dis-je.

KENT. Oui, vous dis-je.

LEAR. Non, non, ils n'en sont pas capables.

KENT. Oui, certes, et ils l'ont fait.

LEAR. Par Jupiter, je jure que non.

KENT. Par Junon, je jure que oui.

LEAR. Jamais ils n'ont pu le faire ; ils n'ont pu le vouloir ; c'est plus qu'un assassinat de me manquer de respect d'une manière aussi outrageante. Hâte-toi de m'expliquer comment, venant de ma part, tu as pu mériter, ils t'ont pu infliger un pareil traitement.

KENT. Seigneur, je venais d'arriver à leur château et de leur remettre les lettres de votre altesse ; humblement agenouillé devant eux, je ne m'étais point encore relevé, lorsque, tout en sueur, hors d'haleine, haletant, est arrivé un messager apportant les salutations de Goneril, sa maîtresse ; il leur a remis des lettres dont sur-le-champ ils ont pris lecture ; aussitôt ils ont réuni leurs gens, ont commandé des chevaux, et jetant sur moi un coup d'œil froid et dédaigneux, m'ont intimé l'ordre de les suivre, en attendant qu'ils me donnassent leur réponse ; bientôt après j'ai rencontré ici le messager, dont l'ambassade, je le voyais, avait gâté la mienne ; c'était le même drôle qui dernièrement s'est conduit envers votre altesse avec tant d'insolence ; écoutant alors ma colère plus que la réflexion, j'ai mis l'épée à la main ; les cris de ce poltron ont mis tout le palais sur pied ; c'est pour punir ce délit que votre gendre et votre fille ont cru devoir m'infliger ce honteux châtiment.

LE BOUFFON. L'hiver n'est point encore fini, s'il est vrai que les oies sauvages prennent leur vol dans cette direction-là.

De leur père dans l'indigence
Les enfants détournent les yeux ;

Mais le père dans l'opulence
Trouve des fils affectueux.
La fortune, femme légère,
Ouvre ses bras à qui prospère,
Ferme sa porte au malheureux.

Mais cela n'empêche pas que tes filles te vaudront autant non de dolars mais de douleurs que tu pourrais en compter pendant une année entière.

LEAR. Oh! comme la colère remonte vers mon cœur! Redescends, bile inflammable; c'est plus bas qu'est ta région! — Où est-elle, cette fille?

KENT. Avec le comte, seigneur, ici dans le château.

LEAR. Ne me suivez pas, restez ici.

Il s'éloigne.

L'OFFICIER. N'avez-vous rien fait de plus que ce que vous venez de dire?

KENT. Rien. Pourquoi le roi vient-il avec une suite si peu nombreuse?

LE BOUFFON. Si pour une pareille question on t'avait mis dans les ceps, tu l'aurais bien mérité.

KENT. Pourquoi donc, fou?

LE BOUFFON. Nous t'enverrons à l'école de la fourmi, afin que tu apprennes qu'on ne travaille pas dans l'hiver. Tous ceux qui suivent leur nez sont guidés par leurs yeux, à l'exception des aveugles; et il n'y a pas un nez sur vingt qui ne sente ce qui pue. Si tu tiens une grande roue, lâche prise lorsque tu la vois rouler sur le penchant d'une montagne; en t'obstinant à la suivre, tu te romprais le cou; mais si tu vois monter quelque grand personnage, donne-lui la main, afin qu'il te tire après lui. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Des vauriens seuls doivent le suivre, puisque c'est un fou qui le donne.

Le courtisan que l'intérêt engage,
Que ton raug enchaîne à tes pas,
Pour peu qu'un faible éclair sillonne le nuage,
Tu le verras plier bagage,
Et se tirant lui-même d'embarras,
Te laisser seul tenir tête à l'orage.
Mais le fou ne s'en ira pas;
Il restera tant que la rage
Des autans n'aura pas cessé;
Celui qui fuit est l'insensé;
Celui qui reste est le vrai sage.

KENT. Où as-tu appris cela, fou ?

LE BOUFFON. Ce n'est pas dans les ceps, tête folle.

Revient LEAR, suivi de GLOSTER.

LEAR. Refuser de me parler ? Ils sont malades ; ils sont fatigués ; ils ont voyagé toute la nuit. Prétextes que tout cela, indices de révolte et de défection ! Retournez sur vos pas, et rapportez-moi une meilleure réponse.

GLOSTER. Seigneur, vous connaissez le caractère irritable du duc, combien il est inébranlable et obstiné dans ses résolutions.

LEAR. Vengeance ! Peste ! Mort ! Confusion ! — Son caractère irritable ! Gloster, Gloster, je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

GLOSTER. C'est ce que je leur ai dit, seigneur.

LEAR. Tu le leur as dit : voyons, me comprends-tu ?

GLOSTER. Oui, seigneur,

LEAR. Le roi veut parler à Cornouailles ; le tendre père veut parler à sa fille, et réclame son obéissance : leur as-tu dit cela ? — Par mon sang et ma vie ! — Irritable ! le duc irritable ! — Va lui dire, à ce duc si facile à irriter, que, — mais non, pas encore ; — il est peut-être indisposé ! la maladie nous fait négliger tous les devoirs que nous remplissions dans l'état de santé ; nous ne sommes plus nous-mêmes, quand la nature accablée impose à l'esprit les souffrances du corps. Je m'abstiendrai ; et j'en veux à ma colère d'avoir confondu les lubies d'un malade avec les actes réfléchis d'un homme bien portant. — Malédiction ! En quel état je me trouve ! — (*Apercevant Kent.*) Pourquoi est-il là ? cet acte me fait croire que la réclusion du duc et de la duchesse n'est qu'un prétexte. Qu'on me rende mon serviteur. Va dire au duc et à sa femme que je veux leur parler à l'instant même ; dis-leur de venir m'entendre, ou j'irai battre du tambour à la porte de leur chambre jusqu'à ce que le bruit y ait tué le sommeil [1]

GLOSTER. Je voudrais que vous fussiez en bonne intelligence.

Il s'éloigne.

[1] Ce passage a embarrassé les commentateurs ; voici comment Letourneur l'a rendu : « Je vais à la porte de leur appartement, et j'y sonnerai tant l'alarme, tant, qu'ils croiront entendre crier : du sommeil à la mort. » C'est plus qu'un contre-sens, c'est un non-sens.

LEAR. Oh! je sens mon indignation qui se soulève! — mais non; qu'elle s'apaise.

LE BOUFFON. Tu n'as qu'à lui dire, mon oncle, ce que la cuisinière disait aux anguilles au moment où elle les mettait toutes vivantes dans la croûte d'un pâté; elle leur caressait la tête à coups de baguette en leur criant : « A bas, petites folles, à bas! »—C'était son frère qui portait l'affection pour son cheval jusqu'à lui beurrer son foin.

Arrivent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GLOSTER et plusieurs Serviteurs.

LEAR. Bonjour à tous deux.

CORNOUAILLES. Salut à votre seigneurie.

On met Kent en liberté.

RÉGANE. Je suis charmée de voir votre altesse.

LEAR. Je le pense, Régane; j'ai des raisons de le croire; si tu ne me voyais pas avec joie, je ferais divorce avec la tombe de ta mère; car elle ne contiendrait plus que la dépouille d'une adultère. — (*A Kent.*) Ah! tu es libre! Mais nous parlerons de cela une autre fois. — Ma bien-aimée Régane, ta sœur est une misérable : ô Régane! elle a déchiré mon cœur; elle y a attaché le vautour de l'ingratitude. — Je puis à peine te parler; tu ne pourrais croire avec quelle méchanceté perverse, — ô Régane!

RÉGANE. Calmez-vous, je vous prie; vous pouvez être injuste envers elle; mais elle est incapable d'oublier son devoir.

LEAR. Comment? que dis-tu?

RÉGANE. Je ne puis croire que ma sœur ait manqué en rien à ce qu'elle vous doit. Si elle a mis un frein aux débordements des gens de votre suite, c'est pour des motifs et dans un but si légitimes, qu'elle est à l'abri de tout blâme.

LEAR. Ma malédiction sur elle!

RÉGANE. O seigneur! vous êtes vieux; vous approchez du terme marqué par la nature : il faut vous laisser gouverner et conduire par ceux qui connaissent votre état mieux que vous-même. Je vous prie donc de vouloir bien retourner auprès de ma sœur et reconnaître vos torts envers elle.

LEAR. Moi, lui demander pardon! Comme il serait séant au représentant de notre maison d'aller lui dire : « Ma chère fille, j'avoue que je suis vieux; la vieillesse est importune; je vous demande à genoux de vouloir bien m'accorder le vêtement, le logement et la nourriture! »

RÉGANE. En voilà assez, seigneur; ce sont là des façons ridicules; retournez chez ma sœur.

LEAR. Jamais, Régane; elle m'a regardé avec colère; sa langue de serpent m'a percé au cœur. Ciel, verse sur sa tête ingrate les trésors de tes vengeances! et vous, souffles contagieux, frappez de paralysie ses jeunes membres!

CORNOUAILLES. Fi donc, seigneur! quelle honte!

LEAR. Vous, rapides éclairs, dardez dans ses yeux insolents vos flammes aveuglantes! et vous, vapeurs empestées que les marais exhalent et qu'aspire la puissante attraction du soleil, flétrissez sa beauté et châtiez son orgueil.

RÉGANE. Justes dieux! voilà comme vous me maudirez à mon tour, quand vous serez courroucé contre moi.

LEAR. Non, Régane; jamais tu n'auras ma malédiction. Ta bienveillante nature est incapable de dureté; ses yeux à elle sont farouches; mais les tiens consolent, et ils ne brûlent pas: ce n'est pas toi qui voudrais me sevrer de mes plaisirs, supprimer une partie de ma suite, m'adresser des paroles insolentes, réduire mes allocations, et, pour conclusion, m'interdire l'entrée de ta résidence. Tu sais trop bien ce qu'exigent les devoirs de la nature, la piété filiale, les procédés de la courtoisie, les sentiments de reconnaissance; tu n'as pas oublié que je t'ai donné en dot la moitié de mon royaume.

RÉGANE. Seigneur, venez au fait.

On entend le son d'une trompette.

LEAR. Qui a mis mon serviteur dans les ceps?

CORNOUAILLES. Quelle est cette trompette?

Arrive L'INTENDANT.

RÉGANE. C'est ma sœur qui vient; c'est la confirmation de sa lettre, qui nous annonçait son arrivée prochaine. — (*A l'Intendant.*) Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR. Voilà un misérable dont l'orgueil de bas étage s'appuie sur la faveur inconstante de sa maîtresse. — Hors de ma vue, maraud!

CORNOUAILLES. Que veut dire votre seigneurie?

LEAR. Qui a mis mon serviteur dans les ceps? Régane, j'aime à croire que cela s'est fait à ton insu.

Arrive GONERIL.

LEAR, *continuant.* Qui vient ici? ô dieux! si vous aimez les

vieillards, si votre grandeur bienveillante se plaît au spectacle de l'obéissance, si vous-mêmes êtes vieux, que ma cause devienne la vôtre; envoyez ici-bas vos ministres pour embrasser ma défense. — (*A Goneril.*) Peux-tu voir cette barbe sans rougir? — O Régane! quoi! tu la prends par la main?

GONERIL. Et pourquoi pas, seigneur? quel crime ai-je commis? Tout ce que l'intelligence affaiblie d'un vieillard qualifie d'offense n'en est pas une.

LEAR. O ma poitrine! quelle force as-tu donc? Quoi! tu peux contenir mon indignation, et tu ne te brises pas! — Comment se fait-il que mon serviteur ait été mis dans les ceps?

CORNOUALLES. C'est moi qui l'y ai mis, seigneur; mais sa conduite insolente méritait pis encore.

LEAR. Quoi! c'est vous?

RÉGANE. Je vous en prie, mon père, puisque vos facultés sont affaiblies, prenez-en votre parti de bonne grâce; si, congédiant la moitié de votre suite, vous voulez retourner chez ma sœur et y résider jusqu'à ce que le mois soit expiré, vous pourrez alors venir me trouver; pour le moment, je ne suis point chez moi; je suis au dépourvu et dans l'impossibilité de vous recevoir.

LEAR. Retourner chez elle, et voir cinquante de mes chevaliers congédiés! Non, je préfère aller vivre loin des habitations des hommes, exposé aux injures de l'air, faire ma société du loup et de la chouette, — en butte aux extrémités les plus poignantes! — Retourner chez elle? — Ah! le bouillant monarque de la France, qui a pris sans dot la plus jeune de mes filles, j'aimerais autant aller m'agenouiller devant son trône, et, comme un humble bourgeois, implorer de sa générosité une pension alimentaire. — Retourner chez elle? j'aimerais mieux servir d'esclave et de bête de somme (*montrant l'Intendant*) à cet abominable valet.

GONERIL. Comme il vous plaira, seigneur.

LEAR. Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas tomber en démence; je ne t'importunerai pas, mon enfant; adieu: nous ne devons plus nous trouver ensemble, nous ne nous reverrons plus! — et cependant tu es ma chair, mon sang, ma fille; ou plutôt, tu es une plaie dans ma chair, et je ne puis t'en expulser; tu es un clou, un ulcère douloureux, un charbon enflammé qu'a engendré mon sang corrompu. Mais je ne te ferai point de reproches; que l'opprobre vienne sur toi quand il voudra, mes

vœux ne l'invoqueront pas; je n'appellerai pas sur toi la foudre; je ne porterai pas ma plainte au tribunal des dieux! corrige-toi quand tu le pourras; réforme-toi à loisir. Je puis patienter; je puis rester chez Régane, moi et mes cent chevaliers.

RÉGANE. Pas du tout; je ne vous attendais point encore, et je ne suis pas préparée à vous recevoir. Seigneur, écoutez ma sœur; car ceux qui veulent bien donner à votre passion le contre-poids de leur raison se résignent en pensant que vous êtes vieux, et que—Au surplus, ma sœur sait ce qu'elle fait.

LEAR. Est-ce là le langage que tu devrais tenir?

RÉGANE. J'y persiste, seigneur. Quoi! cinquante chevaliers, n'est-ce pas suffisant? Qu'avez-vous besoin d'en avoir un plus grand nombre? n'est-ce pas même plus qu'il ne vous faut? Il y a tout à la fois dépense inutile et danger dans un nombre si considérable? Comment voulez-vous que, dans une maison, tant de gens obéissant à des maîtres différents, vivent en bonne intelligence? c'est difficile; c'est presque impossible!

GONERIL. Ne pourriez-vous pas, seigneur, être servi par ses gens ou par les miens?

RÉGANE. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, seigneur? S'il leur arrivait de mal s'acquitter de leur service, nous pourrions les réprimander. Si vous voulez venir chez moi, — car j'y vois maintenant un danger, — je vous prie de n'en amener que vingt-cinq; je ne veux point en recevoir davantage.

LEAR. Je vous ai tout donné —

RÉGANE. Et il était temps.

LEAR. Je me suis placé sous votre garde, sous votre tutelle, mais en stipulant pour ma suite un certain nombre de chevaliers. Dois-je donc, Régane, en venant chez toi, n'en amener que vingt-cinq? Est-ce là ce que tu as dit?

RÉGANE. Et je le répète, seigneur; je n'en veux pas davantage.

LEAR. De laides créatures peuvent sembler belles par comparaison; on a quelque mérite encore lorsque entre les pervers on n'est pas le plus pervers. — (*A Goneril.*) J'irai avec toi; tu m'en accordes cinquante, elle vingt-cinq; c'est une fois plus qu'elle, et ta tendresse est le double de la sienne.

GONERIL. Écoutez-moi, seigneur; quelle nécessité d'avoir à votre suite vingt-cinq individus, ou dix, ou même cinq, dans une maison où un personnel deux fois plus nombreux a l'ordre de vous servir?

RÉGANE. Qu'avez-vous besoin d'en avoir un seul?

LEAR. Les besoins ne se raisonnent pas; il n'est pas un mendiant qui, dans son indigence même, n'ait du superflu. N'accorde à la nature que ce que la nature demande, et tu ravales l'homme au niveau de la brute; tu es une dame de haut rang; s'il suffit pour tout luxe de se vêtir chaudement, pourquoi ces riches vêtements que tu portes et qui ne te protégent qu'imparfaitement contre le froid? — Mais pour moi, une chose de première nécessité, c'est la patience; accordez-la-moi, grands dieux. Vous voyez ici un pauvre vieillard, non moins chargé de douleurs que d'années, malheureux par l'une et par l'autre de ces deux causes. Si c'est vous qui stimulez les cœurs de ces filles contre leur père, ne me ravalez pas au point de l'endurer tranquillement; allumez en moi le feu d'un noble courroux, et ne souffrez pas que des pleurs, ces armes qu'il faut laisser aux femmes, sillonnent mon mâle visage! — Non, filles dénaturées, je tirerai de vous une telle vengeance, que le monde — je ferai des choses — j'ignore encore ce qu'elles pourront être, mais elles épouvanteront la terre. Vous vous attendez à me voir pleurer; non, je ne pleurerai pas: — j'ai amplement sujet de verser des larmes; mais avant que j'en répande une seule, ce cœur se brisera en mille éclats. — Mon fou, j'en perdrai la raison!

Lear, Gloster, Kent et le Bouffon s'éloignent. — Le tonnerre gronde, et on entend le bruit lointain d'un orage.

CORNOUAILLES. Rentrons; nous sommes menacés d'un orage.

RÉGANE. Cette résidence est peu vaste; il nous serait difficile d'y recevoir convenablement le vieillard et son monde.

GONERIL. C'est sa faute; il s'est mis lui-même dans l'embarras; qu'il porte la peine de sa folie.

RÉGANE. Pour lui personnellement, je le recevrai volontiers, mais pas un seul de ses gens.

GONERIL. Je suis dans la même résolution. Où est le comte de Gloster?

CORNOUAILLES. Il a suivi le vieillard. — Mais le voici qui revient.

Revient GLOSTER.

GLOSTER. Le roi est furieux.

CORNOUAILLES. Où va-t-il?

GLOSTER. Il a demandé son cheval; mais j'ignore où il a le dessein d'aller.

CORNOUAILLES. Le mieux est de lui laisser suivre son caprice ; qu'il aille où il voudra.

GONERIL. Seigneur, je vous le demande en grâce, ne le pressez pas de rester.

GLOSTER. Hélas! la nuit approche, et les vents soufflent avec violence ; à plusieurs milles à la ronde, il n'y a pas un arbrisseau.

RÉGANE. Seigneur, aux hommes entêtés, les maux que leur obstination leur attire doivent servir de leçon. Fermez vos portes ; les hommes de sa suite sont des gens à craindre ; crédule comme il est, défions-nous des extrémités auxquelles ils peuvent le porter ; la prudence l'exige.

CORNOUAILLES. Fermez vos portes, seigneur ; il fait une nuit affreuse ; le conseil de Régane est sensé : allons nous abriter contre l'orage.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une bruyère. On entend le bruit d'un violent orage ; l'éclair luit, le tonnerre gronde.

Arrivent d'un côté KENT, de l'autre UN CHEVALIER de la suite de Lear.

KENT. Qui est là par un temps pareil?

LE CHEVALIER. Quelqu'un qui est, comme le temps, dans une grande perturbation.

KENT. Je vous reconnais. Où est le roi?

LE CHEVALIER. Il lutte contre les éléments déchaînés, il demande aux vents d'abîmer la terre dans l'océan, ou de soulever les flots irrités au point de leur faire submerger la terre, afin que tout ici-bas change ou s'anéantisse. Il arrache ses cheveux blancs, que, dans son aveugle rage, l'impétueux aquilon emporte et disperse dans l'air. Il oppose son énergie d'homme, toute faible qu'elle est, aux contraires efforts du vent et de la pluie. Par une nuit semblable, alors que l'ourse à la mamelle vide reste couchée dans son repaire, que le lion et le loup affamé tiennent leur fourrure à couvert, lui, la tête nue, il court çà et là, et défie le sort et ses fureurs.

KENT. Mais qui est avec lui?

LE CHEVALIER. Personne, si ce n'est son bouffon, qui cherche à faire diversion par ses lazzis aux injures dont son cœur est navré.

KENT. Ami, je vous connais, et vous jugeant honnête homme à votre physionomie, j'ose vous confier un message important. Il y a mésintelligence, quoiqu'on la dissimule encore de part et d'autre, entre les ducs d'Albanie et de Cornouailles. Ils ont, comme tous ceux que leur étoile a placés dans les grandeurs et sur le trône, des serviteurs non moins perfides qu'eux. Ces hommes servent d'espions au roi de France et l'instruisent de tout ce qui se passe parmi nous. Ils lui ont appris le mauvais vouloir que les deux ducs ont l'un pour l'autre, leurs mutuelles intrigues, la dureté avec laquelle ils ont traité le vieux roi, et les événements plus graves qui peut-être se préparent, et dont tout ceci n'est que l'avant-coureur. Quoi qu'il en soit, une armée française vient d'arriver dans ce royaume en proie à la discorde; déjà, grâce à notre incurie, elle a secrètement pris terre dans quelques-uns de nos meilleurs ports, et elle est sur le point de déployer ouvertement ses bannières. — Venons maintenant à ce que j'attends de vous. Si vous avez quelque confiance en moi, partez sur-le-champ pour Douvres; vous y trouverez des personnes qui vous en témoigneront leur reconnaissance; vous leur ferez un récit fidèle des intolérables douleurs dont le roi est abreuvé. Je suis homme de qualité par ma naissance et mon éducation, et j'ai des raisons puissantes pour vous charger de ce message.

LE CHEVALIER. Nous recauserons de cela.

KENT. Non, nous en avons assez dit. Pour vous convaincre que je suis beaucoup plus que je ne le parais, (*il lui donne une bourse*) ouvrez cette bourse, et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordélie, comme j'en ai la conviction, montrez-lui cette bague, et vous apprenant ce que vous ignorez encore, elle vous dira qui je suis. Maudit orage! Je vais chercher le roi.

LE CHEVALIER. Donnez-moi votre main. N'avez-vous plus rien à me dire?

KENT. Peu à dire; mais beaucoup à faire encore; vous allez prendre cette direction, moi celle-ci; le premier de nous deux qui trouvera le roi en avertira l'autre par un cri.

Ils s'éloignent dans deux directions différentes.

SCÈNE II.

Une autre partie de la bruyère.

Arrivent LEAR et LE BOUFFON.

LEAR. Vents, soufflez jusqu'à ce que vos joues gonflées éclatent sous l'effort; déployez toute votre rage! soufflez! Cataractes et ouragans, que vos torrents jaillissent jusqu'à ce que les coqs de nos clochers aient disparu sous les ondes! éclairs sulfureux, rapides comme la pensée, avant-coureurs de la foudre qui brise les chênes, brûlez ma barbe blanche! et toi, tonnerre, qui ébranles tout, aplatis la rotondité de la terre, brise les moules de la nature, disperse en un instant tous les germes producteurs de l'ingrate humanité!

LE BOUFFON. O mon oncle! de l'eau bénite de cour à la maison vaudrait mieux que cette pluie en rase campagne. Rentrons, mon oncle; demande pardon à tes filles; voilà une nuit qui n'épargne ni les sages ni les fous.

LEAR. Tonnerre, gronde à ton aise! feux, vomissez vos flammes! pluie, épanche tes flots! pluie, vent, tonnerre, feux, vous n'êtes point mes filles; éléments, je ne vous accuse pas d'ingratitude; je ne vous ai point donné un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfants; vous ne me devez point obéissance: exercez donc sur moi vos horribles rigueurs, si tel est votre bon plaisir; je m'offre à vos coups sans défense, pauvre, infirme et débile vieillard, vil objet de mépris; — et néanmoins j'ai le droit de vous qualifier de ministres serviles, vous qui vous êtes ligués avec deux filles perverses pour concentrer toutes vos fureurs sur une tête vieillie et couverte de cheveux blancs. Oh! c'est une lâcheté!

LE BOUFFON. Celui qui a une maison pour y mettre sa tête à l'abri possède un meuble fort utile.

L'insensé qui son corps abrite
Contre l'inclémence des airs
Avant d'avoir pourvu d'un gîte
Sa tête en butte aux froids hivers,

Celui-là risque, sur mon âme,
De perdre tête, corps et tout;
Ainsi plus d'un gueux qui prend femme
N'en devient que plus gueux au bout.

Ce qu'avec le cœur on doit faire,
Si tu le fais avec l'orteil,

Des cors deviendront ton salaire;
Et tu diras : Adieu, sommeil.

Car il n'y a pas de belle femme au monde qui ne fasse des grimaces devant son miroir.

Arrive KENT.

LEAR. Non, je veux être un modèle de résignation; je ne dirai plus rien.

KENT. Qui est là?

LE BOUFFON. Parbleu, une majesté et un haut de chausses, c'est-à-dire un sage et un fou.

KENT. Quoi, seigneur, vous êtes ici? Les créatures qui aiment la nuit n'aiment pas une nuit pareille; ce ciel en courroux épouvante jusqu'aux hôtes des ténèbres, et les retient dans leurs cavernes. Depuis que je suis homme, je ne me rappelle pas avoir rien vu ni entendu qui approche de ces nappes de feux, de ces horribles détonations de la foudre, de ces mugissements des vents et de la pluie : une telle perturbation des éléments est au-dessus des forces de l'homme.

LEAR. Que les dieux puissants qui font gronder sur nos têtes cet effroyable fracas frappent maintenant leurs ennemis! Tremble, misérable dont la conscience couve des crimes ignorés et impunis! cache-toi, meurtrier; et toi, parjure; et toi qui sous le masque de la vertu, vis au sein de l'inceste! Frémis, scélérat qui, couvrant tes forfaits d'un voile propice, attentas à la vie de l'homme! — Crimes inconnus, brisez l'enveloppe qui vous cache, et demandez grâce à ces terribles hérauts de l'éternelle justice. — Pour moi, j'ai souffert plus de torts que je n'en ai à me reprocher.

KENT. Hélas! quoi! la tête nue! mon gracieux seigneur! Tout près d'ici est une cabane : elle vous offrira un asile contre l'orage; venez vous y reposer, pendant que, moi, je vais retourner vers cette maison dure et cruelle, plus dure que les pierres dont elle est formée, et qui tout à l'heure encore, lorsque je venais vous y demander, a refusé de me recevoir. Je vais m'y rendre de nouveau, et, à force d'importunité, y obtenir pour vous l'hospitalité qu'on vous refuse.

LEAR. Ma raison commence à s'égarer. — (*Au Bouffon.*) Viens, mon enfant : comment te trouves-tu, mon enfant? as-tu froid? j'ai froid moi-même. — (*A Kent.*) Où est-elle cette paille, mon ami? Ce que c'est que la nécessité! elle nous rend

précieuses les choses les plus viles. Allons, voyons cette cabane. Pauvre fou, il y a encore une partie de mon cœur qui souffre pour toi.

LE BOUFFON.

Quand on n'est pas tout à fait bête,
Pluie et vent, lon, lan, derira,
A sa destinée on se prête;
Tout le long du jour il pleuvra [1].

LEAR. C'est vrai, mon enfant. — (*A Kent.*) Allons, conduis-nous vers cette cabane.

Lear et Kent s'éloignent.

LE BOUFFON, *seul.* Voilà une nuit bien propre à refroidir même une courtisane. — Il faut que je débite une prophétie avant de partir.

Quand le brasseur
Et le prédicateur,
L'un pour sermon, l'autre pour bière,
Ne donneront que de l'eau claire;
Sur les modes du jour lorsque nos grands seigneurs
En remontreront aux tailleurs [2];
Qu'on ne brûlera plus que les trompeurs de filles,
Ces fléaux des familles;
Quand tout plaideur aura raison;
Que nul fils de bonne maison
Ne fuira le regard d'un créancier avide,
Et que nul chevalier n'aura la bourse vide;
Quand personne ne médira,
Qu'on n'aura plus à craindre une langue traîtresse;
Quand nul filou ne se faufilera
Dans une foule au plus fort de la presse;
Quand l'usurier, étalant son trésor,
En plein champ comptera son or;
Quand on verra certaines demoiselles
Se cotiser pour bâtir des chapelles;
Lors règnera dans Albion
La plus grande confusion
Dont jamais on ait eu mémoire;
Or vous saurez qu'en ce temps-là,
Sur ma parole on peut m'en croire,
Et d'ailleurs qui vivra verra,
Sur ses pieds chacun marchera.

[1] Ce couplet est à l'imitation de ceux qui terminent *la Douzième Nuit*.

[2] On remarquera que cette prédiction grotesque se compose de deux parties distinctes et même disparates, ayant trait l'une à ce qui est, l'autre à ce qui devrait être; par cette confusion calculée, l'auteur a sans doute voulu jeter le ridicule sur ces prophéties populaires qui ont de tout temps fortement agi sur les masses.

C'est l'une des prophéties que fera un jour Merlin ; car je vis avant lui.

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent GLOSTER et EDMOND.

GLOSTER. Hélas! hélas ! Edmond, je n'aime pas cette conduite dénaturée : quand je leur ai demandé la permission de lui témoigner quelque commisération, ils m'ont interdit le libre usage de ma propre maison, et m'ont défendu, sous peine d'encourir leur déplaisir à tout jamais, de parler de lui, de solliciter pour lui et de lui donner la moindre assistance.

EDMOND. Combien cela est cruel et dénaturé !

GLOSTER. Va, ne dis rien : il y a mésintelligence entre les ducs; il y a pis que cela encore; j'ai reçu ce soir une lettre dont il serait dangereux de divulguer le contenu, et que j'ai renfermée sous clef dans mon cabinet. Les injures infligées au roi seront pleinement vengées; déjà une armée est sur pied ; il nous faut embrasser le parti du roi. Je vais aller à sa recherche et soulager secrètement sa misère; pendant ce temps va tenir conversation avec le duc, afin qu'il ne s'aperçoive pas de ma conduite charitable; s'il me demande, tu lui diras que je suis indisposé et me suis mis au lit. Dût-on m'ôter la vie, et on m'en a fait la menace, je viendrai en aide au roi, mon vieux maître. D'étranges événements se préparent, Edmond ; sois circonspect, je te prie.

Il sort.

EDMOND, *seul.* Avec votre permission, mon père, cet acte de sympathie ainsi que la lettre en question vont être sur-le-champ portés à la connaissance du duc. — Cela me vaudra sa gratitude et me fera gagner ce que mon père va perdre, ni plus ni moins que la totalité de sa fortune. La jeunesse s'élève quand la vieillesse succombe.

Il sort.

SCÈNE IV.

Une partie de la bruyère. On aperçoit une cabane. L'orage continue.

Arrivent LEAR, KENT et LE BOUFFON.

KENT. Voici l'endroit, seigneur; mon bon seigneur, entrez. La nuit est trop rude pour qu'on puisse l'endurer en plein air.

LEAR. Laisse-moi.

KENT. Mon bon seigneur, veuillez entrer.

LEAR. Veux-tu me briser le cœur?

KENT. Je préférerais briser le mien; mon bon seigneur, entrez.

LEAR. Tu regardes comme une chose pénible d'endurer cet orage furieux qui nous pénètre jusqu'aux os: c'est pénible pour toi; mais là où une grande douleur a fixé son siége, une douleur moindre est à peine sentie. Tu fuiras devant un ours; mais si ta fuite est interceptée par la mer mugissante, tu feras face à l'ours et lui tiendras tête. Quand l'esprit est serein, le corps est délicat; la tempête soulevée dans mon âme fait taire toute autre considération, et absorbe ma sensibilité tout entière. — Ingratitude filiale! N'est-ce pas comme si cette bouche déchirait cette main pour la punir de lui apporter des aliments? — Mais la punition sera exemplaire. — Non, je ne veux plus pleurer. — Par une nuit semblable me mettre dehors! — Tempête, verse tes torrents, j'endurerai tes fureurs. — Par une nuit comme celle-ci! O Régane! Goneril! — Votre bon et vieux père, dont le cœur sans réserve vous a tout donné! — Oh! cette pensée mène à la démence, évitons-la; n'en parlons plus. —

KENT. Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR. Entres-y toi-même, ne te gêne pas; pour moi, cet orage m'est salutaire; il m'empêche de porter mon attention sur des idées qui me feraient bien plus de mal. — Mais j'entrerai. — (*Au Bouffon.*) Entre, mon enfant, passe le premier. — Indigents sans asile. — (*Au Bouffon.*) Allons, entre donc! Moi, je vais prier; ensuite je dormirai.

Le Bouffon entre dans la cabane.

LEAR, *continuant.* Pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous qui, nus et sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourriture, vos membres énervés sous les haillons qui les couvrent, se défendront-ils contre un temps pareil? Oh! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci! Instruisez-vous, grands de la terre; exposez-vous à souffrir ce que souffrent les malheureux, afin d'apprendre à reverser sur eux votre superflu, et à faire absoudre la justice du ciel.

EDGAR, *de l'intérieur de la cabane.* Une brasse et demie ! une brasse et demie ! le pauvre Tom !

Le Bouffon sort de la cabane précipitamment et tout effaré.

LE BOUFFON. N'entrez pas là, mon oncle, il y a un esprit. Au secours ! au secours !

KENT. Donne-moi ta main. — Qui est là ?

LE BOUFFON. Un esprit, un esprit ! il dit qu'il s'appelle le pauvre Tom.

KENT, *regardant dans l'intérieur de la cabane.* Qui es-tu, toi qui grognes là sur la paille ? Sors.

Arrive **EDGAR**, dans le costume d'un échappé de Bedlam, et contrefaisant l'insensé.

EDGAR. Arrière ! le noir démon me poursuit. La bise souffle à travers l'aubépine.

LEAR. Tu as donc aussi tout donné à tes filles ? et voilà où tu en es réduit ?

EDGAR. Qui veut faire la charité au pauvre Tom, que le noir esprit a fait passer à travers le feu et la flamme, à travers les eaux guéables et les gouffres, par-dessus les marais et les fondrières ? Il a mis des couteaux sous son oreiller, une corde sur son prie Dieu, et de la mort-aux-rats dans ses aliments [1] ; il lui a soufflé l'orgueil dans le cœur, et l'a fait, monté sur un cheval bai, courir au galop sur des crêtes de quatre pouces de large, en poursuivant son ombre qu'il prenait pour un traître ! — Dieu bénisse tes cinq sens ! Tom a froid. — Oh ! dodi ! dodi ! dodi ! — Dieu te garde des ouragans, des astres ennemis et de tout maléfice ! Faites la charité au pauvre Tom que le démon tourmente. Oh ! si je le tenais ici ! si je le tenais là ! Et puis encore ici, et puis encore là ?

L'orage continue.

[1] Edgar joue le rôle de possédé, et les paroles que Shakspeare lui met à la bouche rappelaient aux spectateurs de son temps des circonstances qui leur étaient familières. Dans un ouvrage publié en 1603, le docteur Samuel Harsnet accusa les Jésuites d'égarer la crédulité publique en s'attribuant le pouvoir d'expulser les démons du corps des possédés ; il cite à cette occasion plusieurs instructions judiciaires dirigées contre eux pour ce fait. Voici l'une des dépositions qu'il rapporte : « Le témoin dépose, en outre, qu'un apothicaire, nommé Alexandre, ayant apporté de Londres à Denham une corde neuve et des lames de couteau, les déposa sur le parquet de la maison de son maître. On fit des recherches dans la maison pour savoir d'où provenaient cette corde et ces couteaux ; le bruit courut que c'était le diable qui les avait mis là, afin d'offrir à ceux des possédés qui en auraient l'envie le moyen de se pendre avec la corde, ou de se couper la gorge avec les couteaux. »

LEAR. Quoi! ses filles l'ont réduit à cet état! — N'as-tu donc rien gardé? leur as-tu tout donné?

LE BOUFFON. Il est fort heureux qu'il ait gardé une couverture, sans quoi, sa vue blesserait la bienséance.

LEAR. Eh bien, que tout les fléaux que l'air tient suspendus pour punir à point nommé les crimes des hommes tombent sur tes filles!

KENT. Il n'a pas de filles, seigneur.

LEAR. Que dis-tu là, traître? il n'y a que l'ingratitude de ses filles qui ait pu le réduire à un tel excès de misère. — Est-ce donc la coutume que les pères dédaignés par leurs enfants traitent leur propre chair avec une si inflexible rigueur? — Juste châtiment? c'est cette même chair qui a engendré ces filles de pélican [1].

EDGAR.

L'esprit était sur la montagne,
Tra, la, la, tra, la, la, la, la.

LE BOUFFON. Voilà une nuit glaciale qui nous fera tous devenir fous.

EDGAR. Mets-toi en garde contre le malin esprit; obéis à tes parents; tiens ta parole inviolablement; ne jure pas; ne convoite pas la femme de ton prochain; ne pare point ta bien-aimée de superbes atours. Tom a froid.

LEAR. Qu'étais-tu autrefois?

EDGAR. Un serviteur de la beauté, orgueilleux d'esprit et de cœur; je frisais mes cheveux, je portais des gants à mon chapeaux [2]; je me rendais complice des amoureux excès de ma maîtresse, et commettais avec elle l'œuvre des ténèbres; je proférais autant de serments que de paroles, et je me parjurais à la face du ciel; je m'endormais en méditant pour le lendemain des projets de luxure, et je m'éveillais pour les exécuter; j'aimais le vice avec ardeur, le jeu pareillement, et, en ce qui concerne les femmes, je dépassais un Turc. J'avais le cœur perfide, l'oreille crédule, la main sanguinaire; j'étais un pourceau pour la paresse, un renard pour l'astuce, un loup pour la rapacité, un chien enragé dans ma colère, un lion pour saisir ma proie. Que le craquement d'un soulier mignon, le frôlement d'une robe de soie ne livrent pas ton cœur sans dé-

[1] Le pélican, dit-on, nourrit ses petits avec son sang.

[2] Du temps de notre auteur, les jeunes cavaliers portaient à leur chapeau les gants de la dame de leurs pensées.

fense au joug de la femme; tiens ton pied éloigné du seuil des mauvais lieux, ta main des cotillons, ta plume des registres de l'usurier, et moque-toi ensuite du malin esprit. — La bise continue à souffler à travers l'aubépine. (*Il imite le bruit du vent.*) C'est égal, laissons-la faire.

L'orage continue.

LEAR. Mieux vaudrait pour toi être dans la tombe que d'être ici, le corps nu, exposé aux rigueurs d'un temps pareil. — (*Il s'approche de lui et le considère.*) Voilà donc ce que c'est que l'homme! considérons-le bien. Tu n'as emprunté ni au ver sa soie, ni aux bêtes sauvages leur fourrure, ni au mouton sa laine, ni à la civette son parfum. — Ah! nous sommes ici trois hommes frelatés; toi, tu es l'homme pur et sans mélange. Voilà ce qu'est l'homme dégagé de tout accessoire étranger, un animal à deux pieds, débile et nu. — (*Il déchire ses vêtements.*) Loin de moi, vains déguisements! — Que ma main vous rejette!

LE BOUFFON. Calme-toi, mon oncle, je te prie; il fait un trop vilain temps pour nager. — Maintenant un peu de feu dans cette plaine déserte ressemblerait fort au cœur d'un vieux libertin, — où vit encore une imperceptible étincelle, pendant que le reste du corps est glacé. — Regardez, voici un feu follet!

EDGAR. C'est le démon Flibbertigibbet! il se met en campagne au couvre-feu, et rôde jusqu'au premier chant du coq; il fait loucher, afflige les yeux de taies et de cataractes, donne le bec-de-lièvre, met la niche dans le froment, et fait toute sorte de mal aux pauvres créatures de la terre.

Saint Withold par trois fois le rivage arpenta;
Dans son chemin il rencoutra
Le cauchemar et son cortége;
Il le fit déguerpir du siége
Sur lequel il était juché;
Il eut beau faire le fâché,
Il fallut mettre pied à terre.
Allons donc, décampe, sorcière!

KENT. Comment vous trouvez-vous, seigneur?

Arrive GLOSTER, une torche à la main.

LEAR. Quel est cet homme?

KENT. Qui est là? que cherches-tu?

GLOSTER. Qui êtes-vous? Vos noms?

EDGAR. Je suis le pauvre Tom, qui se nourrit de grenouilles, de crapauds et de crapaudins, de lézards de murailles et de lézards d'eau ; dans son délire, quand le démon l'agite, il mange de la bouse de vache en guise de salade, avale les vieux rats et les chiens morts, boit le manteau verdâtre des eaux stagnantes ; on le conduit de bourg en bourg, en le fouettant de verges ; on le met dans les ceps, on le punit, on l'emprisonne ; et cependant il y eut un temps où il avait trois habits à mettre, six chemises de rechange, un cheval entre ses jambes et une épée au côté ; mais, hélas !

Des souris et des rats, et semblable frélin,
De Tom depuis sept ans ont été le festin.

Gardez-vous du lutin qui me poursuit. — Paix, Smolkin ! paix, démon !

GLOSTER. Quoi ! votre altesse n'a pas de meilleure compagnie ?

EDGAR. Le prince des ténèbres est gentilhomme ; il se nomme Modo et Mahu.

GLOSTER. Seigneur, la chair née de notre sang est devenue si perverse qu'elle hait ceux dont elle a reçu le jour.

EDGAR. Tom a froid.

GLOSTER. Venez avec moi ; mon dévouement ne peut consentir à obéir en tout aux ordres cruels de vos filles ; bien qu'elles m'aient commandé de fermer mes portes, et de vous laisser exposé à cette nuit terrible, je me suis néanmoins hasardé à venir vous chercher, pour vous conduire dans un lieu où vous trouverez du feu et des aliments.

LEAR. Laissez-moi d'abord m'entretenir avec ce philosophe. — (*A Edgar.*) Quelle est la cause qui produit le tonnerre ?

KENT. Mon bon seigneur, acceptez l'offre qui vous est faite ; allez dans la maison en question.

LEAR. J'ai auparavant un mot à dire à ce savant personnage. — (*A Edgar.*) A quelle étude te livres-tu ?

EDGAR. J'apprends à éviter le démon et à tuer la vermine.

LEAR. J'ai une question à te faire en particulier.

KENT, *à Gloster.* Seigneur, pressez-le encore d'aller avec vous ; sa raison commence à l'abandonner.

GLOSTER. Pourrais-tu l'en blâmer ? ses filles veulent sa mort. — Ah ! cet excellent Kent ! — il avait prédit que cela arriverait. — L'infortuné, il est proscrit ! — Tu dis que la raison du

roi s'égare; crois-moi, mon ami, peu s'en faut que je ne sois fou moi-même; j'avais un fils, qui maintenant ne m'est plus rien; il en voulait à mes jours; mais il y a peu de temps encore il m'était cher, — jamais père n'aima plus tendrement un fils; s'il faut te dire la vérité, la douleur a dérangé mon cerveau. (*On entend gronder l'orage.*) Quelle nuit! (*A Lear.*) Je vous en supplie, seigneur, —

LEAR. Je vous demande pardon. — (*A Edgar.*) Votre compagnie, noble philosophe.

EDGAR. Tom a froid.

GLOSTER. L'ami, rentre dans ta cabane; va t'y réchauffer.

LEAR. Allons, entrons-y tous.

KENT. Par ici, seigneur.

LEAR. Non, je veux aller avec lui; je veux rester avec mon philosophe.

KENT, *à Gloster.* Mon bon seigneur, prêtez-vous à sa fantaisie; permettez que cet homme l'accompagne.

GLOSTER. Vous pouvez l'emmener.

KENT, *à Edgar.* Viens, l'ami, viens avec nous.

LEAR. Viens, mon cher Athénien.

GLOSTER. Silence, silence; chut!

EDGAR.

Du géant dans sa tour fatale
Roland vient punir les forfaits,
En s'écriant d'une voix sépulcrale :
« Je flaire le sang d'un Anglais. »

Ils s'éloignent

SCÈNE V.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES et EDMOND.

CORNOUAILLES. Il faut que je sois vengé de lui avant de quitter sa maison.

EDMOND. Lorsque la fidélité à mon prince étouffe en moi la voix de la nature, je crains que ma conduite ne soit blâmée.

CORNOUAILLES. Je vois maintenant que si votre frère a voulu attenter à la vie de son père, ce n'est pas sa dépravation seule qu'il faut en accuser; il était mu par des motifs puissants, que sa propre perversité s'est hâtée de saisir.

EDMOND. Combien ma position est douloureuse, puisque je ne

puis être juste sans remords! (*Lui remettant une lettre.*) Voici la lettre dont il m'a parlé; elle prouve qu'il est d'intelligence avec les Français. Plût au ciel qu'il ne fût point un traître, ou que je ne fusse pas son dénonciateur!

CORNOUAILLES. Suis-moi chez la duchesse.

EDMOND. Si cette lettre dit vrai, vous avez sur les bras de fâcheuses affaires.

CORNOUAILLES. Vraies ou fausses, cette lettre te fait comte de Gloster. Va t'informer où est ton père, afin que son arrestation puisse avoir lieu au premier ordre.

EDMOND, *à part.* Si je le trouve offrant des consolations au roi, cette circonstance augmentera encore les soupçons dirigés contre lui. (*Haut.*) Je continuerai à vous être fidèle, quoique le devoir et la nature se livrent en moi un rude combat.

CORNOUAILLES. Je mets toute ma confiance en toi, et tu trouveras en moi un second père plus tendre que le premier.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Une chambre dans un bâtiment extérieur avoisinant le château.

Entrent GLOSTER et KENT.

GLOSTER. On est mieux ici qu'en plein air; félicitez-vous d'avoir trouvé cet abri; j'y ajouterai tous les secours qu'il me sera possible de vous procurer; je sors et ne tarderai pas à revenir.

KENT. Cédant à son irritation, toute la force de sa raison a succombé. — (*A Gloster.*) Que les dieux récompensent votre bonté!

Gloster sort.

Entrent LEAR, EDGAR et LE BOUFFON.

EDGAR. Frateretto m'appelle; il me dit que Néron pêche dans le lac des ténèbres. (*Au Bouffon.*) Prie, innocent, et garde-toi du noir démon.

LE BOUFFON. Dis-moi, mon oncle, je te prie, un fou est-il gentilhomme ou roturier?

LEAR. C'est un roi, c'est un roi!

LE BOUFFON. Non; celui qui a un gentilhomme pour fils n'est lui-même qu'un roturier, et bien fou est le roturier qui souffre que son fils soit gentilhomme avant lui.

LEAR. Que n'ai-je des milliers de bourreaux qui, armés de fers rouges et brûlants, viendraient fondre sur elles!

EDGAR. Le noir démon me mord le dos.

LE BOUFFON. Insensé qui se fie à la douceur d'un loup apprivoisé, à la santé d'un cheval, à l'amitié d'un jeune homme, ou aux serments d'une courtisane.

LEAR. C'est une chose décidée, je vais les mettre sur-le-champ en accusation. — (*A Edgar.*) Viens, assieds-toi là, magistrat vénérable. — (*Au Bouffon.*) Et toi, prudent personnage, assieds-toi ici. — A vous maintenant, filles dénaturées! —

EDGAR. Voyez quelle impudence éclate dans les yeux de cette femme! — Eh bien, madame, vous avez le regard bien insolent devant vos juges.

Viens à moi, ma bergère;
Traverse la rivière
Dans ton joli bateau.

LE BOUFFON.

Hélas! berger, je n'ose;
Pour dire au vrai la chose,
Ma nacelle fait eau.

EDGAR. Le démon obsède le pauvre Tom en empruntant la voix du rossignol. Hopdance crie dans mon estomac et me demande deux harengs blancs. Cesse de croasser, noir génie; je n'ai rien à te donner à manger.

KENT, *à Lear.* Comment vous trouvez-vous, seigneur? sortez de cet étrange ébahissement; voulez-vous vous coucher et reposer sur ces coussins?

LEAR. Il faut d'abord que leur jugement s'achève; faites venir les témoins. — (*A Edgar.*) Magistrat en robe, prends ton siége. — (*Au Bouffon.*) Et toi, magistrat son confrère, assieds-toi à côté de lui! — (*A Kent.*) Vous aussi, vous faites partie du tribunal; asseyez-vous également.

EDGAR. Procédons avec justice.

Beau berger, tu sommeilles,
Et tes moutons sont dans le blé.
Prends ta flûte; au doux son de tes lèvres vermeilles
Leur appétit ne sera pas troublé.

Bon! le chat est gris.

LEAR. Faites comparaître celle-ci la première; c'est Goneril. Je jure, ici, devant cette honorable assemblée, qu'elle a mis à la porte le malheureux roi son père.

LE BOUFFON. Approchez, madame; votre nom est-il Goneril?

LEAR. Elle ne saurait le nier.

LE BOUFFON. Je vous demande pardon, madame, je vous prenais pour un escabeau.

LEAR. En voici une autre, son regard farouche annonce suffisamment de quelle trempe est son cœur. — Arrêtez-la! des armes! des armes! un glaive! du feu! — La corruption sur le siége de la justice! juge inique, pourquoi l'as-tu laissée échapper?

EDGAR. Dieu bénisse tes cinq sens!

KENT. O pitié! — Où est maintenant, seigneur, cette résignation que vous vous vantiez naguère de posséder?

EDGAR, *à part.* La compassion qu'il m'inspire m'arrache des larmes qui vont trahir mon déguisement.

LEAR. Voyez, les petits chiens et toute la meute, Diamant, Blanche et Joli-Cœur, aboient après moi.

EDGAR. Laissez-moi leur jeter ma tête; — allez-vous-en, chiens.

Tous les chiens, et je m'en fais gloire,
Que leur gueule soit blanche ou noire,
Que leur dent porte du poison,
Limier, mâtin, métis, griffon,
Epagneul, levrier, levrette,
Courte-queue, ou queue en trompette,
Tom va les faire, sous vos yeux,
Hurler, crier d'un air piteux.
D'honneur! il suffit que je jette
Ainsi ma tête au milieu d'eux;
Vite, les chiens sautent la rampe,
Et chacun d'eux file et décampe.

Et allons, en avant! courons aux fêtes, aux kermesses et aux foires! — Pauvre Tom, ton cornet est vide [1].

LEAR. Qu'on dissèque Régane; qu'on examine ce qu'elle a dans la région du cœur; qu'on s'assure si ces cœurs durs sont le produit de causes naturelles? — (*A Edgar.*) Vous, ami, je veux que vous fassiez partie de mes cent chevaliers; seulement je n'aime pas votre costume! Vous me direz qu'il est à la mode persane: c'est égal, changez-en toujours.

[1] Les malheureux dont Edgar imite le langage et les allures portaient un cornet dans lequel ils mettaient ce que les personnes charitables leur donnaient, et dont ils jouaient quand il était vide, pour annoncer leur passage.

KENT. Mon bon seigneur, couchez-vous ici et prenez un peu de repos.

LEAR. Ne faites pas de bruit, ne faites pas de bruit; tirez les rideaux : comme cela; c'est bien; nous souperons demain matin.

LE BOUFFON. Et moi, j'irai me mettre au lit à midi.

Rentre GLOSTER.

GLOSTER. Approche, ami; où est le roi mon maître?

KENT. Ici, seigneur; mais ne le dérangez pas, sa raison est perdue.

GLOSTER. Mon ami, je t'en conjure, prends-le dans tes bras! je viens d'apprendre qu'un complot est tramé contre ses jours; Il y a ici une litière toute prête; place-le dedans, et conduis-le en toute hâte à Douvres, où tu trouveras tout à la fois accueil et protection. Enlève ton maître; si tu diffères d'une demi-heure, sa vie, la tienne et celle de tous ceux qui tenteront de le défendre, sont perdues sans ressources! Emporte-le, emporte-le, et suis-moi; je vais te procurer sur-le-champ quelques provisions.

KENT, *regardant le roi Lear assoupi.* La nature accablée s'est assoupie! — Ce repos aurait été un baume pour ta raison troublée : si on l'interrompt, elle court grand risque de ne jamais guérir. — (*Au Bouffon.*) Viens, aide-moi à porter ton maître; tu ne dois point le quitter.

GLOSTER. Allons, partons.

Kent, Gloster et le Bouffon sortent en emportant le Roi.

EDGAR seul.

Quand nous voyons ceux qui sont au-dessus de nous partager nos maux, nous nous réconcilions presque avec nos malheurs. On souffre davantage quand on souffre seul, et qu'on laisse derrière soi des heureux; au contraire, l'âme oublie ses peines quand elle a des compagnons de souffrances, et qu'elle voit sa douleur partagée. Combien légères et tolérables me semblent mes peines, maintenant que je vois le roi fléchir sous le fardeau qui me faisait plier! Ses enfants sont pour lui ce qu'est pour moi mon père! — Tom, éloigne-toi de ces lieux : prête l'oreille aux grands événements qui s'approchent, et reparais sur la scène du monde quand l'opinion égarée sur ton compte, et qui t'accusait injustement, revenue de son erreur, acquerra la preuve de ton intégrité et reconnaîtra ses torts envers toi.

Quoi qu'il arrive cette nuit, puisse le roi échapper sain et sauf! Observons et tenons-nous aux aguets!

Il sort.

SCÈNE VII.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, GONERIL, EDMOND, et plusieurs Serviteurs.

CORNOUAILLES, *à Goneril.* Allez sur-le-champ rejoindre le duc votre époux; remettez-lui cette lettre! — L'armée française est débarquée! — (*Se tournant vers les Serviteurs.*) Qu'on se mette à la recherche de ce traître de Gloster.

Quelques-uns des serviteurs sortent.

RÉGANE. Qu'on le pende sur-le-champ.

GONERIL. Qu'on lui arrache les yeux.

CORNOUAILLES. Abandonnez-le à ma colère. — Edmond, vous accompagnerez notre sœur; la vengeance que nous sommes obligés de tirer de votre perfide père n'est pas un spectacle fait pour vos yeux; engagez le duc, auprès duquel vous allez vous rendre, à presser ses préparatifs; nous en ferons autant de notre côté. Il y aura entre nous un échange rapide de courriers intelligents. Adieu, chère sœur. —(*A Edmond.*) Adieu, comte de Gloster.

Entre L'INTENDANT.

CORNOUAILLES, *continuant.* Eh bien! où est le roi?

L'INTENDANT. Le comte de Gloster vient de le faire partir. Trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers qui le cherchaient l'ont rencontré près d'ici, et, se réunissant à quelques-uns des serviteurs du comte, ils ont pris tous ensemble le chemin de Douvres, où ils se vantent de trouver des amis bien armés.

CORNOUAILLES. Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

GONERIL. Adieu, cher duc; adieu, ma sœur.

Goneril et Edmond sortent.

CORNOUAILLES. Adieu, Edmond. — (*A ses Serviteurs.*) Qu'on cherche le traître de Gloster: garrottez-le comme un brigand, et amenez-le devant nous.

D'autres Serviteurs sortent.

CORNOUAILLES, *continuant.* Nous ne devrions lui ôter la vie qu'en suivant les formes de la justice; mais, fort de notre pouvoir, nous accorderons quelque chose à notre colère: on

pourra nous blâmer, mais non nous contrôler. Qui vient ici ? est-ce le traître ?

Rentrent les Serviteurs, amenant GLOSTER.

RÉGANE. L'ingrat ! le fourbe ! c'est lui.

CORNOUAILLES. Garrottez fortement ses bras desséchés et flétris.

GLOSTER. Que prétendent vos altesses ? — Mes bons amis, considérez que vous êtes mes hôtes : ne me faites point de mal, mes amis.

CORNOUAILLES. Garrottez-le, vous dis-je.

Des Serviteurs lui lient les mains derrière le dos.

RÉGANE. Serrez, serrez fort. — O l'infâme traître !

GLOSTER. Femme impitoyable, je ne suis point un traître.

CORNOUAILLES. Attachez-le sur ce fauteuil. — Scélérat, tu vas apprendre, —

Régane lui arrache une poignée de sa barbe.

GLOSTER. Par les dieux cléments, c'est une action indigne que de m'arracher la barbe.

RÉGANE. Une barbe si blanche et un cœur si perfide !

GLOSTER. Femme perverse, ces poils que tu arraches de mon menton s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte ; vous ne devez pas, dans mes propres foyers, porter vos mains audacieuses sur mon visage. Que me voulez-vous ?

CORNOUAILLES. Parle. Quelles sont les lettres que tu as reçues dernièrement de France ?

RÉGANE. Réponds avec franchise ; car nous connaissons la vérité.

CORNOUAILLES. Et quels complots as-tu ourdis avec les traîtres récemment débarqués dans ce royaume ?

RÉGANE. En quelles mains as-tu remis le monarque en démence ? parle.

GLOSTER. J'ai reçu une lettre qui ne contient que de simples conjectures ; elle est écrite par un homme impartial et neutre, et non par un ennemi.

CORNOUAILLES. Artifice.

RÉGANE. Mensonge.

CORNOUAILLES. Où as-tu envoyé le roi ?

GLOSTER. A Douvres.

RÉGANE. Pourquoi à Douvres ? N'avais-tu pas reçu l'ordre sous peine, —

CORNOUAILLES. Pourquoi à Douvres? qu'il réponde d'abord à cette question.

GLOSTER. Je suis attaché au poteau; il me faut subir les fureurs de la meute acharnée contre moi.

RÉGANE. Pourquoi à Douvres?

GLOSTER. Parce que je n'ai pu me résoudre à voir tes ongles arracher les yeux de ce malheureux vieillard, ni ta sœur inhumaine enfoncer ses griffes de bête féroce dans la chair de l'oint du Seigneur. Par une tempête comme celle qu'a dû affronter sa tête nue, pendant cette nuit terrible et infernale, la mer touchée de pitié aurait soulevé ses vagues pour éteindre les foudres du ciel. Et cependant l'infortuné vieillard demandait aux éléments de redoubler de rage. Si dans cette nuit affreuse des loups étaient venus hurler à ta porte, tu aurais dit à ton portier de leur ouvrir; les créatures les plus cruelles avaient suspendu leurs fureurs. — Mais je verrai la vengeance aux ailes de feu s'abattre sur de pareils enfants.

CORNOUAILLES. Tu ne le verras pas. — (*Aux Serviteurs.*) Vous autres, tenez fortement le fauteuil. — (*A Gloster.*) Je vais écraser tes yeux sous mes pieds.

Les Serviteurs tiennent Gloster renversé sur son siége, pendant que Cornouailles lui arrache un œil et le jette à terre [1].

GLOSTER. Que celui qui espère être vieux un jour vienne à mon secours! — O barbare! — O dieux!

RÉGANE. L'autre ferait disparate; il faut l'arracher aussi.

CORNOUAILLES, *s'avançant de nouveau vers Gloster.* Si tu vois la vengeance, —

UN SERVITEUR. Arrêtez, monseigneur. Je vous sers depuis mon enfance; mais jamais je ne vous rendis de plus signalé service qu'en vous ordonnant d'en rester là.

RÉGANE. Que dis-tu, impudent?

LE SERVITEUR. Si vous aviez de la barbe au menton, je vous l'arracherais en pareille occasion. — (*A Cornouailles.*) Que prétendez-vous?

CORNOUAILLES, *mettant l'épée à la main et s'élançant sur lui*. Scélérat!

[1] Le spectateur ne doit point voir cet acte, trop atroce pour être supporté; le théâtre est disposé de manière qu'un rideau cache la personne de Gloster, dont on entend seulement la voix lamentable. C'était ainsi que les choses se passaient du temps de Shakspeare, et c'est ce qui atténue, s'il ne le justifie entièrement, l'horrible de certaines situations de ses drames, notamment d'Othello.

LE SERVITEUR, *l'épée à la main.* Eh bien, avancez, et bravez ma colère à vos risques et périls.

Ils combattent. Cornouailles est blessé.

RÉGANE, *à un autre Serviteur.* Donne-moi ton épée.—Un vil esclave nous braver ainsi!

Elle saisit une épée, s'élance vers le Serviteur qui a blessé Cornouailles, et le frappe par derrière.

LE SERVITEUR. Oh! je suis mort! — (*A Gloster.*) Monseigneur, il vous reste un œil pour voir votre bourreau puni!— Oh!

Il meurt.

CORNOUAILLES. Il ne verra plus, je vais l'en empêcher. — Va-t'en, vil globe! Où est maintenant ta lumière?

Il s'approche de Gloster, lui arrache l'autre œil et le jette à terre.

GLOSTER. Il n'y a plus pour moi que ténèbres et désespoir. — Où est mon fils Edmond? Edmond, rassemble tout ce que la nature a mis en toi d'énergie pour venger cet horrible forfait.

RÉGANE. Hors d'ici, traître, scélérat! tu fais appel à un homme qui t'abhorre. C'est lui qui nous a révélé tes trahisons; il est trop honnête homme pour te plaindre.

GLOSTER. O insensé que j'étais! Edgard a donc été calomnié! — Dieux cléments, pardonnez-moi et faites-le prospérer.

RÉGANE. Mettez-le à la porte, et qu'il cherche à tâtons son chemin jusqu'à Douvres. — (*A Cornouailles.*) Eh bien, seigneur, comment vous trouvez-vous?

CORNOUAILLES. Je suis blessé. — Suivez-moi, Régane. — Qu'on mette dehors ce scélérat aveugle; — qu'on jette sur un fumier le cadavre de cet esclave. — Régane, mon sang coule en abondance: cette blessure vient bien mal à propos. Donnez-moi votre bras.

Cornouailles sort, soutenu par Régane. Les Serviteurs détachent Gloster et l'emmènent.

PREMIER SERVITEUR. Si cet homme prospère, je veux commettre sans remords tous les actes de scélératesse.

DEUXIÈME SERVITEUR. Si elle a une longue vie et meurt de sa mort naturelle, il faut s'attendre à voir toutes les femmes devenir des monstres.

PREMIER SERVITEUR. Suivons le vieux comte et chargeons l'échappé de Bedlam de le conduire; la folie de ce pauvre diable se prête à tout ce qu'on veut.

DEUXIÈME SERVITEUR. Vas-y pendant que j'irai chercher de la charpie et des blancs d'œufs pour mettre sur son visage ensanglanté. Que le ciel lui vienne en aide !

Ils sortent par deux portes différentes.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une plaine.

Arrive EDGAR.

EDGAR. Mieux vaut être ce que je suis, être méprisé et le savoir que d'être flatté par ceux qui au fond du cœur vous méprisent. L'homme descendu au plus bas échelon de la fortune a tout à espérer et rien à craindre. Ce qui est douloureux, c'est de changer quand on est bien ; dans le malheur, au contraire, on ne peut passer que de l'affliction à la joie. Salut donc, air impalpable que j'embrasse ! Le malheureux que ton souffle a poussé dans l'abîme n'a plus à redouter tes orages. — Mais qui vient ici ?

Arrive GLOSTER, conduit par UN VIEILLARD.

EDGAR, *continuant*. C'est mon père, conduit comme un vieillard infirme et indigent ! — O monde ! ô monde ! ô monde ! si tes étranges vicissitudes ne nous donnaient le droit de te haïr, la vie ne vaudrait pas la peine qu'on la prolongeât.

LE VIEILLARD. O mon bon seigneur ! pendant quatre-vingts ans j'ai été votre fermier et celui de votre père.

GLOSTER. Va, retire-toi ; mon ami, éloigne-toi ; tes consolations ne peuvent me faire aucun bien, et elles pourraient te devenir funestes.

LE VIEILLARD. Vous ne pouvez pas voir votre chemin.

GLOSTER. Je n'ai pas de direction particulière à suivre ; et dès lors je n'ai pas besoin d'y voir ; je suis tombé alors que j'avais des yeux. Il arrive souvent que les avantages que nous possédons nous perdent, et que nous nous sauvons par ce qui nous manque. — O mon fils, mon cher Edgar, qui as servi d'aliment au courroux de ton père abusé, que ne puis-je te voir par les yeux du toucher ; je croirais alors avoir recouvré l'usage de la vue !

LE VIEILLARD. Qui est là ?

EDGAR, *à part.* Dieux ! quel est celui qui peut dire : « Je suis au comble du malheur ? » Je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été.

LE VIEILLARD. C'est le pauvre Tom, le lunatique.

EDGAR, *à part.* Et mon sort en effet pourrait être pire encore : on n'est pas arrivé au dernier degré de l'infortune tant qu'on peut dire : « Voilà de toutes les conditions la pire ! »

LE VIEILLARD. L'ami, où vas-tu ?

GLOSTER. Est-ce un mendiant ?

LE VIEILLARD. Il est mendiant et fou tout ensemble.

GLOSTER. Il lui reste encore quelque raison ; sans quoi il ne pourrait mendier. Pendant l'orage de la nuit dernière, j'ai vu un de ses pareils, et en le considérant, je me suis dit : « L'homme n'est qu'un ver. » Il m'a rappelé mon fils, pour qui j'avais alors des sentiments peu tendres ; mais je me suis éclairé depuis : nous sommes pour les dieux ce que les mouches sont pour les enfants ; ils nous écrasent en jouant.

EDGAR, *à part.* Qu'est-il donc arrivé ? C'est une triste tâche que d'être obligé de contrefaire la folie en parlant à la douleur et d'affliger les autres en s'affligeant soi-même. — Dieu vous bénisse, maître !

GLOSTER. Est-ce là l'individu en question ?

LE VIEILLARD. Oui, monseigneur.

GLOSTER. Quitte-moi. Si par affection pour moi, tu veux venir nous rejoindre à un mille ou deux d'ici, sur la route de Douvres, rends-moi le service d'apporter quelque vêtement pour couvrir la nudité de ce malheureux. Je vais le prier de me servir de guide.

LE VIEILLARD. Hélas ! monseigneur, il est fou.

GLOSTER. C'est le malheur des temps où nous vivons qu'il faille que les fous conduisent les aveugles ; fais ce que je t'ordonne, ou plutôt, fais ce que tu voudras ; en tout cas, retire-toi.

LE VIEILLARD. Je lui apporterai mes meilleurs vêtements, arrive ce qui pourra.

Il s'éloigne.

GLOSTER. Ami, où es-tu ?

EDGAR. Le pauvre Tom a froid. — (*A part.*) Je ne puis feindre plus longtemps.

GLOSTER. Approche.

EDGAR, *à part.* Et cependant il le faut. — Dieu me bénisse, vos yeux saignent.

GLOSTER. Connais-tu le chemin de Douvres ?

EDGAR. Je connais tous les chemins, petits et grands, qui y conduisent. Le pauvre Tom a perdu sa raison ; homme de bien, que le ciel te préserve du malin esprit ; cinq démons ont pris possession du pauvre Tom ; *Obidicut*, le démon de la luxure ; *Hobbididance*, qui préside au mutisme ; *Mahu*, le démon du vol ; *Modo*, le démon du meurtre ; *Flibbertigibbet*, le démon des grimaces, qui possède les servantes et les chambrières ; sur ce, que le ciel vous bénisse, maître.

GLOSTER. Tiens, prends cette bourse, toi que les dieux ont réduit à cet excès de misère ; estime-toi heureux en me voyant plus malheureux que toi. — Dieux, qu'il en soit toujours ainsi ! A l'homme regorgeant de luxe et de superflu, qui méprise vos lois, et qui ne veut pas voir parce qu'il n'a jamais senti, à celui-là faites sans délai sentir votre pouvoir ; faites cesser une inégalité choquante, et que chacun ici-bas ait le nécessaire. — Connais-tu Douvres?

EDGAR. Oui, maître.

GLOSTER. Là s'élève un rocher qui projette sur la mer sa tête menaçante ; conduis-moi seulement à son sommet, et je récompenserai ta misère par un riche cadeau que j'ai sur moi ; une fois là, je n'aurai plus besoin de guide.

EDGAR. Donnez-moi votre bras ; le pauvre Tom va vous conduire.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Devant le palais du duc d'Albanie.

Arrivent d'un côté GONERIL et EDMOND ; de l'autre L'INTENDANT.

GONERIL, *à Edmond.* Vous êtes ici le bienvenu, seigneur ; je m'étonne que mon débonnaire époux ne soit pas venu à notre rencontre.—(*A l'Intendant.*) Eh bien, où est ton maître ?

L'INTENDANT. Madame, il est ici ; mais jamais homme ne fut si changé : je lui ai parlé de l'armée qui vient de débarquer ; il n'a fait qu'en rire : je lui ai dit que vous alliez arriver ; il m'a répondu : Tant pis ! quand je lui ai appris la trahison de Gloster et le loyal dévouement de son fils, il m'a appelé sot et

m'a dit que je prenais les choses à rebours; — ce qui devrait lui déplaire lui plaît, et ce qui devrait le charmer le fâche.

GONERIL, *à Edmond.* En ce cas vous n'irez pas plus loin; c'est l'effet de sa pusillanimité qui recule devant tout ce qui exige de l'énergie; il ferme les yeux sur un outrage, pour n'avoir pas à le ressentir; les vœux que nous formions sur la route pourraient bien s'accomplir. Edmond, retournez vers mon frère, hâtez ses préparatifs de guerre et commandez son armée; il faut que mon mari et moi nous échangions nos rôles, et que je lui mette la quenouille dans les mains. Ce fidèle serviteur sera notre intermédiaire; si vous ne reculez pas devant la haute fortune qui vous appelle, vous ne tarderez pas à recevoir les ordres d'une amante. Portez ce nœud de rubans; ne répondez point; inclinez la tête; ce baiser, s'il osait parler, communiquerait à votre âme une indomptable énergie; — comprenez-moi, adieu.

EDMOND. Je suis à vous jusque dans les rangs de la mort.

GONERIL. Mon bien-aimé Gloster!

Edmond s'éloigne.

GONERIL, *continuant.* Oh! quelle différence entre un homme et un homme! c'est à toi qu'appartiennent le cœur et le dévouement d'une femme; ma personne est au pouvoir d'un sot.

L'INTENDANT. Madame, voici monseigneur.

L'Intendant s'éloigne.

Arrive LE DUC D'ALBANIE.

GONERIL. Je croyais valoir la peine qu'on daignât m'appeler.

ALBANIE. O Goneril! tu ne vaux pas la poussière que le vent incivil te souffle au visage. — Je sais de quoi tu es capable, et je m'en défie. Celle qui méconnaît la source où elle a puisé l'existence, ne saurait rester longtemps retenue dans les limites du devoir; la branche qui d'elle-même se détache du tronc paternel d'où elle tirait sa sève, doit nécessairement se flétrir, et ne peut plus servir qu'aux plus mortels usages.

GONERIL. Épargnez-moi vos sermons ridicules.

ALBANIE. Aux âmes viles la sagesse et la vertu ne sont qu'un objet de mépris; la corruption ne goûte que ce qui lui ressemble. Qu'avez-vous fait, tigresses, car vous n'êtes pas des filles, qu'avez-vous fait? Un père, un vieillard, dont l'aspect vénérable eût commandé le respect des animaux les plus féroces, vous, créatures dénaturées, vous lui avez fait perdre la raison. Comment mon excellent frère a-t-il pu le souffrir,

comme homme, comme prince, et comblé qu'il était des bienfaits de ce vieillard? Si le ciel n'envoie pas promptement ici-bas ses ministres, sous une forme visible, pour châtier ces forfaits, attendons-nous à voir les hommes se dévorer entre eux, comme les monstres de l'océan.

GONERIL. Homme pusillanime, qui présentes ta joue au soufflet et ta tête à l'outrage, qui n'as pas d'yeux pour discerner les choses que l'honneur défend d'endurer, qui ne sais pas que le coupable, puni avant d'avoir commis le délit qu'il méditait, n'est plaint que par les sots. Pourquoi n'entends-je pas le bruit de tes tambours? La France déploie librement ses bannières dans nos champs silencieux; déjà ton meurtrier s'avance, le casque en tête, la menace à la bouche; et toi, vertueux imbécile, tu restes, les bras croisés, en t'écriant sottement : « Hélas! pourquoi en agit-il ainsi? »

ALBANIE. Que ne peux-tu te voir, furie! La difformité est moins horrible encore dans les démons que dans la femme.

GONERIL. Insensé!

ALBANIE. Créature déchue et hypocrite, cesse, de grâce, de donner à tes traits ce masque hideux. Si je ne me retenais, si je laissais mes mains obéir à mon indignation, elles déchireraient tes chairs et disloqueraient tes os : — Mais toute infernale que tu es, ton sexe te sert d'égide.

GONERIL. Enfin, tu as donc retrouvé ton courage!

Arrive UN MESSAGER.

ALBANIE. Quelles nouvelles?

LE MESSAGER. O monseigneur! le duc de Cornouailles est mort, tué par un de ses serviteurs, au moment où il allait arracher l'œil qui restait au comte de Gloster.

ALBANIE. L'œil de Gloster!

LE MESSAGER. Un serviteur né dans sa maison, saisi d'indignation et de pitié, a voulu s'opposer à cette action et a tiré l'épée contre son maître, qui, furieux, s'est élancé sur lui, et l'a étendu mort à ses pieds, mais non sans avoir reçu une grave blessure qui vient de le mettre au tombeau.

ALBANIE. Il y a donc là-haut une justice éternelle qui tire une prompte vengeance des crimes de la terre! — Mais cet infortuné Gloster, a-t-il perdu l'œil qui lui restait?

LE MESSAGER. Tous deux, tous deux, seigneur. — (*A Go-*

neril.) Madame, voici une lettre qui exige une prompte réponse ; elle est de votre sœur.

GONERIL, *à part.* Sous un certain rapport, j'aime assez cette nouvelle ; mais ma sœur est veuve ; mon Gloster se rend auprès d'elle, et tous les rêves qu'avait bâtis mon imagination peuvent faire place à une odieuse réalité ; quoi qu'il en soit, cette nouvelle n'est pas si désagréable. — Je vais lire cette lettre et y répondre.

Elle s'éloigne.

ALBANIE. Où était donc son fils quand on lui arrachait les yeux ?

LE MESSAGER. Il accompagnait ici la duchesse.

ALBANIE. Il n'est point ici.

LE MESSAGER. Non, monseigneur, je viens de le recontrer qui s'en retournait.

ALBANIE. A-t-il connaissance de ce forfait ?

LE MESSAGER. Oui, monseigneur ; c'est lui qui avait dénoncé son père, et il avait quitté le château afin de laisser au châtiment un libre cours.

ALBANIE. Gloster, je reconnaîtrai l'attachement que tu as montré pour le roi, et je vengerai la perte de tes yeux. — Viens, ami, raconte-moi tout ce que tu sais encore.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le camp français près de Douvres.

Arrivent KENT et UN CHEVALIER de la suite du roi Lear.

KENT. Savez-vous pour quel motif le roi de France est retourné si précipitamment dans ses états ?

LE CHEVALIER. Quand il a quitté son royaume, il lui restait à terminer quelques affaires graves, qui depuis sont revenues à sa pensée ; comme il y allait du salut de l'état, il ne pouvait sans péril différer son retour.

KENT. A quel général a-t-il laissé le commandement ?

LE CHEVALIER. Au maréchal de France, M. de la Fare.

KENT. La lettre que vous avez remise à la reine a-t-elle provoqué en elle quelque démonstration de douleur ?

LE CHEVALIER. Oui, seigneur : elle l'a prise et l'a lue en ma présence ; de temps à autre une grosse larme sillonnait sa joue délicate ; elle semblait vouloir en reine commander à son af-

fliction, qui, rebelle à sa loi, cherchait à la dominer et à régner sur elle.

KENT. Cette lecture l'a donc émue?

LE CHEVALIER. Oui ; mais sans que sa douleur fît explosion. C'était à qui, de la résignation ou du chagrin, donnerait à ses traits une expression plus céleste. Vous avez vu le soleil au milieu de la pluie ; son sourire et ses pleurs semblaient annoncer qu'un plus beau jour allait luire. Ces sourires charmants, qui se jouaient sur ses lèvres vermeilles, paraissaient ignorer la présence des hôtes que contenaient ses yeux, et qui en sortaient comme autant de perles détachées de deux diamants. — Enfin la douleur serait une admirable chose, si tous la portaient avec autant de grâce.

KENT. N'a-t-elle point parlé?

LE CHEVALIER. Une ou deux fois elle a prononcé le mot de père, avec un long effort, et comme si elle eût soulevé un poids qui pesait sur son cœur; elle s'est écriée : « Mes sœurs, mes sœurs! — Opprobre de notre sexe! mes sœurs! Kent! mon père! mes sœurs! quoi! pendant l'orage! au milieu de la nuit! La pitié est donc exilée de ce monde? » — Alors des pleurs divins se sont échappés de ses yeux et ont baigné ses sanglots; — puis tout à coup elle est sortie, pour aller s'enfermer seule avec sa douleur.

KENT. Ce sont les astres qui brillent là-haut qui président à notre destinée ; autrement on ne pourrait concevoir que des rejetons si dissemblables proviennent du même père et de la même mère. Vous ne lui avez point parlé depuis?

LE CHEVALIER. Non.

KENT. Est-ce avant le départ du roi qu'a eu lieu cette entrevue?

LE CHEVALIER. Non, c'est depuis.

KENT. Fort bien ; le malheureux Lear est dans cette ville ; parfois, dans ses moments lucides, il se rappelle le motif qui nous y a conduits et refuse opiniâtrement de voir sa fille.

LE CHEVALIER. Pourquoi, seigneur?

KENT. Une invincible honte le domine; il se rappelle la dureté avec laquelle il lui a retiré sa bénédiction et l'a abandonnée aux vicissitudes du sort, sur une terre étrangère, transférant tous ses droits à ses filles dénaturées; ce souvenir est comme un trait empoisonné qui déchire son cœur, et sa confusion l'éloigne de Cordélie.

LE CHEVALIER. Hélas! qu'il est à plaindre!

KENT. Vous n'avez rien entendu dire de l'armée des ducs d'Albanie et de Cornouailles?

LE CHEVALIER. Leurs troupes sont entrées en campagne.

KENT. Allons, je vais vous conduire auprès de Lear, notre maître, et vous laisserai avec lui pour veiller sur sa personne : j'ai des motifs puissants pour garder quelque temps encore le déguisement qui me cache; quand vous saurez qui je suis, vous n'aurez pas regret de la coopération que vous m'aurez prêtée. Venez avec moi, je vous prie.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Même lieu. — Une tente.

Entrent CORDÉLIE, UN MÉDECIN, UN OFFICIER et des Soldats.

CORDÉLIE. Hélas! c'est bien lui; on l'a rencontré il n'y a qu'un instant, aussi en démence que la mer courroucée; chantant d'une voix éclatante, couronné de fumeterre, de fleurs des champs, de verveine, de ciguë, d'orties, de cresson des prés, d'ivraie et de toutes ces herbes inutiles qui croissent au milieu de nos blés. — Qu'on envoie à sa recherche un détachement de soldats; qu'on fouille toute la campagne couronnée de moissons, et qu'on l'amène devant nous.

L'Officier sort.

CORDÉLIE, *continuant*. Que peut faire la science humaine pour rétablir sa raison égarée? Que celui qui pourra le guérir dispose de tout ce que je possède.

LE MÉDECIN. Il y a pour cela des moyens, madame : le grand réparateur des forces de la nature, c'est le sommeil; c'est ce dont il a le plus besoin; pour le provoquer en lui, nous avons des simples dont la vertu puissante a le don de fermer jusqu'aux yeux de la douleur.

CORDÉLIE. Vous tous, ô secrets salutaires, mystérieuses vertus que la terre recèle, croissez sous mes pleurs et prêtez-moi votre secours pour soulager les maux de ce bon roi! — Qu'on aille à sa recherche. Je crains que dans l'impossibilité où il est de se guider, sa fureur sans frein ne compromette sa vie.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER. Je vous apporte des nouvelles, madame! L'armée anglaise s'avance.

CORDÉLIE. Je le savais; nos préparatifs sont faits pour les bien recevoir. — O mon père bien-aimé! c'est dans ton intérêt que je travaille; cédant à mes pressantes instances, le monarque puissant de la France a eu pitié de mon deuil et de mes larmes; ce n'est pas une ambition orgueilleuse qui nous met les armes à la main; c'est notre affection, notre tendre affection pour un père vénérable dont nous revendiquons les droits : puissé-je bientôt le voir et l'entendre!

Ils sortent.

SCÈNE V.

Un appartement dans le château de Gloster.

Entrent RÉGANE et L'INTENDANT.

RÉGANE. Les troupes de mon frère sont-elles entrées en campagne?

L'INTENDANT. Oui, madame.

RÉGANE. Les commande-t-il en personne?

L'INTENDANT. Madame, il a eu grand'peine à s'y décider. Votre sœur lui est de beaucoup supérieure en énergie guerrière.

RÉGANE. Et le seigneur Edmond n'a point paru devant ton maître?

L'INTENDANT. Non, madame.

RÉGANE. Que contient la lettre que ma sœur lui a écrite?

L'INTENDANT. Je l'ignore, madame.

RÉGANE. Il est parti d'ici, stimulé par les intérêts les plus puissants : après avoir arraché les yeux à Gloster, nous avons commis une grande faute de lui laisser la vie; arrivé là-bas, il va soulever tous les cœurs contre nous; je pense qu'Edmond, prenant en pitié sa misère, est parti pour le délivrer d'une existence désormais condamnée à une éternelle nuit, et en même temps pour reconnaître les forces de l'ennemi.

L'INTENDANT. Madame, il faut que je me hâte d'aller le rejoindre pour lui donner cette lettre.

RÉGANE. Notre armée se met en marche demain; reste avec nous; la route est dangereuse.

L'INTENDANT. Je ne le puis, madame; ma maîtresse m'a recommandé dans cette affaire la plus grande diligence.

RÉGANE. Que peut-elle avoir à écrire à Edmond? Ne pouvais-tu lui transmettre son message de vive voix? Qui sait? Il

doit y avoir quelque chose là-dessous. — Laisse-moi décacheter cette lettre; je t'en serai on ne peut plus reconnaissante.

L'INTENDANT. Madame, j'aurais préféré —

RÉGANE. Je sais que ta maîtresse n'aime pas son mari; j'en ai la certitude : pendant son dernier séjour ici, je l'ai surprise échangeant avec le noble Edmond de vives œillades et les regards les plus expressifs! Je sais que tu es dans sa confidence.

L'INTENDANT. Moi, madame ?

RÉGANE. Je sais ce que je dis : tu es son confident, j'en suis certaine; mais j'ai un avis utile à te donner. Mon époux est mort; Edmond et moi, nous nous sommes entendus; et il est naturel qu'il songe plutôt à moi qu'à ta maîtresse. — Je n'ai pas besoin de t'en dire davantage; si tu le trouves, donne-lui, je te prie, cette lettre que voici; si ta maîtresse vient à en être instruite, tu lui diras de rappeler à elle sa raison. Sur ce, adieu. S'il t'arrive d'avoir des nouvelles de cet aveugle scélérat, souviens-toi que de hautes récompenses attendent celui qui l'expédiera.

L'INTENDANT. Je voudrais pouvoir le rencontrer, madame ; je ferais voir au service de quel parti je mets mon dévouement.

RÉGANE. Adieu.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Les environs de Douvres.

Arrive GLOSTER, conduit par EDGAR, déguisé en paysan.

GLOSTER. Quand arriverons-nous au sommet de cette hauteur?

EDGAR. Vous la gravissez maintenant : vous voyez comme nous fatiguons.

GLOSTER. Il me semble que le terrain est plane.

EDGAR. Horriblement escarpé. Entendez-vous la mer mugir?

GLOSTER. Non, en vérité.

EDGAR. Alors, il faut que la douleur de vos yeux ait affaibli vos autres sens.

GLOSTER. C'est possible : je ne sais ; mais il me semble que ta voix est changée, et que tu parles mieux et plus sensément que tu ne faisais.

EDGAR. Vous êtes dans l'erreur ; je suis ce que j'étais, mes vêtements seuls sont changés.

GLOSTER. Il me semble que tu t'exprimes en meilleurs termes.

EDGAR. Avancez, seigneur ; nous voici arrivés. — Ne bougez pas. — Quel effroi, quels frissons on éprouve, quand on plonge la vue au fond de cet abîme? Le corbeau et la corneille qui volent dans l'espace intermédiaire paraissent tout au plus de la taille d'un escarbot. A mi-côte, et comme suspendu en l'air, est un homme qui cueille du fenouil marin; quel dangereux métier! Il ne paraît pas plus gros que sa tête : les pêcheurs qui parcourent la grève, on les prendrait pour des souris; ce grand vaisseau là-bas à l'ancre paraît gros comme sa chaloupe, et sa chaloupe comme une bouée, et on la distingue à peine. De cette hauteur, on ne peut entendre le murmure des vagues qui viennent se briser sur les innombrables cailloux du rivage. — Je ne veux plus regarder; je crains que la tête ne me tourne, et que, ma vue venant à se troubler, je ne tombe dans l'abîme,

GLOSTER. Place-moi à l'endroit où tu es.

EDGAR. Donnez-moi votre main : vous n'êtes maintenant qu'à un pied du bord. Pour tout ce qu'il y a sous le ciel, je ne voudrais pas prendre mon élan.

GLOSTER. Quitte ma main. Tiens, mon ami, voilà une seconde bourse; il y a dedans un joyau qui vaut la peine qu'un homme pauvre l'accepte. Que les génies et les dieux rendent pour toi ce don prospère! Eloigne-toi; dis-moi adieu ; que je t'entende partir.

EDGAR. Adieu, mon bon seigneur.

Il fait semblant de partir et imite le bruit des pas d'un homme qui s'éloigne.

GLOSTER. Adieu.

EDGAR, *à part.* Je n'abuse ainsi son désespoir que pour le guérir.

GLOSTER. O dieux puissants! je renonce à ce monde; et, en votre présence, je me résous à secouer le pesant fardeau de mon affliction : s'il m'était possible de le porter plus longtemps, sans me mettre en hostilité avec votre volonté toute-puissante, je laisserais se consumer jusqu'à la fin le misérable flambeau d'une vie abhorrée. Si Edgar vit encore, oh! bénissez-le! — Adieu, maintenant, ami.

EDGAR. Je suis parti, seigneur. Adieu.

Gloster croyant s'élancer de la cime du rocher, prend son élan et tombe à plat ventre.

EDGAR, *continuant.* Et cependant qui sait si l'imagination

n'a pas la puissance de dérober le trésor de la vie, quand la vie elle-même est complice du vol : s'il avait été où il croyait être, il serait mort maintenant. — (*S'approchant de Gloster.*) Etes-vous mort ou vivant? Holà! seigneur, ami! — M'entendez-vous ? seigneur? — Parlez donc! — Il pourrait bien se faire qu'il fût mort. — Mais le voilà qui revient à lui. — Qui êtes-vous, seigneur ?

GLOSTER. Va-t'en, et laisse-moi mourir.

EDGAR. A moins d'être aussi léger que le fil de la Vierge, la plume ou l'air, tu n'aurais pu tomber d'une telle hauteur sans te briser en mille éclats comme un œuf; mais tu respires; tu es formé d'une substance solide; tu ne saignes pas; tu parles; tu es intact. Dix mâts attachés au bout les uns des autres n'égaleraient pas la hauteur de laquelle tu es tombé perpendiculairement; ta vie est un miracle. Parle de nouveau.

GLOSTER. Mais décidément, suis-je tombé, oui ou non?

EDGAR. De la cime effrayante de cette blanche falaise. Lève les yeux; à une si énorme distance, on ne peut ni apercevoir ni entendre l'alouette à la voix perçante.

GLOSTER. Hélas! je n'ai plus d'yeux. — L'infortuné n'a donc pas même la ressource de mettre par la mort un terme à ses maux? Pourtant, c'était pour moi une consolation que de tromper la rage du tyran et son orgueilleux espoir.

EDGAR. Donnez-moi votre bras. Voyons, levez-vous;—c'est bien. — Comment vous trouvez-vous? pouvez-vous faire usage de vos jambes? vous vous soutenez.

GLOSTER. Que trop bien, que trop bien.

EDGAR. C'est la chose la plus miraculeuse; quel est l'individu qui était là-haut avec vous et qui s'est éloigné?

GLOSTER. Un pauvre et malheureux mendiant.

EDGAR. Il m'a semblé d'ici que ses yeux étaient deux pleines lunes; il avait d'innombrables nez, des cornes imitant par leurs capricieux contours les flots d'une mer irritée. C'était quelque démon; ainsi, heureux vieillard, ne doutez pas que les dieux cléments, qui mettent leur gloire à réaliser l'impossible, n'aient miraculeusement préservé vos jours.

GLOSTER. Je me rappelle à présent. — A l'avenir je supporterai le malheur jusqu'à ce que lui même il me crie : « Assez, assez! tu peux mourir! » Le personnage dont tu parles, je le prenais pour un homme; il répétait fréquemment : « L'esprit, l'esprit! » C'est lui qui m'avait conduit en cet endroit.

EDGAR. Soyez calme et résigné. — Mais qui vient ici?

Arrive LEAR, bizarrement couronné de fleurs.

EDGAR, *continuant.* Jamais homme, dans son bon sens, ne s'est accoutré ainsi.

LEAR. Non, on n'a pas le droit de me condamner pour avoir frappé monnaie; je suis le roi en personne.

EDGAR. O spectacle déchirant!

LEAR. En cela, la nature est au-dessus de l'art. — Tiens, voici la somme stipulée pour ton engagement. Ce drôle manie son arc comme un mannequin planté là pour effrayer les oiseaux; mon cher, va reprendre ta demi-aune. — Voyez, voyez, une souris! chut! chut! — Un morceau de fromage grillé fera l'affaire. — Voici mon gant; dût un géant le relever, je suis son homme. — Apportez les hallebardes. — Oh! bien visé, mon enfant; — juste dans le blanc! bravo! — Avancez à l'ordre; le mot de ralliement.

EDGAR. Marjolaine.

LEAR. Passez.

GLOSTER. Je connais cette voix.

LEAR. Ah! Goneril! — Eh quoi! avec une barbe blanche! elles me flattaient comme un chien, en me disant que j'avais commencé par avoir des poils blancs au menton avant d'en avoir des noirs; elles répondaient oui et non à tout ce que je disais. Dans ces oui et ces non-là, il n'y avait rien de bon. — Le jour où la pluie est venue me tremper, où le vent me faisait grelotter de froid, où le tonnerre n'a pas voulu se taire à mon commandement, c'est alors que je les ai connues pour ce qu'elles étaient. Allez, leur parole ne mérite aucune confiance; elles me disaient que j'étais tout; c'est faux, je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

GLOSTER. Les sons de cette voix me sont connus; n'est-ce pas le roi?

LEAR. Oui, je sui roi de la tête aux pieds. Quand je fronce le sourcil, voyez comme mes sujets tremblent. — Je fais grâce de la vie à cet homme : quel est son délit? — l'adultère! — Tu ne mourras pas : faire mourir un homme pour adultère! non, ce crime-là, le roitelet le commet, et la mouche aux ailes dorées s'accouple impunément sous nos yeux. Lâchez les rênes à la copulation, car le fils bâtard de Gloster a montré plus d'affection pour son père que ne m'en ont témoigné mes filles

procréées en légitime mariage. A la besogne, luxure; j'ai besoin de soldats; — voyez cette beauté qui contrefait l'ingénue, qui cache sous ses doigts son visage de glace, affecte la vertu, fait la petite bouche, et ne peut entendre prononcer le mot de plaisir sans hocher la tête; le matou et l'étalon sont moins ardents qu'elle aux amoureux ébats. Femmes par le buste, centaures pour tout le reste, la partie supérieure de leur personne, jusqu'à la ceinture, est le partage des dieux; tout ce qui est au delà appartient au diable. Là, tout est enfer, ténèbres, abîme sulfureux, fournaise ardente, infection, consomption. Fi! fi! pouah! puoah! — Apothicaire, donne-moi une once de musc pour purifier mon imagination; voilà de l'argent pour toi.

GLOSTER. Oh! laissez-moi baiser cette main.

LEAR. Permets d'abord que je l'essuie; elle a une odeur de mortalité.

GLOSTER. O ruines d'une noble nature! c'est ainsi que ce vaste univers tout entier doit aboutir au néant. — Me reconnaissez-vous?

LEAR. Je me rappelle fort bien tes yeux. Pourquoi me regardes-tu de travers? Aveugle Cupidon, va, tu as beau faire, je ne veux plus aimer. — Lis ce cartel, voir comme il est rédigé.

GLOSTER. Quand les lettres qui le composent seraient autant de soleils, je ne pourrais les voir.

EDGAR. On me dirait cela que je ne le croirais pas; — ce n'est malheureusement que trop vrai, et mon cœur en est brisé.

LEAR. Lis.

GLOSTER. Quoi! sans yeux, quand je n'en ai que la place?

LEAR. Oh! oh! voilà où tu en es avec moi? Point d'yeux à la tête, point d'argent dans la bourse? Tes yeux sont dans un cas fort grave; mais ta bourse est fort légère; et pourtant tu vois comment va le monde.

GLOSTER. Je ne le vois pas, mais je le sens.

LEAR. Quoi donc? es-tu fou? Il n'est pas besoin d'avoir des yeux pour voir comment va le monde; regarde avec tes oreilles. Vois ce juge qui réprimande un voleur. Je te le dis tout bas, suppose un instant qu'ils ont changé de place; pourras-tu me dire lequel des deux est le juge, lequel le voleur? Tu as vu sans doute le chien d'un fermier aboyer après un mendiant?

GLOSTER. Oui, seigneur.

LEAR. Et le pauvre diable fuir devant le chien? Eh bien, tu

as vu là l'imposante image de l'autorité; un chien au pouvoir commandant l'obéissance. — Coquin d'exécuteur, retiens ta main barbare. Pourquoi fouettes-tu cette courtisane? réserve ce châtiment pour toi-même. Tu brûles de commettre avec elle le délit pour lequel tu la fustiges. L'usurier fait pendre le filou. Les petits vices se voient à travers les guenilles; la pourpre et l'hermine cachent tout. Que le crime soit couvert d'or, et la redoutable lance de la justice se brisera impuissante; qu'il soit revêtu de haillons, et pour le percer de part en part, il suffira d'une paille aux mains d'un pygmée. Il n'est pas de pécheur, vous dis-je, il n'en est pas un seul; je les absous tous. Accepte ceci, mon ami; c'est moi qui te le donne, moi qui ai le pouvoir de fermer la bouche de l'accusateur. Prends des lunettes, et comme un politique matois, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, ôtez-moi mes bottes: — Ferme, ferme, c'est cela.

EDGAR. O mélange de bon sens et d'absurdité! La raison dans la folie!

LEAR. Si tu veux pleurer mes malheurs, emprunte mes yeux. Je te connais fort bien; tu t'appelles Gloster; sois résigné; nous sommes venus au monde en pleurant. Tu sais que nous faisons notre entrée dans la vie au milieu des vagissements et des pleurs: — Je vais prêcher; écoute-moi bien.

GLOSTER. Hélas! hélas!

LEAR. A peine nous sommes nés que nous pleurons, désolés que nous sommes d'être venus sur ce vaste théâtre de fous. — (*Il prend son chapeau à deux mains.*) La vilaine forme que voilà! — Ce serait une superbe invention que de ferrer les chevaux avec du feutre [1]. J'en ferai l'épreuve; puis je tomberai sur ses gendres, et alors, tue, tue, tue, tue, tue, tue [2].

Arrive UN OFFICIER, suivi de plusieurs Soldats.

L'OFFICIER. Le voici; saisissez-vous de lui. — (*A Lear.*) Seigneur, votre bien-aimée fille —

LEAR. Personne ne vient à mon secours? Moi, prisonnier! je suis décidément le vil jouet de la fortune. — Traitez-moi

[1] Toute folle que semble cette invention-là, il paraît qu'elle est historique. On lit dans la vie de Henri VIII, par lord Hubert, que pendant son séjour en France on lui donna un tournois dans une salle pavée de marbre; on avait ferré les chevaux avec du feutre pour les empêcher de glisser.

[2] C'était, au moyen âge, le cri de guerre des soldats au moment de la charge.

bien; je vous payerai rançon. Qu'on me donne des chirurgiens; je suis blessé au cerveau.

L'OFFICIER. Vous aurez tout.

LEAR. Quoi! personne ne me seconde? on m'abandonne! il y aurait de quoi faire pleurer un homme au point d'arroser avec ses larmes un parterre de fleurs et d'abattre la poussière en automne.

L'OFFICIER. Seigneur, —

LEAR. Je mourrai gaiement, comme un époux paré pour la noce; eh bien! quoi? je veux être jovial; allons, je suis roi, savez-vous cela, mes maîtres?

L'OFFICIER. Vous êtes un grand roi, et nous vous obéissons.

LEAR. Je vous avertis que ce roi-là a des jambes. Si vous voulez l'avoir, il faut courir après. Allons, allons, allons, allons.

Il s'éloigne en courant; les soldats le suivent.

L'OFFICIER. Ce spectacle serait déplorable dans le dernier des malheureux; dans un roi il passe toute expression! — O Lear! tu as une fille qui sauve la nature humaine de l'opprobre que les deux autres ont imprimé sur elle.

EDGAR. Je vous salue, seigneur.

L'OFFICIER. L'ami, Dieu vous garde; que me voulez-vous?

EDGAR. Avez-vous entendu dire qu'une bataille se prépare?

L'OFFICIER. Rien de plus certain; quiconque a des oreilles doit le savoir.

EDGAR. Puis-je vous demander à quelle distance est l'armée ennemie?

L'OFFICIER. Elle est proche et s'avance à grands pas; on s'attend à chaque instant à la voir paraître.

EDGAR. Je vous remercie, seigneur; c'est tout.

L'OFFICIER. Quoique des motifs spéciaux retiennent ici la reine, son armée est en marche.

EDGAR. Je vous remercie, seigneur.

L'Officier s'éloigne.

GLOSTER. A l'avenir, dieux puissants, disposez seuls de ma vie. Que jamais mon mauvais génie ne me porte à mourir avant l'heure qu'il vous aura plu de fixer!

EDGAR. Cette prière est sage, ô vieillard!

GLOSTER. Maintenant, mon ami, qui êtes-vous?

EDGAR. Un pauvre malheureux que les coups de la fortune

ont rendu patient et résigné, et à qui ses propres douleurs ont appris à compatir aux afflictions d'autrui. Donnez-moi votre main, je vous conduirai dans quelque gîte.

GLOSTER. Je te remercie cordialement ; j'appelle sur toi les faveurs et les bénédictions du ciel.

Arrive L'INTENDANT.

L'INTENDANT. Voici l'homme dont la tête est mise à prix ! Quel bonheur ! ta tête sans yeux fut créée, je crois, pour devenir la source de mon élévation ! Vieux et misérable traître, réconcilie-toi avec le ciel. — L'épée qui va te détruire est tirée.

GLOSTER. Assène-moi avec force le coup mortel, et je bénirai ta main.

Edgar s'interpose entre Gloster et l'Intendant.

L'INTENDANT. Eh quoi ! paysan audacieux, tu oses soutenir un traître proclamé tel ? Eloigne-toi, si tu ne veux que la contagion de sa fortune ne t'atteigne toi-même ; quitte son bras !

EDGAR. Je ne le quitterai pas, moi, sans de bonnes raisons.

L'INTENDANT. Quitte-le, misérable, ou tu meurs !

EDGAR. Mon gentilhomme, passez votre chemin, et laissez les pauves gens passer le leur. S'il suffisait, pour m'ôter la vie, des menaces d'un fanfaron, il y a plus de quinze jours que je l'aurais perdue. N'approchez pas de ce vieillard, sinon je vais essayer lequel est le plus dur de votre caboche ou de ce gourdin. Vous voyez que je suis franc avec vous.

L'INTENDANT. Arrière, manant !

EDGAR. Je vais vous chatouiller la mâchoire ; avancez, je me soucie fort peu de vos estocades.

Ils combattent, Edgar l'étend à terre d'un coup de son bâton.

L'INTENDANT. Misérable, tu m'as tué ! — Scélérat, prends ma bourse ! Si tu veux prospérer dans la vie, donne à mon corps la sépulture, et remets à Edmond, comte de Gloster, la lettre que tu trouveras sur moi ; cherche-le dans l'armée anglaise :— O mort inattendue !

Il meurt.

EDGAR. Je te connais, officieux scélérat, servant les vices de ta maîtresse avec tout le zèle que la perversité peut désirer.

GLOSTER. Quoi ! est-il mort ?

EDGAR. Asseyez-vous, vieillard ; reposez-vous. — Fouillons dans ses poches : j'espère tirer parti de la lettre dont il m'a parlé. — Il est mort ; je suis fâché seulement qu'il n'ait pas eu

un autre bourreau que moi. — Voyons, — brisons le cachet ! faisons taire à cet égard tout scrupule. Pour connaître ce que notre ennemi a dans l'âme, nous lui ouvririons le cœur ; il est bien permis d'ouvrir ses papiers. (*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Rappelle-toi nos engagements mutuels. Tu as mille occa-
» sions de te débarrasser de lui ; si la volonté ne te fait pas dé-
» faut, tu trouveras amplement le moment et le lieu favorables.
» Il n'y a rien de fait s'il revient vainqueur ; je serai alors sa
» prisonnière, et j'aurai pour prison son lit que j'abhorre ;
» hâte-toi de m'en délivrer, et pour ta récompense, viens y
» prendre sa place. Ton affectionnée servante. — Que ne puis-
» je dire ta femme ! —

» GONERIL. »

O océan sans fond des convoitises de la femme ! — Un complot tramé contre les jours de son vertueux époux, pour lui substituer mon frère ! — Je vais t'enterrer ici dans le sable, abominable émissaire de ces assassins adultères, et je saurai en temps et lieu produire ce papier coupable aux yeux du duc dont on trame la perte. Il lui importe que je puisse lui apprendre en même temps ta mort, et la nature de ton message.

Edgar s'éloigne, traînant après lui le cadavre.

GLOSTER, *seul.* Le roi est tombé en démence ; il faut que ma raison soit bien opiniâtre, puisqu'elle a résisté et que j'ai conservé dans toute sa vivacité le sentiment de mes immenses douleurs. Mieux vaudrait pour moi l'aliénation mentale : il y aurait une barrière entre ma pensée et mes chagrins ; et une imagination égarée nous ôte la conscience de nos maux.

Revient EDGAR.

EDGAR. Donnez-moi votre main ; il me semble entendre le bruit lointain du tambour. Venez, vieillard, je vais vous confier aux soins d'un ami.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Une tente dans le camp français.

LEAR est endormi sur un lit de repos ; UN MÉDECIN, UN OFFICIER et plusieurs Serviteurs sont auprès de lui. Entrent CORDÉLIE et KENT.

CORDÉLIE. O mon cher et digne Kent ! comment pourrai-je m'acquitter envers vous ? comment reconnaître tant de bonté ? Ma vie sera trop courte, et ma bonne volonté impuissante.

KENT. Votre reconnaissance, madame, m'a déjà trop payé. Je ne vous ai dit que la vérité pure; je n'y ai rien ajouté, je n'en ai rien retranché.

CORDÉLIE. Prenez des vêtements plus convenables : ceux-ci rappellent de trop douloureux souvenirs; quittez-les, je vous prie.

KENT. Veuillez m'excuser, madame. Ce déguisement est encore nécessaire à l'exécution de mes desseins : l'unique faveur que je vous demande, c'est de paraître ignorer qui je suis jusqu'à ce que les circonstances m'aient permis de me faire connaître.

CORDÉLIE. Eh bien! soit, seigneur. — (*Au Médecin.*) Comment va le roi?

LE MÉDECIN. Il dort encore, madame.

CORDÉLIE. O dieux cléments! réparez l'immense brèche faite à la raison égarée d'un père redevenu enfant; remettez d'accord l'instrument de son intelligence dérangée!

LE MÉDECIN. Votre majesté veut-elle permettre qu'on éveille le roi? Il a dormi longtemps.

CORDÉLIE. Agissez selon les prescriptions de votre art, et faites ce que vous jugerez convenable. Est-il habillé?

L'OFFICIER. Oui, madame; pendant son sommeil profond nous avons changé ses vêtements.

LE MÉDECIN. Madame, soyez auprès de lui au moment où nous l'éveillerons; je ne doute pas qu'il ne soit parfaitement calme.

CORDÉLIE. Fort bien.

LE MÉDECIN. Veuillez approcher. — Que la musique joue sur un ton plus élevé!

CORDÉLIE, *se penchant sur son père qu'elle embrasse.* O mon père bien-aimé! que le contact de mes lèvres porte la guérison dans ton intelligence, et que ce baiser répare le mal affreux qu'ont fait mes deux sœurs à ta personne sacrée!

KENT. Bonne et adorable princesse!

CORDÉLIE. Quand tu n'aurais pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû commander leur pitié? Ce visage était-il fait pour être exposé à la fureur des autans, aux terribles détonations de la foudre, aux redoutables effets du feu croisé des éclairs? Fallait-il t'envoyer en enfant perdu lutter contre les éléments, tête nue et sans défense? Par une nuit semblable,

le chien de mon ennemi, quand il m'aurait mordue, aurait trouvé place au coin de mon feu. Et toi, ô mon vieux père! il t'a fallu chercher un abri dans une chétive cabane, confondu sur la paille avec les pourceaux et les malheureux sans asile! Hélas! hélas! je m'étonne que tu n'aies pas perdu la vie en même temps que la raison. — Il s'éveille. — (*Au Médecin.*) Parlez-lui.

LE MÉDECIN. Il vaut mieux, madame, que vous lui parliez vous-même.

CORDÉLIE. Comment se trouve mon auguste souverain? comment se porte votre majesté?

LEAR, *s'éveillant.* Qu'ai-je fait, pour que vous m'arrachiez du tombeau? — (*A Cordélie.*) Tu es une âme bien heureuse; mais moi, je suis attaché sur une roue de feu, et mes larmes brûlantes font sur mes joues l'effet du plomb fondu.

CORDÉLIE. Seigneur, me reconnaissez-vous?

LEAR. Tu es une âme, je le sais: quand es-tu décédée?

CORDÉLIE. Son égarement continue!

LE MÉDECIN. Il est à peine éveillé; laissez-le quelque temps à lui-même.

LEAR, *promenant autour de lui des regards étonnés.* Où ai-je été? où suis-je? Que la clarté du jour est belle!—Je suis dupe d'une illusion étrange. — Je ne pourrais, sans mourir de pitié, voir un autre homme dans la situation où je suis. — Je ne sais que dire. — Je ne jurerais pas que ce sont là mes mains: — voyons; je sens la piqûre de cette épingle. Je voudrais connaître avec certitude mon état actuel.

CORDÉLIE, *se jetant aux genoux de son père.* Oh! regardez-moi, seigneur; étendez sur moi vos mains pour me bénir. (*Voyant que Lear se dispose à s'agenouiller devant elle.*) Non, seigneur, ce n'est pas à vous à vous agenouiller.

LEAR. Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi; je suis un pauvre et débile vieillard, qui a passé quatre-vingts ans, ni plus ni moins [1]: et, à parler franchement, je crains de ne pas

[1] Ce passage, tel que nous le donnons, est strictement conforme au texte de l'édition originale; tous les éditeurs modernes y ont vu une absurdité qu'ils se sont empressés de corriger; ils ont donc mis, « un vieillard de quatre-vingts ans et plus, » oubliant que Shakspeare fait parler ici un homme qui renaît à peine à la raison, et qui a encore un pied dans la folie. Briser un membre d'une statue antique, ne constituerait pas à nos yeux un plus grand sacrilége que ces émendations sottes et maladroites.

avoir toute ma raison. (*Montrant Cordélie, puis Kent.*) Il me semble que je vous connais et cet homme aussi; cependant je doute encore, car j'ignore en quel lieu je suis; et j'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas avoir jamais porté ces vêtements; j'ignore aussi où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi; mais, aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE. Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR. Tes larmes mouillent-elles? oui, en vérité. Je t'en prie, ne pleure pas; si tu as du poison à m'offrir, je le boirai. Je sais que tu ne m'aimes pas; car tes sœurs, autant que je me le rappelle, m'ont fait du mal; tu as des motifs pour me haïr, toi; elles n'en ont point.

CORDÉLIE. Je n'en ai aucun moi-même, aucun.

LEAR. Suis-je en France?

KENT. Sire, vous êtes dans votre royaume.

LEAR. Ne me trompez pas.

LE MÉDECIN. Renaissez à l'espoir, madame; vous le voyez, ses accès de frénésie sont guéris, et pourtant il ne serait pas prudent de remettre sa mémoire sur la trace du passé. Priez-le de se rendre dans la pièce voisine; attendez pour lui parler que le calme de ses sens soit plus affermi.

CORDÉLIE. Votre majesté veut-elle venir?

LEAR. Il faut avoir de l'indulgence pour moi; je t'en prie, oublie et pardonne; je suis vieux, et ma raison est affaiblie.

Lear, Cordélie, le Médecin et les Serviteurs sortent.

L'OFFICIER. Est-il vrai, seigneur, que le duc de Cornouailles a été tué?

KENT. Rien de plus certain, seigneur.

L'OFFICIER. Qui commande son armée?

KENT. C'est, dit-on, le fils bâtard de Gloster.

L'OFFICIER. On dit qu'Edgar, son fils exilé, est en Allemagne avec le comte de Kent.

KENT. Les on dit sont sujets à caution. Il est temps de se préparer, les troupes anglaises approchent à grands pas.

L'OFFICIER. Il est probable que la lutte sera sanglante. Adieu, seigneur.

KENT, *seul.* Le sort de cette bataille décidera du bon ou du mauvais succès de mes desseins.

Il sort.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le camp anglais près de Douvres.

EDMOND et RÉGANE arrivent à la tête de leurs troupes, tambour battant, enseignes déployées.

EDMOND, *à un Officier.* Allez trouver le duc; qu'on sache de lui s'il persiste dans ses dernières vues, ou s'il a depuis changé d'avis; c'est un caractère timoré et plein de tergiversation; — apportez-nous sa résolution définitive.

L'Officier s'éloigne.

RÉGANE. Il est certainement arrivé quelque mésaventure à l'envoyé de ma sœur.

EDMOND. Je le crains, madame.

RÉGANE. Mon cher Edmond, vous connaissez mes bienveillantes intentions pour vous; dites-moi franchement, et sans me rien déguiser, n'aimez-vous pas ma sœur?

EDMOND. J'ai pour elle une respectueuse affection.

RÉGANE. Mais ne vous est-il pas arrivé d'avoir pour elle des sentiments illégitimes, et de prendre auprès d'elle la place de son époux?

EDMOND. Vous êtes dans l'erreur.

RÉGANE. Je crains que vous ne vous soyez uni à elle par une intimité complète.

EDMOND. Non, d'honneur, madame.

RÉGANE. Je ne le souffrirai jamais: mon cher Edmond, soyez moins familier avec elle.

EDMOND. Soyez tranquille, elle, et le duc son époux, —

Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL et des Soldats.

GONERIL, *à part.* J'aimerais mieux perdre la bataille que de souffrir que ma sœur relâchât les liens qui m'unissent à lui.

ALBANIE. Notre sœur bien-aimée, je suis charmé de vous voir. — (*A Edmond.*) Seigneur, j'apprends que le roi est allé rejoindre sa fille, suivi d'un certain nombre de ses anciens sujets, à qui nos rigueurs ont arraché des murmures. J'ai toujour

senti le besoin de mettre mon courage d'accord avec ma conscience. Si j'ai embrassé la cause que je défends, c'est parce que la France envahit notre territoire, et non parce que le roi vient hardiment revendiquer ses droits, avec l'appui de ceux à qui nous avons donné de justes et graves motifs de s'armer contre nous.

EDMOND. Vous tenez là, seigneur, un bien noble langage[1].

RÉGANE. A quoi tendent ces discours?

GONERIL. Réunissons-nous tous contre l'ennemi commun; ces débats particuliers, ces querelles domestiques, ne sont pas de saison maintenant.

ALBANIE. Allons avec nos guerriers les plus expérimentés arrêter le plan des opérations.

EDMOND. J'irai tout à l'heure vous trouver dans votre tente.

RÉGANE. Ma sœur, venez-vous avec nous?

GONERIL. Non.

RÉGANE. Pourtant, cela serait convenable; venez avec nous, je vous prie.

GONERIL, *à part.* Oh! oh! je devine le mot de l'énigme. — (*Haut.*) J'y vais.

Au moment où ils s'éloignent, arrive EDGAR, déguisé.

EDGAR, *bas, au duc d'Albanie.* Si votre altesse veut bien condescendre à parler à un pauvre homme tel que moi, j'ai un mot à vous dire.

ALBANIE, *aux personnes qui s'éloignent.* Je vais vous rejoindre. — (*A Edgar.*) Parle.

Tous s'éloignent, à l'exception du Duc et d'Edgar.

EDGAR, *remettant une lettre au Duc.* Avant de livrer la bataille, lisez cette lettre. Si vous êtes victorieux, que la trompette appelle celui qui vous l'a remise; tout misérable que je semble, je me fais fort de produire un champion qui maintiendra véritable le contenu de ce billet; si vous êtes vaincu, tout est fini pour vous ici-bas, et les complots dirigés contre vous deviennent sans objet. Que la fortune vous aime!

ALBANIE. Attends que j'aie lu cette lettre.

EDGAR. On me l'a défendu. Quand le moment sera venu, au premier appel du héraut vous me verrez paraître.

Il s'éloigne.

ALBANIE. Soit! Adieu; je lirai cet écrit.

[1] Ceci est dit ironiquement.

Revient EDMOND.

EDMOND. On aperçoit l'ennemi; faites prendre position à vos troupes; voici l'état approximatif des forces de nos adversaires, tel que des renseignements exacts ont pu l'établir : — Mais la célérité est maintenant pour vous un devoir.

ALBANIE. Je mettrai le temps à profit.

Il s'éloigne.

EDMOND, *seul.* J'ai juré aux deux sœurs un éternel amour ; maintenant elles se haïssent l'une l'autre comme on hait le serpent qui vous a piqué. Laquelle prendrai-je? toutes deux? l'une des deux? ni l'une ni l'autre? Je ne puis posséder ni l'une ni l'autre si toutes deux restent vivantes. En prenant la veuve, j'exapère, j'irrite jusqu'à la démence sa sœur Goneril; et, d'autre part, tant que vivra l'époux de cette dernière, il m'est impossible de mener à bien mes projets. Commençons toujours par nous servir de lui dans la bataille; après quoi, que celle qui voudra se débarrasser de lui trouve le moyen de l'expédier promptement. Quant aux velléités de clémence qu'il manifeste pour Lear et Cordélie, une fois la bataille terminée et leurs personnes en mon pouvoir, je les mettrai dans l'impuissance de profiter de ses intentions généreuses; car mon rôle, à moi, est de me défendre, et non d'argumenter.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Le champ de bataille entre les deux camps.

On entend le bruit du combat. LEAR et CORDÉLIE arrivent à la tête de leurs troupes, tambour battant, enseignes déployées, puis ils s'éloignent. Arrivent EDGAR et GLOSTER.

EDGAR. Vieillard, reposez-vous à l'ombre de cet arbre; priez les dieux que le bon droit triomphe. Si je reviens auprès de vous, je vous apporterai de bonnes nouvelles.

GLOSTER. Ami, que la faveur du ciel t'accompagne!

Edgar s'éloigne.

Le bruit du combat continue; puis on entend sonner la retraite. Revient EDGAR.

EDGAR. Fuyez, vieillard; donnez-moi votre main, fuyez. Le roi Lear est vaincu; lui et sa fille sont prisonniers. Donnez-moi votre main; venez.

GLOSTER. Ami, n'allons pas plus loin; on peut pourrir ici aussi bien qu'ailleurs.

EDGAR. Eh quoi ! vos pensées funestes qui vous reviennent ! L'homme doit sortir de ce monde comme il y est entré ; sa mort ne doit pas être plus le fait de sa volonté que ne l'a été sa naissance : le tout est d'être préparé. Venez.

GLOSTER. Ce que tu dis est vrai.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le camp anglais près de Douvres.

Arrive EDMOND, vainqueur, à la tête de ses troupes, tambour battant, enseignes déployées. On amène LEAR et CORDÉLIE prisonniers.

EDMOND. Que quelques officiers les emmènent ; qu'ils soient gardés avec soin jusqu'aux moment où sera connue la décision de ceux qui ont à prononcer sur leur sort.

CORDÉLIE. Nous ne sommes pas les premiers que le malheur ait accablés, malgré la loyauté de leurs intentions. C'est pour toi seul, roi opprimé, que je m'afflige ; s'il ne s'agissait que de moi, je braverai le courroux de la fortune. — Ne verrons-nous point ces filles et ces sœurs ?

LEAR. Non, non, non, non ! Viens, allons en prison ; nous chanterons tous deux comme des oiseaux dans leur cage ; quand tu me demanderas ma bénédiction, je me mettrai à genoux, et je te demanderai pardon : nous passerons le temps à prier, à chanter, à conter de vieilles histoires, à suivre des yeux en riant le vol des papillons dorés, à entendre de pauvres diables s'entretenir des nouvelles de la cour ; nous deviserons avec eux de ceux qui gagnent, de ceux qui perdent, de ceux qui montent au pouvoir, de ceux qui en descendent ; nous nous chargerons d'expliquer les mystères des choses aussi pertinemment que si les dieux nous avaient commis le soin de surveiller la marche de l'univers [1] ; et des murs de notre prison nous verrons passer le flux et le reflux des opinions et des systèmes.

EDMOND. Emmenez-les.

LEAR. Sur de tels sacrifices, ma Cordélie, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens. Enfin, je t'ai retrouvée ; que celui qui tentera de nous séparer aille dérober aux cieux un brandon enflammé, et qu'il nous écarte à l'aide du feu, comme des animaux sauvages. Sèche tes larmes ; la peste les dévorera jusqu'au

[1] Il y a dans le texte : « Que si nous étions les espions de Dieu, » c'est-à-dire, les surveillants délégués par lui.

dernier atome, nous les verrons moissonner par la famine avant qu'ils nous fassent pleurer. Viens.

EDMOND, *à un Officier.* Approchez, capitaine; un mot. (*Il lui remet un papier.*) Prenez cet écrit, accompagnez-les à la prison ; je vous ai avancé d'un grade ; si vous suivez les instructions ici consignées, vous vous ouvrez la voie à une brillante fortune ; sachez que les hommes doivent être ce qu'exigent les circonstances ; la pitié ne convient point à un soldat : l'acte important dont je vous charge ne comporte pas de discussion ; — ou dites-moi que vous l'exécuterez, ou cherchez d'autres moyens de fortune.

L'OFFICIER. Je l'exécuterai, seigneur.

EDMOND. Allez ; et quand la chose sera faite, qu'un mot d'écrit m'en informe. Songez qu'il faut l'exécuter sur-le champ, en vous conformant de point en point à ce que contient ce billet.

L'OFFICIER. Je ne saurais traîner une charrette, ni manger de l'avoine ; si c'est de la besogne qu'un homme peut faire, je la ferai.

L'Officier s'éloigne.

Fanfares. Arrivent LE DUC D'ALBANIE, GONERIL, RÉGANE, ainsi que plusieurs Officiers et Soldats.

ALBANIE. Seigneur, vous avez aujourd'hui signalé votre vaillance, et la fortune a conduit vos pas victorieux ; ceux que nous avons eus pour adversaires dans cette journée sont devenus vos prisonniers ; je demande qu'ils me soient remis, afin de prendre à leur égard la décision que l'équité et notre intérêt prescrivent.

EDMOND. Seigneur, j'ai jugé à propos d'envoyer en prison et sous bonne garde le vieux et malheureux monarque. Assez d'influence s'attache à son grand âge et surtout à son titre de roi, pour attirer dans son parti les cœurs de la multitude, et pour tourner contre nous les soldats auxquels nous commandons. J'ai envoyé avec lui la reine, par les mêmes motifs ; demain ou tout autre jour ils seront prêts à comparaître au lieu où il vous plaira de les citer à votre tribunal ; pour le moment, nous sommes trempés de sueur, notre sang coule ; l'ami a perdu son ami ; et dans la chaleur d'un premier mouvement, la guerre la plus légitime est maudite par ceux qui en ressentent les douloureux résultats. — Ce n'est pas ici un lieu convenable pour délibérer sur le sort de Cordélie et de son père.

ALBANIE. Seigneur, permettez-moi de vous dire que dans cette guerre vous êtes à mes yeux un sujet, et non mon égal.

RÉGANE. Cela dépend du degré de faveur qu'il me plaît de lui accorder; il me semble qu'avant de vous engager si loin, vous auriez pu demander mon avis. Il a commandé mes troupes; je l'ai revêtu de mon autorité; dépositaire de ma confiance, c'est là, ce me semble, un titre suffisant pour qu'il se pose votre égal.

GONERIL. Mettez-y moins de chaleur; il doit son élévation à son mérite beaucoup plus qu'à vos faveurs.

RÉGANE. Investi de mes droits, il peut marcher de pair avec les plus illustres.

GONERIL. Que diriez-vous de plus s'il était votre époux?

RÉGANE. Souvent, en croyant rire, on dit la vérité.

GONERIL. Oh! oh! l'œil qui vous a fait voir cela voyait de travers.

RÉGANE. Goneril, je ne me sens pas bien; sans quoi, je vous dirais tout ce que j'ai sur le cœur. — (*A Edmond.*) Général, prenez mes soldats, mes prisonniers, mon patrimoine; disposez-en ainsi que de moi; tout est à vous: je prends l'univers à témoin que je vous reconnais pour mon seigneur et maître.

GONERIL. Prétendez-vous donc vous approprier sa personne?

ALBANIE, *à Goneril.* C'est ce que vous ne pouvez empêcher.

EDMOND. Ni vous, duc.

ALBANIE. Bâtard, je le puis.

RÉGANE, *à Edmond.* Que le tambour batte; et toi, fais voir que mes titres sont les tiens.

ALBANIE. Un instant; écoutez-moi. — Edmond, je t'arrête pour crime de haute trahison. — (*Montrant Goneril.*) Et j'arrête en même temps ta complice, ce serpent doré. — (*A Régane.*) Quant à vos prétentions, ma sœur, je m'y oppose au nom et dans l'intérêt de ma femme; elle est, sous main, fiancée à ce seigneur; et moi, son époux, je déclare mettre obstacle à l'union que vous avez en vue. S'il vous faut un époux, adressez-vous à moi; quant à lui, c'est à ma femme que sa main est engagée.

GONERIL. Quelle comédie!

ALBANIE. Tu es armé, Gloster. — Que la trompette sonne: si nul ne se présente pour soutenir l'accusation contre tes tra-

hisons abominables, manifestes, multipliées, voilà mon gage; (*il jette à terre un de ses gantelets*) je jure de ne point rompre le pain avant d'avoir prouvé, en te perçant le cœur, que tu es tel que je viens ici de le proclamer.

RÉGANE. Oh! je me sens mal, bien mal.

GONERIL, *à part*. S'il en était autrement, je n'aurais plus foi aux poisons.

EDMOND, *jetant à terre son gantelet*. Voilà mon gage en retour du tien. Celui qui m'appelle traître, quel qu'il soit, en a menti comme un scélérat. Qu'on fasse venir les hérauts d'armes; quiconque aura l'audace de se présenter, je ferai ce que tout autre ferait à ma place; je soutiendrai contre lui, contre toi, ma loyauté et mon honneur.

ALBANIE. Holà! un héraut d'armes!

EDMOND. Un héraut d'armes! un héraut d'armes!

ALBANIE. N'attends rien que de ton seul courage; car tes soldats, levés en mon nom, ont, en mon nom, été licenciés.

RÉGANE. Mon malaise augmente.

Arrive UN HÉRAUT D'ARMES.

ALBANIE. Elle est indisposée; conduisez-la dans ma tente. (*On emmène Régane.*) Approche, héraut d'armes. — Que la trompette sonne. — Toi, lis ceci à haute voix.

Il lui remet un papier.

UN OFFICIER. Trompette, sonnez.

Une trompette sonne.

LE HÉRAUT D'ARMES *lit en élevant la voix*. « S'il est dans » l'armée quelque homme de qualité et de naissance qui veuille » soutenir qu'Edmond, se disant comte de Gloster, est mille » fois un traître, que celui-là se présente au troisième signal » de la trompette : Edmond est prêt à lui répondre. »

EDMOND. Sonnez.

Première fanfare.

LE HÉRAUT D'ARMES. Encore!

Seconde fanfare.

LE HÉRAUT D'ARMES. Encore!

Troisième fanfare. On entend le son d'une autre trompette qui répond.

Arrive EDGAR, armé de toutes pièces, précédé d'un Trompette.

ALBANIE, *au Héraut d'armes*. Demande-lui le motif qui l'amène, et pourquoi il se présente au signal de la trompette.

LE HÉRAUT D'ARMES. Qui es-tu? quel est ton nom? ta qualité? et pourquoi réponds-tu à cet appel?

EDGAR. Je n'ai plus de nom ; la dent acérée et venimeuse de la trahison me l'a rongé : toutefois, je suis aussi noble que l'adversaire que je viens combattre.

ALBANIE. Quel est cet adversaire?

EDGAR. Quel est celui qui se présente pour Edmond, comte de Gloster?

EDMOND. Lui-même. — Qu'as-tu à lui dire?

EDGAR. Tire ton épée; et si mon langage offense un noble cœur, que ton bras te fasse justice : moi, voici la mienne. (*Il met l'épée à la main.*) J'use en ce moment du privilége que je tiens de mon rang, du serment que j'ai prêté, et de ma qualité de chevalier. En dépit de ta force, de ta position, de ta jeunesse, de ton rang éminent, malgré ton épée victorieuse et ta fortune récente, malgré ta valeur et ta fierté, — je te proclame un traître, — parjure envers les dieux, envers ton frère et envers ton père, conspirant contre les jours de cet illustre prince ; un traître hideux et infâme depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds et à la poussière de ta chaussure. Ose me dire « Non, » et à l'instant ce glaive, ce bras, tout ce que j'ai de force et d'énergie vont prouver, en te perçant le cœur, ce cœur auquel je m'adresse, que tu mens.

EDMOND. A la rigueur, je devrais te demander ton nom ; mais ton aspect est noble et belliqueux; ta parole est d'un homme au-dessus du vulgaire; je dédaigne de me prévaloir des formalités que prescrivent les lois de la chevalerie; te rejetant à la face ton accusation de trahison, je te renvoie, plus énergique encore, le démenti que tu m'as donné; et comme les paroles sont des lames qui brillent sans blesser, mon épée va leur ouvrir un sanglant passage jusqu'à ton cœur, où elles resteront à jamais fixées. — Sonnez, trompettes.

Les trompettes sonnent, le combat commence. Edmond tombe.

ALBANIE. Sauvez-le, sauvez-le.

GONERIL. C'est de la déloyauté, Gloster; les lois de la guerre t'autorisaient à ne point répondre au défi d'un adversaire inconnu ; tu n'es pas vaincu, mais victime d'un procédé félon.

ALBANIE. Bouche close, madame, ou je vous la ferme avec ce papier. — (*A Edmond en lui présentant un papier.*) Tiens, toi. (*A Goneril.*) O la plus perverse des créatures ! lis tes forfaits : ne déchire pas ce papier ; je vois que tu le reconnais.

GONERIL. Et quand cela serait? ici les lois m'obéissent, et non à toi; qui osera se constituer mon juge?

ALBANIE. Monstre! connais-tu cet écrit?

GONERIL. Ne m'interroge pas sur ce que je connais.

Elle s'éloigne.

ALBANIE, *à un Officier*. Suivez-la; sa fureur va jusqu'au désespoir; veillez sur elle.

L'Officier s'éloigne.

EDMOND. J'ai fait ce que vous m'imputez, et bien d'autres choses encore que le temps dévoilera; tout cela est passé, et moi aussi. — (*A Edgar.*) Mais qui es-tu, toi, qui viens d'obtenir sur moi cet avantage? Si tu es noble, je te pardonne.

EDGAR. Je ne veux pas être moins généreux que toi. Mon sang n'est pas moins noble que le tien, Edmond; s'il l'est davantage, tes torts à mon égard n'en sont que plus grands. Mon nom est Edgar, et je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes, et tirent de nos faiblesses mêmes l'instrument dont ils nous châtient. L'union illicite à laquelle tu dois le jour a coûté les yeux à ton père.

EDMOND. Ce que tu dis est vrai; le cours de ma destinée est accompli, et me voici.

ALBANIE, *à Edgar*. Ton port seul m'avait déjà révélé ta noblesse; — laisse-moi t'embrasser. Que l'affliction brise mon cœur, si jamais j'eus le moindre sentiment de haine contre toi ou contre ton père.

EDGAR. Digne prince, je le sais.

ALBANIE. Où t'es-tu caché? comment as-tu connu les infortunes de ton père?

EDGAR. En les soulageant, seigneur. — Ecoutez un court récit; — et quand je l'aurai achevé, oh! puissé-je voir mon cœur se briser! Pour échapper à la proscription sanglante qui me poursuivait de si près, — ô invincible attachement à la vie, qui fait que nous aimons mieux endurer le supplice d'une mort de tous les instants, que de mourir tout d'un coup et une fois pour toutes! — je pris le parti de me déguiser sous les haillons d'un lunatique, et d'assumer un rôle abject, qu'un chien même dédaignerait de prendre. Sous ce déguisement, j'ai rencontré mon père, avec ses orbites sanglants pareils à deux anneaux qui auraient perdu leurs pierres précieuses; je suis devenu son guide; j'ai conduit ses pas; j'ai mendié pour lui; je l'ai sauvé du désespoir, lui laissant toujours ignorer qui j'étais, et c'est une faute que je me reproche; il y a une demi-heure seulement, après m'être revêtu de mes armes, incertain si je triompherais,

bien que j'en eusse l'espoir, je lui ai demandé sa bénédiction, et lui ai raconté depuis le commencement jusqu'à la fin tout mon pèlerinage ; mais, hélas ! partagé entre les deux extrêmes de la joie et de la douleur, son cœur déjà endommagé, trop faible pour supporter un pareil conflit, s'est brisé, et il est mort le sourire sur les lèvres.

EDMOND. Ce que tu m'as dit là m'a ému, et peut-être en résultera-t-il quelque bien ; mais continue ; tu sembles avoir encore quelque chose à dire.

ALBANIE. Si tu as à raconter d'autres douleurs encore, ne les articule pas ; car, au récit que tu viens de faire, je me sens prêt à défaillir.

EDGAR. Je devrais en rester là pour ceux à qui la douleur répugne ; mais la mesure d'affliction n'est pas comble ; j'ai à y ajouter encore. Pendant que j'exhalais mon désespoir par des cris, est arrivé un homme qui, m'ayant connu dans mon état de misère et d'opprobre, a voulu d'abord fuir ma société abhorrée ; mais ayant appris qui était l'infortuné accablé de tant de maux, il s'est jeté dans mes bras en poussant des hurlements à ébranler la voûte des cieux ; puis il s'est précipité sur le corps de mon père, et m'a raconté au sujet de Lear et de lui-même la plus attendrissante histoire que l'oreille de l'homme ait jamais entendue. Ce récit a renouvelé l'énergie de sa douleur, et les ressorts de sa vie commençaient à se rompre : en ce moment la trompette a sonné deux fois, et je l'ai laissé étendu sans connaissance.

ALBANIE. Mais qui était cet homme ?

EDGAR. Kent, seigneur, Kent le banni, qui, sous un déguisement, avait suivi le roi, auteur de son exil, et lui avait rendu des services qu'un esclave n'eût pas voulu rendre.

Accourt UN OFFICIER, tenant à la main un poignard sanglant.

L'OFFICIER. Au secours ! au secours ! au secours !

EDGAR. Quelle espèce de secours ?

ALBANIE. Ami, parle.

EDGAR. Que signifie ce poignard sanglant ?

L'OFFICIER. Il est encore fumant, il sort du cœur de—Oh ! elle est morte !

ALBANIE. Qui, morte ? Parle.

L'OFFICIER. Votre épouse, seigneur, votre épouse ; et sa sœur a été empoisonnée par elle ; elle en a fait l'aveu.

EDMOND. Je leur avais à toutes deux engagé ma foi : qu'on nous unisse tous les trois dans la tombe.

ALBANIE. Mortes ou vivantes, qu'on apporte leurs corps! — Cet exemple de la justice divine est fait pour inspirer une terreur salutaire, mais ne saurait exciter en nous la pitié.

Un Officier s'éloigne.

Arrive KENT.

EDGAR. Voici Kent qui vient.

ALBANIE. Oh! est-ce bien lui? Les circonstances ne permettent pas les formalités que prescrirait en ce moment la courtoisie.

KENT. Je viens dire un dernier adieu à mon roi, à mon maître; n'est-il point ici?

ALBANIE. Oh! nous avons oublié le plus important! — Parle, Edmond, où est le roi? où est Cordélie? — Kent, vois-tu ce spectacle?

On apporte les cadavres de Goneril et de Régane.

KENT. Hélas! que veut dire ceci?

EDMOND. Elles m'aimaient toutes deux; l'une a empoisonné l'autre par amour pour moi; ensuite elle s'est poignardée.

ALBANIE. C'est la vérité. — Couvrez leurs visages.

EDMOND. Je voudrais vivre. Allons, en dépit de ma nature, faisons le bien une fois. Envoyez à l'instant, — ne perdez pas une minute, — envoyez au château; car j'ai donné l'ordre écrit de mettre à mort Lear et Cordélie; — envoyez quelqu'un sans délai.

ALBANIE. Courez, oh! courez!

EDGAR, *à Edmond.* A qui s'adresser? — Qui a reçu cet ordre? Pour le révoquer, envoie-lui quelque signe qu'il puisse reconnaître.

EDMOND. C'est juste; prends mon épée; remets-la au capitaine.

ALBANIE. Au nom du ciel, hâte-toi.

Edgar s'éloigne.

EDMOND. Il a reçu de ton épouse et de moi l'ordre d'étrangler Cordélie dans sa prison et d'attribuer sa mort à un suicide, résultat de son désespoir.

ALBANIE. Que les dieux la protégent! — (*Montrant Edmond.*) Qu'on l'emmène pour quelques instants.

On emmène Edmond.

Arrive **LEAR**, portant **CORDÉLIE** dans ses bras; **EDGAR**, **UN OFFICIER** et d'autres, le suivent.

LEAR. Hurlez, hurlez, hurlez! — Oh! vous êtes de marbre; si j'avais vos voix et vos yeux, j'en userais de manière à faire éclater la voûte du firmament. — Je l'ai perdue pour jamais! — Je sais quand une personne est morte et quand elle est vivante. — Elle est insensible comme l'argile. — Prêtez-moi un miroir; si son haleine en humecte ou en ternit la glace, ce sera une preuve qu'elle vit encore.

KENT. Sommes-nous au dernier jour du monde?

EDGAR. Ou avons-nous sous les yeux une image de ce jour terrible?

ALBANIE, *regardant Lear.* Tombe, et meurs.

LEAR. Cette plume remue; elle vit! s'il en est ainsi, c'est là un bonheur qui expie toutes les douleurs que j'ai ressenties.

KENT, *s'agenouillant.* O mon bon maître!

LEAR. Éloigne-toi, je te prie.

EDGAR. C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR. Malédiction sur vous tous, assassins, traîtres que vous êtes! j'aurais pu la sauver; maintenant, elle est morte sans retour. — Cordélie, Cordélie, attends un moment. Ah! que dis-tu? — Sa voix a toujours été douce, suave et calme; cela sied si bien à une femme! — J'ai tué le misérable qui t'étranglait.

L'OFFICIER. Il l'a effectivement tué.

LEAR. N'est-ce pas, ami? J'ai vu un temps où, brandissant ma bonne épée tranchante, je les aurais fait fuir à toutes jambes: maintenant je suis vieux, et toutes ces contrariétés m'affaiblissent. — Qui êtes-vous? Mes yeux ne sont pas des meilleurs; je vous le dis franchement.

KENT. Si jamais la fortune peut se vanter d'avoir épuisé ses faveurs sur un homme, et ses rigueurs sur un autre, le dernier de ces exemples est ici sous nos yeux.

LEAR. C'est un douloureux spectacle. N'es-tu pas Kent?

KENT. Lui-même, votre fidèle Kent. Où est votre serviteur Caïus?

LEAR. C'est un excellent garçon, je t'en donne ma parole; c'est un gaillard qui frappe dru et ferme. Il est mort et pourri.

KENT. Non, monseigneur; ce Caïus, c'est moi; —

LEAR. Je vais sur-le-champ m'en assurer.

KENT. C'est moi qui, depuis le commencement de vos infortunes, ai suivi vos pas douloureux.

LEAR. Sois ici le bienvenu.

KENT. Oh ! non, ni moi ni personne. Vous n'avez ici sous les yeux que la désolation, le deuil et la mort. — Vos filles aî nées ont elles-mêmes mis fin à leurs jours, et sont mortes de mort violente.

LEAR. Oui, je le crois.

ALBANIE. Il ne sait pas ce qu'il dit, et c'est inutilement que nous nous présentons à ses regards.

EDGAR. Très-inutilement.

Arrive UN OFFICIER.

L'OFFICIER. Edmond est mort, monseigneur.

ALBANIE. Ce n'est en ce moment qu'une bagatelle. — Vous, seigneurs, dignes amis, écoutez quelles sont nos intentions. (*Montrant Lear.*) Nous prodiguerons à cette auguste ruine toutes les consolations qui seront en notre pouvoir. Pour ce qui est de nous, nous résignerons entre les mains du vieux monarque notre absolu pouvoir, pour qu'il en jouisse le reste de ses jours. — (*A Edgar et à Kent.*) Vous, vous serez réintégrés dans tous vos droits, et il vous sera conféré de nouveaux honneurs que vous avez plus que mérités.—Tous nos amis recevront la récompense de leurs vertus, et tous nos ennemis boiront la coupe de leur perversité.—(*Montrant Lear.*) Ohé ! voyez, voyez !

LEAR. Ils ont donc étranglé ma pauvre enfant ! Non ! non, plus de vie. Eh quoi ! un chien, un cheval, un rat, vivent ; et toi, ton souffle est éteint ! je ne te verrai plus ; non, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais. — Défaites-moi ce bouton, je vous prie. Je vous remercie. — Tenez, voyez ! regardez-la, — regardez, ses lèvres, — oh ! regardez, regardez.

Il colle ses lèvres sur celles de Cordélie et meurt.

EDGAR. Il perd connaissance ! — Seigneur, seigneur, —

KENT. Brise-toi, ô mon cœur ! De grâce, brise-toi.

EDGAR, *à Lear, qu'il soutient dans ses bras.* Ouvrez les yeux, seigneur.

KENT. Laissez son âme partir en paix. Oh ! laissez-le mourir ! c'est le haïr que de vouloir de nouveau l'étendre sur la roue de ce monde barbare.

EDGAR. En effet, il est mort.

KENT. Je m'étonne qu'il ait pu vivre si longtemps ; chacun de ses jours était un vol fait à la mort.

ALBANIE. Qu'on emporte tous ces corps. — Un deuil général, voilà maintenant notre grande affaire. — (*A Kent et à Edgar.*) Mes amis les plus chers, gouvernez tous deux ce royaume, et cicatrisez ses blessures.

KENT. Seigneur, je dois bientôt partir pour un long voyage ; mon maître m'appelle. — Je ne dois pas lui dire, « non ! »

ALBANIE. Nous devons nous résigner aux nécessités de ces temps douloureux, dire ce que nous sentons, non ce que nous devrions dire. Le plus vieux temps a porté le fardeau le plus lourd. Nous qui sommes jeunes, il ne nous sera jamais donné d'avoir ni des maux si grands, ni une vie si longue.

Ils s'éloignent au son d'une marche funèbre.

FIN DU ROI LEAR.

PÉRICLÈS, PRINCE DE TYR,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

NTIOCHUS, roi de Syrie.
ÉRICLES, prince de Tyr [1].
ÉLICANUS, } seigneurs de Tyr.
SCANÈS, }
IMONIDE, roi de Pentapolis.
LÉON, gouverneur de Tharse.
YSIMAQUE, gouverneur de Mitylène.
ÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
HALIARD, seigneur d'Antioche.
HILÉMON, domestique de Cérimon.
ÉONIN, domestique de Dionysa.
N MAJORDOME.
E MAITRE et LA MAITRESSE d'une maison de prostitution.
LAFLÈCHE, leur domestique.
GOWER [2], remplissant le rôle du chœur antique.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
THAÏSA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaïsa.
LYCORIDA, nourrice de Marina.
DIANE.
Seigneurs, Dames, Chevaliers, Bourgeois, Matelots, Pirates, Pêcheurs, Messagers, etc.

a scène se passe tour à tour à bord d'un vaisseau; à Pentapolis, ville de la Grèce; à Antioche, capitale de la Syrie; à Tyr, ville de Phénicie; à Tharse, capitale de la Cilicie; à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, et à Éphèse, capitale de l'Ionie.

ACTE PREMIER.

Antioche. — Devant le palais d'Antiochus.

Arrive GOWER.

Pour vous chanter une légende d'autrefois, Gower renaît de s cendres; il a repris les infirmités de l'homme pour égayer s oreilles et plaire à vos yeux. Cette histoire a été chantée milieu des festins, au coin du feu, et dans les fêtes solenelles; les grands seigneurs et les dames de qualité l'ont lue ur charmer leurs loisirs. Elle a pour but de faire aimer la oire; et *quò antiquiùs eò meliùs* [3]. Vous, nés dans nos temps odernes, où l'esprit a plus de maturité, si vous accueillez mes

[1] Il va sans dire que le Périclès dont il est ici question est un personnage tif, et n'a rien de commun avec le célèbre orateur de la démocratie athénienne.
[2] *Gower* est le nom d'un poëte antérieur à Shakspeare. Notre auteur, non ntent de lui prendre la fable de *Périclès*, lui a, sans façon, donné un rôle ns la pièce.
[3] Plus la chose est ancienne, mieux elle vaut.

chants et daignez prendre plaisir à écouter la voix d'un vieillard, je regretterai de ne plus être de ce monde, afin de consumer pour vous le flambeau de ma vie. Cette ville que vous voyez, c'est Antioche, la plus belle cité de la Syrie, bâtie par Antiochus le Grand, et devenue le siége de sa résidence habituelle. — Je vous dis ce que disent mes auteurs. — Ce roi prit une compagne, qui mourut, lui laissant une fille charmante, belle, ravissante, pleine d'une grâce toute céleste : son père lui-même en fut épris, et eut avec elle un commerce incestueux. Père coupable, d'oser provoquer au crime sa propre enfant! Cette union funeste une fois établie, ils s'y accoutumèrent et n'y virent plus rien de criminel. Les charmes de cette beauté coupable attirèrent auprès d'elle un grand nombre de princes qui sollicitèrent l'honneur de partager sa couche et de goûter avec elle les plaisirs de l'hymen. Pour y mettre obstacle, pour ecarter les prétendants et la tenir paisible, le roi promulgua une loi en vertu de laquelle quiconque la demanderait pour femme et ne résoudrait pas l'énigme qui lui serait proposée serait condamné à perdre la vie. C'est ainsi que plusieurs moururent pour elle, comme le prouvent ces têtes hideuses que vous voyez. (*Il montre des têtes de mort fixées à la porte du palais.*) Quant à ce qui va suivre, je laisse vos yeux en juger; c'est le meilleur témoignage que je puisse invoquer.

Il s'éloigne.

SCÈNE I.

Antioche. — Un appartement du palais.

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS et leur Suite.

ANTIOCHUS. Jeune prince de Tyr, vous avez compris, j'espère, dans toute leur étendue, les périls de la tâche que vous allez entreprendre?

PÉRICLÈS. Je les ai compris, Antiochus, et d'une âme enhardie par l'espoir d'obtenir l'approbation de votre fille, je ne mets point la mort au nombre des chances de cette entreprise.

On entend de la musique.

ANTIOCHUS. Qu'on amène ma fille en robe de fiancée; ma fille, digne des embrassements de Jupiter lui-même. La nature lui donna ce douaire de beauté. Depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa naissance, le conseil des planètes s'assembla pour fixer sur elle leurs plus célestes perfections.

Entre LA FILLE D'ANTIOCHUS.

PÉRICLÈS. La voilà qui s'avance, parée comme le printemps; les Grâces l'entourent comme leur reine, et sa pensée commande à toutes les vertus qui peuvent immortaliser l'homme. Son visage est un livre où est écrit son éloge : on n'y lit que les plus doux plaisirs ; la douleur en est effacée, et jamais la colère morose n'accompagna sa douceur. O dieux qui m'avez fait homme, et m'avez donné mon amour; qui avez allumé dans mon cœur le désir de goûter au fruit de cet arbre céleste, ou de mourir dans cette entreprise! aidez-moi, aidez l'homme humblement soumis à vos lois à posséder cette immense félicité.

ANTIOCHUS. Prince Périclès, —

PÉRICLÈS. Qui aspire à l'honneur d'être le gendre du grand Antiochus.

ANTIOCHUS. Tu vois devant toi cette belle Hespéride au fruit d'or, mais qu'il est dangereux de toucher ; car il est gardé par des dragons aussi terribles que la mort. Son visage, pareil au firmament, déploie à ta vue d'éblouissantes beautés qu'il te faut conquérir ; si tu n'y réussis pas, ton corps tout entier devra expier la téméraire audace de tes yeux. (*Montrant les têtes de mort.*) Ceux dont tu vois les têtes étaient autrefois des princes illustres, attirés comme toi par la renommée, et rendus téméraires par le désir. Leurs langues muettes et leurs pâles visages te disent que sans autre abri que le dais étoilé des cieux, ils sont ici gisants, martyrs de l'amour, et tués sous les drapeaux de Cupidon ; ces têtes de mort t'avertissent de renoncer à ton projet et de ne point te jeter dans les filets irrésistibles de la mort.

PÉRICLÈS. Antiochus, je te remercie de m'apprendre à connaître ma mortalité fragile, et de me préparer, par la vue de ces objets terribles, à la destinée qui m'attend comme eux : la pensée de la mort est un miroir qui nous montre que la vie n'est qu'un souffle, que c'est s'abuser que de s'y fier. Je suis donc prêt à faire mon testament, et pareil à un malade qui a connu les plaisirs du monde et n'a fait qu'entrevoir le ciel, mais qui, se sentant dépérir, cesse de se rattacher avidement comme autrefois aux joies de la terre; comme le doit faire un prince, je vous lègue, à vous et à tous les gens de bien, la paix et le bonheur ; je lègue mes richesses à la terre d'où elles sont sorties ; mais (*à la fille d'Antiochus*) c'est à vous que je

lègue la flamme de mon amour sans tache. Ainsi préparé à vivre ou à mourir, dédaigneux de tout conseil, quelque rude que puisse être le coup qui viendra me frapper, Antiochus, je l'attends.

ANTIOCHUS. Lis donc l'énigme; si tu ne parviens pas à l'expliquer, la loi te condamne à mourir comme ceux qui sont là, sous tes yeux.

LA FILLE D'ANTIOCHUS. En tout, sauf en ceci, puisses-tu prospérer! en tout, sauf en ceci, je te souhaite du bonheur!

PÉRICLÈS. Champion intrépide, j'entre dans la lice, et ne prends conseil que de ma gratitude et de mon courage.

Il lit l'énigme suivante :

Je ne suis pas une vipère:
Pourtant je me nourris de la chair de ma mère.
Je cherchais un époux : et le destin ami
Me l'a fait trouver dans un père.
Il est tout à la fois père, fils, et mari.
Moi, je suis mère, épouse et fille tout ensemble;
Il y va de ta vie; ainsi, devine et tremble.

O divines puissances qui donnez au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions des hommes, que ne les couvrez-vous plutôt d'un voile, si c'est la vérité ce que je viens de lire, ce qui couvre mon front d'une subite pâleur! (*Il prend la main de la Princesse.*) Beauté fragile et brillante, je t'aimais; je t'aimerais encore, si cette précieuse cassette n'était remplie d'impuretés : écoute, — maintenant, ma pensée se révolte; car celui-là n'est pas un homme parfait qui, sachant que le crime est dans la maison, néanmoins heurte à la porte. Tu es une belle lyre dont tes sens sont les cordes; touchée par une main légitime, il s'en exhalerait une si suave harmonie, que le ciel descendrait avec tous les dieux pour l'entendre; mais, touchée prématurément, elle ne rend que des sons discordants au bruit desquels l'enfer vient danser sa ronde. Beauté charmante, tu ne me tentes pas.

ANTIOCHUS. Prince Périclès, ne la touche pas; il ya va de ta vie; car c'est là un article de nos lois aussi dangereux à enfreindre que les autres. Le temps qui t'a été accordé est expiré; explique maintenant l'énigme, ou ta sentence va être prononcée.

PÉRICLÈS. Grand roi, bien peu aiment à s'entendre reprocher les actes qu'ils se plaisent à commettre; si je parlais, je vous offenserais trop gravement. Quiconque dans un registre

fidèle inscrit toutes les actions des rois, fera mieux pour sa sûreté de le tenir fermé qu'ouvert ; car le vice divulgué ressemble au vent vagabond, qui pour se répandre souffle de la poussière dans les yeux des voyageurs ; et néanmoins, après tout, il a perdu sa peine ; le vent cesse, et les yeux endoloris recommencent à y voir. Ce serait leur faire du mal que d'intercepter l'air. La taupe aveugle soulève vers le ciel ses monticules pour se plaindre de l'oppression dont l'homme couvre la terre ; et la pauvre et chétive créature paye cet acte de sa vie. Les rois sont les dieux de la terre : en matière de vices, ils n'ont de loi que leur volonté ; si Jupiter fait mal, qui osera le dire ? Il suffit que vous le sachiez, et il faut le cacher sous un voile, car le mal connu devient pire. Nous aimons tous les flancs qui nous ont portés ; permettez donc que ma langue montre pour ma tête quelque affection.

ANTIOCHUS, *à part.* O ciel ! que je voudrais l'avoir, ta tête ! Il a trouvé le sens de l'énigme ; mais parlons-lui. — Jeune prince de Tyr, bien que, en cas d'interprétation erronée, la teneur stricte de notre édit nous autorise à trancher immédiatement tes jours, néanmoins, l'espérance, fruit d'un arbre aussi beau que toi, nous induit à en agir autrement. Je t'accorde un délai de quarante jours ; si au bout de ce terme tu expliques l'énigme, cette indulgence est pour toi un garant que nous nous estimerons heureux d'avoir un gendre tel que toi ; et jusque-là, tu seras traité comme l'exigent notre rang et ton miérte.

Antiochus sort avec sa fille et sa suite.

PÉRICLÈS. Comme le crime s'efforce de se cacher sous le voile de la courtoisie, quand l'action commise est comme un hypocrite qui n'a de vertueux que l'extérieur ! S'il était vrai que j'ai faussement interprété l'énigme, alors il serait certain que tu n'as pas été assez criminel pour souiller ton âme d'un odieux inceste ; et cependant il n'est que trop vrai : par ton union dénaturée avec ta propre fille, union permise à un époux, interdite à un père, tu es père et fils tout ensemble. Elle, de son côté, se nourrit de la chair de sa mère en souillant le lit paternel ; tous deux ressemblent aux serpents qui, nourris des fleurs les plus douces, ne produisent que des poisons. Antioche, adieu ! la prudence me le dit, des hommes que des actions plus noires que la nuit ne font pas rougir, n'épargneront rien pour empêcher qu'elles ne soient divulguées. Un crime, je le sais, en amène un autre ; le meurtre touche de près à la

concupiscence, comme la flamme à la fumée. Le poison et la trahison sont la main droite et la main gauche du crime; ils lui servent de bouclier pour écarter les traits de la honte. De peur donc que tu ne tranches mes jours pour assurer ta réputation, je vais me dérober par la fuite au danger que je redoute.

Il sort.

RENTRE ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS. Il a trouvé le sens de l'énigme; pour cela, il faut que j'aie sa tête. Je ne prétends pas qu'ils vivent pour publier mon infamie, pour apprendre au monde le crime abominable d'Antiochus. Il faut donc que ce prince périsse sur-le-champ; car je ne puis assurer que par sa chute la position élevée de mon honneur. — Holà! quelqu'un!

THALIARD. Est-ce que votre majesté appelle?

ANTIOCHUS. Thaliard, tu es dans mon intimité; je puis confier mes secrets à ta discrétion, et je récompenserai par des honneurs ta fidélité. — Thaliard, voici du poison, et voilà de l'or; je hais le prince de Tyr, et il faut que tu l'immoles; ne me demande pas pourquoi : il suffit que je te l'ordonne. Dis, le feras-tu?

THALIARD. Seigneur, je le ferai.

Entre UN MESSAGER.

ANTIOCHUS. Assez, de peur qu'en parlant ton ardeur ne se refroidisse.

LE MESSAGER. Seigneur, le prince Périclès a pris la fuite.

Il sort.

ANTIOCHUS. Il y va de ta vie; mets-toi à sa poursuite; et, de même qu'une flèche décochée par un archer habile frappe le but qu'il a visé, ne reviens que pour me dire : le prince Périclès est mort.

THALIARD. Seigneur, si je puis le tenir à portée de mon glaive, il ne m'échappera pas. Sur quoi, je prends congé de votre majesté.

Il sort.

ANTIOCHUS. Thaliard, adieu! Jusqu'à ce que Périclès soit mort, mon cœur ne peut prêter aucun secours à ma tête.

Il sort.

SCÈNE II.

Tyr. — Un appartement du palais.

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS, et AUTRES SEIGNEURS.

PÉRICLÈS. Que nul ne m'interrompe. — Pourquoi ce changement dans la nature de mes pensées ? La tristesse aux yeux ternes, cette compagne affligée, est si fréquemment mon partage, que ni le jour radieux, ni la paisible nuit, cette tombe où devrait s'ensevelir la douleur, ne peuvent m'offrir une heure de repos. Ici le plaisir sollicite mes regards, et mes regards le fuient. Le péril que je craignais est à Antioche, et il semble que le bras d'Antiochus est trop court pour m'atteindre ici ; et néanmoins toute la science du plaisir est impuissante à m'égayer, et la distance qui me sépare de mon ennemi ne me rassure pas. Il en est toujours ainsi. L'agitation de l'âme, qui a pris naissance dans une crainte erronée, s'alimente plus tard par l'inquiétude, et après avoir redouté d'abord ce qui pourrait éventuellement arriver, on finit par veiller tout de bon à ce que rien n'arrive. Il en est ainsi de moi : — le grand Antiochus, contre lequel je suis trop faible pour lutter, car il est tout-puissant et peut traduire sa volonté en actes, redoutera mon indiscrétion, lors même que je garderai le silence. Il ne me servirait de rien de lui dire que je l'honore, s'il soupçonne que je puis le déshonorer ; s'il craint des révélations qui le feraient rougir, il en interceptera la source. Il couvrira le pays de troupes ennemies, et fera des démonstrations belliqueuses si colossales, que la stupéfaction paralysera tout le courage de l'état. Nos guerriers seront vaincus avant d'avoir résisté, et des sujets innocents seront punis. C'est la sollicitude que je leur porte qui m'émeut, et non l'intérêt de ma sûreté ; car je ressemble à ces arbres dont le vaste feuillage abrite et protége les plantes qui croissent alentour ; c'est ce qui fait que mon corps souffre, que mon âme languit, et que je punis moi-même d'avance celui qu'il cherche à punir.

PREMIER SEIGNEUR. Que la joie et le bonheur accompagnent votre personne sacrée !

DEUXIÈME SEIGNEUR. Et maintiennent votre âme heureuse et paisible jusqu'à votre retour !

HÉLICANUS. Silence, messieurs, et laissez parler l'expérience. Ils trompent le roi ceux qui le flattent ; car la flatterie est le souffle qui fait flamber le crime ; l'objet flatté n'est qu'une

étincelle que ce souffle transforme en un foyer vaste et brûlant. Au contraire, le blâme respectueux et soumis est nécessaire aux rois, qui sont hommes et conséquemment faillibles. Quand l'adulation vous parle de paix, elle vous flatte et fait la guerre à votre vie. Prince, pardonnez-moi, ou frappez-moi, comme il vous plaira : je ne puis être mis beaucoup plus bas, car je suis à genoux.

PÉRICLÈS. Qu'on nous laisse seuls, lui et moi ! Allez vous informer des navires qui sont en partance dans notre port, et revenez me le dire.

Les Seigneurs sortent.

PÉRICLÈS, *continuant.* Hélicanus, tu as fait impression sur moi ; que vois-tu dans mes traits ?

HÉLICANUS. De la colère, mon redouté seigneur.

PÉRICLÈS. Si le déplaisir d'un prince est si redoutable, pourquoi ton langage a-t-il l'audace de faire monter la colère à mon front ?

HÉLICANUS. Comment les plantes osent-elles regarder le ciel, d'où leur vient l'aliment de leur vie ?

PÉRICLÈS. Sais-tu que je puis t'ôter la vie ?

HÉLICANUS, *s'agenouillant.* J'ai moi-même aiguisé la hache ; vous n'avez plus qu'à frapper.

PÉRICLÈS. Lève-toi, je te prie, lève-toi ; assieds-toi ; tu n'es point un flatteur ; je t'en remercie, et aux dieux ne plaise que les rois empêchent la vérité de parvenir à leurs oreilles ! Digne conseiller d'un prince, digne serviteur, qui par ta sagesse fais de ton roi ton serviteur, que veux-tu que je fasse ?

HÉLICANUS. Que vous supportiez avec patience les chagrins que vous assumez.

PÉRICLÈS. Hélicanus, tu parles en médecin ; tu m'administres une potion que toi-même tu n'aurais pas le courage de prendre. Ecoute-moi donc ! Tu sais que je me suis rendu à Antioche ; je voulais y conquérir, au péril de ma vie, une ravissante beauté, pour en avoir des héritiers qui font la force du prince et la joie des sujets. Son visage offrit à mes yeux des charmes sans pareils ; le reste, je te le dis tout bas, était hideux comme l'inceste. Je pénétrai cet horrible secret ; le père coupable, au lieu de me frapper, me flatta. Mais tu sais qu'il faut se défier du baiser des tyrans. Saisi de crainte, je m'enfuis à la faveur des ombres de la nuit qui me protégèrent. Arrivé ici, je me mis à réfléchir à ce qui s'était passé, à ce qui suivrait. Je

le connaissais pour un tyran ; or, les craintes des tyrans, au lieu de diminuer, s'accroissent plus vite que leurs années. S'il craint, comme il le fait sans doute, que je fasse connaître de combien de princes généreux il a versé le sang pour conserver intact son lit incestueux, afin de se délivrer de cette inquiétude, il couvrira notre territoire de combattants, en alléguant contre moi des torts imaginaires. Pour expier mon offense, si toutefois c'en est une, il faudra que mes sujets soient livrés à tous les maux de la guerre, qui n'épargne pas les innocents. Ma sollicitude pour eux, y compris toi-même qui m'en fais des reproches, —

HÉLICANUS. Hélas, seigneur !

PÉRICLÈS. A exilé le sommeil de mes yeux, le sang de mes veines, a mis dans mon âme la tristesse et mille inquiétudes. Je cherche les moyens de conjurer l'orage avant qu'il éclate sur mon peuple, et dans l'impuissance où je suis de le protéger, l'humanité me fait un devoir de le plaindre.

HÉLICANUS. Eh bien ! seigneur, puisque vous m'avez permis de parler, je vous dirai franchement ma pensée. Vous redoutez Antiochus, et je crois que vous avez raison de craindre un tyran qui, soit par une guerre ouverte, soit par une trahison cachée, veut avoir votre vie. Seigneur, voyagez pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait oublié son ressentiment, ou que les destinées aient tranché le fil de ses jours. Pendant votre absence, que le gouvernement soit confié par vous à quelqu'un ; si c'est à moi, le jour ne nous dispense pas la lumière plus fidèlement que je ne remplirai mes fonctions.

PÉRICLÈS. Je ne mets point en doute ta fidélité ; mais si dans mon absence il attaquait mon peuple, —

HÉLICANUS. Notre sang confondu abreuverait la terre qui nous a vus naître.

PÉRICLÈS. Je m'éloignerai de Tyr et me rendrai à Tharse, où j'attendrai que tu m'écrives pour régler mes mouvements ultérieurs. La sollicitude que j'avais et que j'ai encore pour le bonheur de mes sujets, je t'en fais dépositaire, toi, dont la sagesse a la force de porter ce fardeau. Je ne te demande pas de serment ; ta parole me suffit ; qui ne craint pas de violer l'une ne respectera pas l'autre. Pour nous, chacun dans notre sphère, soyons sincères et loyaux, et restons, tant que nous vivrons, toi, le modèle des sujets, moi, l'exemple des princes.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Tyr. — Une antichambre du palais.

Entre THALIARD.

THALIARD. Je suis à Tyr; et c'est ici la cour; c'est ici que je dois tuer Périclès; sinon, je suis sûr d'être pendu à mon retour : c'est une position périlleuse. Je vois qu'il était habile et sage celui qui, ayant reçu l'ordre de demander au roi ce qu'il voudrait, demanda qu'on ne lui confiât aucun de ses secrets. Il avait bien raison; car lorsqu'un roi ordonne à un homme de se conduire en scélérat, il est tenu d'obéir, en vertu de son serment. — Chut! voici des seigneurs tyriens qui approchent.

Arrivent HÉLICANUS, ESCANÈS, et autres Seigneurs.

HÉLICANUS. Il est inutile, messieurs, que vous me questionniez davantage sur le départ de votre roi. La commission qu'il m'a laissée, et qui est scellée de son sceau, en dit assez par elle-même; il est parti pour voyager.

THALIARD, *à part.* Quoi! le roi est parti?

HÉLICANUS. Si vous voulez en savoir davantage, si vous me demandez les raisons pour lesquelles il a cru devoir partir à votre insu, je puis vous satisfaire. Pendant qu'il était à Antioche...

THALIARD, *à part.* Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS. Le roi Antiochus, pour des motifs que j'ignore, conçut contre lui du mécontentement; Périclès le pensa du moins, et ne sachant s'il avait commis quelque erreur ou quelque faute, pour montrer le repentir qu'il en éprouvait, il résolut de se punir lui-même; il s'est donc embarqué et a confié son destin à la mer, sur laquelle l'homme est continuellement entre la vie et la mort.

THALIARD, *à part.* Allons, je vois maintenant que je ne serai pas pendu, lors même que je le voudrais; puisque le voilà parti, le roi sera charmé qu'il n'ait quitté la terre que pour périr sur l'Océan. — Mais présentons-nous. — Paix aux seigneurs tyriens!

HÉLICANUS. Seigneur Thaliard, envoyé d'Antiochus, soyez le bienvenu.

THALIARD. C'est de sa part que je viens, porteur d'un message pour le prince Périclès; mais ayant appris, depuis mon débarquement, que votre roi est parti, pour voyager on ne

sait dans quel pays, mon message doit retourner à celui d'où il est venu.

HÉLICANUS. Nous n'avons aucun motif pour désirer le connaître, puisqu'il est destiné à notre maître et non à nous; néanmoins, avant votre départ, il est une chose que nous désirons obtenir de vous; c'est qu'ici à Tyr, vous et nous, en notre qualité d'amis d'Antiochus, nous prenions place au même banquet.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Tharse. — Un appartement dans le palais du Gouverneur.

Entrent CLÉON, DIONYSA et leur Suite.

CLÉON. Ma Dionysa, arrêtons-nous ici un moment, et en racontant les infortunes des autres, essayons d'oublier nos propres maux.

DIONYSA. Ce serait souffler le feu dans l'espoir de l'éteindre; celui qui pour aplanir une colline, en enlève la terre, détruit une montagne pour en élever une autre encore plus haute. O mon malheureux époux! il en est ainsi de nos afflictions. Ici nous les sentons et les voyons à travers le voile de nos larmes; mais elles ressemblent aux arbres, qui ne paraissent jamais plus hauts que lorsqu'on a gravi leur cime.

CLÉON. O Dionysa! quel est celui qui, ayant besoin d'aliments, taira ce besoin, qui cachera sa faim jusqu'au moment où il tombera d'inanition? Que nos yeux pleurent, que nos douleurs s'exhalent avec bruit dans les airs; que nos poumons rassemblent tout ce qu'ils ont de souffle pour les proclamer plus haut, afin que si le ciel dort pendant que ses créatures sont dans le besoin, sa miséricorde s'éveille pour les secourir. Entretenons-nous donc des maux que nous avons endurés depuis plusieurs années, et si je manque d'haleine, que vos larmes viennent à mon aide.

DIONYSA. Je ferai de mon mieux, seigneur.

CLÉON. Dans Tharse, dans cette ville où je commande, régnait naguère l'abondance; ses rues regorgeaient de richesses; elle levait jusqu'au ciel l'orgueil de ses tours; les étrangers ne pouvaient la voir sans l'admirer; ses cavaliers et ses dames, élégamment parés, se miraient l'un dans l'autre; les tables, magnifiquement servies, flattaient les yeux plus encore que le

goût; la pauvreté était un objet de mépris, et si grand était l'orgueil, que le mot charité faisait mal à prononcer.

DIONYSA. Oh! il n'est que trop vrai.

CLÉON. Mais voyez le changement qu'a effectué le ciel! Ces estomacs dédaigneux dont autrefois la terre, la mer et l'air, ne pouvaient satisfaire les caprices, tout en prodiguant leurs innombrables créatures, semblables à ces maisons qui se détériorent faute d'usage, se meurent aujourd'hui faute d'exercice. Ces hommes qui, il y a deux étés, avaient besoin de toutes les ressources de l'art pour réveiller leur appétit blasé, demandent aujourd'hui du pain, et s'estimeraient heureux d'en avoir. Ces mères qui pour leurs enfants ne trouvaient rien de trop beau et de trop rare, sont prêtes maintenant à manger ces chères créatures dont elles raffolaient. Les dents de la faim sont tellement aiguisées, que le mari et la femme tirent au sort à qui des deux mourra le premier pour prolonger la vie de l'autre; un grand seigneur gémit d'un côté, une grande dame pleure de l'autre; beaucoup succombent, mais à ceux qui les voient mourir il reste à peine assez de force pour leur donner la sépulture. Cela n'est-il pas vrai?

DIONYSA. Nos joues amaigries et nos yeux caves l'attestent.

CLÉON. O que les villes qui jouissent de l'abondance et boivent à longs traits à la coupe de la prospérité entendent nos sanglots et nous aident de leur superflu! Le malheur de Tharse peut être un jour leur partage.

Arrive UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR. Où est le gouverneur?

CLÉON. Le voici: dites vite les calamités que vous venez nous annoncer, car nous sommes trop loin de toute consolation pour pouvoir en attendre aucune.

LE SEIGNER. On vient de signaler sur la côte voisine plusieurs vaisseaux de haut bord qui se dirigent vers cette ville.

CLÉON. Je m'y attendais; une douleur ne vient jamais seule; une autre toujours lui succède; c'est ce qui nous arrive. Une nation voisine, prenant avantage de nos calamités, a équipé et armé ces vaisseaux pour abattre des gens déjà à terre, et vaincre un infortuné tel que moi, dont la défaite ne peut rapporter aucune gloire à son vainqueur.

LE SEIGNEUR. Nous n'avons rien à craindre de semblable; car, à en juger par le pavillon blanc qu'ils ont arboré, ils n'ont

que des intentions pacifiques, et viennent à nous en amis, non en ennemis.

CLÉON. Vous parlez comme un homme qui ignore que les apparences les plus loyales cachent les intentions les plus coupables. Mais quelles que soient leurs intentions, que nous importe? Notre position est telle qu'elle ne saurait empirer. Allez dire à leur général que je l'attends ici pour savoir pourquoi il vient, d'où il vient, et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR. J'y vais, seigneur.

Il sort.

CLÉON. La paix est la bienvenue, si c'est la paix qu'il nous apporte; si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

Arrivent PÉRICLÈS et sa Suite.

PÉRICLÈS. Seigneur gouverneur, car on nous dit que vous l'êtes, que nos vaisseaux et le nombre de nos gens ne soient pas comme un fanal allumé dont la flamme vient tout à coup effrayer les regards. Le bruit de vos calamités est arrivé jusqu'à Tyr, et nous avons vu la désolation de vos rues; nous ne venons pas ajouter à vos infortunes de nouvelles douleurs; nous venons alléger leur poids; vous croyez peut-être que ces vaisseaux, pareils au cheval de Troie, portent dans leurs flancs des armes et des soldats prêts à vomir sur vous les fléaux de la guerre; ils sont chargés de blé pour faire le pain dont vous avez un besoin si pressant, et donner la vie à une population affamée et mourante.

TOUS. Que tous les dieux de la Grèce vous protégent! Oh! nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS. Levez-vous, je vous prie, levez-vous; nous ne vous demandons pas des hommages, mais votre affection, et un abri pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON. Quiconque vous les refusera ou payera vos bienfaits d'ingratitude, fût-ce nos femmes, nos enfants, ou nous-mêmes, que la malédiction du ciel et des hommes les punisse! Jusque-là, ce qui, je l'espère, n'arrivera jamais, soyez les bienvenus dans notre ville et auprès de nous.

PÉRICLÈS. Nous acceptons votre accueil et nous resterons ici quelque temps, jusqu'à ce que la destinée, qui nous est hostile, veuille bien nous sourire!

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Vous venez de voir un roi puissant coupable d'inceste avec sa propre fille; vous allez voir un prince bienveillant et bon se montrer redoutable par ses actes et ses paroles. Attendez patiemment, comme le doivent faire des hommes, que les temps d'épreuve soient passés pour lui. Je vais vous faire voir des personnes qui, faisant tête au malheur, perdent un fétu et gagnent une montagne. Le bon prince qui a toutes mes sympathies est encore à Tharse, où tout ce qu'il dit est réputé parole d'Evangile; où, pour rappeler la mémoire de ses bienfaits, on lui élève une statue glorieuse : mais des nouvelles d'une nature contraire arrivent sous vos yeux; qu'ai-je besoin de parler?

Jeu muet. — Arrive d'un côté Périclès, s'entretenant avec Cléon; leur suite les accompagne; de l'autre arrive un messager, qui remet une lettre à Périclès; ce dernier montre la lettre à Cléon, puis donne au messager une récompense et l'arme chevalier. Periclès, Cléon et leur suite s'éloignent.

GOWER, *continuant.* Le vertueux Hélicanus est resté à Tyr, non pour se conduire en frelon et manger le miel que les autres ont produit; au contraire, il fait tous ses efforts pour réprimer le mal et encourager le bien. Selon le désir que lui en a exprimé son prince, il lui mande tout ce qui est advenu à Tyr; l'arrivée de Thaliard avec de coupables projets et l'intention cachée de lui donner la mort; il ajoute qu'il y aurait danger pour lui à s'arrêter plus longtemps à Tharse. A la réception de ces nouvelles, le prince se remet en mer, où il est rare qu'on goûte un repos paisible; car voilà le vent qui commence à souffler; en haut le tonnerre, en bas les flots, font un tel remue-ménage, que le vaisseau où le prince avait cru trouver un sûr abri, fait naufrage et se brise en morceaux; Périclès, après avoir tout perdu, est ballotté par les vagues de rivage en rivage; tout a péri, corps et biens; nul autre que lui n'a échappé; enfin la fortune, fatiguée de mal faire, le jette sur la côte pour lui donner un moment de répit. Vous le voyez qui s'avance; ne demandez pas à Gower de vous raconter la suite; ce que je vous ai dit n'est déjà que trop long.

Il se retire.

SCÈNE I.

Les bords de la mer, aux environs de Pentapolis.

Arrive PÉRICLÈS mouillé.

PÉRICLÈS. Apaisez votre courroux, astres irrités. Vents, pluie, tonnerre, rappelez-vous que l'homme, ce fils de la terre, est d'une substance qui ne saurait vous résister; je vous obéis donc en vertu des lois de ma nature. Hélas! la mer m'a lancé sur les rocs, m'a ballotté de rivage en rivage, et ne m'a laissé de vie tout juste que ce qu'il m'en faut pour envisager ma mort prochaine; qu'il suffise à la grandeur de votre puissance d'avoir dépouillé un prince de tous les dons de la fortune; après l'avoir rejeté de votre tombe liquide, laissez-le mourir ici en paix; c'est tout ce qu'il vous demande.

Arrivent TROIS PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR. Holà, Sardine!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Holà! viens, et apporte tes filets.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, culottes rapiécées, viendras-tu?

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, que me voulez-vous?

PREMIER PÊCHEUR. Tâche de te remuer! viens, ou j'irai te relever du péché de paresse.

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, je vous dirai que je pensais à ces pauvres gens que tout à l'heure les vagues ont emportés loin de nous.

PREMIER PÊCHEUR. Les malheureux! je crois encore entendre les cris déchirants qu'ils jetaient, en nous demandant de les secourir, quand nous pouvions à peine nous secourir nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, ne vous l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins[1] bondir et agiter les flots autour de notre barque? On assure qu'ils sont moitié chair moitié poisson; le diable les emporte! ils ne viennent jamais que je ne m'attende à être saucé. Maître, je voudrais bien savoir comment les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR. Comme les hommes sur terre; les grands

[1] Le capitaine Cook, dans son second voyage dans la mer du Sud, mentionne la présence des marsouins autour d'un navire comme le présage certain d'uu grain violent.

mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avides qu'à la baleine qui fait grand bruit, grand fracas, chasse devant elle le menu peuple des poissons, et finit par les dévorer tous d'une bouchée. J'ai vu sur terre de ces baleines-là, qui ne cessaient de tenir la gueule ouverte jusqu'à ce qu'elles eussent avalé la paroisse toute entière, avec l'église, le clocher, les cloches et tout.

PÉRICLÈS, *à part.* Excellente moralité!

TROISIÈME PÊCHEUR. Maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

PREMIER PÊCHEUR. Pourquoi cela?

TROISIÈME PÊCHEUR. Parce que la baleine m'aurait avalé aussi; quand je me serais trouvé dans son ventre, j'aurais fait carillonner les cloches, et je n'aurais cessé que lorsque cloches, clocher, église, paroisse, auraient été vomies. Mais si le bon roi Simonide était de mon avis, —

PÉRICLÈS, *à part.* Simonide?

TROISIÈME PÊCHEUR. Nous purgerions le pays de ces frelons qui dérobent aux abeilles leur miel.

PÉRICLÈS, *à part.* Comme ces pêcheurs trouvent dans la gent poissonneuse un texte pour parler des infirmités de la race humaine! Comme le liquide empire leur fournit des points de comparaison pour louer ou censurer les hommes! — (*S'approchant des Pêcheurs.*) Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Honnêtes! qu'est-ce que cela, mon brave homme? si c'est un saint du calendrier, rayez-le, et nul ne s'apercevra de son absence.

PÉRICLÈS. Vous le voyez, l'Océan a jeté sur vos côtes, —

DEUXIÈME PÊCHEUR. Quel ivrogne que l'Océan, de vous jeter ainsi à la traverse des gens!

PÉRICLÈS. Un homme, infortuné jouet des flots et des vents, vous conjure d'avoir compassion de lui; il mendie vos secours, lui qui n'implora jamais la pitié de personne.

PREMIER PÊCHEUR. Eh quoi, l'ami, vous ne savez pas mendier? Nous avons en Grèce des gens qui gagnent plus à mendier que nous à travailler.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Savez-vous pêcher du poisson?

PÉRICLÈS. Je ne m'y suis jamais exercé.

DEUXIÈME PÊCHEUR. En ce cas, vous êtes sûr de mourir de faim; il n'y a rien à faire en ce monde, si l'on ne sait pêcher en eau trouble.

PÉRICLÈS. Ce que j'étais, je l'ai oublié; mais ce que je suis, le besoin me l'apprend. Je suis transi de froid; mes veines sont glacées; et il ne me reste de vie que ce qu'il m'en faut pour que ma voix puisse demander du secours. Si vous me le refusez, quand je serai mort, car c'est un homme que vous voyez en moi, veuillez me donner la sépulture.

PREMIER PÊCHEUR. Quand vous serez mort, dites-vous? les dieux vous en préservent! J'ai ici un large surtout; tenez, mettez-le; il vous tiendra chaud. Comment donc! mais vous êtes fort joli garçon! Allons, venez chez moi; nous aurons de la viande pour les jours de fête, du poisson pour les jours de jeûne, sans compter les poudings et les crêpes; et vous serez le bienvenu.

PÉRICLÈS. Je vous remercie, seigneur.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Dites donc, l'ami, vous disiez tout à l'heure que vous ne saviez pas mendier.

PÉRICLÈS. Demander n'est pas mendier.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Demander? allons, je me ferai demandeur, et de cette manière j'éviterai le fouet.

PÉRICLÈS. Est-ce qu'on fouette les mendiants, chez vous?

DEUXIÈME PÊCHEUR. Oh! pas tous, mon ami, pas tous; car si tous nos mendiants étaient fouettés, je ne voudrais pas d'autre emploi que celui de fustigateur. Mais je vais retirer le filet.

Deux des Pêcheurs s'éloignent.

PÉRICLÈS, *à part*. Combien cette innocente gaieté sied bien à leur profession!

PREMIER PÊCHEUR. Dites-moi, seigneur! savez-vous où vous êtes?

PÉRICLÈS. Pas trop.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, je vais vous le dire : ce pays s'appelle Pentapolis; nous vivons sous le gouvernement du bon roi Simonide.

PÉRICLÈS. Le bon roi Simonide, dites-vous?

PREMIER PÊCHEUR. Oui, seigneur; et il mérite ce nom par la nature pacifique de son règne et l'excellence de son gouvernement.

PÉRICLÈS. C'est un heureux roi que celui qui obtient de ses sujets le nom de bon à cause de son gouvernement. A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage?

PREMIER PÊCHEUR. A une demi-journée de chemin, seiseigneur; je vous dirai qu'il a une fille charmante, dont demain est le jour de naissance; et il est arrivé de toutes les parties du monde des princes et des chevaliers qui doivent, dans un tournoi, rompre des lances en son honneur.

PÉRICLÈS. Si ma puissance égalait mon désir, je demanderais à me mettre sur les rangs.

PREMIER PÊCHEUR. Oh! seigneur, il faut que les choses soient ce qu'elles peuvent être; et quand on ne peut obtenir une chose, par exemple, l'affection de sa femme, on doit s'ingénier pour se la procurer.

Reviennent LES DEUX PÊCHEURS, tirant un filet.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Maître, à notre aide, à notre aide! nous avons un poisson pris dans notre filet, comme un pauvre homme sous les griffes de la loi; nous avons peine à l'aveindre. Enfin, le voilà; parbleu, c'est une armure rouillée.

PÉRICLÈS. Une armure, mes amis? permettez, je vous prie, que je la voie. Je te rends grâce, ô fortune, qui, après toutes mes traverses, me présentes un moyen de réparer les injures de la destinée: je te rends grâce comme si cette armure avait fait partie de mon héritage, comme si mon père, à son lit de mort, me l'avait léguée en me disant: « Garde-la, mon Périclès; elle s'est interposée entre la mort et moi. Garde-la, parce qu'elle m'a protégé; en semblable péril, dont veuillent les dieux te préserver, elle pourra te défendre. » Je te rends grâces, comme si elle ne m'avait pas quitté, tant j'y étais attaché, jusqu'au moment où la vague orageuse, qui n'épargne personne, me l'a arrachée dans sa fureur, pour me la rendre ensuite dans son calme. Je te rends grâces; maintenant je me console de mon naufrage, puisque je retrouve le don légué par mon père.

PREMIER PÊCHEUR. Que voulez-vous dire, seigneur?

PÉRICLÈS. Je vous prie, mes amis, de me laisser prendre cette armure, qui doit avoir appartenu à un roi, si j'en juge par cette marque; ce roi m'aimait tendrement, et pour l'amour de lui, je désire la garder; je vous demanderai aussi de vouloir bien me conduire à la cour de votre souverain, où, revêtu

de cette armure, je paraîtrai en homme de qualité. Si jamais ma mauvaise fortune s'améliore, je récompenserai vos services; jusque-là, je reste votre débiteur.

PREMIER PÊCHEUR. Quoi! vous voulez rompre une lance en l'honneur de la princesse?

PÉRICLÈS. Je montrerai ce que je sais faire les armes à la main.

PREMIER PÊCHEUR. Eh bien, prenez cette armure; et puisse-t-elle vous porter bonheur!

DEUXIÈME PÊCHEUR. Fort bien; mais écoutez-moi, l'ami; c'est nous qui vous avons fait ce vêtement avec la couture grossière des eaux: il doit nous en revenir quelques petits profits. J'espère, seigneur, que si vous réussissez, vous vous souviendrez de qui vous le tenez.

PÉRICLÈS. Je n'y manquerai pas, croyez-moi. Maintenant, grâce à vous, je suis vêtu d'acier; et, en dépit des outrages de la mer, cette armure semble avoir été faite pour moi; couvert de ce don précieux, je monterai un coursier dont la délicieuse allure charmera les yeux des spectateurs. — Ami, il ne me manque plus qu'une chose, un manteau.

DEUXIÈME PÊCHEUR. Nous vous en procurerons; je vous donnerai mon meilleur vêtement pour vous en faire un; et c'est moi qui vous conduirai à la cour.

PÉRICLÈS. Que l'honneur donc soit le but auquel je vise; ce jour me verra réussir, ou cumuler malheur sur malheur.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Pentapolis. — Une galerie ou plate-forme conduisant à la lice; à côté un pavillon destiné à recevoir le roi, la princesse, les seigneurs, etc.

Arrivent SIMONIDE et sa Suite, THAISA, PLUSIEURS SEIGNEURS.

SIMONIDE. Les chevaliers sont-ils prêts à commencer le carrousel?

PREMIER SEIGNEUR. Ils sont prêts, seigneur, et n'attendent plus que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDE. Dites-leur que nous sommes prêts, et que ma fille, dont ce tournoi est destiné à célébrer la naissance, est assise auprès de moi, beauté incomparable que la nature a créée pour l'offrir aux regards émerveillés des hommes.

Un Seigneur part.

THAÏSA. Il vous plaît, mon père, de me louer d'autant plus que je le mérite moins.

SIMONIDE. Cela doit être, car les princes sont un modèle que le ciel fait à son image : de même que des joyaux perdent leur éclat quand on n'en fait pas usage, les princes perdent leur renom dès qu'ils ne commandent pas le respect. Maintenant, ma fille, il y va de ton honneur de m'expliquer le sens des emblèmes de tous ces chevaliers.

THAÏSA. Dans l'intérêt de mon honneur, je vais vous obéir.

Arrive un Chevalier ; il traverse la scène ; son écuyer présente son écu à la princesse.

SIMONIDE. Quel est le premier qui s'offre à nous?

THAÏSA. Un chevalier de Sparte, mon illustre père. L'emblème qu'il porte sur son écu est une noire Ethiopienne qui étend la main vers le soleil, avec cette devise : *Lux tua vita mihi* [1].

SIMONIDE. Il doit bien t'aimer celui qui ne vit que par toi.

Un second Chevalier passe.

SIMONIDE, *continuant.* Quel est le second qui se présente?

THAÏSA. Un prince de Macédoine; son écu porte pour emblème un chevalier armé, dompté par une dame, avec cette devise espagnole : *Piu per dulçura que per fuerça* [2].

Un troisième Chevalier passe.

SIMONIDE. Et quel est le troisième?

THAÏSA. Le troisième est un chevalier d'Antioche ; son emblème est une branche de laurier, et sa devise : *Me pompæ provexit opex* [3].

Un quatrième Chevalier passe.

SIMONIDE. Quel est le quatrième emblème?

THAÏSA. Une torche allumée et renversée, avec cette devise : *Quod me alit, me extinguit* [4].

SIMONIDE. Cela montre que la beauté, usant de sa puissance, peut à son gré enflammer ou tuer.

Un cinquième Chevalier passe.

THAÏSA. Le cinquième représente une main entourée de nuages et tenant de l'or éprouvé sur la pierre de touche, avec cette devise : *Sic spcetanda fides* [5].

Un sixième Chevalier passe.

[1] Ta lumière est ma vie.

[2] Plus par douceur que par force.

[3] Le travail m'a conduit à la gloire.

[4] Ce qui m'alimente, m'éteint.

[5] Ainsi doit être éprouvée la foi.

SIMONIDE. Quel est le sixième et dernier emblème, que le chevalier a lui-même présenté avec une si gracieuse courtoisie?

THAÏSA. Il paraît étranger ; son emblème est une branche flétrie, qui n'a de verdure qu'au sommet, avec cette devise : *In hâc spe vivo* [1].

SIMONIDE. L'emblème est juste ; à en juger par son air de détresse, il espère sans doute, avec ton aide, faire refleurir sa fortune.

PREMIER SEIGNEUR. Il fera bien de mieux valoir que ses dehors ne l'annoncent ; car ils ne parlent pas en sa faveur ; son extérieur grossier semble indiquer qu'il a plus souvent manié le fouet que la lance.

DEUXIÈME SEIGNEUR. C'est assurément un étranger, car il vient à un brillant tournoi, étrangement équipé.

TROISIÈME SEIGNEUR. Il a laissé exprès rouiller son armure jusqu'aujourd'hui, pour la nettoyer dans la poussière de la lice.

SIMONIDE. C'est sottise que de juger d'un homme par son extérieur. Mais les chevaliers arrivent ; passons dans la galerie.

Ils s'éloignent. De bruyantes acclamations s'élèvent ; on entend crier : *Le piteux chevalier.*

SCÈNE III.

Même ville. — Une salle d'apparat. Un banquet préparé.

Entrent SIMONIDE et sa Suite, THAISA, des Seigneurs et des Chevaliers, au nombre desquels est PÉRICLÈS.

SIMONIDE. Chevaliers, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes les bienvenus. Placer dans le volume de vos hauts faits, comme dans la page du titre, vos mérites guerriers, ce serait plus que vous n'attendez de moi, plus qu'il ne serait convenable, puisque c'est par les faits que le vrai mérite se recommande. Préparez-vous à la joie ; car la joie convient à un festin. Vous êtes mes hôtes.

THAÏSA, *à Périclès.* Mais vous, vous êtes tout à la fois mon chevalier et mon hôte ; permettez que je vous présente la palme du vainqueur et vous couronne roi de cet heureux jour.

PÉRICLÈS. Je le dois à la fortune, madame, plus qu'à mon mérite.

SIMONIDE. Appelez-le comme vous voudrez, le triomphe est

[1] Je vis dans cet espoir.

à vous, et j'espère que personne ici ne vous l'envie. En formant les artistes, l'Art a voulu que les uns fissent bien et que d'autres excellassent, et vous êtes son élève favori. Venez, reine de la fête, — car vous l'êtes, ma fille, — prenez ici votre place. (*A son Majorme.*) Vous, placez chacun selon son rang.

LES CHEVALIERS. Le bienveillant Simonide nous honore beaucoup.

SIMONIDE. Votre présence réjouit nos jours ; nous aimons la gloire ; car qui hait la gloire, hait les dieux.

LE MAJORDOME, *à Périclès.* Seigneur, voici votre place.

PÉRICLÈS. Une autre serait plus convenable.

PREMIER CHEVALIER. Point de cérémonie, seigneur ; nous sommes des gens bien nés ; jamais ni dans nos cœurs, ni extérieurement, nous n'avons porté envie aux grands ou méprisé les petits.

PÉRICLÈS. Vous êtes des chevaliers on ne peut plus courtois.

SIMONIDE. Asseyez-vous, seigneur, asseyez-vous.

PÉRICLÈS, *après une pause.* Par Jupiter, ce roi de nos pensées, je ne puis manger, tant je suis occupé d'elle.

THAÏSA. Par Junon, la reine de l'hyménée, tous les mets que je mange me semblent sans saveur, tant il absorbe à lui seul toutes mes pensées ! certes, c'est un vaillant chevalier.

SIMONIDE. Ce n'est qu'un gentilhomme campagnard : il n'a pas fait plus que les autres chevaliers ; il a rompu une ou deux lances ; n'en parlons plus.

THAÏSA. A mes yeux, il est aux autres hommes ce qu'est le diamant au verre.

PÉRICLÈS, *à part.* Ce roi est le portrait de mon père : c'est ainsi que je l'ai vu, environné de gloire ; des princes étaient rangés comme des étoiles autour de son trône, et lui, semblable au soleil, recevait leurs hommages. Tous ceux qui le voyaient, pareils à des astres inférieurs, abaissaient leur couronne devant sa suprématie, tandis que moi, son fils, je ressemble au ver phosphorique, dont l'éclat luit dans les ténèbres, jamais en plein jour. Je vois bien que le temps est le maître absolu des hommes ; il est tout à la fois leur créateur et leur tombe, et il leur donne ce qu'il lui plaît, non ce qu'ils demandent.

SIMONIDE. Eh bien, chevaliers, êtes-vous joyeux?

PREMIER CHEVALIER. Qui pourrait être autrement dans ce royal banquet ?

SIMONIDE. Que ceux d'entre vous qui aiment boivent à la dame de leurs pensées ; moi, avec cette coupe remplie jusqu'aux bords, je bois à votre santé.

LES CHEVALIERS. Nous remercions votre majesté.

SIMONIDE. Attendez un instant. (*Montrant Périclès.*) Il me semble que ce chevalier est bien triste ; on dirait que les magnificences de notre cour n'ont rien qui soit digne de lui. Ne le remarques-tu pas, Thaïsa?

THAÏSA. Qu'est-ce que cela me fait, mon père?

SIMONIDE. Écoute, ma fille ; en ces sortes d'occasions, les princes doivent ressembler aux dieux du ciel, qui se montrent prodigues envers ceux qui viennent les honorer : les princes qui n'agissent point ainsi ressemblent aux moucherons ; ils font beaucoup de bruit par leur bourdonnement ; quand on les a tués, ce n'est rien. Afin donc d'ajouter encore au charme de la rêverie dans laquelle ce chevalier est plongé, dis-lui que nous buvons à sa santé cette coupe de vin.

THAÏSA. Hélas ! mon père, il n'est pas convenable que je sois si hardie avec un chevalier étranger ; il pourrait s'offenser de cette liberté ; car les hommes regardent les prévenances des femmes comme des témoignages d'impudeur.

SIMONIDE. Comment donc ! fais ce que je te dis, ou tu me fâcheras.

THAÏSA, *à part.* Par les dieux, il ne pouvait me faire plus de plaisir.

SIMONIDE. Dis-lui aussi que nous désirerions savoir quel est son pays, son nom et sa famille.

THAÏSA, *à Périclès.* Seigneur, le roi mon père a bu à votre santé.

PÉRICLÈS. Je lui rends grâces.

THAÏSA. Il vous souhaite santé et longs jours.

PÉRICLÈS. Je le remercie ainsi que vous, et bois à lui de grand cœur.

THAÏSA. Il désirerait aussi savoir de vous quel est votre pays, votre nom et votre famille.

PÉRICLÈS. Je suis Tyrien ; mon nom est Périclès ; j'ai reçu une éducation scientifique et guerrière. Parti en quête d'aventures, la mer impitoyable m'a enlevé mes compagnons et mes vaisseaux, et après mon naufrage, m'a jeté sur cette côte.

THAÏSA, *à Simonide.* Il remercie votre majesté : son nom

est Périclès ; il est Tyrien ; après avoir perdu sur mer ses vaisseaux et ses compagnons, il a été jeté sur ce rivage.

SIMONIDE. Par les dieux, je plains ses malheurs, et je veux l'arracher à sa tristesse. Venez, seigneurs ; nous perdons le temps en discours inutiles ; d'autres plaisirs nous réclament. Il sied bien à un guerrier de danser sous son armure ; vous danserez donc tels que vous êtes ; ne me dites pas, pour vous excuser, que cette bruyante musique est trop rude pour les oreilles des dames ; elles aiment leurs chevaliers sous les armes aussi bien qu'au lit. (*Les Chevaliers et les Dames dansent.*) Allons, voilà qui est bien ; l'exécution justifie la demande. (*A Périclès.*) Venez, seigneur ; voilà une dame qui a besoin aussi de se mettre en haleine ; j'ai souvent entendu dire que les chevaliers tyriens excellent à faire sautiller les dames et sont d'habiles danseurs.

PÉRICLÈS. Ceux qui s'y exercent, seigneur.

SIMONIDE. Vous voudriez, n'est-ce pas, que votre aimable courtoisie essuyât un refus ? (*La danse continue quelque temps.*) — Maintenant, quittez les mains de vos danseuses : recevez tous mes remercîments, seigneurs ; tous s'en sont bien acquittés, mais vous (*à Périclès*), mieux que personne. — Pages, des flambeaux ; conduisez les chevaliers dans leurs chambres : — (*A Périclès.*) J'ai donné ordre que la vôtre fût voisine de la nôtre.

PÉRICLÈS. Je suis aux ordres de votre majesté.

SIMONIDE. Princes, il est trop tard pour conter fleurettes ; car je sais que c'est là le but auquel vous tendez : que chacun aille donc se reposer ; demain chacun fera ses préparatifs de départ.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Tyr. — Un appartement dans le palais du gouverneur.

Entrent HÉLICANUS et ESCANÈS.

HÉLICANUS. Non, non, mon cher Escanès ; apprenez qu'Antiochus était coupable d'inceste : les dieux tout-puissants avaient résolu de ne plus ajourner la vengeance qu'ils tenaient en réserve pour punir son crime abominable ; au moment où, dans tout l'orgueil de sa gloire, il était assis avec sa fille dans un char d'une valeur inestimable, un feu partit du ciel, et réduisit leurs corps en lambeaux ; leurs cadavres hideux exhalaient

une telle puanteur, que ceux qui les adoraient avant leur chute auraient cru souiller leurs mains en leur donnant la sépulture.

ESCANÈS. Cette mort est étrange!

HÉLICANUS. Elle n'est que juste; bien que ce roi fût grand, sa grandeur n'a pu le défendre contre les carreaux du ciel, et le crime a eu sa récompense.

ESCANÈS. C'est très-vrai.

Entrent TROIS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR. Voyez; nul autre que lui n'est admis à le voir en audience particulière [1].

DEUXIÈME SEIGNEUR. Nous ne devons pas souffrir plus longtemps sans nous plaindre.

TROISIÈME SEIGNEUR. Et maudit soit celui qui ne nous secondera pas.

PREMIER SEIGNEUR. Suivez-moi donc.—Seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS. A moi? soyez le bienvenu. Bonjour, messieurs.

PREMIER SEIGNEUR. Sachez que nos douleurs sont au comble et débordent enfin.

HÉLICANUS. Vos douleurs! pourquoi? Ne faites point injure à un prince qui vous est cher.

PREMIER SEIGNEUR. Ne vous faites point injure à vous-même, noble Hélicanus. Si le prince est vivant, qu'il nous soit permis de lui présenter nos hommages, ou que nous sachions du moins quels lieux ont le bonheur de le posséder. S'il est encore de ce monde, nous irons à sa recherche; s'il repose dans sa tombe, nous l'y trouverons : il faut prendre un parti; vivant, qu'il nous gouverne; mort, laissez-nous le pleurer et lui choisir un successeur.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Ce qu'il y a de plus probable, à notre avis, c'est qu'il est mort : or, sachant que ce royaume sans chef, comme une maison sans toiture, ne peut manquer de tomber bientôt en ruine, permettez-nous, seigneur, vous qui connaissez le mieux l'art de gouverner, de vous reconnaître pour notre souverain.

TOUS. Vive le noble Hélicanus!

[1] Cette accusation de partialité n'a pas de suite, et dans le reste du dialogue il n'en est plus question. C'est sans doute une interpolation des acteurs du temps.

HÉLICANUS. Restez fidèles à l'honneur, gardez vos suffrages; si vous aimez le prince Périclès, n'allez pas plus loin. Si je me rendais à vos vœux, pour le bonheur d'un moment, je me plongerais dans une mer d'anxiétés sans fin. Je vous supplie d'attendre encore un an avant d'élire un roi en l'absence de Périclès. Ce temps expiré, s'il n'est pas de retour, ma vieillesse acceptera avec résignation le fardeau que vous voulez lui imposer. Mais si je ne puis obtenir de vous ce témoignage d'attachement, allez en vrais gentilshommes, en nobles sujets, à la recherche de votre roi, et employez à cette recherche toute votre courageuse ardeur. Si vous le retrouvez et le ramenez ici, vous serez les diamants de sa couronne.

PREMIER SEIGNEUR. Il n'y a que les insensés qui refusent de se rendre aux conseils de la sagesse ; puisque le seigneur Hélicanus nous l'ordonne, nous allons commencer nos voyages et nos recherches.

HÉLICANUS. Ainsi vous m'aimez, je vous aime, donnez-moi la main ; quand les appuis d'un état sont unis comme nous le sommes, un royaume est éternel.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Pentapolis. — Un appartement du palais.

Entre SIMONIDE, lisant une lettre ; LES CHEVALIERS l'abordent.

PREMIER CHEVALIER. Salut au roi Simonide.

DEUXIÈME CHEVALIER. Ne pourrions-nous, seigneur, être admis auprès de la princesse ?

SIMONIDE. Nullement; la chose est impossible.

TROISIÈME CHEVALIER. Cela étant, seigneur, nous prenon congé de vous, bien qu'à regret.

Ils sortent.

SIMONIDE, *seul.* Nous en voilà débarrassés. — Revenons maintenant à la lettre de ma fille : elle me dit qu'elle veut avoir le chevalier étranger pour époux; son choix s'accorde avec le mien ; j'en suis charmé, et je veux que le mariage se conclue sans délai. — Doucement, le voici ! — Dissimulons.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS. Que la fortune comble de ses dons le roi Simonide.

SIMONIDE. Je vous en souhaite autant, seigneur. Je vous remercie de votre charmante symphonie de la nuit dernière ;

jamais, je le proteste, mes oreilles n'ont entendu de plus délieuse musique.

PÉRICLÈS. Votre majesté veut bien me donner ces louanges; je ne les mérite pas.

SIMONIDE. Seigneur, en musique vous êtes passé maître.

PÉRICLÈS. Je ne suis que le dernier des écoliers, seigneur.

SIMONIDE. Permettez-moi de vous faire une question : Que pensez-vous de ma fille ?

PÉRICLÈS. Je la considère comme une très-vertueuse princesse.

SIMONIDE. N'est-elle pas belle aussi, dites-moi ?

PÉRICLÈS. Comme un beau jour d'été, merveilleusement belle.

SIMONIDE. Ma fille, seigneur, fait grand cas de vous, si grand cas, — veuillez lire cette lettre, seigneur.

PÉRICLÈS, *à part, après l'avoir parcourue.* Que vois-je ! elle écrit qu'elle aime le chevalier tyrien ; c'est un stratagème du roi pour m'ôter la vie. — (*A Simonide.*) Ne cherchez point, seigneur, à abuser un étranger malheureux, qui n'a jamais aspiré si haut, que d'oser aimer votre fille, et a borné toute son ambition à l'honorer.

SIMONIDE. Tu as ensorcelé ma fille, et tu es un traître.

PÉRICLÈS. Il n'en est rien, seigneur ; une telle offense n'est jamais entrée dans ma pensé, et je n'ai jamais rien fait pour m'attirer son amour ou votre déplaisir. Mes actions sont aussi nobles que mes pensées, qui n'ont jamais trahi en moi une basse origine. Je suis venu à votre cour, attiré par la gloire, et non pour me mettre en rébellion contre vous. Quiconque a de moi une opinion différente, ce glaive lui prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDE, *à part.* Par les dieux, j'applaudis son courage. (*Haut.*) Voici ma fille ; elle pourra l'attester.

Entre THAISA.

SIMONIDE, *continuant.* Oh ! oh ! mademoiselle, vous êtes bien absolue. — Eh quoi ! sans mon consentement, vous donnez votre amour et vos affections à un étranger. — Ecoutez-moi, mademoiselle, soumettez votre volonté à la mienne ; — et vous, seigneur, — laissez-vous diriger par moi, — ou je fais de vous — le mari et la femme. Et pour mieux vous punir, — que Dieu vous

donne bonheur et joie ! Eh bien, êtes-vous consentants tous deux ?

THAÏSA, *à Périclès.* Oui, si vous m'aimez, seigneur.

PÉRICLÈS. Comme ma vie aime le sang qui l'alimente.

Ils sortent [1].

ACTE TROISIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Maintenant le sommeil a mis fin à la fête; dans tout le palais on n'entend plus d'autre bruit que celui des ronflements rendus plus bruyants encore par les estomacs chargés, à la suite de ces noces magnifiques. Le chat, avec s s yeux semblables à deux charbons ardents, fait le guet auprès du trou de la souris, et les grillons chantent à la porte du four, d'autant plus gais, qu'il est plus chaud. L'hymen a conduit la fiancée à sa couche nuptiale, où par la perte de la virginité un enfant est formé.—Soyez attentifs, et que votre imagination remplisse l'intervalle écoulé. Ce que le jeu muet aura d'obscur, je vous l'expliquerai de vive voix.

Jeu muet. — Arrivent Périclès et Simonide, accompagnés de leur suite; un messager les aborde, s'agenouille, et remet une lettre à Périclès. Périclès la montre à Simonide : les Seigneurs se prosternent devant le premier. Puis arrivent Thaïsa enceinte et Lycorida. Simonide montre la lettre à sa fille, qui témoigne sa joie. Elle et Périclès prennent congé de Simonide et s'éloignent; puis Simonide et les Seigneurs de sa suite en font autant.

GOWER. D'actives recherches sont faites aux quatre coins du monde pour retrouver Périclès ; on y met toute la diligence qu'on peut obtenir à force de chevaux, de navires et d'argent.

[1] Cette scène, telle qu'elle existe dans le texte original, est si évidemment en dehors de toutes les conditions du bon sens et de la vraisemblance, que nous avons cru devoir y faire quelques coupures absolument indispensables; en cela nous avons suivi les suggestions du docteur Drake; voilà ce qu'on lit dans l'ouvrage que cet auteur a publié sous ce titre : *Shakspeare et ses contemporains*; chapitre IX, page 472 :

« Qui ne voit que la dernière scène du second acte de Périclès ne contient pas une phrase, pas un mot qui soit dû à la plume de Shakspeare ? et néanmoins il suffirait de la suppression de quelques lignes pour rendre irréprochable et rationnel ce qui, sans cela, ne serait, surtout dans le rôle de Simonide, qu'un issu d'imbécillité, d'absurdité et d'imposture.

Enfin la retraite de Périclès est connue; et on apporte à la cour de Simonide des lettres de Tyr dont voici la teneur : Antiochus et sa fille sont morts; les Tyriens ont voulu placer la couronne sur la tête d'Hélicanus; mais il s'y est refusé; il s'est hâté d'apaiser la rébellion, et a déclaré aux révoltés que, si dans deux fois six lunes Périclès n'est pas revenu dans sa patrie, il se conformera à leur volonté et acceptera la couronne. Ces nouvelles arrivées à Pentapolis y ont excité la joie la plus vive; chacun bat des mains et s'écrie : *Notre héritier présomptif est un roi! qui l'aurait soupçonné? qui aurait pu s'en douter?* Bref, il faut qu'il parte pour Tyr; sa femme, qui est enceinte, exprime le désir de l'accompagner. Qui oserait contrarier ce désir? Je passe sous silence les pleurs et les regrets mutuels. Elle emmène avec elle Lycorida, sa nourrice; et les voilà en mer. Leur navire s'élance sur les vagues de Neptune; déjà la moitié de la distance est franchie; mais de nouveau la fortune se montre inconstante; le nord irrité déchaîne une telle tempête, que, pareil à l'oiseau aquatique qui plonge pour chercher sa nourriture, le malheureux navire monte et descend au gré des vagues. La princesse pousse des cris, et, juste ciel! la terreur la fait accoucher. Ce qui eut lieu ensuite pendant cette effroyable tempête, vous allez le voir se passer sous vos yeux; je ne raconte plus rien; l'action vous fera connaître le reste; mais elle n'aurait pu suppléer à ce que j'ai dit. Figurez-vous que ce théâtre est un vaisseau sur le tillac duquel le prince, jouet des flots, paraît et prend la parole.

Il se retire.

SCÈNE I.

Un navire en pleine mer.

PÉRICLÈS paraît sur le tillac.

PÉRICLÈS. O dieu de ce vaste abîme! apaise ses vagues énormes qui montent jusqu'au ciel et descendent jusqu'aux enfers; toi qui commandes aux vents, ordonne qu'ils quittent l'Océan, et impose-leur des chaînes d'airain! oh! cesse ton assourdissant fracas, redoutable tonnerre; éteins tes flammes rapides et sulfureuses! — O Lycorida, comment va ma femme? — O tempête, veux-tu donc épuiser toute ta fureur? — Le sifflet du capitaine n'est plus entendu; c'est comme un imperceptible chuchotement aux oreilles de la Mort. — Lycorida! — Lucine, ô déité tutélaire qui présides aux mystères de la mater-

nité, qui la nuit prêtes l'oreille aux cris de la mère en travail, transporte ta divinité à bord de ce navire battu des flots; abrége les douleurs de ma femme! — Eh bien! Lycorida! —

Arrive **LYCORIDA**, portant un enfant dans ses bras.

LYCORIDA, *présentant l'enfant à Périclès*. Voilà une créature trop jeune pour un tel lieu; si elle avait la raison, elle mourrait de frayeur, comme il est probable que cela m'arrivera bientôt. Prenez dans vos bras cette portion de votre femme morte.

PÉRICLÈS. Morte! que dis-tu, Lycorida?

LYCORIDA. Calmez-vous, seigneur; n'ajoutez point aux désordres de la tempête. Voilà tout ce qui reste de vivant de votre femme, — une petite fille; à cause d'elle, soyez homme, et maîtrisez-vous.

PÉRICLÈS. O dieux! pourquoi nous faites-vous aimer vos dons précieux, pour nous les ravir ensuite? Nous autres hommes, nous ne reprenons pas ce que nous avons donné, et en cela nous vous offrons l'exemple d'une conduite honorable.

LYCORIDA. Résignez-vous, seigneur, en considération du dépôt qui vous est confié.

PÉRICLÈS, *considérant l'enfant*. Puisse ta vie être paisible! car jamais enfant n'eut une naissance plus orageuse. Que ton caractère soit pacifique et doux; car jamais fille ou fils de prince ne fut plus rudement accueilli à son entrée dans la vie. Que la suite soit heureuse! Le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel se sont réunis pour te faire la nativité la plus bruyante qu'un enfant ait jamais eue: dès ton début dans la vie, tu as fait une perte douloureuse[1] dont ton voyage et tout ce que tu trouveras ici-bas ne t'indemniseront pas. Que les dieux propices jettent sur toi un bienveillant regard!

Arrivent **DEUX MATELOTS**.

PREMIER MATELOT. Comment va le courage, seigneur? Dieu vous garde!

PÉRICLÈS. Le courage ne me manque pas; je ne crains pas la tempête: ce qu'elle pouvait faire de pire pour moi, elle l'a déjà fait. Mais dans l'intérêt de ce pauvre enfant, de ce frêle et novice navigateur, je voudrais qu'elle se calmât.

PREMIER MATELOT, *à un de ses camarades*. Relâche les boulines, entends-tu? maintenant la tempête peut souffler.

[1] La mort de sa mère.

DEUXIÈME MATELOT. Que nous ayons de l'espace; et quand les vagues devraient aller toucher la lune, je ne m'en inquiéterais pas.

PREMIER MATELOT. Seigneur, il faut que la reine soit jetée à la mer; la vague est houleuse, le vent est fort, et ils ne se calmeront que lorsqu'il n'y aura plus de mort à bord du navire.

PÉRICLÈS. C'est une de vos superstitions.

PREMIER MATELOT. Pardonnez-nous, seigneur; c'est une observation qui a été faite en mer, et c'est sérieusement que nous parlons. Prenez votre parti sans délai; il faut absolument qu'elle soit jetée à la mer.

PÉRICLÈS. Faites comme vous le jugerez convenable.—Malheureuse reine!

LYCORIDA. La voilà ici étendue, seigneur.

PÉRICLÈS. La crise de tes douleurs maternelles a été terrible, ma bien-aimée; sans lumière, sans feu; tous les éléments étaient réunis contre toi; il ne me sera pas permis de t'ensevelir pieusement; il faut que sur-le-champ, à peine enfermée dans ton cercueil, je te jette au milieu des flots; là au lieu du marbre d'une tombe, au lieu de lampes sépulcrales, la baleine soufflante et l'onde mugissante pèseront sur ta dépouille gisante parmi les coquillages. — Lycorida, dis à Nestor de m'apporter des aromates, de l'encre, du papier, ma cassette et mes joyaux; dis à Nicandre de m'apporter le coffre garni de satin; dépose l'enfant sur l'oreiller; va, tandis que je ferai à la reine mes pieux adieux : dépêche-toi.

Lycorida s'éloigne.

DEUXIÈME MATELOT. Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse toute calfatée et goudronnée.

PÉRICLÈS. Marin, je te remercie. Dis-moi, quelle côte est celle-ci?

DEUXIÈME MATELOT. Nous sommes à la hauteur de Tharse.

PÉRICLÈS. Gouvernons sur ce point, au lieu de continuer notre voyage vers Tyr. Quand pourrons-nous y arriver?

DEUXIÈME MATELOT. A la pointe du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS. Mets le cap vers Tharse; là j'irai voir Cléon; car l'enfant ne pourrait soutenir la route jusqu'à Tyr : c'est là que je le laisserai entre des mains attentives. Va, marin; je vais dans l'instant t'apporter le corps.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Arrivent CÉRIMON, UN DOMESTIQUE et quelques personnes qui viennent d'échapper à un naufrage.

CÉRIMON. Holà, Philémon !

Entre PHILÉMON.

PHILÉMON. Est-ce que mon maître m'appelle ?

CÉRIMON. Fais du feu, et donne à manger à ces pauvres gens; la nuit a été orageuse et bruyante.

LE DOMESTIQUE. J'ai passé bien des nuits sur mer ; mais je n'en ai jamais enduré de pareille.

CÉRIMON. Votre maître sera mort avant votre retour ; tous les secours seraient impuissants à le rappeler à la vie. (*A Philémon.*) Donne ceci au pharmacien. (*Il lui remet un papier.*) Tu me diras quel résultat cela aura produit.

Philémon, le Domestique et les Naufragés sortent.

Arrivent DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS. Bonjour, seigneur.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Bonjour à votre seigneurie.

CÉRIMON. Messieurs, qui vous a fait lever si matin?

PREMIER BOURGEOIS. Seigneur, nos maisons situées sur le bord de la mer ont ressenti les effets du tremblement de terre; on eût dit que la charpente allait se briser, et tout l'édifice s'écrouler; la surprise et la terreur m'ont fait quitter le logis.

TROISIÈME BOURGEOIS. C'est pour cela que nous vous importunons de si bonne heure; ce n'est pas par zèle matinal.

CÉRIMON. Vous avez bien raison.

PREMIER BOURGEOIS. Mais je m'étonne que, riche comme vous l'êtes, vous ayez secoué de si bonne heure les doux pavots du sommeil; il est étrange qu'on se crée ainsi des fatigues quand on n'y est pas obligé.

CÉRIMON. J'ai toujours considéré la vertu et l'intelligence comme des dons plus précieux que la noblesse et l'opulence ; d'insouciants héritiers peuvent ternir et gaspiller ces dernières, mais les autres nous rendent immortels, et font de l'homme un dieu. On sait que j'ai toujours fait une étude spéciale de la chimie; je me suis initié à ses secrets, et tant par la lecture

que par la pratique, j'ai acquis une connaissance familière des vertus salutaires contenues dans les végétaux, les métaux et les minéraux, et je puis parler des réactions et des cures que produit la nature; je trouve dans cette étude un contentement plus vrai, des jouissances plus vives, que si j'étais dévoré de la soif des honneurs ou occupé à lier mes trésors dans des sacs de soie, pour plaire aux insensés et pour travailler au profit de la mort.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Votre bienfaisance s'est répandue dans Éphèse, où des centaines d'individus sauvés par vous se disent vos créatures. Votre science, votre obligeance personnelle, votre bourse toujours ouverte, vous ont fait une réputation que jamais le temps ne détruira.

Arrivent DEUX DOMESTIQUES, portant un coffre.

UN DOMESTIQUE. Bien; soulevez.

CÉRIMON. Qu'est-ce que cela?

LE DOMESTIQUE. Seigneur, il n'y a qu'un instant, la mer a rejeté ce coffre sur la côte; il doit provenir de quelque naufrage.

CÉRIMON. Déposez-le à terre; nous allons l'examiner.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Seigneur, c'est un cercueil.

CÉRIMON. Quoi qu'il puisse être, il est singulièrement lourd. Qu'on l'ouvre sur-le-champ; si l'estomac de la mer est trop chargé d'or, la fortune a bien fait de la faire dégorger en notre faveur.

DEUXIÈME BOURGEOIS. C'est vrai, seigneur.

CÉRIMON. Comme il est soigneusement calfaté et goudronné! Vous dites donc que la mer l'a jeté sur le rivage?

LE DOMESTIQUE. Je n'ai jamais vu de vague aussi énorme que celle qui l'a lancé sur la côte.

CÉRIMON. Allons, qu'on l'ouvre! doucement! il s'en exhale une odeur délicieuse.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Un parfum délicat.

CÉRIMON. Jamais rien de si doux n'a frappé mon odorat; allons, enlevez-moi cela. — Dieux tout-puissants! que vois-je? un cadavre!

PREMIER BOURGEOIS. Voilà qui est étrange!

CÉRIMON. Enveloppé dans une riche étoffe, enbaumé précieusement avec des sacs tout pleins d'aromates! J'aperçois une inscription! Apollon, permets que j'en déchiffe les caractères!

Il lit.

« Si jamais ce cercueil arrive à terre, je fais savoir, par le
» présent, que moi, le roi Périclès, la mort m'a privé de cette
» reine, digne de tous les trésors du monde. Elle était fille d'un
» roi. Quiconque la trouvera est prié de lui donner la sépul-
» ture; outre les trésors ci-joints, qui le payeront de sa peine,
» puissent les dieux récompenser sa charité! »

Si tu vis, ô Périclès! comme ton cœur doit être brisé de douleur! — Cela a dû se passer cette nuit.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Très-probablement, seigneur.

CÉRIMON. Cette nuit, sans nul doute; car, voyez, quel air de fraîcheur! — Comment ont-ils pu avoir le cœur de la jeter à la mer? Allumez ici du feu; apportez toutes les boîtes qui sont dans mon cabinet. La mort peut usurper sur le domaine de la nature pendant un grand nombre d'heures, et néanmoins le feu de la vie ranimer les esprits engourdis. J'ai entendu parler d'un Egyptien qui était mort depuis neuf heures, et que des moyens convenablement appliqués ont rappelé à la vie.

Entre UN DOMESTIQUE, apportant des boîtes, du linge et du feu.

CÉRIMON, *continuant*. C'est bien, c'est bien; le feu et le linge; — qu'on fasse entendre, je vous prie, la musique rude et triste que nous avons. Redonnez-moi la fiole. — (*A un Domestique.*) Bouge donc, imbécile. La musique, te dis-je. — Donnez-lui de l'air, je vous prie. — Messieurs, cette reine vivra : la nature s'éveille, la chaleur se répand sur tout son être; sa léthargie n'a pas duré cinq heures. Voyez-la renaître; voyez s'épanouir en elle la fleur de la vie!

PREMIER BOURGEOIS. Par vous, seigneur, le ciel ajoute à notre étonnement et vous assure une gloire impérissable.

CÉRIMON. Elle vit; voyez, ses paupières, enveloppe de ces célestes joyaux qu'a perdus Périclès, commencent à entr'ouvrir leurs franges d'or brillant; des diamants de la plus belle eau apparaissent pour doubler la richesse du monde. O vis! et fais-nous pleurer au récit de ton destin, belle et inestimable créature.

Elle remue.

THAÏSA. O Diane chérie, où suis-je? où est mon époux? Quel monde est celui-ci?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Cela n'est-il pas étrange?

PREMIER BOURGEOIS. Tout à fait extraordinaire.

CÉRIMON. Silence, mes amis; aidez-moi; portons-la dans la pièce voisine. Maintenant les plus grandes précautions sont nécessaires; car une rechute serait mortelle. Allons, venez, et qu'Esculape nous soit en aide!

Ils sortent, emportant Thaïsa.

SCÈNE III.

Tharse. — Un appartement dans le palais de Cléon.

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, LYCORIDA et MARINA.

PÉRICLÈS. Très-honoré Cléon, il faut que je parte; mon année est expirée, et Tyr ne jouit que d'une paix précaire. Vous et votre digne compagne, recevez mes sincères remercîments! Que les dieux vous donnent le reste!

CLÉON. Vos malheurs, qui vous portent au cœur une blessure mortelle, ont fait une vive et douloureuse impression sur nous.

DIONYSA. O votre charmante épouse! plût aux dieux que les destins cruels l'eussent amenée ici pour charmer mes regards!

PÉRICLÈS. Il faut nous résigner à la volonté des dieux. Quand je rugirais et entrerais en fureur, comme la mer dans le sein de laquelle elle est gisante, je ne changerais rien à ce qui est. Je charge votre obligeance de veiller sur ma fille Marina, que j'ai ainsi nommée parce qu'elle est née sur mer; je confie à vos soins son enfance, vous suppliant de lui donner une éducation digne d'une princesse, afin que ses qualités égalent sa naissance.

CLÉON. Soyez tranquille, seigneur; vous qui avez nourri mon peuple de votre blé, bienfait pour lequel il vous adresse encore ses bénédictions, notre tendresse vous chérira dans cette enfant. Si j'étais assez vil pour oublier ce devoir, ce peuple secouru par vous se chargerait de me le rappeler; mais si j'ai besoin pour cela d'aiguillon, que les dieux me punissent, moi et les miens, jusqu'à la dernière génération.

PÉRICLÈS. Je vous crois; votre honneur et votre vertu me sont une garantie suffisante sans vos serments. Madame, jusqu'à ce qu'elle soit mariée, j'en jure par la brillante Diane, que nous honorons tous, les ciseaux n'approcheront pas de ma chevelure, dussé-je passer pour bizarre et insensé. Sur quoi, je prends congé. Je m'estimerai heureux des soins que vous voudrez bien donner à l'éducation de mon enfant.

DIONYSA. J'en ai un moi-même, qui ne me sera pas plus cher que le votre, seigneur.

PÉRICLÈS. Madame, recevez mes remercîments et mes vœux.

CLÉON. Nous vous conduirons jusqu'au bord de la mer, puis nous vous livrerons au décevant Neptune et aux plus doux vents du ciel.

PÉRICLÈS. J'accepte votre offre. Venez, madame. — Oh ! point de larmes. Lycorida, point de larmes ; reporte toute ton attention sur ta petite maîtresse, dont ta destinée dépendra plus tard. — Venez, seigneur.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

Éphèse. — Un appartement dans la maison de Cérimon.

Entrent CÉRIMON et THAISA.

CÉRIMON. Madame, cette lettre se trouvait dans votre cercueil, avec quelques joyaux qui sont à votre disposition. Connaissez-vous cette écriture?

THAÏSA. C'est celle de mon époux. Je me rappelle fort bien mon embarquement, à la veille d'accoucher ; quant à savoir si j'ai été délivrée là ou ailleurs, par les dieux, je ne saurais le dire. Mais puisque je ne doit plus espérer de revoir mon époux, le roi Périclès, je veux prendre l'habit de vestale et renoncer pour toujours à la joie.

CÉRIMON. Madame, si telle est votre intention, tout près d'ici est le temple de Diane, où vous pourrez résider jusqu'à la fin de vos jours. En outre, si vous le souhaitez, ma nièce vous y tiendra compagnie.

THAÏSA. Pour toute récompense, je n'ai que des remercîments à vous offrir ; quoique le don soit petit, ma bonne volonté est grande.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. Figurez-vous Périclès à Tyr, accueilli aussi bien qu'il peut le désirer. Nous avons laissé à Ephèse son épouse inconsolable, qui s'est consacrée au culte de Diane. Maintenant reportez votre pensée vers Marina, que notre drame rapide va retrouver à Tharse, élevée par Cléon dans la connaissance de la musique et des lettres ; l'éducation lui a donné tous les talents qui la rendent l'objet de l'admiration générale. Mais, hélas ! le monstre de l'envie, qui poursuit de sa haine toute gloire méritée, cherche à faire périr Marina sous le poignard de la trahison. Notre Cléon a une fille de cette espèce ; elle est grande et prête à soutenir la lutte conjugale : cette fille se nomme Philotène. On assure dans notre histoire, qu'elle ne quittait jamais Marina, soit qu'elle travaillât la soie de ses doigts longs, minces, et blancs comme le lait ; soit que son aiguille acérée piquât la fine toile plus belle encore au sortir de ses mains ; soit que sa voix s'unît aux accords de son luth, et fît taire le chant plaintif de l'oiseau des nuits ; soit que sa plume brillante et fidèle célébrât les louanges de Diane, sa divinité tutélaire. Philotène s'efforce de rivaliser en talents avec la perfection de Marina ; c'est comme si le corbeau voulait rivaliser avec la colombe de Paphos pour la blancheur du plumage. Tous les éloges s'adressent à Marina et lui sont décernés non comme un don, mais comme une dette. Elle éclipse tellement toutes les grâces de Philotène, que l'épouse de Cléon, dévorée d'envie, cherche un assassin qui la délivre de Marina, afin que sa mort laisse sa fille sans égale. Ce qui vient favoriser encore son infâme projet, c'est que Lycorida, notre nourrice, est morte ; et l'instrument de la colère de Dionysa est près de frapper le coup fatal. Je vous laisse assister aux événements non encore accomplis ; seulement je fais marcher le temps ailé au pas boiteux de ma parole ; ce que je ne puis faire qu'autant que votre pensée m'accompagne. — Dionysa s'avance avec Léonin le meurtrier.

Il se retire.

SCÈNE I.

Le rivage de la mer aux environs de Tharse.

Arrivent DIONYSA et LÉONIN.

DIONYSA. Rappelle-toi ton serment : tu as juré de le faire ; ce n'est qu'un coup à frapper, et personne n'en saura jamais rien. Tu ne saurais rien faire dans le monde qui te prenne moins de temps et qui te procure plus de profit. Que la froide conscience ne donne pas à ton cœur des scrupules ; ne te laisse pas attendrir par la pitié, quand tu vois une femme même s'en dépouiller ; et mets dans ta résolution le courage d'un soldat.

LÉONIN. Je le ferai ; mais c'est une belle et bonne créature.

DIONYSA. Raison de plus pour que les dieux la possèdent. La voilà qui s'approche en pleurant, affligée qu'elle est de la mort de sa vieille nourrice. Es-tu décidé ?

LÉONIN. Je le suis.

Arrive MARINA, portant une couronne de fleurs.

MARINA, *se croyant seule*. Non, non, je veux dépouiller la terre de ses fleurs pour en semer le gazon de ta tombe ; les bluets, les soucis, les violettes y seront suspendus en guirlandes tant que durera l'été. Malheureuse que je suis ! née dans une tempête, j'ai coûté la vie à ma mère : ce monde n'est pour moi qu'une tempête permanente qui m'emporte loin de tout ce que j'aime.

DIONYSA. Eh bien, Marina ! pourquoi êtes-vous seule ? Comment se fait-il que ma fille n'est pas avec vous ? Ne vous consumez pas de douleur ; vous avez en moi une nourrice. Mon Dieu ! comme ce chagrin inutile a changé votre visage ! Venez, venez ; donnez-moi votre guirlande de fleurs ; le vent de la mer la flétrirait ! Allez avec Léonin faire un tour de promenade sur le rivage ; l'air y est vif, piquant, et stimule l'appétit : venez ! — Léonin, donnez-lui le bras, et promenez-vous avec elle.

MARINA. Oh ! non, je vous prie ; je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA. Allez, allez ; j'ai pour votre père et pour vous plus que l'affection d'une étrangère ; nous l'attendons d'un jour à l'autre. Quand il viendra et trouvera ainsi défigurée la merveille que nous lui vantions, il regrettera d'avoir fait, pour

venir, un si long voyage. Il nous reprochera, à mon mari et à moi, de n'avoir pas pris soin de vous. Promenez-vous un peu, je vous prie, et reprenez votre gaieté. Conservez en bon état ce teint charmant qui attire les regards des jeunes hommes et des vieillards. Ne vous inquiétez pas de moi; je puis retourner seule à la maison.

MARINA. Je le veux bien, mais je n'en ai pas la moindre envie.

DIONYSA. Allez; je sais que cela vous fera du bien. Léonin, vous vous promènerez au moins une heure : n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

LÉONIN. Je vous le promets, madame.

DIONYSA. Je vous quitte pour quelques instants, ma chère enfant; marchez doucement; ne vous échauffez pas. Oh! il faut que je prenne soin de vous.

MARINA. Je vous remercie, madame. —

Dionysa s'éloigne.

MARINA, *continuant.* Est-ce le vent du sud qui souffle?

LÉONIN. C'est le vent du sud-est.

MARINA. Quand je suis née, c'était le vent du nord.

LÉONIN. Vraiment?

MARINA. Mon père, c'est ma nourrice qui me l'a dit, n'avait pas la moindre peur. *Mes amis!* criait-il aux matelots, et en même temps, ses mains royales maniaient les cordages; il tenait un mât embrassé pendant qu'une mer furieuse se ruait sur le tillac et enlevait un mousse de la hune : *Ah! ah!* s'écria quelqu'un, *tu t'en vas;* et chacun de courir en chancelant de l'avant à l'arrière; le contre-maître sifflait, le capitaine appelait et triplait la confusion.

LÉONIN. Quand cela se passait-il?

MARINA. Quand je suis née. Jamais le vent ni la mer n'eurent plus de violence.

LÉONIN. Allons, dépêchez-vous de dire vos prières.

MARINA. Que voulez-vous dire?

LÉONIN. Si vous voulez quelques instants pour prier, je vous les accorde; priez, mais dépêchez-vous; car les dieux ont l'ouïe bonne, et je dois expédier ma besogne promptement.

MARINA. Voulez-vous donc me tuer?

LÉONIN. Oui, pour obéir à ma maîtresse.

MARINA. Pourquoi en voudrait-elle à mes jours? Autant que

je puis me le rappeler, je ne lui ai jamais fait de mal; je n'ai jamais dit un mot offensant, jamais nui à aucune créature vivante. Oh! croyez-moi, je n'ai jamais tué une souris, ni fait du mal à une mouche; il m'est arrivé de marcher sur un ver sans le vouloir; mais j'en ai pleuré. Qu'ai-je fait? en quoi ma mort peut-elle lui profiter? en quoi ma vie peut-elle la menacer?

LÉONIN. Je suis chargé d'exécuter la chose, non de la raisonner.

MARINA. J'espère bien que rien au monde ne vous la fera faire. Votre air parle en votre faveur, et je vois dans vos yeux que vous avez un bon cœur. Je vous ai vu dernièrement recevoir un coup en séparant deux hommes qui se battaient: en cela vous avez bien agi; agissez de même maintenant; votre maîtresse en veut à ma vie: interposez-vous entre nous, et sauvez-moi; car je suis la plus faible.

LÉONIN. Je l'ai juré, et je tiendrai mon serment.

Pendant que Marina se débat, surviennent des Pirates.

PREMIER PIRATE. Arrête, misérable!

Léonin s'enfuit.

DEUXIÈME PIRATE. Une prise! une prise!

TROISIÈME PIRATE. Part à moi, mes amis, part à moi! embarquons-la sur-le-champ.

Les Pirates s'éloignent avec Marina.

SCÈNE II.

Même lieu.

Revient LÉONIN.

LÉONIN. Ces brigands sont au service du fameux pirate Valdès: ils se sont emparés de Marina. Qu'elle parte: il n'y a plus d'espoir qu'elle revienne jamais. Je jurerai qu'elle est morte et que je l'ai jetée à la mer. — Mais j'attendrai; peut-être ils se contenteront d'en jouir, et ne l'embarqueront pas. Si elle reste, celle qu'ils auront violée sera tuée par moi.

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Mytilène. — Une salle dans une maison de prostitution.

Entrent LE MAITRE, LA MAITRESSE et LAFLÈCHE.

LE MAÎTRE. Laflèche!

LAFLÈCHE. Monsieur?

LE MAÎTRE. Parcours le marché aux esclaves; cherche avec soin. Mitylène est plein de galants. Le manque de femmes nous a fait depuis peu perdre beaucoup d'argent.

LA MAÎTRESSE. Nous n'avons jamais été aussi à court. Nous n'en avons que trois, et elles ne peuvent faire que ce qu'elles peuvent; obligées d'être continuellement en action, elles ne sont plus bonnes à grand'chose.

LE MAÎTRE. Ayons-en donc de nouvelles à quelque prix que ce soit. Il faut de la conscience dans tous les états si on veut prospérer.

LA MAÎTRESSE. Tu dis vrai : ce n'est pas en élevant de malheureux bâtards comme les onze que j'ai élevés, —

LAFLÈCHE. Oui, vous les avez élevés, puis vous les avez remis à terre. Mais voyons, faut-il que j'aille au marché?

LA MAÎTRESSE. Il n'y a pas moyen de faire autrement; les malheureuses que nous avons sont une si pitoyable marchandise, qu'il suffirait d'un vent un peu fort pour les faire tomber en morceaux.

LE MAÎTRE. Tu as raison ; elles sont trop malsaines, en conscience. Le pauvre diable de Transylvanien qui couchait avec la petite vient de mourir.

LAFLÈCHE. Oui; elle l'a promptement expédié; elle en a fait un excellent rôti pour les vers. — Mais je vais parcourir le marché.

Il sort.

LE MAÎTRE. Si j'avais trois ou quatre mille sequins pour vivre tranquille, je planterais là le métier.

LA MAÎTRESSE. Pourquoi, je te prie, planter là le métier? est-ce une chose dont nous aurons à rougir quand nous serons vieux?

LE MAÎTRE. Oh! la réputation ne nous vient pas aussi vite que la marchandise; et la marchandise ne peut être mise en balance avec le danger. Si donc dans notre jeunesse il nous arrive de trouver sous notre main une jolie petite fortune, nous ferons bien de mettre la clef sous la porte. D'ailleurs, les mauvais termes dans lesquels nous sommes avec les dieux, sont une raison pour que nous renoncions au métier.

LA MAÎTRESSE. Allons donc ; les autres pèchent tout aussi bien que nous.

LE MAÎTRE. Tout aussi bien que nous? dis donc, mieux que nous ; nous sommes les pires d'entre les pécheurs. Notre mé-

tier n'est point une profession ; ce n'est pas un état. — Mais voici venir Laflèche.

Entrent DES PIRATES, et LAFLÈCHE, entraînant avec eux Marina.

LAFLÈCHE, *à Marina.* Allons, venez. — (*Aux Pirates.*) Messieurs, vous dites qu'elle est vierge ?

PREMIER PIRATE. Oh ! nous n'en doutons pas.

LAFLÈCHE, *à son maître.* Maître, j'ai proposé un bon prix pour cette pièce. Si vous la trouvez de votre goût, c'est bien ; sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LE MAÎTRE. Laflèche, a-t-elle quelques qualités ?

LAFLÈCHE. Elle a une figure avenante, s'exprime bien, et a d'excellents vêtements : ces qualités-là suffisent pour qu'elle ne soit pas refusée.

LE MAÎTRE. Quel est son prix, Laflèche ?

LAFLÈCHE. On me demande trois mille écus ; pas un liard de moins.

LE MAÎTRE. Bien ! suivez-moi, messieurs ; je vais vous compter votre argent. Ma femme, recevez-la chez nous ; mettez-la au courant de ce qu'elle aura à faire, afin qu'elle ne soit pas novice dans ses fonctions.

Le Maître et les Pirates sortent.

LA MAÎTRESSE. Laflèche, va publier son signalement; tu diras la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son âge, sa virginité non douteuse, et tu t'écrieras : *Celui qui donnera le plus l'aura le premier.* Cette virginité-là se payerait cher, si les hommes étaient ce qu'ils ont été. Va faire ce que je te dis.

LAFLÈCHE. Je vais l'exécuter sur-le-champ.

Il sort.

MARINA. Hélas! pourquoi Léonin a-t-il été si lent à frapper ? Que ne m'a-t-il tuée sur-le-champ sans me parler ? Pourquoi ces pirates, trop peu barbares, ne m'ont-ils pas jetée à la mer pour aller rejoindre ma mère ?

LA MAÎTRESSE. De quoi vous désolez-vous, ma jolie enfant ?

MARINA. De ce que je suis jolie.

LA MAÎTRESSE. Allons, les dieux ne vous ont pas mal partagée!

MARINA. Je ne les accuse pas.

LA MAÎTRESSE. Vous êtes tombée dans mes mains, où vous êtes sûre de vivre.

MARINA. Pourquoi faut-il que j'aie échappé aux mains où j'étais sûre de mourir!

LA MAÎTRESSE. Vous vivrez au sein des plaisirs.

MARINA. Non.

LA MAÎTRESSE. Oui, vous dis-je, et vous tâterez des gens comme il faut dans tous les genres. Oh! vous aurez du bon temps; vous essayerez de tous les tempéraments. Quoi! vous vous bouchez les oreilles?

MARINA. Êtes-vous femme?

LA MAÎTRESSE. Que voulez-vous que je sois, si je ne suis pas femme?

MARINA. Soyez honnête femme, ou ne le soyez point du tout.

LA MAÎTRESSE. Allons donc, petite sotte, je vois que j'aurai à faire avec vous; venez; vous êtes une jeune folle; il faudra bien que vous vous soumettiez.

MARINA. Que les dieux me protégent!

LA MAÎTRESSE. S'il plaît aux dieux, vous aurez des hommes qui vous protégeront, qui vous consoleront, qui vous nourriront, qui vous dégourdiront. — Voilà Laflèche de retour.

Entre LA FLÈCHE.

LA MAÎTRESSE. Eh bien, l'as-tu annoncée dans le marché?

LAFLÈCHE. J'ai donné jusqu'au nombre de ses cheveux; ma voix a tracé son portrait.

LA MAÎTRESSE. Eh bien, dis-moi, comment as-tu trouvé les chalands disposés, surtout les jeunes?

LAFLÈCHE. Ils m'écoutaient comme ils auraient écouté le testament de leur père. Il y avait un Espagnol à qui l'eau venait à la bouche, si bien qu'après avoir entendu la description que j'ai faite, il s'est allé mettre au lit.

LA MAÎTRESSE. Nous le verrons paraître demain avec sa plus belle fraise.

LAFLÈCHE. Dès ce soir. A propos, maîtresse, vous connaissez ce chevalier français qui se balance sur les hanches? Après avoir entendu mon annonce, il a voulu faire un entrechat; mais une douleur l'a saisi, et il a juré qu'il la verrait demain.

LA MAÎTRESSE. Je sais qu'il va nous suivre comme son ombre, et semer l'argent comme du sable.

LAFLÈCHE. S'il arrivait à Mitylène des voyageurs de toutes les nations, cette jeune vierge est une enseigne qui les attirerait tous chez nous.

LA MAÎTRESSE, *à Marina.* Approchez un peu : vous allez

avoir les plus belles chances; ce sont de véritables fortunes. Ecoutez-moi bien; vous devez avoir l'air de faire avec répugnance ce que vous ferez le plus volontiers; de mépriser l'argent, dans les occasions qui vous présentent les gains les plus considérables. Il faut paraître déplorer la vie que vous menez, afin d'exciter la compassion de vos adorateurs. Cette compassion les conduit à avoir bonne opinion de vous, et cette bonne opinion se traduit en profits positifs.

MARINA. Je ne vous comprends pas.

LAFLÈCHE. Oh! menez-la chez vous, maîtresse, menez-la chez vous; un peu d'exercice lui ôtera bientôt cette timidité-là.

LA MAÎTRESSE. Tu as raison, c'est cela même; la jeune fiancée commence par faire en rougissant et en tremblant ce qu'elle fera ensuite sans scrupule.

LAFLÈCHE. Il en est qui se font prier, et d'autres non; au surplus, maîtresse, c'est moi qui ai fait le marché pour l'acquisition de ce morceau, —

LA MAÎTRESSE. Et tu en veux ta part?

LAFLÈCHE. Certainement.

LA MAÎTRESSE. C'est trop juste. (*A Marina.*) Venez, jeunesse; j'aime la tournure de vos vêtements.

LAFLÈCHE. Elle pourra les garder encore.

LA MAÎTRESSE. Laflèche, va répandre cette nouvelle; annonce l'acquisition que nous avons faite; plus les chalands seront nombreux, plus tu y trouveras ton compte. Quand la nature a formé ce friand morceau, elle a eu pour toi de bonnes intentions; va donc dire quelle merveille nous possédons, et tu recueilleras ce que tes rapports auront semé.

LAFLÈCHE. Maîtresse, je vous donne ma parole que le tonnerre n'éveille pas plus tôt les anguilles [1] que mes discours ne stimuleront les libertins; j'en amènerai quelques-uns ce soir.

LA MAÎTRESSE, *à Marina.* Venez, suivez-moi.

MARINA. S'il y a du feu qui brûle, des poignards acérés, des eaux profondes, je garderai ma virginité intacte. Diane, viens en aide à mon projet.

LA MAÎTRESSE. Qu'est-ce que cela nous fait, Diane? Allons, voulez-vous venir avec nous?

Ils sortent.

[1] Le tonnerre ne produit, dit-on, aucune impression sur les poissons, à l'exception de l'anguille, que ce bruit fait sortir de la vase où elle se tient, et qui est alors plus facile à prendre.

SCÈNE IV.

Tharse. — Un appartement dans la maison de Cléon.

Entrent CLÉON et DIONYSA.

DIONYSA. Est-ce que vous êtes fou? Pouvez-vous défaire ce qui est fait?

CLÉON. O Dionysa! le soleil ni la lune n'ont jamais lui sur un meurtre aussi abominable.

DIONYSA. Je crois que vous êtes retombé dans l'enfance.

CLÉON. Quand je posséderais le monde entier, je le donnerais pour que cela n'eût pas eu lieu. Une jeune fille, moins noble encore par sa naissance que par ses vertus, une princesse digne de la première couronne de l'univers! Et ce misérable Léonin que tu as empoisonné! Si tu avais bu à la même coupe que lui, c'eût été un acte de courtoisie digne de ton effroyable forfait. Que répondras-tu quand le noble Périclès te redemandera son enfant?

DIONYSA. Je répondrai qu'elle est morte. Mes soins ne pouvaient commander à la destinée, ni la préserver à jamais de la mort; je dirai qu'elle est morte pendant la nuit; qui peut me contredire? A moins que, dans votre simplicité impie, votre vertueuse indignation ne crie à haute voix que sa mort est le résultat d'un crime.

CLÉON. Oh! laisse-moi; de tous les forfaits commis sous le ciel, les dieux n'en ont point vu de plus affreux.

DIONYSA. Libre à vous de croire que les passereaux fuyant d'ici à tire d'aile iront tout révéler à Périclès. Je rougis quand je songe à la noblesse de votre naissance et à la bassesse de vos sentiments.

CLÉON. Il faudrait avoir dévié du sentier de l'honneur pour approuver un tel acte, même sans y avoir préalablement consenti.

DIONYSA. Eh bien, soit! Cependant, nul, hormis vous, ne sait comment elle est morte, et Léonin parti, nul ne peut le savoir. Elle méprisait ma fille, et s'interposait entre elle et sa fortune. Nul ne daignait jeter les yeux sur notre enfant; tous les regards se portaient sur Marina; notre fille n'était qu'un objet de dédain, indigne d'être regardé; cela me perçait le cœur. Vous trouvez ma conduite dénaturée parce que vous n'aimez pas votre fille; mais moi, je me félicite de ce que j'ai

fait, comme d'un important service rendu à notre unique enfant.

CLÉON. Le ciel te le pardonne?

DIONYSA. Quant à Périclès, que pourrait-il dire? Nous avons suivi en pleurant son convoi ; nous portons encore son deuil ; son monument funéraire élevé à nos frais est presque achevé ; et une épitaphe en lettres d'or fait l'éloge de ses qualités et témoigne de notre sollicitude.

CLÉON. Tu ressembles aux harpies: à un visage d'ange pour saisir ta proie tu joins des serres d'aigle.

DIONYSA. Vous ressemblez à ces insensés qui se plaignent aux dieux de ce que l'hiver tue les mouches ; toutefois, je sais que vous vous laisserez guider par moi.

Ils sortent.

Les environs de Tharse. — On aperçoit le monument funéraire de Marina.

Arrive GOWER.

GOWER. C'est ainsi que nous abrégeons le temps, et rendons courte la route la plus longue ; nous naviguons dans des coquilles de noix ; nous n'avons pour avoir qu'à désirer ; et pour complaire à votre imagination, nous voyageons de rivage en rivage, d'une région à l'autre ; avec votre permission, nous pouvons sans crime parler la même langue dans tous les pays où nous plaçons la scène de notre drame. Ecoutez-moi, je vous prie, moi, qui viens dans les entr'actes vous expliquer la marche de notre histoire. Périclès, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de chevaliers, franchit de nouveau les mers inconstantes pour revoir sa fille, l'unique joie de son cœur. Il confie le gouvernement au vieil Escanès, à qui Hélicanus a déjà conféré de grands honneurs et de hautes dignités ; notez qu'Hélicanus accompagne Périclès. Des vaisseaux bons voiliers et un vent favorable ont amené le roi à Tharse. Donnez-lui la pensée pour pilote, votre pensée suivra plus facilement sa traversée ; il vient pour ramener sa fille à Tyr, sa fille qui est partie avant lui. Voyez-les un moment se mouvoir comme des atomes et des ombres ; je mettrai vos oreilles d'accord avec vos yeux.

Jeu muet. — Arrivent d'un côté Périclès et sa suite ; de l'autre, Cléon et Dionysa. Cléon montre à Périclès la tombe de Marina ; à cette vue, Périclès témoigne la plus vive douleur, revêt un cilice, et s'éloigne dans une affliction profonde. Cléon et Dionysa se retirent.

GOWER. Combien l'hypocrisie peut en imposer à la crédulité! Cette douleur empruntée passe pour douleur véritable; Périclès, accablé d'affliction, quitte Tharse en soupirant et les yeux baignés de larmes, et se rembarque. Il jure de ne jamais laver sa figure, ni couper ses cheveux, revêt un cilice, et met à la voile. Il essuie une tempête qui brise son vaisseau, mais à laquelle il échappe. Permettez, maintenant, que je vous lise l'épitaphe de Marina, composée par la coupable Dionysa.

Il lit l'inscription mise sur le tombeau de Marina.

« Ci-gît la plus belle, la plus douce, la meilleure des jeunes » filles, moissonnée dans son printemps. Celle que la mort a » immolée était Tyrienne et fille de roi; elle se nommait Ma- » rina : à sa naissance, Thétis, fière de lui donner le jour, en- » vahit une partie de la terre; la terre, craignant d'être sub- » mergée, a fait présent au ciel de la fille de Thétis, qui, dans » sa fureur, s'attaque et a juré de s'attaquer sans cesse aux » rochers du rivage. »

Nul masque ne convient si bien au crime que la douce et délicate flatterie. Que Périclès croie sa fille morte, et s'abandonne à la direction de la fortune, pendant que notre drame va nous montrer les tortures de sa fille dans l'asile infâme qu'elle habite. Patience donc, et figurez-vous tous que vous êtes à Mitylène.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Mitylène. — Une rue devant la maison de prostitution.

DEUX BOURGEOIS en sortant.

PREMIER BOURGEOIS. Avez-vous jamais rien entendu de pareil ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non, et je vous promets que je ne remettrai plus les pieds dans une maison de ce genre, une fois qu'elle en sera partie.

PREMIER BOURGEOIS. Mais entendre en pareil lieu prêcher la religion et la vertu! l'auriez-vous jamais pu croire?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Non, non; venez; plus de maison de prostitution. Voulez-vous que nous allions entendre chanter les vestales?

PREMIER BOURGEOIS. Maintenant, je suis prêt à faire tout ce qui est vertueux; mais j'ai quitté pour toujours la voie de la paillardise.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VI.

Même ville. — Une chambre dans la maison de prostitution

Entrent LE MAITRE, LA MAITRESSE et LAFLÈCHE.

LE MAÎTRE. Ma foi, je voudrais, pour le double de ce qu'elle vaut, qu'elle n'eût jamais mis le pied dans la maison.

LA MAÎTRESSE. Fi! la bégueule! elle serait capable de geler le dieu Priape lui-même et de perdre toute une génération. Il faut la faire violer, ou nous en débarrasser; au lieu de remplir ses fonctions avec les pratiques, et d'accomplir les devoirs de notre profession, mademoiselle se rebiffe; elle vous allègue ses raisons, raisons péremptoires; elle prie, elle s'agenouille; elle ferait un puritain du diable s'il lui marchandait un baiser.

LAFLÈCHE. Il faut absolument que je la viole; sans quoi elle nous fera perdre tous nos cavaliers, et fera des prêtres de tous nos sacripans.

LE MAÎTRE. Que le diable l'emporte avec sa bégueulerie!

LA MAÎTRESSE. Voilà le seigneur Lysimaque déguisé.

LAFLÈCHE. Nous aurions l'épée et la robe, si la coquine voulait accueillir les chalands.

Entre LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE. Eh bien! comment vont les virginités?

LA MAÎTRESSE. Que les dieux bénissent votre seigneurie!

LAFLÈCHE. Je suis charmé de voir votre seigneurie en bonne santé.

LYSIMAQUE. Vous avez raison. Vous devez désirer que vos pratiques se portent bien et soient solides sur leurs jambes. (*A la Maîtresse.*) Eh bien, comment va, iniquité salutaire? avez-vous quelque chose dont un honnête homme puisse s'approcher sans craindre le chirurgien?

LA MAÎTRESSE. Nous en avons bien une, seigneur, si elle le voulait. — Mais Mitylène n'a jamais vu sa pareille.

LYSIMAQUE. Vous voulez dire si elle consentait à commettre le péché de paillardise.

LA MAÎTRESSE. Votre seigneurie sait ce que parler veut dire.

LYSIMAQUE. Fort bien; faites-la venir, faites-la venir.

LAFLÈCHE. Pour la fraîcheur, pour la beauté du teint, vous allez voir une rose, seigneur; et ce serait effectivement une rose, si elle avait seulement, —

LYSIMAQUE. Quoi donc, je vous prie?

LAFLÈCHE. Oh! seigneur, je sais être modeste.

LYSIMAQUE. Cela relève la renommée d'un mauvais lieu et lui donne une réputation de chasteté.

Entre MARINA.

LA MAÎTRESSE. Voilà la fleur sur sa tige; — elle n'a pas encore été cueillie, je puis vous l'assurer. N'est-ce pas une belle créature?

LYSIMAQUE. On s'en accommoderait après un long voyage sur mer. Tenez, (*lui montrant de l'argent*) voilà pour vous; — laissez-nous.

LA MAÎTRESSE. Que votre seigneurie veuille bien m'excuser; un mot seulement, et j'ai fini.

LYSIMAQUE. Faites, je vous prie.

LA MAÎTRESSE, *à Marina, qu'elle a prise à part.* Je vous ferai d'abord remarquer que c'est là un homme honorable.

MARINA. Je désire le trouver tel, afin de bien le remarquer.

LA MAÎTRESSE. Ensuite, c'est le gouverneur du pays, et un homme envers qui j'ai des obligations à remplir.

MARINA. S'il gouverne le pays, vous avez effectivement des obligations à remplir envers lui; mais jusqu'à quel point ces obligations sont d'une nature honorable, c'est ce que j'ignore.

LA MAÎTRESSE. Sans plus de façons virginales, répondez-moi: votre intention est-elle de le traiter avec bonté? il emplira d'or votre tablier.

MARINA. Ce qu'il daignera faire pour moi, je l'accepterai avec reconnaissance.

LYSIMAQUE. Avez-vous fini?

LA MAÎTRESSE. Seigneur, elle n'est pas encore façonnée; vous aurez quelque peine à la dresser à votre usage. Allons, nous allons vous laisser seul avec elle.

Le Maître, la Maîtresse et Laflèche sortent.

LYSIMAQUE. Allez. — (*A Marina.*) Ma belle enfant, combien y a-t-il de temps que vous êtes dans cette profession?

MARINA. Quelle profession, seigneur?

LYSIMAQUE. Je ne saurais la nommer sans vous offenser.

MARINA. Ma profession ne saurait m'offenser; veuillez la nommer.

LYSIMAQUE. Depuis combien de temps êtes-vous dans votre état actuel?

MARINA. Je ne me rappelle pas en avoir jamais eu d'autre.

LYSIMAQUE. Avez-vous donc débuté si jeune? Faisiez-vous le métier à cinq ou six ans?

MARINA. Je l'ai fait plus tôt, s'il est vrai que je le fasse maintenant.

LYSIMAQUE. La maison que vous habitez indique que vous êtes une créature mercenaire.

MARINA. Vous connaissez cette maison pour telle, et vous y venez! on m'a dit que vous jouissez d'une réputation honorable, et que vous êtes le gouverneur de ce pays.

LYSIMAQUE. Est-ce que votre maîtresse vous a fait connaître qui je suis?

MARINA. Qui est ma maîtresse?

LYSIMAQUE. Mais votre revendeuse; celle qui plante l'infamie et sème l'iniquité. Oh! je vois que vous avez entendu parler de mon rang, et vous attendez de ma part des attentions plus graves que d'un autre. Mais je vous proteste, ma belle enfant, que j'ai laissé mon rang à la porte, et que je viens ici en ami; allons, conduisez-moi dans quelque chambre particulière. Venez, venez.

MARINA. Si vous êtes homme d'honneur, faites-le voir maintenant. Jutifiez la haute opinion qu'on a de vous.

LYSIMAQUE. Qu'est-ce que j'entends? qu'est-ce j'entends? — Continuez à faire de la sagesse.

MARINA. Je suis innocente et pure, quoique la fortune ennemie m'ait placée dans cet antre fétide, où l'on tient marché de corruption. — Oh! puissent les dieux me délivrer de ce lieu infâme, quand ils devraient faire de moi le plus chétif des oiseaux qui volent dans l'air libre et pur!

LYSIMAQUE. Je ne vous aurais jamais cru capable de si bien parler; je ne me le serais jamais imaginé. Si j'avais apporté ici une âme corrompue, vos paroles l'auraient changée. Tenez, voici de l'or poür vous; persévérez dans la voie droite où vous marchez, et puissent les dieux vous donner la force nécessaire.

MARINA. Que les dieux vous protégent!

LYSIMAQUE. Pour ce qui est de moi, croyez bien que je ne suis pas venu ici avec de mauvaises intentions; car il n'est pas jusqu'aux portes et aux fenêtres de cette maison qui, à mes yeux, ne sentent l'infamie; adieu. Vous êtes un modèle de

vertu, et je ne doute pas que vous n'ayez reçu une éducation distinguée. — Tenez, voilà encore de l'or pour vous. — Qu'il soit maudit, qu'il meure de la mort des infâmes, celui qui vous ravira votre vertu. Si vous entendez parler de moi, ce sera pour votre bien.

Au moment où Lysimaque remet sa bourse dans sa poche, Laflèche entre.

Arrive LAFLÈCHE.

LAFLÈCHE. Que votre seigneurie veuille bien ne pas m'oublier.

LYSIMAQUE. Va-t'en, entremetteur enfâme ! Sans cette jeune fille qui la soutient, cette maison s'écroulerait sur vous et vous ensevelirait tous sous ses débris. Va-t'en.

Il sort.

LAFLÈCHE. Qu'est-ce que cela ? Il nous faut prendre une autre marche. Si je souffre que votre chasteté revêche, qui ne vaut pas un déjeuner dans le pays le moins cher qu'il y ait sous le ciel, ruine toute une maison, que je sois châtré comme un épagneul. Venez.

MARINA. Où voulez-vous me conduire ?

LAFLÈCHE. Je veux avoir votre viginité, ou nous la ferons prendre par le bourreau. Venez; nous ne souffrirons plus que des gens comme il faut soient ainsi éconduits. Venez, vous dis-je.

Rentre LA MAITRESSE.

LA MAÎTRESSE. Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LAFLÈCHE. De pire en pire, maîtresse; elle a tenu un langage de sainteté au seigneur Lysimaque.

LA MAÎTRESSE. Quelle abomination !

LAFLÈCHE. Elle déshonore notre profession à la face des dieux.

LA MAÎTRESSE. Qu'elle soit pendue pour l'éternité !

LAFLÈCHE. Ce seigneur ne demandait pas mieux que de se conduire avec elle en galant homme; elle l'a renvoyé froid comme une boule de neige, et disant ses prières, qui mieux est.

LA MAÎTRESSE. Laflèche, emmène-la; fais d'elle ce que tu voudras : brise la glace de sa virginité, et rends le reste malléable.

LAFLÈCHE. Son terrain fût-il plus incultivable encore qu'il ne l'est, elle sera labourée.

MARINA. Écoutez, écoutez, ô dieux !

LA MAÎTRESSE. Elle conjure, c'est une sorcière; emmène-la. Plût aux dieux qu'elle n'eût jamais mis les pieds chez nous, la

misérable! Elle est née pour consommer notre ruine. Ah! tu ne veux pas subir la loi commune de la femme! Va, va, plat de chasteté, servi avec des baies et du romarin.

Elle sort.

LAFLÈCHE. Allons, mademoiselle, venez avec moi.

MARINA. Que voulez-vous de moi?

LAFLÈCHE. Vous prendre le joyau que vous mettez à si haut prix.

MARINA. D'abord dis-moi une chose.

LAFLÈCHE. Voyons, quelle est-elle?

MARINA. Que souhaiteriez-vous à votre ennemi?

LAFLÈCHE. Je lui souhaiterais d'être mon maître, ou plutôt ma maîtresse.

MARINA. Ils ne sont pas aussi méprisable que toi, car ils sont tes supérieurs. Le plus souffrant des damnés n'échangerait pas sa place contre la tienne : tu sers d'entremetteur aux êtres les plus infâmes; ton oreille est obligée d'entendre les injures de ce qu'il y a de plus vil au monde : ta pitance se compose des restes laissés par des convives impurs.

LAFLÈCHE. Que voulez-vous que je fasse? Que j'aille à la guerre, où, après sept années de service, on a une jambe de moins et pas assez d'argent pour s'en acheter une de bois?

MARINA. Fais toute autre chose que ce que tu fais. Vide les égouts, enlève les immondices, sois valet du bourreau; ces métiers valent encore mieux que le tien; car un singe, s'il pouvait parler, se croirait déshonoré de le prendre. Oh! si les dieux pouvaient me délivrer de ce lieu! Tiens, tiens, voilà de l'or! si ton maître veut tirer de moi quelque profit, annonce que je sais chanter, broder, coudre, danser, sans compter beaucoup d'autres talents dont il est inutile que je me vante. Je m'offre à en donner des leçons : je ne doute pas que cette cité populeuse ne me présente beaucoup d'écolières.

LAFLÈCHE. Mais pouvez-vous réellement enseigner toutes les choses que vous venez de dire?

MARINA. Si je ne le puis pas, ramène-moi à la maison et prostitue-moi au dernier des valets qui la fréquentent.

LAFLÈCHE. Allons, je vais voir ce que je puis faire pour vous; si je puis vous placer, je le ferai.

MARINA. Mais que ce soit chez d'honnêtes femmes!

LAFLÈCHE. A vrai dire, ce n'est guère parmi elles que sont mes connaissances. Mais puisque mon maître et ma maîtresse

vous ont achetée, vous ne pouvez quitter la maison que de leur consentement. Je vais donc leur communiquer votre projet, et je suis certain de les trouver traitables. Venez, je ferai pour vous ce que je pourrai; venez!

Ils sortent.

ACTE CINQUIÈME.

Arrive GOWER.

GOWER. C'est ainsi, suivant notre histoire, que Marina parvient à s'échapper d'une maison infâme, et qu'elle est reçue dans une maison honnête. Elle chante comme une immortelle et danse comme une déesse, en s'accompagnant de sa voix ravissante; elle ferme la bouche aux plus savants clercs; son aiguille reproduit la nature, le bouton naissant, l'oiseau, la branche, la baie rougissante; ses roses rivalisent avec la rose naturelle; sous ses doigts la laine et la soie imitent la cerise vermeille; elle ne manque pas d'élèves de noble race qui la récompensent généreusement; tout ce qu'elle gagne, elle le donne à la misérable dont elle a fui la demeure. Quittons-la un moment et reportons nos pensées vers son père. Nous l'avons laissé en mer. Poussé par les vents, il est arrivé aux lieux que sa fille habite; supposez-le à l'ancre sur cette côte; la ville, ce jour-là, célèbre la fête annuelle du dieu Neptune. Du rivage, Lysimaque a aperçu le navire tyrien avec son noir pavillon et son riche armement; il se hâte d'aller le rejoindre dans sa chaloupe. Appelez de nouveau à votre aide les yeux de votre imagination; supposez que c'est ici le vaste navire de Périclès: c'est là que va se passer l'action, du moins, tout ce qu'il sera possible de vous en représenter. Veuillez vous asseoir et prêter l'oreille.

Il s'éloigne.

SCÈNE I.

La scène est devant Mitylène, à bord du vaisseau de Périclès. Sur le tillac est une tente fermée par un rideau; Périclès y est couché sur un lit de repos. Une chaloupe est amarrée au navire tyrien.

Arrivent DEUX MATELOTS, l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la chaloupe; HÉLICANUS s'avance vers eux.

LE MATELOT TYRIEN, *au matelot de Mitylène.* Où est le

seigneur Hélicanus? il pourra vous répondre. Ah! le voici. — (*A Hélicanus.*) Seigneur, il est arrivé de Mitylène une chaloupe dans laquelle est le gouverneur Lysimaque, qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté?

HÉLICANUS. Que la sienne soit faite! Appelez du monde sur le pont.

LE MATELOT TYRIEN. Holà! messieurs, monseigneur vous demande.

Arrivent DEUX TYRIENS.

HÉLICANUS. Messieurs, des personnages importants vont monter à bord; veuillez leur faire un accueil distingué.

Les Tyriens et les deux Matelots descendent dans la chaloupe.

Arrivent de la chaloupe à bord LYSIMAQUE et PLUSIEURS SEIGNEURS, les DEUX TYRIENS et les DEUX MATELOTS.

LE MATELOT TYRIEN, *à Lysimaque.* Seigneur, voilà l'homme qui peut répondre à toutes vos demandes.

LYSIMAQUE. Salut, vieillard vénérable! Que les dieux vous conservent!

HÉLICANUS. Et vous, seigneur, qu'ils vous donnent une vie plus longue que la mienne, et une mort comme je la voudrais!

LYSIMAQUE. Vos souhaits pour moi sont empreints de bienveillance. Étant sur le rivage, où j'assistais aux cérémonies de la fête de Neptune, j'ai vu arriver ce magnifique navire, et je me suis rendu auprès de vous pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS. D'abord, seigneur, veuillez me dire quelle place vous occupez.

LYSIMAQUE. Celle de gouverneur du pays qui est devant vous.

HÉLICANUS. Seigneur, notre vaisseau vient de Tyr; nous avons à bord le roi, qui depuis trois mois n'a parlé à personne, et n'a pris de nourriture que ce qu'il en fallait pour prolonger ses souffrances.

LYSIMAQUE. Quel est le motif de cette étrange conduite?

HÉLICANUS. Seigneur, ce serait trop long à raconter; qu'il vous suffise de savoir que tout cela provient principalement de la perte d'une épouse et d'une fille bien aimées.

LYSIMAQUE. Ne pourrions-nous le voir?

HÉLICANUS. Vous le pouvez, seigneur; mais cela ne vous servira de rien; il ne parle à personne.

LYSIMAQUE. Néanmoins, veuillez obtempérer à mon désir.

HÉLICANUS. Voyez-le, seigneur. (*Il écarte le rideau; on aperçoit Périclès.*) Cet homme était beau et bien fait, jusqu'à la nuit fatale qui l'a réduit à l'état où vous le voyez.

LYSIMAQUE, *à Périclès.* Seigneur, sire, salut! Les dieux vous conservent! Salut, royale majesté!

HÉLICANUS. C'est inutile; il ne vous parlera pas.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, nous avons à Mitylène une jeune fille qui, j'en ai l'assurance, le ferait parler.

LYSIMAQUE. C'est une bonne idée. Il est certain que son chant harmonieux et ses autres moyens d'attraction pourraient le captiver et arriver jusqu'à son oreille. En ce moment, aussi heureuse que belle, elle est avec ses compagnes dans la forêt ombreuse qui borde ce côté de l'île.

Il parle à l'oreille de l'un des seigneurs de sa suite. Le seigneur descend dans la chaloupe de Lysimaque.

HÉLICANUS. Tout sera inutile; néanmoins, nous ne voulons rien omettre de ce qui pourrait être efficace. Mais puisque vous avez poussé si loin l'obligeance, souffrez que nous en usions encore; permettez-nous de nous procurer des provisions en échange de notre or; non que nous en manquions; mais l'ancienneté des nôtres nous fait éprouver le besoin d'en avoir de fraîches.

LYSIMAQUE. Seigneur, si nous étions capables de vous refuser cet acte de courtoisie, nous mériterions que Dieu affligeât notre province d'autant de sauterelles que nos arbres ont de feuilles. — Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous demander de nouveau de me faire connaître les motifs de la douleur du roi.

HÉLICANUS. Asseyez-vous, seigneur; je vais vous faire ce récit. — Mais voyez, on vient m'interrompre.

Arrivent de la chaloupe sur le tillac MARINA et une Jeune Fille.

LYSIMAQUE. Voici la jeune personne que j'ai envoyé chercher. — Salut, jeune beauté! — N'est-elle pas charmante?

HÉLICANUS. Elle est fort belle!

LYSIMAQUE. Elle est telle, que si j'avais la certitude qu'elle est de bonne maison et de noble race, je ne voudrais pas d'autre épouse, et croirais avoir fait un excellent choix. — Jeune beauté, il s'agit ici d'opérer la guérison d'un roi, et pour cela, les plus brillantes récompenses vous attendent. Si par les moyens qui sont en votre pouvoir, vous réussissez à obtenir de

lui une réponse sur un sujet quelconque, pour reconnaître vos soins, il vous sera donné tout ce que vous demanderez.

MARINA. Seigneur, je ferai mon possible pour le guérir, mais à la condition qu'il n'y aura que ma compagne et moi qui aurons la permission de l'approcher.

LYSIMAQUE. Allons, laissons-la; et puissent les dieux lui accorder de réussir!

Ils s'écartent à quelque distance. Marina chante.

LYSIMAQUE, *continuant.* Fait-il attention à votre chant?

MARINA. Non; il ne nous regarde même pas.

LYSIMAQUE, *à Hélicanus.* Voyez; elle va lui parler.

MARINA, *à Périclès.* Salut, seigneur! Sire, prêtez l'oreille.—

PÉRICLÈS, *se soulevant à demi.* Hum! — Ah!

MARINA. Je suis une jeune fille, seigneur, qui n'ai jamais appelé les regards de personne; mais les regards se sont fixés sur moi comme sur une comète. Celle qui vous parle, seigneur, a enduré une souffrance qui pourrait égaler la vôtre, si elles étaient mises dans la balance. Bien que la fortune inconstante m'ait maltraitée, je suis issue d'ancêtres qui étaient les égaux des rois les plus puissants. Mais le temps a moissonné ma famille, et, mettant le comble à mes malheurs, m'a plongée dans la servitude. — (*A part.*) Je m'arrête; toutefois je sens ma joue brûlante d'une émotion inconnue, et quelque chose me dit tout bas: *Ne t'en va pas avant qu'il ait parlé.*

PÉRICLÈS, *sortant comme d'un rêve, et repoussant Marina.* Fortune, — ancêtres, — famille, — égaler la mienne!—N'est-ce pas cela? — Que disais-tu?

MARINA. Je disais, seigneur, que si ma naissance vous était connue, vous ne me repousseriez pas.

PÉRICLÈS. Je le crois; je t'en prie, tourne encore tes yeux vers moi. Tu ressembles à quelque chose qui. — De quel pays es-tu? de celui-ci?

MARINA. D'aucun. Et pourtant je suis née mortelle, et ne suis pas autre que je ne parais.

PÉRICLÈS. Je suis gros de douleur; laissez-moi mettre au jour des sanglots et des larmes. Ma femme ressemblait à cette jeune fille, et ma fille lui ressemblerait aujourd'hui. Voilà bien le front large de la reine, sa stature, sa taille droite comme un roseau, sa voix argentine, ses yeux, brillants joyaux richement incrustés, sa démarche majestueuse comme celle de

Junon! C'est bien elle; l'oreille dévore avidement ses paroles; plus elle parle, plus on est affamé de l'entendre. — Où demeures-tu?

MARINA. Dans une maison où je suis étrangère; d'ici vous pouvez l'apercevoir.

PÉRICLÈS. Où as-tu été élevée, et comment as-tu acquis ces talents dont tu relèves encore le charme ?

MARINA. Si je disais mon histoire, elle ressemblerait à ces contes auxquels on ne croit pas, même en les racontant.

PÉRICLÈS. Parle, je te prie ; nul mensonge ne peut venir de toi, car tu as l'air modeste comme la Justice, et tu sembles un palais où la Vérité règne, une couronne au front. Je te croirai; j'ajouterai foi à ta relation, même dans ce qu'elle aura d'incroyable, car tu ressembles à quelqu'un qui m'était bien cher. Quelle est ta famille? Ne m'as-tu pas dit, au moment où, après t'avoir aperçue, je te repoussais, que tu étais issue d'honorables ancêtres?

MARINA. Effectivement, je l'ai dit.

PÉRICLÈS. Dis-moi à quelle famille tu appartiens. Il me semble t'avoir entendue dire que tu avais été ballottée de malheurs en malheurs, et que tu croyais tes douleurs égales aux miennes, si on les mettait en regard ?

MARINA. J'ai dit en effet quelque chose de semblable, et n'ai dit que ce que je pensais.

PÉRICLÈS. Conte-moi ton histoire; si elle contient la millième partie de mes souffrances, c'est toi qui est un homme, et moi, j'ai souffert comme une jeune fille; toutefois tu ressembles à la Patience, contemplant les tombes des rois, et désarmant par son sourire le Désespoir. Quels étaient tes parents? comment les as-tu perdus ? Dis-moi ton nom, vierge secourable. Parle, je t'en conjure; viens t'asseoir près de moi.

MARINA. Seigneur, mon nom est Marina.

PÉRICLÈS. Oh ! on se fait de moi un jouet; quelqu'un t'a envoyée ici pour faire rire le monde à mes dépens.

MARINA. Calmez-vous, seigneur, ou je ne dirai plus rien.

PÉRICLÈS. Oui, je serai calme; si tu savais quel tressaillement cela me donne, de t'entendre dire que tu t'appelles Marina !

MARINA. Le nom de Marina m'a été donné par un homme qui avait quelque puissance, par mon père, par un roi.

PÉRICLÈS. Eh quoi ! tu es fille de roi, et ton nom est Marina ?

MARINA. Vous avez dit que vous me croiriez ; mais pour ne pas vous agiter, j'en resterai là.

PÉRICLÈS. Es-tu de chair et de sang ? ton pouls bat-il ? n'es-tu pas une fée ? un vain simulacre ? — n'importe ; parle. Où es-tu née ? et pourquoi t'a-t-on nommée Marina ?

MARINA. On m'a nommée Marina parce que je suis née sur l'Océan.

PÉRICLÈS. Sur l'Océan ! Quelle était ta mère ?

MARINA. Ma mère était la fille d'un roi, qui est morte au moment même où je suis née, ainsi que ma nourrice Lycorida me l'a souvent raconté en pleurant.

PÉRICLÈS. Oh ! arrête un moment ! — (*A part.*) Voilà le rêve le plus extraordinaire dont le sommeil ait jamais bercé l'âme d'un insensé ; c'est impossible. Ma fille est enterrée. — Bien : où as-tu été élevée ? Je veux entendre ton histoire jusqu'au bout, et ne plus t'interrompre.

MARINA. Vous hésitez à me croire : je ferais mieux de me taire.

PÉRICLÈS. Je croirai jusqu'à la dernière syllabe de ce que tu me diras. Cependant, permets : — Comment es-tu venue dans ce pays ? où as-tu été élevée ?

MARINA. Le roi mon père m'avait laissée à Tharse ; là le cruel Cléon et sa femme voulurent me faire assassiner ; ils chargèrent de cet attentat un meurtrier qui déjà avait tiré son poignard pour me frapper, quand des pirates parurent, me délivrèrent, et me conduisirent à Mitylène. Mais, seigneur, que voulez-vous de moi ? pourquoi pleurez-vous ? vous croyez peut-être que je mens ; non, en vérité ; je suis la fille du roi Périclès, si le roi Périclès vit encore.

PÉRICLÈS. Holà, Hélicanus !

HÉLICANUS. Est-ce que mon gracieux seigneur appelle ?

PÉRICLÈS. Tu es un conseiller vertueux, grave, et plein de sagesse : dis-moi, si tu le peux, ce qu'est ou ce que peut être cette jeune fille qui m'a fait ainsi pleurer.

HÉLICANUS. Je l'ignore ; mais nous avons ici le gouverneur de Mitylène qui en parle avec beaucoup d'éloges.

LYSIMAQUE. Elle ne veut jamais dire quelle est sa famille ; quand on le lui demande, elle garde le silence et pleure.

PÉRICLÈS. O vénérable Hélicanus ! frappe-moi, fais-moi une

profonde blessure; inflige-moi quelque douleur actuelle et positive, si tu ne veux que ce torrent de félicité ne surmonte les rives de ma nature mortelle et ne me submerge sous un océan de délices. — Oh! approche, toi qui viens de donner la vie à celui de qui tu as reçu la tienne; toi qui es née sur mer, qu'on a ensevelie à Tharse, et que je retrouve sur mer encore! — O Hélicanus! prosterne-toi, rends grâces aux dieux d'une voix aussi éclatante que celle avec laquelle le tonnerre nous menace. Voilà Marina. — (*A Marina.*) Quel était le nom de ta mère? je ne te demande plus que cela, car la vérité ne saurait être trop confirmée, bien que je ne mette aucun doute à ta véracité.

MARINA. D'abord, seigneur, dites-moi qui vous êtes.

PÉRICLÈS. Je suis le prince Périclès; mais dis-moi maintenant, — car dans tout le reste ton récit est conforme à la vérité, — dis-moi le nom de ma femme, de la reine, jetée au sein des flots, et tu seras l'héritière de mon royaume, et tu rendras la vie à ton père Périclès.

MARINA. Ne me faut-il donc, pour être votre fille, que vous dire que ma mère se nommait Thaïsa? Thaïsa était ma mère; elle est morte en me donnant le jour.

PÉRICLÈS. Sois bénie; relève-toi, tu es ma fille. Qu'on me donne de nouveaux vêtements; c'est ma fille, Hélicanus; elle n'est pas morte à Tharse, comme elle aurait dû l'être, sous les coups du barbare Cléon; elle te contera tout; alors tu te prosterneras, et tu reconnaîtras en elle la fille de ton roi. — Quel est cet homme?

HÉLICANUS. C'est le gouverneur de Mitylène, qui, apprenant la mélancolie où vous êtes plongé, est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS. Je vous embrasse, seigneur. — Donnez-moi mes vêtements: ma vue se trouble! O ciel, bénissez ma fille! Mais écoutez! Quelle est cette musique? — Dis à Hélicanus, ma chère Marina, dis-lui de point en point, car il semble encore en douter, combien il est certain que tu es ma fille. — Mais quelle est cette musique?

HÉLICANUS. Seigneur, je n'entends rien.

PÉRICLÈS. Rien?... c'est l'harmonie des sphères. Écoute, Marina.

LYSIMAQUE. Il ne faut pas le contrarier; flattez sa manie.

PÉRICLÈS. Quels délicieux accords! N'entendez-vous pas?

LYSIMAQUE. De la musique? Seigneur, j'entends, —

PÉRICLÈS. Une musique céleste ; elle chatouille délicieusement mon oreille. Un doux sommeil appesantit mes paupières; qu'on me laisse dormir.

LYSIMAQUE. Un oreiller pour soutenir sa tête.

On ferme le rideau qui forme l'entrée de la tente de Périclès.

LYSIMAQUE, *continuant.* Éloignons-nous tous. — Mes amis, si l'événement répond à mon attente, je me souviendrai de vous.

Lysimaque, Hélicanus, Marina et sa compagne s'éloignent.

SCÈNE II.

Même lieu.

PÉRICLÈS est endormi sur le tillac; **DIANE** lui apparait comme dans une vision.

DIANE. Mon temple est à Éphèse; hâte-toi de t'y rendre, et offre un sacrifice sur mes autels. Là, en présence du peuple et de toutes mes vestales réunies, raconte comment tu as perdu ta femme sur mer; raconte dans ton langage pathétique et vrai tes malheurs et ceux de ta fille. Exécute mes ordres, ou tu vivras malheureux; obéis, et, j'en atteste mon arc d'argent, tu seras heureux. Eveille-toi, et dis ce que tu as rêvé.

Diane disparaît.

PÉRICLÈS. Céleste Diane, déesse au disque argenté, je t'obéirai! — Hélicanus!

Arrivent **LYSIMAQUE, HÉLICANUS** et **MARINA.**

HÉLICANUS. Seigneur!

PÉRICLÈS. Je voulais aller à Tharse pour punir l'inhospitalier Cléon, mais avant, d'autres devoirs me réclament; que notre proue soit tournée vers Ephèse; tu sauras bientôt pourquoi. — (*A Lysimaque.*) Voulez-vous nous permettre, seigneur, de nous reposer sur vos rivages, et d'y acheter les provisions dont nous aurons besoin?

LYSIMAQUE. De tout mon cœur, seigneur; quand vous serez débarqué, j'ai moi-même une demande à vous faire.

PÉRICLÈS. Je vous l'accorderai, dussiez-vous me demander la main de ma fille; car il paraît que vous vous êtes noblement conduit avec elle.

LYSIMAQUE. Seigneur, prêtez-moi votre bras.

PÉRICLÈS. Viens, Marina.

Ils s'éloignent.

Devant le temple de Diane à Éphèse.

Arrive GOWER.

GOWER. Maintenant notre sablier est presque écoulé; encore un peu, et tout sera fini. Je vous demande pour dernière grâce, — et cette indulgence me soulagera, — de vouloir bien vous représenter les fêtes, les spectacles, la musique, les acclamations, par lesquels le gouverneur a dû accueillir le roi à Mitylène. Il a si bien fait que la main de la belle Marina lui a été promise; mais son hymen n'aura lieu qu'après que le roi aura offert à Diane son sacrifice. Il part donc pour Ephèse; vous êtes priés de franchir l'intervalle dans votre imagination; la voile s'enfle, le vaisseau vole; tout se passe heureusement. Vous voyez le temple d'Ephèse, notre roi et toute sa société. S'il y est arrivé si tôt, c'est grâce à votre indulgence.

Il se retire.

SCÈNE III.

L'intérieur du temple de Diane à Éphèse.

Thaïsa, en sa qualité de grande prêtresse, est debout, à côté de l'autel; de chaque côté sont rangées les vestales; Cérimon est présent, ainsi qu'un grand nombre d'autres habitants d'Éphèse.

Entrent PÉRICLÈS et sa suite; LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA et une Jeune Fille, sa compagne.

PÉRICLÈS. Salut, Diane! Pour accomplir ta volonté juste, je déclare ici que je suis le roi de Tyr; obligé de fuir loin de mon pays, j'ai épousé à Pentapolis la belle Thaïsa. Elle est morte en mer, en donnant le jour à une fille que j'ai nommée Marina, et qui, ô déesse! porte ta blanche livrée. Je l'avais confiée à Tharse aux soins de Cléon; lorsqu'elle eut qutorze ans, il voulut la faire périr; mais son heureuse étoile la mena à Mitylène; le hasard m'ayant conduit près de cette ville, le bonheur a voulu qu'elle vînt à bord de mon navire, où elle s'est fait reconnaître pour ma fille.

THAÏSA. Bonté divine! — vous êtes, vous êtes, — ô Périclès!

Elle s'évanouit.

PÉRICLÈS. Que veut dire cette femme? Elle se meurt! du secours, messieurs!

CÉRIMON, *s'avançant*. Noble seigneur, si vous avez dit la vérité devant l'autel de Diane, voilà votre femme.

PÉRICLÈS. Non, vénérable vieillard; je l'ai jetée à la mer de mes propres mains.

CÉRIMON. Non loin de cette côte, je le sais.

PÉRICLÈS. C'est certain.

CÉRIMON. Occupez-vous d'elle, — ce n'est qu'un excès de joie. Par une matinée orageuse, cette femme a été jetée par les flots sur ce rivage. J'ai ouvert le cercueil où elle était renfermée, et où j'ai trouvé de riches joyaux. Je l'ai rappelée à la vie, et placée ici dans le temple de Diane.

PÉRICLÈS. Ces joyaux, puis-je les voir?

CÉRIMON. Seigneur, on vous les présentera chez moi, où je vous invite à vous rendre. Voyez; voilà que Thaïsa a repris ses sens.

THAÏSA. Oh! que je le voie! si ce n'est pas lui, le caractère saint dont je suis revêtue imposera silence à mes sens, en dépit du témoignage de mes yeux. O seigneur! n'êtes-vous pas Périclès? Vous avez sa voix; vous êtes son image. N'avez-vous pas parlé d'une tempête, d'une naissance, d'une mort?

PÉRICLÈS. C'est la voix de ma Thaïsa qui n'est plus.

THAÏSA. Je suis Thaïsa qu'on a crue morte, et qu'on a jetée à la mer.

PÉRICLÈS. Immortelle Diane!

THAÏSA. A présent je vous remets mieux. — Le jour où, les larmes aux yeux, nous quittâmes Pentapolis, le roi mon père vous remit cette bague.

Elle lui montre une bague.

PÉRICLÈS. Assez, assez, grands dieux! vos faveurs actuelles me font trouver légères mes misères passées. Faites qu'en touchant ses lèvres je me fonde de plaisir et qu'on ne me voie plus. — (*A Thaïsa.*) Oh! viens, que je t'ensevelisse une seconde fois dans mes bras.

MARINA. Je sens mon cœur bondir, prêt à s'élancer dans le sein de ma mère.

Elle tombe à genoux devant Thaïsa.

PÉRICLÈS, *à Thaïsa.* Regarde cette jeune fille agenouillée! c'est la chair de ta chair, l'enfant que tu m'as donnée sur mer, et que pour cette raison j'ai nommée Marina.

THAÏSA. Je te bénis, ma fille!

HÉLICANUS. Reine, je vous salue.

THAÏSA. Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS. Vous m'avez entendu dire que lorsque je quittai Tyr, je confiai le gouvernement à un sage vieillard. Vous rappelez-vous son nom ? je vous l'ai souvent nommé.

THAÏSA. C'était Hélicanus.

PÉRICLÈS. Nouvelle confirmation. Embrassez-le, ma chère Thaïsa ; c'est lui-même. Maintenant je brûle d'apprendre comment on vous a trouvée, comment on a pu vous rendre à la vie, et qui je dois, après les dieux, remercier de cet éclatant miracle.

THAÏSA. C'est le seigneur Cérimon ; lui, par qui les dieux ont fait éclater leur pouvoir, pourra tout vous conter dans le plus grand détail.

PÉRICLÈS. Les dieux n'ont pas de ministre mortel plus semblable à un dieu que vous, vénérable vieillard. Dites-moi comment cette reine morte a pu revivre.

CÉRIMON. Je le ferai, seigneur ; mais veuillez auparavant me suivre chez moi, où je vous ferai voir les joyaux trouvés avec votre épouse ; je vous dirai aussi comment elle a été placée dans ce temple ; je n'omettrai aucun détail nécessaire.

PÉRICLÈS. Diane, divinité pure, je te bénis de ta vision, et je t'offrirai mes oblations nocturnes. Thaïsa, (*montrant Lisymaque*) ce prince est l'honorable fiancé de votre fille, et sera son époux à Pentapolis. Maintenant, cette chevelure inculte qui me donne un air si sauvage, je la ferai tailler, ma bien-aimée Marina, et cette barbe, dont pendant quatorze ans le rasoir n'a point approché, je l'ornerai pour le jour de tes noces.

THAÏSA. Le seigneur Cérimon a reçu la nouvelle authentique de la mort de mon père.

PÉRICLÈS. Que le ciel le place au rang des astres ! C'est dans son royaume, ma bien-aimée, que nous célébrerons leur hymen et que nous passerons le reste de nos jours : notre fils et notre fille règneront à Tyr. Seigneur Cérimon, je suis impatient d'entendre votre récit. — Passez devant, seigneur.

Ils sortent.

Arrive GOWER.

GOWER. Dans Antiochus et sa fille vous avez vu le crime incestueux recevoir son juste châtiment. Dans Périclès, sa femme et sa fille, bien qu'assaillis par les plus douloureux revers de fortune, vous avez vu la vertu sauvée des coups de la destruction, conduite par la main du ciel, et couronnée à

la de bonheur et de joie. Dans Hélicanus vous avez distin-g a loyauté sincère et fidèle ; dans Cérimon, le mérite de la s ce uni à celui de la vertu bienfaisante. Quant au coupable C n et à sa femme, à peine le bruit de son crime infâme et l m respecté de Périclès se sont-ils répandus, que la fureur d citoyens a éclaté, si bien qu'il a été brûlé dans son palais av tous les siens. Ainsi, les dieux ont voulu le punir d'un meurtre qu'il n'avait pas commis en effet, mais qu'il avait voulu commettre. Sur quoi, vous remerciant de votre indulgence, nous vous souhaitons bien de la joie! Notre pièce est finie.

Gower se retire.

FIN DE PÉRICLÈS.

COMME IL VOUS PLAIRA,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DUC LÉGITIME, exilé.

FRÉDÉRIC, frère du duc et usurpateur de son duché.

AMIENS, } JACQUES, } seigneurs qui ont suivi le duc dans son exil.

LE BEAU, seigneur attaché à la cour de Frédéric.

SON LUTTEUR.

OLIVIER, } JAMES, } ORLANDO, } fils de sire Roland-des-Bois.

ADAM, } DENIS, } domestiques d'Olivier.

PIERRE-DE-TOUCHE, bouffon.

OLIVIER SERMON, curé de village.

CORIN, } SYLVIUS, } bergers.

GUILLAUME, villageois, amoureux d'Audrey.

UN PERSONNAGE représentant l'Hymen.

ROSALINDE, fille du duc exilé.

CÉLIE, fille de Frédéric.

PHÉBÉ, bergère.

AUDREY, jeune paysanne.

Seigneurs de la suite des deux ducs, Pages, Chasseurs, Domestiques, etc.

La scène se passe d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier; puis, tantôt à la cour de l'usurpateur, tantôt dans la forêt des Ardennes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un jardin près de la maison d'Olivier.

Arrivent ORLANDO et ADAM.

ORLANDO. Autant que je me le rappelle, Adam, voilà comment les choses ont été réglées. Il ne m'a légué par son testament qu'une chétive somme de mille écus; en outre, comme tu dis, il a chargé mon frère Olivier, sous peine de sa malédiction, de m'élever d'une manière convenable; et voilà la cause de mes chagrins. Mon frère James, défrayé par lui, fréquente les écoles, où l'on dit qu'il fait des progrès merveilleux. Quant à moi, il me condamne à mener ici une vie rustique; ou, pour mieux dire, il me laisse à l'étable comme une bête brute. Est-ce me donner l'éducation qui convient à ma naissance que de me traiter comme il traite ses bœufs? Ses chevaux sont mieux élevés que moi; car, outre qu'on les nourrit bien, on les dresse au manége, et, dans ce but, des écuyers sont engagés à grands frais. Mais moi, son frère, je n'acquiers sous sa tutelle que de

la croissance, avantage pour lequel je ne lui ai pas plus d'obligation que les animaux qui se vautrent sur ses fumiers. En retour de ce rien qu'il me prodigue avec tant de libéralité, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu que la nature m'a donné. Il me fait manger avec ses valets, me dénie les droits d'un frère, et autant que cela dépend de lui, étouffe ma noblesse sous la grossièreté de mon éducation. Adam, voilà ce qui m'afflige; et la fierté de mon père, que je crois porter au-dedans de moi, commence à se révolter contre cette servitude; je suis résolu à ne plus l'endurer; et cependant je ne connais aucun expédient raisonnable pour m'y soustraire.

Arrive OLIVIER.

ADAM. Voici votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO. Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me rudoyer.

OLIVIER. Eh bien! messire, que faites-vous ici?

ORLANDO. Rien; on m'apprend à ne rien faire.

OLIVIER. Que défaites-vous donc?

ORLANDO. Je vous aide à défaire, par l'oisiveté, l'ouvrage de Dieu, votre chétif et indigne frère.

OLIVIER. Messire, plutôt que de ne rien faire, essayez de faire le mal.

ORLANDO. Irai-je garder vos pourceaux et manger des glands avec eux? Ai-je dépensé follement ma portion de patrimoine, pour en être réduit à une telle pénurie?

OLIVIER. Savez-vous où vous êtes, messire?

ORLANDO. Oh! parfaitement; je suis dans votre jardin.

OLIVIER. Savez-vous devant qui vous êtes, messire?

ORLANDO. Oui; beaucoup mieux que celui devant lequel je me trouve ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et les liens du sang vous font un devoir de voir en moi un frère. La coutume des nations vous accorde par courtoisie la supériorité sur moi, parce que vous êtes le premier né; mais quand il y aurait vingt frères entre nous, nous n'en sommes pas moins du même sang; je tiens autant de mon père que vous pouvez en tenir; j'avoue, cependant, qu'étant venu au monde avant moi, cette circonstance vous donne le pas sur moi pour l'âge.

OLIVIER, *levant la main pour le frapper.* Comment donc, jeune drôle!

ORLANDO, *le prenant à la gorge.* Allons, allons, mon frère aîné, vous êtes trop jeune pour cela.

OLIVIER. Tu portes la main sur moi, vilain[1] !

ORLANDO. Je ne suis pas un vilain : je suis le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois; il était mon père, et celui-là est un triple vilain, qui dit qu'un tel père a pu engendrer des vilains. Si tu n'étais pas mon frère, cette main ne lâcherait pas ta gorge que l'autre ne t'eût arraché la langue pour avoir osé parler ainsi ; tu t'es calomnié toi-même.

ADAM. Seigneurs, modérez-vous; par égard pour la mémoire de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER. Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO. Je te lâcherai quand il me plaira : il faut que tu m'entendes. Mon père t'a chargé, par son testament, de me donner une bonne éducation ; tu m'as élevé comme un rustre, cherchant à éteindre, à étouffer en moi toutes les nobles qualités : le génie de mon père a grandi en moi, et je ne veux plus endurer un pareil traitement; accorde-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou donne-moi la chétive portion que mon père m'a laissée par son testament; avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER. Et que prétends-tu faire? Mendier, sans doute, quand cet argent sera dépensé. Allons, messire, rentrez, je ne serai pas longtemps importuné de votre présence : vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi, je vous prie.

ORLANDO. Je vous laisse; je ne veux point pousser les choses au delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER, *à Adam.* Rentre avec lui, toi, vieux chien.

ADAM. Vieux chien? c'est donc là ma récompense! Il est très-vrai que j'ai perdu mes dents à votre service.—Mon vieux maître, — Dieu veuille avoir son âme, — ne m'aurait pas dit un pareil mot.

Orlando et Adam s'éloignent.

OLIVIER, *seul.* Ah! c'est comme cela? Tu le prends sur ce ton avec moi? Je corrigerai ta vivacité ; et par-dessus le marché tu n'auras pas les mille écus. Holà, Denis.

Arrive DENIS.

DENIS. Vous m'appelez, seigneur ?

[1] Le mot *vilain* est pris ici dans le sens de cerf, de roturier.

OLIVIER. Charles, le tuteur du duc, ne s'est-il pas présenté pour me parler ?

DENIS. Il est à la porte, et demande à vous voir.

OLIVIER. Fais-le venir.

Denis s'éloigne.

OLIVIER, *continuant.* C'est un excellent moyen ; c'est demain que la lutte aura lieu.

Arrive CHARLES.

CHARLES. Bonjour, seigneur.

OLIVIER. C'est vous, monsieur Charles ! Quelles nouvelles de fraîche date à la nouvelle cour ?

CHARLES. Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, à savoir que l'ancien duc est banni par son jeune frère, le nouveau duc, et qu'il a été volontairement suivi dans son exil par trois ou quatre seigneurs qui lui sont attachés, et dont les biens et les revenus ont enrichi le nouveau duc, ce qui fait qu'il n'a pas demandé mieux que de les voir partir.

OLIVIER. Pourriez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père ?

CHARLES. Oh ! non ; car la fille du nouveau duc, sa cousine, l'aime si tendrement, — ayant été élevées ensemble depuis le berceau, — qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur après son départ. Elle est à la cour auprès de son oncle, qui la chérit comme sa propre fille, et jamais on n'a vu deux femmes s'aimer comme elles s'aiment.

OLIVIER. Où doit résider l'ancien duc ?

CHARLES. On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, accompagné d'une troupe de joyeux compagnons, et que là, ils vivent comme le vieux Robin-Hood d'Angleterre. On dit que chaque jour de jeunes gentilshommes viennent se réunir à lui, et qu'ils laissent couler le temps, exempts de tout souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

OLIVIER. Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc ?

CHARLES. Oui, seigneur ; et c'est à ce sujet que je viens vous parler. On m'a donné secrètement à entendre que votre jeune frère Orlando est dans l'intention de se mesurer contre moi. Demain, seigneur, je lutte pour soutenir ma réputation, et bien heureux sera celui qui sortira de mes mains sans quelque membre rompu. Votre frère est jeune et délicat ; et, par égard

pour vous, je ne voudrais pas lui faire de mal; mais je ne pourrai m'en dispenser, dans l'intérêt de mon honneur, s'il entre en lice avec moi. Mu par l'intérêt que je vous porte, je suis venu vous en avertir, afin que vous le détourniez de sa résolution, ou preniez d'avance votre parti sur l'échec infaillible qui l'attend; car il l'aura cherché lui-même, et bien malgré moi.

OLIVIER. Charles, je vous remercie de la preuve d'affection que vous me donnez, et je compte vous témoigner ma reconnaissance. Je savais l'intention de mon frère ; j'ai cherché sous main à l'en dissuader, mais sa résolution est inébranlable. Charles, je vous dirai entre nous que c'est le jeune drôle le plus opiniâtre de France ; plein d'ambition, envieux émule des qualités d'autrui, tramant de lâches complots contre moi qui suis son frère ; c'est pourquoi je l'abandonne à votre discrétion. J'aime autant que vous lui brisiez le cou qu'un doigt; et, faites-y bien attention, si vous ne lui infligez qu'une correction légère, ou s'il n'obtient pas sur vous un triomphe complet, il emploiera contre vous le poison, vous fera tomber dans quelque piége perfide, et ne vous quittera pas qu'il ne vous ait ôté la vie par un moyen indirect quelconque. Car, je vous l'assure, et je vous le dis les larmes aux yeux, il n'y a pas dans le monde entier de jeune scélérat qui lui soit comparable. Je ne vous en parle qu'avec l'indulgence d'un frère ; mais si je vous le dépeignais tel qu'il est, je ne pourrais vous cacher ma rougeur et mes larmes, et vous pâliriez d'étonnement et d'effroi.

CHARLES. Je suis fort aise d'être venu vous voir : s'il se présente demain, je lui donnerai son compte; si jamais après cela il marche sans béquilles, je veux ne plus disputer désormais le prix de la lutte. Sur ce, que Dieu vous garde !

Il s'éloigne.

OLIVIER, *seul.* Adieu, Charles. — Allons maintenant stimuler notre jeune athlète ; j'espère que je vais en être débarrassé. Sur mon âme, je ne sais pourquoi, mais je ne hais rien tant que lui. Cependant il est bon, instruit sans avoir jamais fréquenté les écoles, plein de nobles sentiments et adoré de tout le monde; tellement aimé, et surtout de mes gens qui le connaissent mieux que personne, qu'on ne fait pas de moi tout le cas qu'on devrait : mais cela ne durera pas; le lutteur y mettra bon ordre. Il ne me reste plus qu'à exciter notre jeune homme à entrer en lice, et j'y vais de ce pas.

Il s'éloigne.

SCÈNE II.

Une pelouse devant le palais du Duc.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

CÉLIE. Je t'en prie, Rosalinde, ma bonne cousine, sois plus gaie.

ROSALINDE. Ma chère Célie, je montre plus de gaieté que je n'en ai, et tu veux que j'en montre encore davantage? A moins que tu ne m'apprennes à oublier un père exilé, n'espère pas que je me livre à aucune joie extraordinaire.

CÉLIE. Je vois par là que tu ne m'aimes pas autant que je t'aime; si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses restée avec moi, mon amitié m'aurait fait trouver un père dans le tien ; tu en ferais autant si ton affection était de la même trempe que la mienne.

ROSALINDE. Eh bien ! j'oublierai ma position pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE. Tu le sais, mon père n'a d'enfant que moi, et il n'est pas probable qu'il en ait jamais d'autre; à sa mort, tu seras véritablement son héritière ; car ce qu'il a pris à ton père par force, je te le rendrai par affection ; sur mon honneur, je le ferai ; et si jamais je viole ce serment, puissé-je devenir un monstre ! Ainsi, ma charmante Rose, ma Rose bien aimée, sois gaie.

ROSALINDE. Désormais je veux l'être, et m'occuper à chercher des amusements. Voyons : si nous devenions amoureuses? que t'en semble?

CÉLIE. Si tu m'en crois, fais de l'amour un amusement, mais n'aime sérieusement aucun homme; et même ne t'engage pas si avant dans ce jeu-là, que tu n'en puisses sortir avec ton innocence intacte et l'honneur sauf.

ROSALINDE. Eh bien ! à quoi nous amuserons-nous?

CÉLIE. Moquons-nous de la Fortune, cette bonne femme assise à son rouet, afin qu'elle apprenne à répartir désormais ses dons avec équité.

ROSALINDE. Je voudrais que cela fût en notre pouvoir; car ses bienfaits sont on ne peut plus mal placés, et la généreuse aveugle commet d'étranges méprises dans les lots qu'elle assigne aux femmes.

CÉLIE. C'est vrai ; à celles à qui elle donne la beauté, il est

rare qu'elle accorde la vertu; et celles qu'elle fait vertueuses, elle les fait presque toujours singulièrement laides.

ROSALINDE. Tu confonds les attributions de la Fortune avec celles de la Nature : la Fortune préside aux avantages de ce monde ; elle ne peut rien sur la conformation physique.

Arrive PIERRE-DE-TOUCHE.

CÉLIE. Non? Quand la Nature a formé une belle créature, ne peut-il pas se faire par un des coups de la Fortune, qu'elle tombe dans le feu? — Quoique la Nature nous ait donné assez d'esprit pour invectiver la Fortune, n'a-t-elle pas envoyé cet imbécile (*montrant Pierre-de-Touche*) pour couper court à la conversation?

ROSALINDE. En effet, la Fortune est bien rigoureuse envers la Nature quand elle se sert de la sottise des uns pour enrayer l'esprit des autres.

CÉLIE. Peut-être n'est-ce pas l'ouvrage de la Fortune, mais bien de la Nature, qui, jugeant notre intelligence trop obtuse pour nous entretenir de deux divinités aussi puissantes, nous envoie ce bouffon pour l'aiguiser; car la stupidité d'un sot sert à l'esprit de pierre à aiguiser. (*A Pierre-de-Touche.*) Eh bien, phénix d'intelligence, où vas-tu?

PIERRE-DE-TOUCHE. Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE. Tu es le messager qu'il m'envoie?

PIERRE-DE-TOUCHE. Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE. De qui as-tu appris ce serment-là, nigaud?

PIERRE-DE-TOUCHE. D'un certain chevalier qui jurait par son honneur que les crêpes étaient bonnes, et que la moutarde ne valait rien; or, je vous l'assure, les crêpes ne valaient rien, et la moutarde était bonne; et néanmoins le chevalier ne se parjurait pas.

CÉLIE. Comment, dans ton immense amas d'intelligence, trouveras-tu les moyens de nous prouver cela?

ROSALINDE. Voyons, démusèle ta sagesse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Avancez-vous toutes deux; caressez-vous le menton, et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIE. Par nos barbes, si nous en avions, tu en es un.

PIERRE-DE-TOUCHE. Par ma coquinerie, si j'en avais, dans

ce cas-là j'en serais un. Mais quand vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne vous parjurez point ; pas plus que le chevalier en question jurant par son honneur, car il n'en avait pas ; ou s'il en avait, il l'avait répudié longtemps avant d'avoir vu lesdites crêpes ou ladite moutarde.

CÉLIE. Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler.

PIERRE-DE-TOUCHE. De quelqu'un que le vieux Frédéric, votre père, aime beaucoup.

CÉLIE. L'amitié de mon père suffit pour qu'il ait droit au respect! Ne parle plus de lui ; un de ces jours, tu te feras fustiger pour ta médisance.

PIERRE-DE-TOUCHE. Quel dommage que les fous ne puissent pas reprendre sagement les sages qui agissent follement !

CÉLIE. Sur ma parole, tu dis vrai ; car depuis qu'on impose silence au peu d'esprit qu'ont les fous, le peu de folie qu'ont les sages fait beaucoup d'étalage. Voici venir monsieur Le Beau.

Arrive LE BEAU.

ROSALINDE. La bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE. Qu'il va nous dégorger comme font les pigeons quand ils donnent la nourriture à leurs petits.

ROSALINDE. En ce cas, nous allons être bourrées de nouvelles.

CÉLIE. Tant mieux ; nous n'en serons que meilleures à vendre. — Bonjour, monsieur Le Beau ; qu'y a-t-il de nouveau ?

LE BEAU. Belles princesses, vous avez perdu un grand divertissement.

CÉLIE. Un divertissement ? de quelle couleur ?

LE BEAU. De quelle couleur, madame? que voulez-vous que je réponde ?

ROSALINDE. Ce que ton esprit et le hasard t'inspireront.

PIERRE-DE-TOUCHE. Ou ce qu'il plaira au destin.

CÉLIE. Bien dit; tu n'y vas pas de main morte.

PIERRE-DE-TOUCHE. Si je renonçais à mes priviléges, —

ROSALINDE. Tu te perdrais de réputation.

LE BEAU. Vous me rendez tout interdit, mesdames. Je voulais vous parler d'une magnifique lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE. Contez-nous comment elle s'est passée.

LE BEAU. Je vous en conterai le commencement, et si cela vous amuse, vous en pourrez voir la fin ; car le plus beau est encore à faire ; et pour l'exécuter, vous allez les voir arriver ici tout à l'heure.

CÉLIE. Voyons donc le commencement qui est déjà mort et enterré.

LE BEAU. On a vu arriver un vieillard et ses trois fils, —

CÉLIE. Cela débute comme un vieux conte.

LE BEAU. Trois beaux jeunes gens, robustes et bien bâtis.

ROSALINDE. Portant à leur cou un écriteau avec ces mots : *Par ces présentes, ont fait savoir à tous ceux qu'il appartiendra*, —

LE BEAU. L'aîné des trois a lutté avec Charles, le lutteur du duc, qui en un instant l'a renversé et lui a brisé trois côtes, si bien qu'on a peu d'espoir de le sauver. Il a traité de la même manière le second, puis le troisième. Ils sont là-bas gisants. Le malheureux vieillard, leur père, fait entendre auprès d'eux de si déchirantes lamentations, que tous les assistants unissent leurs larmes à sa douleur.

ROSALINDE. Hélas !

PIERRE-DE-TOUCHE. Mais quel est donc, monsieur, le divertissement que ces dames ont perdu ?

LE BEAU. Celui dont je viens de parler.

PIERRE-DE-TOUCHE. Comme on apprend chaque jour ! c'est la première fois que j'entends dire que des côtes brisées sont un divertissement pour des dames.

CÉLIE. Et moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE. En est-il d'autres qui soient curieux de voir ainsi déranger l'harmonie de leurs côtes, qui se trouvent flattés d'avoir les côtes brisées ? — Assisterons-nous à cette lutte, ma cousine ?

LE BEAU. Vous ne pourrez faire autrement si vous restez ici : car c'est ici l'emplacement désigné pour la lutte, et les athlètes vont venir.

CÉLIE. Les voilà qui viennent ! Restons, et soyons spectatrices.

Bruit de fanfares.

Arrivent FRÉDÉRIC, accompagné de plusieurs Seigneurs et des Officiers de sa suite ; ORLANDO, CHARLES.

FRÉDÉRIC. Avancez ; puisque ce jeune homme ne veut rien écouter, qu'il soit téméraire à ses risques et périls !

ROSALINDE. Est-ce là l'homme en question?

LE BEAU. Oui, madame.

CÉLIE. Hélas! il est trop jeune; et toutefois il a un grand air d'assurance.

FRÉDÉRIC. Ah! vous voilà, ma fille? et vous aussi, ma nièce? Venez-vous pour assister à la lutte?

ROSALINDE. Oui, monseigneur, si vous nous le permettez.

FRÉDÉRIC. Vous n'y prendrez pas grand plaisir, je vous en avertis; il y a une trop grande inégalité entre les athlètes. Par pitié pour la jeunesse de celui qui porte le défi, je voudrais le dissuader d'entrer en lice; mais il résiste à toutes les représentations qu'on lui fait; parlez-lui, mesdames; essayez si vous pourrez le persuader.

CÉLIE. Faites-le venir, mon cher monsieur Le Beau.

FRÉDÉRIC. Faites, je me tiendrai à l'écart.

Il s'éloigne à quelque distance.

LE BEAU. Monsieur l'athlète, les princesses vous demandent.

ORLANDO. Je vais me rendre à leurs ordres avec tout le respect que je leur dois.

ROSALINDE. Jeune homme, avez-vous défié le lutteur Charles?

ORLANDO. Non, belle princesse; il a porté un défi général. Je viens, comme les autres, pour essayer contre lui la vigueur de ma jeunesse.

CÉLIE. Jeune homme, votre audace est trop grande pour votre âge; vous avez vu de cruels témoignages de la force de cet homme : si vous pouviez vous voir de vos propres yeux et vous juger avec vos propres lumières, la crainte du danger que vous allez courir vous détournerait d'une entreprise au-dessus de vos forces. Nous vous prions, dans votre intérêt, de prendre soin de votre vie, et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE. Rendez-vous à nos vœux, jeune homme; votre réputation n'en souffrira pas; nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte soit discontinuée.

ORLANDO. Je vous en conjure, ne me jugez pas défavorablement; ce serait me punir, et je me reconnais hautement coupable de refuser quelque chose à des dames aussi belles, aussi accomplies. Mais que dans cette épreuve vos yeux et vos souhaits m'accompagnent! Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul qu'aucun mérite n'a jamais distingué; si je suis tué, il n'y aura de mort qu'un homme qui ne demande pas mieux que de

mourir. Je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer ; je n'infligerai aucun dommage au monde, car je n'y possède rien ; je ne fais qu'y remplir une place qui sera beaucoup mieux occupée quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE. Je voudrais que le peu de force que j'ai pût s'ajouter à la vôtre !

CÉLIE. Et j'y joindrais volontiers la mienne.

ROSALINDE. Adieu. Fasse le ciel que je me trompe dans mes prévisions à votre égard !

CÉLIE. Que les souhaits de votre cœur s'accomplissent !

CHARLES. Voyons ; où est ce jeune brave si désireux de sommeiller dans le sein de la terre, sa mère ?

ORLANDO. Le voilà prêt ; mais ses prétentions sont plus modestes que les vôtres.

FRÉDÉRIC. Vous cesserez après la première chute.

CHARLES. Votre altesse peut se tranquilliser ; après avoir vainement essayé de le dissuader de la première, vous n'aurez pas besoin de lui en demander une seconde.

ORLANDO. Vous comptez vous moquer de moi après la lutte, mais vous n'auriez pas dû le faire d'avance. Allons, venez !

CÉLIE. Je voudrais être invisible ! j'irais saisir par la jambe ce robuste drôle.

Charles et Orlando luttent.

ROSALINDE. O excellent jeune homme !

CÉLIE. Si je portais le tonnerre dans mes yeux, je sais bien celui des deux que je foudroierais.

Charles est renversé ; des acclamations retentissent.

FRÉDÉRIC. Assez ! assez !

ORLANDO. Je supplie votre altesse de permettre que je continue ; je ne suis pas encore bien en haleine.

FRÉDÉRIC. Comment vous trouvez-vous, Charles ?

LE BEAU. Il ne peut pas parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC. Qu'on l'emporte !

On emporte Charles.

FRÉDÉRIC, *continuant*. Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO. Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois.

FRÉDÉRIC. Je regrette que tu ne sois pas le fils d'un autre homme : ton père jouissait de l'estime du monde, mais il a été mon ennemi. L'exploit que tu viens d'accomplir m'aurait plu davantage si tu appartenais à une autre famille. Mais adieu ; tu

es un vaillant jeune homme; je suis fâché que tu ne m'aies pas nommé un autre père.

Frédéric s'éloigne avec sa suite et Le Beau.

CÉLIE. Si j'étais à la place de mon père, ma cousine, certes, je n'agirais pas comme il vient de faire.

ORLANDO. Je suis fière d'être le fils de sire Roland-des-Bois, son plus jeune fils, — et je ne changerais pas ce titre contre celui d'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE. Mon père aimait sire Roland comme son âme, et tout le monde avait pour lui les sentiments de mon père. Si j'avais su plus tôt que ce jeune homme était son fils, j'aurais appuyé mes instances de mes larmes, plutôt que de le laisser s'exposer ainsi.

CÉLIE. Ma bonne cousine, allons le remercier et l'encourager. La sombre et jalouse humeur de mon père m'a été on ne peut plus pénible. — (*A Orlando.*) Seigneur, vous avez mérité notre approbation; vous avez surpassé notre attente; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour, votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE, *détachant de son cou une chaîne d'or qu'elle lui donne.* Noble cavalier, portez ceci pour l'amour de moi, d'une jeune fille brouillée avec la fortune, et qui donnerait davantage si elle avait davantage. Partons-nous, ma cousine?

CÉLIE. Oui. — Adieu, beau cavalier.

ORLANDO. Ne puis-je dire, je vous remercie? Mes facultés intelligentes sont terrassées; et la portion de mon être qui est encore debout n'est qu'une borne immobile, qu'un bloc insensible.

ROSALINDE. Il nous rappelle: ma fierté et tombée avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il nous veut. — Nous avez-vous appelées, seigneur? — Seigneur, vous avez bien lutté, et ce ne sont pas vos ennemis seuls que vous avez vaincus.

CÉLIE. Viens-tu, ma cousine?

ROSALINDE. J'y vais. (*A Orlando.*) Adieu.

Rosalinde et Célie s'éloignent.

ORLANDO, *seul.* Quelle émotion appesantit ainsi ma langue! je ne puis lui parler; et cependant elle paraissait vouloir lier conversation.

Revient LE BEAU.

ORLANDO, *continuant.* O malheureux Orlando! tu es vaincu: ou Charles, ou quelque être plus faible t'a dompté.

LE BEAU. Mon ami, je vous conseille, dans votre intérêt, de quitter ces lieux. Bien que vous ayez mérité les éloges, les sincères applaudissements et l'affection de tous, néanmoins, telle est en ce moment la disposition d'esprit du duc, qu'il donne une interprétation coupable à tout ce que vous avez fait. Le duc a l'humeur bizarre ; ce qu'il est, enfin, il vous est plus loisible de le concevoir, qu'à moi de l'exprimer.

ORLANDO. Je vous remercie, seigneur : mais, dites-moi, je vous prie, des deux dames qui assistaient à la lutte, laquelle est la fille du duc ?

LE BEAU. Aucune des deux n'est sa fille, si nous en jugeons par les manières; mais en réalité, c'est la plus petite qui est sa fille. L'autre est la fille du duc exilé; son oncle l'usurpateur la retient ici pour tenir compagnie à sa fille. L'affection qui les enchaîne est plus forte que les liens naturels qui unissent deux sœurs. Mais je vous dirai que depuis peu le duc a pris de l'ombrage contre sa charmante nièce, par l'unique motif que tout le monde fait l'éloge de ses vertus, et la plaint en considération de son excellent père; j'ai la certitude que sa colère contre elle ne tardera pas à éclater brusquement. — Adieu, mon ami. Plus tard, dans des circonstances plus heureuses, je serais charmé de faire avec vous plus ample connaissance et d'obtenir votre amitié.

ORLANDO. Je vous suis on ne peut plus obligé : adieu !

Le Beau s'éloigne.

ORLANDO, *suel, continuant.* Il faut maintenant que je passe de la fumée dans l'étouffoir; que je quitte un tyran pour aller en retrouver un autre dans mon frère. — Mais, ô céleste Rosalinde !

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Un appartement du palais.

Entrent CÉLIE et ROSALINDE.

CÉLIE. Ma cousine ! — Rosalinde ! — Que Cupidon me pardonne ! — Quoi ! pas une parole ?

ROSALIDE. Pas une à jeter aux chiens [1].

CÉLIE. Non, tes paroles sont trop précieuses pour être jetées

[1] Dans une lettre charmante de Mme de Sévigné à sa fille, on trouve cette expression : *Jetez-vous votre langue aux chiens ?*

aux chiens; jette-m'en quelques-unes à moi. — Mais franchement, tout cela est-il pour ton père?

ROSALINDE. Non; il y en a une partie pour la fille de mon père. O que de ronces et d'épines dans ce monde de peines et de labeurs!

CÉLIE. Cousine, ce ne sont que des bardanes qu'on s'est amusé à jeter sur toi; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, nos jupons même en seront criblés.

ROSALINDE. S'ils ne tenaient qu'à ma robe, je pourrais les secouer; mais c'est dans mon cœur que leurs dards sont enfoncés.

CÉLIE. Arrache-les.

ROSALINDE. Je n'en ai pas la force.

CÉLIE. Allons, allons, lutte contre tes affections.

ROSALIDE. Un meilleur lutteur que moi les possède.

CÉLIE. Oh! que le ciel te protége! un jour viendra où tu voudras essayer de lutter, même au risque d'une chute. —Mais laissons ces plaisanteries, et parlons sérieusement. Est-il possible que tu te sois subitement éprise d'une si forte passion pour le plus jeune des fils de sire Roland-des-Bois?

ROSALINDE. Le duc mon père aimait tendrement le sien.

CÉLIE. S'ensuit-il que tu doives aimer tendrement son fils? A ce compte, je devrais le haïr, car mon père haïssait fortement le sien; pourtant je ne hais pas Orlando.

ROSALINDE. Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE. Pourquoi le haïrais-je? N'a-t-il pas acquis des titres à notre estime?

ROSALINDE. Permets que je l'aime pour cette raison; et toi, aime-le parce que je l'aime. — Voici le duc qui vient.

CÉLIE. Avec des yeux pleins de courroux.

Entre FRÉDÉRIC, accompagné de plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC, *à Rosalinde.* Mademoiselle, dépêchez-vous de partir et de quitter ma cour.

ROSALINDE. Moi, mon oncle?

FRÉDÉRIC. Vous ma nièce. Si dans dix jours vous vous trouvez dans un rayon de vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE. Je supplie votre altesse de permettre que j'em-

porte avec moi la connaissance de ma faute. Si je me connais bien, si j'ai la conscience de mes désirs, si, comme je le crois, je ne rêve ni ne délire, j'ose vous affirmer, mon oncle, qu'il n'y a jamais eu dans mon cœur le germe d'une pensée qui vous fût offensante.

FRÉDÉRIC. Ainsi parlent tous les traîtres; si leur justification consistait en paroles, ils seraient aussi innocents que la vertu même. — Qu'il te suffise de savoir que je me méfie de toi.

ROSALINDE. Cette défiance ne saurait constituer pour moi le crime de trahison. Veuillez me dire où en sont les preuves.

FRÉDÉRIC. Tu es la fille de ton père ; cela suffit.

ROSALINDE. Je l'étais déjà quand vous l'avez dépouillé de son duché; je l'étais quand votre altesse l'a banni. La trahison, seigneur, ne se transmet pas avec le sang; ou si elle se transmet, que m'importe? Mon père ne fut jamais un traître. Veuillez donc, monseigneur, ne pas vous méprendre sur mon compte, et parce que je suis pauvre et malheureuse, ne m'accusez pas de trahison.

CÉLIE. Mon bien-aimé souverain, daignez m'entendre.

FRÉDÉRIC. Oui, Célie, c'est à cause de toi que je l'ai retenue ici; sans cela, elle aurait suivi son père dans l'exil.

CÉLIE. Je n'ai pas demandé qu'elle restât; ce fut votre volonté, en même temps que vous obéissiez à un sentiment de compassion. J'étais trop jeune alors pour apprécier dignement ma cousine; mais je l'apprécie maintenant. Si elle est coupable de trahison, je le suis aussi; nous partagions le même lit, nous nous levions en même temps. Instruction, jeux, repas, nous avions tout en commun; et, comme les cygnes de Junon, partout où nous allions, nous étions ensemble et inséparables.

FRÉDÉRIC. Elle est trop artificieuse pour toi : il n'est pas jusqu'à sa douceur, son silence, sa patience, qui ne parlent en sa faveur au peuple qui la plaint. Tu es sa dupe; elle te vole ta renommée, et tu brilleras davantage, ta réputation de vertu augmentera quand elle sera partie. Ne réplique donc point. Ferme et irrévocable est l'arrêt que j'ai prononcé contre elle : elle est bannie.

CÉLIE. Prononcez donc le même arrêt contre moi, monseigneur; je ne puis vivre hors de sa société.

FRÉDÉRIC. Tu es une insensée! — Vous, ma nièce, faites vos préparatifs. Si vous restez ici au delà du terme que je vous ai

fixé, je le jure sur mon honneur, et j'en prends l'engagement solennel, vous mourrez.

Frédéric et les Seigneurs sortent.

CÉLIE. O ma pauvre Rosalinde! où iras-tu? Veux-tu que nous changions de père? Je te donnerai le mien. Je t'en prie, ne sois pas plus affligée que moi.

ROSALINDE. J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE. Non, ma cousine; console-toi, je t'en prie. Ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille?

ROSALINDE. Il ne t'a point bannie.

CÉLIE. Non? tu ne le crois pas? C'est que tu ne m'aimes pas assez, Rosalinde, pour savoir que toi et moi nous ne faisons qu'une. Quoi! on nous séparerait! nous nous quitterions, ma chère enfant! Non; que mon père cherche une autre héritière. Trouvons donc les moyens de nous enfuir; voyons où nous irons, et ce que nous emporterons avec nous. Et ne songe point à supporter seule ce changement de fortune, à souffrir seule et à me laisser en dehors de tes chagrins; j'en jure par le ciel, en cette extrémité douloureuse, tu auras beau dire, j'irai partout avec toi.

ROSALINDE. Eh bien! où irons-nous?

CÉLIE. Rejoindre mon oncle.

ROSALINDE. Hélas! quels dangers n'y aura-t-il pas pour des jeunes filles comme nous à voyager si loin! La beauté tente les voleurs encore plus que l'or.

CÉLIE. Je revêtirai un costume grossier et vulgaire, et barbouillerai mon visage de terre jaune. Tu en feras autant de ton côté; de cette manière nous passerons inaperçues, et ne provoquerons les attaques de personne.

ROSALINDE. Comme je suis d'une taille plus qu'ordinaire, ne vaut-il pas mieux que je m'habille en homme de pied en cap? J'aurai un coutelas sur la cuisse, une lance au poing, et en dépit des terreurs pusillanimes logées dans mon cœur de femme, je me donnerai des airs de rodomont; je ferai comme beaucoup d'hommes, qui cachent leur poltronnerie sous un masque de bravoure.

CÉLIE. Quel nom te donnerai-je lorsque tu seras homme?

ROSALINDE. Le nom du page de Jupiter, pas moins que cela. Songe donc, s'il te plaît, à m'appeler Ganymède! Mais toi, quel nom prendras-tu?

CÉLIE. Un nom qui ait du rapport avec ma situation : plus de Célie ; je suis Aliéna.

ROSALINDE. Ma cousine, si nous tâchions d'entraîner dans notre fuite le bouffon de ton père ? Ne nous serait-il pas fort utile dans notre voyage ?

CÉLIE. Il irait au bout du monde avec moi. Laisse-moi seule lui en parler. Allons réunir notre or et nos bijoux ; cherchons quel sera pour nous enfuir le moment le plus propice, et concertons les moyens de nous mettre à l'abri de la poursuite qui aura lieu quand ma fuite sera connue. Marchons pleines de joie, non à l'exil, mais à la liberté.

Elles sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La forêt des Ardennes.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, AMIENS, et d'autres Seigneurs en habits de chasse.

LE DUC. Dites-moi, mes frères, mes compagnons d'exil, l'habitude ne nous a-t-elle pas rendu cette vie plus douce que celle qu'on mène au sein d'une pompe vaine ? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de périls que ces palais fréquentés des courtisans jaloux ? Ici nous n'avons à subir que la peine infligée à notre premier père, le changement des saisons ; que la griffe glaciale et la voix grondeuse des aquilons ; lorsqu'ils soufflent sur moi leur piquante froidure, tout en grelottant de froid, je souris et je dis : Il n'y a pas ici de flatteurs ; voilà des conseillers qui me font sentir ce que je suis. Doux sont les fruits de l'adversité ; elle ressemble au crapaud hideux et venimeux, mais dont la tête renferme un précieux joyau [1]. Ici, loin d'un public importun, nous trouvons un langage dans les arbres, des livres dans les ruisseaux murmurants, des sermons dans les pierres, du bien en toute chose.

AMIENS. Je ne voudrais pas changer d'existence. Heureuse est votre altesse de pouvoir traduire les rigueurs de la fortune en style si coulant et si doux.

[1] C'était une superstition populaire de l'époque.

LE DUC. Voyons, irons-nous tuer quelque gibier? Et toutefois, je ne puis voir sans douleur ces pauvres créatures, citoyens primitifs de ce désert, percés de nos flèches barbées sur leur propre territoire.

PREMIER SEIGNEUR. Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques. Il prétend que sous ce rapport vous êtes un plus grand usurpateur que votre frère qui vous a banni. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi nous sommes arrivés à pas de loup derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne, dont les racines antiques se projettent sur le ruisseau qui murmure le long de ce bois. Là est arrivé souffrant un pauvre cerf égaré, que le trait d'un chasseur avait blessé; le malheureux animal poussait de tels gémissements, et le cuir de ses flancs en était tellement tendu, qu'on eût dit qu'il allait se briser sous l'effort; c'était pitié que de voir les grosses larmes qui coulaient sur sa face. Les yeux de Jacques l'observaient attentivement, penché sur l'extrême bord du ruisseau rapide qu'il grossissait de ses pleurs.

LE DUC. Mais qu'a dit Jacques? N'a-t-il pas trouvé dans ce spectacle l'occasion de réflexions morales?

PREMIER SEIGNEUR. Oh! oui, il en a fait mille applications diverses. D'abord en voyant les pleurs de l'animal tomber dans le ruisseau: *Pauvre cerf*, a-t-il dit, *tu fais ce que font les gens du monde dans leurs testaments! tu donnes à qui avait déjà trop*. Le voyant seul, abandonné de ses compagnons veloutés: *C'est juste*, a-t-il dit; *c'est ainsi que le malheur disperse et dissout les sociétés*. En ce moment, une troupe de cerfs insouciants et bien repus est venue en bondissant, et a continué sa route sans s'occuper du pauvre blessé. *Oui*, a dit Jacques, *fuyez, gras et opulents citoyens de ces lieux. Ainsi va le monde. Pourquoi accorderiez-vous un regard à ce malheureux ruiné et perdu sans ressource?* C'est ainsi que sa satire perce de ses traits mordants la campagne, la ville, la cour, et jusqu'à la vie que nous menons ici; il jure que nous sommes des usurpateurs, des tyrans, et tout ce qu'il y a de pire au monde, d'effrayer ainsi les animaux et de les tuer chez eux et sur leur terre natale.

LE DUC. Et vous l'avez laissé plongé dans ces méditations?

DEUXIÈME SEIGNEUR. Oui, monseigneur, nous l'avons laissé les larmes aux yeux et continuant ses réflexions morales sur le cerf sanglotant.

LE DUC. Montrez-moi l'endroit. J'aime à causer avec lui quand il est dans ces accès de mélancolie, car alors sa conversation est riche et abondante.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Je vais vous y conduire à l'instant.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Un appartement du palais.

Arrivent FRÉDÉRIC et sa Suite, ainsi que plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC. Est-il possible que personne ne les ait vues? Cela ne se peut : quelques scélérats de ma cour sont d'intelligence avec elles, et les ont secondées dans ce complot.

PREMIER SEIGNEUR. Je n'ai pas appris que personne l'ait aperçue. Les femmes de service auprès d'elle l'ont vue le soir au lit; mais le lendemain matin de bonne heure, leur maîtresse était absente et le lit privé de son trésor.

DEUXIÈME SEIGNEUR. Monseigneur, le misérable bouffon dont votre altesse avait l'habitude de rire a disparu également. Hespérie, la dame d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a secrètement entendu votre fille et sa cousine vanter les qualités et les grâces du lutteur qui a dernièrement vaincu le robuste Charles; et elle est persuadée que de quelque côté qu'elles se soient dirigées, ce jeune homme est avec elles.

FRÉDÉRIC. Envoyez chez son frère : amenez-moi ce galant. S'il est absent, amenez-moi son frère; je l'obligerai bien à le trouver. Exécutez cet ordre sur-le-champ, et que l'on continue les démarches et les perquisitions pour retrouver les fugitives.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Devant la maison d'Olivier.

Arrivent d'un côté ORLANDO, de l'autre ADAM.

ORLANDO. Qui est là?

ADAM. Quoi! c'est vous, mon jeune maître? O mon cher maître, ô mon doux maître! ô vivant portrait du vieux sire Roland! Que faites-vous ici? Pourquoi êtes-vous vertueux? pourquoi tout le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort et vaillant? pourquoi avez-vous eu l'imprudence de triompher du nerveux lutteur du duc capricieux? Votre gloire vous a trop

tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, que certains hommes n'ont pas de plus dangereux ennemis que leurs qualités mêmes ? Il en est ainsi de vous, mon cher maître ; vos vertus sont des armes saintes qu'on tourne contre vous. Oh ! qu'est-ce donc qu'un monde où le beau et le bon sont la perte de celui qui les possède ?

ORLANDO. Qu'y a-t-il donc ?

ADAM. O infortuné jeune homme ! ne franchissez point ce seuil ; sous ce toit habite l'ennemi de votre mérite : votre frère, — non, ce n'est point un frère, mais enfin le fils, — il ne l'est point ; je ne veux pas l'appeler le fils de celui que j'allais appeler son père. Il a entendu les louanges qu'on vous décernait, et il se propose de mettre le feu cette nuit au logement que vous habitez, et de vous y faire périr dans les flammes ; s'il échoue dans ce projet, il mettra tout en œuvre pour vous donner la mort. Je l'ai entendu ruminant ses complots. Il n'est point de sûreté pour vous en ce lieu ; cette maison n'est qu'une boucherie ; abhorrez-la, craignez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO. Mais, mon cher Adam, où veux-tu donc que j'aille ?

ADAM. Partout, hormis dans cette demeure.

ORLANDO. Veux-tu que je mendie mon pain ? ou que, l'épée au poing, j'aille, en voleur de grand chemin, rançonner les passants ? C'est là mon unique ressource ; et pourtant, quoi qu'il arrive, je ne veux point y recourir. Je préfère subir la haine d'un frère sanguinaire et dénaturé.

ADAM. Il n'en sera point ainsi. J'ai cinq cents écus, humble trésor que j'ai économisé au service de votre père, et que je tenais en réserve comme une dernière ressource, quand l'âge aurait affaibli ma vigueur et que ma vieillesse serait mise au rebut. Prenez-les ; que celui qui nourrit les corbeaux, qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, soit le support de mes vieux ans ! Voici la somme ; je vous la donne toute. Permettez-moi de vous servir. Quoique je paraisse vieux, je n'en suis pas moins fort et robuste ; car dans ma jeunesse je n'ai jamais échauffé et vicié mon sang par des liqueurs fortes ; jamais, d'un front sans pudeur, je ne convoitai des plaisirs énervants et funestes à ma constitution. Aussi mon vieil âge ressemble à un hiver salubre. Il est glacé, mais sain. Laissez-moi vous accompagner. Je vous rendrai des services aussi utiles que pourrait le faire un homme plus jeune.

ORLANDO. O bon vieillard! combien tu m'offres une image fidèle de ces serviteurs constants d'autrefois, qui servaient par devoir, et non en vue d'un salaire! Tu n'es pas de notre époque, où le travail n'a d'autre mobile que le gain, et cesse dès qu'il est obtenu. Il n'en est pas ainsi de toi. Mais, pauvre vieillard, tu cultives un arbre mort qui, loin de récompenser par des fruits tes soins et ta culture, ne saurait même te produire des fleurs. N'importe, viens; nous partirons ensemble; et avant que nous ayons dépensé les économies de ta jeunesse, le sort nous fera peut-être rencontrer quelque humble bonheur.

ADAM. Marchez, mon maître, et je vous suivrai jusqu'au dernier soupir en fidèle et loyal serviteur. Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ce moment, où je touche à ma quatre-vingtième année, j'ai vécu ici; mais je ne veux plus y vivre. A dix-sept ans, beaucoup vont chercher fortune; à quatre-vingts, c'est s'y prendre un peu tard. Mais la fortune ne saurait mieux me récompenser qu'en me faisant mourir honnête homme et quitte envers mon maître.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

La forêt des Ardennes.

Arrivent ROSALINDE, en habit d'homme; CÉLIE, habillée en bergère, et PIERRE-DE-TOUCHE.

ROSALINDE. O ciel! mon courage est épuisé!

PIERRE-DE-TOUCHE. Peu m'importerait mon courage, si mes jambes pouvaient encore aller.

ROSALINDE. Je ne sais qui me tient que je ne déshonore mon costume masculin, et ne pleure comme une femme. Mais il faut que je soutienne le sexe le plus faible; les haut-de-chausses doivent au cotillon l'exemple du courage; courage donc, ma chère Aliéna.

CÉLIE. Tu diras que je suis une voyageuse bien insupportable; mais je ne puis aller plus loin.

PIERRE-DE-TOUCHE. Pour ma part, j'aime mieux avoir à vous supporter qu'à vous porter; et toutefois je ne porterais pas un bien riche fardeau; car, si je ne me trompe, vous n'avez pas un sou dans votre bourse.

ROSALINDE. Nous voilà donc dans la forêt des Ardennes.

PIERRE-DE-TOUCHE. Oui, me voilà dans les Ardennes. Ce

n'en est que plus sot à moi: quand j'étais chez nous, j'étais mieux qu'ici. Mais un voyageur doit se contenter de tout.

ROSALINDE. Oui, mon bon Pierre-de-Touche. — Mais qui vient ici? un jeune homme et un vieillard en conversation animée.

Arrivent CORIN et SYLVIUS.

CORIN. C'est le moyen d'augmenter encore ses mépris.

SYLVIUS. O Corin, si tu savais combien je l'aime!

CORIN. Je m'en doute; car j'ai autrefois aimé.

SYLVIUS. Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais t'en faire une idée, — quand tu aurais été dans ta jeunesse l'amant le plus tendre qui ait jamais, la nuit, soupiré sur son oreiller. J'ai la certitude que personne n'a jamais aimé comme moi; mais s'il est vrai que ton amour ait ressemblé au mien, dis-moi à combien d'actions ridicules tu as été entraîné par ta passion.

CORIN. A des milliers dont je ne me souviens plus.

SYLVIUS. En ce cas, tu n'as jamais aimé aussi chaleureusement que moi. Si tu ne te rappelles pas la moindre des folies que t'a fait commettre l'amour, tu n'as point aimé. Si tu ne t'es jamais assis, comme je fais maintenant, fatiguant ton auditeur des louanges de ta maîtresse, tu n'as point aimé. Ou si tu n'as pas brusquement quitté la compagnie, comme la passion me fait quitter la tienne, tu n'as point aimé. O Phébé, Phébé, Phébé!

Il s'éloigne.

ROSALINDE. Hélas! pauvre berger, pendant que tu sondais ta blessure, j'ai malheureusement senti se rouvrir la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et moi, la mienne. Je me souviens que lorsque j'étais amoureux, il m'arriva un jour de briser ma dague sur une pierre, en lui lui disant: « Voilà pour t'apprendre à rendre la nuit des visites à Jeanne Sourire. » Je me rappelle aussi que je baisais son battoir, et les pis de vache que ses jolies mains gercées avaient touchés. Je me rappelle encore d'avoir fait ma cour avec des cosses de pois; je pris deux cosses, et les lui présentai, en lui disant, les larmes aux yeux: « Portez ceci pour l'amour de moi. » Nous autres amants sincères, nous tombons dans d'étranges bizarreries. Mais s'il est vrai que tout est mortel dans la nature, on peut dire aussi que tout ce qui aime dans la nature est mortellement atteint de folie.

ROSALINDE. Tu parles plus sensément que tu ne crois.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je ne saurai jamais si j'ai ou n'ai pas de l'esprit, jusqu'à ce que je me sois écloppé en me heurtant contre lui.

ROSALINDE. O ciel ! la passion de ce berger ressemble beaucoup à la mienne.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et à la mienne aussi ; mais cela commence à s'user chez moi.

CÉLIE. De grâce, que l'un de vous demande à cet homme s'il voudrait pour de l'or nous donner quelque chose à manger; je succombe de besoin.

PIERRE-DE-TOUCHE, *appelant.* Holà ! imbécile !

ROSALINDE. Tais-toi, fou ; il n'est pas de ta famille.

CORIN. Qui appelle ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Des gens qui valent mieux que toi.

CORIN. Autrement, il faudrait qu'ils fussent bien misérables.

ROSALINDE. Berger, je t'en conjure, si l'on peut gratuitement, ou à prix d'or, obtenir quelques aliments, conduis-nous en un lieu où nous puissions prendre du repos et de la nourriture. Voici une jeune fille harassée de fatigue et qui tombe de besoin.

CORIN. Mon beau cavalier, je la plains, et je souhaiterais pour elle, beaucoup plus que pour moi, que ma position me permît de la secourir. Mais je ne suis que le berger d'un autre, et je ne tonds pas les brebis que je fais paître. Mon maître a l'âme dure, et se soucie peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont maintenant en vente ; et comme il est absent, il n'y a rien dans notre bergerie que je puisse vous offrir. Mais venez voir ce qui s'y trouve, et, en tant que cela dépendra de moi, vous serez bien reçus.

ROSALINDE. Quel est celui qui doit acheter son troupeau et ses pâturages ?

CORIN. Le jeune homme que vous avez vu tout à l'heure ; mais, dans ce moment, cet achat est le moindre de ses soucis.

ROSALINDE. Si la chose peut se faire loyalement, achète, je te prie, cabane, pâturage et troupeau ; nous te donnerons l'argent pour en payer le prix.

CÉLIE. Et nous augmenterons tes gages. J'aime ce lieu, et j'y vivrai volontiers.

CORIN. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce bien est à ven-

dre. Suivez-moi. Si, sur ce qu'on vous en dira, le sol, les profits, et ce genre de vie vous conviennent, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre berger fidèle.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Même lieu.

Arrivent AMIENS, JACQUES, et d'autres Seigneurs.

AMIENS *chante.*

O vous qui couchés sous l'ombrage
Dans la solitude des bois,
Aimez à joindre votre voix
Aux chants des hôtes du bocage;
Venez dans nos heureux climats;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES. Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS. Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES. Tant mieux. Continuez, je vous prie, continuez. J'aspire la mélancolie d'une chanson, comme une belette le contenu d'un œuf. Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS. Ma voix est enrouée; je ne saurais rien chanter qui puisse vous plaire.

JACQUES. Je ne vous demande pas de me plaire, mais de chanter. Allons, donnez-nous une autre stance. N'appelez-vous pas cela des stances?

AMIENS. Donnez-leur le nom que vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES. Peu m'importe leur nom; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter?

AMIENS. Ce sera plutôt pour vous satisfaire que pour mon plaisir.

JACQUES. Allons, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous. Ce qu'on nomme dans le monde compliment ressemble beaucoup à la rencontre de deux singes. Quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné un sou, et qu'il m'adresse ses remercîments serviles. Allons, chantez; — et vous autres qui ne chantez pas, retenez votre langue.

AMIENS. Eh bien! je vais finir ma chanson. — Messieurs,

pendant ce temps, mettez le couvert; le duc doit venir se rafraîchir sous cet arbre; — il a cherché toute la journée après vous.

JACQUES. Et moi, j'ai toute la journée évité sa présence. Il aime trop la discussion pour moi. Je pense à autant de choses que lui; mais j'en rends grâce au ciel, et ne m'en fais pas un mérite. Allons, chantez.

AMIENS *chante.*

Vous dont l'ambition et sa pesante chaîne,
N'ont jamais troublé le sommeil,
Vous qui ne demandez qu'une place au soleil,
Qu'une vie et frugale et saine,
Venez dans nos heureux climats;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Vous n'aurez d'ennemis à craindre
Que la tempête et les frimas.

JACQUES. Je vais vous donner sur le même air un couplet que j'ai fait en dépit de Minerve.

AMIENS. Et je le chanterai.

JACQUES. Le voici.

Il chante.

Dans quelque coin de ce royaume,
S'il est un homme assez borné
Pour laisser là ses biens, son repos fortuné,
Et courir follement après un vain fantôme,
En ce lieu qu'il vienne aujourd'hui;
(Dans leurs cours les rois sont à plaindre!)
Il n'aura parmi nous d'autre malheur à craindre
Que de trouver d'aussi grands fous que lui.

Adieu; je vais dormir si je puis; si je ne puis pas, je veux me déchaîner contre les premiers nés de l'Égypte.

AMIENS. Moi, je vais chercher le duc; sa collation est prête.

Ils s'éloignent dans des directions différentes.

SCÈNE VI.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO et ADAM.

ADAM. Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin. Oh! je meurs de besoin; laissez-moi m'étendre ici et prendre la mesure de ma tombe. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO. Comment donc, Adam, tu n'as pas plus de courage que cela! soutiens-toi encore un peu, remets-toi; re-

prends un peu courage. Si cette affreuse forêt renferme quelque animal sauvage, je lui servirai de proie, ou je te l'apporterai pour nourriture; ton imagination est plus abattue que tes forces physiques. Pour l'amour de moi, reprends courage; tiens encore un moment la mort à distance. Je suis à toi dans un instant, et alors, si je ne t'apporte pas quelque chose à manger, je te permets de mourir; mais si tu meurs avant mon retour, tu rends toutes mes peines inutiles. A la bonne heure, tu renais à l'espoir! je reviens à l'instant. — Cependant, je ne veux pas te laisser ici exposé à l'air froid; viens, je vais te déposer sous quelque abri, et tu ne mourras point faute d'un repas, s'il y a dans ce désert quelque créature vivante. Du courage, Adam!

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Même lieu. — Une table est servie sous les arbres.

Arrivent LE DUC LÉGITIME, et plusieurs SEIGNEURS.

LE DUC. Je le crois métamorphosé en bête; car en lui je ne trouve plus rien de l'homme.

PREMIER SEIGNEUR. Seigneur, il y a tout au plus une heure qu'il est parti d'ici. Il était extrêmement gai, et occupé à écouter une chanson.

LE DUC. Si lui, qui n'est qu'un composé de dissonnances, il devient amateur de musique, attendons-nous à voir bientôt déranger l'harmonie des sphères. — Allez le chercher; dites-lui que je désire lui parler.

Arrive JACQUES.

PREMIER SEIGNEUR. Il m'en évite la peine en venant lui-même.

LE DUC. Eh bien, monsieur, quelle vie menez-vous donc, que vos pauvres amis en sont réduits à implorer comme une grâce votre compagnie? Mais, vraiment, je vous trouve un air tout joyeux.

JACQUES. Un fou! un fou! j'ai rencontré un fou dans la forêt; un fou en costume bigarré, — O misérable monde! — comme il est vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou; étendu par terre, il se réchauffait au soleil, et invectivait la fortune en bons termes, en fort bons termes, et cependant c'était un fou. « Bonjour, fou, lui ai-je dit. — Non, seigneur, m'a-t-il dit, ne m'appelez fou que lorsque j'aurai fait fortune. »

Puis il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un œil hébété, il a dit très-pertinemment : « Il est dix heures, nous pouvons voir par là comment va le monde; il n'y a qu'une heure qu'il était neuf heures; dans une heure, il en sera onze; c'est ainsi que d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons; puis, d'heure en heure, nous pourrissons, pourrissons, et voilà notre histoire. » Quand j'ai entendu notre fou philosopher ainsi sur le temps, je me suis demandé comment il pouvait y avoir des fous aussi contemplatifs, et mes poumons à force de rire ont fait entendre un bruit semblable au chant du coq; et j'ai ri sans interruption pendant une heure à son cadran. — O noble fou! digne fou! l'habit bigarré est le seul qui soit de mise.

LE DUC. Qui est donc ce fou?

JACQUES. O le digne fou! — C'est un fou qui a hanté la cour; il dit que lorsque les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir. Dans son cerveau, — aussi sec que le dernier biscuit sur la fin d'un voyage, — il y a d'étranges cases farcies d'observations qu'il débite par bribes. — Oh! que ne suis-je un fou! j'ambitionne l'habit bigarré.

LE DUC. Tu en auras un.

JACQUES. C'est la seule chose que je demande, pourvu que vous arrachiez de votre cerveau l'idée que je suis sage, idée qui y est follement enracinée; il faut que j'aie mes coudées franches, que je sois libre comme l'air, libre de souffler où bon me semble, car c'est le privilége des fous; et ceux-là devront rire le plus, que ma folie aura blessés au vif. Et pourquoi cela, seigneur? le *pourquoi* en est simple et aussi uni que le chemin qui conduit à l'église de la paroisse. Celui qu'un fou a piqué d'un trait adroit, quelque douleur cuisante qu'il en éprouve, agit fort sottement s'il ne fait pas semblant de n'en rien ressentir; autrement il suffira au fou d'un coup d'œil pour découvrir à fond la folie du sage. Donnez-moi l'habit bigarré; laissez-moi libre de dire ce que je pense, et je vous réponds de purger radicalement le corps de ce monde de ses impuretés, pourvu qu'on veuille suivre mes prescriptions médicales.

LE DUC. Fi donc! je vais te dire ce que tu ferais.

JACQUES. Et que ferais-je, s'il vous plaît, sinon d'excellentes choses?

LE DUC. Tu pécherais de la manière la plus funeste et la

plus infâme, tout en gourmandant le péché; car, dans ton temps, tu as été un libertin sensuel, livré aux voluptés les plus grossières; et tous les maux impurs, toutes les plaies hideuses qu'une jeunesse licencieuse t'a valus, tu les inoculerais au monde.

JACQUES. Quel est celui qui, censurant l'orgueil en général, peut être accusé d'avoir en vue tel individu en particulier? Ce fleuve ne coule-t-il pas immense comme la mer, jusqu'à ce que l'absence de moyens l'oblige à refluer? Quelle est la femme de la ville que je nomme, quand je dis que les femmes de la ville portent sur leurs vulgaires épaules la fortune d'un prince? quelle est celle qui peut prétendre que je l'ai désignée, alors que sa voisine est en tout semblable à elle? Quel est l'homme dans la position la plus infime, qui ne se fasse pas à lui-même l'application de mes paroles, lorsque, pensant que j'ai voulu le désigner, il me répond que sa toilette ne m'a rien coûté? Là! justement! voyons en quoi il peut avoir à se plaindre de mes paroles: si elles lui sont applicables, il s'est blessé lui-même; dans le cas contraire, ma satire s'envole comme une oie sauvage, sans être réclamée de personne. — Mais qui vient ici?

Arrivent ORLANDO, l'épée à la main.

ORLANDO. Arrêtez, et ne mangez plus.

JACQUES. Mais je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO. Tu ne commenceras pas, jusqu'à ce que le besoin qui me presse ait été satisfait.

JACQUES. De quelle espèce est donc ce coq-là?

LE DUC. Est-ce le besoin, jeune homme, qui te donne cette audace? ou es-tu à tel point dénué de tout savoir-vivre, que tu foules grossièrement aux pieds les règles de la civilité?

ORLANDO. Vous avez deviné juste; l'aiguillon de la faim m'a fait oublier la politesse. Toutefois je suis né parmi des hommes civilisés, et je connais le savoir-vivre. Mais laissez cela, vous dis-je : il meurt celui qui portera la main sur ce fruit avant que mes besoins aient été satisfaits.

JACQUES. Si vous ne voulez point entendre raison, alors il faut que je meure.

LE DUC. Que prétendez-vous? Vous obtiendrez de nous par la douceur ce que nous refuserions à la force.

ORLANDO. Je meurs de faim; donnez-moi à manger.

LE DUC. Asseyez-vous et mangez ; vous êtes le bien-venu à notre table.

ORLANDO. Quoi ! vous me parlez avec cette douceur ? Je vous prie de me pardonner. J'ai cru qu'ici tout était sauvage ; c'est ce qui m'a fait prendre ce ton impérieux. Mais, qui que vous soyez, qui, dans ce désert inaccessible, sous ce mélancolique ombrage, laissez nonchalamment couler les heures fugitives ; si jamais vous avez connu des jours meilleurs ; si vous avez habité des lieux où les tintements de la cloche appellent l'homme à la prière ; s'il vous est arrivé de vous asseoir à la table d'un homme de bien ; si jamais une larme a mouillé vos paupières ; si, malheureux vous-mêmes, vous avez appris à plaindre le malheur ; que la douceur soit auprès de vous mes seules armes ; dans cet espoir, je remets en rougissant mon épée dans le fourreau.

LE DUC. Il est vrai, nous avons connu de meilleurs jours ; les tintements de la cloche nous ont appelés à la prière ; nous nous sommes assis à la table des gens de bien ; les pleurs d'une sainte pitié ont mouillé nos paupières ; asseyez-vous donc dans des sentiments pacifiques, et disposez librement de tout ce qui peut ici convenir à vos besoins.

ORLANDO. En ce cas, veuillez différer de quelques instants votre repas, pendant que, semblable à la biche, j'irai querir mon faon pour lui donner à manger. Il y a près d'ici un pauvre vieillard qui, par affection pour moi, m'a suivi dans une marche longue et fatigante. Jusqu'à ce qu'il ait réparé ses forces, affaibli qu'il est par deux causes débilitantes, la vieillesse et la faim, je ne veux rien prendre.

LE DUC. Allez le chercher ; nous ne toucherons à rien jusqu'à votre retour.

ORLANDO. Je vous rends grâces ! soyez bénis pour vos secours obligeants !

Il s'éloigne.

LE DUC, *à Jacques*. Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux ; sur ce vaste théâtre de l'univers, il se joue des drames plus tristes encore que celui dans lequel nous figurons.

JACQUES. Le monde entier est un théâtre, dont nous tous, hommes et femmes, nous sommes les acteurs. Nous avons nos entrées en scène et nos sorties ; et dans le cours de sa vie, un homme joue à lui seul plusieurs rôles. Le drame de son existence

se divise en sept actes; d'abord l'enfant au berceau qui vagit et bave dans les bras de sa nourrice; puis l'écolier larmoyant, avec sa sacoche et sa face vermeille, se traînant à l'école à pas d'escargot; puis l'amant aux soupirs de flamme, chantant la ballade plaintive qu'il a composée pour les beaux yeux de sa maîtresse; puis le soldat, la bouche pleine de jurements étranges, portant moustache comme un léopard, jaloux sur le point d'honneur, violent et prompt à s'emporter, allant chercher cette bulle d'air qu'on nomme la gloire, jusque sous la gueule du canon; puis le magistrat à la large panse, bien garnie d'excellent chapon, l'œil sévère, la barbe méthodiquement taillée, débitant de sages sentences et des maximes surannées; et c'est ainsi qu'il joue son rôle; le sixième âge nous offre un maigre vieillard en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et des poches sur les côtés. Les chausses de sa jeunesse sont démesurément trop larges pour ses cuisses amaigries; et sa voix mâle changée en fausset enfantin fait entendre un sifflement aigu; la dernière scène, celle qui vient clore cette étrange histoire, est une seconde enfance de l'homme, un état d'oubli profond où les dents, les yeux, le goût, tout lui fait défaut à la fois.

Revient ORLANDO avec ADAM.

LE DUC, *continuant.* Soyez le bien-venu; déposez votre vénérable fardeau, et qu'il mange.

ORLANDO. Je vous remercie pour lui.

ADAM. Vous faites bien, car c'est à peine si j'ai la force de vous remercier pour moi-même.

LE DUC. Soyez le bien-venu; mangez; je ne veux pas vous déranger en vous questionnant sur vos aventures. Qu'on nous donne de la musique. — Veuillez chanter, mon cousin.

AMIENS *chante.*

I

Hiver, nous bravons tes rigueurs;
Aquilons, contre nous déchaînez vos fureurs;
Votre souffle nous est moins rude
Que celui de l'ingratitude.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie:
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie!
Chantons, camarades, chantons.

II

Ciel inclément, ta glace et tes frimas
Nous sont moins douloureux que des amis ingrats;
Du froid par qui des flots la surface est durcie,
Les traits sont moins cuisants que l'amitié trahie.
Heureux hôtes de ces cantons,
Chantons, menons joyeuse vie :
L'amitié n'est qu'un mot, l'amour une folie !
Chantons, camarades, chantons.

LE DUC, *qui pendant qu'Amiens chantait s'est entretenu à voix basse avec Orlando.* Si vous êtes effectivement le fils du digne sire Roland, comme vous venez de me le dire et comme tout me l'annonce, car vous êtes son portrait et sa vivante image, soyez mille fois le bien-venu en ces lieux. Allons dans ma grotte, où vous me raconterez votre histoire.—(*A Adam.*) Tu es le bien-venu comme ton maître. — (*A un Seigneur.*) Prêtez-lui votre bras pour le soutenir. — (*A Orlando.*) Donnez-moi votre main, et venez me faire le récit de toutes vos aventures.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement du palais.

Entrent LE DUC FRÉDÉRIC et sa Suite; OLIVIER et plusieurs Seigneurs.

FRÉDÉRIC. Vous ne l'avez pas revu depuis? Messire, messire, cela n'est pas possible. Si la clémence ne dominait pas chez moi, je ne chercherais pas, vous présent, d'autre objet de ma vengeance; mais, songez-y bien, en quelque lieu que soit votre frère, il faut que vous le trouviez ; cherchez-le aux flambeaux : amenez-le-moi, mort ou vif, d'ici à un an, ou résolvez-vous à ne plus habiter sur notre territoire. Je saisis vos terres et toutes vos propriétés de quelque valeur, jusqu'à ce que vous vous soyez justifié, par la bouche de votre frère, du délit dont je vous soupçonne.

OLIVIER. Oh ! si votre altesse pouvait lire dans le fond de mon cœur ! je n'ai jamais aimé mon frère.

FRÉDÉRIC. Tu n'en es que plus scélérat. — Qu'on le jette à

la porte ; et que ceux d'entre mes officiers que cela concerne mettent le séquestre sur sa maison et sur ses terres. Qu'on y procède sans délai, et qu'on le fasse sortir.

Ils sortent.

SCÈNE II.

La forêt.

Arrive ORLANDO, un papier à la main.

ORLANDO. Restez appendus à ces arbres, ô mes vers! en témoignage de mon amour ; et toi, reine de la nuit, à la triple couronne [1], du haut de la pâle sphère, abaisse tes chastes regards sur le nom de ta chasseresse qui règne sur ma vie. O Rosalinde! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux ouverts dans cette forêt rencontrent partout des témoignages de tes perfections. Cours, Orlando, cours graver sur chaque arbre le nom de ta dame, la belle, la chaste, l'ineffable.

Il s'éloigne.

Arrivent CORIN et PIERRE-DE-TOUCHE.

CORIN. Comment trouvez-vous la vie de berger, messire Pierre-de-Touche.

PIERRE-DE-TOUCHE. Franchement, berger, considérée en elle-même, c'est une vie assez convenable ; mais considérée comme vie de berger, c'est une pauvre vie. Comme vie solitaire, elle est assez de mon goût ; mais comme vie retirée elle ne me convient pas. L'existence des champs me plaît assez ; mais vivre loin de la cour est fort ennuyeux. Comme vie sobre et frugale, elle est assez mon fait ; mais le peu d'aisance dont on y jouit m'est tout à fait antipathique. As-tu de la philosophie, berger?

CORIN. Toute ma philosophie consiste à savoir que plus on est malade, moins bien on se trouve ; que celui qui n'a ni argent, ni ressources, ni contentement, est privé de trois amis fort utiles ; que la pluie a la propriété de mouiller, et le feu de brûler ; que les bons pâturages font les moutons gras ; que la cause principale de la nuit, c'est l'absence du soleil ; et que celui à qui la nature et l'art n'ont point donné d'esprit, a peu à se féliciter de son éducation, ou est né de parents stupides.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est une philosophie naturelle que celle-là. As-tu jamais été à la cour, berger ?

CORIN. Non, vraiment.

[1] Phébé au ciel, Diane sur la terre, Hécate aux enfers.

PIERRE-DE-TOUCHE. En ce cas, tu es damné.

CORIN. J'espère que non.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu es damné, te dis-je, damné et rôti tout d'un côté, comme un œuf mal cuit.

CORIN. Pour n'avoir pas été à la cour? vos raisons?

PIERRE-DE-TOUCHE. N'ayant jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les belles manières; n'ayant jamais vu les belles manières, tu es mal élevé; le mal est un péché, et le péché mène à la damnation. Berger, ta position est critique.

CORIN. Pas le moins du monde, Pierre-de-Touche. Les belles façons de la cour sont ridicules à la campagne, de même que les manières de la campagne feraient rire à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se salue à la cour que par un baisement de mains; ce serait là une politesse fort sale, si les courtisans étaient des bergers.

PIERRE-DE-TOUCHE. La preuve, vite, la preuve!

CORIN. Nous touchons à tout moment nos brebis; et vous savez que leur toison est grasse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Est-ce que les mains de nos courtisans ne transpirent pas? et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme? Mauvaise, mauvaise raison. Voyons, produis-en une meilleure.

CORIN. D'ailleurs, nous avons les mains rudes.

PIERRE-DE-TOUCHE. Vos lèvres n'en sentiront que mieux le contact. Mauvais, mauvais! Allons, une preuve plus sensée.

CORIN. Elles sont souvent salies par le goudron que nous employons pour traiter nos brebis. Voudriez-vous nous voir baiser du goudron? Les mains des courtisans sont parfumées de civette.

PIERRE-DE-TOUCHE. Mortel ignorant, tu es comme un morceau de chair morte et corrompue comparée à de la viande saine et fraîche. Ah! vraiment! va t'instruire à l'école du sage, et réfléchis. La civette est une substance plus vile que le goudron, elle n'est que l'excrément d'un chat. Une meilleure raison, berger.

CORIN. Vous êtes un courtisan trop subtil pour moi. J'en resterai là.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu veux donc être damné? Dieu te soit en aide, mortel borné! Dieu veuille t'ouvrir l'intelligence! Tu es bien novice.

CORIN. Messire, je ne suis qu'un simple journalier. Je gagne la nourriture que je mange et les vêtements que je porte ; je ne hais personne, ne porte envie à personne : je me réjouis du bonheur d'autrui et me résigne à mon malheur, et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître et mes agneaux teter.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est encore là un péché de ton ignorance. Accoupler les brebis et les béliers, et fonder tes moyens d'existence sur la copulation du bétail ; servir d'entremetteur au mouton, et livrer une pauvre brebis d'un an à un vieux bélier cornu et cocu, c'est agir en dehors de toutes les convenances. Si tu n'es pas damné pour cela, il faut que le diable ne veuille pas de berger chez lui ; autrement je ne vois pas comment tu feras pour échapper.

CORIN. Voici le jeune Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse.

Arrive ROSALINDE, lisant un papier.

ROSALINDE

Du couchant aux rives de l'Inde,
Nul joyau comme Rosalinde ;
Partout illustrant ses destins,
La renommée aux bords lointains
Porte le nom de Rosalinde.
Le plus admirable tableau,
Qu'est-il auprès de Rosalinde?
Nul visage au monde n'est beau,
Hormis celui de Rosalinde.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit années de suite, les heures des repas et du sommeil exceptées. C'est exactement la mesure que marque par son pas le cheval d'une laitière allant au marché.

ROSALINDE. Sot, tais-toi.

PIERRE-DE-TOUCHE. Laissez-moi essayer.

Si du couchant aux bords de l'Inde
Un jeune cerf est amoureux,
Il lui faut une Rosalinde.
La chatte appelle de ses vœux
Le matou qu'ont charmé ses yeux ;
C'est ainsi que fait Rosalinde.
L'hiver, chaudement affublé,
Chacun porte un manteau doublé ;
Doublez la frêle Rosalinde.
Le moissonneur moissonnera,

Et puis ses gerbes il lira,
Et sur son char les chargera :
Qu'il y charge aussi Rosalinde.
Noix douce, amère écorce aura ;
Cette noix-là, c'est Rosalinde.
Qui la rose cueillir voudra,
A l'épine se piquera,
A l'épine de Rosalinde.

Ce sont des vers de la plus mauvaise allure ; pourquoi vous salir de pareille marchandise ?

ROSALINDE. Tais-toi, imbécile, je les ai trouvés sur un arbre.

PIERRE-DE-TOUCHE. Ma foi, voilà un arbre qui donne de bien mauvais fruit.

ROSALINDE. Je veux l'enter sur toi ; après quoi je l'enterai sur un néflier ; alors ce sera le fruit le plus précoce du pays, car tu seras pourri avant d'être à moitié mûr ; c'est là une propriété particulière de la nèfle.

PIERRE-DE-TOUCHE. Vous avez dit ; si c'est sagement ou non, que la forêt en décide.

Arrive CÉLIE, lisant un papier.

ROSALINDE. Chut ! voici ma sœur qui vient lisant un papier. Tiens-toi à l'écart.

CÉLIE, *lisant.* « Pourquoi ce désert serait-il muet ? parce » qu'il est inhabité ? Non. Je suspendrai à chaque arbre des » langues qui parleront un langage civilisé. Elles diront com- » bien courte est la vie de l'homme ; combien vite elle atteint » le terme de son pèlerinage ; que l'espace d'une palme em- » brasse toute sa durée. Je parlerai aussi des serments violés et » de l'amitié trahie ; mais sur les branches les plus belles, et au » bout de chaque phrase, j'écrirai le nom de Rosalinde, afin » que tous ceux qui savent lire, sachent que le ciel a voulu réunir » en elle la quintessence de toutes les perfections des anges. Le » ciel, en conséquence, a chargé la nature de rassembler dans » un seul corps toutes les beautés les plus parfaites. La nature » aussitôt lui donna le visage d'Hélène, mais non son cœur, la » majesté de Cléopâtre, l'agilité d'Atalante et la modestie de » l'infortunée Lucrèce. C'est ainsi que, par ordre du conseil » des dieux, Rosalinde fut formée de la réunion de plusieurs » parties : elle reçut en partage les traits d'élite d'un grand » nombre de visages, d'yeux et de cœurs. Le ciel voulut » qu'elle possédât ces dons, et que je vécusse et mourusse son » esclave. »

ROSALINDE. O ciel miséricordieux ! — De quelle insipide homélie d'amour tu viens d'ennuyer tes auditeurs, sans avoir la précaution de leur dire : « Ayez patience, bonnes gens ! »

CÉLIE. Amis, que faites-vous là ? retirez-vous. — Berger, veuillez, je vous prie, vous éloigner. — Toi, va-t'en avec lui.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens, berger ; faisons une honorable retraite ; non pas avec armes et bagage, mais bien sans tambour ni trompette.

Corin et Pierre-de-Touche s'éloignent.

CÉLIE. As-tu entendu ces vers ?

ROSALINDE. Oh ! oui ! je les ai entendus tous, et au delà ; car quelques-uns avaient un plus grand nombre de pieds que les vers n'en comportent.

CÉLIE. C'est égal, les vers pouvaient se tenir sur leurs pieds.

ROSALINDE. Oui, mais les pieds étaient boiteux, et ne pouvaient se soutenir sans les vers ; c'étaient des vers boiteux.

CÉLIE. As-tu pu voir sans étonnement comme ton nom est affiché et gravé sur ces arbres ?

ROSALINDE. Sur neuf jours, il y en avait sept que j'étais revenue de ma surprise quand tu es arrivée. Vois ce que j'ai trouvé sur un palmier [1]. (*Elle lui montre le papier qu'elle tient à la main.*) On ne m'a jamais tant rimaillée depuis le temps de Pythagore, époque où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE. Devines-tu qui a fait cela ?

ROSALINDE. Est-ce un homme ?

CÉLIE. Un homme ayant à son cou une chaîne que tu portais autrefois. Tu changes de couleur ?

ROSALINDE. Je t'en prie, dis-moi qui.

CÉLIE. O mon Dieu, mon Dieu ! Il est difficile que des amis se rencontrent ; mais des montagnes peuvent être déplacées par des tremblements de terre, et se rencontrer.

ROSALINDE. Mais encore, qui est-ce ?

CÉLIE. Est-il possible ?

ROSALINDE. Je t'en supplie avec la plus véhémente insistance, dis-moi qui c'est !

CÉLIE. O merveilleux, merveilleux, superlativement merveilleux et encore merveilleux ! merveilleux au-dessus de toute expression !

[1] Voici un palmier aussi surpris de se trouver dans les Ardennes que la lionne dont il sera parlé plus tard.

ROSALINDE. Par les roses de mon teint ! crois-tu donc, parce que je suis habillée en homme, que mes sentiments soient en pourpoint et en haut-de-chausses? Une minute encore de retard serait un voyage de découverte à la mer du Sud ! Je t'en supplie, dis-moi qui c'est ; dépêche-toi et parle vite. Je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme sortît de ta bouche, comme le vin sort d'une bouteille dont le gouleau est étroit ; trop à la fois, ou rien du tout. Je t'en prie, tire le bouchon de ta parole, et que je boive les sons de ta voix.

CÉLIE. En ce cas, tu pourrais avaler un homme.

ROSALINDE. Est-ce une créature ouvrage de Dieu? quelle espèce d'homme est-ce? sa tête est-elle digne d'un chapeau, et son menton d'une barbe ?

CÉLIE. Non ; il n'a que fort peu de barbe.

ROSALINDE. Eh bien ! Dieu lui en donnera davantage, s'il se montre reconnaissant envers lui. J'attendrai patiemment la croissance de sa barbe, pourvu que tu ne tardes pas à me faire connaître son menton.

CÉLIE. C'est le jeune Orlando, qui dans le même moment a donné le croc en jambes au lutteur de mon père et à ton cœur.

ROSALINDE. Trêve de plaisanterie; parle sérieusement et sans détour.

CÉLIE. Sur ma parole, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE. Orlando?

CÉLIE. Orlando.

ROSALINDE. Hélas! que vais-je devenir maintenant avec mon pourpoint et mon haut-de-chausses? — Que faisait-il quand tu l'as vu? que t'a-t-il dit? quelle mine avait-il? dans quel costume était-il? que fait-il ici? a-t-il demandé de mes nouvelles? où reste-t-il? comment t'a-t-il quittée? et quand dois-tu le revoir? réponds-moi un mot.

CÉLIE. Il faut pour cela que tu me prêtes la bouche de Gargantua : la mienne ne pourrait suffire à un mot de cette longueur : quand je ne devrais répondre à tes questions que par *oui* et par *non*, ce serait pire qu'un catéchisme.

ROSALINDE. Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et en habit d'homme? A-t-il aussi bonne mine que le jour de la lutte?

CÉLIE. Il serait aussi facile de compter les atomes que de répondre aux questions d'une amante. — Mais je vais te donner une idée de la manière dont je l'ai rencontré ; savoures-en à

loisir tout le charme. Je l'ai trouvé sous un arbre comme un gland abattu.

ROSALINDE. C'est véritablement l'arbre de Jupiter, puisqu'il en tombe de pareils fruits.

CÉLIE. Veuillez m'écouter, madame.

ROSALINDE. Poursuis.

CÉLIE. Il était étendu tout de son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE. C'est là un beau spectacle, tout douloureux qu'il puisse être.

CÉLIE. Retiens ta langue, et serre-lui la bride; elle piaffe de la manière la plus extravagante. Il était habillé en chasseur.

ROSALINDE. O funeste présage! il vient pour me percer le cœur.

CÉLIE. Ma chanson n'a pas besoin de refrain; tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE. Ne sais-tu pas que je suis femme? Quand je pense, il faut que je parle. Continue, ma chère.

CÉLIE. Tu me fais perdre le fil de mon récit. — Chut! n'est-ce pas lui qui revient?

ROSALINDE. C'est lui; mettons-nous à l'écart, et observons-le.

Célie et Rosalinde se retirent à l'écart.

Arrivent ORLANDO et JACQUES.

JACQUES. Je vous remercie de votre compagnie; mais, franchement, j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO. Et moi aussi; mais, pour la forme, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES. Que Dieu soit avec vous; et ne nous voyons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO. Je désire que nous devenions de jour en jour plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES. Je vous en prie, ne gâtez plus les arbres en écrivant sur leur écorce des vers de votre façon.

ORLANDO. Je vous en prie, ne gâtez plus mes vers en les lisant d'aussi mauvaise grâce.

JACQUES. Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

ORLANDO. Précisément.

JACQUES. Son nom ne me plaît pas.

ORLANDO. On n'avait nulle intention de vous plaire quand on l'a baptisée.

JACQUES. Quelle est sa taille ?

ORLANDO. Elle est à la taille de mon cœur.

JACQUES. Vous abondez en jolies réponses. N'avez-vous pas connu des femmes d'orfévre, et ne leur avez-vous pas soutiré des bagues?

ORLANDO. Il n'en est rien ; vous me questionnez en style de tapisserie [1], je vous réponds sur le même ton.

JACQUES. Vous avez l'esprit alerte ; on l'a fait, je pense, avec les talons d'Atalents. Voulez-vous vous asseoir à côté de moi ? nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde, et contre notre mauvaise fortune.

ORLANDO. Je ne veux censurer âme qui vive, si ce n'est moi-même, dont je connais les nombreux défauts.

JACQUES. Le pire de tous vos défauts, c'est d'être amoureux.

ORLANDO. Je ne changerais pas ce défaut-là contre la meilleure de vos qualités ; je suis las de votre société.

JACQUES. Sur ma parole, je cherchais un fou lorsque je vous ai trouvé.

ORLANDO. Il s'est noyé dans le ruisseau ; regardez dans l'eau, et vous le verrez.

JACQUES. J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO. Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES. Je ne reste pas plus longtemps avec vous. Adieu, monsieur *l'Amour*.

ORLANDO. Votre départ me charme. Adieu, monsieur *de la Mélancolie.*

Jacques s'éloigne.

CÉLIE et ROSALINDE s'avance.

ROSALINDE. Je vais lui parler du ton d'un laquais insolent, et, sous cet habit, jouer avec lui le rôle d'un impudent vaurien. — (*A Orlando.*) Dites donc, chasseur.

ORLANDO. Eh bien ! que me voulez-vous ?

ROSALINDE. Quelle heure est-il, je vous prie ?

ORLANDO. Vous auriez dû plutôt me demander à quelle portion du jour nous sommes ; il n'y a pas d'horloge dans cette forêt.

[1] Ceci fait allusion aux devises qui sortaient de la bouche des personnages représentés sur les tapisseries.

ROSALINDE. Il faut alors qu'il n'y ait pas non plus dans cette forêt de véritable amant ; car un soupir par minute, et un gémissement toutes les heures, indiqueraient tout aussi bien qu'une horloge la marche paresseuse du temps.

ORLANDO. Pourquoi pas la marche rapide du temps ? l'expression n'aurait-elle pas été plus juste?

ROSALINDE. Nullement, seigneur. Le Temps ne marche point du même pas avec tout le monde. Je puis vous dire avec qui le Temps va l'amble, avec qui il va au trot, avec qui il galope, et avec qui il reste immobile.

ORLANDO. Avec qui va-t-il au trot?

ROSALINDE. Il va au trot, mais un trot excessivement dur, avec la jeune fille, entre le contrat de son mariage et le jour de la célébration. N'y eût-il qu'une huitaine d'intervalle, le pas du Temps est si dur, qu'il semble que ce soit un intervalle de sept années.

ORLANDO. Avec qui le Temps va-t-il l'amble ?

ROSALINDE. Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et un richard qui n'a pas la goutte. L'un dort comme un bienheureux, parce qu'il n'étudie point ; et l'autre mène joyeuse vie, parce qu'il ne ressent aucune infirmité. La science ne fait pas maigrir le premier ; le second ne connaît pas le triste et douloureux fardeau de l'indigence. Ce sont là les gens avec qui le Temps va l'amble.

ORLANDO. Avec qui galope-t-il?

ROSALINDE. Avec le voleur que l'on conduit au gibet ; quelque lente que soit sa marche, il croit toujours arriver trop tôt.

ORLANDO. Avec qui reste-t-il immobile ?

ROSALINDE. Avec les gens de loi, pendant les vacances ; car ils passent cet intervalle à dormir, et ne s'aperçoivent pas de la marche du temps.

ORLANDO. Où demeurez-vous, beau jeune homme ?

ROSALINDE. Avec cette bergère, qui est ma sœur ; ici sur la lisière de la forêt, comme une frange sur le bord d'une robe.

ORLANDO. Êtes-vous né dans ce pays ?

ROSALINDE. Comme ce lapin que vous voyez, qui demeure où habitent ses amours.

ORLANDO. Votre accent a une pureté que vous n'avez pu acquérir dans cette solitude.

ROSALINDE. Plusieurs personne me l'ont déjà dit; mais j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot, qui, dans sa jeunesse, avait vécu dans le monde, et qui se connaissait en galanterie, car il avait été amoureux. Je l'ai souvent entendu moraliser contre l'amour; et je remercie Dieu de ne pas être femme, et de ne pas être atteint de tous les défauts qu'il reprochait au sexe en général.

ORLANDO. Pourriez-vous vous rappeler quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes?

ROSALINDE. Il n'y en avait pas de principal, ils se ressemblaient tous comme des liards; chaque défaut à son tour paraissait monstrueux, jusqu'au moment où le défaut suivant venait rivaliser avec lui.

ORLANDO. Citez-m'en quelques-uns, je vous prie.

ROSALINDE. Non, je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui hante la forêt, et qui s'amuse à gâter nos jeunes arbres en gravant sur leur écorce le non de Rosalinde; il met des odes sur l'aubépine et des élégies sur les ronces, et toutes déifient le nom de Rosalinde : si je pouvais rencontrer ce rêveur, je lui donnerais quelques bons avis; car il paraît attaqué de la fièvre de l'amour.

ORLANDO. Je suis cet homme que l'amour enlace de ses nœuds; dites-moi, je vous prie, votre remède.

ROSALINDE. Je n'aperçois en vous aucun des symptômes que m'a signalés mon oncle : des yeux cernés et enfoncés, que vous n'avez pas; une humeur taciturne, que vous n'avez pas : une barbe négligée, que vous n'avez pas; — mais cela je vous le pardonne, car, franchement, vous n'avez tout juste de barbe que ce que doit en avoir un frère cadet. — Et puis votre pourpoint devrait être débraillé, votre bonnet non attaché, vos manches déboutonnées, vos souliers sans cordons, et tout dans votre personne devrait annoncer l'abandon et la désolation. Mais vous n'êtes point ainsi ; vous êtes plutôt recherché dans votre toilette; et si vous êtes amoureux de quelqu'un, ce ne peut être que de vous.

ORLANDO. Beau jeune homme, je désirerais vous convaincre que j'aime.

ROSALINDE. M'en convaincre, moi ! autant vaudrait essayer de le faire croire à celle que vous aimez, et qui, j'en ai l'assurance, est plus disposée à vous croire qu'à vous en faire l'aveu :

c'est là l'un des points sur lesquels les femmes mentent à leur conscience. Mais, sérieusement, est-ce vous qui avez gravé sur les arbres ces vers dans lesquels Rosalinde est exaltée si haut?

ORLANDO. Jeune homme, je vous le jure par la blanche main de Rosalinde, oui, c'est moi ; oui, je suis cet infortuné.

ROSALINDE. Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes le disent?

ORLANDO. Ni rime ni raison ne sauraient exprimer combien je le suis.

ROSALINDE. L'amour n'est qu'un délire; et sur ma parole, il mérite tout autant que la folie furieuse, qu'on emploie à son égard la chambre noire et le fouet : la raison pour laquelle cette correction et ce remède ne sont point appliqués à l'amour, c'est que la maladie est tellement répandue que les correcteurs eux-mêmes sont amoureux. Cependant je me fais fort de guérir ce mal par des conseils.

ORLANDO. Avez-vous guéri des amants de cette manière?

ROSALINDE. J'en ai guéri un, et voici comment. Je lui recommandai de se figurer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et en cette qualité de me faire chaque jour sa cour; sur quoi, en jeune fille capricieuse, j'étais tour à tour chagrine, minaudière, inconstante, langoureuse, aimante, fière, fantasque, bizarre, indifférente, changeante, mêlant le sourire aux larmes, affectant un peu toutes les passions, et n'en ressentant effectivement aucune; car ainsi sont faits, pour la plupart, les jeunes hommes et les jeunes filles. On me voyait tantôt l'adorer, tantôt le haïr; tantôt lui faire accueil, tantôt le renier; parfois pleurer de tendresse pour lui, le moment d'après le repousser avec mépris. Je fis si bien, que je changeai sa folie amoureuse en une folie véritable, et l'obligeai à renoncer au monde et à s'enfermer dans une retraite monastique. C'est ainsi que je l'ai guéri, et c'est ainsi que je m'engage à guérir votre cœur radicalement, à le rendre aussi sain qu'un cœur de mouton, au point qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO. Je ne veux pas être guéri, jeune homme.

ROSALINDE. Je m'engage à vous guérir, si vous voulez m'appeler Rosalinde, et venir chaque jour dans ma cabane me faire votre cour.

ORLANDO. Par la sincérité de mon amour, je le veux bien. Dites-moi où est votre cabane.

ROSALINDE. Venez avec moi, et je vous la ferai voir. Chemin faisant, vous me direz dans quelle partie de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir ?

ORLANDO. De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE. Non, non; il faut que vous m'appeliez Rosalinde. — (*A Célie.*) Allons, ma sœur, veux-tu venir?

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY ; JACQUES les observe à quelque distance.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens vite, ma chère Audrey; je vais chercher tes chèvres, Audrey ! Eh bien ! Audrey ! suis-je toujours l'homme qu'il te faut ? ma physionomie simple te convient-elle?

AUDREY. Votre physionomie ? Dieu vous bénisse ! quelle physionomie !

PIERRE-DE-TOUCHE. Je suis ici, avec toi et tes chèvres, au milieu des fagots, comme le plus capricieux des poëtes, Ovide, était au milieu des Goths.

JACQUES, *à part.* O science aussi déplacée que le serait Jupiter dans une chaumière !

PIERRE-DE-TOUCHE. Quand un homme voit que ses vers ne sont pas compris, que son esprit n'est pas secondé par cet enfant précoce qu'on nomme l'intelligence, c'est pour lui un coup plus mortel qu'un gros mémoire pour une maigre chère. — Franchement, je regrette que les dieux ne t'aient pas faite poétique.

AUDREY. Je ne sais pas ce que c'est que poétique. Ce mot veut-il dire honnête en actions et en paroles? Exprime-t-il la sincérité?

PIERRE-DE-TOUCHE. Non, certes; car la poésie ne vit que de fictions, et les amants sont adonnés à la poésie; et ce qu'ils jurent comme poëtes, on peut dire que comme amants ils ne le pensent pas.

AUDREY. Et vous regrettez que les dieux ne m'aient pas faite poétique ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Oui, vraiment; car tu me jures que tu es honnête : or, si tu étais étais poëte, je pourrais espérer que tu ne dis pas la vérité.

AUDREY. Voudriez-vous donc que je ne fusse pas honnête ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Certainement, à moins qu'en même temps tu ne fusses laide; car l'honnêteté unie à la beauté, c'est du sucre accommodé avec une sauce au miel.

JACQUES, *à part.* O fou enfoncé dans la matière !

AUDREY. Je ne suis pas jolie : aussi je prie les dieux de me rendre honnête.

PIERRE-DE-TOUCHE. En vérité, c'est un meurtre de donner de l'honnêteté à une laideron; c'est servir un excellent mets dans un plat malpropre.

AUDREY. Je ne suis pas une laideron, quoique je ne sois pas belle, ce dont je remercie le ciel.

PIERRE-DE-TOUCHE. Que les dieux soient loués pour ton manque de beauté ! le reste pourra venir ensuite. Mais, à tout événement, je veux me marier avec toi; dans ce but, j'ai vu messire Olivier Sermon, vicaire du village voisin, qui m'a promis de venir me trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous unir.

JACQUES *à part.* Je serais curieux d'assister à cette entrevue.

AUDREY. Eh bien ! que les dieux nous accordent bonheur et joie !

PIERRE-DE-TOUCHE. Ainsi soit-il ! Un homme moins résolu que moi pourrait reculer devant l'exécution de ce projet ; car nous n'avons ici d'autre temple que la forêt, d'autres assistants que des bêtes à cornes. Mais qu'importe? courage ! si les cornes sont une vilaine chose, elles sont nécessaires. On dit qu'il y a des hommes riches qui ne connaissent pas la limite de leur fortune; de même il y a des maris qui ont de bonnes et belles cornes dont ils ne connaissent pas la fin. Bah ! c'est le douaire de leur femme; c'est un bien qui ne vient pas du mari. Des cornes ? oui, des cornes. — N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient?—Non, non, le plus noble cerf en a d'aussi grandes que le cerf le plus chétif. Les plus heureux sont-ils donc les célibataires? Non ; de même qu'une ville ceinte de murailles est plus importante qu'un village, de même le front d'un homme marié est plus respectable que le front nu d'un célibataire; et de même qu'il vaut mieux savoir l'escrime que de l'ignorer, de même il vaut mieux porter des cornes que de n'en point avoir.

Arrive OLIVIER SERMON.

PIERRE-DE-TOUCHE, *continuant.* Voici messire Olivier !

Messire Olivier Sermon, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous expédier ici, sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle?

OLIVIER SERMON. N'y a-t-il ici personne pour présenter l'épouse?

PIERRE-DE-TOUCHE. Je ne l'accepterai de la main d'aucun homme.

OLIVIER SERMON. Il faut que quelqu'un la présente, sans quoi le mariage n'est pas légal.

JACQUES, *se montrant et s'avançant.* Procédez à la cérémonie; c'est moi qui présenterai l'épouse.

PIERRE-DE-TOUCHE. Bonjour, monsieur je ne sais qui; comment vous portez-vous, seigneur? vous êtes le très-bien venu. Bien obligé de votre compagnie, la dernière fois que nous nous sommes vus. Je suis on ne peut plus aise de vous voir. — Je m'occupe ici de conclure une bagatelle, seigneur. —Veuillez vous couvrir, seigneur.

JACQUES. Eh bien! bigarré, tu veux donc te marier?

PIERRE-DE-TOUCHE. De même que le bœuf a son joug, le cheval sa bride et le faucon ses grelots, de même un homme a ses envies; et puisque les pigeons s'entre-baisent, il est naturel que deux époux veuillent s'entre-becqueter.

JACQUES. Un homme tel que toi, qui a du savoir-vivre, voudrait-il se marier sous un buisson, comme un pauvre? Allez tous deux à l'église, et recourez au ministère d'un prêtre véritable qui pourra vous dire ce que c'est que le mariage. Tout ce que ce drôle pourra faire sera de vous unir comme on joint les panneaux d'une boiserie; l'un de vous deux ne tardera pas à se déjeter comme du bois vert.

PIERRE-DE-TOUCHE, *à part.* Mieux vaudrait peut-être me faire marier par celui-ci que par un autre; car il est probable qu'il ne me mariera pas comme il faut; et n'étant pas marié en bonne forme, j'aurai plus tard une bonne excuse pour planter là ma femme.

JACQUES. Viens avec moi, et laisse-toi guider par mes conseils.

PIERRE-DE-TOUCHE. Viens, ma chère Audrey; il faut ou nous marier ou nous résoudre à vivre en concubinage. — Adieu, messire Olivier.

Je ne vous dirai pas, Olivier, mon ami,
Avec moi restez aujourd'hui;

Ne me laissez pas en arrière.
Non, non, je vous dis, au contraire :
Allez au diable, Olivier, mon ami ;
Car de vous nous n'avons que faire.

Jacques, Pierre-de-Touche et Audrey s'éloignent.

OLIVIER SERMON, *seul.* N'importe! il n'est pas au pouvoir de ces fantasques drôles de m'ôter ma profession.

Il s'éloigne.

SCÈNE IV.

Même lieu. — Devant une cabane.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE. Ne me parle plus, je veux pleurer.

CÉLIE. Pleure, si tu veux; mais aie le bon sens de considérer que les larmes ne vont point à un homme.

ROSALINDE. Mais n'ai-je pas raison de pleurer?

CÉLIE. D'aussi bonnes raisons qu'on peut en désirer; pleure donc.

ROSALINDE. Il n'est pas jusqu'à ses cheveux qui ne soient d'une couleur fausse et trompeuse.

CÉLIE. Un peu plus bruns que ceux de Judas[1]; ses baisers sont des baisers de Judas.

ROSALINDE. Au fait, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE. Couleur châtain, c'est ce qu'il y a de mieux pour des cheveux.

ROSALINDE. Ses baisers sont aussi pleins de sainteté que le contact du pain bénit.

CÉLIE. Il a les lèvres de Diane; une nonne consacrée au culte de l'Hiver ne donnerait pas des baisers plus innocents; ils ont toute la glace de la chasteté.

ROSALINDE. Il avait juré de venir ce matin; pourquoi ne vient-il pas?

CÉLIE. Non, certainement; il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE. Tu penses?

CÉLIE. Oui; je ne le crois pas capable de filouter une bourse ou de voler un cheval: mais pour ce qui est de sa sincérité en amour, je le crois aussi creux qu'un gobelet vide, ou qu'une noix mangée des vers.

[1] Les peintres du moyen âge donnaient à Judas des cheveux roux.

ROSALINDE. Il n'est pas sincère en amour?

CÉLIE. Il peut l'être lorsqu'il est amoureux; mais je ne pense pas qu'il le soit.

ROSALINDE. Tu l'as entendu jurer positivement qu'il l'était.

CÉLIE. Il *était*, et il *est*, sont deux choses bien différentes; d'ailleurs la parole d'un amant ne mérite pas plus de créance que celle d'un cabaretier; les comptes de l'un et de l'autre sont faux. Il est ici dans la forêt, à la suite du duc ton père.

ROSALINDE. Hier, j'ai rencontré le duc, et j'ai beaucoup causé avec lui : il m'a demandé qui étaient mes parents; je lui ai dit que j'étais d'aussi bonne maison que lui; il s'est mis à rire et m'a quittée. Mais pourquoi parlons-nous de famille et de père quand il y a au monde un Orlando?

CÉLIE. Oh! c'est un beau cavalier! il écrit de beaux vers, dit de belles paroles, fait de beaux serments, et les brise bravement en traversant de part en part le cœur de sa maîtresse; semblable à un jouteur étourdi qui ne pique son cheval que d'un côté et rompt maladroitement sa lance. Mais tout cheval est beau quand la jeunesse le monte et que la folie le guide. — Qui vient ici?

Arrive CORIN.

CORIN. Maîtresse, et vous, mon maître, vous m'avez souvent questionné au sujet de ce berger qui se plaignait de l'amour, et que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère sa maîtresse.

CÉLIE. Eh bien! qu'as-tu à nous dire de lui?

CORIN. Si vous voulez voir jouer une vraie comédie, entre l'amour sincère au teint pâle et l'orgueilleux dédain au visage animé, suivez-moi près d'ici, et je vous conduirai à un endroit d'où vous pourrez jouir de ce spectacle.

ROSALINDE. Oh! allons-y : la vue des amants alimente l'amour. — Conduis-nous à ce spectacle, et je te promets de jouer un rôle important dans la pièce.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent SYLVIUS et PHÉBÉ.

SYLVIUS. Charmante Phébé, je vous en conjure, ne m'accablez pas de vos dédains; dites que vous ne m'aimez pas, mais

ne me le dites pas avec amertume. Le bourreau, familiarisé avec la vue de la mort, et dont ce spectacle a endurci le cœur, ne laisse tomber la hache sur le cou de la victime agenouillée qu'après lui avoir demandé pardon. Voudriez-vous être plus impitoyable que l'homme qui fait métier de verser le sang ?

ROSALINDE, CÉLIE et CORIN arrivent, et se tiennent à quelque distance.

PHÉBÉ. Je ne veux pas être ton bourreau ; je te fuis, car je ne voudrais pas te faire du mal. Tu me dis que j'ai des yeux qui donnent la mort : comme cela est probable, que les yeux, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus fragile et de plus délicat, — les yeux, qui ferment timidement leurs paupières pour éviter le contact d'un atome, — soient des tyrans, des bourreaux, des assassins ! Vois, je te lance des regards courroucés : si mes yeux ont la puissance de blesser, qu'ils te tuent maintenant ; fais semblant de te trouver mal, tombe par terre ; sinon, cesse de mentir en disant que mes yeux assassinent. Montre-moi les blessures qu'ils t'ont faites. Fais-toi avec une épingle une égratignure, et il en reste une cicatrice. Appuie ta main sur la pointe d'un roseau, et pendant quelques instants elle conserve l'impression de ce contact ; mais les regards que je viens de te lancer ne t'ont point blessé, et je suis sûre que les yeux n'ont point la force de faire le moindre mal.

SYLVIUS. O chère Phébé ! si jamais, et cela peut arriver d'un moment à l'autre, si jamais la vue d'un beau visage subjugue votre cœur, vous connaîtrez alors les invisibles blessures que font les flèches acérées de l'amour.

PHÉBÉ. En attendant, ne m'approche pas ; et quand arrivera ce moment, accable-moi de tes railleries ; sois pour moi sans pitié. Jusque-là, je n'en aurai point pour toi.

ROSALINDE, *s'avançant*. Et pourquoi, je vous prie ? De quelle mère avez-vous reçu le jour, pour insulter ainsi à un malheureux et triompher de son infortune ? Quand vous auriez plus de beauté (et je ne vous en vois que tout juste ce qu'il vous en faut la nuit pour aller au lit sans chandelle), serait-ce une raison pour être orgueilleuse et impitoyable ? Qu'est-ce que cela signifie ? pourquoi me regardez-vous ? Je ne vois en vous rien de plus que dans les œuvres les plus communes de la nature. — Merci de ma vie ! je pense qu'elle a aussi envie de me fasciner. Non, non, mon orgueilleuse demoiselle, ne l'espérez pas. Ce ne sont pas vos sourcils d'ébène, votre soyeuse et noire chevelure, vos yeux de jais, qui pourraient me ranger parmi

vos adorateurs. — (*A Sylvius.*) Et vous, sot berger, pourquoi la poursuivez-vous de vos soupirs comme le brumeux vent du sud qui souffle la pluie et le brouillard? Vous êtes mille fois mieux comme homme qu'elle comme femme. Ce sont des insensés tels que vous qui peuplent le monde de laids enfants; ce n'est pas son miroir qui la flatte, c'est vous. Elle se mire dans vous, et s'y voit plus belle qu'elle n'est véritablement. — Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître; tombez à genoux, et, dans la prière et le jeûne, remerciez le ciel de vous avoir accordé l'amour d'un honnête homme; car je vous le dis amicalement et entre nous, puisqu'un chaland se présente, profitez de l'occasion; vous n'êtes pas une marchandise de facile défaite. Demandez pardon à cet homme; aimez-le; acceptez son offre : la laideur insultante paraît plus laide encore. — Ainsi, berger, prenez-la pour votre épouse. — Adieu.

PHÉBÉ. Charmant jeune homme, grondez-moi pendant toute une année. J'aime mieux entendre vos reproches que les compliments de cet homme.

ROSALINDE. Il s'est épris de sa laideur, et la voilà qui s'amourache de ma colère. — (*A Sylvius.*) S'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te prodiguera ses dédains, je la régalerai de paroles amères. — (*A Phébé.*) Pourquoi me regardez-vous ainsi?

PHÉBÉ. Ce n'est pas que je vous veuille du mal.

ROSALINDE. Je vous en prie, ne devenez pas amoureuse de moi; car je suis plus faux que les serments faits dans l'ivresse. D'ailleurs je ne vous aime pas; si vous voulez savoir où je demeure, c'est ici près, au bois d'oliviers. — Viens-tu, ma sœur? — Berger, serrez-la de près. — Viens, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, et ne soyez point fière : quand les regards du monde entier seraient fixés sur vous, vous n'abuseriez les yeux de personne autant que les siens. — Allons rejoindre notre troupeau.

Rosalinde, Célie et Corin s'éloignent.

PHÉBÉ. Je reconnais maintenant la vérité de cet adage que j'ai souvent entendu répéter à un berger qui n'est plus : *On aime à la première vue*[1].

SYLVIUS. Charmante Phébé, —

PHÉBÉ. Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS. Charmante Phébé, aie pitié de moi.

[1] Ces mots sont pris dans le *Héro et Léandre* de Marlowe.

PHÉBÉ. Je te plains, bon Sylvius.

SYLVIUS. On doit secourir ceux que l'on plaint : si tu as pitié de mes amoureux tourments, en m'accordant ton amitié, tu mets fin tout à la fois et à ta compassion et à ma douleur.

PHÉBÉ. Tu as mon amitié; cela n'est-il pas bien de ma part?

SYLVIUS. Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ. Ce serait de la convoitise. Sylvius, il fut un temps où je te haïssais, et je ne t'aime point encore; mais puisque tu parles si bien le langage de l'amour, je veux bien endurer ta société, qu'autrefois je ne pouvais souffrir; je veux aussi te donner de l'occupation. Mais n'attends de moi d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS. Si saint et si parfait est mon amour, et je suis dans une si grande disette de faveurs, que je regarderai comme une moisson abondante de glaner quelques épis brisés, oubliés par le moissonneur. Laisse de temps à autre tomber sur moi un sourire, et ce sera l'aliment dont je vivrai.

PHÉBÉ. Connais-tu le jeune homme qui me parlait tout à l'heure?

SYLVIUS. Je le connais peu; mais je l'ai souvent rencontré. C'est lui qui a acheté la cabane et les pâturages que possédait le vieux Charlot.

PHÉBÉ. Parce que je te questionne sur son compte, ne va pas croire que je l'aime. Ce n'est qu'un jeune impertinent. — Il parle bien cependant; mais que me font ses paroles? Pourtant les paroles sont agréables quand celui qui les prononce plaît à ceux qui les entendent. C'est un joli jeune homme; — rien de bien extraordinaire; — mais il est fier, j'en suis sûre; et néanmoins sa fierté lui sied bien. Il fera un bel homme. Ce qu'il a de mieux, c'est son teint; ses yeux guérissaient plus vite que sa langue ne blessait. Il n'est pas d'une haute taille; cependant il est grand pour son âge; sa jambe est assez médiocre; pourtant elle n'est pas mal; l'incarnat de sa lèvre était d'un rouge plus vif que celui qui colorait ses joues; il tenait le milieu entre le rouge simple et le damas mélangé. Sylvius, il y a des femmes qui, si elles l'avaient détaillé comme je l'ai fait, auraient été bien près de devenir amoureuses de lui : quant à moi, je ne l'aime ni ne le hais; et toutefois, j'ai plutôt sujet de le haïr que de l'aimer. De quel droit me grondait-il? Il m'a dit que mes yeux et mes cheveux étaient noirs; et maintenant,

je me rappelle qu'il m'a parlé avec mépris. Je m'étonne que je ne lui aie pas répondu. Mais c'est égal; oublier n'est pas tenir quitte. Je vais lui écrire une lettre mordante, et tu la lui porteras; veux-tu, Sylvius?

SYLVIUS. De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ. Je vais l'écrire sur-le-champ; le sujet est dans ma tête et dans mon cœur. Je serai amère et brève; viens avec moi, Sylvius.

Ils s'éloignent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent ROSALINDE, CÉLIE et JACQUES.

JACQUES. Je t'en prie, joli jeune homme, permets-moi de faire avec toi plus ample connaissance.

ROSALINDE. On dit que vous êtes mélancolique.

JACQUES. Je le suis, il est vrai; j'aime mieux la mélancolie que le rire.

ROSALINDE. Ceux qui portent l'un et l'autre à l'extrême sont d'abominables gens, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à la censure de tout homme bien élevé.

JACQUES. Il est bon d'être sérieux et de ne rien dire.

ROSALINDE. En ce cas, il est bon d'être un soliveau.

JACQUES. Je n'ai ni la mélancolie envieuse du savant, ni la mélancolie fantasque du musicien, ni la mélancolie orgueilleuse du courtisan, ni la mélancolie ambitieuse du guerrier, ni la mélancolie calculée de l'homme de loi, ni la mélancolie minaudière d'une petite maîtresse, ni la mélancolie des amants, qui est un composé de toutes les autres. J'ai une mélancolie à moi, formée d'un grand nombre d'ingrédients extraits d'innombrables objets; et, de fait, les souvenirs recueillis dans mes voyages fournissent d'intarissables aliments à mes méditations, et me plongent dans une délicieuse tristesse.

ROSALINDE. Vous êtes donc un voyageur? En ce cas, vous avez, sur ma parole, grandement raison d'être triste. Je crains

bien que vous n'ayez vendu vos terres pour visiter celles des autres; à ce compte, avoir beaucoup vu et ne plus rien posséder, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES. J'ai acquis de l'expérience.

ROSALINDE. Et votre expérience vous rend triste. J'aime mieux une folie qui m'égaye qu'une expérience qui m'attriste, surtout s'il faut voyager pour se la procurer.

Arrive ORLANDO.

ORLANDO. Je vous salue, aimable Rosalinde; que toujours le bonheur accompagne vos pas!

JACQUES. Puisque vous parlez en vers blancs [1], je me retire, et que Dieu soit avec vous!

Il se retire.

ROSALINDE, *à Jacques, qui s'éloigne.* Adieu, monsieur le voyageur; si vous m'en croyez, parlez en grasseyant, portez des vêtements bizarres, dépréciez votre pays natal, maudissez le sort qui vous y a fait naître, et grondez presque le Créateur de vous avoir donné la physionomie que vous avez; sinon, je croirai difficilement que vous avez été à bord d'une gondole [2]. — Eh bien! Orlando! où avez-vous été tout ce temps? Vous, amoureux? S'il vous arrive encore de me jouer un pareil tour, ne reparaissez plus devant moi.

ORLANDO. Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure tout au plus.

ROSALINDE. En amour, manquer d'une heure à sa parole! Celui qui partagera une heure en mille parties, et qui, dans un rendez-vous d'amour, sera en retard seulement d'une portion de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule; moi, je garantis que son cœur n'est pas entamé le moins du monde.

ORLANDO. Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ROSALINDE. Si vous êtes sujet à de tels retards, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant avoir pour amant un escargot.

ORLANDO. Un escargot?

ROSALINDE. Oui, un escargot: car bien qu'il marche lente-

[1] Dans ce que vient de dire Orlando, il y a effectivement un vers de dix et un vers de douze syllabes, non rimés.

[2] C'est-à-dire que vous soyez allé à Venise, rendez-vous des voyageurs fashionables de l'époque.

ment, il porte sa maison sur sa tête, et c'est un meilleur douaire, je pense, que vous n'en pourriez assigner à votre femme : en outre, il apporte avec lui sa destinée.

ORLANDO. Quoi donc?

ROSALINDE. Mais, des cornes, dont vous êtes forcés d'avoir l'obligation à vos épouses : quant à lui, sa destinée arrive toute armée; ce qui prévient toute médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO. La vertu ne fait point porter des cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE. Et je suis votre Rosalinde.

CÉLIE. Il lui plaît de t'appeler ainsi; mais il a une Rosalinde de meilleure qualité que toi.

ROSALINDE. Allons, faites-moi la cour; car maintenant je suis dans mon humeur des dimanches et très-disposée à consentir. — Que me diriez-vous, à présent, si j'étais votre Rosalinde pour tout de bon?

ORLANDO. Je vous donnerais un baiser avant de parler.

ROSALINDE. Vous feriez mieux de commencer par causer; et quand vous ne sauriez plus quoi dire, vous pourriez avoir recours aux baisers. Il y a de très-bons orateurs, qui, lorsqu'ils restent court, prennent le parti de cracher ; quant aux amants, lorsqu'ils n'ont plus rien à dire, l'expédient le plus propre, c'est d'embrasser.

ORLANDO. Et si l'on éprouve un refus?

ROSALINDE. Alors les supplications commencent; et voilà un sujet de conversation tout trouvé.

ORLANDO. Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse adorée?

ROSALINDE. Vous, tout le premier, si j'étais votre maîtresse, ou il faudrait alors que j'eusse moins de vertu que d'esprit.

ORLANDO. Ainsi donc, j'échouerais?

ROSALINDE. Oui, sur le roc de mon indifférence. Ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO. Je suis heureux de vous donner ce nom, parce que j'éprouve le besoin de parler d'elle.

ROSALINDE. Eh bien! Rosalinde vous dit en personne qu'elle ne veut pas de vous.

ORLANDO. Et moi, je lui réponds en personne, qu'il ne me reste plus qu'à mourir.

ROSALINDE. Non, croyez-moi, mourez plutôt par procureur. Ce pauvre monde a tantôt six mille ans, et durant tout cet intervalle, il n'est pas un seul homme qui soit physiquement mort d'amour. Troïle a eu le crâne brisé par une massue grecque ; et cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu pour mourir d'amour, et il peut passer pour le modèle des amants. Léandre aurait vécu bien des années encore, quand même Héro se serait faite religieuse ; mais malheureusement, par une chaude nuit d'été, le pauvre jeune homme voulut se baigner dans l'Hellespont ; il fut saisi d'une crampe, et se noya ; les chroniqueurs du temps ont attribué sa mort à Héro de Sestos. C'est un mensonge : de tout temps il y a eu des hommes qui sont morts, et les vers les ont mangés ; mais jamais aucun d'eux n'est mort d'amour.

ORLANDO. Je serais désolé que ce fût là le sentiment de la véritable Rosalinde ; car, je le déclare, sa rigueur me tuerait.

ROSALINDE. J'en jure par cette main, sa rigueur ne tuerait pas une mouche. Mais voyons, je veux être maintenant pour vous une Rosalinde plus bienveillante. Demandez-moi ce que vous voudrez ; je vous l'accorderai.

ORLANDO. Eh bien ! aimez-moi, Rosalinde.

ROSALINDE. Ma foi, je le veux bien, les vendredis, samedis et toute la semaine.

ORLANDO. Voulez-vous de moi ?

ROSALINDE. Oui, et de vingt autres comme vous.

ORLANDO. Que dites-vous ?

ROSALINDE. N'êtes-vous pas bon ?

ORLANDO. Je l'espère.

ROSALINDE. Eh bien ! quand une chose est bonne, on n'en saurait trop avoir. — Viens, ma sœur ; tu nous serviras de prêtre et tu nous marieras. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dis-tu, ma sœur ?

ORLANDO. Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE. Je ne sais pas les paroles qu'il faut dire.

ROSALINDE. Il faut que tu commences ainsi : — *Consentez-vous, Orlando ?*

CÉLIE. J'y suis. — (*Prenant leurs mains dans les siennes.*) Consentez-vous, Orlando, à prendre pour femme Rosalinde que voici ?

ORLANDO. J'y consens.

ROSALINDE. Oui, mais quand ?

ORLANDO. A l'instant même, aussitôt qu'elle nous aura mariés.

ROSALINDE. Alors, il faut que vous disiez à Rosalinde : *Je te prends pour mon épouse.*

ORLANDO. Rosalinde, je te prends pour mon épouse.

ROSALINDE. Je pourrais vous demander à voir votre procuration ; mais n'importe. — Je te prends, Orlando, pour mon époux. Voilà une fiancée qui va plus vite que le prêtre ; et il est certain que la pensée d'une femme devance toujours ses actes.

ORLANDO. Il en est de même de toutes les pensées ; elles ont des ailes.

ROSALINDE. Dites-moi, maintenant, combien de temps la garderez-vous, après en avoir pris possession ?

ORLANDO. A jamais, et un jour par-delà.

ROSALINDE. Dites *un jour*, et laissez votre *à jamais* de côté. Non, non, Orlando. Les hommes sont en avril quand ils font leur cour, en décembre lorsqu'ils épousent. Les filles sont en mai pendant le temps qu'elles sont filles ; mais l'atmosphère change lorsqu'elles sont devenues femmes. Je serai plus jaloux qu'un pigeon de Barbarie ne l'est pour sa colombe ; plus criard qu'un perroquet à l'approche de la pluie ; plus fantasque qu'un singe, plus capricieux que sa femelle. Je pleurerai sans motif, comme une statue de Diane, dans le bassin d'une fontaine [1], et cela quand vous serez le plus disposé à la gaieté ; je rirai comme une hyène [2], quand vous aurez envie de dormir.

ORLANDO. Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela ?

ROSALINDE. Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO. Mais elle est sage ?

ROSALINDE. Sans cela elle n'aurait pas l'esprit de faire ce que je viens de dire ; les plus sages sont les plus diablesses. Fermez la porte sur l'esprit d'une femme, il sortira par la fenêtre ; fermez la fenêtre, il sortira par le trou de la serrure ; fermez-lui cette issue, il s'échappera avec la fumée, par la cheminée.

ORLANDO. Un homme qui aurait une femme de ce calibre

[1] Dans beaucoup de jardins, il y avait des fontaines où l'eau coulait par les yeux d'une statue, qui habituellement était celle de Diane.

[2] C'était l'opinion commune que le cri de l'hyène ressemblait à un rire bruyant.

pourrait lui dire : *Où diable allez-vous donc, avec votre esprit?*

ROSALINDE. Vous pourriez réserver cette question pour le moment où vous surprendriez votre femme entrant dans le lit de votre voisin.

ORLANDO. Et quelle excuse trouverait-elle alors dans sa cervelle?

ROSALINDE. Elle en serait quitte pour vous dire qu'elle venait vous y chercher. Elle aura toujours une réponse prête, à moins que vous ne la preniez sans langue. La femme qui n'a pas le talent de rejeter ses fautes sur le compte de son mari ne doit pas nourrir elle-même ses enfants, de peur d'en faire des crétins.

ORLANDO. Pendant deux heures, Rosalinde, il faut que je vous quitte.

ROSALINDE. Hélas! cher amour, je ne saurais rester deux heures sans vous.

ORLANDO. Je dois me trouver au dîner du duc; à deux heures je vous reverrai.

ROSALINDE. Allez, partez. — Je savais comment vous tourneriez; mes amis m'en avaient prévenue, et je m'en doutais. — Votre langue flatteuse m'a séduite; — ce n'est qu'une femme de plus d'abandonnée; voilà tout. — Vienne la mort, maintenant! — A deux heures, dites-vous?

ORLANDO. Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE. Sur ma parole, et Dieu m'est témoin que je parle sérieusement, par tous ces jolis serments qui n'ont rien de dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou venez une minute après l'heure, je vous regarde comme le parjure le plus insigne, l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous nommez Rosalinde, qu'il soit possible de trouver dans toute la bande des infidèles; ainsi craignez mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO. Aussi religieusement que si vous étiez véritablement ma Rosalinde. Ainsi, adieu.

ROSALINDE. Fort bien; ces sortes de délits sont soumis à la juridiction du Temps; le Temps vous jugera. Adieu.

Orlando s'éloigne.

CÉLIE. Tu as joliment habillé notre sexe dans ton babil amoureux : tu méritерais qu'on relevât ton pourpoint et tes chausses par-dessus ta tête, et qu'on fît voir à tout le monde le dommage que l'oiseau a fait à son propre nid.

ROSALINDE. O cousine, cousine, cousine, ma bonne petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis plongée dans l'amour ! mais elle ne saurait être sondée : mon affection est sans fond comme la baie de Portugal.

CÉLIE. Dis plutôt qu'elle n'a point de fond, la passion s'en écoule aussitôt que versée.

ROSALINDE. Qu'il soit juge de la profondeur de mon amour, ce bâtard de Vénus engendré par la mélancolie, conçu par la douleur chagrine et né de la folie délirante, ce petit vaurien d'aveugle qui abuse tous les yeux parce qu'il a perdu les siens. —Je te le dis, Aliéna, je ne puis vivre loin de la vue d'Orlando; je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIE. Et moi, je vais dormir.

Elles s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent JACQUES, et plusieurs SEIGNEURS en habits de chasseurs.

JACQUES. Quel est celui qui a tué le cerf?

PREMIER CHASSEUR. Moi, seigneur.

JACQUES. Présentons-le au duc, comme un général romain victorieux. Et nous ne ferions pas mal de lui mettre sur la tête les cornes de l'animal, en guise de palmes triomphales. — Chasseurs, ne connaissez-vous point quelque chanson qui puisse servir à cette occasion ?

DEUXIÈME CHASSEUR. Oui, seigneur.

JACQUES. Chantez-la ; peu importe l'air, pourvu qu'il soit suffisamment bruyant.

Les deux chasseurs chantent ce qui suit :

PREMIER CHASSEUR.

Que donnerons-nous au chasseur
Dont le bras a tué la bête?

DEUXIÈME CHASSEUR.

De sa peau qu'on lui fasse honneur ;
Et mettons-lui ses cornes sur la tête.

PREMIER CHASSEUR.

Ce panache, crois-moi, bien d'autres l'ont porté.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Chez les époux il est héréditaire.

PREMIER CHASSEUR.

Il orna le front de ton père.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Et ton aïeul en a tâté.

TOUT LE CHOEUR DES CHASSEURS.

Vivent les cornes ! qu'on les chante,
Et que personne n'en plaisante.

Ils s'éloignent en chantant.

SCÈNE III.

La forêt.

Arrivent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE. Qu'en dis-tu maintenant? n'est-il pas deux heures passées? et point d'Orlando !

CÉLIE. J'ai la certitude que, plein de son chaste amour, et la tête troublée, il a pris son arc et ses flèches, et est allé — se coucher. — Mais qui vient ici ?

Arrive SYLVIUS.

SYLVIUS, *à Rosalinde.* Je vous apporte un message, beau jeune homme; ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre ceci. (*Il lui remet une lettre.*) Je ne connais pas le contenu de ce billet ; mais, autant que j'ai pu en juger par l'air de mécontentement qu'elle avait en l'écrivant, sa teneur doit être empreinte de colère ; veuillez m'excuser! je ne suis dans cette affaire qu'un messager fort innocent.

ROSALINDE, *après avoir lu.* La patience elle-même, en lisant ceci, ne pourrait s'empêcher de tressaillir et de s'emporter : qui endurera ceci pourra tout endurer. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque d'usage ; elle m'appelle orgueilleux, et déclare qu'elle ne pourrait m'aimer quand les hommes seraient aussi rares que le phénix. Parbleu ! son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrit-elle ? — Allons, berger, je vois que cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS. Non, je vous l'assure; j'ignore ce qu'elle contient : Phébé l'a écrite.

ROSALINDE. Allons, allons, vous êtes un fou : un excès d'amour vous a fait perdre la tête. J'ai vu sa main ; elle a une main de cuir, une main couleur de grès; j'ai vraiment cru qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains; elle a la main d'une femme de ménage. Mais n'importe; je dis qu'elle n'est pas l'auteur de cette lettre; c'est le style et l'écriture d'un homme.

SYLVIUS. Elle en est certainement l'auteur.

ROSALINDE. Comment donc! mais c'est un style de matamore, un vrai style de cartel. Elle me défie comme un Turc défierait un chrétien. La douce imagination d'une femme n'aurait pu produire des pensées aussi gigantesquement brutales, des expressions africaines plus noires encore dans leurs effets que dans leur physionomie. — Voulez-vous que je vous la lise, cette lettre?

SYLVIUS. Je vous serai obligé, car je ne l'ai point entendue encore; mais je n'ai eu que trop de preuves de la cruauté de Phébé.

ROSALINDE. Elle me *Phébéise.* Remarquez le style dont m'écrit ce tyran femelle. (*Elle lit.*)

« Es-tu donc un dieu sous la figure d'un berger, toi qui as » brûlé ainsi le cœur d'une jeune fille? »

Avez-vous jamais vu une femme railler ainsi?

SYLVIUS. Vous appelez cela railler?

ROSALINDE, *lisant.* « Pourquoi, te dépouillant de ta divinité, » fais-tu la guerre au cœur d'une femme? »

Y eut-il jamais raillerie plus sanglante?

« Quand c'étaient des yeux d'hommes qui me faisaient la » cour, ils n'ont jamais produit le moindre effet sur moi. »

Elle me prend sans doute pour un animal. —

« Si tes yeux brillants, alors qu'ils n'expriment que le dé» dain, ont le pourvoir d'inspirer aux miens tant d'amour, » quelle serait donc leur puissance s'ils étaient bienveillants » et doux? Pendant que tu me grondais, je t'adorais; que n'ob» tiendrais-tu pas si tu me priais d'amour! Celui qui te remet» tra ce tendre message est loin de soupçonner ma passion pour » toi; ne lui fais pas connaître tes sentiments, soit que ton » jeune cœur accueille l'offre sincère que je te fais de ma per» sonne et de tout ce que je possède, soit que tu repousses » mon amour; et dans ce cas, je ne chercherai plus qu'à » mourir. »

SYLVIUS. Appelez-vous cela des duretés?

CÉLIE. Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE. Est-ce que tu le plains? Non, il ne mérite point de pitié. — (*Au Berger.*) Peux-tu bien aimer une pareille femme? — Eh quoi! faire de toi un instrument! te duper d'une manière aussi indigne! c'est intolérable! — Eh bien, va la trouver (car je vois que l'amour a fait de toi un serpent

apprivoisé); dis-lui de ma part — que, si elle m'aime, je lui ordonne de t'aimer; si elle refuse, qu'elle soit bien persuadée que je ne lui accorderai jamais mon amour, à moins que tu n'intercèdes pour elle. — Si tu aimes véritablement, va, et ne réplique pas, car je vois s'avancer quelqu'un de ce côté.

Sylvius s'éloigne.

Arrive OLIVIER, un mouchoir ensanglanté à la main.

OLIVIER. Salut, jeunes beautés; pourriez-vous m'enseigner dans quel endroit de cette forêt est située une cabane de bergers entourée d'oliviers ?

CÉLIE. C'est au couchant, au bas de la vallée que vous voyez : pour y arriver, suivez le cours de ce ruisseau murmurant, en laissant à votre gauche le taillis d'osier qui le borde; mais à cette heure la cabane se garde elle-même, il ne s'y trouve personne.

OLIVIER. Si les yeux peuvent se guider par des indications verbales, je pense vous reconnaître sur la description qu'on m'a faite de vous; vos vêtements et votre âge y répondent. « Le jeune homme est blond, d'une beauté féminine ; on le » prendrait pour la sœur aînée; mais la jeune fille est moins » grande et plus brune que son frère. » N'êtes-vous pas les propriétaires de la cabane que je vous priais de m'indiquer ?

CÉLIE. Puisqu'on nous le demande, il n'y a pas de vanité à en convenir.

OLIVIER. Orlando vous envoie ses compliments à tous deux; et à ce jeune homme, qu'il nomme sa Rosalinde, il envoie ce mouchoir ensanglanté. Est-ce bien vous ?

ROSALINDE. C'est moi. Que signifie ceci ?

OLIVIER. Je vais vous le dire à ma honte, si vous me permettez de vous apprendre qui je suis, comment, pourquoi, en quel lieu ce mouchoir a été ensanglanté.

CÉLIE. Dites-nous-le, je vous prie.

OLIVIER. Lorsque le jeune Orlando vous quitta, il vous promit de revenir dans deux heures; il traversait la forêt, ruminant l'aliment de sa pensée tout à la fois douce et amère, quand tout à coup, ayant tourné la tête, un effrayant spectacle vint frapper ses regards. Sous un chêne que la vieillesse avait couvert de mousse, et qui levait bien haut dans les airs sa tête chauve et vénérable, dormait, couché sur le dos, un malheureux, les vêtements en lambeaux et la chevelure longue et

en désordre. Autour de son cou, un serpent couleur vert et or avait roulé ses anneaux, et avançait sa tête menaçante vers la bouche du dormeur; à la vue d'Orlando, il déroula rapidement ses nœuds et se glissa en replis sinueux sous un buisson à l'ombre duquel une lionne, les mamelles vides, était blottie la tête contre terre, pareille à un chat aux aguets, et attendant le moment où l'homme endormi ferait un mouvement; car c'est un caractère distinctif de ce roi des animaux de ne jamais faire sa proie de ce qui a une apparence de mort. A sa vue. Orlando s'approcha de l'homme, et vit que c'était son frère, son frère aîné.

CÉLIE. Oh! je lui ai entendu parler de ce frère; il le représentait comme le parent le plus dénaturé qui ait jamais vécu parmi les hommes.

OLIVIER. Et il avait bien raison; et je le sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE. Mais revenons à Orlando. Laissa-t-il son frère devenir la proie de cette lionne affamée, à la mamelle tarie?

OLIVIER. Deux fois il fut sur le point de le faire; il tourna le dos pour s'éloigner. Mais l'humanité l'emportant sur la vengeance, et la nature triomphant de son juste ressentiment, lui firent livrer combat à la lionne, qui tomba bientôt devant lui; au bruit de cette lutte je sortis de mon périlleux sommeil.

CÉLIE. Êtes-vous son frère?

ROSALINDE. Est-ce vous qu'il a délivré?

CÉLIE. Est-ce vous qui avez tant de fois conspiré sa mort?

OLIVIER. C'était moi; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis pas de dire ce que j'ai été depuis que mon cœur est changé, et que je m'en trouve si heureux.

ROSALINDE. Mais ce mouchoir sanglant, —

OLIVIER. Tout à l'heure. Lorsque nous eûmes, au récit de nos aventures, mêlé nos larmes de tendresse, et que je lui eus appris par quels événements je me trouvais dans ces lieux déserts, il me conduisit au noble duc, qui me donna des habits et des rafraîchissements, et, pour le reste, me confia aux soins de la tendresse fraternelle. Mon frère aussitôt me conduisit dans sa grotte, où il se déshabilla. C'est alors que nous vîmes que sur le bras la lionne lui avait enlevé un lambeau de chair et fait une blessure dont depuis ce moment le sang avait coulé. Il perdit connaissance en prononçant d'une voix faible et mourante le nom de Rosalinde. Bref, je le rappelai à l'usage de ses

sens; je bandai sa blessure. Au bout de quelque temps, se sentant mieux, il m'a envoyé auprès de vous, étranger que je suis en ces lieux, pour l'excuser auprès de vous d'avoir manqué à sa promesse, et pour remettre ce mouchoir teint de sang au jeune berger qu'en plaisantant il appelle Rosalinde.

Rosalinde s'évanouit.

CÉLIE, *soutenant sa cousine*. Qu'as-tu donc, Ganymède? mon cher Ganymède!

OLIVIER. Beaucoup de personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE. Il y a plus que cela ici.—Ma cousine,—Ganymède!

OLIVIER. Voyez, il reprend connaissance.

ROSALINDE, *ouvrant les yeux*. Je voudrais être dans notre cabane.

CÉLIE. Nous allons t'y conduire. — (*A Olivier.*) Veuillez, je vous prie, lui prendre le bras.

OLIVIER. Remettez-vous, jeune homme.—Vous, un homme? — vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE. C'est vrai, je l'avoue. J'espère que voilà un évanouissement bien joué; dites à votre frère, je vous prie, combien j'ai habilement simulé l'émotion. — Ah! ah!

OLIVIER. Ce n'était pas simulé, votre pâleur témoigne de la réalité de votre émotion.

ROSALINDE. Ce n'est qu'une feinte, je vous assure.

OLIVIER. Eh bien! remettez-vous, et simulez le courage d'un homme.

ROSALINDE. C'est ce que je fais. Mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE. Viens, tu pâlis de plus en plus. Allons chez nous. (*A Olivier.*) Ayez la bonté de nous accompagner.

OLIVIER. Volontiers; car il faut, Rosalinde, que j'aille rapporter à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE. J'ai quelque chose en tête; dans tous les cas, veuillez lui faire part de la comédie que j'ai jouée. — Voulez-vous venir?

Ils s'éloignent.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE. Nous trouverons le moment, Audrey; patience, ma chère Audrey.

AUDREY. Ma foi, ce prêtre-là suffisait, quoi qu'en ait pu dire ce vieux messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est un misérable, Audrey, que cet Olivier Sermon, un vrai misérable. Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme qui a des prétentions sur toi.

AUDREY. Je sais qui c'est; il n'a aucun droit sur moi. Voici justement celui dont tu parles.

Arrive GUILLAUME.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est pain bénit pour moi [1] que de voir un nigaud. Par ma foi, nous autres qui avons de l'esprit, nous aurons un jour de grands comptes à rendre. Nous allons rire; il n'y a pas moyen d'y tenir.

GUILLAUME. Bonjour, Audrey.

AUDREY. Bonjour, Guillaume.

GUILLAUME. Bonjour aussi à vous, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. Bonjour, mon ami. Couvre ta tête, couvre ta tête; allons, couvre-toi, je te prie. Quel âge as-tu, l'ami?

GUILLAUME. Vingt-cinq ans, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est un âge mûr. Ne te nommes-tu pas Guillaume?

GUILLAUME. Guillaume, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. C'est un beau nom. Tu es né dans cette forêt?

GUILLAUME. Oui, messire, et j'en remercie Dieu.

PIERRE-DE-TOUCHE. J'en remercie Dieu, voilà une bonne réponse. Es-tu riche?

[1] Il y a dans le texte : « C'est boire et manger pour moi. »

GUILLAUME. Ma foi, messire, comme ci, comme ça.

PIERRE-DE-TOUCHE. Comme ci, comme ça, est bon, très-bon, excellent ; — et cependant, non, ce n'est pas excellent ; ce n'est que comme ci, comme ça. Es-tu intelligent ?

GUILLAUME. J'ai l'esprit passablement avisé.

PIERRE-DE-TOUCHE. Tu réponds à merveille. Je me rappelle le proverbe : « Le fou se croit sage, et le sage sait que sa sagesse n'est que folie. » Certain philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger une grappe de raisin, ouvrait la bouche et y mettait la grappe ; voulant faire entendre par là que les grappes étaient faites pour être mangées et la bouche pour s'ouvrir. Tu aimes cette jeune fille ?

GUILLAUME. Je l'aime, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. Donne-moi ta main. Es-tu savant?

GUILLAUME. Non, messire.

PIERRE-DE-TOUCHE. Eh bien ! apprends ceci de moi. Avoir, c'est avoir ; car c'est une figure de rhétorique, que lorsqu'on verse un liquide d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un on vide l'autre : car tous les auteurs sont d'avis qu'*ipse* est celui qui, — or, tu n'es pas *ipse ;* car je suis celui qui, —

GUILLAUME. Lequel, messire?

PIERRE-DE-TOUCHE. Celui qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, imbécile, abandonne, — c'est-à-dire, en langue vulgaire, quitte — la société, — c'est-à-dire, en termes de paysan, la compagnie, — de cette jeune personne, — ou, en langage commun, cette femme. — Le tout réuni signifie : Abandonne la société de cette jeune personne, sinon, imbécile, tu péris, ou, pour te mieux faire comprendre, tu meurs, c'est-à-dire je te tue, je te fais déguerpir de ce monde, je métamorphose ta vie en mort ; j'emploie contre toi le poison, la bastonnade ou le poignard ; je conspire contre toi ; je trame sourdement ta ruine ; je te tue de cent cinquante manières différentes ; c'est pourquoi tremble et pars.

AUDREY. Va-t'en, mon bon Guillaume.

GUILLAUME. Dieu vous conserve en joie, messire !

Il s'éloigne.

Arrive CORIN.

CORIN. Notre maître et notre maîtresse vous cherchent ; venez vite, venez vite.

PIERRE-DE-TOUCHE. Suis-moi, Audrey, suis-moi. — J'y vais, j'y vais.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Même lieu.

Arrivent ORLANDO et OLIVIER.

ORLANDO. Est-il possible que, la connaissant à peine, tu sois épris d'elle à ce point, que la voir, l'aimer, le lui dire et obtenir son cœur, ait été l'affaire d'un moment? Persistes-tu à la vouloir pour femme?

OLIVIER. N'examine point la folie de ma passion, l'indigente condition de celle que j'aime, le peu de temps qu'a duré notre connaissance, la promptitude de ma déclaration et la soudaineté de son consentement; mais dis avec moi que j'aime Aliéna; dis avec elle qu'elle m'aime; donne ton consentement à notre union. Tu y trouveras ton avantage; car la maison de mon père et toute la fortune qu'a laissée le vieux sire Roland, je veux te les céder, et rester ici pour y vivre et y mourir berger.

Arrive ROSALINDE.

ORLANDO. Tu as mon consentement; que tes noces se fassent demain : j'y inviterai le duc et tous les fortunés compagnons de son exil. Va prévenir Aliéna afin qu'elle se prépare, car, vois-tu, voici ma Rosalinde qui vient.

ROSALINDE, *à Olivier*. Dieu vous garde, mon frère!

OLIVIER. Et vous pareillement, ma charmante sœur [1].

ROSALINDE. O mon cher Orlando, combien je suis désolé de vous voir porter votre cœur en écharpe!

ORLANDO. C'est mon bras.

ROSALINDE. J'avais cru votre cœur blessé par les griffes de la lionne.

ORLANDO. Il est blessé, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE. Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai joué l'évanouissement quand il m'a montré votre mouchoir?

ORLANDO. Oui, et il m'a appris des nouvelles plus surprenantes encore.

ROSALINDE. Je sais ce que vous voulez dire. — Il est très-

[1] Olivier, qui la prend pour un homme, conforme néanmoins son langage au rôle qu'elle assume, et lui parle comme à la prétendue de son frère.

vrai que, si l'on en excepte le combat subit de deux béliers, et la rodomontade de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il ne s'est jamais rien vu de si soudain ; car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés qu'ils se sont regardés ; ils ne se sont pas plus tôt regardés qu'ils se sont aimés ; ils ne se sont pas plus tôt aimés qu'ils ont soupiré ; ils n'ont pas plus tôt soupiré qu'ils se sont interrogés l'un l'autre pour en connaître la cause ; dès qu'ils en ont connu la cause, ils ont cherché le remède : c'est ainsi que graduellement ils ont établi, pour arriver jusqu'au mariage, des degrés qu'ils monteront incontinent, si l'on ne veut qu'ils soient incontinents avant le mariage. Ils sont dans une véritable rage d'amour ; ils veulent à toute force être unis ; il n'y a pas de bâtons qui puissent les séparer.

ORLANDO. Ils seront mariés demain ; et j'inviterai le duc à leurs noces. Mais ô combien il est pénible de ne contempler le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain, plus j'estimerai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus je sentirai mon cœur contristé.

ROSALINDE. Quoi donc ! ne puis-je demain vous tenir lieu de Rosalinde ?

ORLANDO. Je ne puis plus me contenter de vivre par la pensée.

ROSALINDE. En ce cas, je ne veux plus vous fatiguer d'un babil inutile. Sachez donc, et c'est sérieusement que je vous parle maintenant, sachez que je vous connais pour un homme de mérite ; je ne dis pas cela pour donner une haute opinion de mon mérite, par l'appréciation que je fais du vôtre. Si je cherche à me concilier votre estime, ce n'est pas en vue d'en retirer pour moi un avantage quelconque, mais uniquement pour obtenir de vous que vous consentiez à faire ce qui est dans votre intérêt. Veuillez donc croire, s'il vous plaît, que je puis faire d'étranges choses. J'ai, depuis l'âge de trois ans, vécu avec un magicien profondément versé dans son art, sans que sa science eût rien de coupable. Si vous aimez Rosalinde aussi sincèrement que vos démonstrations le proclament, vous l'épouserez en même temps que votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles épreuves de la fortune elle est livrée ; et il n'est pas impossible, si vous n'y trouvez aucun inconvénient, que je la fasse paraître demain devant vous, en personne et sans aucun danger [1].

[1] C'est-à-dire sans aucun des dangers qui accompagnent l'évocation des esprits.

ORLANDO. Parlez-vous sérieusement ?

ROSALINDE. Oui, sur ma vie, à laquelle je tiens beaucoup, bien que je me donne pour magicien : mettez donc vos plus beaux habits; réunissez vos amis; car si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, pour peu que cela vous convienne.

Arrivent SYLVIUS et PHÉBÉ.

ROSALINDE, *continuant*. Tenez, voici une bergère qui est amoureuse de moi, et un berger qui est amoureux d'elle.

PHÉBÉ. Jeune homme, c'est bien mal à vous d'avoir montré la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE. Cela m'est fort égal. Je m'applique à paraître dédaigneux et dur à votre égard. Un berger fidèle vous suit; jetez les yeux sur lui, aimez-le ; il vous adore.

PHÉBÉ. Bon berger, dites à ce jeune homme ce que c'est qu'aimer.

SYLVIUS. C'est être tout soupirs et tout larmes ; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ. Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS. C'est être tout fidélité et dévouement; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ. Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS. C'est être tout imagination, tout passion, tout désir, tout adoration, soumission et respect, tout humilité, tout patience et impatience, tout pureté, résignation, obéissance ; — et voilà ce que je suis pour Phébé.

PHÉBÉ. Et moi pour Ganymède.

ORLANDO. Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE. Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

PHÉBÉ, *à Rosalinde*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

SYLVIUS, *à Phébé*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ORLANDO, *à Rosalinde*. Cela étant, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ROSALINDE. A qui dites-vous : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?*

ORLANDO. A celle qui n'est pas ici et qui ne nous entend pas.

ROSALINDE. Assez, je vous prie; cela ressemble aux loups d'Irlande hurlant contre la lune. — (*A Sylvius.*) Je vous rendrai service, si je puis. — (*A Phébé.*) Je vous aimerais si je pouvais. — Demain, réunissons-nous tous. — (*A Phébé.*) Je vous épouserai, s'il m'arrive jamais d'épouser une femme, et demain je me marie. — (*A Orlando.*) Je vous satisferai si jamais homme fut satisfait par moi, et vous serez marié demain. — (*A Sylvius.*) Je vous contenterai si ce qui vous plaît vous contente, et vous serez marié demain. — (*A Orlando.*) Si vous aimez Rosalinde, soyez exact à venir. — (*A Sylvius.*) Si vous aimez Phébé, venez; — aussi vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. — Sur ce, adieu; vous avez entendu mes ordres.

SYLVIUS. Je ne manquerai pas de m'y trouver si je vis.

PHÉBÉ. Ni moi.

ORLANDO. Ni moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Même lieu.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

PIERRE-DE-TOUCHE. Demain est le joyeux jour, Audrey; demain nous serons mariés.

AUDREY. Je le souhaite de tout mon cœur ; il n'y a rien de contraire à l'honnêteté, je pense, qu'une femme désire s'établir. Voici deux pages du duc exilé.

Arrivent DEUX PAGES.

PREMIER PAGE. Je suis charmé de vous voir, mon honnête gentilhomme.

PIERRE-DE-TOUCHE. Et moi de même, en vérité ; allons, asseyez-vous, asseyez-vous, et chantez-nous une chanson.

DEUXIÈME PAGE. Nous sommes à vos ordres, asseyez-vous au milieu.

PREMIER PAGE. Commencerons-nous tout uniment, sans tousser, ni cracher, ni dire que nous sommes enroués, préludes ordinaires d'une voix détestable ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Oui, oui, et tous deux sur le même ton. comme deux bohémiennes sur le même cheval.

LES DEUX PAGES *chantent.*

I

Le doux printemps est de retour ;
Voyez l'amant et la bergère
Se promener, causant d'amour,
Sur la tendre et verte fougère.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

II

Le Zéphire à leurs sens troublés
Porte le parfum de la rose ;
Dans le sillon, entre les blés,
Le couple charmant se repose.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours!

III

Ces amants se disent tout bas :
« L'amour est doux, rien ne l'égale.
La vie est une fleur, hélas !
Dont le parfum trop tôt s'exale. »
Du printemps vivent les beaux jours!
Quaud tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours !

IV

Goûtez les rapides bonheurs
Que du ciel la bonté vous donne!
L'amour passe comme les fleurs
Dont il compose sa couronne.
Du printemps vivent les beaux jours!
Quand tout nous rit et nous enchante,
Quand le cœur bat, quand l'oiseau chante,
Vive la saison des amours !

PIERRE-DE-TOUCHE. En vérité, messieurs, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, vous n'en avez pas moins chanté faux.

PREMIER PAGE. Vous vous trompez ; nous avons observé la mesure, nous n'avons pas perdu la mesure.

PIERRE-DE-TOUCHE. Je ne sais si vous avez perdu la mesure; mais je sais que le temps passé à entendre de semblables balivernes est du temps perdu. Dieu soit avec vous! et puisse-t-il vous corriger la voix! Viens, Audrey.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Une autre partie de la forêt.

Arrivent **LE DUC, LUCIUS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER** et **CÉLIE.**

LE DUC. Croyez-vous, Orlando, que ce jeune homme vienne à bout de faire tout ce qu'il a promis?

ORLANDO. Tantôt je le crois, tantôt je ne le crois plus, comme ceux qui craignent tout en espérant encore, et savent qu'ils ont raison de craindre.

Arrivent **ROSALINDE, SYLVIUS** et **PHÉBÉ.**

ROSALINDE. Encore un peu de patience, et arrêtons les termes de notre convention. — (*Au Duc.*) Vous dites que si je vous rends votre Rosalinde, vous la donnerez pour femme à Orlando que voici?

LE DUC. Je la lui donnerai, eussé-je des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE, *à Orlando.* Et vous dites que si je l'amène vous l'épouserez?

ORLANDO. Oui, je le ferai, quand je régnerais sur tous les empires de la terre.

ROSALINDE, *à Phébé.* Vous dites que vous m'épouserez, si j'y consens?

PHÉBÉ. Oui, certes, quand je devrais mourir une heure après.

ROSALINDE. Mais si vous refusez de m'épouser, vous promettez de donner votre main à ce berger fidèle?

PHÉBÉ. C'est convenu.

ROSALINDE, *à Sylvius.* Vous promettez de prendre Phébé pour femme, si elle y consent?

SYLVIUS. Oui, quand je devrais épouser la mort en même temps qu'elle.

ROSALINDE. J'ai promis d'arranger tout cela. — Duc, songez à tenir votre promesse en donnant la main de votre fille à ce jeune seigneur. — Songez, Orlando. à tenir la vôtre en

acceptant sa fille pour épouse. — Tenez aussi, Phébé, la promesse que vous m'avez faite de m'épouser, ou, sur votre refus, d'épouser ce berger. — Vous, Sylvius, songez, ainsi que vous l'avez promis, à l'épouser si elle ne veut pas de moi. — Maintenant je vous quitte pour aller préparer la solution de tous ces problèmes.

Rosalinde et Célie s'éloignent.

LE DUC. Il me semble reconnaître dans ce jeune berger une ressemblance frappante avec ma fille.

ORLANDO. Seigneur, la première fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un frère de votre fille. Mais, seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois. Il a été instruit dans les éléments d'un grand nombre de sciences abstruses, par son oncle, qui, dit-il, est un grand magicien, obscurément caché dans l'enceinte de cette forêt.

Arrivent PIERRE-DE-TOUCHE et AUDREY.

JACQUES. Il faut que nous soyons menacés d'un second déluge, pour que tous ces couples viennent se réfugier dans l'arche ! voici encore une paire d'animaux étranges, que dans toutes les langues on appelle des fous.

PIERRE-DE-TOUCHE. Salut et compliment à tous.

JACQUES, *au Duc.* Seigneur, faites-lui accueil. C'est là le gentilhomme bigarré[1] que j'ai souvent rencontré dans la forêt. Il prétend avoir été à la cour.

PIERRE-DE-TOUCHE. Si quelqu'un en doute, qu'il me mette en demeure de le prouver. J'ai dansé une sarabande ; j'ai cajolé les dames ; j'ai été politique avec mon ami, caressant avec mon ennemi ; j'ai ruiné trois tailleurs ; j'ai eu quatre querelles, et j'ai failli en vider une l'épée à la main.

JACQUES. Et comment l'affaire a-t-elle été arrangée ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Nous nous sommes rendus sur le terrain ; là, nous avons trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie.

JACQUES. Qu'est-ce que la septième catégorie ? — (*Au Duc.*) Seigneur, comment trouvez-vous ce gaillard-là ?

LE DUC. Il me plaît infiniment.

PIERRE-DE-TOUCHE. Bien obligé, seigneur ; je vous en dirai autant. Je suis venu ici, seigneur, avec mes autres compagnons

[1] Les bouffons portaient un costume multicolore, à peu près comme nos arlequins ; c'était, avec la marotte, le signe distinctif de leur profession.

d'hyménée, pour jurer et me parjurer, pour subir les liens que le mariage impose et que la passion brise. — (*Montrant Audrey.*) Vous voyez ici, seigneur, une pauvre vierge passablement laide, mais qui est à moi : c'est une fantaisie qui m'a passé par la tête, de prendre ce dont personne ne voulait : la vertu, toute riche qu'elle est, se loge, comme un mendiant, dans une chétive cabane, de même que la perle dans une huître immonde.

LE DUC. Par ma foi, c'est un esprit sententieux et vif.

JACQUES. Mais revenons à la septième catégorie : comment as-tu trouvé que la querelle appartenait à la septième catégorie ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Par un démenti porté au septième degré. — Tenez-vous mieux, Audrey. — Voici comment, seigneur. La coupe de la barbe de certain courtisan me déplaisait. Il m'envoya dire que si je trouvais sa barbe mal taillée, lui, il la trouvait bien. Ceci s'appelle la *réplique courtoise.* Si je lui faisais dire qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait qu'elle lui plaisait ainsi : ceci s'appelle l'*injure modeste.* Si je prétendais encore qu'elle était mal taillée, il se moquait de mon opinion ; ceci s'appelle la *réplique brutale.* Si je continuais à soutenir qu'elle n'était pas bien taillée, il me répondait que cela n'était pas vrai ; ceci s'appelle la *riposte vaillante.* Si j'insistais encore, il disait que j'en ai menti : ceci s'appelle la *riposte querelleuse ;* et ainsi de suite, jusqu'au démenti conditionnel et au démenti direct.

JACQUES. Et combien de fois as-tu dit que sa barbe n'était pas bien taillée ?

PIERRE-DE-TOUCHE. Je n'osai pas aller au delà du *démenti conditionnel*, et il n'osa pas me donner le *démenti direct ;* si bien que nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

JACQUES. Pourrais-tu maintenant me nommer dans leur ordre respectif les divers degrés du démenti ?

PIERRE-DE-TOUCHE. O seigneur, nous avons pour cela des règles écrites ; il y a un code pour les querelles comme il y a un livre pour enseigner la civilité. Je vais vous nommer les degrés : premier degré, la réplique courtoise ; second, l'injure modeste ; troisième, la réplique brutale ; quatrième, la riposte vaillante ; cinquième, la riposte querelleuse ; sixième, le démenti conditionnel ; septième, le démenti direct. Vous pouvez

les éluder tous, à l'exception du démenti direct ; vous pouvez même éluder celui-là au moyen d'un *si*. J'ai vu sept magistrats ne pouvoir pacifier une querelle ; mais les parties étant mises en présence, il a suffi que l'une d'elles recourût à l'expédient d'un *si*, comme par exemple : *Si vous avez dit ceci, moi j'ai dit cela;* aussitôt les adversaires se sont donné une poignée de main, et sont partis réconciliés comme des frères. Le *si* est le véritable pacificateur. Il y a dans le *si* une vertu étonnante.

JACQUES. N'est-ce pas là un curieux drôle, monseigneur ? il a tout autant d'esprit qu'un autre, et pourtant c'est un fou.

LE DUC. Sa folie est un prétexte derrière lequel son esprit s'abrite pour décocher ses traits.

Arrive L'HYMEN, suivi de ROSALINDE vêtue en femme, et de CÉLIE.
Une musique douce se fait entendre.

L'HYMEN *chante.*

Tout le ciel est dans l'allégresse,
Et sourit aux faibles humains,
Lorsque la paix et la tendresse
Unissent leurs cœurs et leurs mains.
Duc illustre, reçois ta fille fortunée,
Que l'hymen ramène du ciel ;
Au sort de ce vaillant mortel
Unis sa jeune destinée.

ROSALINDE, *au Duc.* Je me donne à vous, car je vous appartiens. (*A Orlando.*) Je me donne à vous, car je vous appartiens.

LE DUC. Si ce que je vois n'est pas une illusion, tu es ma fille.

ORLANDO. Si ce que je vois n'est pas une illusion, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ. Si ce que je vois est bien réel, dès lors,—adieu, mon amour.

ROSALINDE, *au Duc.* Je ne veux d'autre père que vous. —(*A Orlando.*) Je ne veux d'autre mari que vous. —(*A Phébé.*) Je ne veux épouser d'autre femme que vous.

L'HYMEN. Silence! que cette confusion cesse! c'est à moi de dénouer le fil de ces étranges événements. Voilà huit mains qui doivent s'unir par les liens de l'hyménée, s'il faut ajouter foi à la vérité. (*A Orlando et à Rosalinde.*) Vous deux, vous resterez inséparables.—(*A Olivier et à Célie.*) Vous, vos deux cœurs n'en forment qu'un. — (*A Phébé.*) Toi, il faut que tu

acceptes son amour, ou que tu prennes une femme pour époux. (*A Pierre-de-Touche et à Audrey.*) Vous deux, vous devez être unis ensemble comme l'hiver et le mauvais temps. Pendant que nous chanterons l'hymne du mariage, rassasiez-vous de questions, afin que les faits une fois connus, vous vous étonniez moins du hasard qui nous rassemble, et de l'issue de tous ces événements.

CHANT.

De l'auguste Junon l'Hymen est la couronne ;
De la table et du lit douce communauté,
    C'est lui qui peuple la cité ;
Il mérite l'encens que notre amour lui donne ;
    Gloire, hommage, immortel honneur,
    A l'Hymen, source du bonheur !

LE DUC, *à Célie.* O ma chère nièce, sois la bienvenue ; tu ne m'es pas moins chère que ma fille !

PHÉBÉ, *à Sylvius.* Je ne rétracterai pas ma parole ; ta fidélité te concilie mon amour.

Arrive JAMES-DES-BOIS.

JAMES-DES-BOIS. Permettez-moi de vous dire un mot ou deux. Je suis le second fils du vieux sire Roland, et voici les nouvelles que j'apporte à cette brillante assemblée. Le duc Frédéric ayant appris que chaque jour d'importants personnages se rendaient à cette forêt, a rassemblé des forces considérables dont il a pris le commandement, dans le but de s'emparer de la personne de son frère, et de le faire périr par l'épée. Déjà il touchait à la lisière de cette forêt sauvage ; mais là il a rencontré un pieux vieillard ; après s'être entretenu quelque temps avec lui, non-seulement il a abandonné son entreprise, mais il a renoncé au monde, léguant sa couronne au frère qu'il avait banni, et réintégrant dans tous leurs biens les compagnons de son exil. J'offre ma vie pour garant de la vérité de ce que je viens de dire.

LE DUC. Soyez le bienvenu, jeune homme ; vous venez offrir à vos deux frères un beau présent de noces : à l'un ses biens confisqués, à l'autre un vaste territoire, un puissant duché. Commençons d'abord par terminer dans cette forêt ce que nous avons si bien commencé ; après quoi, chacun de ceux qui ont passé avec nous les nuits pénibles et les jours douloureux de l'exil, partageront, chacun dans la mesure de son mérite, la prospérité qui nous est rendue. En attendant, oublions

les avantages inespérés qui nous surviennent, et livrons-nous à nos agrestes divertissements. — Jouez, musiciens; et vous, jeunes époux et jeunes fiancées, bondissez en cadence aux joyeux sons de la musique.

JACQUES, *à James-des-Bois.* Un mot, je vous prie, seigneur. Si je vous ai bien compris, le duc a embrassé la vie religieuse et renoncé aux pompes de la cour ?

JAMES-DES-BOIS. Oui, seigneur.

JACQUES. Je veux aller le trouver; dans la société de ces convertis il y a beaucoup à apprendre. — (*Au Duc.*) Vous, seigneur, je vous laisse à vos anciennes dignités, que vous ont méritées votre patience et vos vertus.—(*A Orlando.*) Vous, à un amour dont votre fidélité vous a rendu digne. — (*A Olivier.*) Vous, à vos biens, à votre amour et à vos alliés illustres.—(*A Sylvius.*) Vous, à un bonheur bien et dûment acquis par tant de soupirs. — (*A Pierre-de-Touche.*) Et toi, aux querelles d'un mauvais ménage; car dans ton voyage amoureux, tu n'as que pour deux mois de vivres. — Je vous laisse tous à vos plaisirs; pour moi, il me faut d'autres amusements que la danse.

LE DUC. Restez, Jacques, restez.

JACQUES. Ces plaisirs-là ne sont pas de mon goût. — J'irai attendre vos ordres dans votre grotte abandonnée.

Il s'éloigne.

LE DUC. Poursuivez, poursuivez. Nous allons procéder à la célébration de tous ces hyménées, et nous espérons bien que la joie en fera les frais.

On danse.

ÉPILOGUE.

ROSALINDE, *s'avançant vers les spectateurs.* Il n'est pas habituel que l'épilogue soit joué par une femme; mais la chose n'est pas plus inconvenante que de voir un homme jouer le prologue. Si le proverbe dit avec raison : *A bon vin point d'enseigne*, il n'est pas moins vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Toutefois, à d'excellent vin on donne une belle enseigne; et une bonne pièce, lorsqu'elle a un bon épi-

logue, n'en est que meilleure. Dans quelle position suis-je donc, moi qui ne suis qu'un pitoyable épilogue, et qui n'ai pas à solliciter votre suffrage en faveur d'une bonne pièce? Je ne suis pas vêtue en mendiante; il ne me siérait donc pas de mendier. Il ne me reste qu'à vous supplier, et je commencerai par les dames. — Je vous en conjure, mesdames, par l'amour que vous portez aux hommes, trouvez de votre goût dans notre pièce ce qui pourra leur en plaire. — Et vous, messieurs, je vous en supplie, au nom de l'amour que vous portez aux dames, et je vois à vos sourires que nul de vous ne les déteste, faites en sorte que notre pièce plaise à ces dames et à vous. Si j'étais femme[1], j'embrasserais tous ceux d'entre vous dont la barbe me plairait, dont le teint me conviendrait, et dont l'haleine ne me repousserait pas; et je suis sûre que tous ceux qui ont la barbe belle, la figure agréable et l'haleine douce, pour reconnaître mon offre amicale, n'hésiteront pas, quand j'aurai fait ma révérence, à me souhaiter le bonsoir.

[1] Du temps de Shakspeare les rôles de femmes étaient joués par des hommes ou par de jeunes garçons.

FIN DE COMME IL VOUS PLAIRA.

TABLE.

Imprimerie de Ve Dondey-Dupré, rue Saint Louis, 46, au Marais.